DU CHAILLU

UN
HIVER
EN
LAPONIE



PARIS

CALMANN LÉVY

UN HIVER EN LAPONIE



UN

HIVER EN LAPONIE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

L'AFRIQUE OCCIDENTALE. — Nouvelles aventures de chasse et de voyage. Un volume in-8°, illustré de gravures dans le texte et hors texte....... 8 »
Reliure toile avec fers spéciaux, doré sur tranche.............. 10.50

L'AFRIQUE SAUVAGE. — Nouvelles excursions au pays des Ashangos. Un volume in-8°, illustré de gravures dans le texte et hors texte, et orné de cartes.. 8 »
Reliure toile avec fers spéciaux, doré sur tranche.............. 10.50

LE PAYS DU SOLEIL DE MINUIT.—Voyages d'été en Suède, en Norvège, en Laponie et dans la Finlande septentrionale; ouvrage illustré d'un grand nombre de vignettes, dont 31 hors texte. Un beau volume très grand in-8°.. 15 »
Reliure toile à biseaux, avec fers spéciaux, doré sur tranches.... 18 »
Demi-reliure chagrin, doré sur tranches...................... 20 »

VOYAGES ET AVENTURES DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. — Mœurs et coutumes des habitants. — Chasse au gorille, au léopard, à l'éléphant, à l'hippopotame, etc., avec illustrations et carte. Un beau volume très grand in-8° .... 15 »
Demi-reliure chagrin, plats toile, doré sur tranches............ 20 »

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT. — 31088



Rennes.

UN

HIVER EN LAPONIE

VOYAGES D'HIVER
EN SUÈDE, EN NORVÈGE, EN LAPONIE ET DANS LA FINLANDE SEPTENTRIONALE

PAR

PAUL DU CHAILLU

MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE NEW-YORK, DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE BOSTON
ET DE LA SOCIÉTÉ ETHNOGRAPHIQUE AMÉRICAINE

OUVRAGE ILLUSTRÉ D'UN GRAND NOMBRE DE VIGNETTES
DONT 39 HORS TEXTE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884

UN HIVER
EN LAPONIE

CHAPITRE PREMIER

Hiver. — Un ciel sans soleil dans le Nord. — Brièveté du jour dans le Sud. — Belles nuits. — Une tempête de neige sur la côte norvégienne. — Christiansand. — Phare de Ferder. — Fiord Christiania. — Brouillard. — Glace dans le fiord. — Christiania en hiver.

Quel contraste entre l'été et l'hiver dans la belle péninsule scandinave ! En décembre, au nord lointain, un ciel sans soleil plane sur le pays ; pour les jours de soleil continu en été, l'hiver en a autant où l'astre n'apparaît pas au-dessus de l'horizon. Durant cette période, même à la fin de décembre, qui est la plus obscure, on peut, quand le temps est clair, lire sans lumière artificielle de onze heures du matin à une heure ; mais, si le ciel est nuageux, ou s'il neige, il faut allumer une lampe. La lune prend la place du soleil, les étoiles brillent de tout leur éclat, l'atmosphère est pure et claire, et le ciel d'un beau bleu. L'aurore boréale fait jaillir ses flamboiements et ses jets de lumière jusqu'au zénith ; il y a des jours où la tempête électrique se résume en une couronne de couleurs splendides présentant un spectacle inoubliable.

J'ai voyagé en bien des pays, jusqu'aux tropiques, mais je n'ai jamais vu de nuits aussi admirables que celles de l'hiver dans le « Pays du soleil de minuit ». Les longs crépuscules, qui plus au sud confondent le soir avec le matin, sont remplacés ici par de longues nuits obscures et de courts jours.

Toute la nature semble plongée dans un profond sommeil : le ruisseau gazouillant a perdu la voix ; le cours d'eau turbulent est gelé ; les ondes des lacs, sur lesquelles pendant l'été jouent les rayons du soleil, ne courent plus sur les cailloux ; des glaçons pendent sur les versants des montagnes et des ravins ; les rochers, sur lesquels en été l'eau tombe goutte à goutte, apparaissent comme des nappes de verre. Le pays se revêt d'un manteau de neige et les pins sont ses joyaux d'hiver.

Les jours se suivent dans une atmosphère si calme, que pas un souffle de vent ne semble passer sur les collines ; mais à ces périodes de repos succède soudain un ciel sombre et menaçant qui amène de violentes tempêtes. Sur la côte norvégienne des orages effrayants et terribles fouettent la mer avec fureur et brisent les vagues en milliers de fragments sur les rivages déchirés et rocheux. Sous les coups d'un aquilon féroce, les sapins courbent leur tête et la neige des montagnes est balayée au loin à d'immenses hauteurs, cachant tout à la vue.

Nous allons errer ensemble, ami lecteur, sur les montagnes couvertes de neige, les collines et les vallées, sur la glace des lacs, des rivières ; emportés par les rennes, « rapides coursiers du Nord », nous suivrons les bords de la Baltique et nous nous avancerons jusqu'au vieux récif de l'Europe septentrionale, le cap Nord.

Par une triste journée de décembre, je longeai la côte norvégienne, faisant route pour Christiania. Le temps était très orageux ; le vent soufflait en rafales du sud-est ; neige, grêle et grésil tombaient alternativement. Nous approchions de cette côte désolée qui aurait sûrement causé notre perte si nous y avions échoué. — Le steamer allait lentement ; les yeux inquiets et attentifs du capitaine et du pilote ne quittaient pas la direction de la terre, et nous écoutions les grondements des récifs. A bord, nous avions pour passagers une douzaine de hardis capitaines norvégiens qui allaient chez eux passer les fêtes de Noël ;

ces hommes énergiques connaissaient chaque pierre de ce rivage stérile.

Nous supposions n'être plus qu'à quelques milles de Christiansand, notre premier lieu d'arrêt, et, chaque fois qu'une accalmie se produisait dans la tempête, tous les regards s'efforçaient de découvrir la terre. À midi, le ciel s'éclaircit et nous aperçûmes les montagnes toutes blanches de neige. On stoppa pour donner au pilote le temps de *reconnaître*. Il fut très difficile d'abord de distinguer la terre, à cause de la neige; mais bientôt nous vîmes que nous étions au port. Les calculs du capitaine n'auraient pu être plus justes; nous jetâmes l'ancre devant la ville, complètement à l'abri des fureurs de la mer et de l'ouragan.

Après un court délai nous partîmes pour Christiania. Un changement marqué s'était produit dans le temps, qui était devenu beaucoup plus doux; le vent avait cessé, mais le brouillard s'épaississait, ce qui rendit le voyage ennuyeux. Les brumes règnent sur les fiords en hiver et au commencement du printemps, et parfois il faut des jours entiers pour une traversée, qui, par un temps clair, n'exigerait que peu d'heures.

Nous louvoyâmes à l'entrée du fiord Christiania jusqu'à ce que nous vissions le phare de Ferder, et alors nous continuâmes notre route, stoppant, retardant ou augmentant de vitesse, selon que le permettaient les circonstances.

L'extrémité du fiord était gelée sur une longueur de quelques milles; mais on avait ouvert dans la glace un passage pour les steamers. L'eau du fiord Christiania, en raison de sa position à l'extrémité du Skager-Rack est plus froide en hiver que celle des autres fiords de Norvège, l'influence du Gulf-stream s'y faisant moins sentir. Généralement la navigation est fermée à Christiania jusqu'en mars, quoique, dans les hivers très doux, elle commence quelquefois plus tard et finisse plus tôt, et *vice versa*. Les navires étaient désarmés et emprisonnés dans les glaces.

Les gens parcouraient le pays, les uns sur des patins, d'autres sur de petits traîneaux à main appelés *kelke*, que l'occupant pousse lui-même au moyen de deux bâtons garnis de pointes de fer; d'autres sciaient de la glace, que l'on exporte en grande quantité.

En hiver, l'aspect de la ville est calme, même quand le Storthing tient session et que la cour réside à Christiania. Les quais sont silencieux, et les nombreux steamers côtiers, avec leurs chargements de passagers, font défaut ; car la saison des voyages est passée. Les hôtels sont déserts et les amusements en petit nombre ; de temps en temps on donne un concert, ou bien une compagnie dramatique fait son apparition ; la foule alors se porte au théâtre tous les soirs. Par le beau temps, les jeunes gens affluent aux endroits où l'on patine et les enfants s'amusent à glisser le long des collines.



Une scène de Noël.

CHAPITRE II

Noël. — Préparatifs de fête. — Veille de Noël. — Nourriture des oiseaux. — Les animaux reçoivent un surcroît de fourrage. — Le matin de Noël. — Étranges coutumes anciennes. — Le festival à Christiania. — Danse autour de l'arbre de Noël. — Distribution de cadeaux. — L'auteur n'est pas oublié. — La fin du premier jour.

Noël est la plus grande fête de la Scandinavie. Il n'en est point que jeunes et vieux attendent avec autant de plaisir que les jours de *Yule* (Nativité), jours que, dans l'antiquité, célébraient aussi les sectateurs de Thor et d'Odin.

Dans les villes, la Noël et les jours suivants sont regardés comme fêtes légales ; mais c'est à la campagne qu'il faut voir les réjouissances. Dans maints districts de Suède et de Norvège, chez les paysans et les fermiers, elles continuent pendant treize jours.

C'est le meilleur moment de l'année pour les fêtes, car les fermiers ont peu à faire, et il est nécessaire de rompre la monotonie d'un long hiver. Le grain est battu et les produits de la laiterie sont vendus. Il ne reste plus qu'à rentrer les approvisionnements de bois et de foin, à se transformer en charpentier et en serrurier, à réparer les chars et à raccommoder les harnais et les charrues. La besogne de la laiterie est plus aisée que l'été, les vaches ne donnant que peu de lait, et la somme de beurre ne suffisant qu'aux besoins du ménage. Les femmes continuent la routine journalière en tissant, filant, cardant et tricotant.

Pendant cette période on échange des visites, et, dans presque toutes les fermes, on donne une fête à laquelle on invite les voisins; les jeunes gens projettent des divertissements et l'époque est considérée comme favorable pour les fiançailles. Plus primitif est le district, plus grande est l'allégresse. Partout où j'allai après la première semaine de décembre, je ne vis que mouvement et préparatifs pour les fêtes et les danses.

A cette occasion on sort de leurs cachettes tous les ustensiles de ménage des anciens temps, vieilles poteries aux formes étranges, argenterie, vases et cuillers — héritages de famille. L'étranger qui se trouve dans une région montagneuse et lointaine de la Norvège, et qui boit un *skăl* (une santé) dans un ancien hanap, peut parfaitement s'imaginer être parmi les Norses et les Vikings du temps passé, car plus d'un chef de clan, guerrier téméraire ou chasseur, a bu dans cette même coupe; plus d'une orgie a eu lieu dans ces vieux murs, plus d'un gobelet d'argent s'est heurté contre un autre, lorsque, dans leurs libations, ces hommes, qui furent la terreur de tant de pays, se juraient une éternelle amitié. La même coupe a servi aussi à bien des fêtes de mariage, de baptême ou de funérailles. Quelques-unes sont montées en airain, d'autres en argent ou en or, d'autres encore sont dorées; celles-ci ont des inscriptions runiques, celles-là n'en ont point; il en est de si vieilles que l'on ne peut en retracer l'histoire; peut-être ont-elles été apportées par les hordes envahissantes de l'Asie. On en a trouvé dans des décombres, d'autres ont été retirées de la terre.

Tous les hameaux ou fermes sont occupés pendant deux ou trois semaines aux préparatifs de ce jour. On a grand soin de brasser l'ale de Noël plus fort qu'à l'ordinaire. La majeure partie du houblon qui a poussé dans un petit carré, près de la maison, a été spécialement réservée pour cette occasion; ou bien on l'a apporté longtemps avant, et la femme l'a soigneusement mis de côté. On brasse la bière en telle quantité, qu'il n'y a pas à craindre d'en être à court avant la fin des fêtes; chaque ami et visiteur doit la goûter et on la lui présente dans un grand pot ou coupe en bois contenant un gallon et plus (environ quatre litres). Les hommes vont au moulin pour en rapporter de la farine; pendant plusieurs jours mères et filles sont occupées à cuire et les demoiselles, qui ont la réputation d'être de bonnes cuisinières, sont très recherchées. On a gardé aussi pour ce moment du vin de gro-

seilles fait à la maison — si les groseilles poussent dans le district. Sur les chemins de nombreux chars ramènent des barils de *brănvin* (liqueur spiritueuse) de la pointe des fiords et des villes où l'on peut s'en procurer. Le garde-manger est bien approvisionné : poisson, volaille et venaison sont mis en réserve ; on sert maintenant le meilleur mouton séché, ou des saucisses de mouton ; on tue un veau ou un mouton, et, quand le grand jour approche, on fait des gaufres et des gâteaux. Le plus pauvre ménage veut se régaler à la Noël.

Dans beaucoup de districts de la Suède, le pasteur reçoit le reste de ses dîmes sous forme de farine, etc. Il y a quelques années, on pouvait voir, deux jours avant Noël, le pasteur adjoint, l'organiste et le sacristain faire la ronde avec de grands coffres, des paniers ou des sacs pour mettre les dîmes ; mais cette coutume ne règne plus que dans les districts éloignés, le système de dîmes ayant été généralement aboli. Les petites boutiques de la campagne font de bonnes affaires en café, sucre, pruneaux, raisins et riz pour puddings ; les filles achètent des bijoux et des mouchoirs de tête, et les jeunes hommes des chapeaux ou des écharpes. Alors les domestiques mâles et femelles reçoivent des fermiers les habits et les souliers qui leur sont dus et tous s'habillent de leur mieux pour la fête.

La coutume de donner une nourriture exceptionnelle aux oiseaux pendant les jours de Noël règne dans les provinces de Norvège et de Suède ; on place des javelles d'avoine sur les toits des maisons, sur les arbres et les barrières pour que les oisillons puissent s'en repaître. Deux ou trois jours auparavant, des chariots bourrés de gerbes arrivent dans les villes ; le riche et le pauvre en achètent pour les mettre partout. Dans bien des districts les fermières et les enfants préparent les avoines pour la veille de Noël. Depuis le plus pauvre diable jusqu'au chef de famille chacun a économisé quelques deniers pour acheter une javelle d'avoine, afin que les oiseaux puissent fêter la Nativité. Je me rappelle à ce propos les paroles d'un de mes amis pendant que nous parcourions les rues de Christiania ; il me dit avec une émotion profonde : « Il faut qu'un homme soit bien misérable pour ne pas pouvoir économiser un centime afin de nourrir les petits oiseaux le jour de Noël ! » C'est une belle coutume et qui parle haut en faveur du cœur des Scandinaves.

Ce jour-là, dans maintes fermes, le vieux cheval, le jeune poulain,

le bétail, les moutons, les chèvres et même les porcs reçoivent double ration de fourrage ; on leur en donne tellement que souvent ils ne peuvent tout manger.

La veille de Noël, dans l'après-midi, tout est prêt; la maison a été nettoyée de fond en comble, et on a répandu sur le plancher des feuilles de genévrier ou de sapin. Quand l'ouvrage est fini, la famille se rend dans le fournil, qui a été chauffé, et chacun se lave des pieds à la tête, ou se baigne dans une grande cuve, seul bain qu'ils prennent dans une année; puis ils mettent du linge blanc et se parent de leur mieux. Le soir, ils se réunissent autour de la table, le père lit un chapitre de la Bible, puis on dîne copieusement. Dans certains recoins des montagnes, ils veillent toute la nuit et font bombance; des chandelles brûlent aux fenêtres, et, comme en Dalécarlie, tous se rendent à l'église une torche en main. Le service terminé, chacun se hâte de sortir de l'église, soit à pied, soit en traîneau, car un vieux dicton prétend que celui qui arrivera le premier à la maison rentrera le premier sa récolte. Le matin, de bonne heure, la voix perçante de la mère ou des sœurs éveille la famille en chantant :

> Un enfant est né à Bethléem,
> C'est la joie de Jérusalem,
> Alle! alleluia!

Le second jour, les jeunes gens s'empressent d'achever leur ouvrage ; puis ils se livrent à des plaisirs qui sont parfois dommageables; ainsi, pendant la nuit, ils clouent les portes et les fenêtres pour exaspérer les filles quand elles veulent sortir, ou bien ils leur cachent leurs souliers ; les demoiselles, de leur côté, jouent toute sorte de tours aux garçons. A la campagne, la Noël est la mieux observée des fêtes religieuses.

Dans quelques endroits on observe encore les anciennes coutumes. Le vingtième jour il arrive souvent que les jeunes gens se peignent ou se noircissent le visage, se coiffent de couronnes bizarres, se collent de grandes étoiles sur la poitrine et s'arment de longues épées de bois. L'un d'eux tient un bissac, et ils vont visiter les fermes des environs en sollicitant des contributions pour un divertissement. S'ils soupçonnent un des leurs d'aimer une jeune fille, ils lui entonnent ce qu'ils appellent le vieux chant d'Hérode :

Comme les trois rois
Chantèrent à Marie dans le temps,
Ainsi nous autres garçons
Nous chantons pour toi, bien-aimée Karen [1].
Il ne faut plus que longtemps
Tu demeures seulette ;
Prends l'un de nous pour mari,
Et tout te paraîtra aimable.
Rien ne peut t'aider que la décision.
Nous sortons du fourreau nos épées brillantes.
Le vingtième jour réponds à notre mission,
Que deux de nous viennent te chercher.

Puis ils brandissent leurs épées de bois et partent en courant.

Un soir de Noël je me trouvais de nouveau chez mon ami le consul H... Les enfants étaient heureux de me voir, et leurs grands yeux rayonnèrent de plaisir quand je leur dis combien j'avais été étonné lorsqu'à New-York m'arriva une grosse lettre de Christine. J'avais cru d'abord que cette lettre n'était pas pour moi ; mais il n'y avait point de méprise, elle portait pour adresse : « Paul Du Chaillu, » avec le timbre de la poste de Christiania. J'ouvris donc le paquet et je trouvai des pantoufles qui m'allaient parfaitement. « C'est un cadeau de Christine » ! crièrent les petits garçons, qui ne me donnèrent pas le temps de finir ma phrase. « Elle les a brodées elle-même. — Mais comment a-t-elle pu connaître la grandeur de mon pied ? » Avant qu'ils pussent me répondre, on vint annoncer que le dîner était servi, et je fus le seul étranger dans ce cercle de famille, où jeunes et vieux prirent place autour de la table. Après le dîner, la surexcitation des enfants devint de l'impatience, car le grand salon avait été tenu strictement clos pour tous. Soudain un brouhaha se produisit ; la porte venait de s'ouvrir et des exclamations d'étonnement et de joie retentirent. Au centre du salon, un superbe arbre de Noël flamboyait sous la lumière d'une foule de petites bougies de toutes couleurs ; les branches ployaient sous les cadeaux. Nous fîmes cercle autour de la table en nous tenant par la main, avançant et reculant pendant que nous chantions. Les figures des enfants rayonnaient de bonheur et ils ne pouvaient plus attendre pour savoir ce que *santa Claus*

1. Ou tout autre nom pour la demoiselle.

leur avait apporté. Leurs yeux avides couvaient l'arbre, et lorsqu'on enlevait un objet, un profond silence régnait pendant qu'on lisait le nom de celui ou de celle à qui le cadeau était destiné ; alors partaient des cris de joie et d'étonnement qui rendaient plus impatients ceux qui n'avaient encore rien reçu. La personne la plus morose serait devenue gaie à la vue de ces visages enivrés et joyeux. Enfin arriva le tour d'un gros paquet qui excita la curiosité de tous. A qui était-il destiné ? A moi. Je l'ouvris, et j'y trouvai un superbe manchon en peau de renard, avec la tête si bien préparée que l'on aurait cru l'animal vivant. C'était un souvenir plein d'attention de mon excellent ami et de sa femme. « Il vous sera utile cet hiver, quand vous serez à l'extrême Nord, » me dit mon aimable hôtesse. Fort utile en effet, et de plus, objet de haute curiosité pour les primitifs habitants de l'intérieur.

Le reste de la soirée se passa tranquillement et, à dix heures, chacun rentra chez soi.

CHAPITRE III

Départ de Christiania. — Brouillard sur le Miœsen. — Un petit traineau. — Le départ d'un père de famille. — Temps doux. — La Gudbrandsdal. — L'église de Dovre. — Tofftemoen. — Une ferme historique. — Souper à Tofftemoen. — Jour de l'an. — L'église. — Réception à Tofte. — Généalogie triplement vénérable. — Une ancienne ferme et sa saga. — Le roi Harald Haarfager à Tofte, en 860. — Snefrid. — Les filles de Tofte. — Habitudes des fermiers de la Gudbrandsdal. — Fierté des bönder. — Anciennes coupes à boire. — Une surprise. — Le treizième jour de Noël. — Hans. — Ferme de Selsiord. — Une société de demoiselles. — Beautés de la Gudbrandsdal. — Une fille jalouse. — Réception à Skiena. — Rönog. — Andres. — Fin des fêtes.

Mon but, en venant à Christiania, avait été de passer les fêtes de Noël parmi les fermiers de Gudbrandsdalen. Le 26 décembre au matin je pris le chemin de fer pour le lac Miœsen. Le voyage sur les chemins de fer norvégiens est très lent; nous mîmes trois heures pour faire quarante-deux milles. Un épais brouillard empêcha le steamer de partir à l'heure fixée; mais, quand le temps s'éclaircit, nous levâmes l'ancre et en peu d'heures nous arrivions à Giœvik, à peu près à mi-chemin, car plus loin la navigation est interrompue par les glaces. Une course de quelques heures m'amena à la pointe du lac Miœsen, à cent dix milles environ de Christiania. Il faisait très sombre et je n'osai pas traverser la rivière Logen sur la glace avec mon traîneau, car je ne distinguais pas le chemin et mon conducteur ne connaissait pas les endroits dangereux. Je frappai à la porte d'une petite maison et je demandai au propriétaire de vouloir bien me faire traverser; je m'excusai de l'avoir éveillé en disant que j'étais très pressé.

Après trois ou quatre heures de sommeil, je fis route vers le nord pour les Dovre-fields, par un chemin magnifique. Les traîneaux dont on se sert aux stations en Norvège sont particuliers, mais aussi très incommodes. Ils ne peuvent contenir qu'une seule personne, et le siège ressemble beaucoup à celui d'une carriole, excepté qu'il est posé sur les brancards. Point de place pour le bagage, en sorte que, même avec une petite valise, il faut que le voyageur étende ses jambes le long des brancards. Cependant on dirige facilement ces traîneaux dans les chemins montagneux et étroits ; ils versent très rarement. Le postillon ou conducteur se tient debout derrière. De grandes bottes fourrées et



Partant pour un voyage.

deux paires de bas de laine sont indispensables pour que les pieds ne gèlent pas par les grands froids.

L'étranger qui voyage en Scandinavie pendant l'hiver, spécialement l'Américain, qui regarde comme peu de chose un voyage d'un millier de milles, est surpris des grands préparatifs que fait un honnête père de famille pour un trajet de quelques heures. Il ne peut s'empêcher de sourire en voyant l'anxiété de la femme pour la santé de son mari, ainsi que le respect et l'amour des enfants. Il ne faut pas que papa ait faim : on prépare donc avec grand soin le panier contenant le déjeuner ; on y ajoute une petite fiole de spiritueux ou de vin pour le réchauffer pendant la route ; préalablement, on lui sert un bon repas ; par-dessus tout, l'on tient à ce qu'il soit bien garanti contre le froid. On choisit et l'on chauffe les mitaines et les bas de laine les plus épais, on brosse la longue

lévite doublée de peau de loup ou de mouton dont le collet monte par-dessus la tête et couvre presque la figure ; on nettoie les grandes bottes fourrées ; on tire de l'armoire la meilleure écharpe de laine, probablement le cadeau de Noël de l'un des enfants.

Après le repas, la mère et les enfants aident le père à s'habiller ; il les laisse faire ; il se regarde avec complaisance ; il se dit qu'il est le maître du logis, et se sent heureux qu'on lui prodigue tant d'attentions. On entoure sa taille d'une ceinture de laine ; son col est soigneusement protégé ; on lui met son chapeau, et on relève son collet de telle



Une drôle de scène.

sorte que l'on voie à peine sa figure. La servante veut aussi donner un coup de main ; elle a bien le droit, n'est-ce pas ? de prendre part à l'ajustement de monsieur pour le voyage. Pendant ce temps, le fils a attelé le cheval, et, après un tendre adieu, le chef de la maison s'en va en se disant qu'il est délicieux d'être le père d'une grande famille.

Le second jour de mon excursion le ciel était si bleu et tellement chargé de vapeurs aqueuses que j'éprouvai de l'inquiétude. Je ne me trompais pas. Ce beau ciel devait être fallacieux : dans l'après-midi, le temps devint de plus en plus doux. Les nuages s'amoncelèrent et, avant la nuit, il plut à torrents. Je m'étonnais d'un temps si doux au milieu de l'hiver dans une vallée élevée de plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer. Vers le soir, la pluie redoubla de violence,

et la nuit devint si noire que je ne voyais plus mon chemin. Je laissai aller mon cheval. La pauvre bête avait fait déjà souvent cette route et la connaissait parfaitement; aussi entra-t-elle d'elle-même, et malgré la nuit, dans la cour de la station de Skaeggestad.

Partout où j'étais connu on m'accueillait cordialement en me souhaitant une heureuse nouvelle année. Il était tombé très peu de neige, et la pluie avait si bien lavé la route que le voyage était aussi difficile en carriole qu'en traîneau. A ce moment de l'année, dans la Norvège méridionale, les jours sont très courts : il ne fait pas clair avant huit heures trente ou neuf heures du matin, et à trois heures trente on est dans l'obscurité. On ne peut voir le soleil à cause de la hauteur des montagnes qui flanquent la vallée. A deux heures, le ciel d'un rouge jaunâtre nous disait que le crépuscule était proche. Les lourds nuages orangés, teintés des rayons du soleil qui flottaient sur la vallée et sur les sommets neigeux de Keeven et de Jetta, offraient un admirable spectacle.

Après un voyage de trois jours, l'église de Dovre apparut dans l'éloignement. La route atteignait une hauteur de quinze cents pieds et je touchais au terme de ma tournée. A quelques milles à droite du grand chemin, à la base des montagnes, sur une crête de colline, sont situées plusieurs fermes, les plus anciennes de la Gudbrandsdal. J'y reconnus celle de Tofte, ma destination. Je mis pied à terre à l'historique station postale de Toftemoen, pour serrer la main à mon vieil ami Ivor, avant d'aller chez son frère Thord. Ivor n'était pas chez lui ; mais la ménagère qui gérait la ferme me dit qu'Ivor ne se plaisait plus à Toftemoen, qu'il préférait Hedalen et son importante ferme de Biölstad, où il passait la plus grande partie de son temps. « Mais, ajouta-t-elle, il faut rester cette nuit avec nous et voir nos voisins; demain il sera temps pour vous d'aller chez Thord. Ivor serait fâché s'il apprenait que vous ne vous êtes pas arrêté un jour ici. Nous aurons bien soin de vous; vous pouvez parfaitement passer le treizième jour de Noël avec nous. » Comme la table était mise, elle fit cette remarque : « A Noël, nous mettons toujours une nappe. » Après le repas, les hommes de la ferme se réunirent autour du foyer pour causer, et tous reçurent un verre de vin. La conversation roula sur les fêtes du moment, sur les parties qui s'étaient faites et les farces en perspective. Puis on énuméra les noms des personnes qui s'étaient engagées et qui

se marieraient au printemps ; suivaient alors les commentaires habituels : « Qui l'aurait cru ? » — « Comme ils ont été sournois ! » etc.

Il était tard quand je me retirai. On me conduisit dans une immense chambre à coucher fastueusement peinte, garnie d'un ameublement ancien et très confortable.

Le jour de lA'n — considéré en ce pays comme fête religieuse — commença par une chute de neige fort épaisse. On me prépara un traîneau pour me conduire à l'église. Une fille de laiterie vint sans façon s'asseoir sur mes genoux et un ouvrier de la ferme, en bonnet



Vieille station montagneuse de Hierkin.

rouge flamboyant, se posta debout derrière et conduisit. Le mauvais temps avait empêché les fidèles de venir en grand nombre. Après le service je partis pour Tofte, où je fus reçu par Thord avec la cordialité franche, quoique peu démonstrative, qui caractérise le bon Norvégien.

Peu après mon arrivée on me servit un excellent repas, car c'est là une partie essentielle et inévitable de l'hospitalité offerte à un étranger. Une nappe blanche couvrait la table, où je mangeai seul : ainsi le voulait l'étiquette, pour montrer que le repas a été préparé uniquement pour le convive. Mon hôte, qui était veuf, demeura présent pour voir si la jolie fille aux cheveux blonds qui me servait s'acquittait convena-

blement de son devoir. Thord Paulsen (fils de Paul) était l'aîné de trois frères appartenant à l'une des plus anciennes familles de la Norvège, dont la généalogie remonte au roi Harald Haarfager, ainsi nommé à cause de sa belle chevelure blonde. Harald avait juré de ne pas la couper tant qu'il n'aurait pas conquis toutes les provinces de Norvège pour les réunir à son royaume. Il y a plus de mille ans qu'il régnait sur la Norvège. Ganger Rolf, un ancêtre de Guillaume le Conquérant, qui, au mépris des ordres de Harald Haarfager, avait commis des déprédations sur les côtes du royaume, fut banni et mit à la voile avec ses guerriers pour le Sud; il toucha en France, où il fonda un royaume qui reçut plus tard le nom de Normandie.

Deux fermes appartenant aux Tofte étaient échues à la famille longtemps avant la conquête de l'Angleterre par les Normands, lors de l'établissement des Northmen (Norses) dans la vallée de Gudbrandsdal. Afin que la propriété demeurât intacte, les mariages s'étaient toujours contractés entre cousins. Dans la famille Tofte, les noms de Paul, Thord et Ivor sont constamment donnés aux enfants, pour les perpétuer.

Cette ferme a son histoire d'amour et son roman. Vers 860 le roi Harald, alors en tournée, s'arrêta à la ferme de Tofte pour y passer la Noël. La veille de la fête un Lapon, nommé Swase, arriva au moment où le roi se mettait à table et l'invita à venir chez lui, où il avait fait préparer une fête pour Noël. Le monarque refusa avec colère. Sans être intimidé, Swase répondit que Harald lui avait promis de visiter sa hutte. Le roi céda, et lorsqu'il entra dans la hutte il fut accueilli par Snefrid, la jolie fille de Swase, qui lui offrit une coupe remplie d'hydromel. Frappé de sa grande beauté, le roi tomba éperdument amoureux de Snefrid, qui répondit à sa tendresse. De leurs amours naquit un fils dont les descendants constituèrent une des plus grandes familles de la Norvège septentrionale.

Toftemoen, la ferme d'Ivor, frère de Thord, est une des plus anciennes stations postales du pays. La Saga rapporte qu'en 1100 le roi Eysten et son frère, le roi Sigurd, s'y rencontrèrent et discutèrent pour savoir lequel des deux avait accompli le plus de prouesses. Sigurd, le plus jeune, à son retour de Palestine, avait apporté de grandes richesses à Eysten ; il parla de ses batailles, de ses conquêtes et de ses excursions dans les pays lointains. Eysten, au contraire, se vanta de ses belles

actions en Norvège, de la route qu'il avait ouverte de Trondhjem au Dovre, des auberges qu'il avait établies et entretenues pour la commodité des voyageurs. Aux temps anciens les fermes-stations étaient rares dans le pays, et quand on voyageait il fallait dormir à la belle étoile ou chercher un refuge dans de petits abris appelés *bastestue*, dont il existe encore des spécimens à l'extrême Nord, dans les districts inhabités.

Thord, âgé de cinquante ans, était de taille moyenne, avec les cheveux grisonnants et l'air doux, sans beaucoup d'expression : on aurait vainement cherché une ombre de prétention dans sa conversation ou ses manières. Il était très pieux, soutien zélé de l'Église et extrêmement conservateur. Il portait pendant la semaine un long habit noir, un pantalon et un gilet en drap fabriqué chez lui ; de plus un immense bonnet de laine rouge, coiffure qui semblait être la plus fashionnable de cette partie du pays ; ses vêtements avaient été confectionnés par le tailleur de Dovre et ses bottes dans sa ferme, avec son propre cuir. Mon hôte vivait d'une façon patriarcale, comme tous les bőnder de la Norvège ; aucun de ceux qui le voyaient n'aurait soupçonné qu'il était de si ancien lignage. Sept servantes et cinq domestiques mâles vivaient chez lui, mais pendant les mois d'été et au moment de la récolte il employait en sus un grand nombre de journaliers. Les servantes avaient l'air indépendant, car, de ce qu'elles travaillaient pour vivre, cela n'affectait en rien leur position sociale : c'étaient des filles de Northmen, et l'on avait coutume chez les bőnder, femmes, filles et fils, de repousser toute distinction de caste dans les réunions sociales. Les pères de ces filles étaient des bőnder, égaux de Tofte, et leurs fermes leur appartenaient depuis les temps anciens. Un étranger n'aurait pu distinguer ces filles de celles des patrons : on les traitait avec la même considération. Toutes avaient accepté des places, soit parce que les fermes de leurs parents étaient trop petites, soit parce qu'elles désiraient gagner de l'argent pour elles-mêmes.

On avait du plaisir à voir la fraîcheur de leur teint et leur belle santé. Se nourrir d'aliments grossiers, se lever matin, et travailler rudement au grand air semblait leur convenir ; elles étaient réellement belles avec leurs yeux bleus et leurs cheveux blonds. Dans les sept, il y en avait quatre qui s'appelaient Ragnild, nom très commun dans cette

partie de la Gudbrandsdal et qui continuera probablement à le demeurer, car on doit toujours nommer un enfant d'après un membre de la famille : les filles comme leurs grand'mères, mères ou tantes, et les fils comme leurs grands-pères, pères ou oncles. Ainsi, Ragnild Mősiordet était *Peter's datter* (fille de Peter), Ragnild Nyhaugen était Ols's datter, Ragnild Augaard était Martin's datter, et Ragnild Ulen était Torstin's datter. Deux autres s'appelaient Marit, nom aussi très commun ; la dernière portait le nom de Karí, diminutif de Catherine. Les cinq garçons de ferme, solides gaillards, s'appelaient Anders, Ole, John, Lars et Hans. La crête sur laquelle est bâtie la ferme descend en pente douce vers la vallée ; elle est située à un mille environ de la grand'-route, près d'un torrent ; derrière s'élèvent de sombres montagnes d'où sortent plusieurs cours d'eau. Sur le domaine, on a construit deux maisons d'habitation. Celle dans laquelle demeurait Thord datait de 1783, et l'autre de 1651. Dans cette dernière habitait la sœur de Tofte avec son fils Paul, garçon de seize ans ; Thord avait hérité de la ferme, mais il faisait à sa sœur une rente qui lui permettait de vivre à son aise. Thord habitait la plus moderne des deux maisons. Au premier étage on entrait d'abord dans la cuisine, avec sa vaste cheminée, une table en bois, des bancs et des chaises également en bois. C'était la pièce de tous les jours, dans laquelle on cuisait et mangeait et où les ménagères filaient et tissaient. Deux chambres communiquaient avec la cuisine : l'une servait de chambre à coucher à Tofte et l'autre de laiterie en hiver. Au centre de la maison, derrière le hall d'entrée, se trouvait une chambre pour les ouvriers de la ferme, contenant des lits de paille couverte de peaux de mouton. La chambre des invités, basse de plafond, avec le plancher peint, aurait pu passer pour un modèle de propreté ; on ne s'en servait que quand on voulait faire un honneur particulier à un étranger, ou dans des occasions de gala ; un gros pilier rond, au centre, soutenait le plafond, et sur l'une des solives transversales on avait gravé « 1783 », la date où la maison avait été terminée. Une grande table, un vieux buffet d'aspect bizarre, quelques chaises et un poêle constituaient l'ameublement. Cette mode d'inscrire la date ne semble avoir été en vogue que depuis l'année 1600. Cependant cette construction paraissait neuve à côté de celles qui l'environnaient.

C'est dans cette ferme, et non à Toftemoen, comme l'ont supposé



Per et Lisa.



Le garçon et la fille.

des étrangers, que le roi Oscar, père du souverain actuel, fut reçu par le père de Thord, pendant son voyage de Christiania à Trondhjem, où il allait se faire couronner roi de Norvège. Le vieux fermier écrivit au roi de ne rien apporter, pas même d'argenterie, car il en avait assez pour toute sa cour. Le roi et Tofte eurent une table pour eux seuls ; quant à la suite de Sa Majesté, elle mangea à une autre table, même le ministre d'État. « Cette table, aurait dit le descendant de Haarfager, n'est que pour ceux de sang royal ? » Quoique cette histoire soit bien trouvée et vraisemblable, on peut douter de son authenticité. Il est probable que l'hôte voulut rendre un honneur spécial à son souverain — coutume habituelle avec les étrangers. Il mangeait tous les jours avec ses domestiques, et par conséquent il n'aurait pas refusé de s'asseoir à la même table que les grands dignitaires de l'État, en admettant qu'il les jugeât au-dessous de lui.

Une maison, comme c'est trop souvent le cas, demeurait non finie ; sur le toit d'une autre on avait placé la javelle d'avoine de Noël pour les oiseaux. Ces bâtiments formaient une sorte d'enclos au centre duquel, sur une grande dalle ronde, on répandait du sel pour le bétail, auquel on permettait quelquefois de sortir par le beau temps. Le crottin de cheval était soigneusement mis de côté, séché, puis entassé dans la cour ; je fus surpris de voir combien le bétail s'en montrait friand.

D'autres maisons contenaient les provisions, telles que viande salée, beurre, etc., à consommer pendant l'hiver ; un troisième magasin renfermait la laine qui avait été tondue. Du même côté de la cour il y avait une haute maison avec un beffroi et une cloche. Ce bâtiment servait en été aux journaliers, souvent au nombre de trente ou quarante, et avait plusieurs centaines d'années d'existence. Un autre, élevé sur des murs de pierre, contenait soixante vaches ; on comptait dans l'écurie vingt chevaux, dont quelques-uns fort beaux et ne ressemblant en rien à ceux que l'on donne aux stations de poste.

Les habitudes industrieuses des fermiers de cette partie de la Norvège sont très remarquables. Tout se fait avec une précision d'horloge. Dans bien des fermes, une cloche appelle les ouvriers à l'ouvrage ou leur donne le signal du repos. Ils se lèvent à quatre heures du matin, été comme hiver ; à six heures on trait les vaches, on panse les chevaux, et les laboureurs s'assoient pour déjeuner sous la présidence de

Tofte, car les fermiers et leurs femmes donnent toujours l'exemple de l'activité et de l'industrie. Après le déjeuner on distribue les travaux pour la journée, et tout se passe conformément aux prescriptions : l'égalité des coutumes sociales ne donne à personne le privilège de négliger un devoir. Le dîner est servi à onze heures. Le fermier découpe, et sa femme, ou la ménagère, met devant chacun un morceau de galette et une portion de beurre. On a toujours des pommes de terre au dîner. A cinq heures, troisième repas ; quant au quatrième et dernier, il consiste invariablement en *grot* (maïs épais) et on le prend toujours entre sept et huit heures du soir. Vers cinq heures, et même plus tôt, les filles font leur toillette, s'installent à la cuisine, et tissent, filent, tricotent ou cousent. A huit heures, au plus tard à neuf, chacun est au lit. Au-dessus du parloir il y avait une grande chambre à coucher, fort propre, contenant un lit ayant la forme d'un tonneau. Dans un coin j'aperçus la couronne d'argent qui avait servi à bien des fiancées de la famille Tofte. Cette chambre n'étant destinée qu'aux invités, me fut assignée. Dans le hall supérieur, des robes et des vêtements en fourrures pendaient aux murs.

Des fenêtres la vue était particulière, les fermes et leurs bâtiments, formant chacune un groupe que la neige faisait paraître encore plus sombre, et sur les montagnes, de l'autre côté de la vallée, les *saeters* ressemblaient à des taches blanches ou à d'énormes blocs erratiques. Quand je me retirai pour la nuit, Thord, accompagné de deux servantes, m'escorta jusqu'à ma chambre pour voir si elle était chaude et si rien n'y manquait. Sa première parole, le lendemain matin, fut pour me demander si mon lit m'avait semblé bon et si j'avais bien dormi. Je déjeunai seul, car Thord mangeait à six heures avec ses garçons de ferme. Une charmante fille me servit du lard frit, du mouton, des pommes de terre, du beurre, du fromage, du lait et de l'excellent café.

Quand vint le soir, je m'assis avec toute la maisonnée dans la cuisine autour du feu dont la vive flamme éclairait toute la pièce. Le rude travail était fini, et, comme nous nous trouvions encore dans les fêtes de Noël, les gens de la ferme portaient leurs plus beaux habits. Le plancher de la cuisine avait été lavé et tout reluisait de propreté ; un tas de bois à brûler était jeté dans un coin et nous devions avoir une

danse. On soupa plus tôt que de coutume, puis des voisins vinrent nous rejoindre. J'eus quelque peine à décider les filles à chanter. Voici quelques-unes de leurs chansons :

PER ET LISA

Lisa était inflexible et dit à Per :
« A quoi bon me faire la cour ?
Si quelqu'un me courtise, je ne l'écouterai pas ;
Non, jamais, en ce monde ! »
Oh ! par la croix, en est-il ainsi?
Ha ! ha ! ha ! ha !
Ce chant est vraiment facétieux.

Quant à Per, il renifla, et dit à Lisa :
« Il est inutile que tu te rengorges ;
Jamais je ne me donnerai de mal
Pour toi ni pour d'autres filles. »
Oh ! par la croix en est-il ainsi?
Ha ! ha ! ha ! ha !
Ce chant est vraiment facétieux.

Per et Lisa se quittèrent maussades,
Et je ne sais où ils allèrent;
Cependant, avant la fin de l'année,
Ils ne manquèrent pas de s'épouser.
Oh ! par la croix, en est-il ainsi ?
Ha ! ha ! ha ! ha !
Ce chant est vraiment facétieux.

MON PETIT COIN DANS LES MONTAGNES

Je connais un petit coin dans les montagnes,
Un petit coin qui m'appartient;
Où la vanité n'a pas pris racine,
Et où l'innocence ne rougit pas.
En quelque lieu que me pousse mon destin,
Je soupirerai après mon petit coin,
Mon petit coin dans les montagnes.

J'y ai enfermé une captive,
Qui doit pourtant se contenter
De cet étroit espace,
Car j'ai enivré son âme et ses sens.
En quelque lieu que m'entraîne mon destin,
Je soupirerai après mon petit coin,
Mon petit coin dans les montagnes.

Ma petite Hildret est ma captive;
L'amour avec des liens de fleurs
Attache son cœur, ses pieds et ses mains
A la hutte, au chanteur et à la chanson.
En quelque lieu que m'entraîne mon destin,
Je soupirerai après mon petit coin,
Mon petit coin dans les montagnes.

LE GARÇON ET LA FILLE

LE GARÇON

Quand une fille va sur ses quinze ans
Elle a des caprices;
Quand elle en a vingt et que se présente un amoureux,
Elle devient toute pensive;
Mais si elle reste seule avec dix ans de plus,
Vous pouvez me croire et vous le verrez,
Elle consentira.

LA FILLE

Quand un garçon a vingt ans,
Il porte haut le nez;
La plus belle fille du village
Sera certainement sienne, s'il le veut;
Mais, quand dix fois on lui aura dit : « Non, »
Vous pouvez me croire, il n'essayera plus
De recommencer la plaisanterie.

LE GARÇON

Il y en a beaucoup parmi les femmes
Qui font ce qu'il y a de pire;

Mais tout garçon se marie
Aussitôt qu'il le peut.
Si sa femme est un peu folle et colère,
Ses paroles n'entreront pas dans ses os,
C'est ce que j'ai éprouvé.

LA FILLE

On ne peut pas toujours dire
Du bien des hommes ;
Mais, naturellement, toute fille désire
S'attacher à son mari.
Si de temps en temps il est un peu colère,
La fille pense qu'il est bon
La plupart du temps.

LE GARÇON

J'aimerais à me marier maintenant,
Voulez-vous de moi ?
Ne craignez rien. Je ne vous battrai pas,
Je ne vous tracasserai pas.
Quelquefois je vous ferai triste figure,
Mais, sûrement, toute ma vie
Je vous aimerai.

LA FILLE

Oui, je sens qu'il me faut un mari
Aussi bien qu'aux autres;
Quand un solliciteur me fera une offre
Je ne le repousserai pas ;
Nous pourrons avoir de petites querelles,
Mais je serai tienne pour toujours :
Voici ma main.

Quand on eut fini de chanter, les chaises furent mises de côté, et le bon Thord, afin d'animer la compagnie, ouvrit la danse avec une de ses servantes; mais l'asthme dont il souffrait ne lui permit de faire que deux ou trois tours. Son fils et son neveu dansèrent ensuite avec toutes les filles de la maison. Après quoi, on joua au colin-maillard, et toutes les filles qui avaient donné des gages ne purent les racheter

qu'en m'embrassant. Quelques-unes firent des façons et refusèrent d'abord; mais il fallut s'y soumettre, à la grande joie de toute la société, qui parut s'amuser beaucoup de cette plaisanterie.

Ce qu'il y a de très caractérisque chez les bőnder, c'est un sentiment énergique de conservatisme, d'obstination en quelque sorte aux vieilles coutumes, une haine pour toute apparence d'orgueil. Souvent, lorsque Thord dînait avec moi, il n'avait pas faim. « Pourquoi ne prenez-vous pas vos repas avec moi? lui demandai-je; vous ne pouvez certainement pas manger deux dîners l'un après l'autre dans l'espace d'une demi-heure. — Oh! répondait-il, si j'agissais ainsi, je craindrais que mes domestiques et mes voisins ne me traitassent d'orgueilleux; ils diraient que je rougis d'eux devant les étrangers; ils penseraient que je les méprise. »

J'ai souvent dit à Thord et à beaucoup d'autres fermiers : « Pourquoi ne peignez-vous pas vos demeures en blanc? elles paraîtraient bien plus belles et plus pittoresques. » Ils me répondaient tous : « Nous voudrions bien le faire, mais que dirait-on? On penserait que nous voulons paraître plus riches que nous ne sommes, que nous rougissons d'être bőnder et que nous cherchons à imiter les gens de la ville. » Ce conservatisme intense est souvent un obstacle au progrès, car ceux qui aimeraient à faire ces changements n'osent pas commencer; de là vient que les formes sociales d'un état plus primitif, qui se sont perdues dans d'autres contrées, revivent encore ici.

J'allai d'une ferme à l'autre, dans les montagnes, dans la vallée, demeurant quelques heures dans une maison, passant la nuit dans une autre, bien accueilli partout; buvant de l'ale dans des cornes aussi antiques que celles dont les adorateurs de Thor et d'Odin se servaient à leur retour de coups de main heureux, et à l'occasion d'un mariage, ou d'un enterrement, ou quand ils entonnaient des chants pour célébrer les vertus des braves tombés sur le champ de bataille et qui sont entrés tout armés sous les arceaux de la Valhalla.

Les anciennes cornes à boire, maintenant si rares, provenaient de l'auroch, race aujourd'hui éteinte. La gravure (p. 29) représente celle que je possède et qui m'a été donnée par le musée de la ville de Bergen : elle vient sans doute de l'époque païenne. Il faut une adresse toute particulière pour boire dans ces cornes. Ce fut un grand sujet d'hila-

rité la première fois que je bus à l'une d'elles et que tout le liquide tomba sur moi.

A côté des cornes à boire il y a les canettes en bois; elles sont frettées comme de petits barils. Il en est de très joliment gravées, et quelques-unes datent de quatre ou cinq cents ans. Un autre genre de vaisseau en bois cerclé est très rare; je n'en ai vu que deux, en forme de cafetière, et l'un garni de cercles d'argent. Ces deux vases à boire sont les plus curieux spécimens que j'aie obtenus. L'un est dans la collection de M. Joseph W. Harper, un de mes éditeurs, auquel je l'ai donné comme souvenir de longue et bonne amitié.

Dans plusieurs fermes on m'offrit l'ale dans de vieux et massifs pots en argent qui tenaient à peu près un gallon; mais ces vases, qui ont remplacé les anciens, datent de périodes plus récentes; ils ne remontent pas plus haut que le XVIe ou même le XVIIe siècle. Ces pots sont quelquefois extrêmement lourds et pèsent plusieurs livres.

Le treizième jour de Noël je me trouvais à une ferme dans une de ces petites vallées transversales qui tombent dans la Gudbrandsdal. Il était tard et nous avions pris place autour d'un bon feu. De temps en temps une grande coupe de bois remplie d'ale faisait le tour du cercle. Tout à coup nous entendîmes de la musique et, sans nous y attendre, nous vîmes la porte s'ouvrir pour donner passage à des masques qui remplirent la chambre. Tous portaient le costume féminin. Les violoneux et les joueurs d'accordéon firent entendre des airs nationaux, les masques déguisèrent leurs voix pour nous parler et commencèrent à danser. Beaucoup me connaissaient de vue; l'une des demoiselles me saisit la main, et, bien que je ne fusse pas danseur, il me fallut prendre part au divertissement. La danse terminée, les jeunes filles se mirent à nous faire la cour. Plusieurs me prirent pour point de mire de leurs traits. « Paul, qu'allez-vous faire cet hiver? C'est gentil de votre part d'être venu passer la Noël parmi nous! — Paul, je vous aime! — Paul, venez nous voir! — Paul, est-il vrai que vous êtes allé en Amérique depuis que nous ne vous avons vu, il y a à peine deux mois? L'Amérique est si loin, est-ce possible? Emmenez-moi avec vous en Amérique quand vous y retournerez! — Paul, pensez-vous que je sois vieille ou jeune? Me croyez-vous laide ou jolie? — Paul, je veux me marier avec vous; dites oui ou non, sans voir ma figure! — Paul, je suis sûre que vous ferez

un excellent *bonde!* — Qui êtes-vous? » demandai-je ; mais ces demoiselles, craignant d'être reconnues, se sauvèrent et se mêlèrent à la foule. L'hôte ouvrit une trappe conduisant à la cave, y descendit et remonta bientôt, rapportant de grands bols en bois remplis d'ale ; quand on les eut vidés les danses recommencèrent, et lorsque les masques furent prêts à partir, une femme me prit le bras et je la suivis sans me faire prier, car je voulais voir jusqu'où irait la plaisanterie. La bande masquée se rendit ainsi de ferme en ferme, chantant et dansant jusqu'à ce que la fatigue eût pris le dessus. Deux filles et leurs frères qui venaient d'arriver se démasquèrent et me dirent : « Paul, venez dormir à



Ancienne corne à boire (hauteur : 18 pouces).

notre ferme. » J'acceptai, et je fus cordialement accueilli. Nous étions accablés de lassitude ; plusieurs personnes dormirent dans la même chambre du mieux qu'elles purent, pêle-mêle, l'une à côté de l'autre, de la manière qui se pratique encore dans le pays de Galles et chez les Hollandais de Long-Island et de New-Jersey, ou en Pensylvanie et au Cape-Cod, dans quelques parties de l'Europe, et même en France, dans certains villages des Ardennes.

Le 6 janvier, le dernier des treize jours de *Yule*, me trouva dans la ferme de Hans Bredevangen, excellent garçon, qui, outre sa ferme, tenait une boutique et une station de relais. Hans aurait été un bon parti, mais aucune fille ne l'avait encore captivé. De l'autre côté de la rivière

Logen, un peu plus haut dans la vallée, était située la ferme de Selsiord, appartenant à Jacob, beau-frère de Hans, chez lequel nous devions passer le treizième jour de Yule. Le temps n'aurait pu être plus beau, les jours s'allongeaient sensiblement et, dans bien des fermes, les gens allaient tous les jours sur la montagne épier le soleil, les enfants accueillant avec joie sa descente quotidienne de plus en plus marquée vers la vallée et comptant les jours où sa clarté atteindra la ferme et les champs; les fermiers regardaient le printemps s'avancer et les femmes pensaient aux *saeters*.



Canette en bois.



Cruche montée en argent.

On serait dans l'erreur si l'on croyait qu'il n'y a point d'étiquette parmi les bönder. La sœur de Hans et son beau-frère nous invitèrent à monter dans la chambre des conviés, où je fus surpris de rencontrer toute une volée de jeunes filles au teint rosé, aux cheveux blonds et de bel aspect. Il y en avait de très jolies. Je soupçonnai que cette réunion était un piège tendu à Hans; évidemment sa sœur désirait le marier. Ces demoiselles portaient leurs plus beaux atours: robes en étoffe tissée à la maison et montant jusqu'au col, avec de petits cols blancs fermés par des broches en or ou en argent; elles avaient aussi leurs souliers neufs et leurs bas aux couleurs tranchantes; leur chevelure se cachait

en partie sous de petits mouchoirs en calicot retenus sous le menton par un nœud gracieux.

Parmi ces beautés, quelques-unes appartenaient à des fermiers aisés, mais la plupart étaient enfants de pauvres gens; deux d'entre elles servaient dans la ferme, car ce n'est point une honte de gagner honnêtement sa vie, et la richesse n'a rien à faire avec l'amitié. Toutes connaissaient Hans, qui leur persuada que j'étais un des meilleurs garçons du monde. J'en avais déjà vu une ou deux précédemment, mais presque toutes m'étaient étrangères; néanmoins nous eûmes bientôt fait connaissance. Nous sommes restés bons amis et quelques-unes, encore aujourd'hui, correspondent avec moi.

Pendant que nous bavardions, notre bonne hôtesse vint mettre la table, qu'elle couvrit d'une nappe blanche dont on ne se sert que dans les occasions de gala. Puis on servit le dîner, et, comme c'est souvent le cas, ni l'hôte ni l'hôtesse ne mangèrent avec nous, voulant ainsi nous témoigner un honneur tout particulier. On plaça une haute pile de galettes au centre de la table, et, à côté, du pain noir et frais, un grand fromage, et un immense pain de beurre pesant de trente à quarante livres, de sorte que les convives purent en prendre autant qu'ils le voulurent.

Le beurre est l'obligé de toutes les fêtes. Hans s'assit à côté de moi; Jacob et sa femme demeurèrent debout, l'étiquette exigeant qu'ils veillassent sur leurs invités pour les exciter à manger. Si l'on veut rendre heureux un fermier de la Scandinavie, c'est de manger tant et plus.

Nous eûmes de la soupe, du poisson salé, du mouton rôti, des saucisses et un immense plat de pommes de terre bouillies. De temps en temps un grand bol de bois rempli d'ale faisait le tour de la table. Le dessert consistait en deux énormes écuelles de riz au lait, sucré et mélangé de raisins, formant une sorte de bouillie épaisse. Ces plats étaient placés de façon que chacun pouvait se servir soi-même. Nous avions tous des cuillers d'argent, au lieu de celles de bois dont on se sert ordinairement. Comme le dîner se prolongea, nous nous échauffâmes et nous bavardâmes à qui mieux mieux; avant la fin du repas, ces demoiselles étaient aussi intimes avec moi que si elles m'eussent connu depuis longtemps. Tout en mangeant, je m'aperçus que l'une d'elles était amoureuse de Hans, et je pus constater, par les regards malins que se lançaient les jeunes filles, qu'elles s'en amusaient beau-

coup ; on savait parfaitement qu'elle aimait éperduement mon ami, qui s'était assis loin d'elle et faisait le galant avec toutes excepté avec elle. Sa jalousie devint si forte qu'elle ne put manger, et deux ou trois fois elle eut les yeux remplis de larmes. Hans ne voulait pas se marier. Quatre ans ont passé depuis, et je viens d'apprendre qu'elle et lui sont encore célibataires.

Après le dîner, nous remerciâmes l'hôte et l'hôtesse en leur serrant les mains. Quand le café eut été servi on se mit à danser, et comme nous n'avions point de musiciens nous dansâmes en chantant. Ensuite on joua au colin-maillard. Dans la soirée, trois hommes qui avaient un peu trop célébré la fête par des libations et qui avaient entendu parler de la réunion, vinrent pour y prendre part, mais on ne leur permit pas d'entrer. Enfin les traîneaux arrivèrent et la société se dispersa. « Paul, dirent-ils, ne partez pas demain pour Christiania ; demeurez encore avec nous ; passez ici le vingtième jour de Noël. Vous avez bien le temps d'aller en Laponie et de vivre avec les Lapons ; il y fait bien sombre maintenant. » Et nous nous souhaitâmes une bonne nuit. Lorsque Rőnnog et Marit, deux sœurs, montèrent dans leur traîneau, elles me dirent : « Venez à Skiena ; papa et maman vous recevront avec plaisir ; nous avons des parents en Amérique. Venez demain. »

Hans avait invité pour le lendemain tous les convives qui s'étaient trouvés à Selsiord à venir prendre le café chez lui. J'observai Frédrika, la servante de Hans, forte et puissante gaillarde, mais de manières douces et aimables. Elle faisait les honneurs de la maison comme si elle en eût été la maîtresse. Hans n'ayant point de femme, son devoir lui commandait de veiller sur les convives. La cafetière était constamment remplie au moyen d'une grosse bouillotte tenue sur un feu doux. A peine avais-je bu une tasse de café qu'aussitôt Fredrika m'en versait une autre ; elle avait l'œil à tout. Le temps passa rapidement, et le soir tomba sans que nous nous en fussions aperçus. Bientôt un traîneau s'arrêta devant la porte, et Anders Pedersen, le frère de Frédrika, dut conduire Rőnnog, Marit et moi-même à Skiena, demeure de ces demoiselles. La soirée était belle, les étoiles étincelaient comme des diamants et les montagnes se dressaient majestueuses dans le silence de la nuit. En passant devant les fermes, nous apercevions la lumière d'une lampe filtrer à travers les volets des fenêtres, et, de loin en loin, nous enten-

dions la voix d'un fermier lisant ses journaux, ou celle d'un père récitant un chapitre de la Bible à sa famille.

Skiena est une très vieille ferme. J'y fus bien accueilli par Engebret, le père, et Marit, la mère, ainsi que par le reste de la famille. La réception fut si cordiale, que je me crus chez moi. Deux ou trois filles allaient et venaient avec des clefs en main; on apporta toute une pile de galettes, des pommes de terre, des tranches de lard frit, un grand bol d'ale et une cruche de lait; puis on nous invita, Anders et moi, à entrer dans une petite chambre à côté de la cuisine, où on avait allumé du feu et dressé une table proprement servie. Un lit était placé dans un coin, et on avait accroché aux murs les photographies de la famille et des amis. Je demandai à Rőnnog si elle consentirait à me donner son portrait; elle me répondit que oui, si je lui donnais le mien. En revenant à la cuisine, un beau tableau de la vie domestique des bőnder frappa mes yeux : quatre filles tricotaient, la mère filait, le père lisait la Bible, et Fredrik était assis auprès du feu. Dans un coin se trouvait le lit du vieux couple, dont les draps étincelaient de blancheur. Tous nous accueillirent par un bon sourire, et, selon la coutume, nous serrâmes les mains du père, de la mère, et de toute la famille, en les remerciant de la manière dont ils nous avaient reçus.

Anders se prépara à retourner chez lui; rien ne put le décider à rester jusqu'au lendemain matin. « Allez-vous me laisser seul ici? » lui demandai-je. — Oui! répondit-il, il faut que demain, de bonne heure, je sois au travail; Noël est passé maintenant et j'ai beaucoup à faire. » Quand il monta dans son traîneau, je lui glissai quelques pièces d'argent; mais, quoique pauvre, il me les rendit. « Non, vraiment, dit-il comme si j'avais blessé sa fierté, non, vraiment... Paul, nous sommes amis. » Je ne pus le déterminer à les accepter. Il faut connaître les bőnder de Norvège comme je les connais pour apprécier la dignité de leur caractère. Sous leur extérieur rude en apparence, bat le cœur le plus noble que l'on puisse trouver.

Lorsqu'il me dit adieu, il me serra la main avec une telle force, que j'eus toutes les peines du monde à retenir un cri de douleur. A mon retour à la cuisine, les filles allumèrent une lanterne et disparurent. Peu après, elles rentrèrent; elles avaient été dans la maison voisine me préparer une chambre à laquelle me conduisirent Rőnnog et Marit.

Cette petite chambre, donnant sur la grand'route, était chaude et confortable; on me laissa seul dans la vieille maison en bois où des générations entières de la famille Skiena avaient vécu, et je m'endormis dans un excellent lit de plume aux draps blancs comme la neige.

Le lendemain, de bonne heure, Rőnnog m'apporta une tasse de café avec du gâteau; elle alluma le poêle et dit : « J'espère que vous avez bien dormi. Vous savez, ceci est un simple lit de bonde. Pendant que vous vous habillerez, nous préparerons votre déjeuner. Vous viendrez dans la maison voisine. » Et, après avoir dit ces mots, elle se retira. Je quittai à regret ces bonnes gens. Nous sommes toujours demeurés grands amis et je vais donner la traduction exacte des dernières lettres que j'ai reçues de Hans et de Rőnnog, afin que l'on connaisse le style d'une fille de bonde et celui d'un honnête cultivateur.

LETTRE DE RŐNNOG

Cher Paul,

Il y a huit jours, j'ai reçu ta lettre qui m'a rendue heureuse, car j'y ai vu que tu es bien portant, ce à quoi nous nous attendions à peine; car, depuis bien longtemps, nous n'avions rien appris de toi. Je puis te donner de nous les mêmes bonnes nouvelles : nous allons bien, jeunes et vieux, et c'est certainement la meilleure chose en ce monde. Frederick et moi, nous sommes allés dernièrement à l'enterrement de Tron Loffsgaard; c'était une belle affaire et j'y suis restée trois jours; cet homme est mort subitement; il est tombé malade un jour : le lendemain, il mourait. Je te dirai que, l'été dernier, je fus fille de saeter et je m'y suis bien plu; mais, un jour, le loup est venu à la dérobée et tu peux croire si j'ai eu peur pour mes ouailles. Il a égorgé cinq moutons, mais aucun des miens. Si tu étais venu au saeter, tu aurais eu beaucoup de crème et de lait; mais j'espère que tu viendras l'été prochain et tu seras de nouveau le bienvenu à Skiena. Cet hiver a été très froid et comme on n'en a pas eu dans dix-neuf ans; mais maintenant le temps est bon. Je puis te saluer de la part de mon frère Ole; nous avons reçu récemment une lettre de lui, et il est bien. Hans Bredevangen et M*** sont toujours comme quand tu étais ici, c'est-à-dire pas mariés. Frederika Bredevanger va bientôt épouser Amun Selsiord. La mère de Frederika a été longtemps au lit et y est encore. L'été dernier, Frederik a tué deux rennes, l'un était une femelle et l'autre un veau; on a tué beaucoup de daims ici la saison dernière. Je ne dois pas oublier de t'exprimer mes meilleurs remerciements pour le souvenir que tu m'as envoyé; je ne m'attendais pas à recevoir un présent de toi. Maintenant je n'ai plus rien d'intéressant à te dire, c'est pourquoi je termine par

ces simples lignes, avec le désir qu'elles te trouvent bien et content, avec un salut amical pour toi de nous tous de la maison, mais d'abord et enfin de moi-même. Porte-toi bien.

RŐNNOG E. SKIENA.

LETTRE DE HANS

Mon cher et inoubliable ami, Paul du Chaillu,

J'ai reçu avec bonheur votre excellente lettre de novembre et je vous remercie. Je l'ai reçue le jour de l'an avec les présents pour ma sœur Marit et ma femme Marit. Elles me chargent de vous remercier mille fois. Elles pensent que c'est très intéressant de recevoir un présent de ce pays si célèbre et dont on parle tant, l'Amérique, et surtout que ce présent vienne de vous. J'ai reçu aussi le journal que vous m'avez envoyé, *Harper's Weekly*. J'y ai vu une gravure représentant votre tournée en Laponie, conduisant un renne, ce qui a dû être très agréable à faire. Je n'ai pas grand'chose à vous dire de notre vieille Norvège. Nous en avons maintenant fini avec Noël, qui, vous le savez, dure très longtemps ici; vous vous souvenez sans doute de l'amusement que nous avons pris à Selsiord le treizième jour de Yule. A Noël, j'ai bu à la santé de mon bon ami Chaillu, avec mes amis et amies, qui vous envoient leurs saluts cordiaux. Je vois que, l'été prochain, vous devez revenir en Norvège, et aussi en Gudbrandsdalen; ce sera très agréable de vous revoir, surtout maintenant que nous pouvons mieux parler et nous comprendre l'un l'autre. Nous ferons quelques tours dans les saeters. J'apprends par votre lettre que vous allez bientôt publier un livre sur vos voyages en Scandinavie, qui j'espère, sera très intéressant et amusant comme la publication de vos voyages en Afrique, que j'ai lus.

Ci-incluse, une paire de mitaines que ma femme vous envoie comme présent et que vous porterez en bonne santé. Enfin, je vous souhaite une bonne et heureuse année.

Votre ami,

HANS BREDEVANGEN.

CHAPITRE IV

De Christiania à Stockholm par chemin de fer. — Doux hiver. — Point de neige. — Stockholm en hiver. — Départ pour le Nord. — Un agréable compagnon. — Tempête de neige. — Beauté des forêts de pins couvertes de neige. — Rencontre de la malle-poste. — Sundsvall. — Quartiers confortables. — Aland. — Le Jägmastare. — Un Nemrod. — Une charmante demoiselle. — Règlements après une tempête de neige. — Chevaux intelligents. — Charrues et rouleaux à neige. — Uméa. — Innertafle. — Un cordial accueil. — Grands changements dans la température. — Stations de relais encombrées. — Innervik. — Skelleftea. — Pitea. — Aurore boréale. — L'hiver dans une petite ville. — Clubs de chant. — Station de relais de Jemton. — Kivijärvi. — Nikkala. — Arrivée à Haparanda.

L'hiver était exceptionnellement doux, avec de grandes variations de température. Dans ma route vers Stockholm, j'eus pour compagnons de voyage en chemin de fer un vieux gentleman, sa femme et ses trois filles. Le gentleman portait une longue houppelande doublée en peau de loup, plus chaude que celle du renne, tombant jusque sur les pieds, avec un collet qui, lorsqu'il était levé, enveloppait complètement la tête. Il avait pour coiffure une casquette de fourrure épaisse, et ses jambes étaient défendues contre le froid par de larges bottes fourrées. Les dames, littéralement emballées dans des fourrures, se couvraient en outre de voiles épais qui cachaient complètement leur figure ; en sus de tout cela, de lourds manteaux les étouffaient. Quoique les glaces des portières du wagon fussent fermées, le père demandait constamment à sa femme et à ses filles si elles avaient chaud, si elles

étaient bien; il faisait cependant un temps de dégel et le thermomètre se tenait à plusieurs degrés au-dessus de zéro. Pas un atome d'air n'entrait dans le compartiment où se tenaient six personnes toutes emmitouflées dans des fourrures. Comme le vieux gentleman craignait que sa famille n'eût froid, je ne pouvais décemment demander qu'on ouvrît un peu les glaces, et, si je l'avais fait sans permission, j'aurais été en butte à trop de récriminations. Tous semblaient me considérer avec stupéfaction de ce que je n'avais sur moi que mon paletot d'hiver, sans bottes fourrées et que je souffrais de la chaleur. Au bout de peu de temps, je crus que j'allais suffoquer; mes tempes battaient : j'avais besoin d'air. Je me demandai comment ces gens pouvaient endurer une telle atmosphère? heureusement, à l'une des stations, toute cette compagnie quitta le train, et je pus baisser l'une des glaces et respirer librement.

Lorsque je traversai la péninsule de Christiania à Stockholm par chemin de fer, le 10 janvier, la neige ne couvrait pas encore le pays. A Stockholm, le lac Mélar n'était pas gelé et la glace ne fermait pas encore le port. Partout le peuple désirait la neige; car le transport des minerais de fer et le traînage des bois étaient arrêtés, le trafic par terre suspendu; le gibier, qui arrive à la ville en énormes quantités de forêts lointaines, commençait à faire défaut, et le chauffage dans les villes de l'intérieur était difficile.

Le roi Charles XV était mort et Oscar II venait de lui succéder.

Stockholm n'avait pas l'aspect animé et réjouissant de l'été; ses jardins et ses parcs demeuraient déserts: on n'entendait plus que dans les cafés les délicieux airs de musique qui frappaient habituellement l'oreille; le tintement des clochettes des traîneaux et la foule rieuse des patineurs sur le Mélar étaient encore à venir. Dans les hivers rigoureux, le traînage dure de trois à quatre mois. La saison théâtrale s'ouvrait et tous les soirs les cafés se remplissaient de monde. Néanmoins la ville paraissait morne et glacée.

Toutes les maisons avaient maintenant des doubles fenêtres (ce qui est rare à Christiania); leurs joints étaient calfeutrés de coton pour absorber l'humidité. En Suède et en Norvège, on a adopté la fenêtre française au lieu de la fenêtre à coulisses; dans chacune, on laisse une vitre libre qu'on ouvre pour la ventilation. Les chambres n'ont point de tapis, absolument comme en été. Les méthodes de chauffage en Norvège

et en Suède diffèrent. Dans le premier de ces pays, on se sert de poêles en fer; en Suède, de poêles en porcelaine blanche qui atteignent presque le plafond. Les uns sont ronds, les autres carrés, avec des portières de cuivre qui brillent comme de l'or. Pendant la journée, on n'a besoin que de peu de bois, et, par les temps très froids, on



Oscar II.

n'allume le feu que trois fois par jour. Quand le bois est réduit en tisons et que les gaz délétères se sont évaporés, on ferme une soupape qui retient la chaleur dans les systèmes en briques et en porcelaine.

Depuis Stockholm, la grande voie qui mène au Nord lointain suit les rivages de la Baltique et le golfe de Bothnie jusqu'à Haparanda, et continue au nord, comme nous l'avons vu en été, jusqu'à Pajala, pour

une distance de cent vingt-huit milles. La grand'route côtoie de nombreux fiords, franchit des collines et des vallées, traverse de grandes forêts de pins et de sapins, offrant en été de superbes paysages auxquels succèdent des districts lugubres remplis de tourbières et de marécages; puis, circulant autour de lacs solitaires et sauvages, elle passe par des terres cultivées, par des bois épais, par des villes belles et propres, par des villages et des hameaux pittoresquement situés auprès de petits bras de mer, ou près de rivières plus ou moins rapides, où la vie déborde en été, mais où règne le silence en hiver.

Avec un bon traîneau et une quantité médiocre de neige, on peut faire le voyage en quinze jours sans difficulté. La plupart des stations postales sont confortables et l'on rencontre plusieurs villes pendant le trajet. Mais, moi, j'entendais errer dans les vastes régions qui s'étendent de la Baltique au cap Nord; traverser pendant l'hiver la chaîne de montagnes formant la côte de la Norvège, dans l'espoir de faire connaissance avec les tempêtes qui me donneraient une idée de la fureur des vents hivernaux qui balayent les altitudes en dedans du cercle arctique; puis je voulais visiter les îles Lofoden pour voir les grandes pêcheries de morue de la Norvège, et ensuite faire un tour par mer vers l'autre côté du cap Nord, jusqu'au fiord Varenger, et enfin revenir, conduit par les rennes, à Haparanda assez à temps pour assister à la transformation soudaine de l'hiver en printemps. Ce n'était pas une petite entreprise que cette excursion; car elle exigeait un traînage de plus de trois mille milles, un voyage maritime de plusieurs milles et une durée d'environ cinq mois. Pour bien des personnes, un tel voyage serait long et ennuyeux dans cette saison; pour moi, il devait être plein de nouveauté et d'instruction, et je considère encore les mois que j'y ai consacrés comme les plus intéressants de mes pérégrinations.

D'Upsal à Haparanda, il y a soixante et onze stations postales. Pour celui qui désire voyager lestement et à peu de frais, la malle-poste est le meilleur moyen de transport. On ne s'arrête ni jour ni nuit; des chevaux sont toujours prêts aux stations, et on choisit les meilleurs; mais il faut retenir ses places d'avance.

Par une soirée obscure du milieu de janvier, je quittai la vieille ville universitaire en société d'un charmant compagnon, herr A***, docteur en philosophie, qui retournait à Sundswall, son lieu de résidence.

Nous montâmes dans une bonne voiture attelée de deux chevaux. Peu après notre départ, tombèrent quelques flocons de neige, précurseurs d'une des tempêtes les plus violentes et les plus continues qui se soient abattues sur la Suède depuis cent ans. La neige tourbillonnait et devenait épaisse; plus nous avancions vers le nord, plus elle augmentait, et nous ne faisions que des progrès bien lents; mais, après avoir voyagé toute la nuit, nous arrivâmes à cinq heures du matin à Yfre, troisième station de poste après Upsal. Trois heures de sommeil et un bon déjeuner nous réconfortèrent, et nous repartîmes. Les traîneaux suédois de ces stations sont très commodes et bien meilleurs que ceux de la Norvège; deux personnes y trouvent facilement place. En quitttant Yfre, nous entrâmes dans de vastes forêts de pins et de sapins. A partir de la ville de Gefle, la neige s'épaissit encore davantage et les chevaux s'y engloutissaient à chaque pas. La tempête se faisait surtout remarquer par son silence et les forêts de pins devenaient extrêmement belles sous leur couche blanche.

L'aurore boréale lançait vers le ciel des jets enflammés; ses ondes lumineuses arrivaient sur nous, et l'on voyait tous les objets distinctement. Les arbres majestueux de même que les buissons étaient couverts d'un manteau blanc, et les branches ployaient sous le poids de la neige. On ne distinguait pas une particule de verdure, les pins semblaient supporter une tourelle de neige haute de plusieurs pieds. C'était un superbe spectacle; car des milliers de ces arbres bordaient chaque côté de la route, aussi loin que l'œil pouvait atteindre. Je croyais parcourir un pays enchanté, dans le silence solennel et la merveilleuse beauté de cette nuit d'hiver. Parfois je m'imaginais voir sortir de la neige des étincelles de lumière, et cette scène me surexcita tellement, que je dis à mon compagnon que, quand même je ne serais venu d'Amérique que pour assister à un spectacle pareil, je serais entièrement satisfait. Il s'aperçut de mon exaltation et me dit que, même en Suède, on ne voyait pas souvent d'aussi belle scène. Ici, au sud, la tempête s'était arrêtée pour un moment, mais le télégraphe nous apprit qu'elle faisait encore rage au nord.

Nous rencontrâmes de nombreux traîneaux façonnés comme des caisses à claire-voie, chargés de gibier que l'on envoyait à Stockholm du Jemtland et des forêts du Northland. Tous nous suivions la même



Charrue à neige.

piste, et chaque véhicule prenait sa droite, les chevaux s'enfonçant dans la neige presque jusqu'au col, faisant souvent les plus violents efforts pour en sortir, secouant le traîneau, que parfois ils renversaient en nous jetant dehors. Seuls, ceux qui y étaient absolument forcés voyageaient en cette saison.

La rencontre de la malle-poste fut un motif d'animation. Sur cette route, elle reçoit deux passagers à l'intérieur et un à l'extérieur; le postillon est armé d'un grand sabre et même d'un vieux pistolet d'arçon, bien que, depuis nombre d'années, il ne se soit commis aucun vol de grand chemin et que ces précautions paraissent inutiles; cependant, au siècle dernier, on attaquait les malles-poste quand on savait qu'elles transportaient de grosses sommes d'argent. Quiconque, dans un moment d'ivresse, essaye d'engager une querelle ou d'arrêter le courrier, est sévèrement puni. Nous eûmes bientôt fait connaissance avec les voyageurs de la malle et nous échangeâmes des politesses sous forme de cigares; mon ami répondit au compliment en faisant passer à la ronde un flacon d'eau-de-vie. L'un des Suédois ayant fait remarquer que, dans un climat aussi rude que celui de la Scandinavie, on avait besoin d'un tonique plus fort que de l'eau claire : « Oh! s'écria un autre, avez-vous jamais entendu dire qu'un grand homme, un grand écrivain, une haute intelligence, ou un guerrier, n'ait bu que de l'eau toute sa vie? — Pour moi, dit le troisième, je n'ai jamais vu d'homme à l'âme noble, généreuse, désintéressée, qui n'ait pas pris un verre de vin. » Comme il faisait trop froid pour discuter le sujet sur la grand'route, je me mis à rire et je répondis que je n'avais pas souvenance de grands hommes n'ayant bu que de l'eau. En tout cas, il valait mieux éviter la discussion.

Les petites villes suédoises paraissent étranges en hiver. A Hudikswall, nous trouvâmes les rues bloquées par la neige et éclairées par d'anciens réverbères à l'huile suspendus à des cordes. Là, je fus témoin d'un nouvel acte d'honnêteté. En atteignant la station de Gnarp, je m'aperçus que le conducteur du précédent traîneau avait oublié de transborder ma sacoche contenant tout mon argent. C'était une forte somme et, en outre, je n'avais pas un centime sur moi. Mon compagnon semblait convaincu que le seul mal se réduirait à une perte de temps. On envoya un messager réclamer le sac manquant, et, à quatre heures

du matin il était revenu, rapportant la sacoche et son contenu.

Le temps devint plus froid pendant la nuit. La forêt présentait un nouvel aspect lorsque nous approchâmes de Sundsvall; on ne voyait pas un atome de neige sur les pins et sapins, et le vert foncé de leurs branches formait un délicieux contraste avec le tapis blanc qui couvrait la terre. Les chevaux et les chiens des pays septentrionaux aiment la neige; de temps en temps, les chevaux y mordent, et les chiens, quand ils sont altérés, en mangent; ils s'y roulent volontiers et semblent jouir de la froide et sèche atmosphère de l'hiver.

Le quatrième jour, nous atteignîmes Sundsvall. Mon compagnon, bien avisé, avait télégraphié de Hudikswall, et, à notre arrivée, un bon dîner qu'il avait commandé nous attendait.

La distance entre Sundsvall et Hermôsand est d'environ trente-cinq milles; il me fallut trois jours pour accomplir ce petit trajet. A quelques milles au nord se trouve Åland, hameau composé de plusieurs fermes. Le paysage était glacial et le fiord gelé; mais, en été, les bosquets de bouleaux, les vertes prairies et les eaux de la mer forment un charmant tableau. Le voyageur, en suivant la route, aperçoit une jolie maison blanche à une faible distance de la station: c'est l'heureux foyer d'un *jagmestare* (garde général de la forêt d'un district), puissant Nemrod, pour lequel j'avais des lettres d'introduction.

En franchissant l'entrée de sa maison, j'aperçus une jeune fille d'environ dix-huit ans, véritable enfant du Nord, aux beaux cheveux, aux yeux bleus et doux, aux joues vermeilles, jouant avec la neige, qu'au moyen d'une petite pelle, elle lançait dans toutes les directions. Elle ouvrait un chemin et semblait beaucoup s'amuser. La gentillesse et la grâce de tous ses mouvements, la délicatesse de ses traits et la finesse de sa peau, démontraient, à première vue, qu'elle était de bonne famille, en même temps que la *naïveté* de ses manières indiquait qu'elle avait été élevée à la campagne. Lorsque j'approchai, elle s'arrêta et me regarda d'un air qui semblait dire : « Que désirez-vous, monsieur? » Je la saluai et lui demandai si le jagmestare était chez lui. « Oui, » répondit-elle en me priant de la suivre dans la maison, où elle me laissa dans le parloir. Bientôt le jagmestare entra et lut mes deux lettres d'introduction, l'une collective du directeur général de Stockholm à tous les gardes forestiers, et l'autre d'un de ses collègues.



Après la tempête.

« Soyez le bienvenu! s'écria-t-il en me tendant la main, le très bienvenu! » Il avait dépassé l'âge moyen; son abord me parut aimable, ses traits décidés et sa manière franche. Il avait lu les récits de mes voyages et de mes chasses au gorille, et me reçut comme un confrère. La jeune personne revint, apportant des rafraîchissements. Son père me demanda si je savais marcher avec des patins à neige et me dit que je devais apprendre à m'en servir et aussi à conduire le renne. « Ma fille marche avec des patins à neige, ajouta-t-il avec une sorte d'orgueil, aussi bien que les Lapons! — Oui, dit-elle, j'aime cet exercice, il est très amusant! J'adore l'hiver! — Voulez-vous, repris-je, m'apprendre à m'en servir? — Certainement, avec plaisir. Je suis sûre que vous apprendrez vite! — Il est nécessaire, dit le père, que vous appreniez à marcher avec ces patins, afin de pouvoir chasser l'ours, car la neige est très épaisse dans la forêt. — Je sais aussi manier l'aviron, dit la jeune fille avec une fierté enfantine; en été, j'éprouve un grand plaisir à ramer sur le fiord et à courir dans les bois à la recherche des fleurs sauvages. » En la regardant, je me disais qu'elle aussi était une fleur, une image de la santé, aussi fraîche qu'une rose printanière. Elle avait tissé et fait elle-même la robe qu'elle portait; le patron en était joli et la matière belle. Élevée au foyer paternel, elle avait appris à être industrieuse et à profiter le plus possible de ses heures ou de ses jours de liberté.

« Si vous revenez de bonne heure, peut-être pourrons-nous aller chasser l'ours; il y en a un qui m'est signalé à environ trente milles d'ici; mais, si vous tardez, il pourra bien, ou avoir été tué, ou avoir quitté ses quartiers d'hiver, » dit le garde général, dont la conversation avait roulé en grande partie sur la chasse à l'ours et la manière de le cerner. En Scandinavie, les ours dorment tout l'hiver; mais, en automne, avant que vienne la neige, ils cherchent les places dont ils auront besoin pour hiverner; ils sont extrêmement soupçonneux et passent souvent plusieurs jours à tourner autour des endroits qu'ils ont choisis. Au Nord lointain, ils demeurent cachés cinq et même six mois sans prendre de nourriture.

Avant de quitter le bon forestier, je dus lui promettre de repasser par chez lui en revenant du Nord et d'aller à son saeter; puis il ajouta : « En tout cas, revenez avant que je sois trop vieux pour chasser

avec vous. » Depuis lors, je suis venu deux fois à Aland et j'y ai toujours été admirablement reçu ; mais, jusqu'à présent, je n'ai pas réussi à aller au saeter, ni à chasser l'ours avec lui ; chaque fois la saison était passée. Je me souviendrai toujours d'Aland et de la maison blanche du jagmestare, et j'espère qu'un jour, qui n'est pas bien éloigné, nous nous reverrons encore et irons chasser l'ours ensemble.

Les grandes charrues à neige que l'on voit en été remisées sur les bas-côtés des chemins, étaient maintenant traînées sur la route par quatre, cinq ou six chevaux, conduits par deux ou trois fermiers, pour niveler la piste. Les lois relatives aux grands chemins sont très sévères, et, après une tempête, les fermiers sont tenus de fournir des chevaux, de préparer et d'aplanir la route pendant une certaine distance. Les charrues, en bois fort lourd, ont une forme triangulaire, huit à dix pieds de largeur sur environ quinze de longueur ; le travail des hommes et des chevaux est très fatigant, et les hommes doivent marcher. Souvent, pendant la nuit, quand le temps était doux et brumeux, ou qu'il avait neigé, ou que le vent, en soufflant la neige sur la route, avait oblitéré les traces des précédents traîneaux, nous n'osions avancer qu'avec beaucoup de précaution ; car, si nous nous étions trompés et si nous avions perdu la piste de la charrue, nous nous serions enfoncés dans la neige.

En ce cas, nous laissions le cheval livré à lui-même, et l'intelligent animal savait ce qu'il avait à faire ; il s'avançait avec prudence, et, quand il enfonçait en allant à droite, immédiatement il faisait un bond à gauche, et *vice versa*. Sa sagacité était si remarquable, que j'oubliai en partie la fatigue du voyage. Parfois nous nous trouvions à quelque distance de la route, et nous ne nous en doutions qu'en voyant le cheval enfoncer jusqu'au col. Après avoir marché dans plusieurs directions, essayant la neige avec son pied, et s'enfonçant souvent, le conducteur trouvait enfin la route en sentant le sol ferme sous son pied. Nous nous étonnions alors d'avoir pu nous en éloigner autant.

A chaque mille vers le nord, la neige augmentait. Elle était si épaisse dans l'intérieur du pays, que des Lapons avaient dû venir sur la côte avec leurs rennes pour ne point périr ; ils durent les nourrir de la mousse qui pendait aux branches des pins et des sapins. A la fin, les barrières, les buissons et les gros blocs erratiques furent cachés

à la vue ; on avait planté des branches de pin et de sapin pour indiquer la route ; celles-ci, naturellement, sont toujours mises sur les fiords, lacs et marais, et des milliers de jeunes plants sont ainsi détruits chaque année. On ne voyait pour ainsi dire plus les fils du télégraphe. Partout les charrues à neige nivelaient la route ; plus loin, au sud, elles étaient tirées par trois chevaux, mais ici leur nombre montait jusqu'à six et chaque charrue occupait trois et même quatre hommes. Des rouleaux de bois les suivaient et tassaient la neige plus fortement. Les efforts des chevaux pour se tirer d'embarras devenaient si grands, que, dans certains cas, le sang leur sortait des naseaux. Plus au nord, les charrues avaient été mises de côté et on laissait la neige se tasser par son propre poids pendant un jour ou deux avant de s'en servir de nouveau. Les fermiers ne comprenaient pas que je pusse voyager pour mon plaisir par un tel temps, ni pourquoi je désirais aller si loin. Peu de personnes étaient dehors, et la fumée qui sortait des cheminées prouvait qu'il y avait là des feux réjouissants, autour desquels se réunissaient les familles. Pendant l'hiver, tout travail extérieur est suspendu ; le traînage des bois depuis les forêts est arrêté. On le comprendra quand j'aurai dit que la neige avait plus de douze pieds d'épaisseur. C'est énorme, surtout si l'on considère que le maximum de ce qui tombe en vingt-quatre heures atteint à peine deux pieds. Ici, la grande tempête avait duré dans toute sa force pendant une semaine. Quelques maisons étaient ensevelies dans la neige ; on avait été obligé d'ouvrir des galeries dans bien des endroits pour donner du jour aux fenêtres, et de faire des tranchées pour atteindre les portes ; d'autres étaient bloquées par des amas qui obstruaient les entrées et l'on ne pouvait sortir que par les fenêtres. Ici, nous avions atteint le maximum de la neige, qui diminua graduellement ensuite ; vingt milles plus loin, nous arrivâmes dans la petite ville d'Uméa, que je trouvai presque inabordable. Au relais m'attendait une carte sur laquelle un docteur en philosophie m'écrivait en français : « Si vous en avez le temps, faites-moi prévenir de votre arrivée ; car votre ami le docteur U*** m'a prié de faire tout ce que je pourrais pour vous être agréable et utile. » Nouvel exemple des nombreuses politesses dont m'accablèrent les Scandinaves.

Bien qu'un an et demi seulement se fût écoulé depuis que j'avais vu la petite ville, le temps y avait amené bien des changements. L'an-

cien gouverneur de la province était mort et avait été universellement regretté. A l'école d'agriculture d'Innertafle, mon vieil ami et sa femme me reçurent cordialement. « Vous ne pouvez aller plus loin aujourd'hui, » me dirent-ils; et, en même temps, ils m'aidèrent à me débarrasser de mon costume d'hiver; peu après, leur fille, une douce enfant, m'offrit un petit portefeuille qu'elle avait brodé pour moi et qu'elle avait eu l'intention de m'envoyer en Amérique.

Depuis mon départ d'Upsal, de grandes variations s'étaient produites dans la température. A Innertafle, elle avait tellement monté, que je craignais que ce ne fût le présage d'une autre tempête de neige. Si une plus grande quantité venait s'ajouter à celle qui, déjà prodigieuse, n'avait pas eu le temps de se tasser, la perspective me paraissait redoutable. Généralement ces grandes tempêtes de neige n'ont lieu que quand il ne fait pas très froid. En février, le mois le plus glacial de l'année en ces régions, un temps si doux n'était pas habituel. La matinée suivante fut grise et le thermomètre ne marqua que 5° audessous de glace.

En quittant Innertafle, je voyageai toute la nuit, et, après vingtdeux heures de route, j'arrivai harassé et affamé à la station d'Innervik. Les deux stations précédentes étant remplies de voyageurs, je n'y avais pas trouvé de lit vacant. J'aurais pu dormir sur le plancher, ou sur un banc, ou sur une table, mais je préférai avancer. A Innervik, je trouvai des quartiers confortables et je tombai dans un sommeil de plomb, pendant lequel je rêvai que j'étais bousculé en traîneau. Le hameau d'Innervik reçoit ce nom de la baie, et il est distant de la petite ville de Skelleftea d'environ un mille suédois. De la ferme, je pouvais voir la mer prise par les glaces et ressemblant à un vaste champ de neige. Skelleftea n'a qu'un certain nombre de rues, mais les maisons sont grandes et commodes. En parcourant les rues, je fus frappé d'y voir une telle quantité de jolies femmes au visage ovale, aux joues rosées et à la taille fine et gracieuse. Elles étaient certainement plus nombreuses, eu égard à la population, que dans aucune autre ville où j'avais déjà passé.

Quelques petites villes du Nord ont un grand bâtiment appelé le *Stadshuset*. C'est un hôtel contenant une grande salle pour les divertissements et bon nombre de chambres pour les voyageurs, avec un res-

taurant et un café, des salons particuliers et souvent une salle de billard. La cuisine y est généralement bonne ; les chambres sont confortables et bien supérieures aux stations postales sur la route.

Quand j'eus quitté Skelleftea, le froid dura peu, et, quand j'atteignis Pitea, l'atmosphère était redevenue douce. L'air était parfaitement calme, on ne voyait pas un nuage, mais l'horizon paraissait brumeux. Il était sept heures, lorsque je remarquai un point éclairé vers le nord ; c'était le précurseur d'une aurore boréale. Peu après, apparut un grand arc de vapeur lumineuse à travers laquelle on pouvait voir les étoiles. La clarté du ciel au-dessus et au-dessous de l'arc était remarquable. L'arc entier parut vouloir s'ébranler, le mouvement devint de plus en plus perceptible d'une extrémité à l'autre, la masse étincela tout à coup et se porta dans tous les sens en vagues ondulantes. Au bout d'une demi-heure, un autre arc se forma sous le premier en donnant à peine des signes de mouvement ; son éclat ressemblait à celui de la voie lactée. Des ondes de lumière un peu faible jaillissaient de l'horizon, disparaissant et reparaissant tour à tour. La lumière devint de plus en plus brillante, et le mouvement des vagues s'accéléra ; elles se portaient en tous sens d'une extrémité de l'arc à l'autre, les décharges d'étincelles électriques se succédaient sans cesse, variant d'éclat et indiquant que la grande tempête magnétique était dans toute sa force.

Bientôt on put remarquer des changements au centre du corps lumineux ; les vagues en roulant passèrent du blanc au bleu, du vert au violet, puis vint une fusion de toutes les couleurs. Pendant ce temps, l'arc inférieur s'était mis en mouvement ; les nappes de lumière venant de l'horizon apparurent plus ardentes à mesure qu'elles montaient, c'était un spectacle de toute beauté. La partie supérieure de la masse branlante était frangée d'une magnifique bordure d'un rouge sombre, contrastant singulièrement avec la couleur de la partie inférieure jusqu'à ce que l'arc entier devînt d'un rouge vif ; alors les vagues commencèrent à se mouvoir plus lentement, les jets de lumière se firent plus obscurs et la grande tempête arriva à sa fin ; la masse rouge se brisa en innombrables fragments qui se répandirent dans le ciel, et enfin il ne resta plus au-dessus de nos têtes que le ciel bleu et étoilé de cette nuit d'hiver.

La vie, dans beaucoup de localités voisines de la mer, est très

monotone. Ces endroits paraissent morts en raison de la stagnation du commerce ; les fermiers ne viennent pas dans les villages pour avoir des nouvelles ou traiter des affaires ; peu de traîneaux dans les rues, et seulement de temps en temps un chargement de bois ; il est rare qu'il arrive des marchandises de Stockholm ; car ce serait trop long et trop coûteux ; chacun attend la saison d'été. Le seul moment où il semble régner plus d'activité, c'est lorsqu'une foire doit se tenir dans l'intérieur ; alors les négociants envoient des marchandises à la vente, mais cette agitation ne dure qu'un jour ou deux.

Les Suédois aiment passionnément les cartes. Dans les salons sont quelquefois disséminées de petites tables autour desquelles des dames et des messieurs jouent ensemble. Dans les hôtels, ou dans leurs propres maisons, les hommes passent parfois la nuit à jouer.

Il y a aussi des clubs de chant qui se réunissent le dimanche après midi. Pendant que j'étais à Pitea, je fus invité chez un professeur qui enseignait l'anglais dans l'une des écoles, et qui le parlait bien. Tous les dimanches, dans l'après-midi, environ vingt dames et messieurs se réunissaient pour chanter des chœurs et des ballades que l'on apprend dans les écoles. On y entendait de fort jolies voix et l'exécution de cette petite société aurait fait honneur à des artistes ; j'y passai deux heures agréables. Le climat du pays semble avantageux pour l'organe vocal, et, pendant les longs mois d'hiver, de petites réunions musicales ont constamment lieu. De temps à autre, on donne un bal, presque toujours dans la salle du Stadshuset ; en pareil cas, on vend les billets ou bien on impose une contribution pour subvenir aux dépenses. Presque tout le monde y va, principalement les demoiselles à marier avec leurs mamans ; les hommes sont en grande tenue, et des chaises sont placées tout autour de la salle pour les dames. Jeunes et vieux s'y rencontrent : car même les vieux couples mariés aiment à danser, et il est très commun de voir un homme marié, ou un vieux gentleman, danser avec une jeune fille, et *vice versa*. La valse et le galop sont les danses favorites. Une des particularités qui me frappa fut qu'aussitôt une danse finie, les cavaliers ramenaient tranquillement leurs danseuses à leurs mères ou à leurs amies, et disparaissaient dans la chambre voisine. Là, ils fumaient, buvaient, mangeaient ou causaient jusqu'à ce que la musique leur rappelât leurs engagements pour une nouvelle danse. De temps en temps,

ils envoyaient des rafraîchissements aux dames. Après ces intervalles de repos ils se remettaient à danser avec une nouvelle vigueur.

A partir de Pitea, la neige diminua sensiblement d'épaisseur. Après Lulea, les fermiers ne parlaient plus que le finnois. A ces stations, personne ne pensait à fermer ses armoires à clef ; ce procédé aurait passé pour outrageant. A Jemton, la servante m'apporta un médaillon en or qu'elle avait trouvé dans la cuisine. Je l'avais fait tomber de ma sacoche la veille pendant que je montrais les curiosités qu'elle contenait. Je lui dis en plaisantant : « Pourquoi ne l'avez-vous pas gardé ? » Elle répliqua aussitôt : « Si je l'avais fait, je n'oserais plus regarder personne en face. »

Le lendemain matin, je venais à peine de quitter la station quand je m'entendis appeler : c'était un bambin qui courait après moi ; j'arrêtai mon cheval. Il tenait en main mon mouchoir de poche qui était tombé sur la route. C'était assurément pour lui un objet digne d'envie, mais il avait le cœur trop honnête ; il me le tendit tout hors d'haleine et se sauva aussi vite qu'il était venu. Quoique je l'appelasse pour lui donner quelques sols, le petit camarade, qui n'avait pas craint de rendre ce qui ne lui appartenait pas, avait peur de revenir pour recevoir une pièce d'argent.

A Saiwits, le maître de la station connaissait le suédois ; sa ferme était très confortable : je me décidai à y demeurer une couple de jours ; cet homme était considéré par chacun comme très heureux parce qu'il avait triomphé de ses rivaux en obtenant le cœur et la main de Maria Fredrika, qui lui avait apporté cette ferme ; car, en Suède comme en Norvège, dès qu'une femme se marie, tout ce qu'elle a passe à son mari, de sorte que les filles qui ont à hériter, ou qui ont hérité, n'ont point de peine à trouver un mari. Une telle fille aura beaucoup d'adorateurs ; car, ici, comme partout, la fortune a ses charmes. Mais, pour un étranger, cela ne paraît pas importer beaucoup, attendu que le propriétaire d'un bien travaille aussi durement qu'aucun de ses ouvriers, et la femme autant qu'une de ses servantes.

Pendant que je séjournais à la ferme, une femme vint me demander si je n'avais pas rencontré son mari, qui, parti pour la Norvège, y était resté : elle avait entendu parler de lui indirectement. Pendant mon voyage en Scandinavie, j'ai vu plusieurs pauvres mères de famille que

leurs maris avaient abandonnées sous prétexte d'aller en Amérique, pour voir comment on s'y trouvait avant d'y faire venir leurs familles, mais qui n'écrivirent jamais et ne firent plus rien savoir d'eux.

De Saiwits, nous arrivâmes à Nikkala, dernière station avant Haparanda. Je fus bien accueilli par le fermier, qui avait entendu parler de moi et s'étonnait que je m'arrêtasse chez lui. On jeta du bois sur le feu, et les flammes pétillantes éclairèrent la cuisine, où l'on fit du café qu'on servit dans le parloir. J'étais un commensal, et, pour le premier jour, il n'aurait pas été convenable que je demeurasse tout le temps dans la cuisine. Les fenêtres étaient garnies de pots de fleurs contenant des œillets, des roses, des géraniums, etc.

Quand j'eus demandé à la fille de la maison d'écrire son nom sur mon carnet, afin de juger de l'éducation du peuple, j'appris que les enfants des fermiers, dans ce pays septentrional, écrivaient mal, et quelquefois illisiblement ; cependant jeunes et vieux savaient lire.

De Nikkala à Haparanda, la distance est d'environ six milles ; il y avait peu de neige : elle s'était amassée en différentes places, comme pour nous prouver que nous étions dans une région venteuse ; en d'autres endroits la route paraissait nue, et nulle part la neige n'avait un niveau de deux pieds de profondeur. La mer gelée, dans son manteau blanc, apparaissait lugubre, et les longs promontoires de granit, couverts de pins et de sapins, descendaient jusqu'au rivage ourlé de glace. Mais le ciel, d'un bleu pâle, était fort beau et contrastait avec la robe blanche dont la contrée était revêtue ; les pâles rayons du soleil ne paraissaient fournir aucune chaleur.

L'après-midi du 17 février 1873 était avancée lorsque j'arrivai à Haparanda, à l'embouchure de la rivière Torne, après un trajet de 740 milles depuis Stockholm, sur la neige la plus épaisse que j'eusse jamais foulée. J'avais été plus de cinq semaines en route, mais le voyage ne me fit aucun mal. Je venais d'atteindre l'extrême nord du golfe de Bothnie. La côte était basse, frangée de bouleaux, et le golfe ressemblait à une vaste plaine blanche. Les fermes apparaissaient rares et séparées ; une accablante tristesse régnait sur tout le paysage.

CHAPITRE V

L'hiver entre le golfe de Bothnie et la mer Arctique. — Je quitte Haparanda. — Un ouragan. — Une conductrice. — Tenue d'hiver des Finlandais. — Temps froid. — Un humble cottage. Wilhelmina. — Encore Niemis. — Un excellent accueil. — Vacheries. — Ruskola. — Carl John Grape. — Une terrible tempête. — Une riche servante. — J'apprends à marcher sur des patins à neige. — Pirtiniemi. — Une ancienne amie. — Sattajärvi et ses aimables habitants. — Elsa Karolina. — Sur la Muenio. — Arkavaara. — Une nuit à Muonionalusta. — Les amoureux. — Accueil à Muoniovaara.

En hiver, la contrée entre le golfe de Bothnie et la mer Arctique est visitée par des vents violents qui soufflent vers le nord sur la surface glacée, sans un obstacle pour amoindrir leur furie. Nous quittâmes Haparanda par une tempête si terrible, que notre cheval pouvait à peine avancer, et, comme elle augmentait, notre traîneau fut souvent en danger de verser. La neige volait jusqu'à une grande hauteur en masses épaisses, tourbillonnant et se tordant en formes fantastiques. Le vent hurlait autour de nous et avait une telle force, qu'un des gros gants en peau de renne que je portais sur mes mitaines fut enlevé pendant que je changeais de main pour conduire, et si prestement, que je ne pus le retrouver. A la seconde station, j'eus pour conductrice une robuste fille de vingt ans, de taille à lutter avec un homme, mais timide, modeste et douce. Je ne puis faire son portrait, car sa figure, comme la mienne, était entièrement enveloppée. Quand j'entrai dans la station postale de Korpikyta, j'étais engourdi au point que, pendant un

moment, je ne pus mettre un pied devant l'autre. Le vent avait tellement augmenté, qu'il devenait impossible de voyager davantage ce jour-là. Pendant la nuit, sa fureur devint plus grande encore; il mugissait avec tant de rage, que je ne réussis pas à dormir. Vers le matin, la tempête céda pour quelques heures, mais non le vent. Grandiose était la vue, pendant que, sur le bord de la Torne, je regardais ce spectacle. L'ouragan se déchaîna sur le pays avec une incroyable furie; la neige bondissait en épais nuages, formant des amas qui changeaient constamment de place. Cette tempête, la plus grande de cette année dans cette région, dura plus de trois jours, sauf quelques moments d'accalmie.

Dès que l'on put sortir et aller de ferme en ferme, le bruit se répandit que l'Américain était revenu, et, le dimanche suivant, les fermiers du voisinage vinrent en foule pour me voir. Leurs costumes d'hiver me plurent moins que ceux des autres endroits. Les hommes portaient de longs surtouts garnis de peau de mouton; les vêtements des femmes consistaient en un corps de drap noir avec un jupon de grosse laine, une longue et lourde jaquette garnie de peau de mouton à l'intérieur et un capuchon. Plusieurs fermiers demeurèrent avec moi toute la journée et presque tous m'invitèrent à aller les visiter. Ils chantèrent, mais leurs voix me parurent inférieures à celles des paysans suédois. L'étonnement de ces bonnes gens fut grand lorsqu'ils apprirent que j'allais si loin au nord. Je n'étais plus un étranger pour eux, et il fallut descendre dans plusieurs fermes sur la route. Ils connaissaient le moment de mon passage devant leur demeure et ne voulaient pas me laisser continuer mon voyage sans que je me fusse un peu arrêté chez eux. On mettait devant moi du café, du pain beurré, du fromage, du mouton séché, et l'on m'accablait de questions sur mon projet d'aller si loin par une saison aussi rigoureuse. « Ce n'est pas une plaisanterie, disaient-ils, que de vivre avec les Lapons. Restez avec nous cet hiver, Paul; nous vous apprendrons à vous servir des patins à neige, et nous irons chasser l'ours quand le moment sera venu. »

Celui qui n'a pas voyagé en hiver dans les pays septentrionaux ne peut concevoir la limpidité de l'atmosphère quand la température est de 30° à 40° (Fahrenheit) au-dessous de zéro. On ne sent pas un souffle de vent; pas un nuage ne trouble le bleu du ciel; les con-



Costume des Finlandais.

tours des collines lointaines couvertes de forêts s'éclairent d'une lumière pourpre d'une douceur indescriptible; ils apparaissent si distincts et si nets, qu'on croirait pouvoir les toucher, et pourtant la distance est plus grande que dans les contrées plus au sud. Le ciel aussi se teint de couleurs diverses : bleu pâle un jour, plus foncé le lendemain. Ce froid sec est tellement sain, que jamais il ne gerce les lèvres; pendant tout cet hiver, je n'en souffris pas; il semble donner de la vigueur aux poumons et bannir tous les maux de gorge.

Peu après avoir quitté Korpikitä, en arrivant à une ferme sur le bord de la route, j'aperçus une petite fille qui avait l'air d'attendre quelqu'un. Dès qu'elle vit mon traîneau, elle sauta jusqu'à moi malgré la neige et me pria d'entrer. Elle s'appelait Hilda Karolina. A peine eus-je mis le pied dans une grande chambre, qu'elle me jeta les bras au col, me donna un baiser et me dit que, depuis bien des jours, elle épiait mon arrivée. Quoique nous ne pussions beaucoup causer ensemble, nous ne tardâmes pas à devenir de bons amis. C'était une vraie enfant du Nord, aux cheveux de lin, aux doux yeux d'un bleu profond qui rappelait celui du ciel, à la peau très blanche et aux joues rosées, bien portante, forte, et par conséquent heureuse, de beaucoup plus heureuse que tant d'enfants emmitoufflés dans de riches vêtements et tellement comblés de jouets, qu'ils n'y prennent plus aucun plaisir.

Un peu plus loin, dans une humble maison en bois, vivait une pauvre veuve avec ses quatre filles. Elles étaient debout sur le porche, à m'attendre, ne voulant pas me laisser passer sans m'inviter à entrer. La chambre était petite mais extrêmement propre, et, pendant que la mère et les filles filaient, nous causâmes. La vieille femme portait des lunettes, et l'âge l'avait embellie et dignifiée. Les filles trouvaient de l'emploi dans les fermes, ou travaillaient à la journée. Toutes les femmes savent filer et tisser, et participent aussi au travail des champs. Greta, et ses filles alors avec elle, se suffisaient en tissant pour d'autres, en achetant un petit stock de coton filé et en faisant des mouchoirs blancs ou de couleur, ou en confectionnant des étoffes de laine. Elles se trouvaient bien, jouissaient d'une bonne santé, quoique n'ayant pas même une vache à l'écurie; quelques chèvres leur fournissaient le lait dont elles avaient besoin, et quelques

moutons la laine nécessaire pour leurs vêtements. Elles semblaient satisfaites de leur nourriture commune mais saine, et, par leur économie, elles parvenaient toujours à avoir en réserve un peu de café pour un ami. Elles vivaient de grossière galette avec du lait aigre, du fromage et quelquefois du beurre. A peine goûtaient-elles à la viande ; la chair séchée des moutons ou des chèvres qu'elles tuaient tous les ans, elles la conservaient pour les jours de fête, comme la Noël ou les dimanches, ou pour en offrir aux étrangers. De temps à autre, elles mangeaient du poisson qu'elles avaient pris et salé pendant l'été, ou du gibier offert à la mère par quelque jeune homme désireux de gagner le cœur de Wilhelmina, sa jolie fille aux blonds cheveux, que l'on considérait comme la fleur de la famille. Elles me firent toutes sortes de questions. En apparence au moins, elles étaient heureuses et aimaient leur simple foyer et leur climat septentrional ; elles ne murmuraient pas contre leur destinée ; car leur foi religieuse leur avait appris que ce que Dieu fait est toujours pour le mieux ; sur une planche spéciale elles conservaient une Bible et d'autres livres religieux, vieux de plusieurs générations. Elles se souciaient peu des attraits et de la richesse du monde. « Il y a une autre vie, me dit la vieille femme ; soyons bons, et aimons Dieu de tout notre cœur. » Quand le temps était beau, elle ne manquait jamais d'aller à l'église, pourtant très éloignée. Je ne pus les quitter sans prendre une tasse de café mêlé d'orge grillé ; car elles n'avaient pas le moyen de l'obtenir pur. Wilhelmina se servit de ses dents pour casser un morceau de sucre candi qu'elle me donna pour mettre dans ma bouche en buvant le café ; ses lèvres vermeilles et ses dents blanches me parurent un si charmant casse-sucre, que je n'eus pas l'idée de faire la moindre objection sur la manière dont elle l'avait brisé. Pendant que je prenais le café, elles me donnèrent toutes sortes de conseils : pour empêcher mon nez et mes oreilles de geler, je devais de temps en temps les frictionner avec de la neige et me servir souvent de mon masque ; je devais toujours suspendre mes bas pour les faire sécher le soir, afin qu'ils ne fussent pas humides le lendemain matin ; je devais retirer l'herbe de mes souliers et la bien sécher, sans oublier non plus de suspendre mes chaussures. La gravité avec laquelle elles me firent ces recommandations prouvait qu'elles venaient du cœur. En leur disant adieu, je glissai un peu d'argent dans la main de la mère. « Non, s'écria-t-elle.

— Si ! répondis-je ; » et je sautai dans le traîneau. « Adieu, Paul, revenez bientôt. » Telles furent les dernières paroles que j'entendis, et ces excellentes femmes disparurent à ma vue.

Quand je portais mes regards sur les belles et sombres collines que l'on voyait au loin, je me disais que jamais je n'avais vu de tels effets. Par moments, nous courions sur la Torne gelée pour raccourcir le chemin, passant devant beaucoup de petites fermes et de pauvres chaumières. Ici, on considère un fermier comme riche s'il possède une ferme évaluée de mille à quinze cents dollars ; les bâtiments seuls coûteraient en Amérique plusieurs milliers de dollars. La petite station de Niémis était presque enterrée sous la neige ; une énorme masse de glace entourait le puits, et, chaque jour, cette glace augmentait. J'entrai dans la sordide chambrette où vivait la famille. Le vieillard revêtit sa longue pelisse en peau de mouton, laquelle datait bien de vingt ou trente ans ; il était assez fier pour vouloir cacher ses habits usés et sales ; il mit ensuite un bonnet fourré et sa toilette fut terminée. Sa femme passa une vieille jaquette en peau de mouton, pendant que Kristina, une fille de seize ou dix-sept ans, courut au puits tirer un seau d'eau pour se laver la figure et les mains : puis elle dénoua les tresses de sa chevelure, qui tomba sur ses épaules en masses épaisses, ondulantes et de couleur d'ambre ; elle se peigna, se recoiffa, mit un corset et un jupon propre au-dessus de ceux qui étaient sales et termina sa toilette en chaussant ses souliers du dimanche. Entre temps, la mère balayait la chambre et jetait une brassée de bois dans la cheminée. Une nouvelle venue fit son apparition : c'était la mère du fermier, une de mes anciennes connaissances, vieille femme de quatre-vingts ans, dont les cheveux, encore presque noirs, tombaient négligemment sur ses épaules, mais n'avaient peut-être pas été peignés deux fois dans un mois. Elle me pressa dans ses bras pour me prouver combien elle était heureuse de me revoir, et, malgré son grand âge, je lui trouvai encore bien de la force. J'eus beaucoup de peine à me délivrer de son étreinte, dont je me souviendrai longtemps. La vacherie était curieuse. Petite maison en bois, presque ensevelie dans la neige, elle contenait quatre vaches si maigres, qu'on aurait pu compter leurs nerfs et leurs os. La récolte du foin avait manqué. De même que dans les maisons similaires, un grand pot de fer enchâssé dans la maçonnerie



Lapon descendant une colline sur des patins à neige.

servait à cuire l'herbe grossière des marais. Pendant les mois d'hiver les vaches ne sortent pas ; la moindre ouverture est bouchée pour empêcher le froid d'entrer. Je ne pus quitter ces bonnes gens sans prendre une tasse de lait chaud, pour laquelle ils ne voulurent pas accepter d'argent.

Je continuai ma route avec un cheval neuf et un nouveau traîneau ; mais plus j'avançais, plus la neige augmentait. A Ruskola, je fus reçu à bras ouverts par mes amis Carl John Grape et sa femme, qui désiraient que je m'arrêtasse chez eux pour apprendre à marcher avec des patins à neige et à parler le finnois. La ferme de Carl était très bonne. Je ne pus m'empêcher de remarquer combien ces gens étaient industrieux; Selma Maria pouvait passer pour un modèle de fermière, une parfaite ménagère, toujours affairée, cuisinant, lavant, tissant, filant, faisant le pain, cousant, tricotant ou battant du beurre, depuis le matin jusqu'à la nuit. Elle avait aussi à surveiller ses sept enfants ; il fallait leur enseigner à lire pour qu'ils pussent apprendre leur catéchisme. Ces enfants formaient comme une série d'échelons, tant ils se suivaient de près. Une servante et deux domestiques mâles constituaient le reste de la famille, outre deux ou trois ouvriers payés à la journée. On engage souvent une pauvre fille pour faire l'ouvrage de la maison, ou pour tisser ou filer pendant quelques jours, afin qu'elle puisse un peu aider sa famille avec ses gages ; en été, Grape fait travailler souvent un ou deux ouvriers qui ne lui sont pas nécessaires, rien que pour venir en aide à ses voisins pauvres. Eva Maria, la servante, passait dans tout le voisinage pour une belle fille ; ses pommettes étaient pourtant assez saillantes; mais elle avait le teint coloré, de belles dents, de la jeunesse et de la santé ; de plus, elle savait se prêter à tous les ouvrages, et se chargeait de l'étable et de la laiterie. La chose la plus remarquable, c'est qu'elle était riche, car elle possédait de 1,800 à 2,000 kronor (2,500 francs environ) dont elle pouvait disposer à son gré, étant orpheline. Bien des jeunes gens déjà avaient essayé de lui faire la cour ; plusieurs même lui avaient proposé de l'épouser, mais elle se moquait de tous ses adorateurs, voulant demeurer libre et indépendante. Elle ne voyait pas pourquoi elle se marierait pour être pauvre ensuite, puisque toute sa petite fortune appartiendrait à son mari. « Non, non, disait-elle, je ne veux pas me marier; je préfère travailler toute la journée. » Et elle

chantait gaiement et riait. Eva Maria était bonne et aimable pour chacun, même pour ceux qui désiraient l'épouser, et il y en avait beaucoup ; car non seulement elle possédait de l'argent, mais encore elle était intelligente et industrieuse ; en un mot, un vrai trésor.

Pendant ma résidence à Ruskola, une autre violente tempête se déchaîna sur le pays et empêcha tout voyage. La Torne gelée semblait être enveloppée d'un nuage de poudre blanche, et, pendant vingt-quatre heures, le vent ne cessa pas de mugir. Après la tempête, d'énormes amas de neige rendirent les routes impraticables. Grape me conseilla d'attendre quelques jours avant de continuer mon voyage ; « car, dit-il, nous ne passons pas la charrue sur les routes ici ; laissez à d'autres le soin de frayer le chemin, qui sera ensuite en meilleure condition ».

Pendant plusieurs semaines, je m'appliquai à l'étude de la langue finnoise. Chaque syllabe étant distincte, il est facile d'en acquérir la connaissance ; mais il faut souvent se servir de plusieurs mots pour exprimer une idée. Deux choses sont essentielles pour le voyageur qui désire voir à fond les pays septentrionaux : savoir marcher sur les patins à neige et conduire le renne. Quand il possède ces deux qualités, il peut aller partout sans danger.

Les patins à neige dont on se sert en Scandinavie ne ressemblent pas à ceux des Indiens de l'Amérique du Nord et leur sont infiniment supérieurs pour la vitesse et la commodité, en ce qu'ils n'exigent pas l'extension des membres. A première vue, on les jugera trop massifs en raison de leur longueur excessive. Ceux qu'on emploie dans un pays montagneux ou boisé sont les plus courts et ont généralement six ou sept pieds ; ceux dont se servent les Finlandais sur les rives de la Torne sont beaucoup plus longs et ont en moyenne de dix à douze pieds. Les plus longs sont ceux du Jemtland, qui mesurent quelquefois de quatorze à seize pieds. On les fait en bois de sapin épais d'environ un tiers de pouce au centre, qui est la partie la plus solide, et large de quatre à cinq pouces. Un morceau de bois de bouleau est fixé au centre et sur ce morceau est attachée une bride dans laquelle passe le pied ; cette partie est convexe, de façon que le poids du corps ne puisse pousser le pied en arrière. Le dessous est très uni, avec une rainure étroite ; les deux extrémités sont en pointe.

Les bottes des Finlandais, pointues, sans talons, et si larges que l'on

peut entourer le pied avec l'herbe des Lapons, sont spécialement faites pour s'adapter aux patins à neige. Avec deux paires de bas de laine, on peut défier le froid; mais il faut que le pied soit parfaitement libre. Quand on voyage, on doit toujours se munir d'une bonne quantité d'herbe des Lapons. Grape me donna une très belle paire de patins à neige lesquels ont fait l'admiration de tous ceux qui m'ont vu quand je voyageais au Nord. Ruskola fut une excellente école où je pris mes premières leçons sur la Torne. Tant que j'y demeurai, je consacrai plusieurs heures par jour à l'étude du patinage. Si l'on doit voyager dans



Marchant avec des patins à neige.

un pays plat, on aura deux bâtons avec une pointe de fer au bout et une douille de dix pouces de diamètre, pour l'empêcher de trop s'enfoncer; quand la neige est molle, ces bâtons servent à pousser en avant.

Il ne faut pas lever les patins, mais les faire glisser l'un après l'autre, à moins que l'on ne descende une colline; on tient alors les pieds joints autant que possible. Les naturels peuvent aisément faire dix ou quinze milles en une heure quand la neige est ferme et en bonne condition. Pour un commençant, la grande difficulté est de tenir les deux pieds exactement parallèles et de les empêcher de s'enchevêtrer. Sur une surface plane, le patineur ne peut pas se blesser en tombant sur la neige, grand avantage que n'a pas le patinage sur la glace. Le pre-

mier jour, après une pratique de deux heures, je pus glisser pendant mille yards sur la Torne sans tomber. Il est très difficile de marcher sur la neige durcie sans beaucoup de pratique; car les patins tendent à glisser trop loin, ou bien les extrémités supérieures et inférieures se recouvrent. On fait l'ascension des collines en zigzag, et c'est une rude besogne pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Mais le plus difficile est de descendre les côtes escarpées; c'est même dangereux dans les régions montagneuses où les blocs erratiques sont à nu; cette descente n'est sûre que pour ceux qui ont pratiqué le patinage depuis leur enfance, car la vitesse est vertigineuse. J'ai souvent tremblé en voyant les Norvégiens ou les Lapons descendre les montagnes. Dans la descente, les deux patins doivent être tenus parallèlement et très rapprochés, tâche extrêmement difficile et presque impossible sur un terrain raboteux. Il faut avoir un grand et solide bâton pour s'en servir comme de gouvernail ou de balancier à droite ou à gauche, selon que l'exige l'occasion, et pencher le corps en avant. Je n'ai jamais été capable de descendre de cette manière. Celui qui ne peut imiter un Scandinave ou un Lapon, fera bien de se mettre à cheval sur un bâton, de s'appuyer dessus autant qu'il le pourra, en ayant soin aussi de tenir les patins égaux. Le bâton, en ce cas, agit comme un sabot et empêche d'aller trop vite. Je ne réussis pas la première fois que j'essayai cette manœuvre; je n'avais pas glissé plus d'un yard, que mes patins me quittèrent, s'en allèrent au fond du remblai, et je me trouvai assis dans la neige. Je n'avais pas assez penché le corps en avant. J'essayai de nouveau mais sans plus de succès. J'ai vu fréquemment, en Norvège, les enfants sauter avec leurs patins à neige. Parfois, lorsqu'un côté de la route était plus élevé que l'autre, ils bondissaient de l'autre côté, souvent d'une hauteur de sept à huit pieds, et cet exercice les amusait énormément.

Le dimanche, j'allai à la vieille église de Matarengé, construite en rondins, il y a deux cents ans. Il faisait si froid, que l'ecclésiastique lut le service et prêcha en vêtement de fourrure, et que chaque membre de la congrégation demeura emmitouflé jusqu'au nez.

Je quittai Ruskola avec le thermomètre à 34 degrés au-dessous de zéro. Lorsque le cheval fut devant la porte et que nos patins à neige eurent été attachés après le traîneau, Grape m'appela dans la chambre des invités. Il ouvrit alors une bouteille de vin vieux et lui

et sa femme burent à ma santé et à la réussite de mon voyage. Le brave garçon était triste de mon départ. Tout en avançant et en admirant les ombres merveilleuses des collines lointaines, je voyais de temps à autre une femme tirer un seau d'eau d'un puits ou sortir en hâte de la vacherie; ou encore un homme portant une charge de bois dans un hangar voisin de la ferme. Ces scènes d'hiver, qui animaient le paysage, me faisaient grand plaisir. L'atmosphère sèche et fortifiante me donnait un surcroît de vigueur. Quel contraste avec celle des jungles empestées de l'Afrique équatoriale où la vie d'un blanc est constamment en lutte contre la mort!

A la fin de la journée, j'atteignis la station de Pirtiniemi, où, en été, j'avais traversé le lac sur un bac pour retrouver le grand chemin. La nuit était superbe. Les jets de lumière de l'aurore boréale s'élançaient tout au haut du ciel, et les étoiles scintillaient comme des diamants sur ce limpide ciel bleu. Pirtiniemi était une station bien pauvre pour y passer la nuit. Toute la famille et les voyageurs se tenaient dans la cuisine, qui était loin d'être propre. Les uns avaient pris place autour du feu, fumant et bavardant; les autres dormaient sur des peaux étendues par terre, mais la couleur des couvertures et des lits était très sombre et peu appétissante. La femme savait parler le suédois, et, aussitôt après mon arrivée, il y eut un grand brouhaha; on prépara le café et le meilleur souper qu'il fût possible d'offrir. La grande chambre pour les voyageurs était propre; on y alluma sur-le-champ un bon feu; cependant la structure n'était pas en parfait état, et l'épaisse maçonnerie ne s'échauffa pas; car il n'y avait rien pour empêcher la chaleur de s'échapper par la cheminée. On approcha le lit du feu, et, quand il fut dressé, il offrit une bonne apparence. J'allais dormir entre deux belles et douces couvertures en peaux de lièvre, blanches comme la neige et l'on étendit encore sur moi d'autres tapis de fourrure. En dépit du feu, le mercure se tint dans la chambre à 18 degrés pendant la nuit. Le fermier s'excusa de la pauvre réception qu'il me faisait; sa maison était très vieille et il en bâtissait une autre. En effet, j'en vis une à moitié construite; « mais, dit-il, il faut que nous allions doucement. J'ai acheté cette ferme moyennant 900 rixdales, sur lesquels j'en dois encore 600; les temps ont été durs, et il faut payer tous les ans l'intérêt à cinq pour cent. »

Je dormis splendidement quoique, lorsque je me réveillai, le mercure marquât 15 degrés au-dessous de zéro dans ma chambre et 43 degrés dehors. La femme avait une sœur en Amérique et cette circonstance semblait former un lien d'amitié entre nous. « Tâchez de la voir quand vous retournerez là-bas, me dit-elle; dites-lui que nous allons tous bien et que Dieu est bon pour nous. »

La sœur vivait dans le Michigan; cette femme croyait que cet État n'était pas plus grand que sa paroisse, et s'imaginait qu'à New-York chacun connaissait sa sœur. Lorsque je fus sur le point de partir, elle me dit : « Ne vous souvenez-vous pas de la fille qui vous conduisit à la prochaine station, l'été que vous vîntes ici? Vous la reconnaîtriez à peine, maintenant qu'elle est devenue une forte femme. Qu'elle était heureuse, quand elle revint, de montrer la petite pièce d'argent que vous lui aviez donnée! C'était la première qu'elle eût possédée. Elle nous a raconté tout ce que vous aviez fait en chemin. Allez la voir, car elle parle souvent de l'étranger qui lui a donné de l'argent et elle se demande s'il reviendra ; elle répète bien des fois qu'elle aimerait à vous revoir. Comme elle sera heureuse! Le garçon qui va vous conduire connaît le chemin de la maison; c'est une ferme à Korpilombolo, non loin de l'église. Adieu! Revenez bientôt, vous serez le bien reçu. Bon voyage! Ayez bien soin de vous, car il fait très froid à l'extrême Nord, et vous dormirez sur la neige. »

Lorsque je m'arrêtai à cette ferme de Korpilombolo et que j'en franchis le seuil, une grande et belle fille vint à ma rencontre. Soudain un sourire anima ses traits, car elle me reconnaissait, bien que je fusse habillé comme un Lapon. C'était ma chère petite conductrice de l'année précédente, mais qui avait beaucoup grandi depuis. Aussitôt après mon arrivée, les voisins envahirent la maison. L'ecclésiastique, jeune homme vigoureux et bien portant, de naissance finnoise, vint aussi. Je le trouvai fort agréable. On me présenta un homme qui, l'été dernier, était revenu des États-Unis, où il n'était demeuré qu'un an; la nostalgie l'avait contraint de revenir au pays de ses ancêtres. Combien l'amour de la terre natale est fortement enraciné dans le cœur humain! Aucun espoir de gain n'aurait pu faire rester cet homme en terre étrangère. Il aimait le pays du soleil de minuit; il rêvait des longs jours d'été et des longues nuits d'hiver de son foyer septentrional, de la

neige, et des forêts de bouleaux, de pins et de sapins. Plus il en avait été loin, plus la vision lui en parut belle; ses amis aussi lui devenaient autrement chers que les étrangers.

Après avoir quitté Korpilombolo, nous prîmes la route d'hiver, indiquée par des branches d'arbre; nous fîmes une légère coupure par des tourbières et des marécages gelés, par des forêts et des champs, et nous arrivâmes à la station postale d'Otanajärvi. Le temps était beau mais froid; la neige croissait encore en épaisseur, mais les amas devenaient plus rares. A Sattajärvi, je m'aperçus que quelqu'un m'avait précédé sur la route et que les habitants n'avaient pas oublié Paul; tous m'attendaient pour me souhaiter la bienvenue. La chambre de réception était pleine de monde. « Voici de nouveau Paul, disaient-ils en me regardant avec surprise; il a fait toute la route depuis Stockholm! Avez-vous jamais vu pareil homme? Paul, où allez-vous? — En Norvège, au cap Nord, vivre avec les Lapons et visiter les pêcheries norvégiennes. » Une acclamation formidable accueillit ces paroles. « Aller vivre avec les Lapons! C'est donc vrai? nous l'avions lu dans les journaux, mais nous refusions d'y croire. »

« Où est mon amie Christina? » dis-je. (Le lecteur se souvient peut-être de cette fille que ses parents avaient voulu me faire emmener en Amérique, lors de ma première visite.) « Eh quoi! ne l'avez-vous pas vue? Elle demeure à Pirtiniemi. — Non, répondis-je, il faisait trop mauvais. — Paul, vous ne partirez pas aujourd'hui; nous ne vous laisserons pas aller; il faut que vous restiez quelque temps avec nous. Nous savons que vous avez été en Amérique depuis que nous ne vous avons vu! — Oui, répondis-je, mais je n'y suis resté que quelques jours. »

Ils me regardèrent avec plus d'étonnement encore. « Qu'allez-vous faire? Vous ne trouverez que des gens qui parlent le finnois ou le lapon, et vous aurez à faire un long voyage pour arriver en Norvège! — Oui, répondis-je, j'aurai du mal. Il est difficile de voyager dans une contrée si l'on ne peut parler avec les habitants. » On jeta une nouvelle brassée de bois sur le feu, on servit un repas, et nous continuâmes de causer jusqu'à une heure très avancée.

Le lendemain matin, on m'amena une jeune Finnoise. Les gens de Sattajärvi m'avaient donné un guide en été et ils voulurent m'en donner encore un en hiver. « Paul, me dirent-ils, nous vous amenons une

fille qui ira en Norvège avec vous. Elle y a déjà été et sait parler le norvégien que vous comprenez; elle pourra vous servir d'interprète. » Tous paraissaient heureux d'avoir trouvé quelqu'un pour me venir en aide. Ces honnêtes gens ne conçurent pas un instant l'idée que je pourrais trahir la confiance qu'ils mettaient en moi.

Elsa Karolina était une jeune et belle fille de dix-sept ans, qui avait perdu sa mère; son père demeurait à quelques milles de Sattajärvi, et vivait très pauvrement. Deux de ses sœurs avaient émigré en Norvège, où l'une s'était mariée; elle-même en était revenue quelques mois plus tôt en franchissant les montagnes avec les Lapons jusqu'à Pajala, pour être confirmée ; car là se trouvait l'église où elle avait reçu le baptême et où elle devait obtenir le certificat nécessaire pour aller dans un autre district. Elle semblait heureuse de partir avec moi et voulait même me suivre en Amérique. Qu'elle était belle, la confiance de cette vie primitive, qui, dans sa simplicité, ne voit pas le mal, la trahison, la fourberie d'une plus haute civilisation! De quoi aurait-elle eu peur? Pourquoi ses parents craindraient-ils pour elle? J'avais promis qu'en quelque endroit où je débarquerais sur la côte de Finmarken ou de Norvège je m'arrangerais pour l'envoyer chez ses sœurs; ils croyaient en moi et cela suffisait.

Les bonnes gens du hameau de Sattajärvi se réjouirent quand ils apprirent que je reviendrais du Nord au printemps; ils me dirent : « Vous resterez alors longtemps avec nous, Paul. » Depuis que j'avais quitté Pajala, on y avait bâti une grande et commode maison d'école; un maître et sa femme vivaient dans l'établissement, et un beau piano ornait une des chambres simplement meublées.

Ici, nous trouvâmes la neige plus épaisse qu'à Haparanda. Il en était tombé des quantités énormes qui avaient donné une couche de cinq à six pieds dans les bois. Je pouvais aller en Norvège sur la Torne glacée, par Jukkasjärvi, et ensuite sur les montagnes, au fiord Ofoden. Cette route me privait de connaître une large étendue de pays vers le nord, où les Lapons sont le plus nombreux en hiver. Je décidai que je continuerais mon voyage en remontant la Muonio jusqu'au lac Kilpisjärvi dont elle est le déversoir, et puis par les montagnes, au fiord Lyngen, presque en face des îles Lofoden, et que je verrais ainsi le pays que je n'avais pas exploré en été. En hiver, la distance de Pajala à Muonio-

vaara est de douze milles suédois. Il y a trois stations sur la route : — Kaunisvaara, Killangi et Parkajoki, à une distance de trois milles environ l'une de l'autre. La route d'hiver fait une légère coupure à travers des forêts et des marais, et il n'y a point de grand chemin. De loin en loin, nous rencontrions un convoi de forme bizarre transportant du foin, traîneau ressemblant fort à une caisse à claire-voie, avec des hommes vêtus de peau de renne. Les chevaux semblaient aussi paresseux que leurs conducteurs et marchaient le plus lentement possible, en se servant de leur seule intelligence pour éviter les difficultés du terrain. Il me fallut réveiller ces hommes pour pouvoir passer.

A Kaunisvaara, petit hameau situé à mi-chemin entre la Torne et la Muonio, nous attendîmes pendant deux heures. Tous les chevaux étaient, ou dans le bois pour en ramener des solives, ou dans les champs pour prendre des chargements de foin qui avait été emmagasiné au loin. Les villageois s'occupaient à le rentrer dans leurs fermes, car, en été, on ne fait que fort peu de charrois. Notre route passait par une forêt de beaux sapins jusqu'à Arkavaara, sur les bord de la Muonio. Le propriétaire du lieu et sa femme étaient des Suédois. « Vous feriez mieux de passer ici la nuit, me dirent-ils, et de continuer votre voyage demain matin. » L'invitation me parut si honnête, que je l'acceptai. On me donna un dîner substantiel, un excellent lit et surtout un accueil cordial. Le lendemain, quand je voulus payer, on m'arrêta sur-le-champ et l'on me dit que, si l'on m'avait invité à rester, c'était pour avoir le plaisir de ma compagnie. Souvent ces fermes sont des auberges et l'on ne sait jamais exactement ce que l'on doit faire ; il est donc bon d'offrir de payer. La route passe sur la Muonio gelée, et, moi seul excepté, on ne se servait que de rennes ; comme il s'y fait un grand trafic, la voie était très bonne pour un cheval. Les Finnois sont vêtus de drap tissé par eux, et ne portent la tenue laponne que quand ils voyagent.

Il était tard quand j'atteignis Muonionalusta ; mais des lumières brillaient à travers les fenêtres, prouvant que les habitants du hameau ne dormaient pas encore. Les hôtes d'une des maisons sortirent et me souhaitèrent la bienvenue. Une société était justement réunie à l'intérieur. A notre arrivée, on jeta du bois sur le feu et on nous fit de la place pour que nous pussions nous chauffer ; car la nuit était très

froide. Hommes et femmes fumaient et conversaient entre eux avant d'aller se coucher. La ferme appartenait à Lars Johanson. Ces gens semblèrent heureux quand je leur eus dit que je passerais la nuit chez eux. Les deux filles, Lovisa et Sophia, se mirent aussitôt à l'œuvre, et, pendant que nous causions, elles me préparèrent un plat de viande de renne; elles grillèrent du café, et le bon fermier Abraham apporta une autre brassée de bois. Les habitants de ce hameau consument énormément de combustible. Quand vint le moment de se mettre au lit, les voisins nous quittèrent et on fit tous les préparatifs pour la nuit. On ouvrit le sofa, on tira un tiroir, on renouvela le foin que l'on recouvrit de peaux de renne et de mouton; on étendit par terre d'autres peaux pour la famille. Tous ôtèrent leurs souliers et leurs bas et les suspendirent à des traverses près du plafond, à côté de la cheminée. Le père et le fils nous souhaitèrent une bonne nuit et se retirèrent. Elsa Karolina et l'une des filles couchèrent ensemble; la fille aînée dormit près de moi, avec son bon ami, en tout bien tout honneur, car c'était le jour des amoureux.

J'eus pourtant une aventure assez désagréable, la première depuis mon arrivée en Scandinavie. En passant devant une maison de belle apparence et bien peinte, ce qui prouvait qu'elle appartenait à une famille plus raffinée que le commun du peuple, mon conducteur arrêta, descendit et me dit d'y entrer, car c'était la maison de sa belle-mère. A peine y fus-je introduit, qu'une vieille dame se présenta et m'accueillit de la plus charmante manière. Alors vint aussi ma petite conductrice de l'été précédent; je lui donnai une bague d'or en lui montrant celle d'argent dont elle m'avait fait cadeau. La bonne hôtesse m'invita à dîner et à passer la nuit chez elle. Elle alluma des bougies, et, quand je lui fis des remontrances sur une telle prodigalité, elle me dit qu'elle ne pouvait voir trop clair pour connaître un Américain. En même temps, mon compagnon avait disparu, et, quand il revint, il était gris, à mon grand ennui. Il me donna pour excuse qu'il s'était enrhumé et qu'il avait un grand mal de tête. On servit le dîner et je venais de commencer à manger quand la porte s'ouvrit pour livrer passage aux deux filles de la maison; l'une d'elles me lança un si mauvais regard, que je vis tout de suite que je n'étais pas le bienvenu. Je la saluai, mais c'est à peine si elle me répondit; puis elle regarda son beau-frère d'une manière

qui me prouva que le pauvre garçon ne jouissait pas de ses bonnes grâces. Elle enleva ses fourrures avec colère, entra dans la chambre voisine, prononça quelques paroles brèves que je ne compris pas, rentra en frappant les portes et comme furieuse. La fourchette me tomba des mains lorsqu'elle me dit: « Cette maison n'est pas une station. — Je le sais, Madame, répondis-je; je suis venu ici pour voir une petite amie; votre beau-frère m'y a amené, et votre mère m'a invité à rester. — Vous ne pouvez coucher ici qu'une nuit; il n'y a point de chambre pour vous. » Je ne répliquai pas; je me levai de table en donnant l'ordre de préparer mon cheval. La mère et l'autre fille demeuraient muettes; elles semblaient effrayées. Alors elle reprit: « Ne voulez-vous pas rester ici cette nuit et vous en aller demain? — Non, repartis-je. » Je remerciai la mère, je donnai à la servante plus d'argent que ne m'aurait coûté un dîner à l'hôtel et je retournai chez mes amis. Le lendemain, ayant probablement senti l'inconvenance de sa réception, elle vint s'excuser en disant qu'elle serait satisfaite de me voir chez elle, mais je refusai. Telle fut la fin de cette ennuyeuse aventure, qui, sans doute, fut occasionnée par l'aversion de cette fille pour son beau-frère et l'état d'ébriété dans lequel il s'était mis; elle croyait peut-être que je l'y avais excité.

Muoniovaara n'était qu'à une courte distance, et je fus reçu par mes vieux amis de la famille de herr F... avec une franche cordialité. Le père était allé à Haparanda pour assister à la foire de Tornea, et tous parurent étonnés que je ne l'eusse pas rencontré sur la route; mais je fus bien accueilli par son excellente femme, ses deux aimables filles et ses deux fils, dont l'un était venu le jour même de Karesuando, où il résidait; car il est le lansman du district. Quoique le père ne fût pas à la maison, ils me dirent qu'ils feraient tout leur possible pour me bien recevoir. Ils réussirent à merveille. On tua le dernier mouton, et je pus voir, par les préparatifs faits dans la cuisine, que ces gens hospitaliers entendaient me traiter grassement.

CHAPITRE VI

Scène d'hiver à Muoniovaara. — Lapons. — Costume d'hiver des Lapons. — Souliers lapons. — Coiffure. — Gants. — J'apprends à conduire un renne. — Différents traineaux. — Harnais de renne. — Difficulté de s'équilibrer sur un traineau lapon. — Comment on descend les collines. — Comment on prend soin des rennes. — Ma première course. — Grande vitesse. — Chute en descendant une colline. — Départ pour un campement lapon. — Un saut peu gracieux. — Mon renne s'en va sans moi. — Allure du renne. — Le bruit qu'il fait. — Une kata de Lapons en hiver. — Réception. — Préparation du repas du soir. — Une nuit avec les Lapons. — Temps froid. — Abatage d'un renne. — Fatigues des Lapons. — Éducation des rennes. — Leur vitesse. — Départ de Muoniovaara.

Muoniovaara présentait en ce moment un aspect bien différent de celui de l'été. La cour était encombrée de traîneaux lapons de formes originales auxquels étaient attelés des rennes magnifiques, et les Lapons, dans leurs bizarres vêtements d'hiver, causaient entre eux. Leur tenue était très confortable. Rien n'est plus chaud que la peau du renne, ni mieux adapté au climat. Elle est commode, soit que celui qui en est revêtu conduise un traîneau, soit qu'il voyage sur des patins à neige, soit qu'il tienne tête aux ouragans qui viennent l'assaillir dans ses voyages. L'expérience a enseigné aux Lapons qu'il est très important que rien de ce qu'ils portent n'empêche la libre circulation du sang, qui entretient la chaleur du corps.

COSTUME D'HIVER DES LAPONS

La kapta d'hiver est en peau de renne à laquelle on a laissé le poil ; elle est ample, atteint le dessous du genou, avec une étroite ouverture pour passer la tête, et si justement fixée autour du col, que l'air ni la neige ne peuvent y pénétrer. Les manches aussi sont amples, mais au poignet la peau est sans poils, ou garnie d'une bande de drap. Ils portent, sous la kapta, un ou deux vêtements de laine très épaisse, et souvent sur ceux-ci une veste en peau de renne. Par un temps très froid, on ajoute une autre kapta à celle de l'extérieur, mais avec le poil en dedans. Les culottes sont faites avec la peau des jambes du renne qui est considérée comme la partie la plus chaude ; on les passe sur d'épais caleçons en laine, très justes, et on les noue autour de la taille par un cordon ; si elles sont courtes, on les attache autour des genoux. Près des chevilles le poil est enlevé, et l'on a rendu le cuir extrêmement souple afin de pouvoir le faire entrer dans les souliers. Rien n'est meilleur pour tenir les pieds chauds que les souliers lapons, en peau douce et flexible prise auprès du sabot. Ils sont pointus et gracieux, et, comme on ne les ajuste pas, ils sont commodes pour les patins à neige. Il en est de bordés sur les coutures avec de la flanelle ou du drap rouge ; la partie supérieure, qui va au-dessus des chevilles, est sans poil. On les fait assez grands pour que l'on puisse chausser deux paires de bas de laine très épais, couverts d'herbe des Lapons, sans que le pied soit serré. Quelquefois leurs chaussettes sont en poil de vache ou de chèvre ; on les dit plus chaudes que celles de laine, mais pas aussi fortes. On prend grand soin que ni le bas ni l'herbe ne restent humides. Il faut que le pied soit complètement enveloppé d'herbe jusqu'à la cheville ; alors on met le soulier, la partie basse de la guêtre y est introduite et l'on tourne tout autour un long ruban, afin d'empêcher l'introduction de l'air ou de la neige. On ne peut se servir de ces souliers que par un froid sec. Je ne me rappelle pas avoir souffert du froid aux pieds pendant cet hiver, mais c'est toujours un des natifs qui prenait soin de mes souliers et qui me chaussait. Au printemps, quand la neige devient humide, les Finlandais et les Lapons portent des bottes en cuir bien graissées.

La coiffure des Lapons varie selon le district : à Muoniovaara, elle est carrée au sommet ; la partie supérieure, bleue ou rouge, est garnie de duvet d'eider, et la large bordure, qui est souvent en peau de loutre, peut être retroussée contre la gelée ; le duvet, épais de plusieurs pouces, était trop chaud pour moi. On protège aussi la figure avec un masque de fourrure ; mais on ne s'en sert que par les grands vents. Leurs mitaines, faites en peau prise près du sabot, sont assez larges pour que l'on puisse en avoir encore une autre paire, et, comme elles recouvrent l'extrémité des manches de la kapta, je n'eus jamais froid aux mains pendant cet hiver.

L'aspect de la cour de la ferme me démontrait que j'étais en Laponie. Les moyens de transport sont particuliers. Le *kerres*, employé pour porter des personnes ou des marchandises, et sur lequel une peau est attachée avec des cordes, ressemble beaucoup comme forme à un bateau ; on le fabrique avec des planches de sapin solidement doublées à l'intérieur, d'environ sept pieds de long et de deux pieds et demi dans la partie la plus large. La quille est très solide, d'environ quatre pouces de large, mais variant beaucoup en épaisseur ; car elle s'use vite par le frottement continu. Plus elle est haute, plus vite on peut voyager ; lorsque la neige est bien tassée et durcie, les côtés la touchent à peine et la quille agit en ce cas comme une lame sous un patin à glace. Il était absolument nécessaire que j'apprisse à conduire le renne et à me tenir dans ces petits traîneaux lapons. — Les *pulkas* (en norvégien, *akja*), construits pour les voyages rapides, ont des quilles d'environ deux pouces et demi d'épaisseur. Plus ils sont hauts, plus il est difficile d'apprendre à s'équilibrer et par conséquent à n'être pas renversé. On se sert aussi des pulkas pour charger des marchandises. Il y a des pulkas de poste qui sont plus soigneusement finis ; la partie en avant est couverte dans un tiers de sa longeur, formant ainsi une sorte de boîte avec une trappe qui s'ouvre ; le sommet est couvert en peau de phoque. La forme en est tout à fait gracieuse ; la quille haute et disposée pour les locomotions rapides. Le dos est souvent matelassé et tenu par des boutons de cuivre. Tous ont sur le devant un solide anneau de cuir auquel on attache le trait. — D'autres, appelés *lakkek*, plus grands mais de même forme, sont couverts par-dessus comme le pont d'un vaisseau, et servent de coffres ; l'un de

ceux que j'ai vus était recouvert en peau de phoque et contenait les vêtements, les joyaux, la Bible, le livre d'hymnes, les mouchoirs, et une grande partie de l'habillement de la famille ; ou du café, du sucre, de la farine, et d'autres provisions qui ont besoin d'être protégées. Chacun est tiré par un renne et ne porte qu'une seule personne. Le harnais est très simple ; le plus habituel consiste en un collier à la partie basse duquel est attaché un seul trait en cuir, que l'on accroche au véhicule. On ne se sert pas de mors, et les brides sont faites en lanières de cuir tressées, que l'on noue à la base des cornes. Il y a aussi des harnais de fantaisie, ornés de courroies éclatantes. Le harnachement doit toujours être fait avec grand soin, car le renne s'effraye aisément, et souvent, au moindre bruit, il bondit et s'échappe.

Le conducteur tient la bride, qu'il a d'abord le soin de tourner autour de sa main droite. On ne doit pas la tenir tendue ni la laisser toucher la neige, car il serait à craindre qu'elle ne passât sous le traîneau ; en ce cas, les bras du conducteur pourraient être empêtrés et il serait traîné assez loin avant de pouvoir se détacher. C'est pourquoi un novice devra toujours être sur ses gardes. Si l'on veut arrêter le renne, on tire à gauche ; si l'on veut aller plus vite, on tire à droite ; pour moi, je n'ai jamais été capable de faire aller un renne lentement ; — jamais ces animaux ne vont au pas, à moins qu'ils ne soient fatigués. Il faut s'attendre à être renversé bien des fois avant de savoir les conduire.

Le moment le plus dangereux et le plus difficile, c'est celui où l'on descend des collines escarpées ; car la vitesse du traîneau devient plus grande que celle du renne. Les Lapons s'assoient à califourchon, les genoux repliés, et se servent de leurs pieds comme de gouvernails et de frein. Pour un novice cette pratique est très dangereuse. Jamais ils n'ont voulu me permettre de descendre de cette manière, et eux-mêmes, avec leur pratique continuelle, se brouillent quelquefois pour ce motif. En descendant, je me servais d'un bâton court, dont je faisais entrer avec force la pointe dans la neige, ce qui agissait comme frein. Mais parfois les collines et les montagnes sont trop rapides, même pour les Lapons. En ce cas, on attache le renne derrière le véhicule ; cet animal, qui ne peut souffrir d'être tiré par les cornes, fait des efforts énergiques pour se dégager et diminue ainsi la vitesse du traîneau. Il est aussi fort difficile d'apprendre à se balancer, de manière à tenir le pulka en équi-



Costume lapon d'hiver.

libre et ne pas être renversé; plus la vitesse est grande, plus la tâche est ardue. Ainsi, par exemple, lorsqu'un renne, après avoir descendu avec célérité une colline, décrit subitement une courbe, le conducteur doit se pencher de l'autre côté, sinon il sera bousculé. Je n'aurais pu trouver un meilleur endroit que Muoniovaara pour faire mon apprentissage.

Les rennes ne sont pas tenus à couvert dans les maisons comme les chevaux. Ceux qui appartenaient à herr F*** étaient dans les bois, et, quand on en avait besoin, les domestiques allaient les chercher; on ne les nourrit pas non plus : ils trouvent eux-mêmes leur nourriture. Le matin où je dus prendre ma première leçon, deux hommes munis de lassos se rendirent dans la forêt sur leurs patins à neige, pour chercher les rennes; car ceux qui sont brisés au harnais vont se nourrir avec le reste du troupeau et demeurent souvent des jours et des semaines sans que l'on ait besoin d'eux. On avait laissé le troupeau à une distance d'environ six milles de la ferme. Les hommes revinrent avec cinq animaux superbes, aux cornes magnifiques.

Les harnais dont on se servit étaient de fantaisie et de couleurs brillantes. Herr Gustaf, le fils, devait m'accompagner et être mon professeur. Quand je fus assis, il me montra comment il fallait tordre la bride autour de ma main et de mon poignet. Sur une observation que je lui fis, il me dit de ne pas la tenir autrement, parce que, si j'étais renversé, l'animal pourrait s'en aller sans moi.

« Quelle agréable perspective! » me dis-je.

Gustaf devait prendre la tête ; je le suivrais, et un domestique viendrait derrière pour veiller sur moi. On amena les rennes à côté de la maison, près d'une colline conduisant à la rivière. Les jeunes personnes ne se joignirent point à notre partie ; mais, lorsque nous fûmes prêts, je les vis qui regardaient derrière les rideaux; leurs yeux fripons pétillaient de malice, car elles se doutaient bien de ce qui arriverait, et, moi, je l'ignorais. Au signal donné, mon chef de file se jeta dans son pulka, et aussitôt son renne partit. Le mien suivit en prenant la même allure; mon traîneau se balançait à droite et à gauche et je n'avais pas fait deux yards que je fus jeté dehors, roulant sur moi-même jusqu'à ce que l'animal s'arrêtât. C'était la première chute, mais non la dernière. Quand je me relevai, Gustaf était loin en avant; mais l'homme qui me

suivait vint à mon secours. « Aucune personne n'ayant jamais conduit de renne ne pourrait descendre cette colline en pleine vitesse sans verser, » me dit-il comme pour me consoler de ma mésaventure. La vitesse me semblait aussi grande que celle d'un railway, bien que mon renne, à ce que l'on prétendait, fût un des moins vifs et des plus traitables. A peine nous étions-nous remis en route, que de nouveau je fus lancé hors du traîneau. Gustaf attendait au pied de la colline et me dit que l'endroit était splendide pour apprendre à conduire un renne. Je ne vis



Intérieur d'une kâta en hiver.

pas alors la chose sous ce jour; mais il avait raison, d'après le principe qui dit que, quand on s'embarque pour la première fois, il vaut mieux tout d'abord être exposé à une tempête : on n'a plus le mal de mer ensuite.

Quand nous eûmes atteint la rivière, nous marchâmes sur une surface plane, sur un chemin bien sillonné, tracé par ceux qui avaient traversé de l'autre côté. Le premier renne allait lentement, je suivais sa piste, et je ne versai que quatre fois dans dix minutes. A notre retour, je fus bousculé encore quelquefois ; mais, en somme, j'étais satisfait de

ma première leçon, car je revenais intact et sans avoir eu de membre brisé. Les animaux furent reconduits à leur pâturage.

Le lendemain matin, on envoya un homme chercher les rennes les plus rapides que possédât mon hôte. Après être demeuré absent environ quatre heures, il revint avec trois magnifiques bêtes, aux cornes superbes et plus agiles que le meilleur cheval. Nous devions aller faire une visite à un campement de Lapons distant de 25 milles environ. Herr Gustaf avait endossé sa plus belle tenue, d'un blanc pur; ses gants et ses souliers étaient de la même couleur. Quand nous fûmes prêts à partir, toute la famille sortit pour nous dire adieu et nous voir démarrer.

Il faisait justement un temps qui rend les rennes plus vifs, 30 degrés au-dessous de zéro, sans un souffle de vent.

Pendant qu'on tenait mon daim, je montai dans le pulka; on me tendit la bride et je la tordis autour de mon poignet. Tout à coup, avant que Gustaf fût prêt, son renne partit; il n'eut que le temps de se jeter dans son traîneau. Ce départ subit fut le signal d'une course désordonnée, chaque renne s'efforçant de dépasser l'autre. Nous allions comme le vent. Gustaf réussit à arrêter son coursier, mais non sans dégringoler lui-même; cette circonstance barra le chemin au mien, qui fit un brusque détour à droite, tout en gardant son allure folle. Je passai auprès d'un poteau, et, si mon traîneau l'avait heurté, j'aurais été lancé au loin et sans doute grièvement blessé. Heureusement j'échappai à ce danger, mais non sans être jeté hors de mon traîneau, les pieds par-dessus la tête et roulant plusieurs fois sur moi-même; la bride m'échappa des mains et l'animal partit comme s'il avait eu le feu aux talons. Je me relevai, j'enlevai la neige qui couvrait ma figure et ma bouche, et je cherchai mon fugitif; il était hors de vue et Gustaf le poursuivait avec une vitesse diabolique. Derrière venait le domestique qui avait aussi été renversé.

Quand les rennes sortent fraîchement des bois, le départ est toujours très difficile; s'ils n'ont pas couru pendant des semaines et, si le temps se maintient au froid, ils sont sauvages et indociles. Gustaf revint avec l'animal qu'il avait pris après une chasse d'un mille. Je compris alors pourquoi il ne faut pas que la courroie échappe des mains. Nous étions tous mortifiés, car nous aurions désiré partir dans le grand style. Gustaf enroula lui-même la bride autour de mon poignet, n'ayant pas envie

de courir une seconde fois après mon renne. « Maintenant, dit-il, l'animal ne peut plus se sauver sans vous, et, quand il sentira que vous n'êtes plus dans le traîneau, il s'arrêtera! » Mais, comme je ne pèse pas lourd, j'ai souvent roulé plusieurs fois sur moi-même et pendant assez longtemps avant qu'il s'arrêtât.

La piste sur laquelle nous voyagions était profondément sillonnée par des pulkas, ce qui aida à affermir les nôtres. Il était évident que l'on y avait beaucoup voyagé et, par moments, nous pûmes marcher à la vitesse de quinze milles à l'heure. Avant d'arriver à la déclivité d'une colline, les rennes pressent toujours le pas, et, lorsque nous la descendions, la vitesse était si vertigineuse, que chaque objet passait devant mes yeux comme si j'avais été en chemin de fer, faisant de 20 à 30 milles à l'heure. Ce qui était désagréable, c'est qu'en trottant, le renne m'envoyait de la neige dans la figure. Quand il va vite, le daim porte invariablement le col en avant. Sans cesse j'entendais un son, comme si l'on cognait deux morceaux de bois l'un contre l'autre; cet effet était produit par les pieds de l'animal. Chaque fois que le sabot touche la neige, il s'écarte, et lorsqu'il se relève les deux côtés se rapprochent et produisent ce bruit. En descendant une colline, le pas était si précipité, que les pieds de l'animal ne semblaient pas toucher la neige; il savait que, s'il n'allait pas de toute sa vitesse, le pulka frapperait contre ses jambes.

Au commencement, dès que j'arrivais à la base d'une colline ou que j'avais à faire une courbe un peu brusque, j'étais sûr de verser; mais, peu à peu, je compris comment il fallait manœuvrer, et, quand mon traîneau était sur le point de verser, je penchais le corps du côté opposé et j'évitais ainsi la chute. Cette attention constante rendait la course très attachante. Nous passâmes sur quelques petits lacs et à travers des forêts de pins, de sapins et de bouleaux; mais, dans ces dernières, notre chef de file descendit de son traîneau et marcha devant son renne, de crainte que nous ne nous heurtions contre les arbres; car j'étais encore peu expert.

Nous suivions une piste bien tracée, chacun de nous marchant devant son renne; bientôt nous entendîmes les aboiements des chiens annonçant notre approche d'un campement lapon et nous arrivâmes devant une *kâta* (tente). Les gens étaient des amis de herr Gustaf et nous fûmes cordialement accueillis. Ils savaient parler lapon, finnois,

suédois et norvégien. Plusieurs femmes se tenaient à l'intérieur de la kâta, assises sur des peaux, et, comme d'habitude, occupées à différents travaux. Les Laponnes sont très industrieuses; c'est à elles que revient le soin de confectionner les vêtements de la famille. L'une tissait des rubans de couleurs voyantes, une autre finissait un habillement, pendant qu'une troisième terminait une paire de souliers; elles sont aussi fort habiles pour broder sur drap ou sur cuir. Le fil dont elles se servent provient des nerfs des jambes de devant du renne.

Les réceptions se font toujours avec les formalités voulues. On nous assigna le côté gauche de la tente en notre qualité de commensaux. tandis que la famille et les chiens se placèrent pêle-mêle à droite sur des peaux. Après les salutations usuelles, les Lapons devinrent plus sociables. On mit sur le feu un chaudron plein de neige, et, quand elle fut fondue, on versa l'eau dans un pot à café que l'on fit bouillir et que l'on clarifia en le filtrant dans une peau de poisson destinée à cet usage. Les invités reçurent des cuillers d'argent de forme ronde, avec les manches tordus. Après avoir fait honneur à leur excellente hospitalité, nous les quittâmes pour nous rendre dans une autre famille dont les membres étaient grands amis de Gustaf et dans une position plus aisée que ceux-ci. Leur campement ne se trouvait qu'à une faible distance. Il devenait impossible de continuer notre route en traîneau à cause des arbres et des trous profonds que les rennes avaient faits dans la neige; nous marchâmes donc devant nos bêtes, qui nous donnèrent bien du mal pour les obliger à nous suivre. Nous ne tardâmes pas à discerner à travers les arbres une kâta; c'était celle où nous avions l'intention de demeurer. Le chef de la famille était un Lapon très à l'aise, qui possédait plus d'un millier de rennes.

Les furieux aboiements d'une demi-douzaine de chiens prévinrent de notre approche les habitants de la tente. Un homme de petite taille, trapu, d'âge moyen et aux yeux bleus, sortit, ordonna aux chiens de se taire, et, reconnaissant Gustaf, nous pria d'entrer. On ouvrit la porte de la tente et nous nous trouvâmes au milieu d'une nombreuse famille. De même que dans l'autre kâta, on nous livra le côté gauche et on étendit par terre de belles peaux d'ours posées d'abord sur des branches de bouleaux, pour nous servir de matelas. La plupart des membres de cette famille avaient les yeux bleus, et la peau des parties

du corps protégées contre le contact de l'air très blanche ; leurs figures rouges, qu'ils devaient sans doute à leur exposition constante aux vents froids et au grand air, me rappelaient fort le teint des matelots. Comme d'habitude, on fit du café, et, dès que nous fûmes assis, on nous offrit une prise de tabac ; c'est l'étiquette chez eux.

Le campement se trouvait dans un bois et la tente était en vadmal épais et grossier, d'un diamètre d'environ douze pieds à la base. Au centre flambait le feu, dont la fumée s'échappait par l'ouverture d'en haut. Deux chaudrons remplis de viande bouillaient sur la flamme, et contenaient le souper ; la tente était si encombrée, que je me demandais comment nous pourrions tous y dormir convenablement. Tout autour on voyait de nombreux pulkas et des kerres ; des patins à neige traînaient par terre ou se dressaient contre les arbres. Çà et là pendaient des harnais et on avait suspendu aux branches des quartiers de chair de renne gelée. Dans une sorte de râtelier, à six pieds du sol, était empilée de la viande gelée. On voyait des provisions de viandes et de langues fumées, des seaux remplis de lait gelé, — car on trait les rennes jusqu'à Noël, ainsi que nous l'apprit notre hôte, — et des outres contenant de ce lait glacé et des pieds de renne. Les peaux d'animaux récemment tués étaient clouées, étendues sur des chevalets de façon à ne pouvoir se rétrécir en séchant. Des selles, des seaux vides, des chaudrons, des pots de fer, des vases en bois et des vêtements traînaient partout.

Quand le souper fut cuit, on le mit sur un plat de bois, et le père, selon la coutume, le partagea aux membres de la famille. Les parties grasses sont considérées comme les plus délicates, et je remarquai qu'on les mettait de côté pour nous. Alors commença notre repas, pendant lequel nous nous servîmes de nos doigts en guise de fourchettes.

On entretint le feu, car le thermomètre marquait 40 degrés au-dessous de zéro, et, de plus, nous avions besoin de lumière. Pendant que nous mangions, on nous fit toutes sortes de questions ; après le souper, les hommes et les femmes fumèrent leur pipe et me firent subir un véritable interrogatoire sur la religion.

Ils tenaient particulièrement à savoir si je croyais à la Trinité. Après une longue conversation, la nuit s'était avancée et le moment de dormir



Un campement d'hiver.

arrivé ; alors ils chantèrent des cantiques et se vêtirent pour la nuit d'une longue robe en peau de renne qui enveloppait même les pieds ; on aurait dit un sac. Quelque rigoureux que soit le temps, on ne sent pas le froid dans cette enveloppe.

Il est rare que les Lapons retirent leurs habits pendant l'hiver ; ils ne le font généralement qu'aux changements de saison. Quand ils vont à l'église, ils passent leurs vêtements neufs sur les vieux. Naturellement la vermine grouille dans ces costumes de fourrure ; quand elle devient insupportable, ils exposent leurs vêtements à l'air par une température de 30 ou 40 degrés au-dessous de zéro, et tous les animalcules nuisibles sont détruits.

En été, on ne peut appliquer ce remède efficace ; mais les Lapons les plus propres portent en dessous des vestes de laine qu'ils peuvent laver. On comprend aisément que les bains soient impossibles en hiver ; ils n'en prennent pas beaucoup, même en été.

Plusieurs peaux furent étendues par terre pour nous servir de matelas et on nous en donna d'autres pour nous couvrir. Le feu s'étant éteint, nous fûmes plongés dans une obscurité complète ; l'air était parfaitement calme et, par moments, j'entendais les craquements de la glace sur les cours d'eau voisins. Un peu plus tard, je sortis ma tête des fourrures et je pus voir le ciel bleu et les étoiles étincelantes. Tout était silencieux ; le vent ne faisait même pas bouger les branches des arbres environnants et les rennes avaient été conduits plus loin. Je fus réveillé plusieurs fois par les chiens qui essayaient de se glisser sous nos couvertures.

Comme on craignait les loups, plusieurs hommes restèrent toute la nuit auprès des rennes. Quand nous nous éveillâmes, mon thermomètre marquait 37° au-dessous de zéro ; néanmoins j'avais parfaitement reposé. Immédiatement après notre lever, une des servantes fit du pain et prépara en notre honneur une petite galette qu'elle fit cuire dans les tisons. A l'intérieur de la tente et tout autour sur le terrain on avait placé de petites caisses, des colis et des peaux pour empêcher le vent de s'y introduire ; on avait empilé sur une épaisseur de plusieurs pouces de jeunes branches de bouleau sur lesquelles on étendit les peaux servant à la famille pour manger et se coucher.

Mes hôtes voulurent me faire voir de quelle manière ils abattaient

un renne. Dès le matin un homme partit dans les bois et en revînt avec un daim qu'il avait pris au lasso. Au moyen d'une torsion des cornes, l'animal fut renversé sur le dos et demeura immobile ; alors on lui enfonça entre les jambes de devant un petit couteau très affilé ressemblant à un stylet, qui lui perça le cœur et qu'on laissa dans la plaie. La pauvre bête se releva, fit un ou deux tours sur elle-même, chancela, et tomba morte. On enleva le sang de la cavité de la poitrine où il s'était accumulé, et on le mit dans une outre ; après quoi, on nettoya les intestins pour les manger ; on dépouilla l'animal ; on coupa séparément les parties de la peau entre les yeux, sur le front et le bas des jambes jusqu'aux sabots ; car, ainsi que je l'ai dit, on les considère comme les meilleures pour en faire des gants et des souliers ; enfin le reste de la peau fut étendu sur un chevalet pour sécher.

Les Lapons sont très friands de sang séché pulvérisé, que l'on cuit dans une sorte de potage mélangé à de la farine, ou dilué avec de l'eau chaude et dont on fait une pâte. On coupe la viande en grands morceaux et on la met sur un chevalet pour geler. On conserve toujours les vessies, de même que les tendons, qui servent de fil à coudre ; on met aussi de côté les cornes et les sabots, que l'on vend pour en faire de la colle forte.

Après le repas du matin, hommes et femmes, excepté l'hôte et l'hôtesse, mettent leurs patins à neige, qui étaient beaucoup plus courts que les miens. Ils partent ensuite dans la forêt pour veiller sur les rennes et relever les gardes de nuit. Cette famille avait deux servantes qu'elle ne payait pas en argent, mais au taux de trois rennes par an. La moyenne de la paye d'un domestique mâle dans ce district est de cinq ou six rennes.

Chaque chien suit son maître ou sa maîtresse. Ce sont d'utiles amis pour les Lapons ; afin de les maintenir forts, hardis et bien portants, on les traite durement ; jamais on ne les rassasie, et on ne leur permet pas de reposer avant leur maître ; souvent ils n'ont pour toute nourriture que celle qu'ils dérobent. Tout homme, femme, jeune garçon et servante, a son ou ses propres chiens qui n'obéissent qu'à la voix de leurs maîtres. Ils sont extrêmement braves et ne craignent ni loup ni ours qu'ils attaquent hardiment, mais avec grande finesse, en ayant bien soin de ne pas se laisser mordre par eux, et en choisissant le moment et le lieu pour leur donner des coups de dents.

Les chiens lapons ressemblent un peu à la race poméranienne; ils ne sont pas grands; leur pelage est épais et long. Quelques-uns ont l'air de petits ours, et j'en ai vu de la même couleur, d'un brun foncé et sans queue. On dit qu'ils appartiennent à une variété particulière et qu'ils descendent d'ancêtres qui n'avaient point de queue. Il est étonnant de voir comme ces chiens savent bien garder les rennes; il arrive quelquefois, et sans que l'on sache pourquoi, qu'une panique s'empare d'un troupeau; les chiens alors mettent toute leur finesse en œuvre et courent de tous côtés pour empêcher les rennes de se disperser.

Nos amis craignaient beaucoup les loups et, pendant la nuit, ils faisaient constamment le guet. Il y a des années où les bêtes féroces sont excessivement nombreuses. Souvent un renne mâle se défend avec succès contre ses ennemis; mais, quand une bande de loups se jette au milieu d'un troupeau, il se disperse dans toutes les directions et les propriétaires sont obligés de se porter à de longues distances pour le réunir de nouveau; il n'est pas rare alors qu'il s'en perde beaucoup. Le loup et le glouton sont les plus grands ennemis du renne, et les Lapons font constamment la chasse à ces adversaires très rusés. Quand la neige couvre la terre et spécialement quand elle est molle et fraîchement tombée, ils poursuivent les loups sur leurs patins à neige, les atteignent aisément, et les tuent à coups de lance ou de bâton; les loups ne peuvent se sauver quand la neige est profonde.

La vie du Lapon n'est qu'une vigilance continuelle; jeunes et vieux ne cessent d'être au guet et marchent avec leurs chiens autour du troupeau. Si les loups ne sont pas poussés par la faim, ils n'osent pas en approcher; mais, s'ils sont affamés, ils attaquent un troupeau en dépit de toutes les précautions. Souvent, par leur odorat, les rennes découvrent l'approche de leurs ennemis; en ce cas, le troupeau s'éloigne. Les Lapons savent alors ce qui les attend, et, avec leurs chiens, ils poursuivent les loups, tout en s'efforçant de maintenir leurs bêtes réunies.

La manière de prendre le renne au lasso est intéressante ; on jette quelquefois le lasso à une distance de trente à quarante pieds, et, si l'animal est fort, celui qui le poursuit est souvent précipité par terre; mais plus le renne court, plus la corde se resserre, et il finit par tomber entortillé dans ses replis.

Les patins à neige des Lapons de ces régions étaient beaucoup plus courts que ceux des Finlandais; — il est vrai que de longs patins seraient gênants dans les districts boisés ou montagneux; ils ont habituellement six pieds de longueur, quatre ou cinq pouces de largeur, et environ un demi-pouce d'épaisseur. On se sert de peau de renne et quelquefois au printemps de peau de phoque pour faire des souliers; quand la neige devient molle, elle ne s'attache pas à la peau. On m'a assuré que, quand la neige est en bonne condition, un Lapon peut parcourir 150 milles en une journée de dix-huit heures; si le pays n'est que légèrement onduleux, ils peuvent parfois faire quinze milles en une heure, et même plus.

Le procédé usité pour apprendre au renne à tirer un traîneau ou à porter des fardeaux est fatigant et difficile, et même, quand cet animal



Rennes en liberté.

est bien stylé, sa nature sauvage, timide et inquiète se fait jour fréquemment. L'éducation commence vers l'âge de trois ans et n'est complète qu'à cinq ans; ils peuvent travailler jusqu'à leur quinzième ou seizième année. On leur donne une leçon tous les jours pour leur faire connaître leur maître et les accoutumer au lasso, dont ils ont très peur au commencement. Pendant qu'on fait leur éducation, on les gratifie de sel et d'angélique, et on ne les soumet pas à de mauvais traitements. Deux hommes vinrent dans notre camp avec un jeune renne et bientôt après commença son apprentissage à tirer un traîneau. On attacha à la base de ses cornes une longue liane en cuir très fort et on

le harnacha avec soin; le trait attaché au traîneau avait plusieurs yards de longueur; l'éducateur se tenait à bonne distance, plaçant ainsi l'animal et le traîneau loin l'un de l'autre. Dès qu'on voulait faire avancer le renne, il s'élançait, ruait, et l'homme était obligé d'employer toutes ses forces pour le retenir. Après des repos réitérés pour l'animal et le conducteur, la leçon recommença jusqu'à ce que l'homme fût absolument épuisé. Pour un œil non exercé, presque tous les rennes se ressemblent ; mais le Lapon connaît chaque pièce de son troupeau.

Ce fut avec un regret sincère que je quittai la famille de herr F***. et Muoniovaara; je n'oublierai jamais les actes de bonté dont ils m'ont comblé, moi, simple étranger. Les jeunes personnes et leurs deux frères m'accompagnèrent assez loin sur la rivière; les premières avaient revêtu leurs costumes de Laponnes et conduisaient leurs rennes favoris. Enfin arriva le moment de la séparation, et par delà la rivière glacée nous nous dîmes adieu.

— Revenez, et vous serez toujours bien accueilli.

— Ne manquez pas, me dit le lansmann, de revenir à Karesuando pour Pâques; vous y verrez beaucoup de Lapons.

CHAPITRE VII

Sentiments amicaux entre Finnois et Lapons. — Kälkesuanto. — Un lansmann finnois. — Une bévue. — Une affreuse piste. — Fouilles des rennes. — Une course inutile. — Découverte d'un troupeau de rennes. — Arrivée à un campement. — Un terrain défendu. — Les rennes dans des trous. — Karesuando. — Eglises en Laponie. — Lapons à l'Église. — Costumes. — Filles laponnes. — Un vieux lapon. — Une école laponne. — Examen religieux. — Tornea-Lappmark. — Force du renne.

Cette partie de la région arctique, particulièrement sur la côte, est habitée par des Finlandais, des Lapons et des Norvégiens ; dans maints districts, on trouve un type mixte, car ils se marient beaucoup entre eux. La Laponie russe est resserrée ici entre les frontières de la Norvège et de la Suède. Les meilleurs rapports règnent parmi ces peuples. Les Lapons et les Finnois sont grands amis; les premiers vont souvent en visite dans les fermes finnoises avec leurs familles, ils y restent même quand ils tombent malades. En retour de ces bontés, les Lapons, durant les mois d'été, font paître les rennes des fermiers avec les leurs dans les montagnes, ou bien, s'ils demeurent avec eux, fabriquent leurs souliers et leurs gants, ou leur donnent de la viande de renne gelée. Tous les fermiers suédois, norvégiens ou finnois, en Laponie, doivent posséder des rennes, car il en faut un certain nombre pour le service d'hiver; ces animaux ne profitent que quand on les tient dans les mêmes conditions que ceux des Lapons, c'est-à-dire qu'il faut leur laisser la

liberté d'errer où ils veulent ; sans quoi, ils dégénèrent et deviennent inutiles. On se sert généralement de mâles pour le traînage. J'en ai rencontré le long de la côte de Bothnie, au nord de Lulea, tirant des traîneaux assez lourdement chargés ; d'autres, plus au nord, traînaient deux ou trois troncs de pins ou de sapins. J'en ai vu manger du pain et du foin ; mais leur aliment principal est le lichen. En voyageant pendant l'été, j'ai remarqué que, dans les forêts finnoises, il pousse des lichens magnifiques ; les Lapons suédois et norvégiens tâchent toujours que leurs rennes y passent l'hiver, certains qu'ils sont d'y trouver de bons pâturages, avec la chance de n'être pas découverts dans ces districts inhabités. Les Lapons qui appartiennent à la Finlande ne se plaignent pas d'eux ; car, à leur tour, ils font souvent passer par mer en Norvège des articles de contrebande, aidés par leurs amis suédois et norvégiens ; mais, dans ces deux cas, ils doivent bien se garder de se faire prendre par les autorités. La punition consiste en une amende à payer en rennes au lansmann ; pour une deuxième contravention, l'amende est plus forte ; mais je n'ai jamais appris que l'on ait confisqué de troupeaux, bien que cela puisse se faire conformément à la loi.

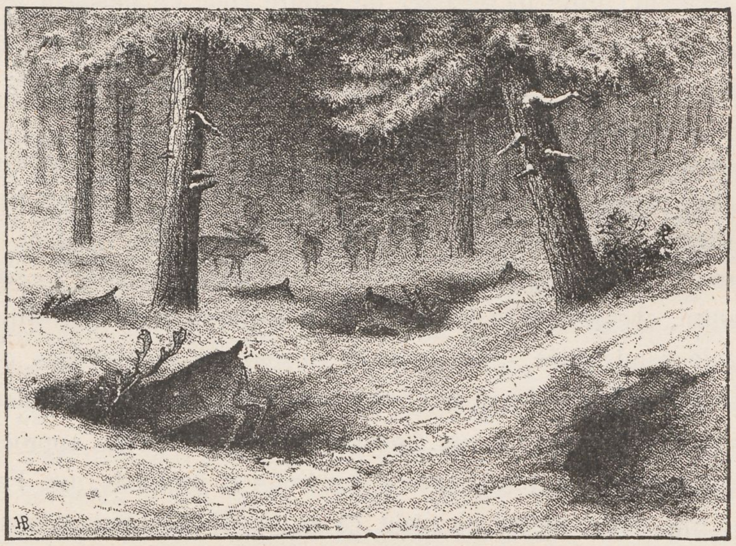
Le voyage sur la Muonio jusqu'à Karesuando n'offrit rien de remarquable. A la station de Kalkesuanto, nous nous arrêtâmes pour la nuit ; la chambre réservée aux voyageurs était très petite, et Elsa, ainsi que la fille de la maison dormirent par terre, sur des peaux, auprès de mon lit. A ma grande surprise, la vie en cet endroit est comparativement chère. A deux milles environ de Kalkesuanto se trouvait une ferme confortable appartenant à un garde forestier nommé John Puvanen ; c'était un excellent endroit d'arrêt ; car la femme, une Norvégienne, nous prouva qu'elle possédait toutes les qualités d'une parfaite ménagère. Elle et son mari, avec une servante et un domestique mâle, composaient la famille ; chose étonnante, ce couple n'avait point d'enfants. Mon objectif, en restant à la ferme, était d'aller voir un Lapon nommé Pehr Wassara, l'un des plus riches propriétaires de troupeaux en Suède : il possédait plus de trois mille rennes. Mes amis de Muoniovaara m'avaient envoyé chez lui ; et je devais m'enquérir de l'endroit où il résidait. Le lānsman finnois, homme déjà âgé, venait d'arriver et s'était arrêté ici. Nous nous connaissions, ayant dîné ensemble à Muoniovaara. Pendant que nous causions tout en prenant le café, je dis à la femme :

« A propos! je voudrais bien aller voir Pehr Wassara, qui, m'a-t-on dit, réside quelque part dans le voisinage! — Où ? » s'écria le vieux lănsman. Sans penser plus loin, je répondis: « J'ai appris qu'il campe à environ un mille et demi d'ici. » — Je m'aperçus aussitôt, aux mines effarées de la famille, que je venais d'éveiller les soupçons du digne fonctionnaire. Pehr Wassara, ayant empiété sur un terrain défendu, avait été pris en défaut un peu auparavant. Mais, à toutes les questions du lănsman relativement au coupable, les gens ne firent que des réponses évasives; ils ne savaient pas exactement où se tenait Pehr, qui était un grand ami du fermier. J'avais donc commis une bévue et je devinai que Pehr était probablement en fraude dans les forêts de la Finlande. J'avais en toute innocence posé ma question devant un fonctionnaire qui le cherchait, lui ou quelque autre délinquant.

Le lendemain de grand matin le mercure étant à 10 degrés au-dessous de zéro, je partais avec un guide pour le campement de Pehr Wassara, quand, inopinément, nous fûmes rejoints par le lănsman. En entrant dans une forêt après une longue course, nous nous trouvâmes soudain au milieu d'une infinité de trous profonds de plusieurs pieds, creusés par les rennes. Nous eûmes bientôt perdu la trace des pistes d'autres traîneaux et la route devint abominable. Nous enfoncions dans la neige, nous allions d'un côté, puis de l'autre; du sommet d'un monticule nous plongions dans un trou, nous heurtant contre un arbre dont les branches venaient nous cingler la figure; pour les éviter, nous nous tenions à plat dans nos traîneaux, en danger continuel de verser. Plusieurs milliers de rennes avaient évidemment séjourné ici et nous étions complètement perdus dans leurs excavations. De quelque côté que nous nous tournions, nous ne découvrions ni traces fraîches, ni sillons de traîneaux pour nous conduire à un campement. Je soupçonnai que notre guide ne tenait pas à ce que nous rencontrions Pehr Wassara ou tout autre contrebandier; le vieux lănsman fut apparemment de la même opinion, car il lui donna ordre de prendre une autre direction. Nous réussîmes à trouver une bonne piste et à arriver dans une région plus facile. En entrant dans un autre bois, nous arrivâmes à l'improviste au milieu d'un grand troupeau de rennes, qui apparemment venait de s'arrêter. Au regard désespéré de notre guide, je m'aperçus que la découverte ne lui était pas agréable. Le lănsman

était tombé sur des contrevenants ; car, en voyant des traces fraîches de traîneaux et des empreintes de patins à neige, nous fûmes convaincus que nous nous trouvions au milieu d'un des troupeaux de Pehr Wassara. Les animaux le composant étaient de toute taille, et beaucoup avaient des cornes magnifiques. Étrange me parut dans cette sombre forêt la multitude des rennes sous le feuillage.

On venait de les y laisser et je fus témoin d'un intéressant spectacle. La neige en ce district n'était pas très profonde ; son épaisseur ne dépassait pas quatre pieds. Sous cette blanche couverture se cachait



Rennes creusant dans la neige.

la belle mousse dont le renne est si friand. Tous, hormis les plus jeunes, étaient occupés à creuser, d'abord avec un pied, ensuite avec l'autre ; les trous devenaient de plus en plus larges et les corps des animaux s'y enfonçaient graduellement ; ils ne s'arrêteraient pas avant d'avoir atteint la mousse. Quelque part que je tournasse les yeux, je les voyais faire le même manège, car ils étaient évidemment affamés. Il est indispensable pour les Lapons de trouver des endroits où la neige n'ait pas plus de quatre à cinq pieds de profondeur ; autrement, les rennes ne pourraient atteindre leur nourriture. Leur nombre semblait illimité. Nous suivîmes les traces des patins à neige, et, au bout de peu de temps, nous étions en présence de trois femmes.

Elles paraissaient calmes et tout à fait de sang-froid ; elles savaient qu'on les prenait sur un terrain prohibé et que, si le lãnsman le voulait, il pourrait les mettre à l'amende. Mon vieux compagnon s'efforça de se montrer furieux, mais les femmes l'écoutèrent sans sourciller. J'étais peiné ; car je ne rencontrais pas là le bon accueil usuel, ni l'invitation à passer la nuit, ou à partager le café. Assurément les hommes se trouvaient à l'abri des atteintes du représentant de la loi et avaient laissé les femmes s'en tirer du mieux possible. Elles protestèrent qu'elles ignoraient avoir franchi la frontière et que c'était simplement une erreur; elles reçurent l'ordre de repasser de l'autre côté. Le lãnsman leur dit qu'il reviendrait le lendemain, et que, s'il les voyait encore sur ses terres, il confisquerait le troupeau. Puis nous les quittâmes sans paroles amicales et sans invitation de revenir.

L'endroit du campement avait été bien choisi sur une place où le vent avait presque entièrement chassé la neige. La tente n'était pas encore dressée, mais on avait allumé le feu. Les rennes venaient d'être déharnachés, et de nombreux kerres, akjà et lakkek gisaient à côté l'un de l'autre, chargés de la carcasse de la tente et de la couverture de laine, de viande gelée, d'ustensiles de cuisine, de vases en bois, etc.

En retournant au logis, une autre vue s'offrit à nous. Où étaient les rennes? On n'en voyait aucun. Les avait-on emmenés? En approchant, je découvris qu'ils avaient creusé des trous si profonds, que l'on ne voyait que leurs queues s'agitant çà et là. C'était certainement un tableau nouveau pour moi.

Notre guide avait subitement retrouvé le bon chemin. Nous ne rencontrâmes plus de trous ni d'endroits où avaient déjà brouté les rennes; nous courions sur un sentier entièrement neuf, et nos petits traîneaux laissaient leurs sillons derrière eux.

Le rude labeur de cette journée, les sauts continuels, les chocs contre les arbres, les bonds dans les trous, avaient été trop pénibles pour le lãnsman ; il rentra très fatigué et mal à son aise ; il eut une forte fièvre qui dura tout le jour et le lendemain.

De nouveau je traversai la rivière Palojoki, où nous avions été pendant l'été, et nous passâmes devant plusieurs fermes et le hameau de Kuttainen, où la flèche de l'église de Karesuando, la plus septentrionale de la Suède, frappa nos yeux, pendant qu'au nord les collines bleuâ-

tres, garnies de bouleaux, ajoutaient à la tranquille beauté de la scène et nous aperçûmes les maisons.

J'étais alors à 280 milles d'Haparanda. Bientôt après, j'arrivai à la modeste station postale, la meilleure ferme du hameau. Les sept ou huit fermes largement espacées qui constituaient l'endroit possédaient environ soixante vaches laitières (car les pâturages sont très bons ici), six chevaux, assez de moutons pour fournir de la laine aux habitants, et environ deux cent quarante rennes.

Le presbytère, à quelque distance, se reconnaissait facilement à ses bâtisses rouges. Des maisons solitaires et de formes bizarres, appartenant à des Lapons nomades, servaient à emmagasiner leurs vêtements, leurs parures, leur farine, etc. La station me sembla très confortable et sa position admirable. La maison d'habitation se composait de deux grandes chambres, l'une servant de résidence à la famille, l'autre réservée aux étrangers. L'étable aux vaches, construite en face, était basse afin de la tenir chaude ; le puits à bascule, de forme ancienne, avec sa longue perche, disparaissait sous la glace qui le couvrait.

Karesuando est situé sur les bords de la rivière Muonio ; un peu plus au nord se voit Enontekis. Ces hameaux sont les plus froids de la Suède où l'on ait pu faire des observations météorologiques. Ici, comme dans quelques autres parties de la Suède et de la Norvège, on nourrit le bétail d'une façon étrange. Chaque fermier garde autant d'animaux qu'il le peut, quoique la récolte du grain y soit souvent fort médiocre. On conserve le meilleur foin pour les chevaux et l'on donne aux vaches l'herbe la plus grossière ; mais cette herbe des marécages est si dure à mâcher, qu'il faut la tremper dans de l'eau bouillante. On se sert aussi beaucoup de mousse de renne, qui est un excellent fourrage ; mais on est obligé de la faire cuire, et on y mêle souvent de l'herbe à laquelle on ajoute du crottin de mouton ou de cheval. Le bétail avait meilleur mine ici que dans maints districts plus méridionaux. Quelquefois l'orge arrive à maturité, mais la récolte en est si incertaine, qu'on en sème rarement. Les pommes de terre poussent tellement vite, que les tubercules restent petits parce que toute la force se jette dans les tiges.

Au presbytère, le pasteur et sa femme me demandèrent d'être leur hôte ; je leur exprimai mes remerciements en disant que j'étais venu

pour étudier le peuple et que je désirais vivre avec lui, mais que je les verrais souvent. Ils ne me permirent pas de les quitter ce jour-là sans dîner avec eux. Le pasteur était un homme calme, peu démonstratif, d'une physionomie bénigne, et très respecté de ses paroissiens, avec lesquels il vivait depuis un grand nombre d'années.

Des églises sont disséminées par toute la Laponie suédoise et norvégienne, de façon que le Lapon peut assister au service divin et prendre place à la sainte table ; quand il a cessé de vivre, on le transporte au cimetière. Auprès de l'église est située l'école, où l'on instruit les enfants, et le pasteur leur enseigne les préceptes de la religion.

Vittange, Jukkasjarvi et Karesuando, en Tornea Lapmarken, sont les trois églises les plus septentrionales de la Suède, autour desquelles se trouve toujours un hameau. Ici, comme à Karesuando, les Lapons ont bâti beaucoup de petites maisons où ils emmagasinent les objets qu'ils n'ont pas besoin d'emporter avec eux. Le dimanche, les Lapons viennent de différents campements à l'église, soit sur des patins à neige, soit avec des rennes ; ceux qui demeurent très loin partent souvent la veille de chez eux ; les Finnois de villages éloignés se joignent aussi à la congrégation. Les Lapons suédois et norvégiens sont tous luthériens ; les hommes s'assoient d'un côté de l'église et les femmes de l'autre. Quand je retournai à la ferme, toute l'assemblée me suivit.

Il y avait en ce moment plusieurs jeunes personnes venues pour passer leurs examens religieux avant d'être confirmées à Pâques, et cette année l'examen devait avoir lieu le 9 avril. Toutes étaient vêtues de leur mieux, les femmes en robe de peau de renne descendant beaucoup plus bas que les genoux, avec des souliers de même matière. Elles portaient aussi de bizarres petits bonnets de couleurs éclatantes, faits avec des morceaux de laine et de soie ; quelques-unes avaient sur leur ceinture des ornements en argent ; leur parure consistait en grands colliers de verre autour du col et une bague d'argent de forme ancienne aux doigts. Elles sont très fières lorsqu'elles ont deux, trois et même quatre mouchoirs en soie de couleurs vives, dont les bouts tombent par derrière. Plus elles en mettent, plus on les trouve élégantes. Les hommes étaient habillés de la même façon, excepté qu'ils portaient des bonnets carrés et des habits plus courts. L'un des traits caractéristiques des Lapons, c'est qu'ils ne sont pas timides, quoique nullement effrontés. Je n'ai

pas même rencontré d'enfant lapon qui fût timide; aussi devenions-nous bientôt bons amis. Hommes et femmes prisent et fument beaucoup. La grande chambre était bondée de monde en grande animation.

Sur notre ferme, je vis un Lapon à cheveux blancs, âgé d'environ quatre-vingts ans, qui passait son temps, le dimanche aussi bien que les



Jeunes Lapons et jeunes Laponnes de Sorselle.

autres jours, à lire la Bible, surtout les psaumes et les prières. Il avait cessé de parcourir les montagnes, ne pouvant plus supporter la fatigue. Il aimait à demeurer près de l'église et du cimetière environnant, où ses ancêtres avaient été enterrés. Il regardait maintenant au delà de la tombe, et la mort, qu'il savait proche, ne l'effrayait pas. Cette tombe

froide et glacée du Nord, couverte de neige une grande partie de l'année, et sur laquelle ne s'épanouit aucune fleur, ne lui inspirait aucune terreur. « Ce sera ma couche tranquille, me disait-il, sur laquelle souffleront les tempêtes sans me déranger. Mon esprit sera avec Dieu et le Seigneur Jésus-Christ, en qui j'ai foi. »

On laisse les malades dans les fermes solitaires et les petits hameaux de la Laponie, et, comme je l'ai déjà dit, on rémunère les bons soins qu'en prennent les fermiers par des présents et en gardant leurs rennes. Dans ces hameaux, quelquefois très éloignés de leurs foyers, les jeunes gens sont confirmés et finissent leur éducation religieuse. On les baptise dans l'église et on les enterre dans le cimetière qui l'entoure. Pour eux l'église est un lieu sacré et chéri ; ils s'y rendent le cœur joyeux et tous ceux qui le peuvent, à certains moments de l'année, se font un point d'honneur de participer au service religieux. Les Lapons viennent toujours s'asseoir à la sainte table à Pâques, avant de se rendre avec leurs troupeaux dans les montagnes pour y passer l'été et demeurer absents plusieurs mois.

Ils décident souvent les mariages lors de leurs réunions religieuses ou aux festivals. On permet aux jeunes filles de se marier à seize ans ; souvent les mariages sont convenus d'avance entre les parents, et le fiancé doit donner au père ou à la mère de sa prétendue un certain nombre de rennes; mais quelquefois des engagements se contractent entre deux amoureux sans le consentement des parents. Si les présents faits aux parents de la fiancée leur paraissent insuffisants, ils le disent sans le moindre scrupule. Lors de la fête des fiançailles, on offre l'anneau d'engagement et fréquemment une cuiller d'argent. Après la noce, on se livre aux excès habituels de nourriture et de boisson. Quand un enfant est né, on lui donne un renne; c'est également une coutume pour la famille d'en donner un à la personne qui a signalé les premières dents. Les produits de ces animaux deviennent la propriété de l'enfant et ne sont pas comptés lorsqu'on fait un partage de biens. Le parrain donne souvent un renne à son filleul.

Beaucoup de jeunes filles laponnes que j'ai rencontrées dans mes différents voyages étaient fraîches et florissantes ; mais j'ai remarqué qu'elles semblent plus vieilles qu'elle ne le sont réellement, malgré la bonne santé dont elles jouissent et qui leur assure un âge avancé.



Costumes des Lapons.

Quelquefois des jeunes filles de quatorze ou quinze ans paraissent en avoir dix-huit et vingt. Ceci est dû sans doute à leur vie errante et laborieuse, et à l'exposition continuelle aux vents secs et froids ; on peut attribuer leur développement précoce aux durs travaux qu'elles accomplissent de bonne heure. En vieillissant, elles deviennent très laides et ridées. Les vieilles femmes, avec leurs longs cheveux emmêlés et tombant sur leurs épaules, leur figure non lavée, et l'absence absolue de tout désir de plaire, font certainement partie des plus hideux spécimens de l'espèce humaine. Parmi les plus jeunes, il arrivait souvent que je ne pouvais, d'après la figure, distinguer un garçon d'une fille quand leur coiffure était enlevée.

A cette époque de l'année, je vis tant de Lapons réunis, que je pus très bien observer le type caractéristique de leurs traits. Sauf peu d'exceptions, ils avaient le visage large et court, avec les pommettes saillantes ; le menton était très petit ; le nez habituellement plat entre les yeux, effilé et *retroussé*, comme le démontrent les planches suivantes (p. 101). Un certain nombre avait des cheveux noirs ; ceux des autres étaient blonds ; mais la couleur la plus commune était le brun rougeâtre. On voyait peu d'yeux réellement bleus ; la plupart paraissaient vert clair ou gris ; quelques-uns étaient noirs, et deux ou trois de couleur noisette. Ils avaient les lèvres minces ; la peau de leur visage était rougie par les vents froids, mais les parties du corps protégées contre la bise étaient très blanches. En réalité, les Lapons ont la peau très blanche, et ceux qui les ont décrits comme bruns se sont trompés.

Pendant ma résidence chez eux nous devînmes bons amis ; je leur donnai des bagues d'argent, et tous les Lapons, garçons et filles, me dirent qu'ils ne s'en sépareraient jamais. Comme les Finnois, ils aimaient beaucoup les grands chapelets de verre qu'ils portaient autour du col.

Ils insistèrent fort pour que je revinsse les visiter en été. La nuit, ils dormirent chez leurs amis des différentes fermes, sur des peaux de renne étendues par terre.

Dans l'école, à la maison de ferme près du presbytère, environ soixante-dix filles et garçons étaient assis par terre, l'instituteur au centre de la chambre, devant une petite table. Il les appela les uns après les autres et les examina longuement et scrupuleusement pour voir s'ils étaient solides dans leur foi et s'ils savaient bien leur catéchisme. La

chambre se remplissait de vieillards des deux sexes qui semblaient s'intéresser beaucoup aux questions et aux réponses. Les enfants paraissaient modestes et timides devant leur instituteur, sachant bien que toutes les personnes présentes les écoutaient. Le pasteur les examina aussi. En entendant les questions, mes pensées se portaient vers d'autres pays qui ont une population plus dense, favorisée d'un sol fertile et d'un climat fécond, possédant d'immenses richesses et de grandes ressources, ayant beaucoup de grandes villes et des villages prospères; je pensais aux millions d'êtres de ces pays ne sachant pas même lire, et je ne pouvais m'empêcher de les comparer aux Lapons errants, qui, au moins, savent lire et dont beaucoup savent écrire. Ici, les instituteurs vont de hameau en hameau ; car la population est trop disséminée pour qu'il y ait une école régulière.

Honneur à la Suède et à la Norvège! honneur aux longs et sérieux efforts qu'elles ont tentés pour porter l'éducation jusque dans leurs régions les plus éloignées et les moins habitées.

Le district de Tornéa-Lappmark contient environ 1,200 milles carrés partagés en deux paroisses avec des presbytères. L'église de Karesuando appartient à la paroisse d'Enontekis, qui est divisée en quatre districts ou hameaux : Kongema ou Rorto a cinquante-neuf familles ; Lainiowuoma, soixante-cinq ; Romma-wuoma, vingt-cinq ; Suonta-vaara, quarante-quatre. Chacune a des terrains qui lui appartiennent, où vont pâturer les troupeaux et où le lansmann suédois fait exécuter les lois.

Les Lapons partent pour la Norvège après Pâques et en reviennent entre la fin d'août et le milieu de septembre, en suivant la piste de Kilpisjarvi et en allant vers Balsfiord, Tromsö et Marknasdalen. Ils reviennent en automne, et, en hiver, ils circulent par le lac Torne vers la région de la Muonio supérieure. L'étendue de pays sise à l'ouest de Karesuando, et jusqu'à la partie la plus septentrionale de la Suède, contient le plus grand nombre de Lapons, environ onze cents, qui possèdent quatre-vingt mille rennes. Il y a aussi trois cents fermiers, principalement finlandais, disséminés sur cette région.

Jukkasjarvi, l'église métropolitaine de la partie la plus septentrionale de la Suède, a été construite en 1603, et la paroisse, lors du recensement de 1870, contenait six cent vingt-six Lapons.

Je me plaisais beaucoup ici, car l'hiver est la saison des voyages; alors les rivières, les lacs et les marais sont gelés, et l'on peut aller et venir sur ce sol sans route, avec rapidité, au moyen des rennes; ou, se diriger à l'est vers la mer Blanche et le pays des Samoyèdes, et même en Sibérie; à l'ouest et au nord, sur les montagnes jusqu'à la côte norvégienne. En Suède et en Norvège, il y a des stations postales où l'on se procure des rennes, et des maisons de refuge bâties par les gouvernements norvégien et suédois pour abriter les voyageurs. On



Femme laponne d'Asèle
vue de face.



Femme laponne d'Asèle
vue de profil.

peut arriver à Karesuando avec des chevaux; le voyage est facile lorsqu'on passe sur la rivière; mais, pour aller plus loin, il faut se servir de rennes.

De Tornea-Lappmark, il se fait un très grand trafic avec la côte norvégienne, non seulement par les Lapons, mais aussi par les Finlandais. Les paroisses de Karesuando, Kautokeino, Karasjok, beaucoup de hameaux sur les bords de la Muonio et de la Torne supérieure, et les fermes répandues dans le pays, fournissent leur contingent en produits de laiterie. Je ne doute pas que, même dans cet extrême Nord, on ne puisse entretenir une population plus nombreuse: en perfectionnant le

drainage, on obtiendrait une plus abondante récolte d'herbe, on pourrait élever plus de chevaux et de bétail, surtout que les bestiaux sont très friands de lichen; du reste, la production du beurre s'accroît tous les ans.

Quand j'allais dans les régions éloignées et sauvages du septentrion, j'avais toujours soin de donner connaissance des voyages que je me



Lapon de Jokkmokk (24 ans).



Lapon d'Argeplong (25 ans).

proposais de faire à quelque fonctionnaire ou à une personne bien connue, et je me fiais à eux pour me procurer des guides et m'assurer les services des hommes influents. Tout ce monde est si bon, que j'ai toujours trouvé, soit le gouverneur de la province, l'ecclésiastique de la paroisse, le docteur, le juge, le garde général, le lånsmann, le principal marchand de l'endroit, ou les plus importants fermiers, prêts à m'aider et faire leur possible pour que je pusse atteindre le but que j'avais en vue. Sans eux, j'aurais été souvent incapable d'entreprendre d'intéressants voyages; leurs lettres d'introduction m'ont été également très

précieuses. Je sentais aussi que si ces gens savaient où j'allais, cette circonstance seule arrêterait des malfaiteurs, si l'un deux était tenté de me molester, et que l'on saurait où me trouver en cas d'accident ou de maladie.

J'étais arrivé à Karesuando au bon moment; car les habitants faisaient leurs apprêts pour traverser les montagnes, afin de se rendre à la foire de Skibotten, petit hameau près de la pointe du fiord Lyngen. On rencontre six stations entre ces deux endroits. Les Finlandais et les Lapons étaient préparés pour ce voyage; ils avaient emballé du beurre, de la chair de renne gelée, des langues fumées, des peaux, des souliers et des gants lapons, et des ptarmigans. Ils devaient rapporter du poisson, du café, du sucre, de la farine, du tabac, toute sorte de quincaillerie, des provisions, des marchandises et de l'huile. Beaucoup étaient déjà partis avec leurs produits; de Karesuando seul, plus de vingt kerres avaient pris les devants. Ils n'avaient pu m'attendre; car ils étaient lourdement chargés; leurs bêtes devant marcher lentement, je pouvais facilement les rattraper. Le pasteur avait envoyé un messager pour me ramener un Lapon qu'il me recommanda. On ne sait pas toujours où chercher ces gens, et souvent, quand on les trouve, le troupeau dans lequel on doit choisir le renne pour le traînage est à une assez longue distance. Un renne robuste peut tirer de deux cents à quatre cents livres, selon la contrée. Toute charge, en Laponie suédoise et norvégienne, est mise sur un traîneau en forme de bateau, tiré par un seul renne. Chez les Samoyèdes, on en attèle plusieurs à un traîneau. Si le pays est montagneux, on prend un renne de rechange pour la descente des collines très escarpées.

Mon Lapon étant arrivé, je me disposai à partir.

CHAPITRE VIII

Départ de Karesuando. — Le Lapon Peter. — Vuokainen. — Grand nombre de voyageurs. — Un renne entêté. — Un fugitif. — Arrivée à Sikavuopio. — Maison d'abri de Mukkavuoma. Une grande tempête. — Nous nous mettons à notre aise. — Un parfait ouragan. — Souffrances. — Un masque de glace. — Nous faisons halte. — Continuation du voyage. — Descente des collines. — Grande vitesse du renne. — Un sermon. — Renne sur la glace. — Neige friable. — Renne exténué de fatigue. — Préparatifs avant de descendre une gorge rapide. — Helligskoven. — Autre grande tempête. — Arrivée sur la côte norvégienne. — Skibotten. — La foire. — Le fiord Lyngen. — Le hameau de Lyngen. — Un presbytère. — Docteurs de districts. — Dure existence d'un docteur. — La ville de Tromsœ.

Quatre kerres, attelés de rennes et prêts à partir, nous attendaient sur le bord de la Muonio, à côté du presbytère. Trois étaient destinés à Pehr, à Elsa et à moi ; le quatrième contenait notre bagage, que l'on avait assuré en le couvrant d'une peau, de façon à ne rien perdre en cas de bousculade. Elsa n'avait qu'un sac où se trouvait toute sa garde-robe, composée de deux vêtements, deux paires de bas de laine, une paire de souliers en cuir, et deux ou trois beaux mouchoirs. Après le diner, le digne pasteur et sa femme nous accompagnèrent et donnèrent à mon Lapon tous les avis concernant mon voyage.

Bien que nos rennes fussent partis en toute vitesse, ils ne tardèrent pas à ralentir leur allure et semblèrent bientôt fatigués : on s'en était peut-être servi récemment et ils me parurent inférieurs à ceux de Muoniovara. La piste était excellente et nos kerres paraissaient s'ensevelir dans les sillons profonds tracés par ceux qui nous avaient pré-

cédés ; car, évidemment, on y avait considérablement voyagé. Vers onze heures du soir, nos bêtes étant harassées, nous nous arrêtâmes à une ferme appelée Vuokainen ou Vuokaimo, à la pointe du lac Kelloti-jarvi, large expansion de la rivière, qui ensuite prend le nom de Kongama. Un tableau étrange nous frappa quand nous approchâmes de la cour ; — une centaine de kerres chargés étaient rangés de front, et la maison de ferme regorgeait de Finnois et de Lapons couchés tout près les uns des autres sur le plancher et profondément endormis. Cette chambre exhalait une odeur infecte. Une lampe suspendue au plafond jetait une lueur blafarde sur la foule des dormeurs ronflant et soufflant. Dans la chambre voisine était couchée dans un lit la femme du fermier avec un bébé âgé de deux ou trois jours. Là même, sur le plancher, des gens étaient endormis. « Si ma femme pouvait se lever, me dit le mari, je vous donnerais le lit ; mais elle ne le peut pas. » Nous donnâmes à nos rennes de la mousse que nous achetâmes, et nous repartîmes.

Le lieu d'arrêt suivant se trouvait à la ferme de Sikavuopio, à douze milles plus loin. D'abord Pehr ne voulait pas partir ; mais je lui fis observer que j'aimerais mieux dormir sur la neige que de respirer cet air fétide, et il me suivit. Nos rennes étaient obstinés et deux fois ils revinrent sur leurs pas, malgré toute l'habileté de Pehr ; il dut sortir de son kerre et conduire l'animal pendant un certain temps, puis nous reprîmes notre course folle. Cette fois, je tenais la tête ; mais tout à coup mon renne fit un brusque demi-tour qui m'aurait jeté hors du traîneau si j'avais manqué d'expérience ; puis il partit à fond de train dans la direction de Vuokaimo, et, au bout de quelques minutes, je me retrouvai dans la cour de la ferme au milieu des kerres. Une Laponne voulut bien venir à mon secours en dirigeant la bête jusqu'à une assez longue distance pour que la fantaisie ne lui reprît pas de retourner à la ferme. Tout en suivant ce que je supposais être la piste de Pehr, je m'aperçus qu'en dépit de mon allure rapide, j'avais fait fausse route. L'inquiétude s'empara de moi, car j'étais seul, ne sachant où j'allais et sans aucune provision. Je m'arrêtai et j'appelai : « Pehr ! » Nulle réponse ne m'arriva ; je continuai d'avancer. Cependant, dans l'éloignement, il me sembla distinguer quelque chose de noir sur la neige. Je m'arrêtai de nouveau et criai : « Pehr ! Pehr ! » Cette fois, j'eus le bonheur d'entendre une voix qui me répondit : « Paul ! Paul ! » C'était mon



Comme on voyage en Laponie.

guide, qui, inquiet de ne pas me voir, revenait avec Elsa Karolina. J'avais pris le mauvais chemin, comme je m'en étais douté. Les contours des collines à notre droite se profilaient aussi distinctement que pendant le jour, à cause de l'aurore boréale. Il y avait 26° au-dessous du point de glace à trois heures du matin, quand j'arrivai à la ferme de Sikavuopio, où je trouvai tout le monde endormi. Les trois lits étaient occupés : les deux filles du fermier dans l'un; les enfants, entassés comme des lapins, dans l'autre, et l'homme avec sa femme dans le troisième. Quoique la chambre fût extrêmement chaude, ils étaient enveloppés dans des peaux. Mon ami le lansmann finnois occupait la chambre des étrangers et insista pour que je partageasse son lit, ce que je refusai poliment. La fermière se leva, étendit par terre deux peaux de renne et je me couchai dessus avec des peaux de mouton pour couverture; Elsa alla dormir avec les deux autres filles.

Depuis Sikavuopio, les pentes des collines n'étaient couvertes que de bouleaux. En une couple d'heures, nous atteignîmes Vittangi, auprès de la rivière qui forme ici un lac. La maison d'habitation et une étable basse pour trois vaches constituaient la ferme ; quant à la famille, elle se composait du mari, de la femme et de deux filles nubiles. Le fermier allait lui-même à Skibotten pour y vendre du beurre, des souliers, des peaux et plusieurs centaines de ptarmigans qu'il avait pris au piège pendant l'hiver. Je m'arrêtai deux heures seulement pour laisser reposer les rennes, et aussi pour rendre de l'élasticité à mes membres, car la position accroupie, exigée dans les traîneaux lapons, est très fatigante pour celui qui n'y est point accoutumé, et je quittai la ferme, reconnaissant des bontés qu'on nous y avait témoignées. Lorsque nous approchâmes des sources du cours d'eau, ainsi que de la station de Mukkavuoma, le paysage devint de plus en plus beau. Notre course se dirigeait par le lac Kilpisjarvi, source de la Muonio. Plusieurs pieds de neige couvraient la glace. Évidemment nous étions les premiers, car nous ne vîmes point de sillons, ou bien le vent les avait effacés. Le ciel commença à prendre une teinte grise; une tempête se formait; le vent augmenta et des flocons neige tombèrent; les bourrasques s'accrurent en force et en fréquence. C'étaient les présages d'une série de grandes tempêtes, en réalité les plus grandes que j'aie jamais vues. Des nuages noirs roulaient au-dessus de nos têtes, et le ciel se couvrit d'une teinte

plombée toute particulière. J'excitai mon renne pour qu'il prît sa plus grande vitesse en le frappant sur les flancs, afin de suivre Pehr, qui, prévoyant ce qui allait arriver, désirait atteindre la ferme de refuge avant que l'orage crevât sur nous. Nous fîmes bien de nous presser, car à peine étions-nous arrivés à Mukkavuoma, que le vent souffla avec fureur; la neige tomba en masses floconneuses, les montagnes se cachèrent à notre vue et devant nous flottait une brume épaisse et noire.

Mukkavuoma se composait de deux fermes peu éloignées l'une de l'autre, et dominant le lac Kilpisjarvi. La maison d'habitation consistait en deux chambres, l'une pour les habitants et l'autre pour les étrangers; c'est celle qu'on nous donna. Elsa souffrait d'une fièvre brûlante que lui avait occasionnée ce voyage continuel et harassant; c'était trop pour elle; le lansmann lui-même était si fatigué, qu'il pouvait à peine bouger. On peut aisément se figurer le plaisir qu'éprouve le voyageur épuisé lorsqu'il atteint cet endroit en hiver, et son empressement à y chercher un abri quand il voit qu'une tempête de neige va fondre sur lui!

Un par un, les quelques Finnois que nous avions laissés en arrière firent leur apparition. Longtemps avant la nuit, la tempête avait atteint toute son intensité, et le vent soufflait en bise. Nous sentions d'autant plus vivement combien il est agréable de se trouver sous un toit protecteur, auprès d'un bon feu, et de voir par notre petite fenêtre se déchaîner l'ouragan. Le spectacle était si grandiose, que je sortis; car j'aime à sentir la tempête battre sur ma figure; le vent impétueux produit sur moi un effet exhilarant. Nos traîneaux étaient ensevelis sous la neige, et nos rennes, attachés ensemble, se tenaient parfaitement tranquilles. L'hôtesse entra apportant quatre truites du lac Kilpisjarvi, qu'elle fit griller pour le dîner sur un bon feu de charbons; de plus, nous eûmes deux ptarmigans que l'on avait fait rôtir dans la chambre voisine. Ces oiseaux abondent dans ces parages; l'hiver précédent, notre hôte en avait attrapé plus de deux mille. On apporta la bouillotte toute fumante, et on nous servit de grandes tasses de café. Après le dîner, on dressa un lit dans la chambre pour Elsa; le lansmann insista pour que je prisse l'autre; mais j'avais décidé que ce serait lui qui l'aurait, comme étant le plus âgé; une peau de renne sur le plancher était tout ce qu'il me fallait; je chaussai des bas propres et secs, je mis de l'herbe nouvelle dans mes souliers pour tenir mes pieds chauds et je passai une seconde

grande robe en peau de daim; puis je m'étendis par terre et je dormis parfaitement. Plusieurs fois pendant la nuit, je fus réveillé par le bruit du vent qui sifflait lugubrement autour de la petite maison.

Le lendemain matin, le temps était calme. Dans l'autre chambre, je trouvai Pehr profondément endormi, son chien à côté de lui et plusieurs hommes couchés par terre et ronflant de toutes leurs forces. La femme du fermier faisait le café; la casserole d'eau bouillait sur le feu avec les marcs de la veille. Quand nos gens furent debout, on servit le café, et ceux qui avaient un peu de branvin l'y mêlèrent et en offrirent à ceux qui en manquaient; nous fîmes ensuite nos préparatifs de départ après avoir pris un repas substantiel.

La distance de Mukkavuoma à Helligskoven, en Norvège, comporte environ trente milles. Le pays était montagneux, aussi la course fut-elle rude. Nous avions quitté l'hospitalière maison de Mukkavuoma malgré l'apparence menaçante du temps. Pehr semblait soucieux; il pensait que nous allions avoir une nouvelle tempête à affronter, et il savait quelle était la force du vent sur les points élevés que nous devions traverser; en conséquence, nous nous préparâmes aux plus rudes épreuves. Mes bas étaient secs et mes souliers avaient été solidement noués autour de mes pantalons en peau de renne; la ceinture entourant ma taille était affermie, Pehr lui-même avait présidé à ma toilette; je mis un masque et un capuchon; mes gants furent attachés à mes poignets; je pouvais braver le mauvais temps.

Nous n'avions pas quitté Mukkavuoma depuis deux heures, que les signes d'une grande tourmente s'amoncelèrent autour de nous : le vent augmenta de violence; d'effroyables bourrasques fondirent sur nous en succession rapide, et enfin nous nous trouvâmes au milieu d'un ouragan complet. Cependant nous atteignîmes progressivement les hauteurs et nous approchâmes du sommet de la chaîne, bien que nos rennes n'avançassent que très lentement. Nulle part on ne voyait de traces de ceux qui nous avaient précédés, et Pehr n'était guidé que par les contours des collines et des montagnes qui se laissaient voir de temps à autre quand la tempête se modérait et que le vent soufflait avec moins de violence.

La tourmente continua de faire rage et se rua sur nous, depuis les hautes montagnes et les déclivités des collines, avec une force dont je

n'avais pas encore été témoin. La neige tombait si épaisse et si fine, que par moments l'atmosphère en était obscurcie. Je ne pouvais voir ni Pehr, qui conduisait, ni Elsa. A peine distinguais-je mon renne que je laissai prendre sa course et se diriger lui-même, sachant bien qu'il suivrait instinctivement son guide. Cependant, à la fin, je craignis que nous ne fussions séparés et perdus. J'avais fort peu de victuailles avec moi et rien qu'une petite provision pour le renne. Parfois se produisait un moment de calme et, dans les intervalles, le vent mugissait avec fureur. La poussière neigeuse s'introduisait dans les interstices du masque et m'entrait dans les yeux. Les particules, adhérant les unes aux autres, se réunissaient sur ma moustache, mes sourcils, mes cils, mes cheveux et formaient une couche de glace qui m'aveuglait. A chaque minute, j'étais obligé de la briser afin qu'elle ne devînt pas plus épaisse, car alors j'aurais été incapable de m'en délivrer. A peine l'avais-je enlevée qu'elle se reformait et me donnait plus de peine à la faire disparaître. A la fin l'inquiétude me prit; car depuis longtemps je n'apercevais plus mes compagnons. J'appelai de toutes mes forces Pehr et Elsa ; mais ma voix se perdait dans les rugissements de l'aquilon. Mon alarme s'accrut. La perspective d'être perdu dans une telle région et pendant une tempête n'était pas bien riante. Tout à coup, à travers le brouillard, il me sembla reconnaître des images d'hommes et de rennes. Ils s'étaient arrêtés, craignant de s'avancer davantage, et ma bête s'arrêta également au milieu d'eux. C'étaient des Lapons et des Finnois, mes compagnons de Karesuando, de Kuttainen et de Mukkavuona. Je fus heureux de reconnaître parmi eux Pehr et Elsa. Nous ne pouvions aller plus loin; car il était impossible de rien voir devant soi, et il eût été dangereux de se tromper de piste et de manquer les passages qui devaient nous conduire en Norvège; en outre, nos rennes avaient besoin de repos, et, dans leur soif excessive, ils dévoraient la neige avec avidité. Je n'oublierai jamais avec quelle frénésie éclata l'ouragan lorsque nous nous abritâmes auprès des rochers. Nous restâmes trois heures sans bouger, souvent à moitié ensevelis dans la neige et le thermomètre marquant 15° au-dessous de zéro. Le vent était si épouvantable par moments, que la neige, épaisse de plusieurs pieds, disparaissait du sol, balayée au loin. Elle s'envolait de tous côtés en masses très denses; nous avions peur d'être enterrés

sous cette couche blanche, aussi dangereuse que les sables du Sahara.

L'objet que mes compagnons semblaient avoir en vue était de me protéger autant que possible contre la fureur des éléments; ils voulurent m'entourer; l'un d'eux, Ephraïm Person, de Kuttainen, essaya de me couvrir d'une peau d'ours, mais ce fut en vain à cause de la violence de la tempête. Enfin, peu à peu, le vent perdit de sa force et nous pûmes continuer notre route. Comme nous devions franchir des sommets de montagnes et des ravins, l'un de nous proposa de nous tenir très près les uns des autres, afin de n'être pas séparés. En voyant nos bêtes presser le pas, je me doutai que nous approchions de la déclivité d'une colline. Je ne me trompais pas; nous descendîmes un talus avec une vitesse effrayante. Soudain, mon renne s'enfonça jusqu'aux flancs dans un tas de neige, et, avant qu'il eût le temps de faire un saut pour en sortir, mon traîneau le heurta et je fus lancé dehors; heureusement j'y sautai sans perdre un instant; je repris ma place, et l'animal repartit avec une rapidité encore plus grande.

Un des Finlandais qui me précédaient fut moins heureux. Son traîneau, allant plus vite que son renne, frappa les jambes de la bête et il fut jeté au loin; je vis le danger; mais, incapable d'arrêter mon coursier, je ne pus l'empêcher de prendre la même piste. Mon traîneau heurta le sien et la force du choc me fit piquer une tête dans la neige. Pour augmenter la confusion, mon renne devint fou et chargea sur moi; mais je fus bientôt sur mes jambes et je me jetai dans le traîneau, suivant le Finnois, qui était reparti et courait d'un pas rapide vers le bas de la colline. Ce fut ensuite au tour d'Elsa d'être renversée; mais elle eut vivement repris sa place, et nous atteignîmes le fond du ravin sans plus d'encombre. Au pied de la colline, la neige couvrait à peine le courant glacé ce qui rendit la scène presque risible. Il n'y avait pas assez de neige pour empêcher les sabots des rennes de toucher la glace, en sorte qu'ils ne pouvaient avancer d'un pas; leurs efforts maladroits les rendaient amusants. Nous nous vîmes forcés de sortir de nos traîneaux et de les conduire à la main; ce fut une difficulté considérable et une grande perte de temps jusqu'à ce que nous eussions traversé la rivière. Il est impossible aux rennes de marcher sur la glace.

En gravissant les montagnes de l'autre côté, la neige devint plus épaisse; la route nous conduisit à travers d'étroits ravins dans les-

quels nous la trouvâmes si profonde et si friable, que nos traîneaux semblaient y plonger jusque par-dessus les bords. Je pus admirer combien le renne est précieux et bien adapté à cette locomotion. Les sabots de ces animaux, entre lesquels poussent de longs poils, s'écartent dès qu'ils touchent la neige, et, quoique, par endroits, elle eût de huit à dix pieds d'épaisseur, ils enfonçaient rarement jusqu'aux genoux. Ils se meuvent si rapidement, que leurs pieds n'ont pas le temps d'y entrer davantage. Par moments, cependant, lorsque nous passions sur des tas de neige friable, ils disparaissaient jusqu'au ventre.

Notre marche devenait fastidieuse à l'excès. En montant les collines, nos rennes se fatiguaient énormément et leurs efforts pour sortir de la neige les avaient enflammés; ils ouvraient la bouche, haletaient comme s'ils avaient besoin d'air, et laissaient pendre la langue. — Je les ai vus souvent si épuisés, qu'ils se couchaient dans la neige et demeuraient tellement inertes, qu'un étranger les eût crus sur le point d'expirer. Après un repos de quelques minutes dans cette posture, ils reprenaient haleine, se remettaient sur leurs pieds, mangeaient de la neige et repartaient de plus belle. Nous rencontrâmes plusieurs collines abruptes sur lesquelles il leur fut impossible de courir, et nous dûmes sortir de nos traîneaux pour les laisser reposer.

Nous étions arrivés à la partie la plus difficile de notre voyage, sur le bord d'un étroit ravin où nous fîmes halte; car la déclivité était tellement à pic, qu'il fallut prendre des mesures pour assurer notre descente. Je me sentis quelque peu ému quand je vis les difficultés qui allaient se succéder sur notre route presque toujours tortueuse; en quelques endroits, la crête sur laquelle nous devions passer était très étroite, les roches de gneiss nues, et la voie extrêmement rapide et dangereuse. La position ne paraissait pas des plus gaies. Je ne consentais pas à être précipité dans la neige, et je n'avais aucune inclination à bondir contre des rochers ou des blocs erratiques, au risque de me briser la tête. Je me rappelai pour la première fois la recommandation de mes banquiers lorsque je quittai Londres. « Vous devriez, me dirent-ils, voyager avec un écriteau sur le dos, ainsi conçu : « A expédier à MM. Baring frères. »

Pehr et les autres Finnois voulurent attendre les retardataires. Pendant la pause, je m'amusai à considérer nos rennes mangeant



Descente d'une déclivité dangereuse.

gloutonnement de la neige. Le chemin par lequel nous devions descendre était entièrement nouveau pour moi. Lorsque nous fûmes tous réunis, les préparatifs commencèrent. On lia ensemble plusieurs traîneaux avec une longue et forte corde en cuir tressé, que l'on affermit à l'avant de chaque kerre; après quoi, on l'attacha au traîneau voisin de la même manière, et ainsi de suite; on en lia quatre autres au mien. Souvent on en réunit ainsi huit et même dix. A l'exception du chef de file, chaque renne fut attaché à l'arrière de son traîneau par une courroie en cuir nouée à la base des cornes. Les hommes demeurèrent dans leurs véhicules à petite distance l'un de l'autre. Pehr dut prendre la tête. Pour la première fois, on attela les rennes de rechange et les rennes fatigués furent mis derrière. Pehr allait diriger tout le train, qui, une fois mis en mouvement, le suivrait avec une grande vélocité; il tenait les jambes hors du traîneau, un peu tourné en arrière et les pieds touchant la neige. Chaque homme s'assit de même, les pieds devant agir comme des sabots et des freins dans la neige. On ne me permit pas de m'asseoir ainsi; car, assuraient-ils, je me ferais casser les jambes.

Éphraïm, de Kuttainen, attacha son traîneau derrière le mien et eut ainsi un renne pour agir comme frein; de cette façon, il pouvait me surveiller et diriger mes mouvements. Quand tout fut prêt, Pehr jeta un regard derrière lui, donna le signal et fit descendre la colline à son renne dans une course en zig zag. Ceci exigeait une grande dextérité, car nous volions avec une rapidité vertigineuse. Parfois les traîneaux déviaient, mais nous allions si vite que nous étions bientôt hors de danger.

Je me sentais dans une anxiété indescriptible; car, si une des cordes était venue à se rompre, nous aurions été précipités dans les bas-fonds, ou lancés contre les rochers bordant la route. J'admirai la simplicité des arrangements calculés sur le fait que le renne ne peut souffrir d'être tiré par les cornes; chacun d'eux en conséquence faisait un effort pour se dégager et en agissant ainsi, opérait comme frein pour ceux en avant, en sorte qu'aucun traîneau n'était sujet à être renversé. Mais quelle vitesse, avec un précipice à notre droite! En deux ou trois endroits, nous passâmes à une faible distance des roches nues; je craignais que les rennes ne perdissent la sûreté de leurs

pieds et j'étais vivement surexcité, car j'aurais pu être lancé au loin la tête en avant. Pehr et mes autres compagnons, accoutumés à cette route, savaient ce qu'ils faisaient. Une fois arrivés au fond du ravin, nous accordâmes du repos à nos animaux pantelants. Nous étions maintenant sur le versant occidental des montagnes, et nous venions de finir la course la plus effrayante que j'aie jamais faite.

Quoique protégés contre le vent, nous l'entendions siffler à travers les branches effeuillées des bouleaux ; de nouveau nous venions d'atteindre le niveau de la végétation arborescente; plus nous descendions, plus la forêt devenait épaisse et les arbres grands. Il faisait sombre quand nous arrivâmes à la ferme-refuge de Helligskoven. Avec quel plaisir nous nous y arrêtâmes ! Nous étions tous raides de froid et de notre position accroupie; de plus, nous n'avions rien mangé depuis le matin : c'est ma journée de voyage la plus dure de toute ma vie. Nous étions tellement éreintés que nous n'avions pas faim. Pehr sortit une bouteille de vin de Xérès qu'il avait emballée dans son traîneau, et les yeux de mes compagnons se dilatèrent lorsqu'il leur en donna un verre à chacun. J'en bus aussi avec plaisir et cela nous fit du bien, après avoir été ballottés dans la neige. Notre simple menu consista en pain noir, avec du beurre, du fromage et du café; mais ce dernier était salé.

Une seule chambre servait de logement à la famille et aux voyageurs; il ne s'y trouvait point de cheminée, mais un énorme poêle; on avait attaché des perches sous le plafond, et sur ces perches on suspendait les habits, les bas et les souliers. On but du café, tasse après tasse, avec un réel plaisir, et bientôt nous nous endormîmes profondément, les uns sur le plancher, les autres sur les lits nus, sans paille ni foin. La tempête, qui avait un peu cédé à notre arrivée, reprit avec fureur vers minuit et dura tout le jour suivant; mais, pendant une éclaircie, nous partîmes ; nous ne pouvions attendre, la foire ne durant que trois jours, et je ne voulais pas abandonner mes compagnons de voyage, qui avaient été si bons pour moi. De nouveau nos traîneaux furent liés ensemble, et nous dîmes adieu à Helligskoven, que le gouvernement norvégien a fait construire comme lieu de refuge. Non loin de la ferme, deux ou trois sapins rabougris levaient leurs têtes au milieu de bouleaux plus chétifs encore.

Peu après notre départ, la tempête recommença et fut presque la répétition de celle de la veille. La neige tomba si dru et si serrée, que nous fûmes obligés de nous arrêter ; car nous ne pouvions voir notre chemin et nous avions perdu toute indication; le vent m'étourdissait. Quand la tempête eut cessé, nos hommes ne surent pas exactement où nous étions; ils s'étaient laissé tromper par les contours des montagnes. Ils mirent leurs patins à neige et s'en allèrent reconnaître le terrain; ils ne tardèrent pas à revenir avec l'agréable nouvelle que nous n'avions dévié que fort peu de la bonne voie. Le temps s'éclaircit tout à coup et se mit au froid. Ayant été obligé d'ôter un de mes gants, ma main devint instantanément comme du marbre et sans force; je la frottai avec de la neige et je remis mon gant. La neige diminuait de profondeur, et, lorsque nous arrivâmes à un petit lac, nous tentâmes en vain de le traverser pour raccourcir la distance ; nous fûmes contraints de côtoyer les bords, la dernière tempête ayant balayé toute la neige qui couvrait la glace.

Depuis quelque temps, nous avions des sapins autour de nous ; ils se montrèrent de plus en plus fréquents à mesure que nous descendimes les montagnes pour arriver dans les régions plus chaudes. Il faisait tout à fait sombre lorsque, à quatre heures du soir, nous entrâmes dans le hameau de Skibotten, où nous mîmes pied à terre devant une grande maison sur le fiord. Nous avions été quatre jours en route. A travers une des fenêtres, je pus apercevoir un bon feu flambant dans la cuisine. J'entrai, et, m'adressant à deux jeunes filles, je leur dis : « Voulez-vous donner l'hospitalité à un étranger affamé et fatigué, qui arrive de Suède après avoir traversé les montagnes ? — Sois le bienvenu ! D'où viens-tu? — De l'Amérique. — Tu es à plus forte raison le bienvenu; car nous avons une sœur dans l'État de Minnesota. » De la cuisine, elles me firent passer dans la chambre voisine et m'aidèrent à me débarrasser de mes vêtements lapons. Le maître de la maison, leur père, entra sur ces entrefaites et me salua. On me servit un dîner substantiel qui me fit un vif plaisir, n'ayant rien mangé depuis que nous avions quitté Helligskoven. Ces gens me regardaient avec étonnement et me demandèrent si je ne craignais pas de voyager seul dans un pays aussi sauvage. « N'avez-vous pas peur d'être volé ou tué par les Lapons des montagnes? Comment aurait-on pu savoir si vous aviez été

tué et dépouillé de votre argent? » Ils me racontèrent ensuite une histoire d'un étranger dont on n'avait plus entendu parler et que l'on supposait avoir été assassiné; ils ne purent me dire son nom. Il va de soi que personne n'avait été tué, mais beaucoup d'habitants de la côte sont fortement prévenus contre les Lapons montagnards. Ils terminèrent l'entretien en me recommandant d'être attentif et de ne point me fier à ces épouvantables Lapons qui vivent dans des montagnes inaccessibles.

Le fiord était gelé à son extrémité extérieure et je demeurai ici deux jours.

Le hameau de Skibotten est situé près de la pointe du fiord. Trois foires s'y tiennent chaque année et celle de mars est la moins importante. Les marchands, qui ne viennent ici que pour vendre et acheter des marchandises, ont fait construire quelques maisons en rondins qui sont inoccupées dans les autres moments. Lapons et Finnois arrivaient encore; tous avaient éprouvé de grandes difficultés à cause de la tempête et on nous dit que plusieurs étaient retournés chez eux ou restés dans les fermes de la montagne, craignant la rigueur de la saison. La foire dura du samedi au mardi; les affaires étant suspendues le dimanche, les plus grands jours furent le samedi et le lundi; après quoi, on peut dire que tout fut fini.

On avait converti en auberges plusieurs maisons de fermiers et de pêcheurs, et la majeure partie des gens furent satisfaits de pouvoir dormir sur le plancher. Partout on faisait du café; une grande tasse bien salée coûtait trois cents (environ quinze centimes), et les étrangers pouvaient se procurer à manger à très bon compte. Ce peuple a tant de peine à gagner de l'argent, qu'il ne le gaspille pas; beaucoup avaient apporté leurs provisions avec eux et n'eurent à payer que le logement et le café. Je régalai Pehr et mes compagnons de plusieurs repas, attention qui parut beaucoup leur plaire.

Derrière les maisons étaient rangés de nombreux kerres chargés de viande gelée, de ptarmigans (chaque hiver, on envoie sur cette partie de la côte plus de dix mille de ces oiseaux), de beurre, de peaux, de souliers, de gants, et chaque propriétaire avait réuni ses traîneaux en un bloc. Les marchés se faisaient sur place, et les articles, une fois vendus, étaient emmagasinés dans les maisons en rondins. Quand les



Fiord Skibotten.

vendeurs avaient reçu leur argent, ils allaient de boutique en boutique acheter ce dont ils avaient besoin.

J'avais maintenant amené Elsa Karolina à une faible distance de sa destination, une de ses sœurs habitant non loin d'ici. Je lui fis quelques présents; je lui donnai un peu d'argent et une bague en or comme souvenir. Je me suis souvent demandé depuis ce qu'était devenue mon interprète, ma compagne de voyage sur les montagnes du fiord Lyngen ?

Je n'abandonnai pas mes compagnons des fields : la tempête avait cimenté notre amitié. Nous demeurâmes ensemble presque tout le temps de la foire; je m'intéressai à leurs affaires et j'étais aussi content qu'eux-mêmes quand j'apprenais qu'ils avaient vendu leurs articles à de bons prix. Je les régalai de tasses de café; ils me rendirent mes politesses et nous passâmes le temps très agréablement. Je payai le fidèle Pehr plus généreusement que nous n'en étions convenus d'abord, et nous nous séparâmes en excellents termes, tous souhaitant un bon voyage à leur ami Paul, et Éphraïm me faisant promettre de venir à mon retour demeurer quelque temps dans sa maison, située à quelques milles seulement de Karesuando.

A quelque distance de Skibotten se trouvait le hameau de Lyngen. Le paysage qui environnait cet endroit était extrêmement pittoresque et les collines apparaissaient entièrement couvertes de bouleaux. Le presbytère touchait à l'église ; les chambres reluisaient de propreté. Je reçus l'hospitalité chez le pasteur, et sa famille se montra parfaite pour moi.

Non loin du presbytère, mais sur la hauteur et dominant le charmant paysage du fiord, on voyait la maison neuve du docteur que j'avais rencontré à Skibotten et j'allai lui faire la visite promise. Il n'avait été nommé docteur du district que peu de temps auparavant et venait d'acheter sa ferme. Quand j'y arrivai, il n'était pas chez lui; mais sa jeune et aimable femme me reçut avec beaucoup de bonté et me pria d'attendre le retour de son mari, qui ne devait pas tarder à revenir; il avait été voir un malade. Pendant qu'elle me préparait un plat quelconque, je jetai les yeux autour de moi. La maison aurait pu passer pour un modèle de propreté; partout régnait l'aisance dans ce foyer modeste et sans prétention, livres, musique, gravures, etc. Quelques minutes plus tard,

le docteur rentra; il avait froid et paraissait fatigué; car son malade demeurait à une assez grande distance de chez lui. Le district dans lequel l'avait envoyé le gouvernement était un des plus étendus de la Norvège.

Par toute la Scandinavie, il y a des docteurs de district qui reçoivent annuellement de l'État une certaine rémunération variant selon les endroits : la population est tellement disséminée, que, s'il n'en était pas ainsi, de vastes espaces demeureraient sans secours médicaux, les docteurs ne pouvant en tirer un revenu capable de les faire vivre. Les honoraires qu'ils reçoivent sont taxés par la loi, selon la distance qu'ils ont à parcourir depuis leur résidence. Elle est dure, en effet, la vie des docteurs de campagne, surtout dans les districts touchant aux fiords et près de la côte maritime. Leur seul moyen de locomotion est par bateau. Souvent ils doivent naviguer ou ramer pendant vingt ou trente milles, quelquefois davantage et par tous les temps; leur vie, toute de dévouement et d'abnégation, est digne des plus grands éloges. Je ne m'étonnai plus de voir combien le peuple les estime.

Du hameau de Lyngen, une courte vallée conduit au fiord Ulfs, et l'on s'avance sur une bonne route charretière. Après avoir navigué à travers un panorama superbe et toujours changeant, j'arrivai le 25 mars à Tromsœ, l'une des plus charmantes petites villes de la Norvège, avec une population d'environ cinq mille âmes. Les maisons sont peintes et d'un aspect réjouissant; on y voit de très jolies villas et la situation de l'endroit est délicieuse; le paysage riant forme un contraste frappant avec les montagnes lugubres. C'est un port de mer en pleine prospérité, qui envoie tous les ans des expéditions au Spitzberg et au Nord lointain à la recherche des phoques. La ville renferme des négociants riches et entreprenants, plusieurs banques et de belles écoles. C'est la résidence du gouverneur et de l'évêque du diocèse.

Mon voyage dans les montagnes au delà du cercle Arctique était terminé. J'avais vu maintes tempêtes sur l'Atlantique; les *tornados* de l'équateur avaient souvent passé sur ma tête ou frappé le navire qui me portait; mais, de tous les ouragans, ceux des montagnes que je venais de traverser étaient, sans contredit, les plus grandioses. Quand je reporte ma pensée sur ces jours-là, je crois entendre les sifflements et les gémissements de l'aquilon, et je me souviens comment je

me couchai sur les rochers et m'y cramponnai pour ma sûreté personnelle, tandis que la tempête faisait rage autour de moi, comme si les éléments fussent devenus les maîtres du monde et que le chaos régnât de nouveau.



Le Ptarmigan.

CHAPITRE IX

Les îles Lofoden. — Le voyage depuis Tromsœ. — Un coucher de soleil magnifique. — Le Raftsund. — Svolvaer. — Milliers de bateaux pêcheurs. — Migration de la morue. — Henningsvaer. — Une grande pêcherie. — Hospitalité aux Lofoden. — Attentions du gouvernement norvégien pour les pêcheurs. — Hôpitaux. — Règlements de pêche. — Télégraphes. — Vêtements confortables des pêcheurs. — Les bateaux de Finnemarken. — Le départ. — Retour. — Prix de la morue. — Nettoyage de la morue. — Lapons pêcheurs. — Départ pour la pêche de la morue. — Signal du départ. — Filets de pêche. — Un après-midi avec les pêcheurs. — Une bonne femme. — Stamsund. — Fabrique d'huile de foie de morue. — Un dimanche à l'église. — Un digne pasteur. — Amourettes du dimanche. — Départ des Lofoden.

Non loin de la côte norvégienne, au delà du cercle Arctique, entre les 67° et 69° de latitude, il y a un groupe d'îles nommées Lofoden.

Leur sauvage beauté ne peut être surpassée; une mer tempêtueuse vient battre presque toute l'année contre leurs murs de rochers; les eaux chaudes du Gulf-Stream lèchent leurs bords. Quand on vogue au milieu d'elles, leurs formes fantastiques semblent changer sans cesse, quelques-uns de leurs pics apparaissent comme des aiguilles qui vont percer le ciel bleu.

Leurs contours se détachent clairs et nets et leur couleur pourpre devient de plus en plus faible lorsqu'ils s'évanouissent comme une vision depuis la mer. Rien d'étonnant qu'aux temps anciens, les mariniers les aient regardées presque avec terreur, et qu'ils aient cru

qu'un malstrom[1] gardait leur approche depuis le sud. En regardant de ces îles vers la terre ferme, on peut voir une centaine de pics sur les montagnes couvertes de neiges et de glaciers, et de la côte nue les Lofoden apparaissent comme un gigantesque mur crénelé sortant de la mer.

Nulle part je n'ai vu d'aussi admirables couchers de soleil qu'en ces régions. Au printemps, l'éclat est si brillant qu'il semble symboliser le feu de la jeunesse. A l'automne, les couchers de soleil sont les plus beaux : comme s'ils présageaient le repos de la nature avant la venue de l'hiver, leur teinte d'or est plus moelleuse. En été, le soleil de minuit reluit pendant un certain temps sur les montagnes et sur la mer qui lave leurs bords. En hiver, de furieuses tempêtes de neige revêtent d'un manteau blanc les collines altières pendant que les bourrasques précipitent les vagues contre leurs murs inébranlables ; mais parfois se produit une nuit claire, quand l'aurore boréale, dans toutes ses beautés variées, couronne les Lofoden d'une splendide auréole. Quelques-unes des îles sont grandes, possèdent des étendues de terres fertiles, et leurs rivages sont garnis de hameaux et de fermes protégés contre une mer orageuse. L'approche, soit par le nord, soit par le sud, est très belle.

De Tromsœ, la navigation vers le sud est par moments grandiose à l'extrême : de sauvages montagnes déchiquetées, alpines dans leur aspect, leurs pentes abruptes dépourvues de neige, avec un glacier par-ci par-là, sont nombreuses ; le fiord West, formé par le groupe des Lofoden à l'ouest et la terre ferme à l'est, se rétrécit vers le nord et se perd peu à peu dans un labyrinthe d'îles et le fiord Ofoten.

Le 31 mars, vers sept heures du soir, lorsque nous arrivâmes vers Lodingen, situé sur l'île d'Hindœ, nous eûmes sous les yeux un spectacle d'une splendeur indescriptible : c'était un des plus magnifiques couchers de soleil que j'aie jamais vus. Vers l'est se découpaient les montagnes sourcilleuses de la terre ferme, avec leurs abîmes apparais-

1. Par suite des grandes masses d'eau que les marées forcent de passer par les détroits qui séparent les îles Lofoden, le courant devient extrêmement fort et forme ce que l'on nomme le Maëlstrom, qui est le plus rapide entre le cap Lofoden et Mosken. Sans avoir l'importance qu'on lui attribue, il peut, en hiver, par les coups de vent d'ouest, courir en violents tourbillons avec une vitesse de vingt-six milles à l'heure, suivant les statistiques officielles.

sant comme des vallées dorées, entourés de pics neigeux, pendant que les îles émergeaient l'une après l'autre de la mer dans une douce lumière. La vue était si belle que je ne pus réprimer une exclamation d'enthousiasme. Quand vint la nuit, les formes fantastiques des montagnes semblèrent encore plus étranges ; les étoiles se reflétaient dans une mer calme ; car la moindre brise ne se faisait même pas sentir : c'était la digne fin du dernier jour de mars sur cette contrée glaciale, stérile et tempétueuse du Nord.

Parmi les plus agréables navigations, il faut compter celle sur le Raftsund, formé par les îles de East-Vaagen et de Hindœ ; la scène y est excessivement belle et le détroit se rétrécit graduellement jusqu'à ce qu'il apparaisse comme une rivière flanquée de monts sourcilleux sortant du bord de l'eau. La mer est profonde et verte. Le paysage devient de plus en plus grandiose. Partout s'élèvent des pics fantastiques de toutes les formes imaginables, planant au-dessus de l'eau. Des glaciers et des flaques de neige s'attachent aux rampes des montagnes et de superbes cascades descendent le long de sombres rochers battus par les vents. Les montagnes raboteuses et les fissures profondes accroissent la sauvagerie de la scène. Çà et là on aperçoit des moraines, et des blocs erratiques semblent prêts à dégringoler des sommets.

Le 1er avril, par une claire matinée, je sortis de ce détroit pour entrer dans une baie semblable à un lac, mouchetée d'îles, et j'approchai de l'île de Svolvaer, passant au milieu de centaines de bateaux de pêche revenant toutes voiles dehors et chargés de morues nouvellement prises. Les Lofoden sont renommées pour leur pêcheries de morues ; cette pêche commence dans la seconde moitié de janvier et dure jusqu'au commencement d'avril. A cette époque les îles rocheuses et désertes sont pleines de vie ; des milliers de barques de pêche arrivent, et des centaines de petits navires sont comme nichés en sûreté au milieu de cet archipel. Les morues viennent on ne sait d'où, en nombre incalculable, pour frayer. Elles se font voir en janvier et partent à la fin de mars, ou au commencement d'avril, émigrant vers le cap Nord et le long de la côte de Finmarken ; puis elles disparaissent pour le reste de l'année.

Quelle chose étonnante que la migration du poisson ! Où va-t-il ? comme il connaît bien l'époque où il doit revenir pour déposer son frai ! On trouve la morue en masses innombrables le long de la côte ; elle



Pêcherie dans les iles Lofoden.

n'apparaît en immenses multitudes que depuis les îles Lofoden, au nord, le long de la côte de Finmarken. Tout au haut de l'établissement de pêche de Svolvaer deux rochers jumeaux semblent, comme le dit le peuple, se baiser mutuellement; ils inclinent l'un vers l'autre comme les bras d'un V retourné. Des établissements de pêche sont situés sur de petites îles à la base de ces deux époux, mais tellement dominées par le rivage qu'on ne les voit qu'à une faible distance; elles sont souvent si étroitement groupées qu'elles se protègent l'une l'autre contre le vent et ont ainsi d'excellents ports.

Nous ne restâmes que peu de temps à Svolvaer, et, après un trajet charmant, nous jetâmes l'ancre devant Henningsvaer, mon lieu de destination. Plusieurs coups de sifflet stridents prévinrent les gens de notre approche. Du pont du navire nous n'apercevions aucune habitation; mais tout à coup des bateaux sortirent de derrière les rochers et s'avancèrent rapidement vers nous. Je quittai le steamer et bientôt j'entrai dans un canal naturel formé par les deux îles Henningsvaer et Hellandsœ, où un spectacle inattendu vint frapper mes yeux; une flotte, composée d'un nombre infini d'embarcations invisibles jusque-là, reposait à l'ancre. Soixante-quinze voiles étaient venues ici cette année — sloops, schooners et cotres — avec des équipages montant ensemble à 328 hommes. La plupart achetaient le poisson directement aux pêcheurs; plusieurs avaient des marchandises et vendaient du sucre, du café, du biscuit, du tabac et beaucoup d'autres choses. Il y avait 688 bateaux pêcheurs dont 351 étaient arrivés pour pêcher avec des filets; le reste avec des lignes et des hameçons; les équipages comptaient 3,337 hommes. Des embarcations chargées de poisson jusqu'à couler allaient et venaient, s'arrêtant devant les navires pour faire un marché, poussant leurs charges à bord, ou se dirigeant vers la terre. Sur le rivage on empilait d'énormes quantités de morues; les hommes étaient occupés à les ouvrir et à les nettoyer : suspendus à des perches pour sécher, on aurait pu compter les poissons par milliers. De nombreuses huttes en rondins étaient entourées de barils pleins de foies de morue et les rochers disparaissaient sous les têtes de ces poissons. Des centaines de bateaux côtoyaient les bords et encombraient l'étroit canal. Des eiders en grandes quantités, aussi apprivoisés que ceux des fermes, nageaient partout et semblaient convaincus que personne ne leur ferait de mal.

Nous fîmes force de rames jusqu'à ce que nous fussions arrivés en face de plusieurs grandes maisons et nous débarquâmes. Là se trouvait le plus vaste établissement de l'endroit, appartenant à un riche Norvégien du Nordland, et valant de 300,000 à 400,000 dollars pour le moins (environ deux millions). A bord, j'avais fait la connaissance de l'ecclésiastique et du lensmand, qui, à cette époque, résidaient ici ; ils me présentèrent à l'hôtesse, qui m'offrit généreusement l'hospitalité dans sa maison, où, me dit-elle, je pouvais rester aussi longtemps que je le voudrais. Cette invitation était d'autant plus acceptable que je n'aurais pu trouver d'abri nulle part. On lisait sur le visage de cette dame la bonté de son cœur, et son mari était un de ces hommes qui se sont faits eux-mêmes, qui ont acquis une grande fortune et n'ont rien changé à leurs habitudes depuis qu'ils sont entrés dans la vie. Il passait sa journée dans son comptoir, à acheter ou à vendre du poisson. Il m'accueillit fort bien, mais ne parla pas beaucoup ; son esprit semblait rivé à ses affaires, car nous étions justement en pleine saison, et lui-même passait pour un des plus importants exportateurs de poisson. On me donna une grande chambre et peu après on servit le dîner. Par miracle, cette famille n'avait pas d'enfants. Une jeune nièce et une autre dame, amie de la maison, faisaient les honneurs et aidaient l'hôtesse dans sa lourde tâche de ménagère. Nous étions plusieurs convives à table, principalement des capitaines de navires arrivés dans les pêcheries. Le lensmand, l'ecclésiastique et le docteur étaient les commensaux de la maison pendant la saison de la pêche ; pendant le reste de l'année l'île n'est habitée que par deux ou trois familles. Henningsvaer est la plus grande station de pêche des îles Lofoden ; il y a des années où plus de huit cents bateaux y viennent pêcher.

Le magasin de mon hôte valait la peine d'être vu ; de longues files de morue fraîchement salée, hautes de six pieds, étaient empaquetées pour être ensuite posées sur des rochers et séchées. On conserve la morue de trois manières : la première et la plus commune consiste à ouvrir le poisson, à l'aplatir, à le saler et à le mettre ensuite sur les rochers pour sécher ; par la seconde, on ouvre le poisson, on l'attache deux par deux sans le saler, et on le suspend à des châssis ; par la troisième, on le divise en moitiés, réunies par les branchies ; on enlève l'épine dorsale, et on le suspend à des châssis. Cette méthode est la

plus expéditive, en ce que l'air opère directement sur la chair exposée, et la rend bientôt aussi dure que du bois. Il faut de un à deux mois pour sécher la morue, suivant la saison.

Nous avions en vue l'île de East-Vaage dominée par le pic Vaagő-kallen, de quatre mille pieds de haut. A sa base émergent plusieurs îles, et parmi elles Henningsvaer. L'établissement est construit des deux côtés du canal formé par deux îles. Les maisons des pêcheurs sont en rondins et n'ont généralement qu'une chambre, autour des murs de laquelle des hamacs sont suspendus comme sur le gaillard d'avant des navires. Ces chambres peuvent contenir de vingt à vingt-cinq hommes, qui dorment à deux ou trois sur le même hamac; mais, aucune femme ne prenant soin des locaux, les lits étaient loin d'être engageants. Les maisons paraissaient fort sales, et la vermine, dit-on, y abonde. Les environs paraissaient encore pires; le sol était saturé de sang et de débris en putréfaction; dans toutes les directions on n'apercevait que des têtes de poissons qui séchaient; des barils pleins de foies pourris, d'œufs ou de langues de morue salées, et des milliers de poissons, suspendus pour sécher, exhalaient une odeur aussi désagréable que possible. Chaque équipage donne cent vingt morues pour être logé pendant la saison, et chaque maison en rapporte quatre cent quatre-vingts; toutes les maisons de l'île, et l'île elle-même, appartenaient à mon hôte.

Le gouvernement norvégien exerce une surveillance paternelle sur ces hommes, qui forment une partie si importante de sa population et qui contribuent si efficacement à la richesse et à la prospérité du pays. S'il n'y avait point de pêcheries, maints districts de cette côte rocheuse demeureraient inhabités. On a construit de petits hôpitaux sur plusieurs îles; pendant la saison de la pêche, l'État y envoie des médecins pour soigner les malades et donner gratis des consultations; on ne fait payer que les remèdes et à un taux calculé pour couvrir seulement leur prix de revient. On paye sur le poisson un droit des plus modiques et on en applique le revenu aux dépenses du service médical. Il est question de bâtir un grand hôpital sur l'île d'Henningsvaer.

La vente des liqueurs fortes et des spiritueux est défendue, et cette mesure me paraît fort sage. Pendant les deux semaines de mon séjour, je n'ai vu ici qu'un seul homme ivre : il avait apporté de l'eau-de-vie achetée sur un point en dehors de la juridiction de la pêche.

Autrefois il n'était pas permis de tendre les filets ou les lignes, ni de pêcher, depuis le samedi après-midi jusqu'au lundi matin. Mais, en 1869, une loi a été promulguée, permettant aux pêcheurs de lever leurs filets jusqu'au dimanche à sept heures du matin. Le maximum de l'amende pour avoir pêché pendant le temps prohibé est de mille dollars.

Un officier de marine est chargé de la surveillance suprême. Il a sous ses ordres des lensmend qui font exécuter les règlements des pêcheries et arrêtent ceux qui les violent. Un juge de circuit tient son tribunal à différents points, décide des questions en litige entre les pêcheurs, et punit les infractions aux lois. Des vaisseaux de la flotte croisent pour faire la police; des lignes télégraphiques relient les principales stations de pêche et tous les jours on connaît le nombre de poissons capturés, non seulement ici, mais encore dans tous les ports de la Norvège. Tout semble calculé à merveille pour permettre à l'État de recueillir la récolte de la mer.

La saison de la pêche commence à la fin de janvier; du 24 janvier au 8 février les pêcheurs ne doivent pas quitter le rivage avant sept heures; ensuite, à une date fixée, ils ne peuvent partir avant six heures; du 21 mars au 14 avril, à cinq heures. Les pêcheries de morue sont virtuellement closes après le 14 avril. La flotte des pêcheurs est classée en trois catégories : on appelle *Liners* ceux qui pêchent avec des lignes et de nombreux hameçons; *Garn*, ceux qui pêchent avec des filets, et *Dybsagn*, ceux qui pêchent avec une seule ligne et un seul hameçon. Les pêcheries dans les Lofoden sont divisées en vingt et un districts; dans chacun d'eux tous les bateaux doivent partir ensemble et revenir le même jour et au même moment, si c'est possible. Tout district de pêche a sa propre lettre et chaque bateau porte son numéro; les noms de tous les pêcheurs sont enregistrés avec leur lieu de résidence, de naissance, etc., il est facile ainsi d'établir l'identité de l'équipage en cas de désastre ou lorsqu'une embarcation manque. Autrefois les hommes étaient obligés de rester pendant toute la saison dans le district pêcheur qu'ils avaient choisi; maintenant, ils peuvent passer d'un district à l'autre, mais ils doivent le faire savoir avant le commencement de la pêche.

L'habillement très confortable des pêcheurs m'a surpris; aucun ne souffre du froid en raison de la légèreté de ses vêtements, et pas un



Pêche au filet dans un fiord.

n'est en haillons; ils portent des bas épais, un waterproof, des prélarts goudronnés et de bonnes bottes de mer. Ceci parle haut en faveur des humbles ménages de ces pêcheurs et de la prospérité ainsi que de l'industrie de leurs familles, car presque tout ce qui les couvre est fait chez eux. Ils ont des demeures, modestes à la vérité, soit sur les côtes des fiords, soit sur quelque petite île. Tous se retiraient de bonne heure. Je n'ai pas vu que la fermeté et la bonne conduite de ces hardis fils de la mer aient jamais été égalées en d'autres pays. Pendant mon séjour à Henningsvaer je n'ai entendu parler d'aucune querelle ou bataille, et le lensmand est cependant le seul homme pour maintenir l'ordre et faire observer la loi. Dans toutes ces stations de pêche on est aussi en sûreté qu'en terre ferme; on laisse les portes ouvertes, les armoires ne sont jamais fermées à clef, et personne ne penserait à dérober le poisson qui est à sécher.

On se sert de deux sortes de bateaux : ceux de Finmarken sont les plus longs. Ils ont un roof sur la poupe; une perche longue de plusieurs pieds est attachée au gouvernail et tenue par le dernier rameur, qui dirige en même temps qu'il rame, épargnant ainsi le travail d'un homme. Les cabines, d'environ huit ou neuf pieds de long, offrent une bonne protection contre la mer et des arrangements pour dormir, car les hommes ne retournent pas à terre tous les jours. La gravure suivante d'après une de mes photographies, présente la structure des bateaux. Il y a aussi de petites embarcations employées pour le transport du poisson depuis le rivage jusqu'aux navires : elles n'ont pas plus de neuf pieds de long sur quatre de large.

Le lendemain de mon arrivée j'étais debout à quatre heures du matin pour assister au départ de la flotte de pêche. Je me tins auprès du mât de pavillon, sur le point le plus élevé de l'île. Il n'est permis à personne de partir avant que le drapeau soit hissé. Les pêcheurs arrivaient un par un, et tous étaient assis dans leurs bateaux un peu avant que le signal fût donné. A cinq heures précises le lensmand hissa le pavillon et l'air retentit du bruit de plusieurs milliers de rames plongeant dans l'eau en même temps et agissant avec une étonnante régularité, qui continua pendant un certain temps. A mesure qu'ils s'éloignèrent les bateaux se disséminèrent, et lorsqu'ils atteignirent les bancs de pêche ils étaient largement espacés. De la hauteur où je me

tenais je pus voir le phare de l'île d'Hellandsœ, située en face et formant comme le port d'un canal. Les îles basses me parurent solitaires; le paysage, si beau quand on le voyait à distance, était sombre et mélancolique dès qu'on en approchait.

A dix heures les bateaux revinrent, et à midi toute la flotte était rentrée avec une incroyable quantité de poisson. La vie revenait à Henningsvaer. Les bateaux voguaient çà et là, allant d'un navire à l'autre, le s pêcheurs essayant de conclure les meilleurs marchés possibles : chacun semblait affairé. Sur les ponts des bâtiments on voyait des piles de poissons qui venaient d'être pris; on les nettoyait à bord, on les lavait, on les salait, et on les mettait dans le lieu de conserve l'un sur l'autre. Après la saison de la pêche ces navires vont se garer dans une ferme solitaire près du fiord et font sécher leurs cargaisons sur les rochers. Le prix du poisson varie chaque jour, selon que la pêche est plus ou moins fructueuse ; ce jour-là, il était de sept dollars norvégiens par cent, mais sans les foies, les œufs et les têtes; il est quelquefois à meilleur marché. On voyait des canards et des mouettes en grand nombre, se jetant avec voracité sur les débris jetés à l'eau. On disait que la prise faite ce jour-là atteignait 350,000 morues : je me suis laissé dire que quelquefois ce nombre arrive à un demi-million par jour. Beaucoup de bateaux débarquaient leurs chargements sur le rivage où des hommes étaient occupés à préparer le poisson. Les hommes engagés pour ce travail portaient de larges pantalons, des tabliers, et des parements de cuir. Un ouvrier coupe les têtes ; un autre enlève les intestins et les jette de côté; d'autres encore mettent ensemble les têtes, les foies et les œufs, qui sont déposés avec soin dans des barils salés : un baril contient les œufs de trois cents poissons ; on les vend neuf dollars. On les envoie en France ou en Italie, où l'on s'en sert comme d'amorce pour les sardines. Les foies aussi étaient mis dans des



Eider.



Station de pêche de Henningsvaer.

barils, vendus aux marchands et conservés jusqu'à ce qu'ils fussent pourris ; on en fait alors de l'huile de foie de morue. Deux barils de foies gras donnent, dit-on, un baril d'huile brune. Les pêcheurs salent les langues et les conservent pour leur propre usage. On étale les têtes sur les rochers où elles doivent sécher, et l'on s'en sert pour nourrir le bétail à la maison; ou bien on les vend avec les arêtes, pour faire de l'engrais, à une manufacture établie sur une des îles.

Quelques jours auparavant je courais sur des montagnes couvertes de neige et sur des lacs et des rivières gelés ; mes coursiers étaient des rennes et ma tenue celle d'un Lapon. Aujourd'hui, je m'étais transformé en pêcheur norvégien.

Dès que je mis le pied en Scandinavie, je pris la résolution de tout voir par moi-même et de ne point me fier aux ouï-dire; je décidai donc que je ferais des excursions de pêche. Le lensmand eut l'obligeance de choisir l'embarcation dans laquelle je monterais. Quand je sortis, un profond silence régnait encore dans les maisons des pêcheurs et on n'entendait que les cris aigus des mouettes; les bateaux étaient amarrés le long du rivage et prêts à partir. La tranquillité de la scène changea bientôt; les hommes arrivèrent, et, au bout de quelques instants, tout fut en pleine activité. Mon arrivée ici avait été heureuse, car ce fut le premier beau jour de l'hiver. Précédemment on n'avait eu que des séries continuelles de coups de vent et de tempêtes de neige ; l'année s'était distinguée comme une des plus tempêtueuses que l'on ait eues depuis longtemps. Mon bateau portait la lettre H — signifiant qu'il venait d'Henningsvaer — et le numéro 87; six hommes le dirigeaient. Il appartenait à Evert Arntsen Kildal, de Meløe, sur la côte du Nordland. C'était un homme important dans l'Église, ayant la réputation d'être bon chrétien. L'équipage se composait de deux marins solides un peu âgés, de deux plus jeunes ayant environ vingt ans, et d'un garçon de quatorze ans qui faisait son apprentissage. Ces pêcheries de la Norvège sont d'excellentes écoles pour former des matelots, et je ne suis pas surpris qu'on les considère comme les meilleurs sujets chez les nations maritimes du monde entier, non seulement pour leur matelotage, mais encore pour leur honnêteté, leur bon caractère et leur respect de la discipline. Tous les yeux attendaient le signal. Dès que le pavillon fut hissé, des milliers de rames frappèrent l'onde. Nous sortîmes du

canal et, comme le vent était favorable, les bateaux approchèrent rapidement de leurs pêcheries. Les équipages se guidaient uniquement sur les positions des montagnes environnantes et arrivaient exactement à leurs lignes.

Chaque pêcheur a ses bouées distinctes, représentant les différents objets qu'il peut avoir besoin de reconnaître. Nous nous dirigeâmes vers le premier, un rouleau de bois de pin d'environ quatre pieds de long, au centre duquel était attaché la ligne épaisse qui tenait le filet. Lorsque la ligne fut tirée deux pêcheurs dirigèrent le filet dans le bateau, ce qui est le travail le plus difficile; deux autres, placés derrière, le mettaient en ordre; à côté des tireurs, un homme détachait les morues des hameçons et les jetait dans le bateau. Environ vingt filets étaient attachés ensemble, ayant chacun vingt brasses de longueur et deux ou trois de profondeur. Il fallait huit minutes pour lever un rang jusqu'à la surface et cinquante pour hisser le tout. La longueur du temps employé à tirer les filets dépend naturellement du nombre de poissons pris et de la température. Bien que l'on eût capturé beaucoup de morues, leur nombre n'était pas très fort, une migration partielle vers un autre endroit ayant eu lieu. Nous n'en prîmes guère plus de trois cents; quelquefois on arrive au double et les bateaux en sont lourdement chargés.

On tint une consultation pour savoir où l'on jetterait de nouveau les filets, et comme nous vîmes d'autres pêcheurs se diriger vers un point septentrional, notre équipage se résolut à suivre la même route et à y laisser les filets pendant la nuit. On ne peut que conjecturer la direction dans laquelle le poisson émigrera et le succès de la saison dépend entièrement de la chance que l'on aura de toucher au bon endroit. Nous avions le vent en tête et notre destination était distante de dix milles; nous dûmes ramer avec force pendant cinq heures pour atteindre notre point. Les bateaux étaient évidemment trop lourds pour que l'équipage pût constamment ramer, aussi prenaient-ils avantage du vent. Pendant ce temps les hommes inspectaient leurs filets, dont quatre furent remplacés par des nouveaux. Ensuite nous commençâmes à sonder : le premier essai ne nous apporta point de fond à cent vingt brasses, longueur de la ligne de sonde; le second, tenté un peu plus loin, nous donna cent brasses. Tout le long des filets, et à des intervalles successifs, sont

fixées des boules de verre d'environ quatre pouces et demi de diamètre, attachées par une corde de trois pieds de long; ces boules servent à tenir les filets à flot pendant que des pierres maintiennent au fond la partie basse. Nous finîmes par lancer la première bouée; un homme jeta le filet tandis qu'un autre lançait le flotteur à l'arrière du bateau. Quand on atteignit le dernier filet, on y attacha une grosse pierre et on le fit descendre, puis on disposa à la surface quatre bouées pour rester là jusqu'au lendemain. A trois heures, nous rentrions à Henningsvaer, n'ayant rien mangé depuis notre départ. Les plus favorisés de cette journée furent ceux qui avaient des lignes. La moyenne de chacun des bateaux fut d'à peu près trois cents morues. Deux saumons avaient été pris dans les filets, circonstance qui se présente assez souvent.

Mes nouveaux amis m'invitèrent à passer le reste du jour avec eux; trois autres équipages de bateaux se trouvaient dans la même maison. J'acceptai, à condition que je partagerais leur ordinaire. Le dîner se composa d'une sorte de potage ou pudding fait avec du biscuit de mer, du foie et du poisson. J'y fis la meilleure mine possible, mais je ne puis dire que le menu m'ait paru ragoûtant.

Le bois est très rare et fort cher; on l'apporte des autres îles ou de la terre ferme; les habitants en usent aussi peu que possible et y mêlent des morceaux de graisse pour activer la combustion. Quelques hommes m'offrirent une tasse de café que je ne pus refuser. Nous parlâmes de ce que promettait la saison sur le point de finir; ils calculèrent que chaque pêcheur gagnerait en moyenne 60 ou 70 dollars; dans quelques bateaux plus heureux, les hommes arriveraient à 90 et 100 dollars. Le capitaine, ou celui auquel appartient le bateau, a droit à un certain nombre de poissons et les propriétaires des filets reçoivent aussi une part. On parla d'aventures de pêche, des tempêtes auxquelles on est souvent exposé et dont on se sauve si difficilement. Deux ou trois ans plus tôt, 123 hommes avaient été noyés en moins d'une heure. Tous s'exprimaient avec le plus grand respect sur mon hôtesse et s'écriaient : « Dieu la bénisse! » J'appris alors que, dans une partie de sa maison, elle a établi un magasin de réserve et que plus d'un pauvre diable s'y rend par une porte dérobée. Ce magasin contient de la farine, du café, du sucre, du pain et une foule d'autres choses; souvent, quand les

hommes ne peuvent obtenir de crédit auprès du mari, c'est à sa femme qu'ils ont recours. Elle a des amis parmi les pêcheurs; elle connaît ceux qui sont pauvres et qui ont de grandes familles à entretenir : beaucoup ne quittent cette maison que munis de sucre, de café ou de pain, et fréquemment d'un peu d'argent pour la femme. « Elle fait tout cela si discrètement, disaient-ils, que personne n'en sait rien; mais, quand nous voyons sortir quelqu'un par la porte dérobée, nous nous doutons bien qu'elle vient de faire une bonne action. »

Un des traits distinctifs du pêcheur norvégien ou du marin qui n'a jamais quitté son pays natal, c'est son respect envers Dieu; rarement il prononce une imprécation. Pendant les années que j'ai habité ce pays, je n'en ai pas entendu un seul jurer, bien qu'il ait été en colère ou sous le coup d'une provocation. Ils blâment l'offenseur sans le maudire. Sous ce rapport, ils sont meilleurs et plus dociles que leurs frères de la Suède méridionale.

Le jour suivant, j'allai pêcher à l'hameçon; il me fallut, en conséquence, monter sur un autre genre de bateau et me mêler à d'autres hommes. Généralement, chacune de ces embarcations porte vingt-quatre lignes. Le capitaine avec lequel je me trouvai se nommait Hans Mikel Nikolaisen, de Tennevold, non loin de Tromsœ.

Il était marié, père de trois enfants, et ses yeux étincelaient de bonheur quand il me parlait de sa femme et de ses fils. Son bateau était beaucoup plus petit que l'autre; car la pêche à l'hameçon est infiniment plus facile qu'au filet; tout l'équipage consistait en deux Lapons vigoureux. On reconnaissait aisément les Lapons à leurs costumes en peau de renne avec le poil en dedans, et à leurs bottes finlandaises. Au départ, le vent étant bon, nous passâmes lestement devant le phare et l'île d'Hellandsoe. Environ mille bateaux étaient dispersés dans un espace de quelques lieues, près d'Henningsvaer. Au bout de quatre heures, nous arrivâmes à l'endroit où se trouvaient nos lignes et nous baissâmes la voile. On prit plusieurs bouées dans le bateau et ensuite on se mit à tirer les lignes avec l'aide du petit rouleau, le long des côtés. Quatre lignes ayant chacune cent brasses de profondeur étaient attachées l'une à l'autre avec les hameçons séparés de quatre à six pieds; on en comptait généralement cent vingt à chaque ligne et, par intervalles, on rencontrait une bouée attachée à la ligne pour l'empêcher d'enfoncer



Le filet amené à terre.

trop profondément. Les lignes de tous ceux qui pêchaient à l'hameçon contenaient en moyenne, par bateau, 2,400 brasses en totalité. Chaque jour, ces lignes sont jetées en nombre immense dans la mer avec les filets et occupent une étendue de plusieurs milles. Nous avions déjà parcouru plus de deux cents brasses, quand nous nous aperçûmes que notre ligne avait dérivé dans un filet et que quatre de nos hameçons y étaient pris : — accident malencontreux mais commun; — nous pûmes cependant dégager les hameçons sans beaucoup de peine. Nous continuâmes à décrocher le poisson qui était très abondant. Une autre fois encore notre ligne fut empêtrée dans trois ou quatre autres appartenant à des embarcations différentes, et il fallut opérer avec grand soin pour la dégager. Les hommes connaissent parfaitement leurs lignes et, pour plus de certitude, chacune est marquée de place en place avec la lettre du district et le numéro du bateau. Cette besogne était difficile et ennuyeuse, car les marées et les courants avaient causé des entortillements considérables. Quand les lignes eurent été séparées, on les rejeta dans l'eau. Le bout de notre troisième ligne vint à la surface et nous vîmes qu'elle avait été coupée avec un couteau et que le reste était perdu avec les poissons, probablement au nombre de soixante-dix. Il arrive quelquefois, lorsque les lignes sont par trop emmêlées, que l'on est forcé de les couper et de les tirer dans le bateau; en ce cas, les hommes les apportent à terre et remettent à leurs propriétaires les poissons qui leur appartiennent, ce que l'on sait toujours par les marques des palans. Nous allâmes ensuite aux autres bouées; nous retirâmes une autre ligne, et nous capturâmes en tout trois cent soixante-treize grandes morues.

Quand notre pêche fut terminée, nous nous rapprochâmes des autres bateaux pour nous informer de notre ligne perdue. En un ou deux cas, en longeant les bateaux, mes hommes jetèrent sur eux des regards soupçonneux. Parfois, lorsqu'ils trouvent des lignes entortillées dans leurs filets, ils jettent tout à bord; ils sont obligées d'agir ainsi pour les séparer et rendre le poisson. Quelques bateaux avaient des portions de lignes ne leur appartenant pas et qu'ils avaient l'intention de porter à terre. Ceux qui veulent voler le poisson jettent au loin le palan, mais ceci arrive très rarement. Évidemment certains équipages se méfiaient les uns des autres, et l'on m'apprit que des pêcheurs se permettaient

de prendre le poisson qui ne leur appartenait pas, uniquement par représailles, parce qu'ils croyaient que d'autres, qui avaient trouvé leurs lignes, avaient fait de même. Naturellement il est très difficile de prouver un vol de ce genre; mais, quand on parvient à prendre le coupable, la justice le punit sévèrement. Nous jetâmes de nouveau nos lignes, aux hameçons desquelles nous avions attaché comme amorces de jeunes harengs coupés en deux. On se plaignait généralement cette année de la rareté et de la chèreté des amorces. Il y a des hommes dont la seule occupation est de prendre des amorces et de les vendre aux pêcheurs; mon hôte avait un petit steamer employé uniquement pour cet objet pendant la saison de la pêche.

Une autre navigation de deux heures, en partant de Henningsvaer, nous conduisit à Stamsund. Les sombres collines rocheuses qui dominent le petit établissement de pêche lui donnent une apparence lugubre, bien qu'il y ait quelques fermes dans l'île. Le port est rendu excellent par beaucoup de petites îles près du bord, parmi lesquelles les bateaux suivent leur route. Ici, on voyait peu de bateaux pêcheurs, parce que la majeure partie du poisson avait émigré, et il est très rare qu'il revienne dans la même saison; il ne restait que peu de petits navires complétant leur chargement avant de partir. Je remarquai une maison confortable appartenant au principal marchand de l'endroit, qui en avait fait aussi une auberge. Plusieurs bâtiments étaient supportés en partie par des piliers sur le bord de l'eau, et l'on voyait des maisons de bois, çà et là parmi les rochers, au pied des collines et près des masses de blocs erratiques qui ont été arrachés des pentes. Des navires et des bateaux étaient à l'ancre dans l'étroit bassin, ou parmi les îles, et l'endroit offrait un aspect bien plus sauvage que Henningsvaer. Des bouleaux croissaient sur l'île; on dit qu'ils sont communs dans une des vallées. Près de l'établissement, le long de la mer, se trouve une vallée basse avec deux ou trois fermes.

Mon intention, en venant à Stamsund, était de faire une visite à herr M***, célèbre fabricant d'huile de foie de morue, qui jouit aux États-Unis d'une grande réputation bien méritée. La chambre où l'on fait l'huile n'est pas très spacieuse, mais tout y est excessivement propre. Plusieurs hommes sont employés à séparer les bons foies des mauvais; tous étaient frais et provenaient du poisson pêché le jour même.

Les foies gras et sains paraissent blanchâtres, tandis que les défectueux ont une teinte verdâtre; les foies maigres sont rouges. Je fus surpris de voir le grand nombre de ces derniers. La saison pour obtenir les meilleurs allait être bientôt passée ; mais la morue arrive aux Lofoden quand les foies sont dans les meilleures conditions. Les hommes se montraient très minutieux pour choisir ceux de la première qualité. Quand les foies sont assortis, on les met dans une grande cuve, on les lave à l'eau chaude et on les place sur une toile métallique pour en faire égoutter l'eau. J'ai remarqué le soin extrême apporté à tous les apprêts pour la fabrication de l'huile. Il y avait cinq grands chaudrons ou vaisseaux, hauts et ronds, entourés de vapeur à une pression n'excédant jamais cinq livres. Par ce procédé, les foies cuisent très lentement pendant huit heures ; après quoi, on filtre deux fois l'huile à travers du coton et on la met dans de grands vases d'étain soigneusement soudés. Le produit était clair et blanc, et me sembla parfaitement pur ; mais le procédé ne finit pas là. L'huile est embarquée pour Christiania, où elle est soumise à un traitement chimique qui la délivre de ses globules microscopiques de sang et de stéarine; puis on la filtre à travers du papier, et alors elle est prête pour le marché. Une sorte d'huile brune se fait en grande partie avec les résidus; ce qui reste après qu'elle a été manufacturée est converti en un engrais que l'on dit très riche. Ce procédé ne cause pas la répulsion qu'inspire la méthode avec laquelle on fait habituellement l'huile brune, c'est-à-dire en employant des foies pourris, en écumant l'huile et en la faisant ensuite bouillir.

Je désirais vivement visiter les îles les plus méridionales, dont on me disait les habitants très primitifs; mais les steamers n'y touchent guère que deux ou trois fois par an, et seulement durant la saison de la pêche; aussi préférai-je retourner à Henningsvaer, car, bien que le temps eût l'apparence de vouloir demeurer au beau, la chute du baromètre indiquait qu'un changement approchait. Je m'amusai à prendre des vues des Lofoden et des quartiers de pêche. Un soir, j'assistai à l'un des déploiements les plus grandioses de l'aurore boréale que j'aie jamais vus au nord ; le couronnement en était superbe, et sa brillante couronne rouge semblait suspendue au dessus de ces îles.

Il y a une église à Henningsvaer, et, pendant la courte saison de la

pêche, un ecclésiastique y réside. Le samedi, on ne jette ni les lignes ni les filets, la loi n'accordant pas assez de temps pour revenir et les lever le dimanche. L'achat et la vente cessent; les capitaines viennent à terre; les pêcheurs se rasent et mettent leurs meilleurs habits; tous sentent que le jour du repos est venu.

Le dimanche, 6 avril, eut lieu, dans l'île de Henningsvaer, le dernier service divin de la saison. L'église était comble ; plus de trois mille pêcheurs y assistaient. Aucun d'eux ne portait d'amulettes ni d'images ; ils ne se fient qu'à Dieu et à eux-mêmes à l'heure du danger. Le pasteur fit un sermon très émouvant. Réellement c'était beau de voir tant d'hommes, élevés parmi les rochers du Nord, au milieu des tempêtes et des privations, payer leur tribut d'hommage au Créateur. Je doute fort que l'on assiste à un semblable spectacle dans tout autre pays chrétien. Ce jour-là, pas un pêcheur d'Henningsvaer ne resta dans sa cabine, à moins qu'il ne fût retenu par la maladie. Dans l'après-midi, la chambre du digne pasteur se remplit de pêcheurs qui venaient lui dire adieu, le remercier de ses enseignements, et lui poser quelques questions religieuses. Je lui fis aussi une visite et j'admirai son urbanité envers ces hardis fils de la mer; c'était, en effet, un gentleman. Pendant notre entretien, il me dit qu'en cette saison il avait vendu 15 grandes bibles, 15 testaments, et 150 psautiers. Le dimanche était généralement le jour où les pêcheurs venaient faire leurs achats, après avoir touché leur paye. Ils sont trop fiers pour demander un cadeau; cependant, le bon pasteur, de temps en temps et d'une façon délicate, disait à un homme chargé de famille ou qui n'avait pas été heureux pendant la saison de la pêche : « Je vous prie de donner cette Bible, ou ce Testament, ou ce livre d'hymnes, à votre femme, comme un petit souvenir de ma part. »

L'après-midi se passe en réunions joyeuses; les voisins viennent se visiter et parlent de leurs foyers. Les jeunes gens consacraient toute leur attention aux filles de herr D... et à deux autres demoiselles de maisons voisines. On faisait grand cas des femmes; car celles que je viens de citer en formaient la totalité, les pêcheurs n'amenant avec eux ni leurs femmes ni leurs filles; ces demoiselles avaient donc beaucoup d'admirateurs le samedi soir et le dimanche après-midi. Quant aux garçons, ils profitaient de toutes les occasions et de tous les pré-



Levée des lignes.

textes pour passer devant les maisons et saisir un coup d'œil de leurs belles ; si l'un était assez fortuné pour rencontrer l'une d'elles, il lui adressait des compliments et essayait de lui faire la cour; mais il n'avait que peu de chances d'y arriver; car certainement, au moment favorable, un autre serait venu l'interrompre. La nature, à cet égard, est la même par toute la terre.

La vie du pêcheur est ardue. Il se lève au point du jour et, lorsqu'il doit ramer contre le vent, il revient chez lui fatigué et maussade. A leur retour, après le premier repas, tous s'occupent à l'extérieur; ceux qui ne nettoient pas et ne préparent pas le poisson, coupent des amorces pour les lignes, remplacent les agrès perdus, et réparent les filets.

Le baromètre n'avait pas menti; la tempête qui menaçait éclata le 8, avec un très grand vent, qui parfois souffla en ouragan. On ne permit pas aux bateaux de sortir. Des nuages noirs s'amoncelèrent au nord-ouest et de violentes bourrasques les firent courir au-dessus de nos têtes; la neige tomba en épais flocons et, au bout de peu de temps, le pays tout entier fut couvert d'un manteau blanc. Je montai jusqu'au plus haut point d'Henningsvaer, d'où je pus voir les vagues furieuses battre contre les falaises, se brisant en écume le long des rivages, puis se divisant en milliers d'atomes, innocents en apparence; mais chaque flot qui frappait contre le bord était plus fort que le rocher et laissait sa marque après lui. A Hellandsœ, le phare demeurait intact, car le ressac ne pouvait arriver jusqu'à lui ; quand vint la nuit, sa lumière brilla comme une étoile sur l'horizon. Dans le port tout était calme, la mer demeurait douce; le vent soufflait sur les mâts des navires et personne ne se serait imaginé, à voir le tranquille et étroit canal entre Henningsvaer, et Hellandsœ, qu'au dehors la tempête se déchaînait sur une mer houleuse. Cependant une partie du canal n'est pas bien protégée contre le vent du Midi. A Pâques, la tourmente n'avait pas encore cédé, et, le dimanche suivant, elle hurlait avec une telle rage que l'on se sentait heureux d'être à terre.

Dans ces îles, le climat est sujet à de grandes variations; de violentes tempêtes se succèdent par de très beaux temps et même dans des jours sereins. La température était remarquable pour ce moment de l'année : elle se maintenait plus clémente que sur la terre ferme.

Le 31 mars, sur cette dernière, la neige s'étendait du pied des collines à la mer, tandis qu'aux Lofoden elle était à quelques pieds plus haut. Dans certains coins abrités à la base des montagnes de Stamsund, où les pierres reflètent la chaleur des rayons solaires, les marguerites fleurissaient le 7 avril ; on m'affirma que l'année précédente elles étaient en fleur à la fin de février. Pendant les six derniers jours, le thermomètre varia à Henningsvaer de 42° à 45° et un jour il atteignit 52° à l'ombre, sans aucune influence des rayons du soleil ; et le 7 avril, à Stamsund, le point le plus bas était de 38° à 40°. Ce fut le temps le plus beau et le plus chaud que l'on eut cette année-là.

Le steamer *Étoile du Nord*, arrivé au milieu d'une tempête, reposait tranquillement à l'ancre, protégé par les montagnes. La mer était unie bien que le vent soufflât avec force entre les îles ; mais il n'avait pas assez d'espace ici pour se lever. Pendant quatre jours, personne n'eut la permission d'aller pêcher. Avant cela, les prises avaient été médiocres et les pêcheurs qui allaient au nord étaient déjà partis par centaines, beaucoup voulant passer les fêtes de Pâques à Tromsœ. Leur voyage dut être dur dans leurs petits bateaux découverts, et ces fils courageux de la Norvège eurent à braver les bourrasques, les tempêtes de neige, la pluie et le grésil, le froid et l'humidité ; mais la mer est leur élément, et le vent la musique qu'ils aiment. Ce sont les vrais descendants des Vikings.

Le steamer attendit que la tempête se modérât ; elle atteignit son apogée le vendredi et le samedi 11 et 12. Je quittai les Lofoden le 13, après avoir dit adieu à ceux qui avaient été si aimables pour moi. Le pont était littéralement couvert de pêcheurs et leurs lourds coffres en bois avaient été empilés partout, de même que les nombreux filets, lignes et ustensiles de cuisine. Tous paraissaient contents ; ils riaient, causaient et regardaient les pêcheries de Finmarken. Ils dormaient partout où ils pouvaient sur le pont, car le nombre n'était pas grand de ceux qui avaient pris des billets de seconde classe ; ils voulaient ménager leur argent et se montraient satisfaits d'une troisième classe. Au bout de peu de jours, les Lofoden furent entièrement désertes : bateaux et pêcheurs étaient partis, et, sur les rivages de la plupart des îles, personne ne demeura pour regarder la mer.

CHAPITRE X

PROVINCES DE NORDLAND, DE TROMSOE ET DE FINMARKEN.

Les trois provinces septentrionales de la Norvège. — Le site le plus sauvage de la côte. -- Population. — Produits du sol. — Occupation du peuple. — Pêche. — Grand nombre de pêcheurs. — Foyers sur la côte. — Steamers partout. — Importance des pêcheries de morue, — Nombre des morues prises. — Les pêcheries de harengs. — Nombre d'hommes employés. — Pêche du printemps. — Migration du hareng. — Comment on prend le hareng. — Captures immenses de harengs. — Pêche d'été. — Nombre de harengs pris. — Les pêcheries du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble. — Un peuple marin. — Marine march nde suédoise et norvégienne.

Le Nordland norvégien comprend cette partie du pays qui s'étend du 65° au 70° latitude sur la côte et renferme la vieille province connue sous le nom de Halogaland, aujourd'hui divisée en province du Nordland et de Tromsœ, avec Finmarken plus loin au nord. Sur ces rivages, le site est le plus sauvage de la côte norvégienne, et il atteint son aspect le plus farouche et le plus lugubre entre les villes de Bodœ et de Tromsœ. C'est là qu'on trouve les montagnes les plus élevées. De la mer, on aperçoit des glaciers et des pics couverts de neige. Les rampes abruptes de ces élévations amènent souvent des éboulements de terre et des avalanches de neige. A la base de ces talus sauvages, escarpés et ébréchés, on voit quelquefois des terres richement boisées et de superbes pâturages, avec une route carrossable et des sentiers conduisant d'un fiord à l'autre.

Lorsqu'on navigue le long de cette côte, abandonnée en apparence, et que l'on observe les montagnes sombres et sourcilleuses à l'arrière-plan ; lorsqu'on se rappelle combien les étés sont courts et les hivers longs et tempêtueux, on peut à peine croire que l'on y trouvera un beau pays agricole et de vastes forêts. La population du Nordland est d'environ 100,000 âmes, dont 7,000 sont des pêcheurs, et 15,000 des fermiers. Cette partie du pays a été colonisée par les Vikings, dont plusieurs chefs sont mentionnés dans les Sagas. Il y a aussi quelques églises de pierre, entre autres celles d'Ibestad et de Trondenaes.

Finmarken, la province la plus septentrionale de la Norvège, est contiguë à Tromsœ. La mer Arctique lave ses bords rocheux sur trois côtés ; son territoire, sans y comprendre les fiords, a une étendue de côtes d'environ 350 milles et couvre un espace de 2,600 milles carrés, ou la septième partie du territoire de la Norvège. Finmarken proprement dit commence vers le 70me degré de latitude, à un point situé entre les fiords Kvænangen et Alten, et s'étend le long de la côte jusqu'à la frontière russe par la rivière Jacob. Son point le plus méridional à l'intérieur des terres est situé près de la montagne Beldovado, et le plus septentrional au cap Nord. Une ligne droite tirée de Beldovado au cap Nord mesure environ 190 milles. Comparée à la contrée plus au sud, Finmarken est un pays bas, et sa plus grande étendue se trouve à moins de mille pieds au-dessus de la mer.

Les plus hautes montagnes sont les chaînes du Gaiser, qui atteignent environ 3,000 pieds, mais elles sont entièrement libres de neige en été. Dans l'intérieur de cette province, les rochers nus ne sont pas très communs ; généralement on les rencontre couverts d'un gravier glaciaire ; dans le fond des rivières et plus près de la mer, le sable fin prédomine. On trouve de l'or, mais en petite quantité, dans les rivières Tana, Alten, Laxe et Eiby. Cinq grands fiords s'introduisent au loin dans l'intérieur : l'Alten, le Porsanger, le Laxe, le Tana et le Varanger, et ils ont séparés par d'énormes étendues de terres rocheuses, formant des péninsules sur lesquelles errent les Lapons et leurs rennes. Les rivières Alten et Laxe ont des deltas considérables avec des lits d'argile riches en acide phosphorique ; ce qui les rend très fertiles pour la production de l'herbe.

La mer est constellée d'îles qui, en bien des endroits, protègent la

côte ; celle-ci, vue à distance, semble appartenir à une terre de désolation absolument inhabitée. Sur la frontière entre Tromsœ et Finmarken, apparaît le glacier Jœkel, le seul, en Scandinavie, qui, comme ceux du Greenland, laisse tomber des morceaux. La Tana est la plus grande rivière ; elle est navigable pour les bateaux jusqu'à Ulvefos. Les rivières Alten et Pasvig roulent des eaux considérables ; la dernière sort du lac Enare. Les lacs au nord des monts Gaiser se déversent dans le fiord Porsanger par la rivière Laxe.

Cette province glaciale renferme à peu près 24,000 habitants, dont 6,700 pêcheurs et 2,800 fermiers. On n'y récolte pas beaucoup de grain, mais énormément de pommes de terre. Dans ces deux provinces, les plus septentrionales, 28 pour 100 de la population sont de purs Lapons et des Finnois.

La pêche constitue l'occupation principale des habitants ; maintes fermes appartiennent à des pêcheurs. Partout où il y a un bon havre on est sûr de voir des maisons ou un village de pêcheurs, consistant en plusieurs familles qui s'y sont établies. Chaque marchand possède plusieurs habitations pour les pêcheurs, et elles ressemblent à celles des Lofoden ; tout homme paye un dollar pour la saison, et, lorsque quatre ou cinq marchands sont établis ensemble, c'est un village. Quelquefois deux ou trois familles demeurent dans un endroit pendant toute l'année ; ils ont quelques vaches, chèvres ou moutons, qui se nourrissent surtout de têtes de poissons que l'on fait cuire pour eux. Ailleurs, l'établissement se compose d'une seule famille avec ses domestiques et ses servantes ; le magasin est bâti sur des piliers, près de la mer, et le tout fait l'effet d'un petit hameau. De grands steamers stoppent devant tous ces endroits pendant la saison de la pêche ; les plus petits et d'un moindre tirant d'eau parcourent les fiords et s'arrêtent aux divers établissements.

Les pêcheries de morue sont de la plus haute importance en Norvège ; c'est par elles que le peuple vit et s'enrichit. On connaît trois variétés de l'espèce commune, savoir : la morue de mer (*Gadus morrhua*), la morue des fiords (*Gadus virens*) et le Ling (*Molva vulgaris*), qui est aussi de la famille des morues ; ces deux dernières variétés sont souvent très grandes et atteignent fréquemment une longueur de six pieds. En Tromsœ, la moyenne des prises monte à 5,000,000,

et en Finmarken à 12,000,000 ; y compris les Lofoden, cette moyenne s'élève à 38 ou à 40 millons ; sur toute la côte norvégienne, à 50 millions ; ces chiffres sont ceux d'une saison. On fabrique en grande quantité l'huile de foie de morue brune.

Les pêcheries de harengs ont une importance presque égale à celles de la morue. Le hareng (*clupea harengus*) est abondant le long de la côte norvégienne, mais il n'est l'objet d'une pêche considérable qu'entre Lindesnas et les Lofoden. Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire, c'est-à-dire depuis le IX[e] siècle environ, ces pêcheries ont été de grande valeur ; toutefois, elles se sont vues sujettes à de plus grandes variations que celles de la morue, et ce n'est qu'à une période comparativement récente que le hareng est devenu un véritable article de commerce. En 1416, un Hollandais, Beuckel, imagina l'art de sécher le hareng, et, lorsque peu après, la connaissance en arriva en Norvège, cette industrie atteignit aussitôt une grande valeur. On divise la pêche en deux classes principales : les pêches de printemps ou du grand hareng, qui ont lieu au commencement de l'année, quand le hareng, en bancs immenses, va le long du bord pour déposer son frai, et les pêches d'été et d'automne, où le poisson est plus petit et nage près de la terre pour se nourrir des énormes masses de *Copepodœ* (très petites écrevisses), d'annalides et de mollusques qui fourmillent à ce moment de l'année sur certains points de la côte.

Au printemps, le hareng ne va pas souvent à l'est de Lindesnas, et rarement au nord de Stadt. L'époque et les lieux de son arrivée sont très irréguliers ; sa saison est habituellement de janvier jusqu'à mars. Au même moment aussi se fait la pêche du grand hareng, mais en général seulement sur la côte du Nordland et aux Lofoden. La pêche du hareng d'été est encore plus incertaine et arrive à différentes dates, le long de la côte, depuis les Lofoden jusqu'au sud ; elle dépend beaucoup des endroits recherchés par le poisson. En cette saison, le hareng n'a ni œufs ni laitance ; il est gras et plus petit que celui du printemps.

L'irrégularité dans l'époque d'arrivée du hareng, et sa disparition périodique des longs espaces de la côte, ne sont pas causées par une diminution dans la masse des bancs ; car le nombre qu'en prennent les hommes est insignifiant en comparaison de celui qui est dévoré par les autres ennemis de ce poisson. Il y a très peu de probabilité qu'il ait



Accident à la pêche du hareng.

pris une autre course ou cherché une autre côte ; on admettra plutôt qu'en été il trouve sa nourriture plus au loin dans la mer, et que, vers la période de la ponte, il n'a pas eu le temps de venir vers le bord ; c'est pourquoi il est obligé de déposer ses œufs sur des rivages plus éloignés lorsqu'il n'apparaît pas sur la côte occidentale au moment usuel.

On prend le hareng avec des filets dont les mailles ont environ un pouce de diamètre. La longueur de ces filets est de 60 à 75 pieds et leur profondeur de 12 pieds ; on les tient au fond voulu par des pierres et des flotteurs généralement en liège. On les attache ensemble, on les jette la nuit et on les relève vers le matin. Une série de trois filets ramène 10, 12, et quelquefois 20 barils de harengs ; mais la moyenne des prises est d'environ 6 barils. Chaque bateau porte de cinq à huit séries, soit de quinze à vingt-quatre filets. L'équipage consiste en quatre ou cinq hommes et garçons.

On prend encore le hareng avec une seine d'environ 750 pieds de longueur et de 90 à 120 pieds de profondeur, dont on se sert pour enclore des bancs immenses. Plusieurs petits bateaux et un navire plus grand, dans lequel logent les hommes, — généralement de vingt-cinq à trente, — forment l'équipage d'une seine. On appelle *seine-boss* le contre-maître chargé de l'opération et auquel appartient souvent la totalité ou une portion de l'équipement. Le complet armement de pêche coûte de 6,000 à 9,000 kronor. L'opération se fait de la manière suivante : quand le hareng vient près du bord, dans une baie ou un détroit, on dispose la seine autour de la masse du poisson et l'on forme ainsi ce qu'on appelle un *sildelas* (enceinte de harengs). L'approche du hareng est généralement signalée par les grands poissons ou oiseaux qui suivent les bancs, ou, dans la nuit, par une sonde ou une ligne au moyen de laquelle un pêcheur expérimenté sent s'il en est arrivé des quantités suffisantes. Le succès de la capture dépend, en grande partie, de l'habileté du *seine-boss*. Quand deux ou plusieurs équipages de seine opèrent pour faire la fermeture, la prise appartient à celui qui le premier a fait descendre ses seines. Quand le hareng est enfermé, les hommes se hâtent de vider l'enceinte au moyen d'une seine plus petite que l'on descend vers le bord où le poisson est pris avec des filets à main et vidé dans des bateaux, qui, lorsqu'ils sont remplis, sont envoyés vers la terre pour être vendus aux propriétaires des vaisseaux marchands.

Il n'est pas rare que plusieurs milliers de barils soient enclos dans les seines, et l'on a vu prendre en une seule fois de 20 à 30,000 barils, ce qui constitue une valeur considérable. Parfois cependant les seines sont mises en pièces quand le mauvais temps arrive avant qu'elles ne soient vidées.

Des pêches ont été dirigées depuis peu par des navires de 40 à 50 tonneaux, portant chacun des équipages pour quatre ou cinq bateaux qu'ils accompagnent, quelle que soit la direction que prend le poisson. On court souvent des dangers pendant la pêche du printemps, mais pas autant que pour celle de la morue ; elle est aussi plus incertaine que cette dernière. Maintes fois, les pêcheurs mettent en panne, consomment leurs provisions à attendre en vain le hareng, et finalement s'en retournent les mains vides ; tandis que, parfois, la pêche est si riche qu'elle procure de petites fortunes. Habituellement le poisson est immédiatement vendu aux marchands, qui, avec leurs vaisseaux, attendent toujours les pêcheurs. Aussitôt que ces petits navires, qui contiennent de 400 à 500 barils, sont pleins, ils partent pour les établissements de salaisons élevés soit dans les villes ou près des meilleures pêcheries. Là, on enlève au poisson ses branchies, ce qui se fait en coupant, avec un couteau bien affilé, la gorge du hareng ; par un mouvement rapide, on fait sortir la vésicule respiratoire et les entrailles, et un peu de sang s'échappe. Ce sont les femmes qui font habituellement cette opération. Le poisson est ensuite empilé, entre des lits de sel, dans des barils qui en contiennent environ 500 ; pour un baril de harengs, on emploie le quart d'un baril de sel. Deux ouvrières habiles peuvent nettoyer et remplir 30 barils dans un jour. Plus tard, on ressort les harengs et on les encaque de nouveau.

La pêche d'été, ou du hareng gras, commence aussitôt après la clôture de celle du printemps ; mais le meilleur hareng est celui qui apparaît en août et en septembre ; on prend le poisson en partie avec des filets et en partie avec des seines. On laisse celui qui est pris à la seine enfermé une couple de jours avant de l'enlever, pour lui permettre de rejeter la nourriture qu'il a dans le corps. Les harengs d'été étant plus petits que les autres, les filets et les seines ont aussi de plus petites mailles ; leur diamètre est généralement de trois quarts de pouce. Les filets ont 90 pieds de long et 24 de profondeur ; d'habitude, on attache

six filets ensemble. Quand ils se servent de seines, les pêcheurs doivent payer aux propriétaires de la côte attenante un droit quelconque et les indemniser de tout dommage causé à leurs récoltes. Ce droit, dans la province de Bergen, est de six pour cent sur les prises ; — dans tous les autres endroits, il est de trois pour cent.

On envoie annuellement au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble environ trente navires, avec 268 hommes, pour pêcher le phoque ; la valeur se monte à 44,000 dollars en numéraire ; pour prendre les phoques sur la terre de Jean Mayen, on a envoyé quinze navires montés par 680 hommes ; la valeur de la prise monte à 184,000 dollars en espèces ; 1,200,000 homards ont été exportés vivants en Angleterre, et aussi 140 tonnes de saumon dans de la glace. Le nombre des phoques pris a été de 63,700 ; celui des baleines, de 36.

Le hareng émigre, et l'on sait qu'il a disparu pendant des années de maints districts ; mais quelquefois il se montre en immenses quantités sur la côte occidentale de la Suède. Les pêches de hareng, le long de la côte orientale, sont faites par plus de trois mille bateaux, et, en 1873, les prises ont monté à 150,000 barils. Dans l'île de Gotland, 2,000 personnes, avec 600 bateaux, sont employées dans ces pêches. Le hareng de la Baltique est d'une variété plus petite que le genre ordinaire. Sur les rives du Kattegat, ou mer du Nord, on emploie des navires de 65 à 200 tonnes, avec des équipages de douze à quatorze hommes. On pêche le maquereau le long de la côte occidentale ; quinze cents hommes et à peu près quatre cents bateaux y sont consacrés.

Le nombre d'hommes employés dans les pêcheries de la morue est de 60,000 ; dans les pêcheries de hareng, de 50,000 ; dans celles du maquereau, de 3,000, ce qui fait, avec les matelots de la marine marchande, un total d'environ huit pour cent de la population qui vit de la profession maritime.

Le Norvégien est surtout un peuple marin et surpasse, à cet égard, toutes les nations européennes. L'Angleterre emploie un bien plus grand nombre de marins dans sa marine marchande, mais beaucoup d'équipages de ces navires sont principalement composés d'hommes étrangers à son sol ; de plus, on trouve beaucoup de Norsemen sur les bâtiments de l'étranger, et les navires des grands

lacs d'Amérique sont fréquemment manœuvrés par eux. Mais c'est par ses pêcheurs, qui sont les plus hardis des mariniers, que la Norvège l'emporte sur sa rivale, connue populairement comme « la reine des mers ». Outre les milliers d'hommes engagés dans les grandes pêcheries, il y a sur terre une population nombreuse qui ne subsiste, pour ainsi dire, que par la pêche.

CHAPITRE XI

Tempêtes de neige continuelles. — Navigation difficile. — Ports de refuge. — Hammerfest en hiver. — Le détroit de Magerœ. — Établissements de pêche à Magerœ. — Nombre immense d'oiseaux. — Le fiord Laxe. — Finkirken. — Le cap Nordkyn. — Vardœ. — Un vieux fort. — Réception au fort. — Vadsœ. — Surexcitation religieuse. — Capture des amorces. — Finnois en Vadsœ. — Arrivée des longs jours. — Le fiord Varanger. — Végétation remarquable et forêts. — La frontière norvégienne et russe. — Niborg. — Un lensmand obligeant. — Maisons laponnes.

L'excursion par steamer, à partir des Lofoden, fut une succession de bourrasques et de tempêtes de neige contre lesquelles notre navire eut beaucoup de difficulté à lutter et à suivre sa route. Parfois il nous fallut jeter l'ancre pendant plusieurs heures, le jour comme la nuit, car il n'était pas possible d'avancer. Ce trajet, qui n'exige qu'un jour par le beau temps, dure souvent une semaine par la tempête. A Tromsœ, nous dûmes nous arrêter jusqu'à ce que l'ouragan se fût calmé. Il y avait là plusieurs milliers de pêcheurs attendant un vent favorable pour continuer leur route vers le nord avec leurs bateaux, ou sur des steamers, soit pour aller chez eux, soit à quelque pêcherie sur la côte de Finmarken. Beaucoup évidemment s'étaient déterminés à la vie solitaire qu'ils avaient à mener, et je pensai que ce brusque accroissement de population n'était pas très avantageux pour l'endroit. La partie basse de la ville, sur le fiord, était entièrement au pouvoir des nouveaux venus, dont beaucoup dépensaient libéralement leur argent, à la grande joie des cabaretiers et aubergistes.

A l'important village pêcheur de Skiarvœ, qui possède un port splendide, le meilleur entre Hammerfest et Tromsœ, nous fûmes obligés de jeter l'ancre à cause d'un vent violent et d'une tempête de neige. De là, nous nous dirigeâmes à petite vapeur vers la pêcherie de Loppen, sur l'île de ce nom; puis à Hasvik, sur l'île de Sorœ, et enfin le long du détroit jusqu'à Hammerfest. Les rues de cette ville étaient remplies de neige et le port regorgeait de bateaux pêcheurs à l'ancre. Arrivés du sud et des Lofoden, ils attendaient la fin de la tempête pour pouvoir continuer leur voyage en suivant la côte. On ne voyait que pêcheurs oisifs et Lapons maritimes dans leurs costumes en peau de renne. Ils ne savaient que faire de leur corps en attendant un changement de temps.

Un coup de canon à minuit notifia à nos passagers de venir à bord du steamer; les étoiles brillaient; c'était le premier temps clair depuis plusieurs semaines et le dixième jour d'une tempête de neige presque continuelle. Mais cette amélioration ne dura que quelques heures. Il nous fallut attendre une éclaircie dans la tempête.

En hiver, on fait route par le détroit de Magerœ, les steamers ne doublant pas le cap Nord. Sur la petite île de Fouholmen est situé le phare le plus septentrional du globe, qui guide le marinier le long de cette côte désolée et dangereuse et le prévient du danger. J'éprouvai un sentiment indescriptible d'angoisse en regardant ce pays glacial; les rampes escarpées de la montagne semblaient rayées de noir et de blanc, ce qui rendait la scène encore plus sauvage. La côte, vue à distance, paraissait s'élever verticalement. Le ciel, d'un gris sale, avait voulu se mettre à l'unisson de ce triste paysage; le vent était froid et piquant.

Même sur cette île glaciale de Magerœ, les Norsemen ont des établissements. Sans que nous nous y soyons attendus, des mâts de navire frappèrent nos yeux; nous vîmes des bateaux pêcheurs à l'ancre et des maisons sur le rivage. C'était la station de pêche de Honningsvaag. Kielvig est la station la plus orientale de l'île; bientôt nous aperçûmes son église, ses navires et ses maisons. Quoique le détroit fût calme, le vent soufflait en tempête au sommet de la montagne; la neige y volait en nuages épais, qui soudain se réunissaient en tourbillonnant comme une trombe, puis, formant une colonne en spirale, finissaient par se briser et envoyaient leurs flocons au loin sur la mer.

C'est ici que se produisent les plus grandes marées de la côte scandinave. Au Kattegat, les marées sont faibles, mais elles augmentent graduellement vers le nord. A Stavanger, elles montent de trois pieds; à Trondhjem, de huit, et au cap Nord et à Vadsœ de neuf pieds.

De Kielvig nous naviguâmes à travers le fiord Porsanger jusqu'au cap Svarholdklubben. Ce fiord s'étend au sud jusqu'au 70e degré de latitude, et il est le plus large en dedans du cercle arctique, où il a une longueur d'environ 85 milles; ses bords sont lugubres; çà et là, on voit une hutte de Lapon. Plus loin à l'intérieur, quelques mamelons sont couverts de petits bouleaux. Il y a deux ou trois établissements de pêche et deux églises. Le cap forme l'extrémité d'une longue péninsule; il divise le Porsanger depuis le fiord Laxe, donnant une moyenne de 1,000 pieds à son extrémité orientale. Le spectacle est sauvage près du cap; des montagnes crêtelées s'élèvent comme des murs auprès du bord abrupt, déchirées et tordues en plusieurs places, avec des masses de rochers énormes empilés à leur base. Pendant que nous tournions le cap, des multitudes innombrables de petites mouettes, effrayées par notre steamer, voletaient comme des folles au-dessus et autour de nous; l'air en était obscurci, et chaque crevasse des rochers en paraissait blanche; je n'avais pas encore vu d'oiseaux réunis en aussi grand nombre : il devait y en avoir des centaines de mille. Ici, les pêcheurs demandent : « Quel est le roi le plus grand du monde? » Ils répondent : « Le roi de Svarhold, parce qu'il a le plus de sujets. » — Cet oiseau, le *Larus tridactylus*, est de la plus petite espèce des mouettes, et la quantité d'œufs qu'il dépose dans les crevasses des montagnes et sur les plateaux est infinie. Le capitaine ayant tiré un coup de fusil, le spectacle devint extraordinaire: en certains endroits, ces oiseaux étaient si nombreux, qu'ils nous dérobaient la vue du ciel.

Nous arrivâmes ensuite à la petite pêcherie de Svarhold, qui tire son nom du cap et est protégée par lui; avec un vent du nord ou du nord-est, le débarquement est difficile. Une seule famille demeure ici toute l'année. Au milieu de l'hiver dernier, leur maison a été incendiée et l'un des enfants s'est perdu; on n'en a plus trouvé de traces; jusqu'aujourd'hui, ces gens ne savent pas si, dans l'obscurité, il est tombé dans l'eau ou s'il a été brûlé.

Sur le bord oriental du fiord Laxe, près de son entrée, se trouve un

étroit bras de mer en forme de baie, appelé le fiord Eids. Du pont de notre bateau, nous pûmes apercevoir, au delà d'une étendue de terrain étroite et basse, le fiord Hops, petite branche orientale du fiord Tana; l'Eids est peu profond, mais le Hops l'est beaucoup. La distance entre eux étant très courte, on a demandé au Storthing l'autorisation de creuser un canal pour les relier l'un à l'autre; ce serait un grand avantage pour les pêcheries pendant le mauvais temps. La configuration du sol me rappela celle de l'île de Magerœ; elle prouve que, quand la contrée se trouvait encore sous l'eau de la mer, le rocher massif, qui est dentelé de baies et de fiords, était une île.

Sur le fiord Laxe est située la pêcherie prospère de Lebesby, avec une église. La côte septentrionale est la plus sauvage dans Finmarken; les falaises sont extrêmement âpres. On voit distinctement les couches de roches; des masses sont tombées sur le rivage et dans la mer en larges dalles. L'une des plus grandes vues est celle de la *gammel Finkirken*, située au pied de hautes collines, à deux pas de la mer. Je la pris d'abord pour les ruines d'une ancienne église de pierre ou d'un couvent dont les murs étaient encore debout, et je crus réellement que c'était une ruine antique dont les piliers et les murs avaient résisté aux ravages du temps. L'illusion demeura complète jusqu'à ce que j'en fusse tout proche; je pus alors remarquer une séparation entre les deux murs, quoique la structure en dalles lui donnât l'apparence d'une maçonnerie. C'était tout simplement l'œuvre de la nature qui ressemblait au travail de l'homme. Finkirken est certainement une des plus grandes curiosités de l'Europe septentrionale. A la pointe du fiord Kiœlle, une pittoresque église en bois et quelques maisons forment l'établissement; avec celle de Kielvig, ce sont les deux églises les plus septentrionales de l'Europe.

Dans l'éloignement, vers l'ouest, le cap Nord ressemble à une masse noire s'élevant perpendiculairement de la mer. A partir de Nordkyn la côte devient graduellement plus basse, et la glace était épaisse à la pointe des fiords. On continue de voir des stations de pêche où attendent quelques navires, pendant que des églises, peintes de couleurs éclatantes, attestent que la population maritime a des lieux de culte sur cette côte souvent désolée. On entre ensuite dans le fiord Tana, qui perce à travers la masse des rochers, pendant une distance d'environ 45 milles;



Le cap Nord en hiver.

ses montagnes sont très hautes; en certains endroits elles atteignent de 2,000 à 2,300 pieds. Ici, la formation géologique est principalement de grès quartzeux, de couches blanches, rouges et jaunes, s'émiettant partout. Son extrémité supérieure est remplie de bancs de sable formés par la rivière Tana. Ce fiord est remarquable par les forêts de bouleaux qui bordent ses rives au sud: il a plusieurs branches.

En traversant le fiord Tana, on navigue le long du Vargack-Niarg, autre monticule énorme, bordé à l'ouest par le fiord Tana et la rivière de même nom, la mer et le fiord Varanger. De Tana-Horn, l'élévation de la côte continue, va en décroissant et n'a pas plus de 300 à 400 pieds. On passe devant quelques stations de pêche, et l'on arrive à Vardœ, la ville la plus importante de Finmarken. Nous entrâmes dans le port au milieu d'une violente tempête de neige. La ville est bâtie sur deux baies qui s'étendent dans des directions opposées, séparées seulement par une étroite langue de terre formant un promontoire allongé ; une île, plus avant dans la mer, défend en partie les bords. Les deux havres offrent de la protection, l'un contre les bourrasques du sud-est et l'autre contre celles du nord-ouest. Le port n'est pas bon et l'on dit que la ville est la plus exposée de toute la côte septentrionale. A en juger par les coups de vent impétueux qui balayent les rues et les énormes amas de neige, j'ose dire que sa réputation n'est pas usurpée. C'est l'endroit le plus froid de Finmarken, la température moyenne de l'année n'étant qu'une fraction de degré au-dessus du point de glace; mais, dans les hivers rigoureux, il est encore surpassé par Kafiord et Nyborg, cette dernière située à l'extrémité intérieure du fiord Varanger.

Il n'y avait que peu de navires; mais des centaines de bateaux pêcheurs étaient échoués sur la plage et un grand nombre avaient jeté l'ancre. La flotte n'avait pu sortir depuis plus de trois semaines à cause des tempêtes ni prendre des amorces. La ville renferme 1,200 habitants, mais sa population augmente considérablement pendant la saison de la pêche. Elle paraît inachevée ; quelques maisons étaient peintes, d'autres ne l'étaient pas, et, grâce au terrain, aucune symétrie ne règne dans l'arrangement des rues. Elle est située sur l'île de Vardœ et à l'extrémité la plus orientale du Vargack-Niarg.

Ces grandes pêcheries présentaient un aspect singulier. Des centaines de perches, sur lesquelles le poisson séchait, étaient disséminées

un peu partout. Près de la baie, plusieurs manufactures fabriquent de l'huile de foie de morue brune ; et, faisant saillie sur l'eau, on voyait les magasins des marchands, bâtis en partie sur pilotis.

Vardœ est la seule place fortifiée sur la côte septentrionale de la Norvège. En nous rendant à la citadelle, le vent soufflait si fort, que nous pouvions à peine lui faire tête, et la neige volante nous aveuglait au point que nous ne distinguions plus notre chemin. Sur la porte principale je lus la date de 1737. D'un côté de la maison du commandant du fort, la neige montait au-dessus de la porte et l'on ne voyait pas les fenêtres du premier étage. Nous dûmes entrer par la cuisine, où nous trouvâmes cet officier en train de confectionner une paire de bottes pour l'un de ses enfants. Il avait une nombreuse famille à entretenir et une stricte économie lui était nécessaire. Il nous reçut cordialement et j'admirai son énergie ; car il ne parut pas le moins du monde honteux que nous l'ayons trouvé faisant le cordonnier.

Le fort avait en batterie vingt canons de l'ancien style, et la garnison se composait de vingt soldats, — des marins, sans doute ; à cause de la modicité des traitements, six pêchent pour le commandant, trois pour le lieutenant, et deux pour le docteur; le poisson est partagé entre les pêcheurs et les officiers respectifs pour lesquels il a été pris. C'était assez primitif et montrait pleinement que les Norvégiens ne tiennent pas à ce que les dépenses de leur armée pèsent sur le peuple. Les casernes me rappelaient celles des Cosaques sur l'île de Tornea.

De Vardœ, on peut voir, de l'autre côté de la baie qui forme l'entrée du fiord Varanger, le cap Niemetski, point le plus septentrional du Gikker-Niarg, le dernier niarg sur la côte, à moins que nous n'exceptions la péninsule Kola et ses bords, qui forment une des régions les plus désolées de la Russie au nord de l'Europe.

En continuant de suivre la côte, à 70 milles plus loin environ, on arrive à Vadsœ. Cette ville, sur le rivage norvégien, avec une population de 1,800 habitants, est divisée en quartiers finnois et norvégiens; il y a aussi quelques Lapons. Elle est le siège d'un tribunal et le juge est le principal fonctionnaire de l'endroit. Comme toutes les stations de pêche, elle est remplie de châssis servant à faire sécher le poisson. On y fabrique de l'huile de foie de morue, et du guano avec les têtes et les arêtes de poissons. Un petit steamer est équipé pour la pêche



Vardœ.

de la baleine, qui se fait d'une manière peu usuelle. On tue les baleines, qui sont nombreuses sur cette partie de la côte, avec un fusil qui lance un harpon contenant un corps explosible. Celles que l'on prend ainsi sont remorquées dans Vadsœ. Depuis quelques années, on en a obtenu beaucoup de cette manière. Le grand steamer côtier norvégien ne va pas plus loin ; mais un autre plus petit parcourt hebdomadairement les fiords. Vadsœ est la dernière station télégraphique. Qui croirait que, même sur cette côte délaissée, les importantes nouvelles du monde s'élancent chaque jour sur les fils du télégraphe à un taux unique pour tout le pays ! et, de cette partie septentrionale au point le plus méridional de la Norvège, un message ne coûte que une krona. En Suède, c'est de même, et, quoique les distances soient grandes, le gouvernement n'y perd pas ; les tarifs diminueront encore dès que les recettes permettront une réduction.

Les écoles sont bonnes ; on y enseigne le grec, le latin, l'hébreu, le français, l'allemand et l'anglais. Dans ce district, quelques instituteurs ont besoin de connaître les langues norvégienne, finnoise et laponne. Dans bien des maisons, on trouve des pianos, des guitares, des violons et des concertinos. Les demeures des marchands sont grandes et très confortables ; leur hospitalité est sans limites. Un de mes compagnons de voyage sur le steamer, herr W..., m'invita à demeurer chez lui. La bonté envers l'étranger semble être la loi du pays, et je fus bien reçu partout.

Pendant l'hiver, les habitants, n'ayant rien pour occuper leur esprit, sont souvent enclins à une surexcitation religieuse très intense. L'an passé, il y a eu parmi les Finnois un mouvement si menaçant, que, n'eût été la crainte de la loi, il aurait pu finir par une effusion de sang. Le pasteur n'était pas assez fanatique pour ces gens : aussi prêchaient-ils dans leurs chambres ; on employait les menaces et même la force contre ceux dont la foi ne semblait pas assez robuste ; beaucoup déclaraient qu'ils avaient l'esprit du Seigneur et le don de prophétie ; d'autres croyaient que certains étaient possédés des démons ; l'ecclésiastique refusant de marcher d'accord avec eux, dans leur surexcitation ils le menacèrent. Pendant un temps assez long, les Norvégiens furent soucieux ; ils ne savaient pas comment les choses se termineraient, et ils craignaient une émeute, comme à Kautokeino, quelques années plus

tôt, où il fallut appeler la troupe pour faire cesser les troubles et punir les assassins, lesquels pensaient agir selon la volonté de Dieu en ôtant la vie à ceux qui ne croyaient pas comme eux. L'histoire se répète sans cesse.

La capture du lodd (*Malotus arcticus*) produit un grand mouvement dans les pêcheries et les enfants sont continuellement occupés à guetter ces petits poissons. Quand leurs bancs sont poursuivis par les morues, ils viennent se réfugier près du bord. Pendant que nous étions à Vadsœ, on en prit des quantités inouïes, à la grande joie de la population ; on les attendait pour commencer la saison de la pêche, qui était tardive cette année, à cause des tempêtes ; elles avaient empêché ce poisson de sortir, et, sans lodds, point d'appâts pour pêcher.

L'émigration de Finlande en Norvège est en augmentation, et, tous les ans, de nouveaux colons viennent s'établir sur la côte. Un fort courant a commencé à se diriger vers les États-Unis ; ces gens viennent de Finlande en traîneau et partent pour l'Amérique au printemps. Plusieurs centaines ont quitté par la voie de Vadsœ l'année précédente, et des steamers les ont pris à Trondhjem, à Bergen ou à Christiania.

Les longs jours arrivent avec une remarquable rapidité ; le soleil, dans ces régions, était sous l'horizon jusqu'à la dernière moitié de janvier, et, aujourd'hui 25 avril, par un temps clair, j'ai pu lire un journal à ma fenêtre, à minuit.

J'ai trouvé ici les plus grands spécimens de rennes que j'aie jamais vus ; ils venaient du pays des Samoyèdes, où l'on dit qu'ils sont plus grands qu'en Norvège et en Suède.

Le Varanger est le dernier des fiords norvégiens, et le seul sur la côte de Finmarken qui coure de l'est à l'ouest. Son rivage septentrional est presque entièrement privé de végétation, et même les broussailles y sont rares ; mais le rivage méridional a une production de bois abondante. Bien des maisons de Vadsœ et d'autres localités ont été construites en bois tiré de cette forêt. Les grands arbres sont rares près de la mer. Sur les fiords Kiœ, Bugœ et Neiden, branches méridionales du Varanger, les bouleaux se montrent et les bruyères tapissent les rochers ; l'herbe y est exubérante ; les arbres deviennent de plus en plus grands vers les extrémités des fiords, et les belles forêts de pins et de sapins sont continuelles. Trois grandes rivières, la Jacob, la

Neiden et la Pasvig, toutes riches en saumons, se jettent dans le fiord. Quand on remonte le dernier cours d'eau, — le plus grand qui sorte du lac Enare, — les collines sont chargées d'arbres jusqu'à leur sommet. On dit que ces forêts couvrent un espace de 230 milles carrés, à peine effleurées par la hache, excepté près de l'eau, et beaucoup d'arbres sont assez volumineux pour servir de bois de construction. On s'étonne de la possibilité qu'ont les arbres d'atteindre de telles dimensions à une latitude aussi élevée. Plus on approche de la mer, moins les arbres sont hauts, mais meilleure est la qualité du bois ; plus on va au nord, plus pauvre devient le bois de construction. Le bouleau, l'aune et le tremble abondent ; le dernier atteint souvent une circonférence de trois pieds ; dans bien des parties, le feu a causé de tristes ravages dans les forêts. Les rives du côté occidental du cap Nord, quoique moins couvertes de bois — qui sans doute ont été détruits dans les temps anciens — jouissent d'un climat beaucoup plus doux que celles du côté oriental ; car, ainsi qu'on l'a vu sur le fiord Alten, à la même latitude que le Varanger, l'orge, le seigle et les fruits poussent, tandis qu'ici on n'en sème pas. L'eau de la mer devient graduellement plus froide et les vents de l'est sont aussi plus glacials. Dans ces dernières années, la population s'est beaucoup accrue en cette partie extrême du nord-est de la Norvège, malgré son sol stérile, à cause de la pêche et des communications faciles. Deux nouvelles paroisses ont été créées dans le Varanger méridional. La population qui, à une certaine époque, ne comptait que cent individus, a augmenté d'après le dernier recensement (1865) jusqu'à 1,170 âmes. On a construit deux églises ; on a installé un docteur et un lensmand, et on a établi des écoles.

La côte adjacente, connue comme Laponie russe, abonde en poisson. On y rencontre beaucoup d'établissements, qui emploient plusieurs milliers de bateaux de pêche. Un nombre immense de poissons est pris même par des Norvégiens ; mais, comme il ne leur est pas permis de débarquer, ils sont souvent assaillis par de violentes tempêtes dans lesquelles ils perdent leur avoir et quelquefois leur vie.

Pasvig, le dernier port régulier et la dernière station de pêche sur la côte norvégienne, a pris son nom du mot lapon *basse* (saint) : probablement les Lapons Pasvig avaient choisi ce lieu pour y faire autrefois leurs sacrifices. Elle a un excellent havre presque circulaire et entouré

de rochers. L'entrée est étroite, mais on dit que l'on peut s'y introduire par tous les vents.

La partie la plus orientale de la Norvège est bornée par la rivière Pasvig, qui coule dans la mer en face de Vadsœ et par la rivière Jacob. La connaissance de cette région prouve que, pendant une certaine distance à l'est, la côte est ouverte toute l'année. A l'égard de la côte russe bordée de glace, je dirai simplement que la Russie pourrait établir un port sur ses propres possessions ; que le fiord Kola ne gèle pas ; que la mer demeure ouverte comme sur la côte norvégienne pendant une distance considérable, et que les forêts croissent sur les bords de ses rivières et de ses lacs ; — faits qui démontrent qu'il n'est nullement nécessaire pour elle de conquérir la partie septentrionale de la Norvège afin d'avoir un port ouvert toute l'année.

De Vadsœ à Nyborg, la distance par eau est d'environ 35 milles. Sur les bords, on aperçoit deux ou trois pêcheries, des *gammer* lapons, et l'église de Naesby. Plusieurs bateaux, montés chacun par deux femmes comme rameurs, vinrent auprès de notre steamer ; car, en ce moment, on ne voyait que des femmes traverser le fiord.

Le 25 avril, j'étais à la pointe du fiord Varanger ; à une distance d'environ 3 milles, la mer étant gelée, notre steamer dut côtoyer la glace. Des traîneaux attendaient pour prendre les courriers et les passagers.

Dans une belle maison blanche, non loin du rivage, habitait le lensmand norvégien, Brun, avec sa charmante famille, composée de sa femme et de deux filles nubiles : des livres, des journaux, apportés hebdomadairement par la malle et un piano les aidaient à passer le temps agréablement dans leur foyer solitaire, où, en fait de société, ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. La saison était déjà très avancée et les Lapons étaient partis avec leurs rennes. « Si vous étiez venu seulement une semaine plus tôt, me dit le lensmand, vous n'auriez eu aucune difficulté pour aller au sud. » Je n'aurais pas dû venir plus tard que le 1er avril. « Il faudra que vous restiez chez moi un jour ou deux, reprit-il, et je verrai s'il y a encore des Lapons dans le voisinage et s'ils veulent vous prendre. » Qu'elle était délicieuse l'hospitalité de cette maison ! combien ma chambre à coucher me sembla paisible et confortable ! comme le lit de plume me parut bon !

J'appréciai dignement le luxe d'une vie élégante et civilisée après ma rude existence hivernale.

Auprès de Nyborg on voit des habitations de Lapons maritimes sur la cime d'un monticule. Nous allons, si vous le voulez bien, entrer dans une *gamme* — ainsi qu'on appelle les huttes en gazon des Lapons — appartenant à Mattis (Mathias) Johnsen Laiti ; — maison longue, étroite et basse, construite entièrement en mottes de gazon. Elle était divisée en trois chambres ; on y entrait par une porte en bois, ouverte dans la chambre centrale, dans laquelle les vêtements étaient pendus sur des perches, avec des tas de bois à brûler et des monceaux d'herbes marines. La famille se tenait dans la chambre à gauche, d'environ douze pieds de long sur dix de large. Le plancher se composait de dalles plates ; dans un coin, on avait fait un lit de branches de bouleau maintenues ensemble par de grands morceaux de bois. Au pied du lit reposait une petite vache, et une autre dans le coin opposé ; ces animaux n'avaient pas plus de trois pieds de hauteur. La femme, assise sur le lit, était vêtue d'une chemise en laine grossière avec de longues manches, un pantalon de laine, des souliers lapons, et coiffée d'un bonnet bizarre en forme de casque. Un veau se reposait entre la vache et le lit ; trois moutons et deux petits enfants composaient la famille, dont le chef était absent. Tout me parut scrupuleusement propre, et un petit chêneau recevait les déjections du bétail. La structure de la maison ressemblait à une tente ; une solide charpente en perches soutenait le toit gazonné, au milieu duquel, sous l'ouverture faite pour la fumée, il y avait quatre traverses auxquelles était attaché un énorme pot de fer plein d'herbes marines couvertes d'écorce de bouleau. L'herbe marine cuisait pour les vaches ; j'y goûtai et je ne la trouvai nullement salée. Le bétail, dans cette partie du monde, mange du crottin de cheval, du poisson cru, des têtes de poisson séchées et bouillies, de l'herbe et des lichens bouillis. Le reste de l'ameublement consistait en quelques chaudrons, un pot à café, une lampe et des armoires. Ces huttes en gazon durent de dix à douze ans, mais elles exigent de fréquentes réparations.

Non loin de la gamme de Mattis, existait une petite ferme appartenant à Mikel Iversen, lequel passait pour être à son aise. Le bâtiment, long et étroit, était construit partie bois et partie en gazon.

Dans la maison en bois se trouvaient le parloir, la cuisine et la chambre à coucher; le toit se composait de madriers couverts en écorce de bouleau sur laquelle on avait mis de la terre. Le bétail se gardait lui-même. Deux vaches, deux petits bœufs et huit moutons formaient la richesse de la famille. Le maître était parti avec les deux bœufs pour chercher des herbes marines; peu après mon arrivée, il revint sur un petit chariot avec des roues en bois dans le vieux style, tiré par ses deux bœufs nains et maigres.

A côté était située la ferme de Ole Persen Maja. La maison



Gamme en pierres et en gazon.

d'habitation, entièrement construite en rondins, me rappela celles des pauvres Scandinaves dans d'autres parties de la Suède et de la Norvège ; mais, à l'intérieur, elle affichait une certaine prétention au luxe et au confort. La petite chambre renfermait deux lits en bois, un poêle en fonte, une horloge et trois chaises ; tout était extrêmement propre. La femme portait la robe habituelle en vadmal grossier, avec un bonnet ajusté sur la tête, et ressemblait étonnamment à un homme. Les voisins de Maja le considéraient comme très riche ; il possédait un cheval ayant une écurie spé-

ciale ; ses quatre vaches et ses moutons avaient aussi une étable particulière.

Incapable de me procurer un renne, l'obligeant lensmand décida qu'il ferait avec moi une partie du chemin pour tâcher de voir des Lapons et m'aider à sortir de mon dilemme.

CHAPITRE XII

Laponie. — Étendue du pays. — Laponie suédoise et norvégienne. — Caractère de la contrée. — Espaces couverts de mousse. — La vie d'un Lapon montagnard. — Nombre des rennes. — Taille des troupeaux. — Honnêteté des Lapons. — Leur éducation sévère. — Dure existence. — Structure physique des Lapons. — Beau climat de la Laponie. — Longue vie de quelques Lapons. — Nourriture. — Contentement des Lapons.

Avant de continuer notre voyage vers le sud, nous allons donner un aperçu général du pays habité par les Lapons et connu sous le nom de *Laponie*, qui comprend la partie septentrionale de la Scandinavie; on trouve aussi ce peuple au nord de la Finlande, et en Russie, à l'extrémité la plus orientale de la péninsule de Kola, et jusqu'à la mer Blanche.

En Norvège et en Suède, on trouve les Lapons au sud, dans les provinces de Heriedalen et de Jemtland, en Hedemarken et en Trondhjem, mais fort peu habitent ces deux grandes provinces norvégiennes. En allant vers le nord, leur nombre augmente, et on rencontre la population la plus nombreuse de Norvège dans les provinces de Tromsœ et de Finmarken. Les Lapons russes, selon Früs, ne sont pas nomades, en ce sens qu'ils errent avec des troupeaux de rennes, car ils n'en possèdent que peu; cependant, quoiqu'ils vivent dans des maisons de bois ou de terre, chaque famille change de résidence trois ou quatre fois par an. Au printemps, ils vont dans leurs quartiers d'été,

qui sont situés près d'un lac ou de la mer; quelques-uns se mettent de nouveau en mouvement au milieu de l'été, pour se rendre à d'autres pêcheries sur les rivières ou les lacs. En août, ils partent pour de nouvelles stations, où, indépendamment de la pêche, ils chassent aussi le renne, les oiseaux, la martre, l'écureuil, la loutre et l'ours. Vers Noël, ils reviennent dans leurs foyers hivernaux, qui sont généralement dans de petits hameaux. Leur manière de vivre les empêche d'avoir beaucoup de rennes.

Ces Lapons s'appellent eux-mêmes *Same*. Les Suédois les nomment *Lapp;* les Norvégiens, à tort, *Fin;* et les Finlandais sont connus par eux comme *Kvaen*. Les Lapons ne ressemblent pas aux Esquimaux, et j'ai trouvé qu'ils diffèrent sensiblement des descriptions que j'en ai lues; quoiqu'ils soient regardés par beaucoup comme des branches de la même souche mongole ou touranienne, je pense, avec Retzius, que les Lapons et les Esquimaux sont de races entièrement différentes, les premiers ayant la tête courte *(brachyocéphale)* avec les mâchoires droites *(orthognathes),* tandis que les Esquimaux ont le crâne allongé *(dolichocéphale)* et les mâchoires proéminentes *(prognathes)*. Les Finlandais appellent la Finlande *Suomi*, et le peuple *Suomalaiset*. Ces deux mots ont une forte similitude avec les mots lapons et portent à croire que ces peuples sont de même origine. On dit que leurs deux langues ont de la ressemblance, mais physiquement ils ne se ressemblent pas; le Finlandais est beaucoup plus grand et semble s'allier plutôt aux races scandinave et teutone, qu'il égale en intelligence. Mais, quels que soient les caractères différents de tous ces peuples septentrionaux (ce qu'il n'y a pas lieu de considérer dans cet ouvrage), le voyageur est surpris de trouver de temps en temps, et quand il s'y attend le moins, quelques-uns des mêmes traits chez les Scandinaves, les Allemands, les Écossais, et autres Européens, savoir : les pommettes hautes, le nez *retroussé*, l'intervalle entre les yeux plat, la face courte et ronde : ce qui prouve de la ressemblance avec le type mongol.

La Laponie suédoise est divisée en districts nommés d'après les provinces où on trouve les Lapons. Le pays est extrêmement bien arrosé; on rencontre des rivières et des lacs dans toutes les directions; les marais abondent et les forêts couvrent un espace de plus de 20 mil-

lions d'acres. De la chaîne de montagnes à l'est, des vallées de 150 à 200 milles de long descendent à la mer; les collines qui les séparent donnent un terme moyen de hauteur de 400 à 600 pieds, et, avec le terrain bas, sont couvertes de forêts et de marécages. La mousse de renne est abondante dans les endroits où les Lapons suédois se retirent pendant l'hiver.

Nous avons vu que, dans le vaste territoire occupé par les Lapons suédois et norvégiens, la loi et l'ordre règnent comme dans les autres parties du pays; la licence et le brigandage sont inconnus; les districts les plus sauvages et les moins habités sont aussi sûrs que tous les autres dans ce pays foncièrement honnête. Tous les Lapons appartiennent à de certaines paroisses auxquelles ils payent des taxes et des dîmes; leurs enfants reçoivent l'instruction religieuse; leurs naissances et leurs morts sont enregistrées, et l'on connaît le nombre de rennes qu'ils possèdent. Les espaces moussus doivent être soigneusement ménagés; il ne faut pas demeurer trop longtemps à une même place, et l'on doit en éviter d'autres pour permettre à une récolte de mûrir. Je me suis laissé dire que la mousse exige de sept à dix ans pour repousser, et plus longtemps encore dans certains districts. La mousse belle et saine a une teinte d'un vert blanchâtre; elle est douce et un peu spongieuse. Quand elle cesse de se développer, elle sèche. C'est sur le Palajoki que j'ai vu la plus belle.

Il y a maints districts montagneux en Norvège et en Suède, spécialement dans la première, où de grands troupeaux de rennes peuvent paître en été. Tous les ans, une famille ira errer sur le même terrain que ses ancêtres; elle y dormira, le dos appuyé contre le même bloc erratique; elle y plantera sa tente près du même rocher, protégée en partie contre les intempéries de l'air.

Le temps du Lapon des Fields se passe à augmenter son troupeau; sa famille et lui y consacrent toutes leurs facultés, car leur bien-être dépend du produit de ces animaux. Il est difficile de constater avec exactitude l'augmentation ou la diminution du renne selon les districts, parce que ces gens changent souvent de résidence; les années dernières, on a vu au nord une grande émigration de Lapons norvégiens sur le territoire suédois, notamment à Karesuando; mais, en somme, la population et les rennes augmentent. Il y en a un plus grand nombre en Nor-

vège qu'en Suède, grâce à la quantité de bőnder (fermiers) stationnaires et de Lapons maritimes, qui dépassent de beaucoup les nomades.

Avec ceux appartenant aux fermiers et autres, je crois que l'on peut dire avec certitude que le nombre des rennes est d'environ 400,000. — Les Samoyèdes ont les plus grandes et les plus belles races ; elles ne sont pas dénombrées parmi celles des Lapons. A Kautokeino, certains Lapons possèdent chacun 2,000 rennes ; à Sorsele, en Suède, l'un d'eux en possède 5,000, et d'autres de 1,000 à 2,000. Quelques Lapons des forêts en ont 1,000. En Lulea-Lappmark, on voit des troupeaux de plus de 2,000 têtes ; en Finmarken, de 5,000, et quelques Lapons en ont possédé jusqu'à 10,000. Un troupeau de 2,000 à 2,500 rennes donne, dit-on, annuellement, de 200 à 250 veaux.

Tout propriétaire a sa propre marque brûlée sur les oreilles de ses rennes, et nul autre n'a le droit de prendre la même, attendu que c'est la preuve légale de propriété ; s'il en était autrement, la séparation serait impossible lorsque plusieurs troupeaux sont mêlés dans les montagnes. Selon la coutume, personne ne peut créer de nouvelle marque : on doit acheter celle d'un troupeau éteint ; quand ces marques sont rares, le prix à payer aux familles qui les possèdent est souvent élevé ; le nom de l'acheteur et la marque doivent être enregistrés au tribunal, comme ceux de tous les autres propriétaires. La taxe à payer est calculée d'après le terrain de pâture occupé.

Quelquefois des sentiments hostiles règnent entre les colons lapons et norvégiens dans les districts bien habités des fiords près de la côte, surtout dans la province de Tromsœ, en raison du dommage causé par les rennes aux prairies ou aux moissons. Des Lapons m'ont dit que, sur le fiord Alten, les fermiers, par les terres desquels ils doivent passer pour se rendre aux pâturages, leur demandent des prix exorbitants pour ce droit de passage. Il est à désirer que le Storthing porte remède à cet abus, si la plainte est justifiée.

Le Lapon est si honnête qu'il laisse souvent sa kata sans personne pour prendre soin de la nourriture, du café, du sucre, des vêtements, de l'argenterie, etc., qu'il abandonne à la merci du premier voleur qui peut venir parmi eux. Mais le vol est très rare et l'on tient la tente comme une chose presque sacrée. Parfois on signale des voleurs de rennes et il faut les surveiller ; ce sont généralement des Lapons

pêcheurs, ou des bőnder ruinés ; il leur est difficile de résister à la tentation d'en prendre dans un troupeau laissé à lui-même. Un jour, un fonctionnaire me recommanda deux hommes pour guides : j'appris en même temps que l'un d'eux avait été en prison pour avoir volé un renne, mais que, malgré cela, je pouvais me fier à lui. J'allai en sa compagnie dans tous les districts en parfaite sûreté. Je n'ai jamais eu le moindre désagrément avec aucun d'eux au sujet de la paye ou d'autre chose. Je me suis souvent amusé, à mon retour sur la côte norvégienne, à entendre les gens s'étonner de ce que j'osais aller seul dans les montagnes parmi les Lapons ; plus d'une fois on m'a cité les noms de personnes dont on n'avait plus rien entendu, afin de me prévenir de me tenir sur mes gardes ; mais ces craintes étaient sans fondement et mon expérience le prouve amplement.

Le Lapon, par la sévère éducation qu'il reçoit dès l'enfance, dormant sur la terre nue, ou se reposant contre une pierre, souffrant de la faim, exposé à tous les changements de température, peut résister vaillamment aux privations et aux épreuves. En été, il faut qu'il suive constamment son troupeau, lequel est en marche pendant la majeure partie du jour; car les rennes ne sont pas alors obligés de creuser pour trouver la mousse. Il est aussi forcé de passer par des marais et des tourbières, ou de traverser de profondes flaques de neige friable, de nager ou de passer à gué des rivières gonflées par la neige fondue ou l'épanchement des glaciers, comme je l'ai fait fréquemment : affamé souvent et obligé de traire un renne pour sa subsistance, lorsqu'il revient à la kata il est généralement brisé de fatigue, et, après avoir changé ses vêtements mouillés, il tombe dans un sommeil de plomb amené par l'épuisement. Il erre habituellement sur un espace d'environ 100 milles, demeurant trois ou quatre jours dans un district, puis se transportant à 6 ou 7 milles plus loin. En hiver, il voyage dans des déserts lugubres, pendant de violents orages, souffrant de la faim et du froid; aux aguets nuit et jour dans la crainte des ours, des loups et des gloutons, il est parfois réveillé soudainement après avoir dormi une heure et appelé à protéger son troupeau contre des ennemis qui peuvent le disperser et le réduire lui-même à la pauvreté. Tout ceci fait du Lapon montagnard l'un des hommes les plus hardis, et sa structure physique

démontre qu'il est à la hauteur des exigences de sa vie. Il est de stature courte, bâti solidement et pourtant légèrement, avec des membres robustes qui lui permettent de gravir, de sauter et de courir très vite.

Les hommes et les femmes conservent leur activité jusqu'à un âge très avancé. Leur vie au grand air et leurs courses perpétuelles à pied conservent l'élasticité à leurs muscles; leurs habitudes simples, l'air sec, vif et fortifiant, l'eau pure (sans un atome de chaux), tout contribue à assurer la longévité à ceux qui ont pu traverser sans encombre les sévères épreuves de l'enfance. Beaucoup atteignent un très grand âge; quelques-uns ont plus de cent ans. Quand j'étais chez eux, en 1873, j'ai vu des Lapons qui étaient nés en 1773 — 1775. Bien que les Lapons vivent surtout de chair, on trouve dans leurs katas de la farine d'orge dont ils se servent pour faire des bouillies, du pain non levé, ou du pudding au sang. Ils mêlent souvent de l'oseille (*Rumex*) à leur lait. Ce sont de grands buveurs de café, et des fumeurs et priseurs invétérés. Le vice d'ivrognerie, si prédominant chez eux autrefois, a presque entièrement disparu aujourd'hui; mais, lorsqu'ils vont à la ville et qu'ils peuvent se procurer des spiritueux, ils font généralement une ripaille pendant un jour ou deux.

En Norvège, la première instruction chrétienne a commencé parmi les Lapons vers 1640; dans le Varanger méridional, un maître d'école, nommé Isaac Olsen, après de grandes difficultés, n'a pu convertir les Lapons de ce district qu'en 1703. Heureux et content de son sort en ce monde, doué par la nature de sentiments religieux qu'un pays stérile et solitaire contribue à accroître, le Lapon croit en Dieu, en sa Bible, en Jésus-Christ comme fils de Dieu, et à une vie future. Dans ces déserts lugubres, il fait entendre ses chants de louange et ses prières, avec une foi qui ne cesse que quand la mort l'a pris, et il quitte cette terre avec joie pour aller dans un « monde meilleur ».

CHAPITRE XIII

Différentes classes de Lapons. — Lapons montagnards ou nomades. — Lapons maritimes. — Demeures des Lapons maritimes. — Aspect et vêtement du Lapon maritime. — Le Lapon de rivière. — Sa manière de vivre. — Le Lapon des forêts. — Demeure d'un Lapon des forêts. — Sa manière de vivre. — Lapons pêcheurs. — Habitudes des Lapons pêcheurs. — La Nialla. — Villages lapons.

On peut diviser les Lapons en classes, selon leur habitat et leur manière de vivre, savoir : 1° Lapons montagnards ou nomades qui vivent sur l'accroissement de leurs troupeaux et voyagent avec eux toute l'année de pâturage en pâturage ; ils demeurent sous des tentes et possèdent le plus grand nombre de rennes ; 2° Lapons maritimes ; 3° Lapons des forêts ; 4° Lapons des rivières ; 5° Lapons pêcheurs. Tous descendent des montagnards ou nomades.

On rencontre les Lapons maritimes le long des côtes sauvages du Nordland et de Finmarken ; ils sont principalement engagés dans les pêcheries de morue. Bons et hardis matelots, on en voit beaucoup sur les bateaux commandés par des Norvégiens. Il en est qui possèdent leur petite embarcation ; j'en ai vu, et non rarement, qui étaient commandées par le mari, tandis que la femme et la fille, les sœurs ou des personnes louées formaient l'équipage. Les femmes sont très courageuses et tiennent lieu d'excellents marins. Les demeures des Lapons maritimes sont très primitives ; on les nomme *gammes*, et elles sont



Gamme laponne, ou hutte en terre.

toutes particulières ; on les construit en terre et de formes variées ; beaucoup sont rondes et d'autres coniques, comme les tentes ; le foyer est au centre et la fumée trouve son issue par l'ouverture du haut ; deux ou trois sont quelquefois réunies ensemble ; elles appartiennent aux plus pauvres Lapons maritimes. D'autres encore ont la forme des maisons ordinaires, bâties entièrement en gazon, y compris le toit ; parfois on y ajoute extérieurement un mur de pierres pour protéger le gazon et rendre les maisons plus durables. Beaucoup n'ayant pas de fenêtres, le jour n'arrive que d'en haut ; quand le feu est éteint, on couvre d'un châssis l'ouverture pour la fumée. Des maisons plus prétentieuses sont construites en rondins ; dans les meilleurs districts, on les confond avec avec celles des fermiers norvégiens.

A l'occupation de la pêche ces Lapons ajoutent celle du fermier ; presque tous possèdent deux ou trois vaches, quelques moutons, chèvres et rennes ; des plantations de pommes de terre et d'herbe entourent souvent la gamme. Cependant, leur labeur principal est la pêche qui, lorsqu'elle réussit, est rémunératrice. Les femmes prennent soin de la grange et du ménage ; elles réparent les filets, mettent les amorces aux lignes, découpent et sèchent le poisson. En hiver, les deux sexes sont vêtus de peaux de renne ; leur coiffure, comme celle de tous les Lapons des montagnes, consiste en un énorme bonnet carré. Ceux des femmes sont extraordinaires et ressemblent à des casques ; elles leur donnent cette forme au moyen d'une pièce de bois creux. Le vêtement d'été des femmes est une sorte de chemise longue, avec des manches jusqu'au poignet, souvent sans ceinture ; cette chemise est faite en vadmal, matière très semblable à celle dont se servent les Lapons montagnards pour leurs tentes ; la couleur en est ordinairement noirâtre ou grise ; les accrocs et les taches n'y manquent pas. Elles portent généralement de longs cheveux ébouriffés, de couleur châtain foncé avec une teinte rougeâtre, qu'elles ne peignent que le dimanche ; aussi la vermine y grouille-t-elle ainsi que sur leurs habits. Les hommes sont vêtus de la même manière et se coiffent d'un bonnet de laine de couleur voyante. Les femmes sont tellement habituées à un rude travail et exposées au grand air, qu'après un certain âge leurs traits grossissent au point qu'il est difficile de les distinguer d'avec les hommes ; quand elles sont jeunes, on a du mal à discerner si l'on parle à une fille ou à un garçon.

On peut juger du type des Lapons par le nombre de familles qui vivent dans des maisons, ou gammes. Dans les paroisses d'Alten, de Kiaervő et de Lyngen, les Lapons sont largement mêlés, par des



Demeure de Lapons des forêts en Arvidiaur.

mariages réciproques, avec les Norvégiens et les Finnois; les rejetons de ces mariages forment une bonne classe de peuple. Beaucoup sont aussi intelligents que les Norvégiens et constituent une addition précieuse à la population du pays.



Nialla.

En remontant les cours d'eau qui se jettent dans les fiords, on trouve les Lapons des rivières. Leur manière de vivre diffère peu de celle des Lapons maritimes, et, pendant la saison de la pêche, ils vont à la mer; on les rencontre en Norvège, spécialement sur les bords des rivières Tana, Karasiok et Alten, et leurs affluents. Leur occupation, pendant l'été, est de prendre du saumon ou de servir comme mariniers. Presque chaque famille a une petite ferme avec du bétail, des chevaux, des moutons et des chèvres;

ils cultivent le sol et, pendant l'été, les Lapons des montagnes prennent soin de leurs rennes; leur hospitalité s'étend à leurs frères montagnards, qu'ils soignent dans leurs maladies.



Demeure d'une famille de Lapons pêcheurs.

En remontant la Lule, la Pite, la Byske, la Skellefte, l'Ume et



Rue du village d'Arvidiaur, en Pite-Lappmark.

d'autres rivières, ou auprès des lacs, on rencontre çà et là des Lapons des forêts. Leurs habitations ont une forme particulière; dans quelques

districts la partie basse est carrée, construite avec trois ou quatre troncs d'arbres bien joints ensemble ; la partie supérieure est pyramidale, en bois fendu couvert d'écorce de bouleau ou de planches. Une large pierre plate au centre sert à faire du feu et la cuisine. Le trou habituel au sommet pour l'issue de la fumée est de rigueur. Dans quelques-unes, le plancher est formé de dalles en pierres ; dans d'autres, il est couvert de jeunes branches de bouleau, et, comme dans la kata, des peaux sont étalées par terre pour servir de lits à la famille. A côté des habitations existent de grands enclos où, à une certaine saison de l'année, les rennes sont parqués chaque jour. Bien des Lapons des forêts possèdent d'immenses troupeaux que l'on trait deux ou trois fois par jour. Ils ont des katas établies de distance en distance ; car ils sont obligés de changer souvent de résidence pour faire paître leurs bestiaux.

Dans l'Heriadalen, on permet parfois aux rennes d'errer tout l'été ; à l'époque où ils mettent bas, en octobre, on les rassemble et on ne les laisse plus libres jusqu'au printemps. Il est souvent nécessaire de faire du feu autour des enclos, afin que la fumée éloigne les essaims de moustiques qui, sans cela, pourraient affoler le troupeau. Dans la partie méridionale de la Laponie (en Norvège comme en Suède), les rennes ne vont pas à la mer. Les divers troupeaux sont souvent mêlés ; mais on les sépare facilement quand cela devient nécessaire, chaque propriétaire connaissant les siens par leur marque distinctive.

Les Lapons des forêts font une grande quantité de fromage et fument la chair et les langues de rennes, qu'ils vendent aux Suédois et aux Norvégiens.

Les Lapons pêcheurs forment une autre classe, dérivée, comme les précédents, des Lapons nomades ou montagnards, qui, devenus pauvres et mal disposés à servir, préfèrent vivre indépendants. C'est près des lacs solitaires et sur les rives des cours d'eau que ces Lapons construisent leurs habitations, entourées généralement par des forêts de sapins, de pins ou de bouleaux. Une famille peut posséder plusieurs katas, et, quand la pêche est finie à un endroit, elle va dans un autre. Pendant l'été, ces Lapons se nourrissent de poissons ; ils en fument et en salent de grandes quantités pour leur usage de l'hiver et pour la vente. Outre la pêche, ils professent encore d'autres industries ; ils fabriquent des vases en bois, des seaux, des souliers, etc. Aux



Pêcheurs norvégiens.

endroits où le pâturage est bon et le poisson abondant, ils perfectionnent leur kata, entretiennent une vache ou deux et quelques rennes, et deviennent des Lapons sédentaires. Dans l'hiver, ces petits endroits sont les rendez-vous des Lapons montagnards.

Dans la paroisse d'Arvidiaur, sur les rivages du lac Jerfoiaur (qui forme le bassin supérieur de la série des lacs à laquelle appartient l'Arvidiaur) et de la rivière Byske, qui coule directement dans le golfe de Bothnie, au-dessus de Skelleftea, est située la pittoresque habitation d'un Lapon pêcheur, avec deux garde-manger sur des poteaux ; à gauche on a établi un châssis pour sécher le poisson, et sur le premier plan une hassja pour sécher le foin. (Voir la planche 1, p. 195.)

On voit dans certains districts de petites maisons bizarres (*la nialla*) faites en rondins, soutenues par une seule poutre, quelquefois par quatre, assez élevées au-dessus du sol pour qu'en hiver la neige ne puisse les couvrir, et qu'en été les loups, les renards ou autres bêtes malfaisantes soient dans l'impossibilité d'y entrer. Dans ces maisons, les Lapons montagnards conservent ce qu'ils ne veulent pas emporter avec eux, comme les fromages, les peaux et le lait pulvérisé. Une échelle est nécessaire pour y arriver, et, en cas de besoin, on se sert de la nialla comme place de refuge pendant les nuits de tempête.

Nous avons vu aussi que les Lapons demeurent ensemble dans de petits hameaux. Ceux-ci sont toujours situés sur les bords des rivières ou des lacs. L'église, le presbytère et la maison d'école sont les bâtiments principaux de l'endroit. Ces Lapons sont fermiers. Dans bien des districts de la Suède, leurs maisons ont une forme particulière et ressemblent à celles des Lapons des forêts. La planche précédente (page 195) représente une rue du village d'Arvidiaur, en Pite-Lappmark.

CHAPITRE XIV

Départ du fiord Varanger. — En route vers le sud. — Assemblée laponne. — Polmak. — La rivière Tana. — Adieu au lensmand de Nyborg. — Arrivée des rennes. — Je quitte Polmak. — Sirma. — Difficultés de voyager au printemps. — Un départ dangereux. — Bousculade. — Voyage sur la Tana. — Utsioki. — Quartiers malpropres sur la route. — Segelnaes. — La rivière Karasioki. — Arrivée à Karasiok. — Quartiers confortables. — Amis dans le besoin. — Les Lapons de Karasiok. — Forêts. — Variations de température. — Funérailles.

Le voyage du fiord Tana ou Varanger au golfe de Bothnie est comparativement facile en hiver. On n'a point de montagnes escarpées à traverser; la route passe sur la rivière de Tana, qui coule dans la vallée et n'est que la continuation du fiord; après la Glommen, c'est la plus grande rivière de la Norvège.

Le long du fiord Varanger, la neige n'avait que 3 pouces d'épaisseur. Entre autres fausses notions populaires, il en est une qui dit que plus on s'élève vers le nord plus grande est la chute de la neige. Les explorateurs qui ont tenté d'aller jusqu'au pôle ont trouvé de moins en moins de neige en allant dans cette direction. Le voyageur suédois Nordenskiold et le docteur T. J. Hayes établissent que, dans les hautes latitudes, la chute avait été de 16 pouces en une année et de 2 pouces en une autre. Les espaces neigeux en Norvège et en Suède ne sont pas à l'extrême nord, la grande ceinture de neige est entre le 61e et le 64e degré de latitude.

De Nyborg à Polmak, sur la rivière Tana, la distance ne dépasse pas 18 milles. Après avoir quitté le fiord, nous prîmes par un bois de bouleaux où l'on voyait de temps à autre un beau tremble. Il n'y avait point de route, aussi avancions-nous lentement. Au bout de quelques milles, des aboiements de chiens, que nous aperçûmes bientôt, nous prévinrent de l'approche de Lapons qui ne tardèrent pas à se montrer, avec dix kerres chargés, en route pour Nyborg. Ils avaient été sur les montagnes vers Nordkyn et allaient rejoindre leurs gens. Le lensmand insista pour qu'ils me prissent avec eux, en leur promettant une bonne paye. Enfin ils dirent qu'ils s'arrêteraient à Polmak, puisqu'ils allaient au sud. Ma seule ressource était de bien payer, puisque le tarif pour la saison n'existait plus, et que l'on ne pouvait se procurer de rennes à aucune station de poste ; l'appât du gain seul engageait ces hommes à transporter un voyageur d'un endroit à un autre. Plus loin, nous arrivâmes à une kata dont les troupeaux étaient aussi partis ; les habitants attendaient ceux qui devaient venir pour les charger de leur bagage et de leurs tentes; la promesse d'une bonne paye ne put les engager à entreprendre l'excursion.

Les deux côtés de la rivière étaient bordés de terres d'alluvion prouvant l'élévation du sol ; çà et là, à travers les bouleaux, nous pûmes voir les gammes, maisons en bois des Lapons des rivières. Après une course de quelques heures, nous arrivâmes à Polmak, située à la jonction de la rivière de ce nom avec la Tana. La source de ce cours d'eau est un petit lac autour duquel la vue est fort pittoresque. L'hôtesse et la fille pouvaient à peine trouver des mots pour exprimer l'admiration que leur faisait éprouver la rivière. « Vous devriez venir ici en été ! — Y a-t-il des moustiques en juillet? — Beaucoup, beaucoup ; mais venez après qu'ils seront partis. »

On ne pouvait pas se procurer de rennes. Un ciel gris prévint le lansmand qu'il était temps pour lui de partir et, en nous séparant, il me dit : « Nous aurons bientôt le plaisir de vous revoir à Nyborg. » Il se trompait : le lendemain matin, deux Lapons, que nous avions rencontrés avec trois rennes, se déclarèrent prêts à me conduire à Karasiok.

La Tana, au-dessus de Polmak, forme, pendant une assez bonne distance, la frontière entre la Finlande russe et la Norvège. La rivière

court à travers un beau pays accidenté, couvert de bouleaux et, plus haut, de pins et de sapins; les habitants de ses bords sont en grande partie, sinon en totalité, des Lapons des rivières. De temps en temps, on voyait des fermes, généralement deux par deux, et de petits hameaux largement espacés. La route passait sur la rivière gelée. Nous fîmes halte à Sirma, à 21 milles à peu près de Polmak; des hommes se rendirent dans les montagnes pour y chercher des animaux frais — les nôtres étant exténués — en promettant de revenir le lendemain. A cette époque — la fin de la saison — les rennes sont très faibles, et nous étions précisément au plus mauvais moment pour voyager avec eux; ils se dépouillent de leur robe et de leurs cornes, et les fouilles de l'hiver les ont amaigris et affaiblis; ils se ressentent de la chaleur du soleil, et ne peuvent faire plus de 7 ou 8 milles à l'heure par la neige friable. L'endroit contenait quatre ou cinq fermes; je descendis dans l'une d'elles où la femme savait parler le norvégien. Les logements étaient assez simples; une petite chambre pour les étrangers avait une cheminée, des peaux de renne pour matelas sur le lit, les robes de la femme pour oreiller et des peaux de mouton pour couvertures; mais nous y trouvâmes du bon café, de la viande de renne, du beurre et du lait de vache. Ces gens étaient comparativement riches. La ferme comprenait trois bâtiments; ils possédaient trois vaches, un bœuf, plusieurs moutons et un certain nombre de rennes. Avant que mon hôtesse fût mariée, elle avait coutume d'aller sur les bateaux pêcheurs, et c'est ainsi qu'elle apprit à parler le norvégien. En ce moment, beaucoup d'hommes se trouvaient sur la côte, engagés dans les pêcheries; c'est pourquoi le mari n'était pas à la maison.

Les rennes frais, apparemment mal élevés, me parurent sauvages et furent harnachés avec grand soin. Avant d'atteindre la rivière, nous devions passer par un bois de bouleaux. Le jeune homme qui allait être mon guide semblait se défier de lui-même; pour nous garer de tout accident ou d'une fuite des rennes, nous attachâmes ensemble les trois kerres. Je fus assis le premier, tenant la bride de mon coursier. Lorsque le Lapon sauta dans son traîneau, et avant qu'il fût prêt, l'animal partit à fond de train, sans que son conducteur pût le retenir. Le second gagna de vitesse sur le premier; le mien voulut aller plus

vite que les deux autres, et celui de renfort, au lieu de retenir mon traîneau par derrière, partit devant. Nous étions donc dans le plus grand désordre et nous nous heurtions aux arbres; avec la rapidité de notre course nous risquions d'être lancés au loin. Je m'empressai de défaire la bride qui entourait mon poignet, afin que, si j'étais renversé, je ne fusse pas jeté contre un rocher ou un arbre. En approchant du bord de la rivière, les rennes devinrent encore plus déchaînés et allaient avec une vitesse vertigineuse. Soudain le premier véhicule toucha le tronc d'un arbre et toute la dextérité de mon Lapon ne put l'empêcher d'être renversé, précisément à l'instant où nous allions atteindre le bord de la rivière. Sa jambe s'entortilla dans la bride et son kerres passa sur lui. Le second animal fit un tour à gauche, et le traîneau contenant le bagage frappa le premier, heureusement sans toucher le Lapon. Le mien, avec une vitesse double, arriva sur les deux autres; le renne de renfort m'entraîna dans un mauvais chemin et j'allais être précipité contre un des kerres, lorsque, par bonheur, les animaux s'arrêtèrent.

Tout se passa en moins de temps que je n'ai mis à le raconter; ce fut la seule bousculade dangereuse à laquelle je fus exposé cet hiver. Mon guide se releva, furieux de sa mésaventure, mais non blessé. Ceci passé, nous n'étions plus en danger, car nous arrivions à la rivière où nous n'avions pas à nous garer des arbres et où nos rennes pouvaient prendre leur plus grande vitesse, ce qui serait même un avantage pour nous.

Après avoir un peu respiré et rajusté les harnais, nous remontâmes dans nos kerres. Au bout de quelques milles, les rennes donnèrent des signes de fatigue, car le soleil était chaud et la neige molle. Nous nous arrêtâmes à Utsioki, le hameau le plus important après Sirma, sur le côté finnois; il a une église située près de la rivière de ce nom, à sa jonction avec la Tana : il appartient à la Finlande russe. Nous trouvâmes ici des fermiers finnois et une grande maison d'habitation; c'était aussi la résidence d'un lensmand. Le nombre de rennes appartenant au district montait à plus de 40,000. Dans l'après-midi, la gelée se fit sentir, et, quand la neige fut redevenue solide, nous repartîmes. Le chemin continuait sur la rivière, avec de légères coupures sur la terre ferme pour éviter les courbes. Un autre accident arriva ici.

Comme nous traversions un bois de bouleaux l'un des kerres fut pris dans un arbre, s'arrêta brusquement en brisant le trait. Le renne, se sentant libre, partit au loin et la question fut de savoir comment le reprendre. Mon Lapon essaya de lui jeter le lasso, mais il dut y mettre beaucoup de finesse; car, lorsqu'il s'approchait, l'animal partait vivement. Il s'arrêta, marcha doucement, comme s'il ne s'occupait pas de la bête, et enfin réussit à lancer son lasso et à le réatteler. Peu après, comme nous descendions à grande vitesse le rivage escarpé de la rivière, une courbe brusque me renversa de mon traîneau avec une telle violence, que, nonobstant l'épaisseur de la neige, je vis trente-six chandelles, et les particules granulées laissèrent leurs empreintes sur mon front.

Le voyageur en ces districts trouve difficilement des quartiers d'une propreté tolérable, et même ceux dans lesquels il est finalement obligé de se tenir ne sont propres qu'en comparaison des autres. Beaucoup de Lapons des rivières sont terriblement sales; mais l'épuisement force le voyageur à s'arrêter sous leur toit. Par un beau temps d'hiver, il sait exactement où il peut stopper et reposer sans encourir un tel désagrément.

A minuit, nous arrivâmes devant une maison isolée où nous trouvâmes un homme plongé dans un profond sommeil, couché tout nu entre deux peaux de mouton noires de saleté. Il y avait une telle ordure dans cette chambre et la vermine y semblait si abondante que je ne pus y rester. Mon Lapon, très fatigué, ne semblait pas partager mon sentiment, car il était accoutumé à la malpropreté, et voulait arrêter. Après une course d'environ 60 milles depuis Sirma, j'atteignis Port, au bout de quinze heures de route, y compris quatre heures à Utsioki et une heure de repos pour les rennes sur la rivière. Ici, la chambre principale était un autre modèle de saleté; les lits malpropres avaient été remplis de vieux foin : dans l'un se trouvaient trois enfants, dans l'autre deux femmes, une vieille et une jeune, et dans le troisième le mari, la femme et un enfant. Aucun n'avait le moindre vêtement; ils s'enveloppaient dans des peaux de mouton dégoûtantes. Il ne me fut pas facile de réveiller l'homme, que je dus secouer plusieurs fois avant de réussir. Il passa une longue chemise de laine, entra dans une autre chambre et fit du feu dans le poêle. Je fus heu-



Lapons montagnards de Korosjok.

reux de voir que le lit en bois était nu. Il prit dans un coin une peau de renne propre ; si jamais elle avait contenu de la vermine, la gelée l'en avait sûrement débarrassée. Mon compagnon m'offrit de coucher à côté de moi : je déclinai son offre sans l'offenser ; il croyait que nous aurions plus chaud si nous couchions ensemble.

Au-dessus d'Utsioki, à une distance de 7 milles à peu près, j'avais vu un sapin solitaire sur la rive droite de la rivière, dans la forêt de bouleaux ; je reconnus par là que les forêts de sapins ne devaient pas être éloignées. En avançant, j'en rencontrai deux bosquets, et d'autres devinrent plus nombreux sur la rive gauche de la rivière. De temps en temps, le long du chemin, on apercevait des fermes, et enfin nous arrivâmes au hameau de Segelnaes, le dernier avant d'atteindre Karasiok. Ici, la maison était confortable ; mais la chambre des voyageurs offrait un aspect curieux. Sur les planches s'étalaient en grand nombre de bouteilles vides de vin et de bière, avec des restes de chandelles de cire, des assiettes d'étain, des verres et des soucoupes, des couteaux et des fourchettes ; un miroir et quelques peintures grossières pendaient aux murs. Seules, une vieille femme et deux jeunes filles laponnes étaient au logis ; elles avaient assez bonne mine, quoique l'une eût des taches de rousseur et que leurs cheveux fussent d'un brun foncé. C'était la ferme d'un homme riche qui possédait un cheval. La vieille femme parut enchantée d'une bague que je lui donnai, et les filles, de colliers à gros grains dont je leur fis présent.

A une courte distance au-dessus de Segelnaes, la Karasioki débouche dans la Tana. En remontant cette rivière pendant quelques milles, nous arrivâmes à Karasiok, qui, par la route du fiord Tana ou Nyborg, n'est pas éloigné de plus de 120 milles. Notre arrivée fut annoncée par les aboiements furieux des chiens, et deux fois je faillis être dévoré par l'un d'eux, plus féroce que les autres. Les gens s'étaient déjà retirés et l'on ne voyait pas une âme ; mais la fumée qui sortait en spirales des cheminées prouvait que tous n'étaient pas encore endormis. Mon Lapon fit halte devant une grande maison de bois à deux étages, bien construite, demeure hivernale de herr F..., le marchand de l'endroit : il n'y avait personne à la maison et point de rennes ; herr F... et ses filles étaient partis la veille pour le fiord Alten, emmenant avec eux vingt-cinq rennes. Il s'en allait généralement le 1er avril et ne revenait

que le 1er décembre; mais cette année il était resté chez lui plus longtemps que d'habitude. Je remis la lettre que j'avais pour lui à un commis auquel était confiée la garde de sa maison. L'hospitalité habituelle ne me fit pas défaut; je devins le seul occupant de ce grand et confortable bâtiment, me livrant à toutes les douceurs d'un excellent lit de plumes, qui, bien que désagréable en été, a beaucoup de charmes en hiver dans ce rude climat.

Karasiok est un village de 125 âmes, entièrement habité par des Lapons norvégiens; son importance dérive de ce qu'il est un des principaux centres pour les Lapons nomades. Il a une église avec un presbytère que le pasteur n'habite qu'en hiver, et une école qui est ouverte six mois de l'année; c'est aussi la résidence d'un lensmand. Depuis le sud, on trouve des chevaux au nord jusqu'à Karesuando; du nord au sud, jusqu'à Karasiok. Comme l'homme, le cheval paraît prospérer dans tout climat. On s'en sert ici pour charrier le bois et on le nourrit de foin; mais, pour voyager, on utilise le renne. La taxe de Karasiok à Bosekop était d'un dollar pour chaque renne. Toutes les maisons étaient construites en bois. Les gens vivent ici, comme le font les Lapons des rivières, des produits de la laiterie, de l'élevage de quelques chevaux, de la pêche du saumon, et de l'accroissement de leurs rennes. C'est le seul endroit de la Suède et de la Norvège où il soit permis de vendre des spiritueux, grâce à un vieux privilège possédé par herr F... Comme dans tous les petits endroits, l'arrivée d'un étranger causa de l'animation. Le maître d'école et le sous-lensmand, Lapons tous deux, vinrent me voir. Le dernier, nommé Johnsen, me plut particulièrement par son honnêteté et son obligeance; il avait reçu une bonne instruction primaire.

Le lensmand, pour lequel j'avais une lettre, n'était pas chez lui; mais sa femme me reçut avec toute la bonté norvégienne et insista pour que je vinsse prendre mes repas chez elle. Sa simple maison de bois était un modèle de propreté et, avec celle du marchand, elle aurait pu servir d'exemple à la population malpropre. Aux fenêtres du parloir, des œillets et des roses en pleine floraison étalaient leur carnation et semblaient regarder la neige à travers les vitres; un piano trônait dans un coin de la chambre. Une famille de jeunes enfants charmants faisait oublier son isolement à la maîtresse de la maison.

Pour les Lapons, le printemps était venu, et tous étaient vêtus de leurs longs costumes en vadmal. Les femmes ne portaient point de ceinture chez elles et semblaient être ainsi dans de grandes robes de chambre. Les Lapons de Karasiok et ceux de leur voisinage se font remarquer par leur beau physique et sont les plus grands de ce peuple étrange ; le maître d'école n'avait pas loin de six pieds ; les femmes aussi sont de haute taille et solidement bâties ; leurs pommettes sont saillantes ; beaucoup ont des cheveux foncés et il en est peu de blondes ; elles ont généralement les yeux d'un gris verdâtre, mais on en rencontre avec des yeux noirs ; les yeux bleus et les cheveux blonds sont rares. Beaucoup proviennent de sang mêlé et portent tous les signes caractéristiques de la race prédominante. Les hommes se coiffent de bonnets carrés en flanelle rouge ou bleue, ornés de duvet d'eider ; les femmes mettent dans leurs coiffures des carcasses de bois qui leur donnent un air singulier. Les habits d'été sont généralement bleus ; quelques-uns en ont de blancs avec des rubans de couleur éclatante.

Des forêts de sapins, remarquablement belles, se faisaient voir sur les bords de la Karasioki et de la Tana ; certains arbres atteignaient 18 et 20 pouces de diamètre ; ils poussaient sur les terrasses alluviales et disparaissaient graduellement à mesure que le sol s'élevait, pour reparaître de l'autre côté du talus, vers Karesuando. Une fois coupés ils ne repoussent plus, comme plus loin au sud, et c'est à peine si l'on voyait de jeunes arbres ; dans les circonstances favorables, il faut de deux cents à trois cents ans pour qu'ils atteignent leur pleine croissance. Le pays au loin est couvert de gravier glaciaire ; le fond des rivières et des vallées se compose de matières stratifiées, de sable fin en quelques endroits, et, dans d'autres, de gravier grossier. Nous avons déjà dit précédemment qu'on trouve de l'or dans ces régions, mais aucun essai n'a été tenté pour utiliser cette découverte. Ici, les forêts appartiennent au gouvernement et il faut une permission spéciale pour les abattre ; les arbres à couper sont marqués par le lendsmand, et l'on paye tant par arbre. Les règlements sont tellement stricts que les endroits de coupe sont indiqués, et même les arbres qui doivent servir pour le chauffage sont marqués tous les ans. L'été est trop court pour que les céréales puissent mûrir. Le climat de Karasiok est chaud en été et excessi-

vement froid en hiver. A cette époque de l'année, dans ces latitudes élevées, les variations quotidiennes de température sont très grandes.

Le soleil était devenu si brûlant, qu'il me fut impossible de voyager de jour, je dus le faire pendant la nuit. A cinq heures du soir, la neige recommençait à geler; le renne pouvait alors marcher et les kerres glissaient facilement. A Karasiok, le 2 mai, le crépuscule n'était pas aussi brillant qu'à Vardœ le 24 avril, parce que l'endroit est plus au sud. Le moment le plus obscur de la nuit arrivait un peu après onze heures; mais alors même on pouvait lire. On distinguait encore Jupiter et Vénus à une heure et demie, mais on n'apercevait aucune autre planète.

Un après-midi, au coucher du soleil, un cortège funèbre traversa Karasiok. Un Lapon, venu de très loin, conduisait un kerres auquel était attaché un autre — le cercueil — et une jeune femme laponne suivait par derrière. Ces deux gens venaient de faire 63 milles pour enterrer un vieillard qui était décédé à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Le lendemain, je suivis le convoi jusqu'à la tombe; trois personnes munies de cordes et d'une scie, avec l'homme et la femme déjà cités, le composaient. Les hivers sont si rigoureux en Laponie et dans bien des parties de la Scandinavie, que le sol est gelé à une profondeur considérable et qu'il offre autant de dureté qu'un roc; c'est pourquoi, en automne, on creuse une fosse commune dans laquelle on dépose les morts jusqu'au printemps, époque à laquelle on les déplace pour les mettre dans les tombes de leurs familles respectives. Le cimetière n'étant pas loin, nous marchions lentement et en causant jusqu'au monastère où nous arrivâmes à l'entrée. On ne voyait au-dessus de la neige que les sommets de trois croix de bois; sur l'une d'elles était écrit en grandes lettres grossières, M. I. D., ce qui signifiait, probablement, Marit, fille d'Ivor. Les planches qui couvraient le trou, pour empêcher la neige de le remplir, furent enlevées, et au fond nous vîmes quatre cercueils; c'étaient des kerres couverts, dont les extrémités avaient été sciées. Ils scièrent aussi celles du kerres que l'on apportait, le descendirent dans la fosse, sur laquelle ils replacèrent les planches, mais non avant que chacun y eût jeté un peu de terre et dit une prière silencieuse

CHAPITRE XV

Sortie d'embarras. — On me procure des rennes. — Nils Piersen. — Giusiavre. — Je quitte Karasiok. — Rennes rétifs. — Voyage sur la Karasioki. — Assebagli. — Sommeil sur la neige. — Difficulté d'avancer. — Giusiavre. — Hospitalité de Nils. — Adieu à Giusiavre. — Campements lapons. — Une conversation intéressante. — Lapons aux États-Unis. — La rivière Alten Birki. — Kautokeino en hiver. — Place encombrée. — Toilette de bébés lapons. — Troupeaux de rennes. — Départ de Kautokeino. — Gibier sur la route. — Suajarvi. — Arrivée à Karesuando et départ. — Un accueil cordial à Kuttainen. — Songamuodka. — Un honnête garçon. — Arrivée à Pajala. — La première pluie de l'année.

Nils Piersen Giusiavre, qui était venu pour l'enterrement, consentit à me conduire à Kautokeino. Le commis de herr F... fut aussi content de me voir sortir d'embarras que s'il avait dû lui-même entreprendre le voyage. « Je connais l'homme, me dit-il; on peut se fier à lui. Le prix de 10 dollars est élevé; mais, lorsqu'il arrivera à sa ferme, il sera obligé d'envoyer au loin chercher des rennes. » Je savais que j'aurais à payer cher par toute la route, parce que l'un dirait à l'autre combien il avait reçu; en outre, la saison du tarif était passée, le voyage devenait mauvais et il fallait le faire de nuit; pourquoi n'essayeraient-ils pas de conclure un bon marché, sans aller cependant jusqu'à l'extorsion?

La femme du lensmand ne voulut pas me laisser partir sans que j'emportasse deux ou trois miches de pain qu'elle avait fait cuire spécialement pour moi, et, avant de monter dans mon pulka, elle insista pour que je prisse une tasse de chocolat. Nils Piersen était grand, mais pas fortement sanguin; il y avait dans sa figure quelque chose de si bon, que je l'aimai tout de suite. Sa fille, qui l'accompagnait, me parut un vrai

spécimen de la Laponne montagnarde, petite, nerveuse et forte. Le renne que dirigeait Nils était un puissant et magnifique animal, aux cornes superbes; mais on ne l'avait dressé que depuis peu et il était encore sauvage et rétif. Celui de sa fille et le mien, bêtes splendides, étaient brisés au harnais. Mon bagage et la fille occupaient le même kerres; nous n'avions point de renne de renfort. Nils tenait la tête; son renne partit comme un fou, à grande vitesse, mais ne voulut pas suivre la piste tracée. Deux ou trois fois il se retourna soudainement et voulut traverser la rivière; Nils dut mettre pied à terre et le conduire pendant quelque temps par les cornes. La course frénétique du conducteur avait rendu nos rennes rétifs et, comme nous ne pouvions continuer de marcher ainsi, il fut décidé que la fille prendrait la tête. Nous attachâmes nos kerres l'un à l'autre, en mettant celui de Nils à l'arrière; son renne refusa de suivre et prit la tête, heurtant mon kerres contre le premier avec tant de force que je fus en danger d'être renversé. Une ou deux fois le renne mit ses jambes dans mon traîneau. J'insistai pour changer l'ordre et laisser chaque véhicule libre. On attela la brute rétive au kerres de la fille, qui donna son renne à Nils. Ce moyen ne réussit pas mieux; car la fille ne put diriger l'animal, n'étant pas assez forte, et plusieurs fois elle fut renversée. Nils, qui avait eu quelque repos, le reprit en main et enfin ses sauvages cabrioles et la poigne énergique de son conducteur le fatiguèrent; il devint traitable.

Nous glissâmes rapidement sur la neige solidifiée par la gelée, en prenant notre course le long de la voie bien battue par la rivière Karasioki; ses bords étaient flanqués de terrasses et les collines portaient des bouleaux effeuillés et de grands sapins. A quelques milles plus haut était situé Assebagli avec ses nombreuses maisons de foin. Beaucoup de Lapons du hameau de Karasiok viennent ici en été à cause du beau foin que l'on conserve pour les chevaux. Un cours d'eau, le déversement du petit lac Ceinoiavre, se jetait dans la rivière à cet endroit. Plus haut, nous quittâmes la Karasioki et nous rencontrâmes la Jesioki, un autre de ses affluents. Les sapins devenaient plus rares; ils ressemblaient à des sentinelles veillant sur le pays et sur les forêts de bouleaux qu'ils dominaient.

Nous nous arrêtâmes et nous permîmes à nos bêtes de paître, tout en les liant de longues cordes, de crainte qu'elles ne voulussent s'éloi-

gner pour chercher de la mousse. La majeure partie des rennes appartenant aux Lapons ne veulent pas manger de mousse qui a été engrangée, parce qu'ils n'y sont pas habitués. Nils et sa fille, qui avaient à peine dormi de trois jours, semblaient exténués. Je couvris ma figure de mon masque et je m'endormis sur la neige, où je reposai trois heures.

On ne voyait plus de sillons ; seulement, de temps en temps, nous apercevions les traces que Nils et son convoi funèbre avaient laissées pendant leur trajet vers Karasiok. Parfois notre piste se rapprochait des bords glacés de la rivière, et il fallait des soins infinis pour empêcher nos traîneaux de glisser et de s'enfoncer dans les profondes crevasses de la glace, sous laquelle nous entendions se précipiter l'eau. Les nombreux blocs erratiques du courant et les rapides avaient rendu la glace si inégale, que nous ne pûmes suivre le lit de la rivière. Après quelques milles, nous entrâmes dans le Giusiavre, lac étroit, dont la rivière est le déversement et sur les bords duquel se trouvait la ferme de Nils Piersen ; elle est à environ 63 milles de Karasiok et nous étions demeurés dix-sept heures en chemin. Le pays est accidenté et la scène sombre et déserte ; la neige avait plusieurs pieds de profondeur ; on apercevait des bouleaux effeuillés dans les branches desquels le vent gémissait tristement, et au delà du lac glacé la ferme semblait solitaire. Il neigeait à notre arrivée, mais les flocons qui tombaient étaient fins et légers.

Il y avait quatorze vieilles maisons de bois, bizarres et battues par le temps, les unes soutenues par des pieux de plusieurs pieds de haut et toutes avec des toits couverts de terre. Plusieurs appartenaient à des Lapons et servaient de magasins. Près de la maison de ferme coulait la petite Vuodasioki. La maison d'habitation, très confortable, se composait de deux chambres assez grandes, séparées par un large hall où du bois de chauffage, des souliers, des vêtements de fourrure et d'autres habillements étaient pendus ou laissés à l'abandon. Dans une des chambres demeuraient la famille et les amis, et, pendant le jour, elle présentait un aspect animé. Un bon feu flambait dans la vaste cheminée sous un grand chaudron plein de viande de renne. Les Lapons étaient assis par terre, vêtus de fourrures et de peaux, les uns mangeant, les autres fumant. La nuit, les commensaux dormirent par terre, n'importe où.

La femme de Nils, beaucoup plus âgée que lui, semblait être le produit du croisement d'un Lapon et d'une Finnoise ; il avait aussi une fille nubile et presque belle ; toutes deux portaient un vêtement de vadmal grossier, de couleur bleue, tel que je l'ai déjà décrit. Une vieille femme, âgée de quatre-vingt-dix ans, veuve de l'homme qui venait d'être enterré, demeurait avec la famille.

Avant de visiter cette partie du pays, j'étais sous l'impression que les longues journées de clarté continuelle, ou les courts jours obscurs, devaient faire dégénérer l'homme ; c'est le contraire que je trouvai ; plus je m'avançai vers le nord de la Suède ou de la Norvège, plus le peuple me sembla sain, les familles plus grandes et plus nombreuses, les naissances proportionnelles à la population. Il n'est pas rare de voir une famille de quinze à dix-huit enfants d'une seule femme, et quelquefois, mais rarement, vingt et vingt-quatre. Le poisson et le lait sont évidemment une bonne alimentation pour l'accroissement de l'espèce humaine. J'ai rencontré beaucoup d'hommes et de femmes très robustes encore à un âge avancé.

A mon arrivée, la mère et la fille firent un nettoyage général de la maison et particulièrement de la chambre des invités ; elles lavèrent aussi le plancher et les fenêtres ; les articles disséminés un peu partout furent remis à leurs places ; elles sortirent de l'armoire des peaux de rennes fraîches, elles mirent du foin nouveau dans le lit, jetèrent pardessus des peaux de mouton blanches comme la neige, et empilèrent dans un coin les nombreux filets suspendus aux murs. Elles allumèrent un bon feu dans le poêle afin que le plancher séchât vivement. Quatre vaches, dix moutons, un bœuf et un veau, composaient la subsistance de la ferme ; Nils possédait aussi un troupeau de rennes. De plus, il avait un petit magasin et vendait aux Lapons de la farine, du café, du sucre, du sel, du tabac et des allumettes, et leur achetait des peaux, des souliers et des gants. C'était un homme intelligent et énergique. « La pêche du saumon et la chasse à tir sont bonnes ici, me dit-il ; il y a énormément de ptarmigans, et je voudrais que vous vinssiez et que vous demeurassiez avec moi. »

L'eau limpide du lac, la belle petite rivière Vuodasioki, les talus herbeux, le beau feuillage des bouleaux et les longues collines ondulantes, étaient sans doute pittoresques, mais les moustiques détrui-

saient tout le charme et tout le confort en été. Je ne pus boire suffisamment de lait et de café, ni manger assez de viande de renne, de fromage ou de beurre, au gré de ce bon et généreux garçon. Les visiteurs Lapons eurent aussi un moment agréable ; car Nils avait rapporté de Karasiok quelques fioles de spiritueux, et, après un verre ou deux, ils paraissaient contents d'eux-mêmes et de tout le monde.

Cette ferme était le rendez-vous des Lapons montagnards qui aimaient à venir s'y reposer et à fumer pendant quelques jours ; ils apportaient leur nourriture avec eux et, la nuit, ils dormaient sur le plancher. Leurs femmes et leurs enfants venaient aussi et étaient sûrs d'être bien accueillis à la ferme. Je ne m'étonnai pas que Nils eût reçu une légion d'amis.

Le 4 mai je quittai Giusiavre avec Nils. Le jour était nuageux, le thermomètre se tenait à 15° au-dessus de zéro[1] ; par conséquent, la journée se montrait excellente pour voyager. Les chiens nous suivirent en dépit des vociférations lancées pour les rappeler. Nous prîmes d'abord notre course sur la Vuodasioki où les rennes coururent à plein galop ; puis, quittant le cours d'eau, nous longeâmes le Lappojavre. La neige était perforée partout de trous profonds que les rennes avaient faits pour arriver à la mousse. La surface paraissait avoir été grossièrement labourée, les trous ayant été en partie remplis à nouveau par le vent. La chaleur du soleil avait commencé à faire son effet sur la végétation malgré la profondeur de la neige, qui, dans ce district, avait de 5 à 6 pieds, et les bouleaux étaient en pleine frondaison.

Nous avions atteint le sommet du plateau qui divise l'écoulement des eaux des rivières Alten et Tana. Les Lapons erraient avec leurs troupeaux, marchant sur des patins à neige, les chiens maintenaient les rennes ensemble; ils allaient vers de nouveaux pâturages où la neige était moins profonde et d'où le vent l'avait en partie enlevée.

Nous rencontrâmes une famille en marche, quelques femmes tenant leurs bébés sur le dos dans des berceaux avec leur bagage; puis une famille composée d'un vieillard, trois femmes et plusieurs enfants, récemment arrivés et en train de dresser leur tente. Plus loin, je m'arrêtai à un autre campement. On avait déharnaché le renne qui avait

1. Thermomètre de Fahrenheit

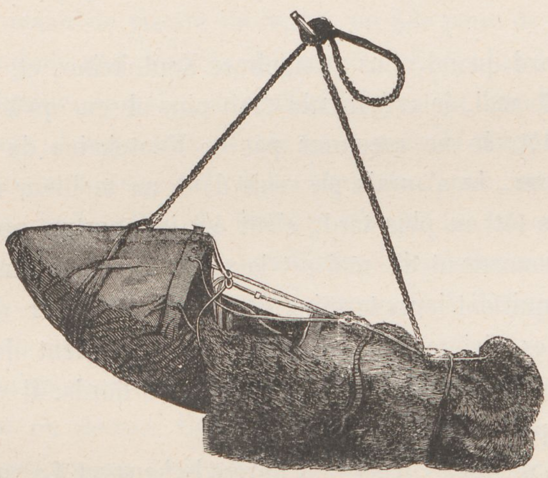
traîné le bagage; les enfants, montés sur des patins à neige, couraient tout alentour à la recherche de branches de genévrier et de bouleau nain pour combustible, et, tout près de là, on voyait un grand troupeau de rennes dont presque tous étaient couchés dans la neige. Ils venaient de loin et semblaient trop fatigués pour chercher la mousse en creusant. Les chiens, blottis près du feu, paraissaient épuisés.

Nous fûmes bien accueillis dans la tente, où immédiatement on nous servit du café, du lait, et l'on tira d'un petit sac les cuillers d'argent. Ceci m'étonna, car la saison de traire n'était pas encore venue; les femmes s'en aperçurent et me firent remarquer que c'était du lait de vache, que leur mère, qui demeurait à Kautokeino, leur avait donné la veille. « Alors, dis-je, votre mère n'est pas une Laponne montagnarde? — Non, répondit l'une d'elles; mais, j'ai épousé un Lapon montagnard et je dois suivre les rennes; cependant, je vais souvent à Kautokeino voir mes gens. J'ai une sœur en Amérique. » — Je crus avoir mal compris. « Oui, reprit-elle, j'ai une sœur à Chicago; elle se nomme Ella. Elle a épousé un homme de Tromsœ et ils sont partis pour Chicago. Ma mère vous donnera son adresse quand vous irez à Kautokeino. » Pendant qu'elle parlait, elle lavait les tasses et les cuillers avec de l'eau de neige qu'elle avait fait fondre dans un pot de fer sur le feu. Puis elle prit du sucre dans un petit coffre, pour mon usage personnel, le cassa avec ses dents et remplit la tasse jusqu'au bord; elles font toujours ainsi, car elles rougiraient de paraître avares. Quand je partis elle me dit : « N'oubliez pas d'aller voir ma sœur, et dites-lui que nous nous portons tous bien, et que Dieu est bon pour nous. Que Dieu la bénisse! c'est souvent notre prière. »

Je vis sa sœur à Chicago dans l'hiver de 1878. Personne ne s'imaginerait qu'elle est Laponne; sa tenue bienséante, ses yeux noirs, ses cheveux foncés et ses pommettes hautes ne l'indiquent pas. Son mari était tailleur; ils vivaient modestement, mais confortablement et la piété de leur foyer septentrional les avait suivis dans leur nouvelle demeure. Plusieurs Lapons de Finmarken ont émigré en Amérique où ils se disent Norvégiens. Il en est qui sont devenus riches, un entre autres qui habite une belle maison et a un grand magasin. Beaucoup de Lapons sont bien élevés, et l'on en trouve en Norvège qui pratiquent les professions de marchand et d'instituteur; ils ont beaucoup

d'intelligence, réussissent dans les affaires, et les Norvégiens les respectent.

Arrivé aux collines escarpées qui conduisent à la rivière, Nils s'arrêta pour attacher ensemble nos deux kerres, derrière lesquels il mit deux rennes qui durent agir comme freins. Il me donna un bâton court dont j'enfoncerais le bout dans la neige pour guider mon kerres. Quant tout eut été disposé comme il l'entendait, Nils sauta dans son traîneau, avec les jambes en dehors, et nous partîmes à toute vitesse. Il aurait été impossible de descendre directement, car la neige étant tendre et encroûtée, les kerres auraient couru sur les jambes des rennes; nous



Berceau lapon.

allâmes donc en zigzag, m'attendant, pour mon compte, à être jeté dehors à chaque tournant un peu brusque.

Nous fîmes halte à une ferme appelée Birki, sur la rive gauche de la rivière, après avoir parcouru depuis Giusiavre à peu près quatre-vingt-quatorze milles anglais. Cette ferme se composait de quatre corps de logis. Celui servant d'habitation était bas et construit en bois, avec le toit couvert d'une épaisse couche de terre. La chambre avait neuf ou dix pieds de long sur sept ou huit de large; la cheminée se trouvait dans un coin; un lit et un coffre en bois, sur lequel on s'asseyait, formaient tout le mobilier. L'annexe était construite en gazon, et dans l'entrée on avait empilé du bois, des peaux et des filets, tandis que l'autre chambre était complètement vide. Une autre maison,

également en gazon, contenait trois chambres ; dans l'une, il y avait une grande quantité de mousse pour les rennes ; celle du centre était vide, et dans la troisième on avait logé trois vaches, un veau et cinq moutons ; un énorme chaudron, dans lequel de la mousse détrempait pour les vaches, pendait sous une large ouverture du toit. Deux huttes en rondins, soutenues sur des piliers de bois, servaient de magasins et renfermaient la farine, le poisson salé, les peaux, les vêtements et les biens mondains de la famille. La mère et la fille pêchaient dans la rivière, coupaient le foin, recueillaient la mousse d'hiver, allaient chercher le bois, et travaillaient aussi durement qu'un homme ; un chien fidèle leur tenait lieu de compagnon et de protecteur.

Il était tard quand nous atteignîmes Kautokeino, et, quoique nous fussions au 7 mai, le crépuscule était plus obscur qu'à Vardœ douze jours plus tôt. Je ne reconnus pas le Kautokeino de l'été dans ce hameau d'hiver. Je n'aurais pu venir dans un meilleur moment : une semaine plus tôt ou plus tard, c'eût été inopportun pour mon but. Ici, le commencement de mai est la saison du mouvement pour les Lapons. Ils quittent leurs terrains de pâture de l'hiver dans les pays bas, près des rivières et des bois, et se rendent dans les pays hauts et dans les pâturages d'été, auprès des fiords. Il est important pour eux de partir avant le dégel.

Beaucoup de rennes passèrent devant le hameau. La vue d'un grand nombre de ces animaux se mouvant sur les vastes collines encore revêtues de neige et sans routes, est fort belle, surtout quand plusieurs troupeaux se suivent. A distance, je les prenais souvent pour des taches noires produites par les sommets de bouleaux ensevelis dans la neige, et je n'étais détrompé qu'en voyant s'avancer ces masses noires. Les Lapons, hommes et filles, chaussés de patins à neige, pressaient la marche des troupeaux, pendant que les chiens ramenaient les traînards dans les rangs ; la masse s'éloignait graduellement et n'apparaissait plus dans le crépuscule que comme un nuage noir à l'horizon.

Le hameau était en pleine activité. Chaque maison regorgeait de Lapons venus pour voir leurs parents et leurs amis, ou pour laisser ce qu'ils ne voulaient pas emporter et pour acheter de la farine, du

café, du sucre, etc. Comme de coutume, ils dormaient par terre sur des peaux; à cette époque, par suite de la multitude des hôtes, les maisons étaient particulièrement malpropres et on ne pouvait les nettoyer qu'après le départ de la foule. Chaque chambre abritait au moins dix personnes, qui y faisaient leur cuisine et qui jetaient sur le plancher les os et les débris de leurs victuailles; tous fumaient ou prisaient (car ce sont d'enragés priseurs); ou bien ils chantaient, jouaient aux cartes, riaient ou causaient. L'accueil fait aux amis était cordial, d'autant plus que plusieurs mois allaient se passer avant de les revoir. Lors de ces visites, les invités apportent leurs provisions. L'hospitalité de l'hôte est sans bornes quant au logement; il reçoit généralement un grand morceau de viande de renne, ou une paire de gants ou de souliers quand un ami s'en va. Durant son séjour, l'invité régale son hôte et sa famille de café, et ceux-ci lui rendent la politesse avec le même breuvage; lorsqu'ils sont très bons amis, la femme cuit du pain pour eux; l'aliment principal est la chair de renne, mais on mange aussi du pain, du beurre et du fromage. Ce que les Lapons boivent de café est presque incroyable; la bouillotte est constamment sur le feu. A Kautokeino, le grand mouvement commence à Pâques et continue jusqu'au 10 ou au 15 mai.

Ce qui m'amusait toujours, c'était de voir les bébés lapons dans leurs *katkem* ou *komse*. Ces berceaux sont faits d'un seul morceau de bois et ont environ deux pieds et demi de longueur, sur quinze à dix-huit pouces de largeur; la mère suspend ce berceau à son épaule et souvent elle affronte ainsi de terribles tempêtes dans ses courses hivernales. Par les grands froids, on les couvre d'une peau supplémentaire. On laisse les enfants dans ces berceaux jusqu'à ce qu'ils commencent à marcher.

Les bébés lapons sont tenus très proprement et lavés entièrement tous les jours. En entrant dans une maison, je vis un enfant couché par terre sur une peau et criant furieusement. Sa mère, grande et belle femme, aux cheveux châtain foncé, aux yeux bleus, se tenait à côté de lui et préparait sa toilette avant de le mettre dans son berceau. Elle avait devant elle un grand vase de bois rempli d'eau chaude, dans lequel elle trempait sa main pour en apprécier le degré, et y ajoutant de la froide quand c'était nécessaire. Lorsque tout fut prêt,

elle déshabilla l'enfant, et, le mettant dans un grand bassin ovale de bois ou baignoire, elle posa sur lui une couverture de coton; puis elle enveloppa de cette couverture le vigoureux petit gaillard qui piaillait de toutes ses forces, mais qui s'arrêta dès qu'il se sentit dans l'eau; elle le lava jusque par-dessus la tête, puis l'essuya avec douceur. Le berceau était garni au fond de beau lichen, doux et bien sec



Lapon norvégien.

sur lequel on avait étendu une petite couverture de coton. Le bébé tout nu était couché dessus et enveloppé d'un morceau de vadmal et d'une peau de mouton, le tout retenu par une corde passée dans des trous de chaque côté du berceau. Ce procédé ne lui plut pas énormément, car il continua de pleurer et ne se calma que quand sa mère lui donna le sein. Chaque jour l'enfant était traité ainsi et préservé de la vermine.

La fin d'avril et le commencement de mai constituent la saison où le renne met bas; la période de gestation dure trente-trois semaines; on porte les petits ou bien on les met dans un traîneau. Quand la femelle appelle son petit, elle fait entendre un grognement particulier auquel répond le veau. Beaucoup d'animaux avaient déjà perdu leurs cornes. Les grandes cornes ressemblaient à celles des cerfs; la femelle est plus massive que le mâle; elle a les membres plus forts, la tête plus



Renne avec un paquet, et son conducteur lapon.



Souliers d'été lapons.

courte, le museau plus grand et plus large, à peu près comme celui d'une vache; ses sabots sont plus développés et plus grands. Le poil est gris, grossier et très épais, surtout en hiver; il a quelquefois une longueur de deux pouces; la couleur du dos est plus foncée; elle est presque blanche sous le ventre; les jeunes sont d'une nuance plus tendre que les adultes. La couleur varie considérablement chez les différents troupeaux et c'est souvent ainsi que leurs propriétaires les reconnaissent.

Les rennes ne sont jamais mis à l'écurie ; ils aiment le froid et la neige. On ne les nourrit pas ; ils ne touchent pas à la mousse qui a été recueillie, à moins qu'on ne les y ait habitués. Souvent ils ne lèvent même pas la tête quand on les approche, et, comme nous l'avons vu, ils restent tranquilles quand les Lapons plantent leurs tentes. Certaines années sont défavorables pour leur accroissement, quand il y a trop de neige, ce qui les empêche de fouiller pour trouver leur subsistance ; le troupeau alors s'affaiblit, maigrit, et beaucoup meurent. Le printemps, non plus, n'est pas bon pour eux ; la neige fond pendant le jour, et, la nuit, elle forme une croûte qu'ils sont forcés de briser, ce qui leur cause des maladies et les fait boiter. Les cornes des mâles, qui pèsent souvent 40 livres, atteignent toute leur taille à cinq ou six ans ; celles des femelles à quatre ans. L'époque où elles tombent varie de mars à mai ; chez les adultes, elles atteignent leur taille complète en septembre ou au commencement d'octobre. Après huit ans, les branches s'en vont graduellement. Les omoplates paraissent un peu hautes et occasionnent une légère bosse ou protubérance. Sans le renne les Lapons ne pourraient exister dans ces régions septentrionales ; c'est leur cheval, leur bête de somme, leur nourriture, leurs vêtements, leurs souliers et leurs gants.

Les rennes domestiques sont un curieux mélange de sauvagerie et de soumission. A certains égards, ils sont bien supérieurs à tout autre quadrupède ; en troupeau, on les élève facilement ; ils restent habituellement ensemble, et, en hiver, ils demeurent où on les laisse pour se nourrir. En marche, à l'aide des chiens, ils vont en masses solides, et un troupeau ne s'éparpille pas, à moins que les loups ne viennent les attaquer ; mais, en été, quand on les laisse à eux-mêmes, ils errent au loin et à de grandes distances. Quand on les harnache, ils deviennent inquiets et défiants et il faut prendre de grandes précautions pour qu'ils n'échappent pas. Souvent le renne, quoique bien dressé, de même que le cheval, se montre réfractaire ou vicieux et il est très difficile à diriger ; c'est alors que le Lapon prouve son habileté. A l'époque du rut, la rencontre de deux troupeaux est imposante ; les mâles s'avancent l'un contre l'autre pour se charger.

La vitesse des rennes varie beaucoup selon le moment de l'année ; octobre, novembre et décembre sont les mois où ils sont le plus rapides,

car ils reviennent tout frais de leurs pâturages d'été ; le froid les fortifie et ils ne se fatiguent pas de creuser la neige pour se procurer à manger. La rapidité de leur allure dépend surtout de l'état du sol. Si la neige est bien foulée et durcie, et si les pistes sont tracées, ils vont très vite. La distance fait aussi beaucoup, de même que si le pays est montagneux ou non, et s'il y a une longue chaîne de rampes. Sur les rivières et sur les bonnes pistes, ils font de 12 à 15 milles la première heure et 20 milles et plus lorsqu'ils ont à descendre des collines. Ils peuvent voyager cinq ou six heures sans s'arrêter, la première heure rapidement, la seconde plus lentement, et, vers la cinquième, très doucement ; car alors ils ont besoin de repos et de nourriture. Au commencement de l'hiver, quand ils sont en bon état, on peut faire avec un renne rapide 150 milles en un jour, quand le pays n'est pas trop montueux et la route bonne ; plus le temps est froid, plus le renne va vite ; 70 ou 80 milles sont une bonne moyenne, mais vers la fin de l'hiver il va lentement.

Pour aller de Kautokeino à Karesuando, je laissai à l'est le pays que j'avais traversé en été. Le temps était si précieux, que je n'osai pas faire de visite au vieil Adam Triumf et à Christina, sa femme ; en outre, Henrik Pintha, mon guide, était pressé, car il savait qu'il n'avait point de temps à perdre. Nous traversâmes le plateau qui sépare les eaux de l'Alten de celles de la Muonio et les collines peu couvertes de bouleaux ; de plus, comme en été, nous passâmes sur cette partie de la Finlande qui s'introduit entre la Norvège et la Suède. Sur la route nous vîmes des ptarmigans par centaines ; ils perdaient leur plumage blanc et devenaient gris ; les lièvres également.

Le Lapon est naturellement chasseur ; dès sa jeunesse, il sait manier un fusil. Souvent, après une forte chute de neige, il poursuit le loup et l'atteint, car l'animal ne peut courir vite sur la masse friable ; il le tue, soit avec un fusil, un épieu, ou une massue. Les renards sont nombreux au nord ; il y en a de plusieurs variétés ; le rouge, le blanc, le bleu et le noir ; le dernier devient moucheté de blanc et on le connaît communément comme le renard argenté ; le bleu devient blanc l'hiver. Les ours sont superbes et varient quant à la couleur de leur fourrure ; il en est de noirs, mais généralement de différentes nuances brunes. Les oiseaux de proie sont assez communs ; on compte parmi eux le célèbre

faucon chasseur (*falco gyrfalco*) ; cet oiseau est très rare ; mais le plus beau de tous, c'est l'aigle royal (*aquila chrysaetos*). On connaît plusieurs variétés de hiboux, y compris le hibou des neiges (*strix nyctea*). Les statistiques suédoises, pour la seule province de Norbotten, démontrent que, pendant dix ans, le gouvernement a payé des primes pour 257 ours, 437 loups et 787 gloutons. Ces bêtes sauvages sont en assez grand nombre en Norvège : plus de 5,000 rennes et un grand nombre de vaches et de moutons avaient été leurs victimes.

Nos rennes n'avaient pas le moins du monde peur des fusils ; ils demeuraient parfaitement calmes lorsque, de nos kerres, nous tirions des oiseaux. L'air était si raréfié et le bruit de nos fusils si faible, que je les crus insuffisamment chargés, jusqu'à ce que j'eusse vu tomber le gibier tiré à bonne distance. Les oiseaux ne paraissaient pas effrayés et nous permettaient de nous approcher d'eux à quelques yards. Le nombre des ptarmigans en dedans du cercle arctique est énorme ; à Kautokeino seul, les Lapons en prennent au piège plus de 10,000 qu'ils portent à la côte. Quand le soleil commença à fondre la neige, nous nous arrêtâmes à l'une des fermes solitaires que l'on trouve dans ces déserts septentrionaux, sur les bords d'un petit lac appelé Suajarvi, et nous achetâmes quelques hermines qui avaient été prises au piège la nuit précédente. En descendant les talus de la Muonio, les sapins reparurent de nouveau. Nous traversâmes la rivière et, après un trajet de vingt-quatre heures, sans avoir dormi, nous atteignîmes Karesuando.

Le 10 mai, je quittai Karesuando pour me diriger vers le sud. Le temps était orageux et la neige tombait épaisse. Mon *pesh*, ou vêtement de fourrure, trop chaud la veille, me sembla bien bon. Nous fîmes la rencontre de grands troupeaux de rennes sur le côté suédois et, de temps à autre, de Lapons avec leur bagage. Les femmes marchaient comme les hommes, les unes portant leurs bébés soigneusement protégés contre le froid. C'étaient les derniers Lapons que je devais voir de cette tournée hivernale. J'avais déjà rencontré plus de 60,000 rennes ; dans peu, ils ne pourraient plus tirer de traîneaux, et devraient porter le bagage.

J'arrivai à Kuttainen au milieu de la tempête. Je dus m'arrêter à la ferme du bon Éphraïm Person, qui m'avait été d'un si grand secours à travers les montagnes de Karesuando à la Norvège. Le lecteur se rappelle

sans doute comme alors il eut soin de moi, comme il se priva de sa peau d'ours pour m'en couvrir, pensant que je souffrais dans cette affreuse tourmente. Je lui avais promis d'aller le voir à mon retour et je ne pouvais passer devant la demeure de ce brave camarade sans lui dire au moins au revoir. Son accueil fut cordial et rien ne lui parut trop bon pour moi.

Les craquements et les ruptures de la glace étaient déjà nombreux et en bien des endroits la rivière ne paraissait plus sûre, bien que la neige fût encore épaisse à la surface. Le soleil, déjà chaud, faisait fondre la croûte supérieure et l'eau filtrait au travers. Il fallut faire beaucoup de détours pour éviter les endroits dangereux. Le cheval d'Éphraïm se débattait dans la masse friable, quoique, la nuit, le thermomètre se tînt à 22° Fahrenheit. Le voyage devenant hasardeux avec un cheval, je dus me séparer d'Éphraïm.

Je m'arrêtai à Songamuodka où, par bonheur, le fermier avait des rennes chez lui. J'eus là un autre exemple de la profonde honnêteté de ce peuple. Plus d'une heure après que j'eus quitté la ferme le lendemain matin, j'entendis de grands cris derrière moi et je vis un homme qui courait vers nous aussi vite que le lui permettaient ses patins à neige; il était tout en sueur, car la surface ne se trouvait pas en condition telle que l'on pût marcher sans fatigue. Il m'apportait ma montre et ma chaîne d'or, que j'avais laissées sous mon oreiller; l'honnête garçon venait de faire huit ou dix milles pour me rattraper. J'eus de la difficulté à lui faire accepter une petite somme d'argent pour sa peine, et je n'y parvins qu'en lui démontrant que je le payais pour sa perte de temps et non pour avoir rendu ce qui ne lui appartenait pas.

Je voyageai vers le sud aussi loin que je le pus, craignant chaque jour la rupture de la glace sur la rivière. Nous avions cessé depuis peu de porter nos souliers d'hiver, qui ne sont bons que pendant les temps secs et froids, quand la surface de la neige crie sous les pieds; sans cela, la peau devient humide et molle. La chaussure d'été est en cuir préparé contre l'humidité et de la même forme que l'autre, avec un ruban pour l'attacher au-dessus de la cheville.

Le 17 mai, je traversai la Torne et je respirai librement quand j'atteignis Pajala et la grand'route. Il y avait au moins quatre pieds de neige dans la forêt environnante, mais elle disparaissait promptement

au moment de mon arrivée; près du hameau, les champs étaient déjà nus. Il neigea le 22 mai; les flocons tombaient larges et humides. Le 23, il plut; ce fut la première pluie de l'année; un épais brouillard dura tout le jour, il annonçait le printemps qui arrive alors très vite.

J'avais environ un mois à attendre avant que le premier steamer de la saison arrivât à Haparanda. Je pouvais maintenant converser en finnois, mais pas aussi couramment que je l'aurais désiré; je parcourus les hameaux des bons et hospitaliers Finlandais. Je n'étais plus un étranger pour eux; partout on me traitait en ami et en frère; j'appris plus en ce mois de leurs coutumes et de leur langue que je ne l'avais fait dans tous mes voyages précédents et mes visites en cette partie du pays.

CHAPITRE XVI

Mœurs primitives. — « Honni soit qui mal y pense ! » — Un peuple arcadien. — La Sauna ou Badstuga. — Coutume de se baigner tous les samedis. — Mon premier bain de vapeur. — Intérieur de la Badstuga. — Chaleur torride. — Eau froide. — Flagellation mutuelle. — Sortie de la Badstuga. — Sensation délicieuse à l'air froid. — Je me roule dans la neige. — Retour à la ferme. — Une scène primitive.

Les mœurs décrites en ce chapitre règnent dans la partie la plus septentrionale de la Suède, de la Norvège et de la Finlande ; on les rencontre aussi dans quelques endroits écartés d'autres provinces, plus spécialement dans la région entre le golfe de Bothnie et le cap Nord, bien qu'autrefois elles aient régné plus au sud et probablement par toute la Scandinavie. Il en est qui prouvent une innocente simplicité dont je fus étonné d'abord. Ce qui me frappa le plus, c'est que ces gens n'y voyaient pas la moindre impudeur et qu'ils étaient inconscients de tout mal ; aussi la devise anglaise : *Honni soit qui mal y pense !* me revient-elle à l'esprit, et c'est sur le principe de cette devise que je prie le lecteur de lire ce chapitre. Je décris simplement des choses que j'ai vues dans mes voyages. Ces mœurs, comme beaucoup d'autres, disparaîtront, et je veux conserver le souvenir de ce qui, bientôt, ne sera plus qu'une chose du passé !

Si je n'avais fait que visiter une fois ou deux ce pays, sans y demeurer très longtemps à chaque voyage, j'aurais entièrement ignoré une

foule de ses coutumes. Ce que je constate ici ne provient pas d'ouï-dire ; c'est le résultat de mes observations personnelles, lesquelles confirment le fait que plus un peuple est éloigné des grands centres de civilisation, plus il est primitif, plus étranges sont ses habitudes, et ses usages plus honnêtes et plus simples. Partout où j'allais j'étais reçu avec des démonstrations de joie et des exclamations de bonheur. « Soyez le bienvenu, Paul ! vous voilà de retour de chez les Lapons ! » Tels étaient les premiers mots dont on me saluait dans les fermes et les hameaux où je m'étais arrêté plusieurs fois déjà. Ma manière de vivre parmi eux comme si j'eusse été un natif m'avait acquis leur confiance et leur estime. Ils avaient appris de plusieurs façons à savoir qui j'étais, et, si quelque crainte leur était d'abord venue à l'esprit, il n'en restait plus l'apparence. Ce n'est que comme ami et frère que l'on peut entrer dans les secrets des ménages et obtenir la connaissance approfondie de leur vie réelle.

Voici comment j'en fis l'expérience : J'exprimai le désir de prendre un bain chaud, et aussitôt on en commença les préparatifs. L'étable aux vaches subit une complète transformation ; le grand pot de fer, enchâssé dans une solide maçonnerie et qui sert à cuire le fourrage pour le bétail, fut nettoyé de fond en comble et rempli d'eau ; quand elle fut chaude, on éteignit le feu ; on avait balayé partout et répandu de la paille pour que je pusse marcher sans me salir les pieds. Je venais d'entrer dans la cuve, lorsqu'une vigoureuse jeune fille de vingt ans sauta dedans tout habillée en me disant : « Paul, je suis venue pour vous aider. » A peine avait-elle prononcé ces mots, qu'elle se mit à me frictionner avec du savon de la façon la plus énergique, puis elle me flagella avec des ramilles de bouleau. La seule chose que j'eusse à faire était donc de me considérer comme son petit frère et de me laisser frotter avec docilité. J'ai été soumis au même traitement, moins la flagellation, à Stockholm et dans d'autres villes ; mais les femmes auraient pu passer pour mes grand'mères tant elles étaient vieilles.

Une des institutions les plus caractéristiques du pays, c'est la *Sauna* (maison de bain) appelée *Badstuga* en suédois. C'est une petite maison en rondins, bien close, sans fenêtres, ayant une seule ouverture au dessus pour laisser sortir la fumée ; au centre est une construction en forme de four, en pierres détachées, sous lesquelles on fait du feu jusqu'à ce

qu'elles soient brûlantes ; on éteint alors le feu et les femmes nettoient partout, enlèvent la suie, les cendres et ferment l'ouverture de la fumée. On apporte à l'intérieur un grand vaisseau rempli d'eau, dans lequel trempent généralement des brindilles de bouleau qui doivent servir de verges. La maison de bain est isolée et à une certaine distance des autres bâtiments ; c'est une mesure de précaution pour le cas où elle prendrait feu. Tous les samedis soir, été comme hiver, dans toute la contrée septentrionale, on voit la fumée sortir de ces huttes. Il est de coutume invariable pour toute la maisonnée de prendre un bain ce jour-là ; le travail de la semaine est fini et le commencement du dimanche est venu. Après s'être lavés, tous mettent du linge propre et leurs meilleurs vêtements.

L'étranger, l'habitant des villes qui passe, ne se baigne pas avec eux ; il peut avoir un bain, mais tout seul. Ce ne fut que quand ils me regardèrent comme un des leurs que j'eus la permission de les accompagner ; alors les voisins, jeunes et vieux, voulurent souvent venir se baigner avec Paul et lui tenir compagnie. Je me rappellerai toujours mon premier bain *en famille*. Un samedi après-midi, lorsque les filles eurent fini de nettoyer la badstuga, deux jeunes gens de mes amis s'écrièrent : « Paul va prendre un bain avec nous aujourd'hui ! — Oui, oui ! » s'exclamèrent les autres, parmi lesquels se trouvaient le père et la mère de la nombreuse famille. Il faisait un froid pénétrant, le sol était couvert de neige et je fus heureux que la salle de bain ne se trouvât qu'à un jet de pierre de l'habitation. De ma fenêtre, je remarquai plusieurs jeunes filles se dirigeant à pas rapides vers ce lieu, dans un costume qui me rappelait celui de l'Afrique, moins la couleur de la peau. Je ne m'étonnai pas de leur marche précipitée avec le thermomètre au-dessous de zéro. Bientôt après, trois vieilles femmes prirent le même chemin depuis une ferme voisine, mais les deux plus agées portaient des écharpes autour de la taille ; d'autres jeunes femmes les suivirent et ne tardèrent pas à se dérober à ma vue derrière la porte qu'elles fermèrent sur elles. « Il doit y avoir une sorte de réception au bain, » pensai-je. Plusieurs vieillards se montrèrent aussi et furent suivis par des jeunes gens et des enfants de toute taille ; aucun ne portait de vêtements et tous allèrent rejoindre la foule à l'intérieur.

Quand je vis le champ libre, je me dis qu'il était temps de courir jusqu'au bâtiment. Je sortis de ma chambre en me pressant autant que possible, n'étant pas plus vêtu que ceux qui m'avaient précédé. Je poussai hâtivement la porte et je fus accueilli par les acclamations de toute la compagnie. La chaleur était si intense, que je pus à peine respirer et je priai que l'on n'augmentât pas la vapeur pendant un certain temps ; la transition subite de 20 degrés au-dessous de zéro à une telle atmosphère m'accablait. Quand mes yeux furent accoutumés à l'obscurité du lieu, je pus, au moyen de la faible lumière qui perçait à travers les fentes de la porte, reconnaître mes amis. Il y avait plus de monde que d'habitude, tous les voisins étant venus pour se baigner avec Paul. D'abord je m'assis sur un des bancs inférieurs, puis sur un autre plus élevé. On jeta de l'eau sur les pierres brûlantes, ce qui produisit un tel volume de vapeur, que je ne pus l'endurer et redescendis de mon banc afin de respirer plus librement. Au bout de peu de temps, j'étais en transpiration abondante ; peu à peu on augmenta la vapeur en jetant de l'eau sur les pierres, jusqu'à ce qu'enfin l'air chaud et la vapeur devinrent presque intolérables.

Par moments, nous nous jetions de l'eau froide l'un à l'autre, ce qui nous causait une délicieuse sensation ; puis, avec les brindilles, nous flagellâmes nos dos et nos reins jusqu'à ce qu'ils nous fissent mal. « Laissez-moi vous fouetter, Paul, me disait une belle demoiselle ou un jeune garçon, et, après, vous m'en ferez autant. » C'est une opération bienfaisante qui active la circulation du sang. — Au bout d'une demi-heure, mes gens commencèrent à s'en aller, après s'être soumis à une flagellation finale dans laquelle on leur jetait de l'eau froide sur le corps ; ils retournaient alors chez eux aussi peu vêtus que quand ils étaient venus. Lorsque je sortis de la hutte, j'éprouvai un bien-être indéfinissable ; l'aspiration de l'air froid me donnait une nouvelle vigueur et me réjouissait ; je me roulai dans la neige, comme je le vis faire par les autres, puis je courus à la ferme. Dans certains endroits les hommes et les femmes ne rentrent pas ensemble ; les vieilles femmes portent une écharpe autour des reins lorsqu'elles vont au bain ou qu'elles en reviennent. J'étais sorti de la maison de bain par une température de 33 degrés au-dessous de zéro. On ne court point

de danger à marcher pendant une courte distance quand la transpiration n'est ni subitement ni entièrement arrêtée.

Une fois rentré on ne s'habille pas tout de suite ; il faut se refroidir graduellement et éponger les gouttes de sueur. Je n'étais pas depuis cinq minutes dans ma chambre lorsque, soudain, je vis ma porte s'ouvrir (ici, comme dans presque toute la Suède, les gens ne frappent pas pour entrer), et une femme, qui s'était habillée, entra sans paraître aucunement intimidée de mon aspect *in naturalibus;* elle me parla comme si j'avais été couvert de ma robe de chambre. La porte se rouvrit et une grande fille entra, puis une autre et encore une autre. Tout le voisinage allait-il venir comme à une réception ? Quoiqu'elles ne parussent aucunement troublées, moi, je l'étais ; je m'assis sur une chaise et pendant un moment nous causâmes ; elles me quittèrent ensuite et je m'habillai pour me rendre à la *stuga,* ou chambre de famille.

Au premier moment, je pus à peine garder mon sérieux, tant ce que je vis était risible. Il y avait là une foule de visiteurs, voisins de différents âges, et, parmi eux, trois vieux barbons, un grand-père, un père et un oncle assis sur un banc, les jambes croisées, sans une particule de vêtement et se rasant sans miroir. Personne ne paraissait s'inquiéter d'eux et les femmes restaient là tricotant, tissant et bavardant. La scène me parut certainement assez primitive. Quand les hommes eurent fini de se raser, on leur apporta des chemises propres et ils s'habillèrent, tout en demeurant assis. Habituellement les hommes se rasent une fois par semaine, plus souvent quand ils font la cour, et toujours après le bain parce que la barbe est plus douce.

Ces gens-là sont les seuls paysans en Europe qui prennent un bain toutes les semaines et ils se portent à merveille. Jamais je n'ai manqué de me baigner le samedi. Cette coutume provient des anciens temps ; les Norses appelaient le samedi *laugadax* (jour des ablutions) ; aujourd'hui, on l'appelle *lőrdag;* mais il n'est guère observé que dans les régions de la Scandinavie que nous avons traversées pendant l'hiver. De telles habitudes ne peuvent prévaloir que dans les centres éloignés des villes, où la simplicité des mœurs n'a été ni affaiblie ni modifiée par ce que l'on nomme les raffinements de la civilisation, et

où une vie dissolue est entièrement inconnue. Dès l'enfance, ce peuple se baigne en commun et les enfants sont élevés de cette manière; innocents de toute perfidie, ils n'imaginent pas plus de mal de ce qu'ils font au bain que s'ils assistaient à un dîner ; bien plus, les statistiques prouvent qu'aucun peuple n'est plus moral qu'eux. Après le bain, les femmes portent des robes fermées jusqu'au cou et sont très modestes en leur maintien; une femme avilie ne serait pas tolérée dans un hameau de cette partie du pays.

La coutume du bain en commun est très ancienne en Europe, et régnait chez nos ancêtres. Dans ses *Commentaires*, César parle ainsi des Germains de son temps : « Ceux qui demeurent chastes le plus longtemps jouissent chez eux de la plus haute considération; ils pensent que cela leur assure la force, la vigueur et l'énergie. Ils se baignent en commun dans les rivières, sans distinction de sexe, et portent des peaux ou de légères couvertures en cuir de daim, une grande partie du corps demeurant nue. » Tacite, Pomponius et d'autres écrivains latins témoignent aussi de la chasteté et de la pureté de ce peuple.

Ici, comme dans beaucoup de districts de Norvège et de Suède, la famille, y compris les domestiques mâles, dorment dans la même chambre, les femmes conservent leurs vêtements et reposent ainsi, tandis que les hommes n'en gardent qu'une partie. Un domestique se croirait gravement insulté et penserait que les gens de la ferme le regardent comme indigne, si on le mettait dans une chambre séparée et personne ne voudrait servir un tel maître. Les domestiques, surtout les filles, s'attendent à être traités comme des membres de la famille. Pas un fermier dans ces régions ne se risquerait de rompre avec cette coutume depuis longtemps établie : il ferait crier contre lui; il paraîtrait orgueilleux et hautain aux yeux de ses voisins. Je demandai un jour à une femme pourquoi elle n'avait point de chambre spéciale pour son homme de peine. Il me répondit lui-même : « Pensez-vous donc que je demeurerais dans une famille où je serais traité comme un chien et où l'on m'enverrait coucher dans une chambre tout seul, comme si j'étais un coquin? Non, non! Je ne veux coucher qu'avec la famille. »

Ne nous hâtons pas de condamner ce que nous avons dépassé ou ce que nous n'avons jamais connu. Tous les jours nous sommes

témoins de coutumes qui ne cadrent pas avec nos idées de propriété. Nous voyons parfois une femme nourrir son enfant en public, et certainement cette femme n'encourra pas nos reproches. En considérant le sujet, nous devons nous mettre dans l'esprit que, si nous avons beaucoup gagné en avance de civilisation, nos ancêtres étaient exempts de maints vices qui sont les produits de certaines habitudes civilisées.

CHAPITRE XVII

Arrivée du printemps. — Transition rapide. — Occupation des fermiers. — Dimanche de la Pentecôte. — Retour à Sattajærvi. — Lundi de la Pentecôte. — Je quitte Sattajærvi. — Séparation touchante. — La ferme de Varra-Perrai. — Bon accueil partout. — Une belle chanteuse. — Fin du voyage d'hiver. — Arrivée à Haparanda.

Le printemps s'avançait à grands pas, quoique de meilleure heure que de coutume. A la fin de mai, l'herbe, dans les places abritées par les rochers, était verte ; les hirondelles reparaissaient et on entendait le coucou dans les bois. Les gens saluaient avec joie ces précurseurs de l'été. Les bouleaux n'avaient pas encore de feuilles ; mais les boutons allaient déchirer leur enveloppe, les pins et les sapins étaient déjà partis pour une vie nouvelle. Partout le peuple s'occupait à labourer et à fumer les champs. A la ferme de Varra-Perrai, à neuf milles au sud environ de Pajala, je vis, le 29 mai, les gens à la charrue ; la mère, deux filles et moi-même, semant de l'orge. On disait que la ferme de Varra-Perrai était la plus avancée de celles qui environnent Haparanda. La dernière semaine de mai avait été dure pour les fermiers ; le samedi, ils étaient harassés et attendaient avec impatience le jour du repos.

Le 31 mai, dimanche de la Pentecôte, j'allai à l'église de Pajala, où j'assistai à une scène émouvante. Pendant que le pasteur prêchait, une femme eut une crise hystérique ; elle pleurait et criait que ses péchés

ne lui seraient jamais pardonnés et qu'elle était damnée pour l'éternité. Ses voisines s'efforçaient de la calmer et de la rassurer ; mais elle laissait tomber sa tête sur leurs épaules et pleurait amèrement. Durant ce temps, le pasteur, nullement troublé, continua son sermon, qui n'avait rien de pathétique ni de quoi provoquer une telle émotion. Il arrive parfois, ici, que des personnes perdent la raison à la suite d'une surexcitation religieuse.

Après le service, je me dirigeai vers le sud, au hameau de Sattajœrvi, où je fus reçu avec grande joie. Dès la première vue, les natifs de cet endroit et moi, nous avions éprouvé beaucoup d'amitié les uns pour les autres, et aucun village au nord lointain ne m'a laissé autant que celui-ci d'impressions agréables de simplicité primitive et de loyauté. C'étaient les gens qui, en 1871, voulaient que j'emmenasse Kristina en Amérique et qui, l'hiver dernier, m'avaient procuré Elsa Karolina comme interprète et comme guide sur les montagnes de la Norvège. Père, mère, fils et filles, tous parurent heureux de me revoir et me dirent : « Paul, vous n'êtes plus un étranger pour nous et nous vous considérons comme un des nôtres. — Venez dîner avec nous aujourd'hui, Paul, disait l'un, nous avons un très beau poisson que nous venons de prendre. » (On trouve dans ces petits lacs des brochets énormes qui atteignent quelquefois quatre pieds.) « Venez dîner avec nous demain, » s'écriait un autre ; et, en passant devant la maison d'une pauvre femme, je l'entendis me dire : « Entrez, Paul, j'ai préparé une tasse de café pour vous ; » elle ne pouvait m'offrir davantage. D'autres encore firent du pain et des gaufres ; le lait avec la crème la plus épaisse était réservée pour Paul.

Le lundi fut aussi observé comme jour de fête ; personne n'alla dans les champs, et, de même que dans beaucoup d'autres hameaux, les jeunes gens se livrèrent à toute sorte de passe-temps, chantant en chœur, sautant et *flirtant* un peu. Je pris part à leurs amusements et j'eus la satisfaction de voir qu'aucun des jeunes fermiers ne pouvait sauter aussi loin que moi.

Le 4 juin, une vive émotion régna dans l'endroit, que je devais quitter dès le matin. Ils vinrent tous me dire adieu et beaucoup voulurent m'accompagner jusqu'à une bonne distance. C'était me faire grand honneur ; car, à cette époque de l'année, chaque heure était précieuse

et devait être ménagée. Quand le cheval et le char furent prêts, leurs démonstrations amicales me touchèrent fort ; la chaude pression des mains et les larmes qui coulaient le long des joues de quelques mères m'émurent profondément. Ils étaient réellement peinés de me voir partir et je l'étais aussi. Quand nous nous mîmes en route, ils s'écrièrent : « Adieu, Paul ! Bon voyage en Amérique ! Dieu soit avec vous, Paul ! Revenez à Sattajœrvi. Revenez nous voir ! » En arrivant à la ferme de Varra-Perrai, le fermier Johan et sa femme Brita, avec Eva Mathilda, leur bru et leurs deux filles, m'attendaient. « Entrez, Paul, entrez ! s'écrièrent-ils ; vous ne pouvez pas passer devant Varra-Perrai sans manger un morceau. » Et je dus m'y arrêter quelque temps ; ce fut de même tout le long de la route. Où j'étais connu, on me demandait de m'arrêter, soit pour manger, ou pour prendre une tasse de café, ou pour passer la nuit, en sorte que mon voyage, qui aurait dû ne me prendre que deux jours, dura deux semaines. On me donna comme souvenirs des bagues en argent, des boutons, des écharpes, des broches, des photographies, etc. ; ces cadeaux, quelque modestes qu'ils fussent, je les ai conservés en mémoire de ce peuple si simple et si bon.

Sur les collines entre Kunsijœrvi et Ruokojœrvi, on voyait encore de la neige. A Ruskola, je fus chaleureusement accueilli par Grape et sa femme. Je passai le dimanche plus loin ; dans l'après-midi, nous allâmes dans une des fermes où une jeune fille de dix-huit ans nous ravit par sa douce voix ; elle nous chanta des chansons et je suis persuadé que c'était la plus belle voix non cultivée que j'eusse encore entendue ; ce qui n'est pas peu dire lorsqu'il s'agit de la Suède.

Mon voyage touchait à sa fin. Pendant les derniers jours, je fus frappé du brusque changement de saison ; d'énormes masses de neige disparaissaient avec rapidité ; la végétation poussait à vue d'œil ; trois jours auparavant les bouleaux étaient sans feuilles et maintenant leurs boutons s'ouvraient, les prairies verdoyaient, la nature souriait partout et l'on pouvait à peine ajouter foi à cette transformation subite. Le printemps éclatait tout d'un coup ; les oiseaux annonçaient joyeusement l'arrivée de la belle saison, si courte dans ce pays septentrional. On laissait le bétail errer librement dans les bois près des routes, où il paissait l'herbe sèche de l'année précédente ; les insectes reparaissaient

et j'entendis même le sifflement du snok (*Coluber lævis*) — serpent de deux ou trois pieds de long, de couleur grise, que je n'ai jamais rencontré qu'en été, lorsqu'il sortait en rampant de dessous les pierres qui portaient encore un peu de neige.

Le 16 juin, j'étais de nouveau à Haparanda. Mon voyage d'hiver était fini. On ne voyait plus que quelques tas de neige sur les rochers; dans les champs, l'orge avait germé, et les bouleaux, avec leurs jeunes pousses, présentaient un charmant aspect. La saison était un peu en avance sur celle que j'avais passée ici en 1871, dans ma route vers le nord.

CHAPITRE XVIII

Dalécarlie. — Caractère des Dalécarliens. — Indépendance des gens du peuple. — Leurs beaux traits. — Leur vie simple. — Falun. — Mines de cuivre. — Réception par le gouverneur. — Une lettre générale d'introduction. — Petites fermes prospères. — Auberge encombrée à Leksand. — Un ami dans la nécessité. — Cordiale réception à Brœms. — Costume de Leksand.

Il y a dans la Suède centrale une belle province située au nord des grands lacs, appelée Dalécarlie [1], contenant à peu près 200,000 habitants. Le peuple y est particulier et primitif ; il tient obstinément à ses vieilles habitudes et au costume national ; c'est, sans contredit, la population la plus belle de toute la Scandinavie. Je ne connais point de paysans, point de peuple en Europe qui offrent un plus fier maintien, ou qui possèdent un esprit plus indépendant. Ils sont virils, honnêtes et bons ; ils s'enorgueillissent de leur histoire et des hauts faits de leurs ancêtres, qui, sous la conduite d'Engelbrekt, des Sture, et plus tard d'un Wasa, chassèrent les envahisseurs sous le joug desquels gémissait la Suède. Ils sont passionnés pour l'égalité ; en s'adressant à chacun, même au roi, ils se servent du préfixe *du* (toi). Leurs représentants à la Diète viennent à Stockholm vêtus du costume de leurs paroisses et vont de même aux réceptions de la cour. On n'entend

1. Les Suédois l'appellent *Dalarne*.

point parler chez eux de substitution de domaines; le *torpare* du sud de la Suède et le *husmand* de la Norvège leur sont inconnus. Chaque paroisse a son église et chacune a son costume qui distingue ses paroissiens des autres; une de leurs particularités qui me frappa fort, c'est que les gens d'une paroisse se marient très rarement avec ceux d'une autre. Ils sont imbus de sentiments profondément religieux et, dès leur plus tendre enfance, on leur enseigne à faire le bien parce que c'est bien, et à haïr le mal parce que c'est mal; et, comme dans leur pays pauvre ne se présentent pas de grandes tentations pour poursuivre la richesse, ils mènent une vie simple et vertueuse. Quoique défiants envers les étrangers, une fois que l'on a gagné leur confiance ils sont bons et serviables. Si l'on veut acquérir leur affection, il faut mettre de côté tout orgueil et toute présomption; en un mot, il faut être comme l'un d'eux. Prompts à apprécier une obligeance, ils se montrent reconnaissants même pour la plus petite marque d'amitié. Quand il est admis dans leur intimité et qu'il a leur estime, l'étranger est cordialement accueilli à leurs foyers; à peine est-il entré que la femme ou les filles s'empressent de mettre la table pour lui servir un repas, composé de ce qu'elles ont de mieux, et le supplient de manger tant et plus. J'entendais constamment ces phrases: « Paul, il faut manger plus que cela; buvez encore; ne soyez pas timide. » La meilleure chambre et le meilleur lit étaient invariablement pour moi. Ils ne sont pas riches, car les fermes sont petites et pauvres dans la plupart des districts et les familles nombreuses; mais ils paraissent prospères et heureux dans leur vie simple, et joyeux quand les heures du travail sont passées. Souvent, les soirs d'été, on entend au loin le son de la musique (un accordéon ou un violon); ce sont les jeunes gens qui vont de ferme en ferme donner des sérénades aux demoiselles. Le dimanche matin, la foule se porte, en voiture ou à pied, aux grandes églises des paroisses; dans l'après-midi, on fait des visites, et, le soir, les jeunes gens jouent aux jeux innocents ou se livrent à la danse.

Il faut visiter le pays entre le milieu de mai et la Saint-Jean, parce que, après cette époque, les hameaux et les fermes sont déserts; il faut surtout y passer un dimanche. Pour le touriste, les quatre paroisses les plus intéressantes sont celles de Leksand, Rättvik, Mora et Orsa, le peuple a conservé une simplicité plus arcadienne que

partout ailleurs; je ne connais point d'autre province en Scandinavie qui m'ait laissé une plus délicieuse impression. Le paysage en Dalécarlie est doux et sylvestre; maintes collines sont revêtues de bois, les cours d'eau et les lacs y abondent; on y voit aussi de vastes espaces marécageux couverts de forêts. En parcourant le pays, qui est charmant et varié, on est arrêté tout à coup par une barrière qui traverse la route pour empêcher le bétail de s'introduire dans les champs et les prairies éloignées; en approchant, on voit accourir des enfants qui ouvrent la barrière et se rangent sur une ligne avec des regards qui semblent dire : « Nous avons été ici toute la journée; vous n'étiez pas obligé d'y passer, et vous auriez dû ouvrir la barrière vous-même. » Si on leur donne une rémunération quelconque, ils se bousculent pour s'en emparer, mais ils ne se querellent pas et partagent honnêtement entre eux.

Trois jours avant la Saint-Jean, je me trouvais dans la jolie petite ville de Falun, avec sa population de 7,000 âmes; c'est le chef-lieu de la Dalécarlie, célèbre par ses mines de cuivre qui ont fait donner à la province le nom de *Stora Kopparberg* (grosses collines de cuivre). Ces mines comptent parmi les plus anciennes de l'Europe et l'on sait qu'elles sont exploitées depuis plus de six cents ans. Dans un document du roi Magnus Smek, daté de 1347, que l'on voit au musée de Stockholm, et qui commence par ces mots : « Magnus, roi de Norvège, de Suède et de Skane (Scanie), » — ces mines sont mentionnées comme très anciennes et le roi accorde certains privilèges aux mineurs. Aux temps anciens, les maîtres mineurs se considéraient comme égaux aux plus grands du pays; on les appelait *bergsadel* (mineurs nobles) ; une grande partie de leurs propriétés étaient exemptes de taxes, excepté en hommes et en chevaux pour l'armée du roi. A cette époque, les mineurs sortaient de bonne heure le samedi, se baignaient, et le dimanche suivaient leurs bergsman à l'église. On dit qu'aux mariages et aux fêtes chaque noble venait avec sa suite de mineurs. Quelques maîtres mineurs étaient très riches, et l'on prétend même que leurs chevaux avaient des fers d'argent.

La ville de Falun est comparativement moderne; elle a été fondée par la reine Christine en 1641. Charles XI s'intéressa fort au bien-être des mineurs et à leur bonheur spirituel. Il composa une prière expressément pour la population minière. Après sa mort, Charles XII envoya



Costume d'hiver de Mora.

des textes choisis par son père, comme sujets les plus convenables pour leur être prêchés.

Un musée attaché aux mines est bien tenu; les mines elles-mêmes valent la peine d'être visitées, car on s'y sert des machines les plus perfectionnées. Les fumées de la fonderie ont détruit à une distance considérable toute espèce de végétation; mais il y a eu compensation : jusqu'ici, cette influence a préservé cette région du choléra et d'autres épidémies.

Je séjournai quelque temps en cette ville pour présenter une lettre d'introduction à M. De Maré, gouverneur de la province, qui me reçut à la manière suédoise, exempte de toute prétention; il m'exprima le plaisir qu'il éprouvait de me voir avant d'aller prendre ses vacances dans le sud du pays. Comme moi, le gouverneur était d'extraction française et huguenote. Son épouse, femme accomplie, parlait anglais et français, comme son mari. « Quand avez-vous l'intention de partir? me demanda-t-il. — Immédiatement après vous avoir fait ma visite, répondis-je. — Nous ne pouvons pas vous laisser partir, reprit-il, sans avoir passé un dimanche ici et dîné demain avec nous; j'aurai ainsi le temps d'écrire pour vous quelques lettres d'introduction; et puis nous pourrons causer tranquillement et peut-être vous donnerai-je un bon avis. » J'acceptai avec joie cette offre aimable en disant que je lui serais fort obligé s'il adressait principalement ses lettres aux bonder dalécarliens avec lesquels je désirais vivement me lier. Le lendemain, je passai plusieurs heures délicieuses dans sa résidence. Il avait invité trois amis et je trouvai, comme toujours au foyer des gentlemen suédois, cette affable simplicité de manières que le raffinement et une bonne éducation peuvent seuls donner et qui mettent sur-le-champ l'étranger à son aise. Quand je le quittai, le gouverneur me remit plusieurs lettres en m'expliquant à qui elles étaient adressées; en outre, il m'en donna une générale pour chaque personne de la province.

La grand'route conduisant à Leksand, après avoir quitté Falun, présente pendant quelques milles un aspect stérile en raison des masses de rebuts et de scories empilées depuis des siècles, et de l'absence de végétation due aux vapeurs sulfureuses; mais, au bout d'un certain temps, le paysage s'égaie et devient d'autant plus beau que le contraste est plus grand. Les fermes sont nombreuses avec leurs bâti-

ments peints en rouge et leurs bordures blanches; les maisons ne sont pas grandes; mais elles paraissent propres et commodes, entourées de vergers de pommiers et de petites plantations de houblon ; des champs fertiles de froment, de seigle, d'orge, d'avoine, de pommes de terre, de lin et de chanvre, des collines bien boisées réjouissent l'œil. Beaucoup de véhicules de toute sorte et de chariots chargés de marchandises passaient le long de la route. Ceux qui n'avaient pas retenu d'avance un *forbud,* et même ceux qui l'avaient fait, durent passer plusieurs heures à la station de poste; c'était amusant de voir ceux qui, à leur arrivée, s'attendaient à obtenir un cheval ou deux, et qui faisaient leur demande avec des mines souriantes; le changement subit de contenance, quand on leur répondait qu'ils auraient à attendre six ou huit heures, et peut-être jusqu'au lendemain matin, ne semblait pas indiquer qu'ils fussent satisfaits.

En ce moment, le parfum de la belle petite fleur appelée *Linnœas borealis* remplissait l'atmosphère; des framboisiers sauvages et des ronces bordaient les routes, et l'anémone jaune, ainsi que d'autres fleurettes, égayaient le paysage. Après avoir fait environ 35 milles à travers une contrée ravissante, je franchis l'Osterviken sur un pont flottant et je mis pied à terre devant l'auberge confortable de Leksand. Elle regorgeait de touristes suédois venus pour assister au festival de la Saint-Jean, et je ne pus obtenir qu'une petite chambre en commun avec deux autres voyageurs. Connaissant l'horreur des Suédois pour les fenêtres ouvertes et pour toute ventilation; certain, en outre, que, par ce temps chaud, on ne permettrait pas à un atome d'air frais d'entrer dans la chambre de toute la nuit, je préférai, puisque j'avais le choix des maux, dormir dans le grenier à foin ou sous un arbre, enveloppé dans une couverture. Je refusai donc le logement et l'aubergiste me manifesta son regret de ne pouvoir me contenter.

Je me souvins alors que j'avais une lettre d'introduction pour un fermier nommé *Broms* Olof Larson, qui, me dit-on, demeurait non loin de l'église. En Dalarne, comme en Norvège, toute ferme a un nom, mais ici on le met avant celui de la personne. La maison d'Olof se trouvait près du pont que j'avais traversé. Laissant donc mon bagage à l'auberge, je m'informai du chemin. Quand j'atteignis la maison, on me fit monter un escalier et je me trouvai au milieu

d'une assemblée de fermiers de Leksand dont le noble maintien m'impressionna ; ils parurent étonnés de me voir. « Brőms Olof Larson est-il chez lui? » demandai-je. Un bel homme vint à moi et me dit : « Me voici. » Je lui donnai la lettre du gouverneur, et, quand il en eut pris lecture, il me serra cordialement la main et me souhaita la bienvenue à Brőms, nom de sa ferme. « Bienvenu en Dalarne ! » s'écrièrent tous les autres quand je leur fus présenté. On servit du punch, du vin, et, dans le cours de la conversation, je mentionnai que je ne pouvais obtenir de chambre dans l'auberge. « Vous en aurez une ici, dit Brőms Olof. Où est votre bagage? — A l'auberge. — Attendez un peu, reprit-il ; nous allons aller avec vous ; nous avons à traiter une affaire concernant les intérêts de la paroisse. »

Tel fut mon début en Dalécarlie. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer les hommes qui m'entouraient ; c'étaient les plus beaux types du sang dalécarlien. « J'ai une lettre pour le *riksdagsman* de la présente diète, Liss Olof Larson. — Le voici, » me dit mon hôte en me désignant un gaillard de six pieds trois pouces, et fort en proportion, aux beaux yeux expressifs et d'honnête figure. Près de lui se tenait son père, autrefois riksdagsman, et encore plus grand. Brőms Olof était de moyenne stature, avec des traits réguliers, des yeux vifs et d'une expression intelligente.

Bientôt après, Brőms Olof, le riksdagsman et moi, nous allions à l'auberge pour chercher mon bagage ; ils voulurent le porter eux-mêmes et ne permirent pas à d'autres, pas même à moi, de le toucher.

Le costume de fête des hommes de Leksand est sombre : ils portent des habits longs en drap bleu foncé ou noir, tombant au-dessous du genou, des culottes en peau de couleur naturelle, un gilet de même étoffe ou quelquefois de drap, de gros bas de laine blancs, des souliers ; quelques-uns portent maintenant les souliers lacés modernes et une écharpe de laine autour du col ; ils séparent leurs cheveux par le milieu et se coiffent de chapeaux ronds en feutre ; lorsque le dimanche ils quittent l'église dans ce costume, ils paraissent très graves. En semaine, ils ajoutent un grand tablier de cuir jaune, qui pend depuis le col.

Le jupon des femmes de Leksand, en laine épaisse d'un bleu foncé, atteint presque les chevilles et permet de voir leurs souliers et leurs bas blancs ; le corps de la robe est, soit en cuir, en laine ou en soie rouge, découvrant les manches blanches de la chemise, le

tablier est de couleur éclatante avec des bandes longitudinales ou transversales. La coiffure manque de grâce ; car le bonnet enferme toute la tête et cache les cheveux devant et derrière ; il est de couleur claire avec une bordure blanche ; le dimanche et les jours de fête, celui des femmes mariées est de toile blanche. Les enfants, garçons et filles, sont très pittoresquement habillés en couleur canari, avec de petits bonnets et les cheveux pendant derrière. En hiver, les Dalécarliens des deux sexes des quatre paroisses que j'ai mentionnées, portent des habits en peau de mouton avec la laine intérieurement.

Il ne me fallut pas longtemps pour me faire des amis à Leksand. La nouvelle se répandit qu'un Américain était arrivé avec des lettres du gouverneur pour Brőms Olof et le riksdagsman, qu'il avait été bien accueilli au presbytère et y avait dîné. Ceux qui avaient des parents en Amérique me prièrent de venir les voir ; il était donc naturel que je gagnasse facilement l'estime de ces bonnes gens et que je fusse cordialement reçu lors de mes diverses visites dans leur pays. Les centaines de lettres que je reçus d'eux en Amérique, dont plusieurs témoignent d'une sincère amitié, ainsi que le lecteur le verra plus loin, sont des preuves d'estime et de considération et je puis dire que je parvins à mériter leur affection.



Costume de Leksand.



Costumes dalécarliens.

CHAPITRE XIX

La Saint-Jean en Suède. — Aspect de gala par tout le pays. — Le maistang, ou arbre de mai. — La Saint-Jean près du lac Siljan. — Les bateaux arrivent vers l'église. — Le peuple se porte en foule à l'église. — Service de la communion. — Bébés à l'église. — Chambre spéciale pour les bébés. — Une grande paroisse. — Départ de l'église. — Le presbytère à Leksand. — Akero. — La ferme de Knubb. — Je vais à la foire. — Mora. — Une auberge pleine. — Confortables quartiers dans une ferme. — L'église paroissiale de Mora. — Une représentation du diable. — Utmeland, lieu sacré. — Costume de Mora. — La foire. — Baraques des orfèvres. — Un spectacle de campagne. — Un ours apprivoisé. — L'alimentation du peuple — Assiduités amoureuses. — Fin de la foire.

La Saint-Jean (24 juin) est, après Noël, le festival le plus gai en Suède; les longs jours sont venus et la population semble heureuse de célébrer l'avènement de l'été. Dans les ports de mer, les navires sont chargés de branches de bouleau; dans les villes, les chevaux, les voitures, les omnibus et autres véhicules disparaissent sous les branchages; mais c'est dans les campagnes que le festival est le plus populaire et le peuple afflue en masse vers le *Maistang* (arbre de mai) que l'on dresse dans chaque hameau et village. La veille de la Saint-Jean, filles et garçons l'ornent de feuillages et de guirlandes de fleurs; dans quelques districts, ils y ajoutent des œufs de toutes couleurs, des cœurs dorés et des festons en papier.

En cette occasion, le voyageur qui parcourt le pays voit partout des signes d'allégresse; sur les porches des fermes, autour des fenêtres,

aux barrières conduisant à des ruelles, des branches vertes et des festons se déploient dans toute leur splendeur. Partout il entend de la musique et voit des foules de joyeux danseurs autour des arbres de mai. En aucune partie de la Scandinavie le jour de la Saint-Jean n'est plus intéressant que sur les bords du lac de Siljan, dans les paroisses de Leksand, Rattvik, Mora et Orsa, par suite du nombre immense de personnes qui encombrent les grandes églises.

Dans toute la Dalécarlie, la veille de la Saint-Jean, la *dalkulla* (jeune femme) vient avec des fleurs, et le *dalkarl* (jeune homme) avec des branches vertes, pour orner l'arbre de mai, au milieu d'acclamations joyeuses et de réjouissances. Le naturel ardemment religieux de la population rurale scandinave la porte à célébrer tous les festivals en se rendant d'abord à l'église.

Le matin de bonne heure, j'allai me placer sur un monticule dominant le lac Siljan ; l'église de Leksand, bien que proche, était cachée à la vue. Il faisait un temps délicieux ; on ne voyait pas une ride sur la surface du lac, qui ressemblait à un miroir. A cinq heures, j'aperçus les bateaux venant des hameaux, faisant force de rames vers l'église. Beaucoup se trouvaient si éloignés, qu'ils n'apparaissaient d'abord que comme des points noirs grandissant à vue d'œil en approchant, et leur nombre s'accrut rapidement. Puis je pus distinguer les mouvements des avirons, les formes des bateaux et les corsages rouges des femmes qui aidaient les hommes à ramer. Lorsqu'ils abordèrent, je constatai que les bateaux avaient de 35 à 45 pieds de longueur et portaient jusqu'à soixante-dix personnes. De temps en temps sortait d'une embarcation une famille entière, depuis le grand-père jusqu'aux arrières-petits-enfants, et des bébés portés dans les bras ; tous avaient l'air aussi grave que des quakers en se rendant à l'église, où je suivis la foule.

Par terre aussi, un véhicule après l'autre délivrait ses passagers et les chevaux étaient entravés tout autour de l'église. On en voyait beaucoup venir à pied ; chaque fille tenait d'une main un petit bouquet de fleurs sauvages et de l'autre son livre de prières enveloppé dans un mouchoir brodé par elle ; ce mouchoir est épais et ressemble un peu à une petite nappe. A la ceinture de son tablier pend une gibecière brodée également et contenant un goûter composé de pain, de beurre, de fromage et de quelques jeunes oignons, dont ils sont très friands. Les

cordons en cuir du tablier, quelquefois ouvragés en laines de diverses couleurs, finissent par des glands en cuir ou en soie.

Le cimetière était rempli d'hommes et de femmes attendant le commencement du service, — quelques-uns errant parmi les tombes pour mettre des fleurs sur la pierre d'un parent ou d'un ami. Du côté ombreux de l'église, auprès d'une entrée, des personnes lisaient dans leur livre de prières tandis que les enfants jouaient. Les femmes qui devaient participer à la communion avaient l'air grave dans leur large bonnet blanc de forme particulière, à peu près comme celui qu'elles portent en Hardanger en signe de deuil, pour indiquer qu'elles étaient contrites de leurs péchés. Les jeunes filles sont si réservées alors, que leurs amoureux n'osent pas s'aventurer à les visiter, et que plusieurs jours s'écouleront encore avant qu'il leur soit permis de continuer leur cour.

L'église paroissiale de Leksand a la forme d'une croix grecque ; c'est une structure imposante située au sud-est du lac Siljan, près de son déversement, et ses murs blancs, ombragés par le feuillage des arbres, étincellent sous les rayons du soleil. Environ cinq mille personnes se tiennent dans l'édifice qui peut en contenir quatre mille. J'étais dans la galerie qui fait face à l'autel, au banc d'œuvre du vieux riksdagman, qui, de temps en temps, me montrait dans le livre où en était le service. Le spectacle m'impressionna ; pendant les chants, la congrégation entière accompagnait l'orgue avec une ferveur incomparable et les couleurs des robes des femmes, mêlées aux sombres costumes des hommes, rendaient la scène pittoresque à l'extrême. Le sermon fut écouté avec attention ; même les cris perçants des bébés — il y en avait peut-être deux cents dans l'église — ne parurent troubler en rien le digne pasteur ni les fidèles ; évidemment ils étaient accoutumés à cet accompagnement du service. Souvent les mères quittent leurs places et vont dans une chambre construite expressément pour elles, auprès de l'église, où elles donnent à ces petits êtres les soins qu'ils réclament.

A cause de l'étendue de la paroisse et du grand nombre de paroissiens, la communion est administrée tous les dimanches. Tous s'avancent à l'autel, — hommes et femmes en nombre égal, — chaque sexe occupant la moitié de l'espace, et, après avoir eu leur part de pain et de vin, ils se retirent la tête baissée et retournent à leurs bancs. Pen-



Extérieur de l'église de Leksand.

dant la cérémonie, toute la congrégation participe au chant et fait entendre les vieux airs usités à l'époque de la Réformation. En certaines occasions, on voit très peu de personnes à la table de la communion ; car ceux qui reçoivent ce sacrement ne peuvent se livrer aux fêtes du jour. Après la conclusion du service, toute l'assemblée se retira lentement et en silence. Au delà du cimetière, des groupes se formèrent, se saluant les uns les autres, et beaucoup se garantirent du soleil sous une belle avenue de bouleaux. D'autres allèrent présenter leurs respects au pasteur et à sa femme qui les accueillaient avec un bon sourire, s'enquéraient de leurs familles, félicitaient ceux auxquels était arrivé quelque chose d'heureux et disaient une parole sympathique à ceux qui étaient dans la peine ; en outre, ils invitèrent deux ou trois des principaux fermiers à dîner avec eux. Le presbytère était un beau bâtiment entouré de vastes terrains, ayant une belle vue sur la rivière. Le revenu en est considéré comme un des meilleurs de la Suède. La paroisse étant grande, le pasteur a deux ou trois vicaires pour le seconder dans ses fonctions.

Les gens de Leksand comptent parmi les plus économes et les plus prospères de la Dalécarlie ; leur sol est bon et les fermiers sont énergiques ; certains des plus clairvoyants ont réussi à acheter dans diverses paroisses de grandes étendues de bois à des prix comparativement très bas ; cette nature de propriété a tellement monté à une époque, que les acheteurs sont devenus riches, au grand chagrin de ceux qui s'étaient défaits de leurs terrains et de leurs arbres quand ils étaient à bas prix. Les fermes peuvent passer pour des modèles de propreté ; les maisons sont peintes en rouge vif, avec des bordures blanches autour des fenêtres, et les porches ont des toits en tuiles ou en bardeaux ; presque toutes les maisons ont un jardin potager avec des groseillers et souvent un verger de pommiers. Ces gens aiment les oignons à l'excès, et chacun en cultive une planche ou deux.

Avant de nous rendre plus loin, promenons-nous au milieu du peuple de Leksand. De l'autre côté de Sodra-Noret est situé le hameau d'Akero, et, parmi les fermes, on trouve celles de Knubb, de Lang et d'Ersters. On peut considérer Knubb comme la ferme typique de la paroisse. Les bâtiments forment un quadrilatère dans lequel on entre par un porche ; d'un côté est la maison d'habitation avec deux chambres

réservées exclusivement aux invités ; en face se trouve la grange dont on se sert pour battre le grain, etc.

On entre dans la maison d'habitation par un petit hall en face duquel une porte ouvre sur la chambre de la fille. Sur les côtés du hall, deux portes conduisent dans de grandes chambres qui forment le reste de la maison ; celle de gauche est la chambre de famille dans laquelle il y a un grand métier pour tisser la toile ou la laine, et deux ou trois rouets à filer ; dans un coin, on a construit une grande cheminée où l'on fait cuire les aliments ; en outre, une table en planches brutes avec quelques bancs et des chaises. Dans la chambre à droite, où l'on conserve les vêtements de la famille, on a placé des armoires et un miroir;



L'Ornasstuga.

sur le mur, on voit écrit : « Congratulation d'Erik à sa femme, » en commémoration d'un anniversaire de naissance. Sur des porches pendaient des jupons appartenant à la femme et à ses filles ; des corsages de robes aux couleurs voyantes ou en peau, des bas, des tabliers, des mouchoirs brodés pour envelopper les livres de prières quand on se rend à l'église. Il avait fallu plusieurs années aux filles pour les tisser, et elles étaient fières de leurs garde-robes, produits de leur propre industrie, toujours prêtes lorsqu'elles doivent se marier afin d'avoir un trousseau digne de leur position et de la fortune de leur famille. Les habits des dimanches du mari et des garçons, et d'autres pour l'usage journalier des enfants, sont rangés en ordre ; les vêtements d'hiver en

peau de mouton, quelques-uns bordés de fourrure, ont leurs places désignées.

De l'autre côté, en face du porche, est une maison dont l'étage inférieur sert de magasin ou de garde-manger ; la partie supérieure, à laquelle on arrive par un escalier aussi raide qu'une échelle, est la chambre du tissage en hiver et sert de dortoir en été ; les lits sont généralement placés les uns au-dessus des autres comme les cases sur les navires ; un autre bâtiment, utilisé comme étable pour les vaches, complète le quadrilatère.

Knubb Erik Andersson, le père, est le vrai type du Dalécarlien ; sa femme s'appelle Anna Mattsdotter ; l'aînée de ses filles, nommée, d'après sa mère, Anna Ersdotter, est une belle et bonne personne aux yeux bleus ; Margareta, Karin, Maria, et une plus jeune, avec un beau garçon, Anders Ersson, constituent la famille.

A ce moment de l'année, tous étaient dehors dans les bois à la récolte du foin ; mais beaucoup revenaient le samedi soir pour passer le dimanche à la ferme, aller à l'église et rencontrer des amis qui, comme eux, étaient venus ce jour-là.

Une semaine après la Saint-Jean, je me rendis à la foire qui allait se tenir à Mora. Je m'y trouvai avec quelques amis que j'avais invités à y venir avec moi et à être mes commensaux à bord du steamer qui voyage entre Leksand et Mora. Cet endroit est distant du premier de 30 milles et situé au nord extrême du lac Siljan, fort belle nappe d'eau flanquée de collines en pente douce, parsemées de hameaux et de fermes ; sur ses bords existent quatre paroisses : Leksand, Rättvik, Sollerö et Mora. La foire commence le 1er juillet et dure trois jours.

Le steamer était rempli de Dalécarliens des deux sexes ; les marchandises encombraient tellement le pont qu'on ne pouvait passer de l'avant à l'arrière qu'avec beaucoup de difficulté. Parmi les passagers, on comptait des marchands allant à la foire avec leurs pacotilles et des touristes suédois. Outre ceux que je connaissais, il y avait une naïve jeune dame de Stockholm, qui me dit avoir suivi mes faits et gestes avec les paysans mes amis ; puis elle s'écria brusquement : « Herr Du Chaillu, je vous aime ! » Je m'inclinai en lui demandant comment j'avais pu produire sur elle une si bonne impression. Elle répondit : « Parce que vous êtes si excentrique ! » A quoi je répliquai par une autre révérence.

Deux fois nous passâmes à côté de flottes de troncs d'arbres de forme triangulaire, remorquées par un steamer jusqu'au déversoir du lac; nous en vîmes d'autres à l'ancre, attendant un remorqueur. Chacun semblait disposé à se donner du bon temps; la gaieté devint générale après que l'on eut pris des rafraîchissements. Un des fermiers de Mora, auquel j'avais offert un verre de bière, en fut si enchanté qu'il insista pour que j'allasse demeurer dans sa ferme. La navigation était délicieuse; quand nous approchâmes de l'église, les jeunes gens se peignèrent et se bichonnèrent à qui mieux mieux. Je ne m'étonnai pas de ces préparatifs; car la jetée était encombrée de jolies filles venues pour assister au débarquement des passagers. De nombreux véhicules étaient déjà arrivés et les nouveaux venus avaient pris leurs logements dans les hameaux près du champ de foire; des familles entières couchaient partout où il y avait de la place : les granges mêmes se remplissaient de monde. Point de chambre à obtenir dans l'auberge; quant à l'endroit, il me parut fort joli avec ses nombreuses maisons d'été à l'ombre desquelles on peut dîner et se rafraîchir. Je fus, en conséquence, charmé de l'invitation que me fit Johansson chez lequel je trouvai d'excellents quartiers à Noret, où m'attendait le cordial accueil de son vieux père et de sa mère.

Non loin du débarcadère se trouve l'église paroissiale, beaucoup moins vaste que celle de Leksand, avec ses murs blanchis à la chaux. Elle contient quelques tableaux curieux, entre autres une représentation du diable avec une corne effrayante. Cette peinture donne, je suppose, une idée de ce que le peuple pensait de la forme du monstre et de l'opinion populaire régnant sur le prince des ténèbres à l'époque où elle fut exécutée.

A une courte distance, de l'autre côté de la rivière, se trouve Utmeland, cher aux cœurs suédois; car c'est là que le grand Gustave, fondateur de la dynastie des Wasa, fut caché dans un cellier par la femme de Matts Larson. Quand ceux qui le cherchaient pour le tuer arrivèrent, cette femme, qui brassait de l'ale, posa une cuve sur la trappe qui conduisait en bas. La voûte est la seule chose qui reste de la vieille maison; mais sur cette voûte on a construit un sanctuaire enrichi de tableaux historiques dont l'un est de la main de Charles XV. Ce fut avec une forte émotion que je descendis dans ce petit cellier;

car je me rappelais l'histoire de ce monarque et de ses descendants, qui ont entouré le nom de leur pays d'une auréole de gloire et dont le moindre ne fut pas le grand Gustave-Adolphe, le héros de la guerre de Trente ans. On montre avec orgueil chaque endroit où Gustave Wasa se cacha quand il vint en Dalécarlie. A Ornas, sur le lac Runn, au sud de Falun, on voit encore une maison dans laquelle Gustave passa une nuit. Le propriétaire, Arendt Persson, un de ses vieux amis, allait le trahir et le livrer aux Danois, lorsqu'il fut sauvé par la femme du traître, qui le conduisit chez le pasteur de Svardsio où il trouva un asile sûr.

Le costume de Mora est pittoresque; les femmes portent des bas rouges et des robes plus courtes que celles de Leksand; il est évident qu'elles ne dédaignent pas de montrer qu'elles ont la jambe bien faite. Le jupon est en laine noire, souvent bordé de jaune, avec le corsage rouge; le tablier est généralement de la nuance du jupon, et orné de deux ou trois rubans de couleur voyante au bas. Sur la tête elles mettent un mouchoir de calicot dont elles disposent coquettement le nœud sous le menton. Les femmes séparent leurs cheveux sur le derrière de la tête et les tressent en les entremêlant de rubans dans toute leur longeur, blancs pour les femmes, rouges pour les filles; elles relèvent ces nattes sur le sommet de la tête et en font une couronne. Les hommes se vêtissent d'un habit bleu plus court que celui de Leksand, de culottes, de bas bleus, et, en semaine, d'une veste et d'un tablier.

Dès le matin, de bonne heure, la route était encombrée de véhicules chargés de monde et de piétons se rendant à Mora; à dix heures, trois mille personnes au moins se réunissaient sur le champ de foire, où la variété des costumes offrait un spectacle extrêmement animé et pittoresque. Au-dessus des portes pendaient des peaux, des souliers, etc., en guise d'enseignes; il y avait aussi des magasins de quincaillerie et d'étoffes, où se portaient les jolies filles à la recherche de mouchoirs imprimés tels qu'on les porte à Mora et à Orsa. On vendait et on achetait de l'épicerie, de la laine et même du porc salé d'Amérique. Le plus grand centre d'attraction, c'étaient les boutiques des joailliers où s'étalaient des milliers de bagues en argent, unies et faconnées; s'il est quelque chose qu'aime une *Dalkulla*, c'est d'avoir ses doigts

chargés de bagues. Un grand assortiment de broches, de dés à coudre, de cuillers et d'articles de fantaisie tentait les regards. Peu de filles achetèrent des bagues en or; c'était trop cher pour leurs faibles moyens. Je donnai des bagues en argent à toutes mes jolies amies. A l'auberge, je tins table ouverte, j'invitai mes connaissances à venir se rafraîchir, et, avant le soir, j'avais reçu des invitations d'une foule de fermiers. Le soleil dardait des rayons brûlants, et les endroits frais où l'on vendait de la bière et du vin regorgeaient de consommateurs. Comme trait populaire je citerai une tente où l'on faisait voir un ours apprivoisé.

Dans l'après-midi, pendant qu'au milieu des chevaux et des véhicules de nombreux groupes de gens assis sur l'herbe mangeaient leur dîner, mon attention fut attirée par un couple qui commençait une *flirtation:* ostensiblement le jeune homme donnait à manger à son cheval; elle s'approcha de la voiture comme pour y prendre quelque chose qu'elle avait oublié. Ils jetaient autour d'eux des regards furtifs, car leurs voisins ne leur auraient plus laissé de repos s'il avaient soupçonné qu'ils s'aimaient; jusque-là, ils n'avaient pu se parler et leurs yeux seuls avaient correspondu en s'envoyant de tendres messages; maintenant il leur était possible d'un peu causer. Quand elle lui dit adieu, les mots *icke sa bradtom* (pas tant de hâte) la firent demeurer aussi longtemps qu'elle le put sans éveiller de soupçon. Mais, le samedi soir (jour des amoureux), il ira à la ferme de son père et prouvera à la jeune fille que son galant de la foire ne l'a pas oubliée.

Comme l'on vendait des spiritueux à Mora, bien des hommes y étaient venus remplir leurs fioles pour les emporter pleines chez eux, mais ils ne purent réaliser leurs bonnes intentions : le contenu disparut pendant leurs échanges de civilités avec des amis qui, à leur tour, se crurent obligés de leur rendre la pareille; il en résulta que l'alcool produisit son effet et qu'avant la fin du jour la plupart des hommes lui avaient payé leur tribut; cependant, quoique égayés et même enivrés, ils étaient bien disposés et les jeunes gens voulaient faire la cour à toutes les filles qu'ils rencontraient; ils feignaient de vouloir les embrasser et souvent se promenaient en les tenant par la taille; malgré cela, aucun n'avait assez perdu la raison pour ne pas distinguer les plus jolies; mais la Dalkulla n'est point une faible créa-





A la foire de Mora.

ture ; elle sait répondre en plaisantant à toutes les attaques et disparaître à temps dans la foule. Ce fut une scène joviale et caractéristique ; à peine pus-je noter quelques traits désagréables ; en tout cas, il n'y eut point de querelles, de brutalités, ni de voies de fait comme celles qui accompagnent habituellement les réjouissances dans les climats plus favorisés du Sud. Il n'y a que deux foires par an et chacun veut s'y donner du bon temps. A sept heures, le monde commença à partir, et, à onze heures, l'endroit était désert. Ainsi se passa la première partie et sans doute la plus animée de la foire.

CHAPITRE XX

Un mariage en Dalécarlie. — Arrivée à Westanor. — Bon accueil à Liss. — Préparatifs pour une noce. — La fiancée et le prétendu. — Grand nombre d'invités. — Logement des convives. — Mes quartiers. — Toilette de la mariée. — Départ pour l'église. — La procession. — Vue imposante dans l'église. — Filles d'honneur de la mariée. — La cérémonie nuptiale. — Retour à Westanor. — Félicitations aux jeunes mariés. — Le premier repas. — Danse. — Une semaine de fêtes. — Fin des fêtes du mariage. — Cadeaux à la mariée.

Par une superbe journée de juin, veille de la Saint-Jean, je revenais en Dalécarlie, dans la paroisse de Leksand, très fatigué d'avoir voyagé nuit et jour depuis Umea Lappmarck, parcourant une distance de presque 600 milles. J'arrivais à temps pour assister à un mariage auquel j'avais été invité, et qui devait être célébré le jour suivant. Au moment du plus beau coucher de soleil que j'eusse jamais vu, j'entrai dans le hameau de Westanor et je mis pied à terre devant la ferme de Liss. Le vieux riksdagman et son fils aîné apparurent sur le seuil et me firent un chaleureux accueil. Un autre fils, Carl, le fiancé, me dit : « Paul, je craignais que vous n'arrivassiez pas pour mon mariage. » Je lui affirmai que j'aurais été bien désappointé si j'étais venu trop tard pour la cérémonie.

Je n'étais pas un étranger pour les gens de Westanor, et tous mes amis parurent heureux de me revoir.

Une noce en Dalarne, quand les fiancés appartiennent à des familles de riches bönder, n'est pas une petite affaire, surtout quand les parents

du promis tiennent un rang distingué dans la paroisse. Les invitations sont envoyées personnellement par les membres des familles respectives environ deux semaines avant la cérémonie, et chaque invité donne une petite mesure de malt pour faire l'ale qu'on boira pendant les fêtes.

Depuis plusieurs semaines, dans les fermes de Liss et d'Olars, on se livrait aux préparatifs des réjouissances à venir, et on avait cuit de fortes quantités de kanckebrod; pendant les trois derniers jours, plusieurs jeunes filles s'occupèrent de faire du pain. Des compagnies de jeunes gens avaient été pêcher et revenaient chargées du produit de leur campagne. Beaucoup de moutons et un bœuf étaient abattus; il y avait aussi en abondance du lard, du beurre, du fromage et des sacs pleins de pommes de terre. En regardant les piles de pain et de victuailles, je me demandai si les convives pourraient tout manger. Les boissons, qui constituent une part si importante d'une fête nuptiale, n'avaient pas été oubliées et l'on en voyait une provision copieuse. Toute une mer d'ale forte et brune était mise en barils, et à côté se distinguaient des caques de branwin, de xérès, de porto, de punch suédois et des bouteilles de toute espèce. Bien que je susse par expérience avec quelle rapidité tout cela disparaîtrait, j'étais sûr que rien ne manquerait en cette occasion. On appelle *forning* une des anciennes coutumes encore régnantes. Elle consiste en ce que chaque invité apporte ou livre sa contribution en victuailles ou en boissons. Les voisins et les commensaux avaient envoyé des puddings et des gâteaux de toute espèce. Un échafaudage en branches de bouleau était dressé dans la cour de la ferme, pour que les invités fussent à l'abri des rayons du soleil, et l'on avait construit des arceaux au-dessus des entrées et des portes.

Liss Lars Olsson, le père du prétendu, n'était pas seulement un riche fermier, mais encore, ainsi qu'on l'a vu dans un chapitre précédent, il avait été pendant bien des années l'un des riksdagmen qui représentaient la Dalécarlie; son fils aîné, Liss Olof Larsson, lui avait succédé et on le considérait comme un homme très capable. Il était commissionnaire de banque à la diète — emploi de haute confiance — et aussi membre du jury. Personne n'était plus respecté en Leksand. Le père de la future, Olars Anders Olsson, un voisin, jouissait éga-

lement d'une haute estime, et était propriétaire d'un grand nombre d'acres de terres et de forêts.

Le mariage devait être particulièrement agréable aux deux familles, une sœur du fiancé ayant épousé un frère de la promise. Généralement, c'est le père du prétendu qui se charge de la fête nuptiale; mais, dans le cas présent, comme on devait la faire sur une grande échelle et que le père de la fiancée était un voisin, les réjouissances durent avoir lieu simultanément dans les deux fermes. On entendait continuellement le bruit des assiettes et des plats, le retentissement des couteaux, fourchettes et cuillers, et le tintement des verres envoyés par les voisins et les amis, attendu que nul ménage ne pourrait fournir assez de vaisselle pour un tel festin. Les tailleurs et les cordonniers avaient terminé leur œuvre et l'on procédait aux derniers apprêts.

Ce n'était point chose facile que de loger tous les invités; mais les voisins s'y prêtèrent et chaque demeure du hameau se changea en hôtel garni. On met tant d'orgueil à offrir l'hospitalité aux hôtes que l'on honore, que chaque famille fait de son mieux; on retire des armoires les draps et les oreillers les plus fins, car on ne voudrait pas que les conviés s'en retournassent chez eux en faisant des remarques déplaisantes sur l'hospitalité de tel ou tel fermier, ou qu'ils pussent dire que lui et sa femme sont avares. Une petite maison, peinte en rouge vif et contenant une seule chambre, me fut assignée pendant la semaine des noces. Le mobilier consistait en deux lits placés vis-à-vis l'un de l'autre et séparés par une fenêtre; mais, à cause du grand nombre d'invités venus de loin, on y avait ajouté une couchette.

Je fus le premier à me retirer. J'étais à peine entré dans mon lit, que la fiancée et la sœur du futur entrèrent et me dirent : « Paul, dormez-vous? » Sur ma réponse négative elles ajoutèrent : « J'espère que vous vous amuserez bien pendant les noces; » et, ôtant leurs souliers, en partie vêtues, elles se couchèrent dans le lit en face du mien. C'était la véritable hospitalité dalécarlienne : une marque d'honneur et de respect. On avait confiance en moi comme si j'étais un Dalécarlien; elles me dirent : « Nous sommes venues pour vous tenir compagnie; nous ne voulons pas que vous vous sentiez isolé; il n'y a rien d'agréable à être seul dans une maison. » Peu après, un jeune

homme et une jolie Dalkulla à laquelle il était engagé entrèrent, et tous deux se couchèrent tout habillés sur le troisième lit et dormirent dans les bras l'un de l'autre sans que personne s'en étonnât.

A trois heures du matin je fus réveillé par la fiancée qui mettait ses souliers; elle allait chez son futur beau-père pour commencer sa toilette; car, en Dalécarlie, il faut plusieurs heures pour cette cérémonie. Je me levai bientôt après et je demandai à Carl, le fiancé, et à d'autres personnes, si je pouvais entrer dans la chambre où l'on habillait la mariée, et tous me dirent : « Certainement, Paul, allez! »

La prétendue était assise sur une chaise, entourée de plusieurs de ses compagnes qui faisaient des observations et l'aidaient à se parer. Puis il y eut une pause et on rendit le jugement définitif. En face de la fiancée, une de ses amies l'admirait en tenant un miroir. De temps en temps, la vieille femme du riksdagman entrait pour voir comment se passaient les choses et pour rappeler à la compagnie que l'heure de se rendre à l'église approchait.

Le costume de noce ressemble à celui que portent ordinairement les femmes de la paroisse, excepté que l'on attache sur le corsage une grande quantité de fleurs artificielles et de grains de chapelet; pour la première fois, elle est coiffée du bonnet blanc, qui indique sa condition de femme mariée. Le prétendu ne se distingue que par un large col blanc tombant sur son habit; ce col, avec la chemise de noce, est le cadeau de la fiancée.

Comme le moment du départ pour l'église approchait, je revêtis pour cette occasion spéciale le costume que portaient les hommes de la paroisse de Leksand; en me regardant dans mon miroir, je ne pus m'empêcher de me dire que j'avais réellement bonne mine. Quand je parus sur la porte, on m'accueillit par des acclamations: « Voyez donc Paul, disaient-ils, il n'est pas fier: le voilà comme l'un de nous. » Je ne m'étais pas imaginé que ce caprice produirait un si bon effet sur mes amis dalécarliens.

Bientôt les chars arrivèrent l'un après l'autre. Il faut qu'un cortège nuptial soit accompagné d'un grand nombre de véhicules; plus il y en a, plus on fait honneur à la famille; on tient à ce que chaque ami vienne en voiture, afin que la marche à l'église soit digne de la position de la fiancée. La scène sur la route et autour de Liss eut le caractère le plus



Garçon et fille d'honneur.



Toilette des filles d'honneur.

animé. On forma une procession dont l'ex-riksdagman prit la tête avec une de ses filles mariées; la seconde voiture, tirée par deux chevaux, — chose peu habituelle, — contenait la fiancée, le prétendu et moi; plus de cent voitures suivaient. Quand nous passâmes devant les fermes échelonnées sur la grand'route, tous les gens sortirent pour nous voir et je les entendis qui disaient : « Voyez donc Paul en tenue de dalkarl! »

Ce jour-là, l'église de Leksand offrit l'aspect le plus brillant : elle était littéralement comble et à peine y avait-il une place pour se tenir debout; les ailes mêmes étaient encombrées et plus de cinq mille personnes assistaient à la cérémonie. Le jour de la Saint-Jean étant très populaire pour les mariages, six autres couples devaient être unis aussi par les liens matrimoniaux. De la galerie supérieure, la vue était remarquable. Les couples se tenaient près de l'autel et les filles d'honneur, au nombre de plus de cent cinquante, étaient réunies, mais en différents groupes, derrière les mariés. On les reconnaissait aux fleurs artificielles et aux grains de collier cousus sur leurs corsages, — quoiqu'en moindre quantité que sur ceux des fiancées, — et par leur bonnet rouge de demoiselles. Le service commença par une hymne chantée par des milliers de voix accompagnées par le grand orgue; après quoi, tous les couples passèrent sous un dais rouge placé devant l'autel où allaient être accomplis la cérémonie du mariage et l'échange des anneaux. Quand tout fut terminé, les conjoints et les invités remontèrent dans leurs chars respectifs, et, après un peu de confusion, notre cortège, ayant à sa tête les jeunes mariés, repartit dans le même ordre que précédemment.

Arrivé à Liss, l'heureux couple reçut les félicitations de tous les amis, qui allèrent serrer les mains de la mariée, laquelle y répondit avec toute la modestie convenable. On avait préparé des aliments pour plus de cinq cents personnes et l'on tint table ouverte pendant toute la semaine. Comme il était impossible que tous mangeassent à la fois, on n'invita d'abord que les plus proches parents et les convives les plus honorés, parmi lesquels on me comprit. Alors vinrent les scènes habituelles et caractéristiques de la Scandinavie : les invités se tenaient dans la cour ou dans un coin de la chambre; quand l'hôte ou l'hôtesse appelait un nom, la personne devait être traînée à la place à elle as-

signée, souvent avec quelque difficulté, chacun pensant que le bout de la table était assez bon pour lui; on croirait commettre une inconvenance si l'on s'asseyait tout de suite à sa place. Quand vint mon tour, j'imitai les natifs. Je résistai bravement et il fallut bien cinq minutes pour me faire arriver à ma place; une fois casé, je devins doux comme un agneau. Les mères et les sœurs étaient dans la cuisine, entourées des servantes et préparant les plats; les fils regardaient si les commensaux avaient assez à boire. Les plats, en nombre incalculable, firent le tour de la table et constamment on nous suppliait de manger davantage; on semblait croire qu'un jour de noce on peut manger et boire des heures entières sans en ressentir les effets.

Parmi les convives se trouvait un couple ayant une belle ferme mais point d'enfants; quand le poisson fit le tour de la table, je suggérai l'idée qu'ils ne devaient pas le laisser passer sans en prendre et j'ajoutai que j'arrivais du Nord, où le peuple mange beaucoup de poisson et procrée de grandes familles. Ma motion fut accueillie par de bruyants éclats de rire, et le couple s'exécuta de bonne grâce en se servant l'un l'autre, au milieu de la joie générale.

Je venais de quitter la table et je prenais l'air dans la cour, lorsque je me sentis saisir à bras le corps; c'était le père de la fiancée qui insista pour que je le suivisse chez lui et que je recommençasse un autre festin. Je m'excusai et je résistai, mais en vain; je devais manger, je devais boire; le refus n'était pas une réponse et je finis par me demander si je pourrais continuer cette vie-là pendant six jours encore. A sept heures le hameau était en pleine gaieté; chacun se sentait heureux, très heureux, car on avait bu sans cesse à la santé de la fiancée. Comme nous étions au moment des vacances, on avait obtenu la permission de transformer la salle d'école en salle de bal; trois musiciens jouaient du violon dans un coin et des centaines de danseurs se trémoussaient à qui mieux mieux. On buvait *ad libitum*, les jeunes gens des familles respectives donnaient tout ce que l'on demandait. Les danses continuèrent toute la nuit; la mariée devait danser avec tous les cavaliers; quant au fiancé, qui n'était pas très bien portant, on lui permit de rentrer chez lui; sans cela il aurait été obligé d'en faire autant avec chaque femme. Le second jour la danse commença dans l'après-midi, et de nouveau la mariée dut être présente et danser avec

ses amis. Elle avait enlevé les fleurs qui ornaient sa robe de noce et les avait remplacées par le mouchoir brodé qui enveloppait son psautier le jour de son mariage.

Le troisième jour, il y eut un intervalle dans les réjouissances; les convives étaient très fatigués, ayant à peine pris du repos; ils se plaignaient de violents maux de tête causés par l'absence de sommeil et l'absorption exagérée d'aliments. On appelle ce mal de tête *copparlagare,* parce qu'on dit que ces battements des tempes ressemblent aux coups frappés par un chaudronnier en train de raccommoder une casserole. Je souffris un peu d'avoir trop mangé et trop bu; mais, malgré ma réserve, je ne pouvais toujours refuser de répondre au skal d'un ami. Ici un verre de vin, là un verre de bière, ailleurs autre chose. Je m'en allai dans une ferme voisine avec des amis, qui, eux-mêmes, étaient exténués. Dans une chambre, il y avait un lit où couchaient le père et la mère; je me jetai sur l'autre où la fille dormait déjà.

Le quatrième jour, les bombances recommencèrent et continuèrent jusqu'au samedi à midi. Rien ne manqua. Dans l'après-midi, les mariés s'assirent dans la chambre principale de la maison de Liss, où les invités qui allaient retourner chez eux vinrent l'un après l'autre leur dire adieu et les remercier du plaisir qu'ils leur avaient procuré. Chacun, en partant, mettait dans la main de la fiancée quelques banknotes que, sans les regarder, elle introduisait dans une grande sacoche en toile attachée à sa ceinture; c'était le cadeau du départ et chaque invité, dans la mesure de ses moyens, donnait de l'argent à la mariée. Les filles du hameau avaient tenu conseil et décidé que toutes donneraient la même somme. Une mariée considérée reçoit souvent ainsi une somme considérable qui met à même le jeune ménage de commencer la vie gaiement. Je trouve cette coutume bonne et pratique; je fis aussi mon offrande; je souhaitai au jeune couple longue vie et bonheur, puis je partis après les avoir embrassés.

CHAPITRE XXI

Encore en Dalécarlie. — Aimables compagnes de voyage. — Lof Kistin. — Vangsgarde. — Bon accueil à Kaplans. — Palak. — Marts. — L'église du hameau d'Orsa. — Un cadeau compromettant. — Costume d'Orsa. — L'église d'Orsa. — Une belle population. — Teint exquis des jeunes femmes. — Orsa, pauvre paroisse. — Le bétail d'une ferme. — Hameaux éloignés de la grande route. — Ma première introduction chez eux. — Nous sommes grands amis. — Leurs amicales lettres. — Trois amis. — Grand nombre de veuves. — La ferme de Guns. — Départ pour les Fabodar.

Une année s'était écoulée depuis le mariage du fils de notre vieux riksdagman lorsque je revins en Dalécarlie. La foire de Mora étant passée, je me rendis à Orsa et je puis dire que nulle autre partie de la Scandinavie ne m'a laissé de plus doux souvenirs. J'avais dans ma voiture Lof Kistin, pauvre veuve à la tête d'une petite ferme, ayant plus d'enfants que de têtes de bétail, et qui, par son travail, pouvait tout juste se suffire; mais, en dépit de sa pauvreté, elle était bonne et son visage, battu par le temps, offrait l'image de l'honnêteté. Mon autre compagne se nommait Smids Kisti, de Stenberg, aimable fille qui revenait avec le produit d'un cochon de lait, âgé de deux mois, qu'elle avait vendu à la foire moyennant un bon prix. Elle était enchantée à la pensée d'augmenter cette petite somme avec ce que je lui donnerais pour m'avoir conduit; elle avait offert une place à la pauvre Kistin, qui, le matin, avait fait à pied tout le chemin pour se rendre à la foire.

Nous bavardions gaiement; il se faisait tard, aussi la route n'était

elle pas trop foulée et nous ne rencontrâmes que quelques femmes, les unes portant leurs bébés sur le dos, ou des filles et des jeunes gens retournant à leurs fermes. En me rendant à Orsa pour voir mes vieux amis, je remarquai partout les restes des festons de la Saint-Jean. Après un trajet de 8 milles, nous déposâmes Lőf Kistin devant sa porte; en nous quittant elle me dit : « Paul, nous n'avons point de bétail maintenant chez nous ; mais j'ai dans l'étable une vache laitière, et, demain, les enfants vous porteront du lait doux et de la crème. »

Un peu plus loin, j'entrai dans le hameau de Vångsgårde, où, lors de mon premier voyage, Skradder Anders Hansson m'avait invité à m'arrêter chez lui en disant : « Américain, arrêtez votre cheval, passez la nuit ici ! vous serez le bienvenu dans ma ferme ; j'ai pris du beau poisson dans le lac et vous aurez un bon souper. J'ai un frère en Amérique et je désire que vous vous arrêtiez chez moi. Je vous en prie, quand ce ne serait qu'une nuit; j'ai un bon cheval et une bonne maison, et, demain, je vous conduirai où vous voudrez; je vous donnerai tout le lait que vous pourrez boire ! » Je ne pus résister à ses instances et mon chariot entra dans la cour de sa ferme, au milieu des acclamations joyeuses de tous ceux qui étaient présents. Je fus royalement traité par Anders et par sa femme Kirstin. Malheureusement elle ne parlait que le vieil idiome et j'eus beaucoup de difficulté à la comprendre. Anders était un des meilleurs cœurs que j'eusse jamais vus. Bientôt nous fûmes intimes. Rien n'était trop bon pour moi et je passai la nuit dans sa petite maison. Skradder, belle ferme, appartenait à mon ami, lequel passait en outre pour un excellent forgeron, et son état lui rapportait de quoi bien vivre; il avait la réputation d'être un pêcheur émérite et aussi quelque peu chasseur. Il m'invita à venir le voir aussi souvent que je le voudrais. « Paul, dit-il, je ferai construire un étage de plus, ce sera votre chambre; de là, vous aurez une belle vue sur le lac Orsa. »

Mais cette année la grande porte donnant sur la cour de Skradder était fermée; personne ne se trouvait à la maison. Je continuai mon chemin et j'arrivai à Holn, hameau adjacent; je mis pied à terre devant Kaplans, où mes amis Per Persson et son excellente femme, Kisten, me reçurent à bras ouverts; leurs visages rayonnaient de joie; ils m'attendaient depuis plusieurs jours, ayant appris que j'étais en

Dalarne; la petite Kisten, douce et délicieuse enfant qui m'aimait autant que je l'aimais, sauta sur mes genoux, et leurs fils, Per et Hans, me firent toute sorte de questions. Skradder Anders avait recommandé que l'on me dît qu'étant obligé de se rendre dans les prés pour meuler le foin, je ne devais pas manquer de l'y aller voir.

A mon tour, je m'informai de mes amis : lesquels étaient mariés, lesquels étaient morts depuis ma dernière visite? La moisson promettait-elle d'être bonne? Pendant ce temps, la petite Kisten, assise sur mes genoux, me montrait ma photographie, que j'avais envoyée à ses parents. Comme j'étais attendu, la mère avait préparé un bon repas; ils avaient aussi séché du foin nouveau pour mon lit, qui était dressé dans le grenier au-dessus de la grange. Des peaux de mouton fraîches et des couvertures le garnissaient, et, quand je me retirai, ils me dirent : « Paul, les puces ne vous gêneront pas. » Le lendemain matin de bonne heure, Lof Kistin arriva avec un seau de lait doux.

Plus d'un fermier a un état. Nous avons vu que Skradder Anders était forgeron; Kaplans Per exerçait la profession de tailleur et avait acquis de la réputation pour sa manière de confectionner les culottes. Sa petite maison et sa ferme reluisaient de propreté et sa femme était une excellente ménagère; ils m'aimaient tant qu'ils voulaient me faire manger toutes les deux heures. A la vérité, les repas étaient très simplement servis; point de nappe; souvent on mettait la poêle à frire sur la table; on servait le beurre dans un seau, afin d'être sûr qu'il y en aurait assez, avec du pain pour au moins dix personnes; ils paraissaient heureux de pouvoir me donner du lait, de la crème, des framboises, et autres choses qu'ils savaient que j'aimais.

Contiguë à la ferme de Per Persson s'en trouvait une autre du même nom appartenant à Hans Olsson, dont la famille se composait de sa femme, d'un fils et de deux filles et d'un jeune maître d'école. A côté était située Pålack. Ici le mari n'existait plus et il avait laissé une veuve avec six enfants, quatre filles et deux garçons; les trois filles aînées étaient nubiles et aidaient aux travaux de la ferme; les plus jeunes y prêtaient la main selon leurs forces. J'admirais les deux petits garçons; ils ne murmuraient jamais quand on leur donnait quelque chose à faire, et semblaient empressés d'aider leur mère et leurs sœurs.

Sur les bords du lac Orsa était situé le hameau de Lunden. Je fus

heureux d'y aller voir Mårts, pauvre ferme possédée par une digne veuve, Anna Andersdotter, qu'aimaient beaucoup mes amis de Kaplans. Le temps avait creusé des rides sur sa figure bronzée mais honnête, car elle et sa fille Kerstin avaient à rudement travailler, la ferme étant petite et ses produits pas toujours suffisants pour les entretenir ; néanmoins elles insistèrent pour que je partageasse leur modeste ordinaire. Depuis, Kerstin s'est mariée à un garçon énergique qui, je l'espère, sera digne de sa femme ; mais une lettre que j'ai reçue d'elle me dit que la bonne vieille Anna est décédée.

A environ 2 milles de Holn, se trouve Orsa Kirkoby (l'église du hameau), endroit particulièrement laid, consistant en soixante ou soixante-dix fermes ou dépendances, réunies ensemble au hasard. En été, les étables attirent des essaims de mouches qui mordent avec tant de persistance, qu'après trois heures du matin on ne peut plus dormir. Ces gens ne prennent aucune mesure pour s'en garantir et les moustiquaires leur sont inconnus. Les moustiques aussi abondent, ainsi que les puces, excepté à la station. Si un incendie éclatait par un grand vent, cet endroit serait entièrement détruit. Le veilleur parcourt constamment les rues pendant que les habitants dorment, et crie les heures de la nuit. Je prenais plaisir à voir ce vieux bonhomme qu'accompagnait une jeune et jolie fille.

Les naturels de ce hameau n'étaient point hospitaliers et n'offraient à l'étranger ni lait ni nourriture. A cette époque, l'auberge était très fréquentée; beaucoup de fermiers venaient acheter des provisions avant de partir pour leur ferme. Il y avait plusieurs magasins autorisés à vendre de la bière et du vin. Cet endroit est un centre d'affaires ; rarement les acheteurs le quittent sans avoir absorbé beaucoup de verres de bière ou de vin norvégien fait avec des baies et contenant une forte dose d'alcool. La vente des spiritueux étant défendue, le vin doit être fort. Un jour, les environs de l'auberge furent plus bruyants que d'habitude. Les jeunes hommes de la *bevaring* revenaient et fêtaient leur retour chez eux en buvant avec leurs amis. La *bevaring* est une institution militaire, composée de jeunes gens âgés de vingt et un à trente-cinq ans, qui doivent faire l'exercice pendant trois semaines les deux premières années.

La dernière fois que je vins ici, j'appris que le cadeau d'une bague



Costumes d'Orsa.

d'or à une jeune fille a une signification des plus sérieuses. Parmi les nombreux amis que j'avais faits à la foire de Mora, se trouvait une fille de l'un des hameaux de la paroisse d'Orsa, au doigt annulaire de laquelle, sans y attacher la moindre importance, j'avais passé une bague. Quelques jours après, j'arrivai au milieu de la nuit dans la partie de la paroisse où demeurait sa famille. A quatre heures du matin, je fus réveillé par un coup frappé à ma porte. Après avoir dit d'entrer, — tout en maugréant contre l'intrus, — je reconnus le père de la jeune fille à l'anneau. « Bonjour, Paul, me dit-il d'une voix amicale; je suis heureux que vous soyez à Orsa. Il faut venir nous voir, nous ne demeurons qu'à un demi-mille d'ici. » Puis, s'approchant de mon lit, il ajouta confidentiellement : « Paul, on a bavardé dans notre village à cause de la bague que vous avez donnée à ma fille ; je viens vous demander ce que vous pensez faire. Voulez-vous réellement l'épouser? » Telle n'était pas mon intention et je ne croyais certes pas qu'un simple cadeau pût causer tant de surexcitation. Il est vrai que la fille était très jolie et que son teint magnifique et son port exceptionnel avaient appelé mon attention ; de ce que je lui avais donné une bague les gens crurent que j'en étais amoureux, et la famille n'aurait fait aucune objection au mariage, surtout que bien des gens du hameau avaient émigré aux États-Unis. « Nous ne nous marions pas si hâtivement en Amérique, lui répondis-je, et nous ne nous engageons pas de cette manière. Votre fille est fort belle, mais je ne lui ai donné cette bague que comme un simple signe d'amitié. J'ai déjà fait cadeau à d'autres demoiselles de souvenirs comme celui-ci. » Rien de plus ne fut dit et le brave homme me fit promettre d'aller le voir. Quand j'arrivai à sa ferme, on me reçut très cordialement; mais l'émotion était grande parmi les voisins, qui pensaient que je venais demander la main de la belle Dalécarlienne. A la suite de cet incident, je fus très circonspect lorsque je donnai une bague, je pris la précaution d'en offrir plusieurs dans le même hameau afin d'empêcher les commérages.

Le costume d'Orsa ne ressemble pas à celui des autres paroisses. Les habits des hommes sont en drap blanc et courts; on en porte généralement deux ; celui de dessous n'a point de manches. On y ajoute des culottes en cuir blanc et des bas bleu foncé. Tous séparent leurs cheveux sur le milieu de la tête. Le corps de la robe des femmes est en

laine écarlate, avec de longues manches blanches descendant jusqu'au poignet. Le jupon est de gros drap bleu, sur lequel elles mettent un tablier de cuir jaune bordé de drap noir, ou en étoffe pareille à la robe. Les bas sont en laine blanche et elles se chaussent de souliers bizarres avec les talons au centre. Elles tirent tellement leurs cheveux pour les tresser qu'avec le temps ils s'amincissent et tombent; leur coiffure consiste en un mouchoir de couleur, toujours bien repassé, et dont le nœud est fait avec grand soin.

L'église paroissiale, touchant au village et très proche du lac Orsa, est distante d'environ 10 milles de celle de Mora; on y arrive par le pittoresque chemin qui traverse quelques-uns des hameaux déjà mentionnés. L'édifice est en pierre et d'un blanc éblouissant au dehors comme au dedans. Le cimetière qui l'entoure est aussi fermé par un mur blanc. Le dimanche est le jour où le touriste peut se faire la meilleure idée du développement physique des Dalécarliens.

A mon avis les gens d'Orsa sont les plus beaux de la Dalécarlie. Le gracieux costume des hommes fait valoir leurs superbes formes. Ils sont forts, grands et actifs, comme il convient au caractère accidenté de leur paroisse. Beaucoup de leurs filles ont ce teint particulier à la Suédoise, qui, pour la limpidité, la beauté, la fraîcheur, surpasse tout ce que j'ai vu ailleurs. Ajoutez à cela des yeux bleus, des lèvres purpurines, de belles dents, des cheveux blonds soyeux, et vous aurez ce type de beauté que l'on ne trouve qu'en Suède. Dans aucun des pays où prédominent les blondes, la teinte rosée des joues n'a cette nuance exquise de l'œillet, qui se fond graduellement dans l'extrême blancheur de la peau. Ce teint est probablement produit par ce climat tout particulier.

Mais, si les gens sont superbes, leur paroisse est pauvre; les fermes sont petites et les familles grandes; il n'y a que fort peu de leurs maisons qui soient peintes et elles ne sont pas tenues aussi nettes et aussi propres que celles de Leksand; de plus, elles n'ont autour d'elles ni jardins ni vergers. Peu de fermes contiennent plus de cinq vaches; il en est qui n'en ont que deux, avec quelques chèvres, moutons et un porc ou deux. Pauvre, en effet, est la famille qui ne possède pas un cheval, et l'ambition de ceux qui n'en ont point est de devenir assez riches pour pouvoir en acheter un.

Sur le grand chemin de Mora au lac Skattungen s'embranchent une infinité de routes étroites, raboteuses, conduisant à de nombreux hameaux cachés à la vue par des collines ou des bois. Là, les gens sont primitifs et sincères ; il me semble encore entendre les éclats de bienvenue qui me saluaient sur le seuil de chaque ferme.

La première fois que je visitai un de ces hameaux, je le fis en compagnie de Skradder Anders, qui voulut me présenter à un de ses amis, Gubb Ole Andersson, propriétaire d'une très bonne ferme à Wiborg. Je ne m'étendrai pas sur l'accueil que je reçus, ni sur la grande émotion des voisins, qui accoururent lorsque Anders donna de minutieux détails sur sa connaissance avec moi, sur ce qu'il avait appris du ricksdagsman de Leksand, et ce que lui dirent beaucoup d'autres personnes qui m'avaient vu à la foire de Mora. Il parla aussi des lettres spéciales du gouverneur, d'une entre autres pour Mangs Hans Ersson de leur paroisse, bonde bien connu de Stackmora ; et, pour couronner le tout, il leur affirma que j'étais le meilleur garçon du monde. Tels furent mes titres de créance lors de ma première visite, et le chaleureux accueil que tous me firent prouva que l'allocution d'Anders avait eu l'effet désiré et que ses amis croyaient en ses paroles.

Je n'avais plus besoin d'introduction dans Orsa, ni ailleurs dans les environs. Partout où j'allais, je voyais la joie du ménage ; je fus traité comme un de leurs parents et j'appris à connaître la vie intime de ce peuple au cœur chaud et bon. L'Atlantique nous sépare ; des mois et des années ont roulé dans l'éternité, mais les mêmes cœurs battent chez les Dalécarliens ; mes vieux amis pensent encore à moi et m'aiment. Souvent mes pensées se reportent à ces jours écoulés, à cette nature aimante, pure et loyale que l'on trouve encore de loin en loin au milieu de notre monde agité et affairé, mais tout spécialement en Scandinavie. Si nous ne pouvons nous voir, il nous est au moins possible de nous écrire ; et que leurs simples lettres sont belles ! Là, point de pensées cachées, point de phrases étudiées ; tout coule de source ; ils disent ce qu'ils pensent et jamais je n'ai mieux su combien ils m'aimaient que depuis que je les ai quittés. Combien leurs expressions sont tendres ! N'était la signature, j'aurais souvent pris la lettre d'un homme pour celle d'une femme. J'en ai reçu d'eux près de trois cents dans une année, et j'en ai conservé beaucoup ; parfois j'aime

à les relire; elles font revivre en mon esprit des amis qui sont bien loin, mais non oubliés.

Par une brûlante journée d'été, je dis adieu à Holn et à Vangsgarde, et un trajet agréable me conduisit aux hameaux de Olionsby et de Wiborg, situés à environ 2 milles de la grande route. Les fermes de ces deux endroits sont disséminées et un étranger ne sait pas quand il entre dans l'une ni quand il quitte l'autre.

Dans bien des paroisses ou districts judiciaires, il y a un morceau de terre public, comme la vaine pâture en Angleterre, appelé *allmaning*, où les gens du hameau ont droit de faire paître leurs troupeaux. Il y a aussi des forêts communes. Si quelqu'un de la paroisse, désirant bâtir une maison, peut prouver qu'il ne possède pas le bois nécessaire pour cet objet, il adresse une requête au juge du district et celui-ci ordonne au garde général et à deux membres du conseil communal de lui faire délivrer le bois pour construire.

Presque toutes les fermes appartenaient à quelqu'un de mes amis, et il me serait difficile de dire où j'ai été le mieux accueilli. Je me souviens seulement qu'il me fut impossible d'avoir faim; car je ne pouvais entrer dans une maison sans qu'on plaçât un mets quelconque devant moi, et tout refus était hors de question; je n'aurais pas osé le faire sans courir le risque de déplaire à la famille. J'avais mangé chez un voisin, je devais encore manger chez l'autre; peu importait si j'avais pris mon repas seulement une heure auparavant. Une rivalité semblait exister entre eux tous pour se surpasser en bonté à mon égard. Quand j'allais dans une ferme, immédiatement le mari et la femme, le fils et la fille insistaient pour que j'y passasse la nuit, et, si je m'étais engagé ailleurs, ils me priaient de ne pas quitter le hameau sans faire de même chez eux. Ils voulaient que leur cher ami Paul fût heureux; car Paul était en pays étranger et ils craignaient qu'il ne se sentît isolé et triste. Je leur rendais leur affection et je m'efforçais de leur plaire de mille manières. Ils appréciaient les simples souvenirs dont je leur faisais présent, comme s'ils eussent été de la plus grande valeur. Souvent je pense à ces hameaux où j'ai passé des heures si agréables à étudier ces natures primitives, dans lesquelles je découvrais chaque jour des traits caractéristiques qui m'avaient été inconnus jusque-là.

Une particularité du pays est bonne à noter. Chaque fois que je



Un fabod à Rattirk.

rencontrais une Dalkulla, elle sortait de sa poche, en signe d'amitié, un morceau de sucre candi et me le donnait, ou elle insistait pour que j'en prisse au moins une écaille ; ou bien elle me faisait prendre à sa bouche un peu de la kada qu'elle mâchait : refuser aurait été manquer de politesse.

Pendant que j'étais en Orsa, je fus frappé du grand nombre de veuves que j'y trouvai. Je ressentais de la tristesse à voir tant de familles livrées aux seuls soins de pauvres mères. « D'où cela vient-il? demandai-je. — Paul, me répondit-on, l'argent est dur à gagner, nos fermes sont pauvres et nos enfants nombreux ; nos maris sont obligés de travailler aux carrières de pierre meulière ; la poussière qu'ils respirent est malsaine et cause leur mort prématurée ; telle est la raison pour laquelle vous voyez tant de veuves. » En ces cas, la mère se charge de la ferme, et les enfants, toujours respectueux, font de leur mieux pour lui venir en aide.

Mes amis de Guns étaient ceux pour lesquels j'avais le plus de sympathie. Cette ferme appartenait à Anna, qui était restée veuve avec cinq filles dont les plus âgées avaient vingt et dix-huit ans ; avec le reste de la famille, elles se chargeaient de tout l'ouvrage de la ferme, excepté celui de la charrue et du battage. Elles accomplissaient un rude travail durant l'été, surtout pendant la moisson et l'époque du déplacement. Elles semblaient heureuses lorsque je les aidais à meuler le foin.

Enfin arriva le moment de quitter le hameau. Les gens avaient rassemblé et séché les feuilles des aunes, les champs avaient été sarclés, et les pommes de terre labourées ; chaque jour, on partait pour les *fabodar*, ou *saeters*.

C'est là que je prie le lecteur de vouloir bien me suivre.

CHAPITRE XXII

Les fabodar ou saeters de Suède. — Pâturages de Dalécarlie. — Les fabodar dalécarliens. — Filles suivant le bétail. — Départ pour un fabod. — Arrivée à Hemrasen. — Vie aux fabodar. — Existence près des prairies marécageuses. — Un dimanche à Rattvik. — Costume brillant et pittoresque de Rattvik. — Amusement de société. — Eskasen. — Départ.

Les fabodar (saeters) de Suède ne se rencontrent que dans très peu de provinces, car le pays n'est montagneux qu'au nord de Stockholm. En Dalécarlie, ils sont nombreux sur les collines couvertes de forêts, parmi lesquelles il y a de riches pâturages, principalement dans les terres humides, qui se dessèchent quand l'été avance, et le long des bords des lacs ou des étangs. Quand l'eau se retire, la presle queue-de-cheval (*Equisetum vulgare*) pousse drue et le bétail en est très friand ; on lui permet d'en manger, quoique cette herbe donne un goût peu agréable au lait. Dans ces petits lacs, il arrive parfois que le bétail enfonce dans la vase, ce qui nécessite une surveillance constante de la part des filles. Dans bien des contrées de la Dalécarlie, les forêts sont presque inaccessibles à cause des marais ; là, l'élan (*Alces malchis*) erre à volonté et ne peut être chassé que pendant six semaines par an.

A bien des égards, les fabodar de la Dalécarlie diffèrent des saeters norvégiens ; ils ressemblent plutôt à des hameaux forestiers entourés de grands herbages clôturés ; le bétail y demeure souvent avec quelqu'un de la famille jusqu'après Noël, pour éviter de transporter le foin.

Les maisons sont confortables et bien bâties, avec des cheminées, des lits et les communs nécessaires; en réalité ce sont des fermes forestières.

Pendant le jour, le bétail, moutons et chèvres, vont aux pâturages sous la surveillance d'une fille qui les conduit et les guide soit par la voix, ou par le son d'un cor; on ne se sert pas de chiens aux saeters en Norvège ni en Suède. Une poche contenant du sel pend à la ceinture de la gardienne; elle connaît chaque bête et si par hasard l'une d'elles manque, elle l'appelle par son nom et, quand elle revient, la récompense avec un peu de sel. Tout en marchant, elle tricote des bas, n'ayant pas l'habitude de passer son temps à rien faire. Quand elle a atteint un bon terrain de pâture, elle s'assied sur le tronc d'un arbre ou sur une pierre et elle tricote en chantant soit un psaume, soit une chanson d'amour; elle suit la marche du soleil et, lorsqu'il se couche, elle retourne au fabod où les vaches sont traites et le bétail abrité pour la nuit. En voyant, du haut des collines, les troupeaux paissant dans les marécages et les prairies, en entendant le tintement de leurs clochettes, l'esprit conçoit vivement les charmes de la vie pastorale.

La propriété fermière est extrêmement divisée en Dalécarlie; étant distribuée également entre tous les enfants, la division est souvent si petite qu'elle n'a point de valeur. Avec les doubles mariages qui ont eu lieu dans les familles, elle est devenue si mélangée et chaque pièce de terre est si éloignée de la ferme principale, que l'on dépense beaucoup pour assurer une petite récolte. Le gouvernement a pris l'affaire en main et il essaye d'obtenir que les fermiers échangent leurs propriétés de façon à les réunir toutes en une. Quand une ferme contient de vastes marais et des prairies loin des fabodar, le seul abri pour les faucheurs est une hutte en écorce qui les protège contre la pluie. Les chèvres les suivent et les alimentent de lait; on emmeule le foin pour le ramener en hiver à la ferme sur des traîneaux.

J'ai vu au nord-est de la Dalécarlie quelques fabodar d'un caractère un peu différent. Une barrière enclôt plusieurs acres de terrain de pâture qui souvent produisent de très beau foin; autour de cet enclos sont établis plusieurs parcs appartenant à différents fermiers qui s'entendent pour confier le soin de leur bétail, de leurs moutons et de leurs chèvres à des filles qui, alternativement, les mènent aux pâturages,

ou demeurent au fabod pour faire du beurre et du fromage. Le prix est d'environ un krona et cinquante ore par chaque vache laitière pour la saison, qui va de juin à la fin de septembre; un prix est aussi stipulé pour le soin des vaches sèches, des chèvres et des moutons.

Notre société, en partant d'Oljonsby, consistait en Per, sa femme et ses trois sœurs. Nous avions deux chevaux chargés de pain, de farine, d'ustensiles de cuisine, de sel pour le bétail, et de couvertures; dix chèvres et un porc. Per tenait la tête avec les chevaux, Margreta s'occupait des chèvres, Karen du porc, et Kirstin portait son bébé. A mi-chemin à peu près, nous fîmes halte pour prendre un frugal repas et boire une tasse de café. La route, quoique très cahoteuse à cause de nombreux cailloux, était praticable pour les chariots ; on traversait les cours d'eau sur des ponts rustiques, et, là où le terrain était marécageux, on avait joint ensemble des branches ou des troncs d'arbres pour pouvoir traverser. Dans ces forêts, je trouvai la température fort chaude à midi, et je fus heureux de m'arrêter un moment à Grunneberg, au fabod de mon ami Agdur Anders ; en outre, c'eût été un manque d'égards impardonnable que de passer sans profiter de l'hospitalité de sa famille. Avant la brune nous atteignîmes Hemrasen, qui n'est qu'une agglomération de maisons dispersées à droite et à gauche, avec des champs de foin clôturés tout alentour. Peu après notre arrivée, les voisins — rien que des femmes — vinrent nous souhaiter la bienvenue. Comme mes amis devaient se mettre au travail le lendemain, nous nous retirâmes de bonne heure dans la grange, où nous étalâmes des peaux sur un peu de foin et où nous dormîmes. Bien que les journées fussent chaudes, les nuits étaient fraîches.

La vie dans les fabodar est extrêmement laborieuse. A l'aube, Per et les femmes se levèrent et se mirent à aiguiser les faux, et, après avoir pris en hâte un léger repas, ils allèrent faucher du foin à une distance de 3 milles et ne revinrent que le soir. Il arrivait souvent que, du matin jusqu'à la nuit, pas une âme ne restait à Hemrasen, quoique toutes les maisons demeurassent ouvertes. Un jour, m'étant égaré dans une forêt marécageuse et me sentant harassé, je me retirai dans une des maisons inhabitées et tombai dans un profond sommeil. Grand fut mon étonnement quand, le lendemain matin, je fus réveillé par Jemt Anna Per'sdotter, de Maggas. Comment avait-elle appris que



Scène d'intérieur à Rattvick.

j'étais ici ? Je l'ignore. Elle me dit : « Paul, il n'y aura personne jusqu'à la nuit et je n'ai pas voulu partir avant de vous donner quelque chose à manger. »

Certains jours, arrivaient des gens en assez grand nombre ; ils ne s'arrêtaient qu'une nuit dans leur route pour se rendre aux herbages. C'est ainsi qu'une fois vinrent mes amis Backer Anna et son frère Hans, avec six chèvres ; ils allaient à une prairie éloignée, chargés de faux et de la nourriture qu'ils avaient emportée pour toute la semaine. Les chèvres, qui devaient les pourvoir de lait, les suivaient comme des chiens. Nous convînmes de nous rencontrer dans quelques jours à Eskasen.

Un des fabodar appartenait à Aker Jonas Andersson de Rattvik, qui, au moment de ma visite, s'y trouvait avec sa femme, Brita ; tous deux y passaient leurs journées à faucher de l'herbe. Le bétail et la laiterie étaient confiés aux soins de leur fille et de Dunkol's Karin. Ces fillettes paraissaient jolies dans le pittoresque costume de leur paroisse, la première occupée à battre du beurre et l'autre debout devant le feu, faisant du fromage ou grillant du café, pendant qu'un énorme chaudron pendu au-dessus de la flamme bouillait à petit bruit. Quand vint le samedi soir, Aker's Brita suggéra l'idée d'aller passer le dimanche à la ferme de son père. La proposition fut acceptée, et, le dimanche, dès l'aurore, nous nous mîmes en route. Après une marche de quelques heures à travers des prairies marécageuses et des forêts, nous posâmes le pied sur une bonne route qui passait par un magnifique paysage agreste, et nous atteignîmes Aker en Gullerasen, où nous fûmes reçus avec la bonne hospitalité dalécarlienne.

Le costume des femmes de Rattvik est le plus gai et le plus pittoresque de la Dalécarlie. Le jupon est de couleur bleue avec bordure verte ; le corsage, foncé ; le tablier de laine est bigarré de blanc, de vert, de jaune ou de bleu. La robe courte laisse voir les bas, ou plutôt les longues guêtres brodées en dessins de couleur, comme celles que l'on porte en Norvège à Thelemarken et à Saeterdal. Le bonnet est très gracieux — noir avec des garnitures rouges, ou quelquefois en toile blanche avec deux bandes tombant sur le dos.

On passa l'après-midi en amusements de société ; je remarquai ici, comme en d'autres parties de la Scandinavie, la bonté des vieil-

lards pour les jeunes gens. Souvent on voit un grand-père jouer du violon pour ses arrière-petits-enfants qui adorent la danse.

En quittant Rattvik, j'allai d'un fabod à l'autre; je marchais fréquemment tout seul, surpris de ne pas m'égarer chaque jour dans les forêts, où des sentiers sans nombre ne conduisaient qu'à des prairies marécageuses. Le silence des bois n'était interrompu que par les voix aiguës des filles gardant le bétail, ou de temps à autre par le bruit d'un pic vert frappant du bec sur un arbre creux.

Un samedi après midi je me trouvai au fabod d'Eskasen; le soir les gens arrivèrent de toutes les directions après avoir terminé le travail de la semaine; le dimanche matin tous avaient fait toilette comme pour aller à l'église. Chacun de mes amis insista pour que je vinsse à son fabod partager son repas; j'avoue que, si quelqu'un m'avait prédit la quantité de lait et de crème que je boirais dans un jour, je ne l'aurais pas cru.

Je ne manquai pas d'aller serrer la main de Skradder Anders, et là je vis le berceau de bois où il avait reposé étant enfant et où ses ancêtres furent bercés avant lui; la date, gravée dans le bois, le faisait remonter à plus de deux cent cinquante ans; j'allai ensuite visiter mes amis.

Ce fut un grand plaisir pour moi de dormir dans la grange, sur du foin nouvellement coupé, de boire de la crème et du lait; de partager le frugal repas de ces braves fermiers; je sentais que mon corps et mon esprit se renforçaient à mener une telle existence.

A la fin de juillet, la plupart retournèrent dans leurs hameaux pour emmeuler le foin et récolter le grain. Après avoir dit adieu aux fabodar d'Orsa et de Rattvik, je repartis pour Orsa-Kyrkoby et de là pour la Norvège.

CHAPITRE XXIII

Dalécarlie du nord-ouest. — Je quitte Orsa pour la Norvège. — Garberg. — Elfdal et ses ouvrages en porphyre. — Élection d'un pasteur. — Contraste entre les gens de l'Elfdal et ceux d'Orsa. — Asen. — D'Asen à Sarna. — Traversée de la rivière Elfdal. — Une tempête. — Un fabod. — Moustiques. — Grund Olof. — Kirstin et Charlotte. — Fermes solitaires. — Sarna. — L'église de Sarna. — Restes de coutumes primitives de l'Église. — Jalousie de paroisses ou de provinces. — Le dernier hameau de la Dalécarlie occidentale. — Réception par le pasteur. — Je vais à Rores. — Une piste marécageuse et forestière. — L'Elg-sio. — Un vieux rameur. — Storbsio. — Rencontre de pêcheurs. — Flotning-sio. — Tentative d'extorsion. — Le Faemund-sio. — Le vieux Torbert Mikkelssen. — Roros.

La partie du nord-ouest de la Dalécarlie est couverte de grandes forêts contenant de vastes marécages et des tourbières qui rendent cette portion du pays d'un accès difficile. La rivière Eastdal, ainsi nommée pour la distinguer de la Westdal, coule à travers un pays peu habité et se jette dans le lac Siljan, près l'église de Mora.

En quittant Orsa, j'eus pour compagnon de route un capitaine de l'armée suédoise, homme charmant, qui suivait le même chemin que moi ; nous convînmes de voyager ensemble, afin que le trajet nous parût moins ennuyeux, car la contrée que nous parcourions n'avait rien d'intéressant. Nous changeâmes de chevaux au joli hameau de Garberg, aux maisons peintes en rouge, éparpillées au milieu de prairies verdoyantes, de champs cultivés et de bouquets d'arbres entre lesquels serpentait un ruisseau d'eau claire courant rapidement vers la rivière.

Un hameau important est celui d'Elfdal, où il y a une excellente auberge, à côté de laquelle se trouvent les célèbres usines de porphyre. La variété de porphyre la plus commune est d'un brun foncé, contenant des cristaux rougeâtres ou felspar ; on y travaille aussi d'autres sortes de pierres, spécialement l'hypérite et le granit. La plus grande œuvre exécutée en cet endroit est le vase colossal placé devant la résidence royale de Rosendal. Tout le labeur est fait par les gens du pays, qui demeurent dans le voisinage.

Ici, comme dans beaucoup d'autres parties de la Suède, le revenu de l'église ne provenant point de la couronne, le pasteur est choisi par les propriétaires fonciers. Une élection allait avoir lieu; trois candidats avaient prêché les dimanches précédents, car le traitement en valait la peine. La surexcitation était grande, et l'église, comble; la contestation entre deux des postulants divisait si exactement les électeurs, que le succès dépendait uniquement d'un gentleman, grand propriétaire, qui disposait de plusieurs voix et dont personne ne pouvait affirmer la préférence. Bien que je n'eusse aucun intérêt dans le résultat, je me glissai dans l'assemblée pour connaître ce peuple, qui certainement n'appartenait pas à la belle souche dalécarlienne. Quoique séparé seulement de 15 ou 20 milles des paroisses d'Orsa et de Mora, la différence sautait aux yeux; les naturels offraient des signes évidents de mélange avec des aïeux lapons; ils étaient de courte taille, particulièrement les femmes, avec les pommettes saillantes et le nez retroussé ; je ne vis pas un bel homme ni une jolie femme dans toute la congrégation.

Au delà d'Elfdal le pays est encore moins habité. A 10 milles plus loin, on arrive à Asen, qui possède une chapelle où l'on ne célèbre le service divin que trois ou quatre fois l'an, et seulement pour permettre aux vieillards et aux infirmes de communier.

Je me séparai ici de mon compagnon, qui me recommanda à Smed, un soldat, propriétaire d'une des meilleures fermes de l'endroit. D'Asen à Sarna, séparés par 6 milles suédois, on ne voit point de hameau où l'on pourrait établir une station postale. Je voyageais avec le gendre du soldat, sa femme et leur petite fille de quatre ans, Maria, qui se prit d'une grande amitié pour moi, et d'une fille sourde-muette, nommée Kirstin. Nous avions deux voitures chargées de faux, de comestibles et de couvertures pour la famille, qui allait passer

deux ou trois semaines aux prairies. Après avoir traversé l'Elfdal sur un bac, nous quittâmes la route pour passer dans une forêt et nous arrivâmes à une grande prairie clôturée tout alentour, avec plusieurs maisons en foin dont une appartenait à mon ami. Nous mîmes pied à terre juste à temps pour nous abriter contre la pluie, qui ne tarda pas à tomber à torrents. Nous dormîmes serrés les uns contre les autres, à cause du froid et de l'humidité; malheureusement le toit laissait passer l'eau. Les moustiques me parurent aussi abondants qu'en dedans du cercle arctique. Le matin, de bonne heure, nous nous séparâmes; l'homme et les femmes allèrent faucher les prairies, tandis que, Kirstin et moi, nous dûmes nous rendre à un fabod où l'on avait laissé les chèvres afin de les ramener pour donner du lait aux faucheurs. Nous trouvâmes là un vaste enclos avec parcs et maisons, et peut-être cent têtes de bétail. Toutes les filles de cet endroit dormaient sur le plancher dans une maison, et, le soir, Kirstin et moi nous fîmes comme elles. En revenant avec nos chèvres, nous nous dirigeâmes vers une hutte couverte d'écorce, dans une partie de la forêt rapprochée d'immenses prairies marécageuses. Les moustiques étaient si nombreux, que nous fîmes du feu et surtout de la fumée pour les chasser. Le lendemain matin, on me laissa seul au campement avec la petite Maria endormie, que l'on confia à mes soins. Ses parents n'étaient pas partis depuis une heure qu'elle se réveilla. Je réussis à l'amuser quelque temps; mais elle se mit à pleurer et à appeler sa maman. Pour l'apaiser, je la pris dans mes bras et j'allai me promener dans la forêt; j'espérais lui faire croire que nous allions chercher sa mère et que nous reviendrions pour jouer ensemble. J'étais à bout de science et je ne savais plus comment amuser l'enfant, lorsque, par bonheur, la mère revint et s'étonna de ne pas la trouver endormie. Quand je lui eus raconté ce qui était arrivé, elle rit beaucoup et me dit : « Paul, vous feriez une bonne nourrice. »

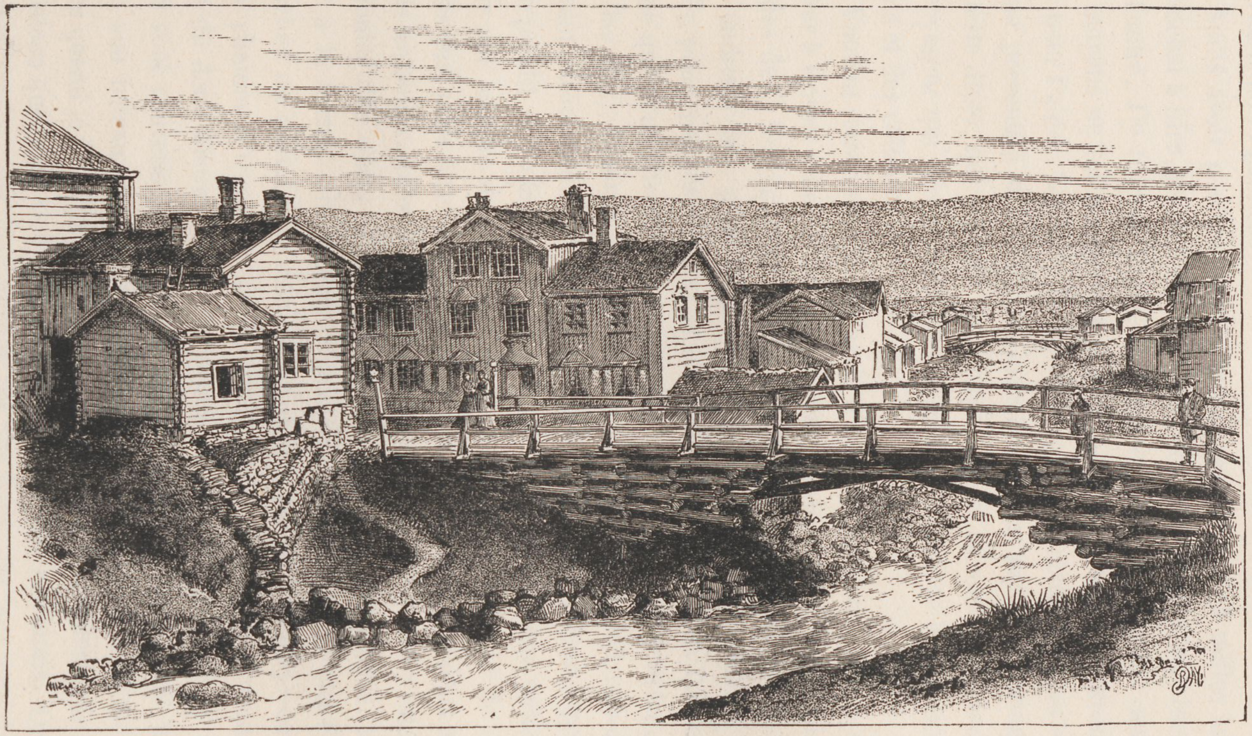
Deux jours de cette vie monotone furent tout ce que je pus endurer; reprenant donc la grand'route, je trouvai Grund Olofolsson, qui revenait ce jour même d'Asen, selon notre convention, et qui m'attendait avec un véhicule pour me conduire à Sarna. J'arrivai bientôt à Nybodœ, fabod près du grand chemin, sous la garde de deux filles, Kirstin et Charlotte, la première déjà vieille et la seconde jeune et

belle. Olof me recommanda aux soins de ces femmes et leur dit qu'elles devaient me montrer le chemin des fermes, puis me quitta. Charlotte jouait admirablement du cor, et, quand elle suivait le bétail, la forêt retentissait des airs qu'elle connaissait.

Je demeurai quelques jours à visiter les fermes solitaires de ces bois, afin d'étudier l'effet produit par cette existence retirée sur le caractère de l'homme. A une faible distance de Nybodœ, de l'autre côté de la route, j'arrivai à une ferme appelée Ras, entourée de champs et de prairies. Je ne pouvais m'empêcher de penser combien la vie de ces gens était solitaire. Les vieillards ne se trouvaient pas chez eux; mais une fille intelligente me reçut très obligeamment et me prépara à manger; elle ne me craignait pas, m'ayant vu précédemment avec Charlotte et Kirstin. Deux de ses frères étaient imbéciles.

Sarna est agréablement situé sur les bords de la rivière qui, ici, s'élargit en lac. — Il y a une église paroissiale, une bonne auberge et une excellente école ouverte d'octobre à la fin de juin. Le pasteur y était établi depuis vingt-sept ans et me fit visiter la vieille église. En montant à la chaire, je vis à côté de la Bible quelque chose comme un bâton de policeman, au bout duquel était attaché un gros morceau de cuir, le tout rappelant un martinet. On s'en servait, il n'y a pas encore bien longtemps, pour réveiller les dormeurs; le pasteur frappait un grand coup sur la chaire et forçait ainsi l'attention. A côté se trouvait une longue perche arrondie au bout, dont le sacristain, paraît-il, se servait pour caresser les côtes des dormeurs. Ces deux ustensiles, inventés pour maintenir les congrégations en éveil, étaient généralement employés en Suède il y a vingt ou trente ans; le pasteur actuel en a fait cesser l'usage. Aujourd'hui, on offre une prise de tabac au dormeur, qui, après avoir éternué, ne pense plus à se rendormir.

Dans une localité où j'avais été particulièrement bien reçu, je pus me convaincre que les jeunes gens voient avec déplaisir les filles de leur endroit épouser des hommes d'une autre paroisse. Je faisais remarquer à un de mes amis qui m'avait présenté dans une maison, combien la fille était jolie; il me répondit : « Croiriez-vous, Paul, qu'elle va se marier avec un homme du Vermland, qui est venu ici pour gagner sa vie et qui lui a fait la cour en cachette? C'est honteux de sa part



Roros.

de prendre un étranger pour mari; comme s'il n'y avait point de beaux gars dans notre paroisse! »

Après avoir parcouru une distance de plus de 3 milles suédois, je touchai à Idre, pauvre hameau avec quelques fermes séparées l'une de l'autre. J'y trouvai l'ecclésiastique en train de faucher son foin, ses moyens ne lui permettant pas de payer un homme 3 kronor par jour pour l'aider. Laissant là son ouvrage, il m'invita à entrer chez lui et me présenta à sa femme. Ils insistèrent pour me faire partager leur modeste dîner, qui me plut beaucoup. Ici finit la route carrossable, et le voyageur qui désire aller en Norvège doit suivre les sentiers des forêts et des collines.

Voulant retraverser la péninsule d'une mer à l'autre, je me décidai d'aller à Roros, ville connue pour ses mines de cuivre, et l'une des plus froides de la Norvège centrale. Les marais y sont nombreux ; on a posé aux endroits les plus dangereux des troncs d'arbre équarris et rabotés, pour que les chevaux et les gens puissent passer. La première ferme que nous atteignîmes était située sur le bord d'un petit lac, l'*Elzsio* (lac Elk). Comme, pour atteindre la maison, il fallait traverser un courant étroit mais profond, mon guide héla un bateau; personne ne répondit et j'allais tenter le passage à cheval, lorsque nous vîmes venir une barque dirigée par une vieille femme de plus de quatre-vingts ans, mais forte et bien portante; elle avait avec elle deux arrière-petits-enfants confiés à ses soins. Je lui offris de ramer; elle refusa et donna des coups d'aviron avec une vigueur qui m'étonna. En arrivant à la ferme, elle appela, et une fille sortit du bois; elle l'envoya chercher un cheval. Ici mon guide d'Idre me quitta, et je continuai mon chemin à travers la forêt, franchissant beaucoup de marais. Au bout de deux heures, nous arrivâmes au Storbo-sio, dont les rivages plats sont couverts de roseaux. Un pêcheur consentit à me prendre dans son bateau pour passer le lac et me serra la main en me disant adieu quand je l'eus payé. Je me sentis heureux d'aborder et de quitter le bateau qui était vieux et faisait eau comme un tamis. Quelques pauvres fermes sont disséminées sur les bords du lac; dans l'une, je trouvai deux enfants idiots et goîtreux; c'était le second cas de ce genre que je voyais.

Au Flotning-sio on pratiqua sur moi une tentative d'extorsion, chose

assez rare en ce pays. J'y passai la nuit et je n'eus pour souper qu'un bol de lait aigre; quand je demandai mon compte, le vieux Jonas me dit : « 1 dollar ! » — Je refusai de payer, et, comme je lui reprochais son manque de délicatesse, il me répondit que, s'il avait demandé un prix exagéré, c'est qu'il me croyait tant d'argent que je ne savais qu'en faire, et il descendit de 1 dollar à 20 cents. Je dois dire que le propriétaire de la ferme n'était pas là.

Je passai la frontière de Norvège sans m'en douter, et j'arrivai à un pauvre hameau d'où part une route pour le Fæmund-sio. Le Fæmund-sio est à 2,150 pieds au-dessus du niveau de la mer, et a 35 milles de long; son déversoir, la rivière Klar (claire), coule dans le lac Wenern. Cette belle nappe d'eau offre un aspect particulier que ne possède aucun lac de la Norvège ni de la Suède; ses bords ne sont pas abrupts, et, en bien des endroits, ils portent quelques pins et de la mousse de rennes; l'eau, qui est très claire, contraste singulièrement avec celle des lacs foncés et obscurs que j'avais vus; le lac fourmille de poissons. J'aperçus plusieurs rennes sauvages broutant sur ses rives. A 3 milles environ de son extrémité méridionale, on arrive à un hameau composé de quatre vieilles fermes, dont l'une a été brûlée jusqu'au sol, l'hiver précédant mon arrivée. Les gens y ont conservé les anciennes coutumes et ne savent que fort peu de chose du monde extérieur. Torbert Mikkelsen, beau vieillard, était le nabab du lieu; des favoris gris et touffus encadraient sa face vermeille; il portait des culottes, des bas de laine blancs, un gilet croisé avec des boutons de cuivre et un bonnet phrygien en laine rouge. Berit, sa femme, avait aussi bonne mine que lui et offrait la fidèle image de la vieille matrone; ses cheveux blancs étaient en partie cachés sous un petit bonnet de forme gracieuse, généralement adopté en ce coin du pays. La maison, grande et confortable, avait ses murs peints en vert, et dans un coin de la chambre s'ouvrait une immense cheminée. Sur un buffet on voyait des plats et des tasses en vieille porcelaine, héritage de famille; une lanterne pendait à l'une des poutres du plafond et une ancienne horloge était placée près du lit; des perches portaient de bon linge; une table, deux ou trois chaises, une couple de bancs, un métier et un rouet constituaient le mobilier. — Ma chambre à coucher me parut étrange; les murs étaient peints en jaune (évidemment le père Torbert aimait

les couleurs voyantes), avec une bordure rouge à environ 3 pieds du plancher, le plafond en blanc jaunâtre et les traverses ainsi que le bois de lit en rouge.

Torbert était un fermier aisé, mettant son orgueil à avoir toute chose en ordre parfait; il possédait huit vaches, trois chevaux et trente moutons; sa terre était bonne et ses pâturages d'été excellents. Quand je partis, il ne voulut pas accepter d'argent, parce que j'avais donné à sa femme un mouchoir de soie; il me pria de revenir.

Une course de 20 milles me porta au bord septentrional du lac, que nous atteignîmes après avoir traversé des prés marécageux ; j'y demeurai un jour.

La route conduisant à Roros passe par une contrée fort pittoresque sur laquelle on rencontre quelques fermes. Roros, ou Roraas, est une petite ville de dix-neuf cents habitants, bien tranquille, avec des maisons peintes en rouge et des rues propres. Elle tire son importance des mines de cuivre auxquelles on travaillait déjà en 1644. La rivière Hitter coule au centre de la ville, dont les deux parties sont reliées par des ponts en bois d'une construction particulière à la Norvège. Les poutres sont supportées par une maçonnerie à leurs extrémités et aussi par des crampons, comme on le voit par la planche précédente.

De Roros, je descendis la vallée d'Osterdal en suivant les rives de la Glommen, la plus grande rivière de Norvège.

Le dernier jour d'août, j'entrai dans la ville de Hamar, sur le bord du lac Miosen. Son aspect est désolé ; l'herbe croît dans ses larges rues ; des roseaux poussent autour de l'église ; en un mot, la ville paraît déchue. Aux temps anciens, elle avait beaucoup d'importance, mais les Suédois la détruisirent en 1567. On y voit d'intéressantes ruines : ce sont les restes de sa cathédrale.

Le Miosen est le plus grand lac de la Norvège. A l'époque du tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, ce lac s'éleva soudainement de 20 pieds et retomba presque instantanément à son niveau. Au printemps, il atteint son plus grand volume, puis il descend de 18 à 20 pieds. Il n'a pas l'aspect lugubre qui caractérise certains lacs de la Norvège; les collines descendent en pente douce jusqu'à ses eaux et sont mouchetées de nombreuses fermes, de champs, d'églises et de hameaux. Des steamers, portant des passagers et chargés de marchan-

dises ou remorquant des flottes de bois de construction, naviguent sur ses eaux. En été, cette excursion est délicieuse.

Les régions du Miosen et de l'Osterdal comptent parmi les plus beaux districts agricoles de la Norvège. Leurs habitants ressemblent à des fermiers américains. Les maisons sont grandes, confortables, bien peintes, meublées de chaises rembourrées, de sofas, de pianos et de livres; entourées de jardins de plaisance, de berceaux, de kiosques et de belles granges. Ils s'efforcent d'améliorer leurs troupeaux; tous les ans, ils se rendent à Christiania avec leurs familles, et leurs tables sont servies à la mode de la ville. Leur linge est empesé, et, en réalité, on peut les qualifier de gentilshommes campagnards; car ils aiment les chevaux, la pêche, la chasse, et surveillent les travaux qu'ils font faire sur leurs domaines.

A l'extrémité supérieure du lac, sur une haute colline, est situé le village de Lillehammer, lequel consiste en trois rues dont la principale se continue sur la rivière Mesna par un pont. Elle contient environ 1,700 habitants et c'est un centre commercial, à cause de sa situation au commencement de la grand'route de Trondhjem, au terme de la vallée de Gudbrandsdal, dont le lac est une continuation. Il y a un hôpital bien construit, à deux étages, avec de grandes chambres de 16 pieds de haut, contenant six lits chacune. Je n'y vis que deux malades. Ceux qui ne peuvent payer y sont reçus gratis. Cet hospice est dirigé par un docteur nommé par le gouvernement. Les chambres de bain et la cuisine me parurent très propres; bref, cet établissement fait honneur à ceux qui en ont la charge.

J'eus la bonne chance de voir la « chute » de Lillehamruer, dont le courant, considérablement gonflé par les pluies, descendait en magnifiques cascades. Pendant plusieurs centaines de yards, la rivière Mesa tombe d'une hauteur de 100 pieds, en nappe d'écume blanche, et passe par un canal de 10 pieds seulement de large, pendant que le courant d'air fait voler l'embrun jusqu'au-dessus des arbres et des prairies à grande distance. Quoique bien plus au sud que Trondhjem, cette partie de la Norvège est plus en retard pour sa récolte que même au delà du cercle arctique. J'ai vu, dans la première semaine de septembre, de grandes quantités de seigle et d'orge non encore coupées; dans le jardin du docteur, les cerises étaient sur les arbres;



Intérieur de Torbert.

les groseilles mûrissaient et les pommiers portaient des fruits en abondance.

Une fois encore, je faisais route par les vallées transversales de la Gudbrandsdal par un temps superbe. J'allais doucement : car, à la fin de l'été, les chevaux sont presque fourbus. J'en avais un qui, malgré tout ce que je fis pour l'amadouer, ne voulut pas avancer de plus de 3 milles par heure. Quand ils ont beaucoup voyagé, les chevaux des stations deviennent très rusés et ne font guère plus de 4 ou 5 milles à l'heure. Ils semblent se moquer du fouet inoffensif que l'on a donné au voyageur, lequel est bientôt fatigué de s'en servir en vain.

Mon principal objet, en venant si tard, était de voir les anciennes maisons de ferme. Dans quelques vallées, on arrachait les pommes de terre; hommes, femmes et enfants s'y employaient; on les assortissait à mesure qu'on les récoltait; les plus petites étaient mises de côté pour les pourceaux, et les autres, étendues pour sécher, étaient mises à la cave. C'était un moment de forte occupation pour la femme du fermier et sa servante, vu le nombre de bouches de surcroît à nourrir.

Dans la vallée de Gudbrandsdal, les fermes varient considérablement de grandeur; les maisons ont un étage consistant en une chambre principale, deux plus petites et une maison pour les invités. Le peuple est pauvre; il est des gens qui ne possèdent ni terre ni vache, et qui sont obligés de travailler à la journée; cependant, je n'en ai jamais vu d'émaciés par la faim; ils sont forts et bien portants, quoique ne vivant que de pain grossier, de pommes de terre, de lait aigre et, de temps à autre, de beurre; rarement ils goûtent à la viande.

Le 13 septembre, nous eûmes un avant-coureur de l'hiver. Le vent souffla en ouragan et fut accompagné d'averses; mais, vers la nuit, le ciel s'éclaircit tout à coup et le temps devint froid; avant le coucher du soleil, la neige tomba. Trois hommes arrivèrent avec deux chariots portant des charrues, des haches et autres instruments aratoires; on les avait envoyés labourer quelques champs pour l'année suivante et rapporter à la ferme tout le beurre et le fromage produits pendant la saison, ainsi que d'autres articles que l'on ne pouvait laisser passer l'hiver au saeter. Ils portaient leurs meilleurs vêtements, désireux, à leur arrivée, de paraître le plus avantageusement possible devant les filles du saeter. L'un d'eux était très amoureux d'Ingeborg, qui ne semblait pas le payer

de retour. Ils ne perdirent point de temps et endossèrent leurs habits de travail; le soir, Ingeborg les laissa en possession du saeter et vint passer la nuit dans le nôtre.

Le lendemain matin, on ne voyait pas un nuage au ciel et l'air était calme; de grands glaçons pendaient aux toits des maisons, et, sur les bords du cours d'eau où l'eau était tranquille, la glace avait à peu près un demi-pouce d'épaisseur. Le jour suivant, le peu d'occupants qui restaient aux saeters retournèrent à leurs fermes. Je dis à contre-cœur adieu à Marit, Britte et Ingeborg, et je dirigeai mes pas du côté de la vallée.

Le nombre de lemmings *(Myodes lemmus)* que je rencontrai sur la route et dans les montagnes était prodigieux; d'immenses quantités de ces rongeurs avaient été piétinées par les chevaux ou écrasées par les roues des véhicules; en avançant, je marchais constamment sur eux. Ils ressemblent beaucoup au mulot; mais ils ont environ 5 à 6 pouces de long et sont d'un brun roux, rayé de noir, avec de gros corps et de courtes jambes. Deux fois déjà, dans mes voyages en Scandinavie, je les avais vus en nombre incalculable, couvrant de vastes étendues de terrain dans leur migration, du nord-ouest au sud-est, vers la mer, où il s'en noie des multitudes. Leurs migrations sont périodiques et partent toujours du nord; ils vivent dans les montagnes et dans des trous; rien ne les arrête dans leur marche, excepté des obstacles insurmontables. Où ils ont passé le pays est ravagé; ils dévorent l'herbe, la mousse, les feuilles et jusqu'aux branches du bouleau nain et du saule.

On voit plusieurs fermes dans la vallée de Selsdal, près de sa jonction avec la Gudbrandsdal. Parmi les principales, on compte Ulsvold; à peine y étais-je installé, qu'on m'apporta de la bière dans un superbe hanap d'argent, héritage de famille depuis plusieurs générations. Pendant que je buvais, le docteur du district entra; il venait de parcourir une longue distance par une tempête épouvantable. Son arrivée mit toute la maison en mouvement. On lui apporta des bas pour remplacer les siens qui étaient mouillés, et on lui prépara une tasse de café. Ç'eût été manquer aux lois de l'hospitalité si on l'avait laissé partir sans lui offrir de quoi se rafraîchir.

La manière de faire la cour est des plus primitives en Scandinavie. Un soir, dans une ferme, nous fûmes réveillés par des coups frappés à la porte, et nous entendîmes une voix que nous reconnûmes pour être

celle d'un des nombreux aspirants à la main de la jolie fille de la maison. Puis, l'allocution suivante : « Sigrid, ne voulez-vous pas m'ouvrir la porte? » — Point de réponse ; nouvel appel et nouvelles supplications ; la demoiselle demeura silencieuse. « Sigrid, continua l'amoureux, vous êtes une si belle fille! vous savez bien que si je ne vous aimais pas, je ne viendrais pas de si loin pour vous voir! pourrez-vous être assez dure pour me renvoyer? Il n'est personne dans la paroisse que j'admire autant que vous. Je vous en prie, ouvrez la porte! le vent est glacial; je suis très fatigué; je ne viens que pour causer avec vous et puis je m'en irai. » Enfin Sigrid s'adoucit, et il fut admis.

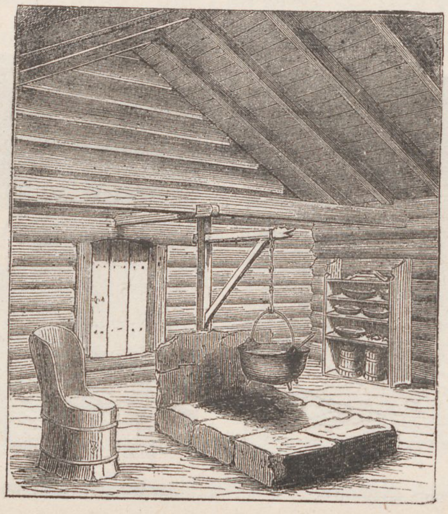
CHAPITRE XXIV

Vieilles fermes. — Longue durée des maisons de bois norvégiennes. — Antiquité de beaucoup de fermes en Norvège. — Inscription runique sur une maison. — Cheminées primitives. — Maisons sans cheminées. — La *rogovn*, cheminée la plus primitive. — Introduction des cheminées. — La *peis*, autre forme de cheminée. — Perfectionnement dans la bâtisse. — Nouvelles formes de maisons. — Accroissement des bâtiments d'une ferme. — Différentes sortes de maisons. — Introduction des corridors et de piazzas couvertes. — Grand soin dans la construction des maisons. — Le ramloft. — Le barfro. — L'opstugu. — Age de quelques anciennes églises de pierre. — Une vieille maison en Valders.

Nulle maison de l'Europe méridionale ne peut rivaliser en antiquité avec les fermes de la Norvège; leurs murs en rondins de bois, qui ont résisté à l'usure des siècles, se sont montrés plus durables que ceux en pierre; ils semblent défier les ravages du temps. Ces maisons ont été construites en sapin des forêts primitives et quelques-unes remontent au VIIe siècle; il en est même de plus vieilles et d'âge inconnu. La charpente est devenue tellement dure que la hache peut à peine mordre sur elle, la résine ayant été absorbée par les fibres du bois. Les troncs sont souvent de grande largeur et font supposer des arbres que l'on ne trouve plus en Scandinavie. On voit sur certaines de ces vieilles maisons des inscriptions runiques; entre autres une en Numedalen, de la ferme Raudland dans la paroisse d'Opdals, sur les montagnes : là, les chambranles de la porte sont ornés de sculptures comme celles que

l'on peut voir sur les églises. Dans la charpente au-dessus de la porte, on a sculpté ces trois mots : « Thorgaut m'a construite. »

Beaucoup de ces vieilles fermes sont demeurées dans la même famille depuis une période lointaine jusqu'à ce jour, et, sous ce rapport, elles dépassent l'âge de tout autre domaine de l'Europe. La raison pour laquelle la Norvège peut s'enorgueillir de tant de maisons très anciennes, c'est que ses montagnes inaccessibles ont été préservées des dévastations causées par les guerres; lorsque celles-ci eurent lieu, les conflits se passèrent principalement sur l'eau ou sur les bords de la mer. Comme il n'existe point de restes de bâtiments antérieurs à ceux



Maison à foyer sans cheminée.

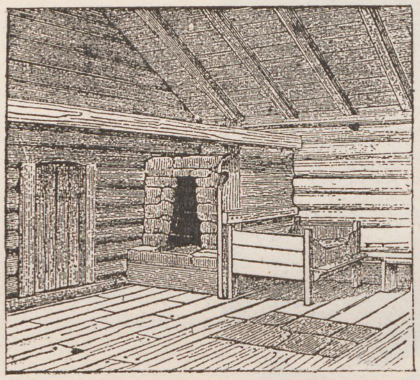
en bois, au moins dans la période historique, il est probable que les premiers habitants de la Scandinavie habitèrent des demeures temporaires; leurs maisons n'étaient, sans doute, faites qu'en gazon peut-être différemment combiné avec du bois ou de la pierre, et elles ont disparu sous les assauts du temps. A mesure que le peuple avança en civilisation, le pays étant couvert de forêts en grande partie, il construisit des habitations en bois.

Ces anciennes maisons sont presque toutes situées dans des vallées qui, il y a peu d'années encore, n'étaient accessibles que par des sentiers et souvent dans des endroits déserts, comme en Hedemarken, Hallingdal, Satersdal, Hedal, Vaage et Lome, en Hardanger et en

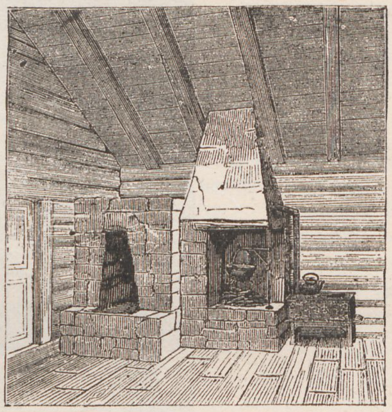
Jæderen. Aujourd'hui encore, la vie des gens de ces régions est des plus primitives.

Ç'a toujours été une source de plaisir pour moi, non seulement d'étudier les habitants des vallées, mais aussi de regarder ces maisons battues par le temps, de voir leurs arrangements intérieurs et de suivre pas à pas les améliorations qui se sont produites dans l'art de bâtir.

La forme la plus ancienne s'appelle *ildhus* (maison avec un foyer), ou *rogstue* (maison sans cheminée, *rog* signifiant fumée). On en trouve, quoique très rarement, en différentes parties du pays. A côté de l'*ildhus*, on construisait habituellement un *bur*, *bod* ou *matbod*, où l'on conservait les aliments et les habits.



Rogovn, foyer sans cheminée.



Ancien peis dans une maison, en Sogne.

L'ildhus ne contenait qu'une chambre avec un âtre en pierre au centre du plancher; dans le toit était percée une large ouverture, appelée *liore* (trou pour le jour), par laquelle s'échappait la fumée. En cas de mauvais temps, quand on fermait en partie ce trou, la fumée rendait le séjour de la chambre presque impossible.

L'âtre a environ 6 pieds de longueur sur 4 de large; quelquefois une grande pierre plate est posée de champ du côté donnant vers la porte, afin d'empêcher les coups de vent d'arriver sur le feu. La marmite ou le chaudron pendait à une grosse poutre. Dans une maison de ce genre, dans la paroisse d'Eken, cette poutre finit par une tête de dragon comme ornement. Le mobilier d'une telle maison était, et est encore, des plus simples : deux bois de lit fixés au mur, une grande

table, habituellement en simples planches, avec des bancs attachés au mur et quelques chaises de bois; ces chaises sont très anciennes et faites de troncs d'arbres (ainsi qu'on le voit par la planche de la page 305) de forme particulière; on s'en sert encore dans maints endroits.

La forme de cheminée la plus primitive après la rogovnstue fut appelée *rogova*. En face du trou, il y a une projection en maçonnerie, et, quand le bois est brûlé, on ramasse les braises dans un petit enfoncement, ce qui permet à la chaleur de rayonner dans la chambre. La rogovn est une pièce de maçonnerie ayant la hauteur d'un homme et assez grande pour permettre que l'on place un lit à côté.

Quand on veut chauffer la rogovnstue en hiver, on s'y prend de la manière suivante : le matin, on met dans le four une quantité convenable de bois; préférablement des branches qui brûlent plus vivement et donnent plus tôt de la chaleur; le bois étant empilé avec soin, de manière à produire un bon tirage, la flamme sort bientôt par l'ouverture du four et monte le long du toit. Quand le bois est consumé, on assemble les tisons sur l'âtre, comme nous venons de le dire. Ces rogovn exigent moins de combustible et on s'en sert près de la côte, où le bois est rare ; l'ildhus est plus commune dans l'intérieur des terres.

Le perfectionnement qui vint ensuite, et il était grand, fut le foyer ouvert avec cheminée. On nomma cette forme *peis*, *spis*, *ovn*, *grue mur*, *sten* et *skorsten*, dans différentes parties du pays; elle est ouverte et a un tuyau pour faire échapper la fumée.

En 1493, on procéda à une inspection de la ferme du roi dans le Jemtland, alors province norvégienne, et, dans le rapport qui en a été fait, on mentionne que le dernier tenant avait construit une nouvelle maison d'habitation avec *skorsten* (cheminée) et tout ce qui en dépend. Cette skorsten était sans doute la même que la peis d'à présent, établie dans la chambre journalière, servant pour faire la cuisine, pour chauffer et éclairer la pièce; c'est le plus ancien document que l'on ait trouvé sur un foyer de ce genre en Norvège. Ce foyer est placé à quelque distance du mur et ouvert de deux côtés.

Quelquefois on plaçait une peis dans la chambre de dessus, afin qu'en hiver les voyageurs pussent avoir chaud. Cette peis a la forme de la cheminée ouverte que l'on voit encore partout. On la plaçait presque

toujours dans un coin de la chambre. Aucune autre forme ne donnerait autant de chaleur, mais elle consume une très grande quantité de bois.

Dans les districts où le bois est rare, on a introduit des poêles en briques ou en fer. Le poêle en briques, dont nous avons parlé précédemment, est d'origine plus récente que la peis — probablement de quelques centaines d'années — et on s'en sert maintenant beaucoup en Suède. En général, les poêles en fer sont beaux; ils portent des figures représentant des sujets religieux; certains datent de l'année 1600 et on les emploie encore en hiver.

Dans une description de Hallingdal, il est constaté que, vers 1650, l'usage général dans ce district était d'habiter des maisons sans cheminée et n'ayant qu'un âtre. Le même document décrit une table avec des anneaux sur le côté, de manière à pouvoir la suspendre au mur quand on ne s'en servait pas; lorsque tout le monde était assis sur les bancs et que l'âtre se trouvait au milieu de la chambre, il y avait à peine assez d'espace pour une table fixe; il est bien prouvé que l'on procédait ainsi par la saga, qui relate comment Asbjorn-Selsbane entra et blessa Thore-Sel pendant qu'il était assis en face de la table haute, attendant le roi saint Olaf. La saga d'Olaf Kyrre, roi de Norvège, rapporte qu'autrefois le siège élevé du roi était au milieu du banc et que l'on tendait la coupe de bière par-dessus le feu qui brûlait sur l'âtre au milieu du plancher; mais elle ajoute qu'il fut le premier qui eut un siège élevé, pratiqué sur le banc faisant le tour de la pièce et qu'il introduisit la rogovn, de même que la coutume d'avoir des échansons debout près de la table. Anciennement, il était d'usage, quand le roi désirait faire honneur à quelqu'un en buvant avec lui, de tendre la corne, à travers le feu, à la personne ainsi honorée.

Avec le temps, on construisit une autre maison que l'on appela *nystue* ou *storstue* (nouvelle maison ou grande maison), tandis que l'on nommait l'ancienne *gammelstue* ou *dagligstue* (vieille maison ou maison de tous les jours). Ainsi la famille avait une chambre séparée et la vieille maison ne servait que pour la cuisine et pour les domestiques, etc.; puis vint la mode, en bien des districts, de construire un grand nombre de bâtiments pour les différents usages des fermes. Le *matbod* (office) était à l'origine une chambre où l'on conservait les vêtements et toute sorte de provisions; les vêtements pendaient sous le toit.

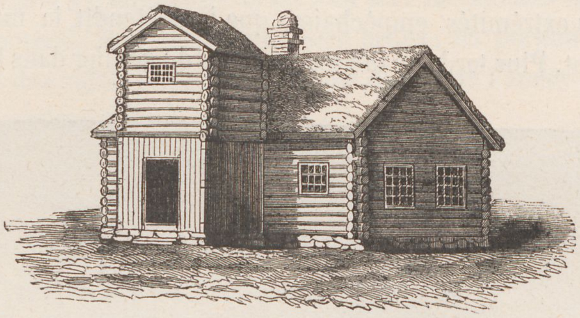
Ce fut, selon toute probabilité, le premier bâtiment qui reçut un second étage. Des corridors ou piazzas couvertes s'étendaient sur trois côtés, et les deux étages communiquaient par des escaliers aussi raides que des échelles. Ces escaliers ont dû être conservés aussi longtemps que possible pour servir de protection à la porte, et, comme on ne pouvait ouvrir de fenêtres de ce côté, on les plaça dans les murs des pignons. Les fenêtres des extrémités empêchaient que l'on étendît la maison longitudinalement. Plus tard, on mit les escaliers du grenier dans le porche, ce



Stabbur en Ringerike, avec galeries.

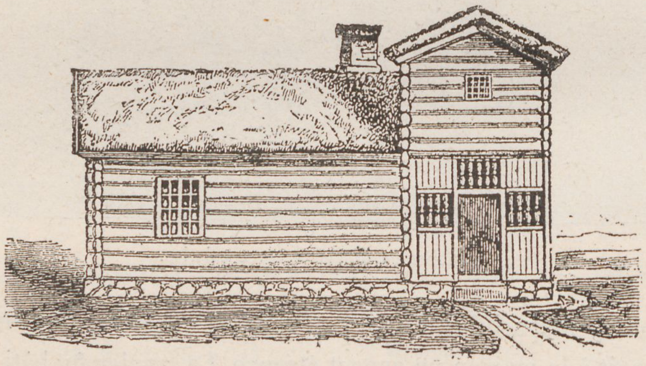
qui amena la disparition d'une piazza supérieure avec ses ouvertures. Cela donnait à la maison un aspect étrange. Le grenier fut bâti expressément pour les habits, afin qu'ils fussent exempts de toute humidité provenant du sol. C'était une importante chose que de préserver les vêtements, à cette époque où la plus grande partie de la propriété personnelle consistait en vêtements et en garnitures de lits. Construit originairement pour cela, l'étage supérieur ne tarda pas à servir aussi, comme on le fait encore aujourd'hui, de chambre à coucher pour les hôtes, et reçut de là le nom de *bedloft*. Même à l'époque de saint

Olaf (1016-1030) les greniers servaient à cet usage, et, d'après les vieilles sagas, il semblerait que les hôtes et principalement les plus distingués y dormaient. Une saga dit que saint Olaf avait un grand *utelrer* (office extérieur) où il conservait une infinité d'articles, de grands coffres, toute sorte de viandes, de poisson séché, de fromage et la nourriture



Osterdal barfro stue.

nécessaire. Il y avait son lit, où il couchait avec sa femme. Il disposa aussi dans cette chambre des lits pour ses invités et des dépôts pour leurs armes, le tout de la meilleure manière ; et même aujourd'hui,



Un opstugu.

dans beaucoup de districts, on peut voir des dispositions semblables. Bientôt, de la maison servant de magasin, on en fit deux, un office et un dortoir séparé. Pendant longtemps, l'office conserva sa forme simple ; mais parfois on le fit plus grand, avec deux chambres ayant leurs portes sur le pignon. On apportait un soin extrême à la construction de ce bâtiment et l'on établissait des courants d'air sec et frais

sur les planchers. Afin de prévenir l'entrée des rats et des souris, on élevait quelquefois ces maisons sur des pilotis ; de là les noms de *stolpeboa* et de *stabbur*, qui exigeaient des escaliers à l'extérieur. Les stabburs de la Norvège méridionale diffèrent de ceux des autres parties du pays ; leur forme particulière attire l'attention de l'étranger, et leurs murs, noircis et durcis par les siècles, parlent en faveur de leur ancienneté.

Avec le temps arrivèrent les améliorations; on fit des additions à la maison à feu primitive et l'on appela cette extension *ramloft*, d'où les maisons encore existantes tirent leur nom..Ce ramloft s'éleva à une extrémité sous forme de tour, avec des escaliers extérieurs conduisant à une porte ouvrant sur le grenier, où se trouvait une chambre à coucher arrangée avec grand soin et de la même grandeur que celle de l'étage inférieur; la primitive maison à feu demeura ouverte jusqu'au toit. On en voit un certain nombre dans différentes parties du pays, mais elles sont le plus communes, quoique assez rares, en Lom, où je conduirai le lecteur dans le chapitre suivant.

En Hedemarken, sur la vieille ferme royale de Huseby, en Stange, il y a un ancien ramloft qui a reçu des additions récentes. Ici, le ramloft était divisé par des cloisons en deux appartements dans l'un desquels on avait placé un petit foyer; dans l'autre, les murs étaient ornés de peintures représentant des tapisseries, en imitation de la coutume de suspendre des tapis aux murs dans les occasions joyeuses. Ces peintures donnent une assez juste idée de la manière dont on faisait cette ornementation : en haut sont de petites barres d'où pendent des *aaklaeder* (rideaux) de couleurs voyantes, dont les plis sont retenus par des cordons dans le coin supérieur; il n'y a pas beaucoup d'art dans cette peinture, mais c'est un reste intéressant d'antiquité. Ce ramloftsal fait souvenir du premier chapitre de la saga de Sverre, sur le « beau loftsal » dont avait rêvé sa mère, ou de l'histoire de Snorre sur l'amour et l'impatience d'Asta, lorsqu'on lui dit que son fils Olaf (le saint) était attendu d'un moment à l'autre, de retour des pays étrangers; elle se leva aussitôt et ordonna aux hommes et aux femmes de tout arranger de la meilleure manière ; elle voulut que ses femmes apportassent des ornements dans la maison et la décorassent, ainsi que les bancs, avec des tapisseries.

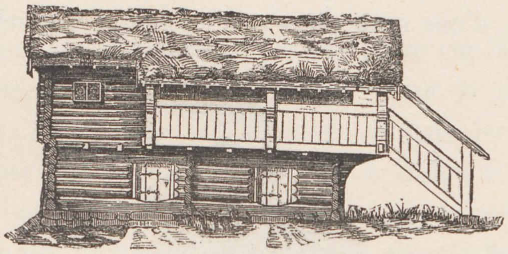
On peut encore voir une maison à ramloft sur la ferme de Stemsrud, dans la paroisse de Grue, à Solor, dans la vallée de Glommen; sur l'un des madriers de la charpente est gravée la date de 1324; depuis plusieurs générations, elle appartient à la famille Kolbjornsen qui la maintient en bon état.

En Osterdal septentrional, on trouve une sorte particulière de bâtiment que l'on appelle *barfro*. Cette forme est également fort ancienne et, si l'on enlevait la tour, la maison n'en demeurerait pas moins intacte; c'est un type primitif, avec le foyer au centre. En face de la porte il y a un porche carré, quelquefois en madriers horizontaux, mais le plus souvent en poteaux, avec des murs en planches; une suite d'escaliers conduit à une petite chambre carrée servant de resserre pour les habits et aussi de chambre à coucher; on appelle barfro cette partie de la façade. On peut faire remonter l'origine de ce mot à l'ancienne langue germanique, connue seulement aujourd'hui par les vieux manuscrits; ce nom y est écrit bercvrit ou berkvrit. La première syllabe se rapporte au norvégien *bjerge* (préserver, garder); la dernière est la même que *fred* (paix). En France, on l'appelle aujourd'hui berfroit ou beffroi, d'où les Anglais ont fait belfry. L'usage de cette sorte de tour se répandit en Danemark et enfin en Norvège; on ne la trouve plus qu'en Osterdal.

L'*opstugu* est la plus ancienne sorte de bâtiment en Trondhjem; avec l'opstugu on trouve encore le *rogstuer* en Opdal. L'opstugu est la petite chambre au-dessus du porche, et la chambre à coucher du bas ressemble au ramloft, si ce n'est que l'escalier est en dedans du porche. On ne voit plus à présent cette disposition que dans les vieilles maisons et les anciennes fermes. On peut en apercevoir deux sur la grand'route de Christiania à Trondhjem et aux stations postales de Drivstuen et de Rise. Le mur du porche où on a placé l'entrée est généralement fait à panneaux, avec des piliers de chaque côté de la porte, et donnant au hall de la lumière et de l'air.

On verra par les planches que l'opstugu ressemble au ramloft; la seule différence consiste en ce que l'escalier du dernier est à l'extérieur; c'est pour cela que le premier a dû être divisé en un hall et une chambre : tous deux sont construits à l'extrémité transversale de la maison, parce que le barfro est une tour entièrement extérieure, bâtie au milieu de la maison; en outre, le ramloft a des corridors et des

piazzas. La planche 2 (p. 310) représente l'aspect extérieur de l'opstugu. C'est proprement dit la petite chambre située au-dessus de la chambre à coucher du bas que l'on appelle opstugu. L'escalier est construit dans



Bedloft-house, en Valders.

le hall; il conduit au-dessus dans une plus petite chambre, d'où l'on entre dans un petit dortoir.

En 1822, on a trouvé dans une ancienne église de la paroisse de

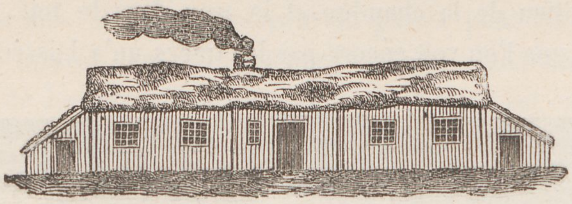


Fig. 1. — Façade.

Tins, en Thelemarken, une inscription runique prouvant sans conteste que cette église fut inaugurée entre 1180 et 1190. Le bâtiment a été démoli, mais la planche sur laquelle ces runes sont inscrites est con-

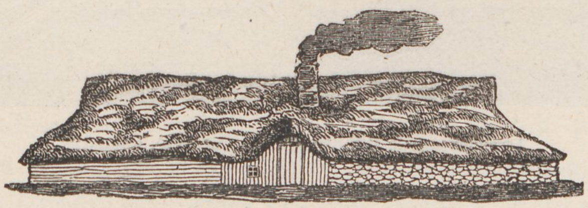


Fig. 2. — Derrière.

servée dans la collection des antiques de l'université. L'église de Naesland, démolie en 1850, avait une inscription similaire, prouvant qu'elle avait été inaugurée en 1242.

La ferme de Korterud, dans la paroisse d'Eidsberg, de la province de Smaalenene, est connue par la très vieille maison de resserre que l'on y trouve. Les deux entrées sur le mur de séparation sont si basses qu'il faut s'incliner pour s'y introduire; chacune est surmontée d'un arceau en bois, d'une seule pièce et d'un pied d'épaisseur; ces arceaux

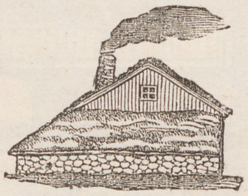
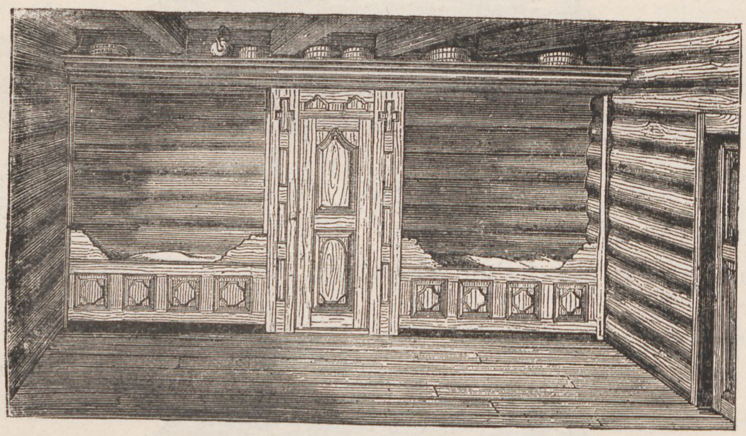


Fig. 3. — Profil.

portent des ornements sculptés avec des lettres indéchiffrables; chaque porte consiste en planches sciées et des anneaux de fers ornés s'étendent sur toute sa largeur. Le signe du grand âge de cette maison, c'est l'âtre au milieu de la chambre et le trou dans le toit, maintenant fermé, mais que l'on voit encore par les traces qu'a laissées la fumée.



Arrangement de lits dans la stue (maison), à Mandal.

En Valders, sur la ferme Hande, dans la paroisse de Slidre occidental, une grande construction a depuis longtemps attiré l'attention par son antiquité; c'est une œuvre en bois remarquablement bonne, bien qu'il n'y ait pas beaucoup d'ornementation ni de sculpture. On ne connaît pas la date de son érection, mais elle est évidemment de la

même forme qu'une autre maison décrite sur la ferme de Skielbred, dans la paroisse d'Annebo, en Iarlsberg, que, même en 1751, lorsqu'on en fit un dessin, l'on considérait comme très vieille, puisqu'elle fut la résidence du comte Alf, et on sait qu'elle existait à la fin du treizième siècle.

On peut voir des bâtiments du même genre sur la ferme Finne, à Voss en Bergen; à Orong en Askim, et sur le saeter Lang en Thrykstad; en Smaalenene (*jutul stuer*, comme les appellent les paysans); à Sorknaes, près la Glommen; à Hofnord, près Hole en Ringerike; à Gavelstad en Lardal, au-dessus de la ville de Laurvik. Ces maisons étaient probablement identiques avec le hoiloft et le jomfrubur des sagas, connus aussi sous le nom de Skemme.

On trouve un bon spécimen de la jutul stue sur la ferme d'Un en Rennebo, Orkedalen, Trondhjem. La saga dit que des *jutuls* (géants) construisirent ces maisons en apportant d'immenses troncs d'arbres sur leurs épaules depuis les forêts; elle a probablement plus de six cents ans. Ces madriers peuvent passer pour les plus grands que l'on ait trouvés dans les anciennes maisons scandinaves.

Le type de Jaederen (district près de Stavanger) est excessivement intéressant et possède des caractères tout particuliers. La figure 1 (p. 313) représente la façade; la figure 2 (même p.), le derrière, et la figure 3 (p. 314), l'extrémité d'une de ces maisons. La fenêtre d'en haut éclaire le grenier où l'on garde les provisions. Certaines de ces maisons ont des planches et des madriers provenant de vaisseaux échoués; car le bois de construction est très rare en ce district; c'est pourquoi on s'est principalement servi de gazon et de pierres. L'intérieur en est grand et confortable.

La forme de *stue* (maison) à Mandal (p. 314), présente des traits tout différents de celle des autres. L'originale fut une rogstue, avec l'âtre au milieu du plancher et un trou dans le toit pour laisser échapper la fumée. La vieille maison est encore debout et sert de cuisine, de fournil, etc.; entre elle et la nouvelle se trouve un hall avec un escalier pour l'étage supérieur. Les dispositions intérieures de cette nouvelle addition ont été faites d'après le type de la vieille maison; la différence n'existe que dans la substitution d'un poêle en fer à l'âtre. Le placement des lits est particulier, comme le démontre la

planche précédente ; entre eux il y a un cabinet avec de belles sculptures.

Dans bien des anciennes fermes, on trouve des armoires de différentes formes et tailles datant de plusieurs siècles, longtemps avant que l'on fît des cabinets ; on s'en sert encore dans maints districts. On y rencontre aussi des buffets et des coffres mobiles qui sont fort intéressants à cause de leur âge et de leurs sculptures bien travaillées.

Souvent on rencontre une sorte de tenture de lit appelée *aaklaeder*, dont on se sert parfois comme de rideau pour cacher des rayons ou quelque chose d'analogue. On les fait sur un métier que l'on nomme *upstadsgoga* et par un procédé qui ressemble plus à un tressage qu'à du tissage. Beaucoup de ces tentures, communément en couleurs vives, portent des scènes bibliques ; on en voit avec des figures prouvant qu'elles ont été faites vers l'année 1600. Elles viennent de Bergen, où la manufacture existe encore.

CHAPITRE XXV

La Hedal. — La ferme de Slette. — L'ancienne ferme de Biolstad. — Signes des siècles passés, — Anciens droits des fermiers. — Ivor Tofte. — Vie à Biolstad. — Travaux du samedi. — Le dimanche à Biolstad. — Départ de Biolstad.

Nous allons nous rendre maintenant dans un district où nous trouverons quelques-unes des plus anciennes maisons de ferme.

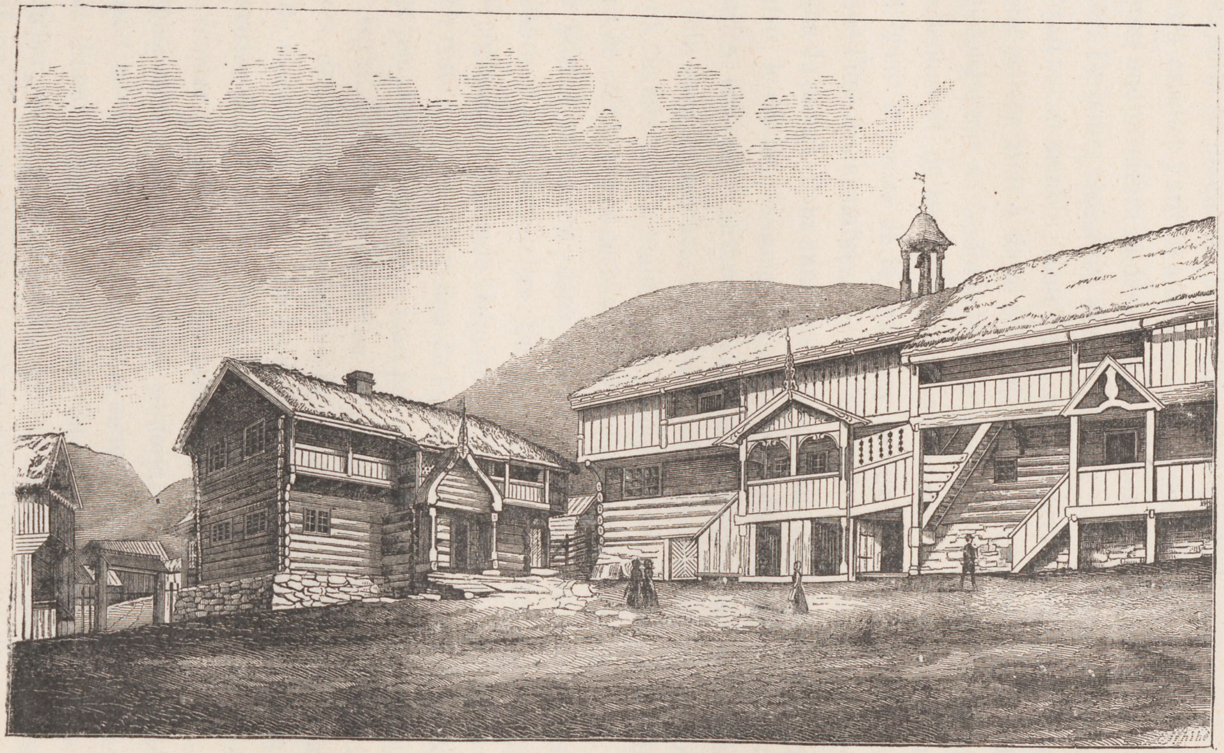
Par un bel après-midi, je traversai sur un pont de bois la bruyante Logen, et, peu après, j'entrai dans l'Hedal, l'une des vallées transversales de la Gudbrandsdal. Les feuilles des trembles avaient déjà changé de couleur et le rouge vif faisait un joli contraste avec le sombre feuillage des conifères. Après une course de quelques milles, je mis pied à terre devant Slette et j'arrivai dans une cour formée par huit maisons d'une architecture particulière. A gauche de l'enclos était située la maison d'habitation, où l'on pénétrait par une porte avec une tourelle pointue; une piazza fermée protégeait l'étage supérieur; l'herbe avait poussé sur le toit en terre; la maison était construite en baliveaux bruts, foncés et durcis par l'âge. Au rez-de-chaussée il y avait une grande chambre d'environ 28 pieds carrés, avec un plafond de 10 pieds de haut soutenu par huit fortes traverses sous lesquelles une poutre servait d'armature et donnait de la solidité à la construction. Dans un coin, on avait placé le foyer ordinaire, largement ouvert ; le mobilier

consistait en une table longue, un buffet antique, quelques bancs en bois et un lit. Le plancher était très propre, quatre fenêtres basses éclairaient la chambre où l'on voyait des pots remplis de fleurs; on avait peint les murs en jaune clair et le plafond en blanc. Une veuve, propriétaire de la ferme, filait ayant à côté d'elle son unique enfant, blonde petite fille de neuf ans. Deux servantes confectionnaient des vêtements. Je m'excusai d'être entré sans invitation; mais l'endroit, dis-je, me paraissait si étrange, que je n'avais pu résister à la tentation de m'arrêter et de regarder la maison. Elle me pria d'y passer la nuit, ce que je refusai, devant me rendre à une ferme située plus loin. Elle me répondit que je ne pouvais la quitter sans prendre une tasse de café, qui fut précédée d'un petit verre de liqueur en signe de bienvenue.

Au delà de Slette, les fermes sont nombreuses. Beaucoup occupent les sommets des collines; ce qui, de loin, les fait ressembler à une suite de terrasses. Chacune avait l'air d'un petit village à cause de la quantité des bâtiments. Près de l'église, on voyait la vieille ferme d'Héringstad avec son stabbur particulier et ses piazzas supérieures.

Un peu plus loin se montrait Biolstad, ferme très ancienne, possédée depuis un temps immémorial par la famille Tofte. Il était tard quand je l'atteignis : la faible lumière de la lune faisait paraître les bâtiments encore plus fantastiques. En regardant ces murs silencieux avec leurs piazzas, je pensai aux scènes qui durent s'y passer dans les temps anciens. A gauche était la stue ou maison d'habitation, construite en baliveaux bruts à l'intérieur comme à l'extérieur, élevée sur d'épaisses fondations en pierres. Cette maison avait 40 pieds de long sur 30 de large, et tout le long de trois côtés courait une piazza en partie close par des planches; on y entrait, comme à Slette, par un beau vieux porche aux sculptures élaborées, d'où un escalier fort raide conduisait à la piazza d'en haut. Ici, on arrivait à une chambre occupant presque toute la largeur de la maison; elle contenait un lit, mais le mobilier n'était pas antique; le hall était tendu de vêtements d'hiver en fourrure, de robes, de couvertures et d'autres articles de toilette.

Dans la cour, deux maisons formaient un des côtés du carré; elles paraissaient plus bizarres et plus antiques que la précédente, surtout le beffroi, les piazzas, les porches et l'escalier en forme d'échelle; les baliveaux semblaient défier les ravages du temps. Leurs fondations en



Biolstad.

pierres étaient hautes, et, dans la première habitation, le sous-sol servait à conserver le lait, le fromage et le beurre. Un escalier menait à une sorte de porche et de là aux chambres du premier étage; par un autre escalier j'arrivai à la galerie supérieure fermée par des planches, ayant une ouverture au-dessus pour permettre au jour et à l'air d'y pénétrer. Certaines chambres avaient des lits; mais, dans d'autres, on ne voyait aucun meuble; dans l'une, huit ouvriers dormaient. Évidemment cette maison avait d'abord été seule; mais la coutume s'était introduite dès longtemps en Gudbrandsdal d'ajouter de nouvelles demeures aux anciennes et de les joindre ensemble d'une façon ou d'une autre. On atteignait la piazza de la deuxième maison par un escalier très raide. Dans l'une des chambres, les vitres étaient toutes petites et enchâssées dans du plomb. Deux autres vieilles maisons formaient le côté opposé du carré; le rez-de-chaussée de l'une servait d'étable et contenait dix-huit stalles; celle du centre conduisait à un passage d'où l'on faisait arriver le foin dans les crèches. La suivante était un bâtiment bizarre contenant deux chambres au premier étage; dans l'une on emmagasinait dans des sacs de cuir la farine nécessaire à la consommation de la famille; chaque sac portait un numéro; dans le même appartement se trouvaient aussi d'énormes piles de galettes. Un escalier conduisait à l'étage supérieur, qui contenait une grande chambre où l'on conservait la viande dont il était resté une forte provision de l'année précédente; la saison de l'abatage pour l'hiver prochain n'était pas encore arrivée. Dans les magasins, on voyait un nombre immense de saucisses, d'énormes tranches de porcs, des puddings, des bandes de lard, plusieurs épaules de moutons et de chèvres séchées et un lot de fromage. Le carré se complétait par la maison des hôtes, de date plus moderne; un grand hall, éclairé par une fenêtre à son extrémité, formait le centre et, de chaque côté, on avait disposé deux chambres à coucher confortables; un escalier rapide conduisait au-dessus, où régnaient les mêmes dispositions qu'en bas. Tout était d'une propreté scrupuleuse; on ne voyait pas une tache sur le plancher, et le mur en rondins polis à l'intérieur paraissait tellement neuf, qu'on se serait imaginé qu'il venait d'être construit, et pourtant la maison avait été terminée en 1818. Ce bâtiment reposait sur une solide fondation en pierres et ses caves étaient spacieuses.

Près de la cour, une vieille maison servait de grenier; le grain y

était emmagasiné dans de grands compartiments en bois. On avait établi sur la déclivité d'une colline un spacieux bâtiment pour les vaches qui s'y trouvaient au nombre de quatre-vingt-huit; un autre, à côté, en logeait vingt-huit. Il serait fastidieux de cataloguer les nombreuses maisons de cette ferme où, indépendamment de celles formant la cour, vingt autres étaient disséminées et servaient pour l'emmagasinage du foin, des traîneaux, des voitures, des chariots, de la forge, etc.

Partout, dans cette ferme, je voyais des signes des siècles passés. Voici un endroit où autrefois se trouvaient un cimetière et une église; cette dernière, une des plus anciennement érigées en Norvége, a disparu, et il n'en est resté d'autre trace qu'une des vieilles portes. Çà et là, on rencontre des restes des temps antiques; entre autres, deux croix comme celles du Gotland, placées autrefois sur des tombes; leurs caractères runiques, en partie effacés, attestent leur ancienneté. J'ai vu sous la maison un morceau de croix de bois avec ces lettres et cette date : « T. T. S. 1735 », signifiant « Tord fils de Thord »; cette croix avait été placée sur la tombe d'un membre de la famille Tofte.

Outre que Biolstad était la plus grande ferme en Hedalen, c'était aussi une sorte de station postale. Elle comportait une vaste étendue comprenant dans ses limites des espaces considérables de terrains montagneux, lesquels, bien que n'ayant pas beaucoup de valeur, renfermaient cependant d'immenses forêts de bouleaux et de bons pâturages; plusieurs saeters lui appartenaient. La terre propre à la culture du grain, comme dans presque toutes ces fermes des montagnes, n'est pas abondante. Tofte ensemençait soixante-quinze acres en grain et ses fermiers autant. Le beurre et le fromage étaient les principaux produits de la ferme; aussi, pendant l'hiver, il faut d'énormes quantités de foin pour les troupeaux; en temps de moisson on y emploie quarante à cinquante journaliers supplémentaires; en hiver, neuf filles, vingt hommes et quatre jeunes garçons composaient le ménage. On se sert peu de machines; cela est impossible dans beaucoup de districts à cause de la nature rude et pierreuse du sol. Les riches fermiers sont, par conséquent, obligés d'aider leurs voisins pauvres et d'employer pour un certain temps leurs filles et leurs fils; autrement leur réputation en souffrirait et ils tiennent à leur bonne renommée.

Mon hôte, qui ne connaissait pas exactement les dimensions de son

domaine, me dit qu'il s'étendait au loin dans les montagnes. Il élevait des chevaux et dans ceux qu'il avait dans ses écuries, il me désigna avec orgueil un étalon brun qui avait remporté le premier prix à la foire de Christiania; quelques-uns de ses poneys étaient de superbes animaux.

Biolstad et d'autres fermes sont depuis des siècles la propriété des Tofte. La cause pour laquelle ces domaines sont demeurés pendant une si longue période dans les mêmes familles est due à deux lois tellement anciennes, que leur action législative se perd dans la nuit des temps. Ce sont l'*Asaedesret* (droit d'aînesse) et l'*Odalsret* (droit allodial). La première est le droit du fils aîné d'hériter de la ferme après son père; cependant, il est obligé de payer aux autres héritiers leur part du domaine dont la valeur est stipulée par le père; s'il ne l'a pas fait, on l'estime à l'amiable, mais bien au-dessous de ce qu'il vaut. Quand le père meurt, le fils aîné prend le domaine, et ainsi de suite. Dans le cas où l'aîné ne laisse pas de fils, c'est la fille aînée qui hérite, etc. Quand une ferme est assez grande pour que plusieurs familles puissent y vivre, il est permis au père de la partager entre ses enfants, à la condition cependant que l'aîné n'en recevra pas moins que la moitié. La seconde (*odalsret*) est le droit par lequel tout membre de la famille peut racheter la ferme quand on la met en vente; ou, si elle est vendue à un étranger, de pouvoir la lui racheter, dans un délai de dix ans, au prix payé, en y ajoutant le coût des améliorations; s'il y a contestation, on nomme des experts. Une loi ultérieure a modifié cet état de choses, de telle sorte qu'un propriétaire qui vend sa ferme peut déterminer s'il renonce à ce droit pour lui et pour ses héritiers.

Cette vieille ferme a bien failli passer en d'autres mains deux ou trois ans avant ma visite; mais Ivor put l'acquérir en affirmant son droit allodial (*odalsret*). Les bonder norvégiens tiennent obstinément à ces deux droits qu'ils considèrent comme sauvegardes contre l'absorption de leurs terres par les richards des villes, ou par les capitalistes, qui, avec le temps, s'empareraient de leurs petits castels et les réuniraient à de vastes domaines territoriaux.

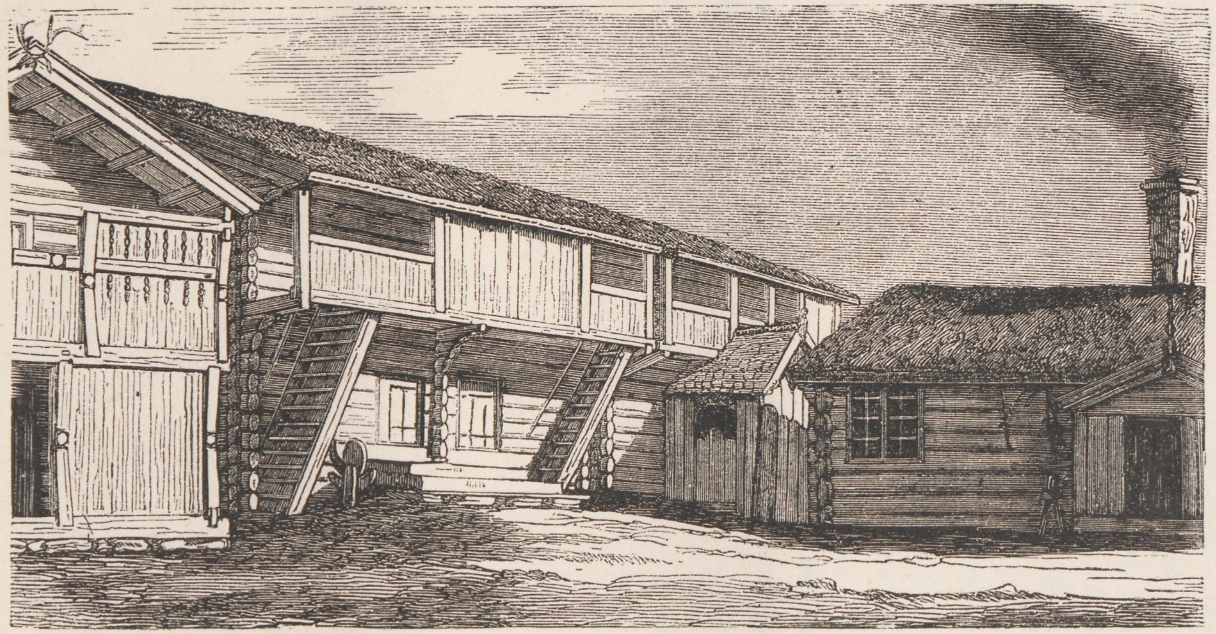
Le propriétaire actuel de Biolstad était un homme simple et sans prétentions, âgé de quarante-six ans et encore célibataire. Il portait un habit noir bleu, d'étoffe tissée chez lui, un gilet montant et

des pantalons de même étoffe; il se coiffait d'un bonnet phrygien en laine écarlate. Il s'habillait ainsi toute l'année, excepté le dimanche, où il mettait des vêtements neufs. Ivor Tofte présidait aux repas; il s'asseyait au haut de la grande table comme chef de maison, mangeant avec ses hommes et ses servantes sur les planches peintes en rouge, à la manière simple et patriarcale des anciens temps. Cette coutume primitive exerçait une influence bienfaisante et bannissait toute distinction sociale. Il donnait ses ordres avec calme, sans la moindre apparence d'autorité, ce qui les rendait d'autant plus agréables à ceux qui les recevaient.

Dans ces grandes fermes norvégiennes tout marche avec la régularité d'une horloge. Une règle existe pour la nourriture: tels jours du poisson, de la viande, des saucisses, etc. Le souper est très simple et consiste invariablement dans l'épais potage appelé *grod*, fait avec de la farine ou du gruau d'avoine bouilli dans l'eau et servi dans des plats en bois, avec plusieurs bols de lait aigre. Les gens mangent avec des cuillers de bois et se servent à même le plat. En été, pendant la moisson, on donne aux hommes de l'ale brassée à la maison. Il y a par semaine deux dîners avec de la viande; les autres jours, c'est du poisson accompagné toujours de pommes de terre.

Le samedi est le jour du nettoyage; tout doit être mis en ordre pour le dimanche. On lave les planchers, on frotte les tables et on approprie tout. Les filles font leur toilette et changent de vêtements. Vers quatre heures, les hommes cessent leur travail, se rasent, mettent du linge blanc et attendent le soir avec impatience, car le samedi est le jour des amoureux. Dès que la nuit est venue, ils partent pour visiter leurs bonnes amies et parcourent souvent de longues distances; ils prennent grand soin que leurs voisins ne sachent pas quelle est la fille qu'ils courtisent; sans cela le commérage irait son train et la fille en serait mortifiée; ce n'est pas toujours facile, attendu que les garçons font le guet, qu'il y a beaucoup d'yeux curieux et bien des langues bavardes parmi les villageois.

Le dimanche, immédiatement après le déjeuner, chacun est attifé dans ses habits de fête. Ici, les hommes, et même les gamins, portent des habits à queue d'hirondelle en drap tissé à la maison et couvrent leur tête d'un grand bonnet de laine. Les souliers sont par-



Cour à Sandbo, en Vaage.

ticulièrement bien cirés et graissés. Le soir, on danse. Ce qui m'amusait fort, c'est que, lorsqu'une fille désirait sortir, elle demandait toujours à deux ou trois de ses amies de l'accompagner, dans la crainte que la compagnie ne supposât qu'elle cherchait une occasion pour parler à son amoureux ; car, dans cet endroit tranquille, les filles et les hommes veillent continuellement pour découvrir les affaires d'amour. La danse finit à dix heures, parce qu'il y a beaucoup d'ouvrage à faire le lundi.

De Biolstad, la route continue sur la rive gauche de la Trykia. Sur les bords de cette rivière, on a construit plusieurs petits moulins à blé; les collines sont couvertes d'arbres conifères, mais un épais brouillard m'empêcha de voir les sommets des montagnes. Nous continuâmes de monter jusqu'à ce que nous eussions atteint le lac Biőlstad que nous traversâmes pour atteindre le sommet de la crête qui sépare l'Hédal de l'Ottadal.

CHAPITRE XXVI

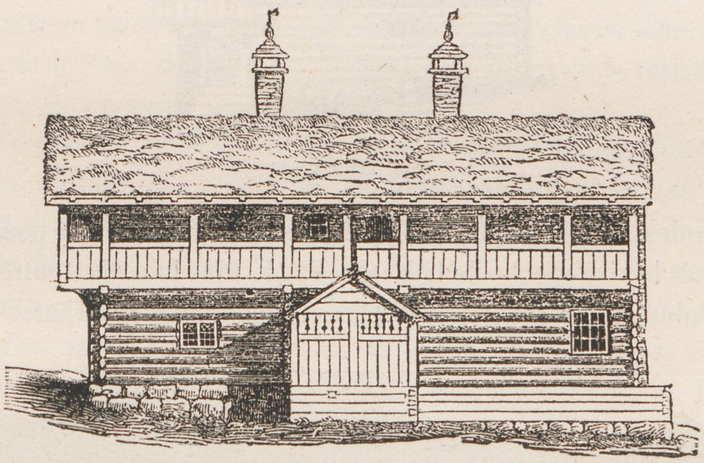
L'Ottadal. — Anciens bâtiments sur la ferme de Sandbo. — Un excellent docteur et sa femme. — Le lac Vaage. — La chute Tesse. — La ferme de Haakenstad. — Ascension de la vallée. — L'église de Gardmo. — Son antiquité. — Le roi saint Olaf et Thorgeir. — Pourquoi Thorgeir construisit l'église. — Bracelet de fer de saint Olaf. — Vieilles peintures. — Un descendant de Thorgeir. — L'église de Lom. — Un doyen hospitalier. — Le Loms-Eggen. — L'hiver de 1868. — Avalanches de neige. — Une région historique. — La saga d'Olaf. — Comment saint Olaf convertit le peuple au christianisme. — Le ramloft à la ferme de Lokkre.

Depuis la Gudbrandsdal, une grande vallée, l'Ottadal, s'étend vers l'ouest en droite ligne et rejoindrait la branche méridionale du fiord nord si elle n'était interceptée par les montagnes. Les plus anciennes fermes de la Norvège se trouvent en cette vallée.

A son ouverture, l'Ottadal est située entre l'Hedal et la Selsdal, dont elle est séparée par des chaînes de montagnes. En traversant la Logen, on est frappé par la différence d'aspect des deux cours d'eau ; l'Otta est de cette couleur particulière qui prouve son origine glaciale, tandis que l'autre est parfaitement clair. Le trajet de la ferme d'Aator, qui tire son nom des montagnes de l'autre côté, est fort beau. Nous changeâmes de chevaux à Snerle, où la rivière devient un lac ; quand on approche de l'église de Vaage, la scène montagneuse est vraiment grandiose ; le Kopfield et le Kvitings-Kiolen viennent frapper la vue avec leurs grandes taches de neige. Dans le voisinage de l'église de Vaage, il y a un bon nombre de vieilles fermes, et, parmi elles, il faut citer celle de Sandbo.

Lorsque l'on entre dans la cour, la couleur sombre des bâtiments impressionne vivement et atteste l'antiquité de l'endroit. A gauche est le matbod, ou office, surmonté d'une corne de renne. Deux escaliers en forme d'échelle conduisent à la piazza de la maison contiguë, et au delà se trouve le plus ancien bâtiment, où réside la famille. (Voir p. 325.)

La planche suivante représente un des bâtiments de la ferme de Sandbo. Ce qu'il faut faire spécialement remarquer, c'est que c'est une sorte de transition de l'ancienne architecture à la nouvelle. La porte d'entrée principale n'est pas celle qui est percée dans le mur même de la chambre : elle ouvre d'abord dans un hall qui a plusieurs avantages :



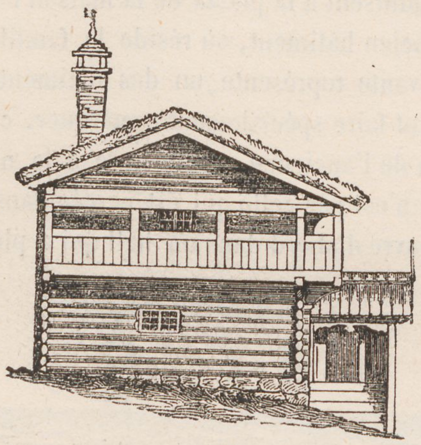
Maison à Sandbo.

il protège mieux la porte de la chambre qu'un corridor, attendu que la pluie et le vent ne viennent pas y frapper chaque fois que la porte s'ouvre, et il établit une connexion plus rapprochée entre les différentes parties de la maison ; on n'a pas besoin de sortir dans le corridor pour passer de l'ancienne partie à la nouvelle ; on a l'escalier qui mène au grenier.

A la station de relais de Sve, je fis la connaissance du docteur R... et de sa charmante femme ; ils n'étaient pas encore installés à cause de leur récente arrivée ici. Cependant ils ne me laissèrent pas partir sans que j'eusse profité de leur hospitalité. Le docteur insista pour que je prisse sa carriole, qui avait des ressorts, tandis que la mienne en était dépourvue. Je refusai en vain ; car avant que je m'en fusse aperçu, il avait préparé le véhicule, aidé par sa femme ; j'aurais été leur

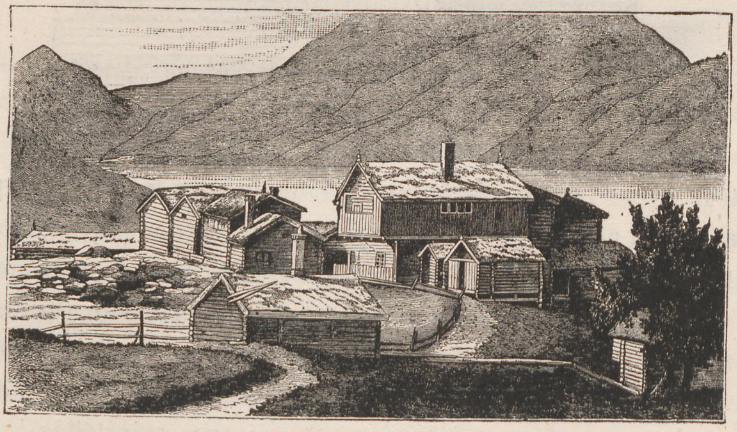
frère qu'ils n'auraient pu se montrer plus attentifs à mon bien-être.

A Waage, la vallée de Findal rejoint l'Ottadal; la route se bifurque ici, et une branche se dirige vers le nord à Lesjé, en Romsdalen. Un



Profil d'une maison à Sandbo.

peu au-dessous de l'église, la rivière est traversée par un pont et la route suit la rive gauche de la Vaage-Vand. Plus loin, la contrée a un aspect plus stérile et la rivière Thesse, qui vient de la Thesse-Vand,



Storvik, près du lac Vaage.

se précipite dans une série de beaux lacs. Au delà est la ferme de Storvik.

En Findalen, non loin de l'église de Vaage, est située Haakenstad, une des plus grandes fermes de la paroisse. Elle a, comme Biolstad, un

très grand nombre de maisons ; j'en ai compté trente-trois. Parmi ces maisons, j'ai vu un moulin à farine, trois écuries pour les chevaux, des étables pour le bétail et les moutons, deux remises à voitures, deux greniers, des chauffoirs pour l'eau qui doit servir à cuire le fourrage des bestiaux et à la buanderie, plusieurs granges ayant même trois étages, et une habitation pour les domestiques.

Une course d'environ quatre heures depuis Vaage me conduisit à Garmo, vieille ferme, non loin de laquelle, sur une langue de terre s'avançant dans le Vaage-Vand, se dresse l'ancienne église de Garmo. En face s'élèvent les monts de Skardhő avec quelques fermes à leur pied. Cette vieille église, qui a été érigée à l'époque de saint Olaf, est construite en baliveaux et entourée d'un cimetière clos de murs ; la vue de ces madriers durcis par l'âge reporte aux temps où le christianisme commençait à poindre sur le pays.

Le roi Olaf traversa la rivière pour se rendre chez Thorgeir à Garmo, en Lom, et celui-ci, en signe de gratitude, construisit en cet endroit une église en mémoire du saint ; les plus anciennes parties de l'église actuelle de Garmo en sont les restes. Elle était petite et les additions que l'on y a faites de temps en temps lui ont donné la forme d'une croix. Des débris de symboles catholiques romains en usage autrefois sont encore visibles. Parmi ces restes intéressants, j'ai vu un bracelet de fer que l'on dit avoir appartenu à saint Olaf ; au-dessus de l'autel pendait un tableau représentant la Cène, avec les paroles du Sauveur lorsqu'il brisa le pain et versa le vin.

Le plafond au-dessus de l'autel est peint en couleurs éclatantes et les murs sont décorés de vingt-deux tableaux illustrant différentes scènes de la vie du Christ. Les dates de ces tableaux vont de 1710 à 1735 ; l'un porte celle de 1746 ; ils ont tous été offerts par différentes personnes. La portion la plus intéressante de l'édifice est celle qui a été construite en 1130. Dans le cimetière reposent les cendres des ancêtres de familles que j'ai visitées ; leur ligne de descendance date d'une époque bien antérieure à celle où le sanctuaire chrétien fut construit. La vieille et historique ferme de Garmo appartient à l'un des descendants du vieux Thorgeir et date encore d'avant lui.

En quittant Garmo, la route suit la vallée, vers l'église de Lom, à quelques milles plus loin. La vue était superbe. Le fond du vallon sem-

blait tout à fait plat et par moments offrait une étendue assez large ; on voyait de nombreux bancs de sable dans le lac. Dans l'éloignement, sur la rive gauche du lac, Loms-Horungen s'élevait à 5,500 pieds, ayant à sa base un bon nombre de fermes ; plus loin à droite, le Loms-Eggen. C'est moins la hauteur de ces montagnes que leur massive grandeur qui émeut l'observateur.

Au pied du Loms-Eggen, sur une terrasse admirablement bien formée, on a élevé l'église de Lom à la jonction de la Baeverdal avec l'Ottadal. Cette église est faite en rondins et a une grande solidité ; elle contient plusieurs tableaux.

Je fus cordialement reçu par le doyen, homme instruit qui parlait couramment anglais. Plusieurs amis étaient venus le voir. Notre hôte alla chercher des pipes qu'il offrit à ses convives, lesquels me parurent heureux de pouvoir fumer. Le temps étant très froid, on servit aussi des grogs. Les dames, qui travaillaient à l'aiguille pendant que nous causions, ne détestaient pas plus la fumée que l'odeur du tabac.

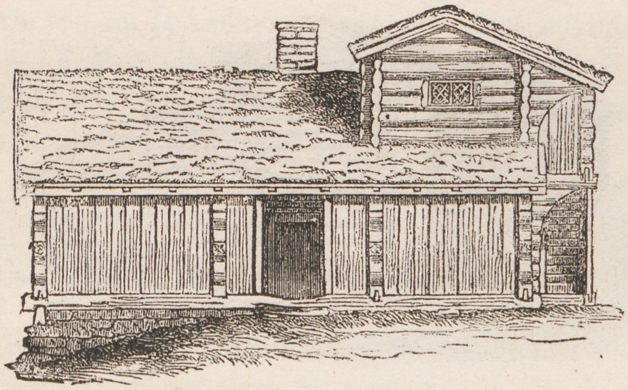
Le Loms-Eggen avance comme un puissant promontoire au-dessus de l'église de Lom. Sur son côté septentrional se trouve l'Ottadal, qui n'est que la continuation à l'ouest des vallées de Vaage et de Lom, tandis que la Baeverdal, partant du même point, se dirige au sud.

Le temps était devenu subitemement froid, aussi les surtouts épais me parurent-ils très agréables pendant mon trajet. Dans la vallée de Skeaker, non loin de l'église, mon attention fut attirée par un côté de la montagne absolument nu ; le doyen m'en donna, d'une voix émue, l'explication suivante :

« En 1868, l'hiver fut très rude, et, dans ce district, la neige tomba sans cesse pendant trois ou quatre semaines ; sur les pentes et les sommets des montagnes, elle atteignit une épaisseur énorme et coupa toutes les communications. Le 8 février, le temps s'étant éclairci et refroidi, une épouvantable avalanche descendit des montagnes, entraînant tout, terre, arbres, rochers, et ne laissant rien derrière elle. » Il me désigna alors un monceau de pierres qui marquait la place d'une petite ferme balayée par l'avalanche ; la famille entière, père, mère et deux enfants avaient été écrasés, et il n'était resté que ce tas de rochers pour raconter l'histoire. Puis il ajouta : « J'appris l'accident peu d'heures après qu'il se fut produit ; j'appelai à moi toute la population

mâle du district, je réunis tous les chevaux des fermes et nous allâmes piocher pendant que d'autres veillaient, dans la crainte de nouvelles avalanches. Nous travaillâmes le samedi toute la journée et une partie du dimanche avant d'arriver aux ruines; mais gens et bétail, tout était mort. »

En continuant notre route, le doyen me désigna encore d'autres ruines, restes d'une ferme emportée par l'avalanche; le chef de la famille était allé à Trondhjem, laissant sa femme et trois enfants au logis; quand il revint, il ne retrouva ni famille ni maison: une avalanche avait tout englouti, excepté sa mère, qui échappa miraculeusement à la mort. Dans une maison neuve, auprès des ruines, ce



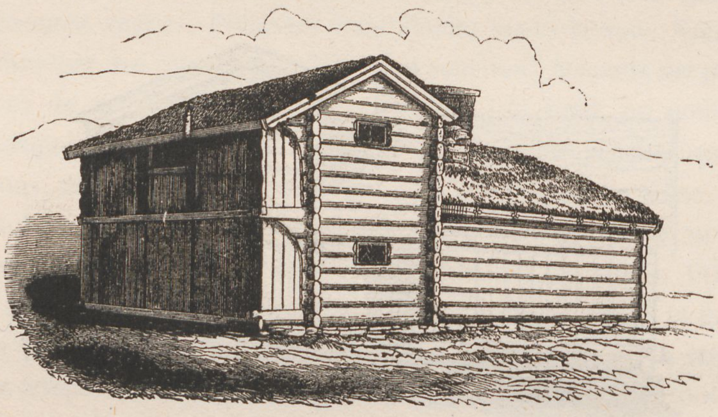
Façade d'un ramloft, à Lökkre.

malheureux vivait seul, pleurant ses chers défunts. Le doyen m'apprit encore qu'en Baeverdal deux personnes avaient été ensevelies sous la neige et il ajouta avec émotion : « Ce fut un sombre hiver pour nous; la douleur vint frapper à la porte de bien des ménages ! »

Il y a le long du lac une autre route sur laquelle on peut aller en voiture jusqu'à Skaeker, en se dirigeant à l'est par l'Ottadal. On trouve des fermes jusqu'au lac Juran. Un sentier mène aussi à Stryn, en Sogne. Quelques vallées extrêmement sauvages s'ouvrent dans l'Otta; les plus intéressantes sont la Lunderdal et la Tundradal. Les lacs de la vallée d'Otta sont encaissés entre le Loms-Horungen et le Loms-Eggen.

Cette région est pleine de réminiscences historiques : ici, les habitants furent convertis au christianisme par saint Olaf. La visite de ce roi à Lom est ainsi décrite dans la saga d'Olaf : « Le roi passa la nuit

dans la ferme de Bő, où il ordonna des prêtres pour ce district ; puis il traversa la Loradal et arriva au sommet de Stava-Braekken, où il demeura quelque temps. Le roi, qui pouvait découvrir toute la vallée, s'écria : « Ce serait épouvantable d'être forcé de brûler ce beau pays ! » Puis il y descendit avec ses hommes, s'arrêta pour la nuit à la ferme de *Naes* et alla dormir dans un grenier. On dit qu'il y demeura cinq jours pour appeler devant lui le peuple de Lom, Vage et Hedalen ; il envoya des messages ordonnant à tous de venir se faire baptiser et abjurer l'idolâtrie, sinon que leurs fermes seraient brûlées, à moins qu'ils ne voulussent tenter le sort des armes ; il leur demanda en outre leurs fils



Derrière d'un ramloft, à Lőkkre.

en otage, ce qu'ils devaient considérer comme un honneur et non comme une contrainte. On rapporte que presque tous les bonder vinrent trouver le roi et se réconcilièrent avec lui ; cependant, ceux qui s'y refusèrent ne s'enfuirent pas. »

Sur la ferme de Naes, la maison dans laquelle saint Olaf dormit il y a plus de huit cent soixante ans existe encore ; mais elle est bien changée. On la connaît aujourd'hui sous le nom de maison de Saint-Olaf.

A la pointe de l'Ottadal, qui prend ici le nom de vallée de Lom, le pays est bien habité. Parmi les vieilles fermes, on compte celle de Lokkre, où l'on voit le dernier ramloft qui ait été construit dans cette région. Ici, les escaliers qui y conduisent sont extérieurs ; de là s'ouvre une porte dans une chambre à coucher, de même taille que celle du dessous.

La planche montre la piazza couverte en forme de corridor, particulière à toutes les maisons de la Gudbrandsdal, cachant les murs; mais la galerie inférieure est entièrement close. Du côté transversal le bâtiment est aussi fermé par une piazza à deux étages; des escaliers mènent au ramloft. Le dessin représente la longueur de la structure, mais le mur en rondins du rez-de-chaussée est caché par un corridor extérieur avec mur parallèle n'ayant qu'une ouverture au milieu, qui laisse voir la porte de la maison; c'est un des traits les plus marquants des maisons de la Gudbrandsdal; cependant, elles sont généralement plus ou moins ouvertes et non avec un mur fermé comme celui-ci.

La maison, ou chambre journalière, est grande et haute, sans plafond. On voit sur la maîtresse poutre les lettres suivantes gravées dans le bois : E. R. S. (Esland Rolf's son — Esland fils de Rolf) 1769. La maison en son entier a 29 pieds de long, la piazza non comprise. On aperçoit à gauche de l'entrée un grand cabinet dont la maîtresse du logis se sert comme de buffet; à côté se trouve le siège d'honneur, avec un plus petit cabinet à gauche et au-dessus; c'est là que le maître conserve sous clef ses papiers. L'espace du mur au-dessus du siège est occupé par des rayons pour des livres, que, selon la vieille coutume, dans les occasions joyeuses, on recouvre d'une tenture tissée en couleurs vives. En Lom, cinq de ces tentures, avec des figures bibliques, servent encore pour cet objet. Dans l'une d'elles, on voit tissée l'année 1620. A côté du petit cabinet, il y a un banc attaché au mur et en face la grande table avec un autre banc.

Dans le coin de gauche se trouve le lit du maître, avec un siège fixé à côté. Dans le coin de droite est la cheminée et de l'autre côté de la porte de la chambre à coucher un banc stationnaire. Dans la chambre au-dessus du ramloft est placé un lit ; quelques degrés y conduisent. En règle générale, dans les maisons les lits sont attachés au mur. Il y a souvent des maisons séparées servant de dortoirs pour les invités et contenant un office ou magasin au rez-de-chaussée et des chambres à coucher au-dessus.

CHAPITRE XXVII

Région montagneuse la plus sauvage et la plus haute de la Norvège. — Différence entre les montagnes de la Suisse et celles de la Norvège. — Les monts Jotun. — La Baeverdal. — Protection contre les avalanches. — De la Visdal à Galdhopiggen. — Vue depuis Galdhopiggen. — La Leiradal. — Le lac Lang. — Le lac Gjendin. — Les lacs Bes et Rus. — Le lac Bygdin. — Une région de chasse. — Le lac Tyen. — Une tempête de neige. — Saeters déserts. — Fin du voyage.

Les montagnes les plus sauvages et les plus hautes de la Norvège sont celles des Jotun, connues aussi sous le nom de Jotunheim, « la demeure des géants », entre Lom et le grand fiord Sogne. La singularité des Jotun consiste en ce que plusieurs de leurs montagnes sont pointues. Dans ce superbe groupe, qui couvre plus de 60 milles carrés, on trouve beaucoup de champs de neiges perpétuelles, de profondes vallées avec d'immenses glaciers qui y tombent ou qui les dominent et des lacs à plusieurs mille pieds au-dessus de la mer. Cette région présente un des tableaux les plus grandioses que l'on puisse voir en Norvège.

La différence entre les montagnes de la Suisse et celles de la Norvège consiste en ce que les premières sont beaucoup plus hautes, plus hardies, plus en pointe, plus tranchantes dans leurs contours aux mille formes fantastiques. Les montagnes norvégiennes ont un caractère grave et sombre, apparaissant comme de gigantesques vagues de pierres, avec

un pic çà et là, impressionnant bien plus par leur immensité que par leur hauteur et leur aspérité. En Norvège, les vallées sont moins nombreuses et séparées par de larges masses de montagnes, généralement creusées par les glaces. En Suisse, d'étroites chaînes divisent une vallée de l'autre.

Pour arriver aux Jotun depuis Lom, il faut gravir le Baeverdal, par une route carrossable, mais raboteuse, jusqu'à la ferme de Rosheim, située sur le bord de la furieuse Baevra. Cette vallée est fermée au nord par la chaîne de montagnes appelée *Loms-Eggen*, et au sud par la *Galdhoerm*. Les parties basses des rampes environnantes sont couvertes de bouleaux entremêlés de sapins.

En examinant l'inclinaison des montagnes, l'étranger peut se figurer les dangers que font courir aux habitants de ce district les avalanches, ou éboulements de neige, qui sont assez fréquentes. De petites huttes en pierre, sortant à peine du sol, et protégées par des monticules ou par la configuration du terrain, ayant quelquefois une petite fenêtre pour recevoir le jour, ont été construites comme places de refuge.

Rosheim est près de la Visdal. Cette vallée est flanquée des deux côtés par de hautes montagnes, des champs de neige et de glaciers; à l'est, le pic de Glittertinden s'élève orgueilleusement au-dessus de la mer; à l'ouest, c'est le majestueux Galdhopiggen, divisé par deux abîmes en trois pics, presque entourés par des murs sombres, insurmontables, autour desquels s'étend une mer de neige.

De la Visdal, l'ascension jusqu'au sommet du Galdho est comparativement facile. A environ 4 milles anglais, on rencontre des saeters à une hauteur de 2,775 pieds au-dessus du niveau de la mer; le sentier monte jusqu'à ce que cesse la végétation du bouleau commun, que remplace celle du bouleau sauvage et du saule. Ceux-ci disparaissent à leur tour quand on approche de la limite des neiges. Après un piétinement fatigant sur la neige, la glace et les roches, on atteint le Galdhopiggen, qui s'élève de plusieurs centaines de pieds au-dessus de tous les autres pics. Une mer de glaciers neigeux forme sa base. Il y a de terribles précipices vers le Styggebraeen, et l'on voit des abîmes et des fissures dans les masses de glace. Le Galdhopiggen a l'air d'une ronde coupole de neige, dominant tout et bordée de précipices presque de tous côtés.

La vue est superbe : vers l'horizon s'étend un panorama inoubliable;

au Nord, chaîne après chaîne, le Romsdalshorn, les montagnes de Dovre et de Snehaetten ; vers l'Est, les monts Rundernet-Osterdal ; à l'Ouest, le Horung, et, à travers la Visdal, l'étincelant Glittertinden avec des champs de neige et des glaciers dans toutes les directions ; au Sud, les Jotun et leurs pointes sauvages, tranchantes, pyramidales.

L'entrée de la Leiradal est à peu de milles à l'ouest de Rosheim, par la vallée de Baeverdal. A l'Est, elle est flanquée par le Galdhopiggen et, à l'Ouest, par le Veslefields. Près du sommet, il y a un petit lac entouré de bords rocheux. A une faible distance, on aperçoit Kirken, montagne de forme bizarre qui semble avoir une ceinture autour de son sommet. Au-dessous, le beau lac de Leira-Vand ; nous suivons ses contours et, en traversant une crête qui divise le déversement des eaux, nous arrivons à deux petits lacs qui coulent vers le Gjendin-Vand. Ici, des masses de rochers de toute taille et de toute forme sont empilées à gauche les unes sur les autres, tandis qu'à droite on voit des montagnes sourcilleuses couvertes de neiges et de glaciers.

Bientôt après, nous arrivâmes au lac Lang, qui a environ 5 milles de long. Sur le côté gauche, de beaux pâturages, où le bétail des saeters venait paître, réjouissaient la vue ; tandis que, sur l'autre, l'œil était frappé par les montagnes de Skarvdal avec leurs glaciers s'élevant à une hauteur de 6,140 pieds. Le grondement du vent, les chutes d'eau et les torrents, ainsi que le heurt des vagues qui frappent contre le bord, résonnent lugubrement lorsqu'on les entend par un ciel gris et couvert. La nature est calme et solennelle ; durant le court été, la voix seule de la fille du saeter vient rompre de temps en temps le silence de ces solitudes.

Le Lang-Vand tombe dans un autre lac, en cascade de 70 à 100 pieds de hauteur. Bien au-dessous passe la vallée d'Aadal ; la descente pour s'y rendre est rapide sur un sol diluvien ; on y voit encore une fois l'herbe, le bouleau nain, le genévrier et le saule ; enfin on atteint le lac Gjendin. Dans ce lieu solitaire, on a bâti un pauvre petit saeter à côté duquel se trouve une maison en baliveaux appartenant à la société des touristes (Turistforening), où ses membres peuvent trouver un refuge. Les montagnes qui flanquent le point septentrional, couvertes de neiges et de glaces perpétuelles, présentent un spectacle magnifique ; à leur pied est situé le Rusvand. La nature s'y

montre vraiment sauvage. Le Besho, masse de rochers, est entre le lac Bes et le lac Rus ; le dernier est séparé de Gjendin par une étroite bande de roc que l'on pourrait appeler une selle, d'où l'on peut voir, d'un coup d'œil, le Gjendin d'un côté et le Bes de l'autre. De ces hauteurs, on descend au saeter Bes, puis on suit le Sjodal, — une des beautés de la Norvège, — et l'on atteint l'Hedal, que nous avons déjà visitée.

A peu de milles de Gjendin, on arrive au lac Bygdin. La saison était avancée quand je m'y trouvai ; les deux premières semaines de septembre étaient passées, les saeters abandonnés et les étroites huttes de pierres construites pour les hommes qui errent avec le bétail, vides. Le silence de l'endroit n'était troublé que par les cris de quelques mouettes ; celles-ci mêmes ne tarderaient pas à partir, car l'hiver approchait, et, quoique le ciel fût clair et l'herbe verte, une tempête de neige pouvait venir un de ces jours. Cette région est très fréquentée comme terrain de chasse par les gens de Valders ; mais en ce moment on ne voyait aucun chasseur.

Plus loin encore est le lac Tyen ; cette région paraît affreusement solitaire quand les saeters sont déserts. Arrivés à une petite maison construite par la société des Touristes, dont je suis membre, nous nous préparâmes, mon guide et moi, à y passer la nuit. Nous entravâmes notre cheval, et, après un repas des plus simples, nous nous couchâmes sur le foin en nous couvrant de nos surtouts, car l'air était froid. A trois heures, nous fûmes réveillés par un grand vent que nous entendions siffler aigrement autour de notre habitation. Les vitres étaient couvertes de neige et nous nous trouvions au milieu d'une tempête. Erik se leva pour aller voir son cheval, mais il n'était plus là. Il essaya en vain de le chercher ; la neige qui tombait épaisse l'empêchait de rien faire et, quand il rentra, il me dit d'un ton désespéré : « Le cheval est allé à la maison. — A la maison ! m'écriai-je ; connaît-il donc le chemin ? — Oui, reprit-il, il est parti. » — Le pauvre garçon était tout abattu, car, avec ses entraves, son cheval ne pouvait aller vite, et, au milieu de l'obscurité, il courait risque de se perdre dans les montagnes. L'animal constituait une partie de sa fortune et sans doute il pensait qu'il aurait bien de la peine à amasser assez d'argent pour en acheter un autre. Comme j'étais la cause de ce déboire en étant venu là contrairement à

son avis, je résolus de lui acheter un autre cheval si le sien était perdu et je lui dis de m'écrire à Christiania, au cas où il ne le retrouverait pas. Les flocons de neige tombaient de plus en plus serrés et je commençais à me demander combien de temps la tempête durerait encore. Erik me rassura en me disant qu'il était trop tôt pour compter sur une forte chute. Il avait raison : vers midi, le temps s'éclaircit. Je tirai plusieurs coups de fusil pour appeler des pêcheurs et j'augmentai les charges pour que les détonations fussent plus retentissantes; mais aucun bateau ne se montra. Enfin, il en arriva un, et il fut convenu que les deux pêcheurs me conduiraient jusqu'à la route qui passe du Laerdalsoren sur le Filefield.

Erik dut partir à la recherche de son cheval et ramener à la ferme sa famille et son bétail ; moi, j'allai dans la direction opposée. Quand nous nous séparâmes, je lui serrai la main et lui recommandai encore une fois de ne pas manquer de m'écrire dans le cas où il aurait perdu son cheval. Je savais le brave garçon trop honnête pour mentir, et j'étais sûr que, s'il retrouvait l'animal, il ne me dirait pas le contraire.

La distance de l'extrémité méridionale du lac à la grande route est d'environ 3 milles. Ce fut avec joie qu'au bout d'un certain temps j'aperçus les poteaux du télégraphe le long de la route; plusieurs sentiers conduisant aux pâturages s'embranchaient dans des directions diverses et les bouleaux devenaient abondants. Nous passâmes par les saeters d'Hagesaet, consistant en plusieurs huttes de pierre et en maisons dominant la vallée. Là aussi, on avait déserté les habitations, les portes en étaient fermées et un morne silence régnait partout; la vie active du saeter était passée et l'on n'entendait plus le rire joyeux des filles de laiterie. Une courte marche me porta jusqu'à la grande route, auprès de la base du Filefield. Nous étions au 16 septembre et mes courses sur les montagnes finissaient pour cette année; je me trouvai de nouveau sur les bords du grand fiord de Sogne, ayant traversé encore une fois le pays, de la Baltique à la mer du Nord.

CHAPITRE XXVIII

Grands domaines suédois. — Beaux châteaux. — Butin de la guerre de Trente ans. — Salle des chevaliers. — Le lac Mélar. — Drottningholm et ses tableaux. — Le parc de Drottningholm. — L'île de Biorko. — Le palais de Gripsholm. — Magnifique galerie de portraits. — Figures historiques. — Tristes histoires sur Gripsholm. — Erik IV. — La ville de Strengnas. — Demeure d'Axel Oxenstiern. — L'église Jader. — Eskilstuna. — Le lac Hielmar. — Orebro. — Engelbrekt. — Vesteras. — Canal de Stromsholm. — Sigtuna. — Le château de Skokloster. — Trésors précieux. — Restes de la guerre de Trente ans. — La province de Sodermanland. — Vingaker. — Châteaux de Stora Sundby et de Safstaholm.

Les étrangers qui parcourent la Suède ne peuvent, à moins d'en faire un objet spécial, avoir même une faible idée du grand nombre de beaux domaines, de castels, de châteaux, de maisons de plaisance qui se sont transmis dans les familles de la vieille noblesse, dont beaucoup portent des noms illustres dans l'histoire de la Scandinavie. Ces domaines se trouvent au milieu de terrains fertiles jusqu'au nord de la province d'Upland; ils deviennent plus nombreux à partir du lac Mélar vers le sud, et, dans la partie méridionale de la péninsule, ils constellent le pays.

Beaucoup datent du XIVe siècle et sont d'une beauté pittoresque, entourés de bois superbes, de prairies, de champs, de lacs et de cours d'eau. Intérieurement, les salles sont remplies de trésors artistiques; les tableaux, chefs-d'œuvre d'anciens maîtres des écoles italienne, hollandaise, flamande, française et autres, abondent. Les portraits histo-

riques offrent les peintures vivantes des siècles passés, avec les rois, reines, princes, diplomates, guerriers, hommes de grande renommée; vieilles dames, belles et jeunes femmes, dont les visages semblent sourire à ceux qui les regardent et dont les couleurs sont aussi fraîches que si elles dataient d'hier.

Ces portraits ont été presque tous offerts par les modèles eux-mêmes à certains membres des familles dont elles ornent maintenant les demeures. Outre les tableaux de valeur, les salles contiennent souvent des quantités de pierres précieuses, de coffrets, de vieux meubles, horloges, armes, boucliers et des curiosités de toute sorte, — dépouilles de la guerre de Trente ans, rapportées ou envoyées par les généraux de l'armée suédoise.

Certains de ces châteaux contiennent une *Riddarsal* (salle des chevaliers) souvent de grande magnificence. C'est là que, dans les anciens temps, on conservait les armures des chevaliers, et, dans les niches ou compartiments, brillent et reluisent les cottes de mailles, brassards, etc.; il s'y trouve aussi de grandes et belles bibliothèques; assez fréquemment ils sont flanqués de tours, de pignons et entourés de fossés; de majestueuses avenues de tilleuls, d'ormes, de marronniers ou autres arbres conduisant à des jardins d'agrément et des serres, viennent contribuer à la beauté de la scène.

J'ai remarqué qu'un fort parti se prononce dans le pays en faveur de l'abolition du *Fideikommiss* (transmission des domaines); ce qui permettrait aux enfants de se partager également les biens de leurs parents. Je ne doute pas — à moins d'un retour improbable d'opinion à ce sujet — que la loi de transmission ne soit abolie, et, en effet, aucun domaine ne peut déjà plus être aliéné.

S'il a la chance d'être invité comme hôte, l'étranger sera surpris de la simplicité de vie et de manières des familles; la châtelaine dirige paisiblement sa maison et un sentiment affectueux existe entre le seigneur et son fermier. L'urbanité du supérieur envers son inférieur fait plaisir à voir et pourrait être imitée avec avantage dans beaucoup d'autres contrées.

Il n'est pas un seul des pays que j'ai parcourus où les habitants ne se croient, pour une raison ou l'autre, plus religieux ou plus moraux que le reste de l'humanité; on peut dire la même chose de différentes

sectes religieuses. J'ai remarqué aussi que partout la noblesse se croit supérieure à celle des autres nations. Les nobles ne le déclarent pas ouvertement ; mais leurs manières et leurs actions, lorsqu'ils parlent de l'étranger, indiquent évidemment une telle idée.

Quiconque a étudié l'histoire de la Scandinavie voit des preuves indubitables de l'antiquité reculée de maintes familles suédoises, et nulle part on ne trouve des annales plus brillantes en hauts faits et en talents militaires.

Nous allons maintenant visiter la région du Mélar. Je ne connais point de lac en Scandinavie sur les bords duquel soient agglomérés tant de monuments historiques, tant de souvenirs du passé, depuis l'âge de la pierre jusqu'à la période de la dynastie des Wasa, sous lesquels la Suède s'éleva au rang de grande puissance et exerça une influence prépondérante dans les conseils de l'Europe. En naviguant au milieu d'îles charmantes, le voyageur touche à une place autrefois célèbre comme site païen, ou à une ville dont l'église ou la cathédrale rappelle les jours glorieux de l'Église catholique romaine au moyen âge, alors que les moines possédaient les meilleures terres dans presque tous les pays.

A une distance d'environ 7 milles de Stockholm se présente l'île de Lofo, l'une des plus belles du lac Mélar, sur les bords de laquelle on a construit Drottningholm, superbe résidence royale. La première pierre du château actuel a été posée par la reine Hedvige-Éléonore de Holstein, veuve de Charles X, ce valeureux guerrier qui osa faire passer son armée sur le Sund glacé et la conduisit de victoire en victoire jusqu'au cœur de la Pologne. Les architectes de cette noble résidence furent les deux frères Tessin. Le palais est un édifice imposant qui se mire dans l'eau du lac. Des avenues de tilleuls divergent en différentes directions vers des points délicieux. Les terrains sont disposés dans les vieux styles français, hollandais ou anglais. D'une terrasse, un escalier conduit à un jardin qui rappelle ceux de France avec ses vases et ses groupes en bronze et en marbre, avec ses fontaines jaillissantes, ses étangs artificiels et ses pièces d'eau où voguent des cygnes. On y voit un *théâtre de verdure*, structure unique et charmante élevée par Gustave III, avec scènes et coulisses taillées dans les arbres, sur lequel ce souverain aimait à jouer des pièces fran-

çaises. Il y a aussi un labyrinthe caché par des arbres et des buissons, un châlet suisse; la colline de Flore avec la statue de la déesse; le *Kina slott*, ou castel chinois, — sorte de joujou construit en 1752 par le roi Adolphe-Frédéric et offert par lui à sa femme, la reine Louise Ulrique, pour l'anniversaire de sa naissance. Cet édifice est rempli de curiosités chinoises. A côté de ce que l'on appelait le village de Canton, composé de nombreuses villas, se trouvait un hameau où l'on avait établi une manufacture d'objets en acier et en fer dirigée par le roi lui-même, qui se vantait d'être le plus habile serrurier et le meilleur tourneur de son royaume.

En gravissant de larges degrés conduisant au palais, on entre dans un hall qu'à sa décoration on reconnaît, à première vue, comme l'œuvre de Tessin. Un monumental escalier mène aux chambres supérieures, où l'on peut passer plusieurs heures à regarder les tableaux, les tapisseries, les collections de céramique, et les portraits du roi Adolphe-Fréderic (1751-1771) et de sa jolie femme aux yeux bleus, la reine Louise-Ulrique, sœur du grand Frédéric de Prusse. Ses lettres à sa « très chère maman » la reine de Prusse, lettres qui sont nombreuses et écrites en français, contiennent les preuves de l'amour que professait pour les arts cette femme remarquable, et du grand intérêt qu'elle portait à Drottningholm.

La « salle des Contemporains » contient les portraits de souverains modernes, entre autres ceux de la reine Victoria, de Napoléon III, de l'impératrice Eugénie, etc.

On s'arrête devant le beau portrait de Peter Olsson, homme remarquable de son temps, quand la Suède avait un parlement composé des quatre états du royaume : les nobles, le clergé, les marchands et les paysans.

Plus loin, à l'ouest de Drottningholm, est située l'île de Biorko, port fameux dans les derniers siècles de l'ère païenne. A l'extrémité septentrionale, on voit encore de nombreux restes de l'ancienne *Birka*. Ici, la terre est, pour ainsi dire, pétrie de charbon et de cendres dans lesquelles on trouve quelquefois des articles de ménage, des ornements, des armures et un nombre immense d'os d'animaux; ainsi, jusqu'à un certain point, on pourrait faire correspondre ces monceaux avec les Kjokkenmoddinger des anciennes périodes.



Gripsholm.

Comme les habitants de la ville étaient souvent exposés aux attaques des Vikings et ne pouvaient opposer la force à la force, ils essayèrent, par des travaux de maçonnerie, d'obstruer l'accès du port. Du côté de l'est, on voit encore un rempart avec des ouvertures; sans doute aussi il entourait la ville au sud; mais il est depuis longtemps démoli et a fait place à des plantations.

La colline à l'extrémité ouest de la ville était semblablement enfermée, excepté d'un côté où la montée apparaissait tellement inaccessible, que l'on avait jugé inutile de la fortifier. Ce mur diffère de ceux de semblables forts dans la vallée du Mëlar, en ce qu'il n'est pas fait en pierres empilées les unes sur les autres, mais en pierres recouvertes de terre. Cette place servit peut-être de dernier refuge aux habitants; malgré cela cependant, elle finit par être détruite. Cet événement doit être arrivé après l'année 936, quand l'évêque Unne, de Bremen, y mourut, et avant 1070; on rapporte qu'elle fut si complètement anéantie, que l'on peut à peine en distinguer le site.

C'est là, dit-on, qu'en 829, le christianisme fut prêché pour la première fois aux Suédois par Ansgarius. On a érigé, en 1834, une croix de pierre sur le bord de l'île, en commémoration de cet événement.

Dans la biographie d'Ansgarius, — moine de Corbie (France) envoyé à Hambourg, où il devint archevêque et sacra l'Anglais Simon, premier évêque de Biorko; — dans cette biographie, écrite par Rimbert, probablement contemporain d'Ansgarius, Birka est mentionné comme un havre important situé dans le pays de Svear, où demeurent beaucoup de riches marchands, d'où abondent toutes choses bonnes pour la vie et d'immenses trésors. Il relate en outre qu'à l'époque d'une attaque fortuite par le roi déposé, Anund, qui vint avec les Danois, les habitants se réfugièrent dans un fort situé tout près de la ville; mais, comme le fort manquait de solidité et que ses défenseurs étaient en petit nombre, ils ouvrirent des négociations avec Anund, qui leur promit la paix moyennant 2,000 livres en argent qu'on lui compta.

Adam, autre chroniqueur de ce temps, dit que Birka est une ville située non loin d'Upsal, le temple païen le plus renommé de Svear.

Près du village de Mariefred, sur les bords du fiord Gripsholm, s'élève l'ancien et majestueux palais de ce nom, construit au commencement du XIVe siècle et détruit en 1434. Le domaine passa

ensuite à Sten-Sture l'aîné, alors régent du royaume, qui, plus tard, le donna au couvent de Mariefred, auquel le reprit le roi Gustave-Erikson Wasa Ier, lequel érigea le bâtiment actuel, terminé en 1537. Il en nomma les quatre tours d'après ses fils : Erik, Johan, Magnus et Karl.

Dans une cour extérieure sont déposés deux grands canons d'un beau travail, appelés par le peuple le *Sanglier* et la *Truie*, pris, en 1612, par le comte Jacques de la Gardie, à Ivanogorod, en Russie.

Pour l'amant de l'histoire, un pèlerinage à Gripsholm, que l'on peut appeler le Panthéon de la famille Wasa et de ses contemporains, est d'un puissant intérêt. Cette collection de portraits, au nombre d'environ deux mille, est, en son genre, la plus belle et la plus précieuse en Europe ; elle renferme tout une suite de souverains ainsi que d'hommes et de femmes célèbres. Quelques-uns sont même antérieurs à la famille Wasa et dépassent cinq cents ans. Ici, on voit les portraits de Gustave-Adolphe, ceux des diplomates de la paix de Westphalie, les conseillers de Charles XI et de Charles XII, les souverains qui régnaient au temps de Gustave III, beaucoup de personnages distingués, des hommes d'État suédois et étrangers, des rois, des reines, des femmes belles et laides, etc.; d'anciens meubles, des tentures précieuses, de beaux vases d'argent, etc.

On y rencontre les portraits des Sture, autrefois régents de Suède. Le 1er mai 1471, se réunit à Arboga une Diète générale où Sten-Sture l'aîné fut acclamé régent du royaume, parce que les Suédois ne voulaient pas de roi natif et aussi parce qu'un grand parti, omnipotent alors, refusait absolument de continuer l'union avec le Danemark et la Norvège.

Le 11 novembre 1497, le roi Johan de Danemark et de Norvège fut accepté comme roi de Suède, à cause de l'ascendant que reprit le parti de l'union. On le déposa en 1501, et on élut pour régent Svante-Sture. Il était d'une autre famille que Sten-Sture l'aîné et nullement son parent. Il mourut en 1512 et eut pour successeur son fils Sten-Sture le jeune, qui, cependant, fut choisi, non par une Diète générale, mais seulement par les chefs du parti natif, alors tout-puissant. Il mourut en janvier 1520.

Il y a plusieurs portraits de Gustave-Erikson Wasa, qui régna de 1521

à 1560; homme d'une habileté peu commune, d'énergie et de courage indomptable, fondateur de la dynastie des Wasa, il fut le progéniteur d'une lignée de rois belliqueux, sous les règnes desquels se produisit une succession de généraux du plus grand génie militaire. Aïeul du grand Gustave-Adolphe, sa vie a été extrêmement remarquable et romanesque. Dans sa jeunesse, il s'enfuit de chez les Danois, qui opprimaient le pays et qui cherchèrent à lui ôter la vie ; souvent il ne sut où reposer sa tête, errant de tous côtés, essayant de soulever le peuple et de le décider à secouer le joug de l'étranger; — se heurtant à mille difficultés, éprouvant des désappointements, mais ne désespérant jamais. Dans une intéressante image peinte par son fils Erik, il est représenté couvert de l'armure en acier, incrustée d'or, qu'il portait à la bataille de Brunkeberg. Dans une autre, il porte une longue barbe blanche.

Sigrid Eskilsdotter Baner, mariée en 1475 à Magnus Karlsson Wasa, grand'mère du fondateur de la dynastie, est représentée comme une jeune et belle fille.

Nous remarquons aussi les trois épouses de Gustave Wasa. Catherine (la première), fille du duc Magnus de Saxe-Lauenbourg, mère de l'infortuné Erik, son fils aîné; Margaret Lejonhupred, mère de dix enfants; Catherine Stenbock, en deux portraits, le premier la représentant jeune et belle, et l'autre dans sa vieillesse.

La salle des Chevaliers est une des plus intéressantes du palais; elle contient les contemporains du premier des Wasa. Parmi les plus éminents nous citerons : François Ier de France, Henry VIII d'Angleterre, Charles-Quint, empereur d'Allemagne; la reine Isabelle de Danemark, épouse de Christian Ier, fille de l'archiduc Philippe d'Autriche, et Jeanne de Castille, sœur de Charles-Quint. Au nombre des Français, nous voyons Henri IV et son grand ministre Sully, Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Louis XIV et Louis XV, la duchesse d'Orléans, le prince de Conti, la duchesse de Mazarin, le grand Condé, Henriette d'Angleterre, la comtesse de Soissons, La Vallière, le cardinal Fleury et beaucoup d'autres. On s'arrête devant Charles IX et sa première femme, Marie de Pfalz (Palatinat), et sa seconde, Christine de Holstein, mère de Gustave-Adolphe.

Ici encore sont les images des contemporains de Gustave-Adolphe, le dernier descendant mâle de la ligne directe des Wasa. Le 25 novembre

1620, Gustave-Adolphe II épousa à Stockholm la princesse Marie-Éléonore de Brandebourg. Son père était le prince-électeur Jean Sigismond de Brandebourg et sa mère Anne de Prusse. La jeune reine se distinguait par une beauté peu commune; elle avait les cheveux noirs, le front, le nez et les sourcils un peu arqués, les yeux grands et bleu foncé, la figure petite, le caractère aimable et condescendant. Nous voyons aussi la douce Ebba Brahé, le premier amour du héros et qui le payait de retour, mais que la reine mère maria à Jacques de la Gardie, pendant qu'Adolphe portait la guerre en Pologne. Oxenstiern, le fameux chancelier, a deux portraits; puis viennent les généraux de la guerre de Trente ans; Charles X, le successeur de Gustave-Adolphe et grand guerrier, lui aussi; sa femme, Hedwige-Éléonore de Holstein-Gottorp, qu'il épousa en octobre 1654; Charles XI et son épouse Ulrique-Éléonore de Danemark; Charles XII, Adolphe-Frédéric et Louise-Ulrique.

L'Angleterre a fourni les portraits d'Henry VIII, de Marie Stuart, d'Élisabeth et des Georges, et ce ne sont pas les moins intéressants. Erik XIV, fils de Gustave Wasa, dans une de ses lettres amoureuses à la reine Élisabeth, lui dit qu'elle a tort de supposer qu'il pût désirer la main de Marie Stuart.

On salue ensuite Frédéric II de Prusse, l'empereur Joseph d'Autriche, Charles d'Espagne, Stanislas, le dernier roi de Pologne, Sigismond de Pologne, Christian IV de Danemark, Philippe IV d'Espagne et les soixante-dix ministres de la paix de Westphalie, qui termina la guerre de Trente ans.

Dans une grande salle se trouvent les portraits de célébrités de la période de Gustave III (1771-1792). Ces tableaux sont des cadeaux des souverains de cette époque à leur cher frère : on compte parmi eux ceux de Marie de Portugal, qui fonda l'empire du Brésil, et de Marie-Thérèse d'Autriche. La grande Catherine, sur une toile qu'elle envoya à Gustave, est représentée comme une belle vieille femme. Une autre la montre dans sa jeunesse, ayant à ses côtés son fils Paul et Pierre le Grand. On demeure pensif devant un beau portrait de Marie-Antoinette par Wertmüller, peintre d'histoire, né à Stockholm en 1751. Une amitié sincère existait entre Marie-Antoinette et Gustave III; la collection gustavienne contient plusieurs lettres d'elle. Les landgraves de Hesse et d'autres

princes allemands, complètement oubliés aujourd'hui, sont nombreux; notons aussi les portraits d'une belle femme, Catherine Opaluska, épouse de Stanislas Leczinski; celui de Guillaume d'Orange, de la reine Anne et les portraits ridicules de six dames d'honneur de la reine Ulrique, représentées avec des corps de poules.

A la mort de Gustave Wasa, Gripsholm échut à son fils Charles, qui monta sur le trône sous le titre de Charles IX. Le vieux château a



Église d'Aspo, dans l'île de Tostero.

de bien tristes histoires à raconter. De la salle des Chevaliers, en descendant un étroit escalier, on entre dans une cellule voûtée où les victimes du massacre de Linkoping furent autrefois incarcérées. Dans une des tours, une chambre à trois fenêtres donnant sur le lac servit de prison à Johan, l'un des fils de Gustave Wasa II, arrêté pour rébellion par son frère Erik; il y demeura trois ans. La reine Élisabeth écrivit en 1565 à Erik, lui demandant la cause de l'emprisonnement de son frère et lui disant qu'elle serait heureuse de le savoir réintégré dans la faveur du roi.

Les quatre fils de Gustave Wasa avaient des tempéraments violents. Erik était sujet à de terribles accès de colère. Un mécontentement s'étant élevé dans le pays par suite de l'emprisonnement du duc Johan, le roi Erik, à l'esprit soupçonneux, craignit la haine de la noblesse et surtout la jalousie de la famille Sture. On répandit le bruit qu'une conspiration, à la tête de laquelle s'étaient mis ces nobles, allait bientôt éclater. Svante-Sture et ses fils, avec Erik Stenbock, Sten Erikson-Lehonhufvud et d'autres, furent jetés en prison dans le château d'Upsal. Peu après, Goran Persson, le conseiller perfide et malintentionné du roi, lui insinua que Johan s'était échappé



Sceau de Torsh-Alla. Saint Olaf dans un bateau.

de sa prison et qu'à la tête de ses partisans il s'avançait contre Upsal, alors la résidence royale, avec l'intention de se venger. Erik, perdant tout empire sur lui-même, ordonna l'exécution des prisonniers. De sa propre main, il poignarda Nils-Sture et n'épargna même pas son ancien professeur, Dionysius Beurreus, qui lui était sincèrement attaché et qui s'efforçait de le calmer. Après avoir commis ce crime, il s'enfuit, déguisé en paysan, évitant tous les gens qu'il rencontrait. Ayant recouvré en partie sa raison, il s'efforça d'apaiser les parents des nobles assassinés en leur faisant de riches présents ; ceux-ci déclarèrent alors qu'ils ne se vengeraient pas sur le roi et qu'ils ne rejetaient le blâme que sur son conseiller, Goran Persson. Erik se laissa persuader et remit son prisonnier en liberté. Johan recouvra

son duché de Finlande et se réconcilia avec son frère. Mais Erik ne tarda pas à donner de nouveaux motifs de mécontentement, et Goran Persson regagna la confiance du roi, qui redemanda les présents faits par lui aux familles des nobles mis à mort. Il épousa Katarina Mansdotter, de basse extraction, et la couronna publiquement comme reine; de là, grande irritation chez la noblesse. Les mécontents se pressèrent autour de Johan, auquel se joignit aussi le duc Charles; Erik, abandonné de tous, fut pris en 1568. Déclaré coupable de crimes atroces, il demeura neuf ans en prison, jusqu'en 1577, où il fut empoisonné à Orbyhus, par ordre de Johan. Il avait passé à Gripsholm plusieurs années de sa captivité.

En quittant Gripsholm et en suivant les bords dentelés du Melar, on arrive à l'ancienne ville historique de Strengnas, qui a peu d'importance aujourd'hui. La cathédrale est un bel édifice datant de 1291. Charles IX y est enterré, ainsi que beaucoup d'autres personnages célèbres, entre autres Sten-Sture l'aîné. En face de la ville, on voit l'île de Tostero, avec la vieille église d'Aspo.

Un peu plus loin que Strengnas est situé le vieux château bien connu de Fiholm, appartenant autrefois à Axel Oxenstiern, le grand conseiller de Gustave-Adolphe. A une courte distance se présente l'église de Jader, qui renferme de nombreux souvenirs de la guerre de Trente ans et la tombe du chancelier.

Au delà et non loin de la rivière Eskilstuna, on entre dans la petite ville de Torshalla et dans celle d'Eskilstuna. Cette dernière est la plus importante et la plus populeuse des villes qui sont sur le bord méridional du Mélar. Elle a des manufactures considérables d'armes, de coutellerie, etc. Près de l'extrémité occidentale du lac sont les petites villes de Koping et d'Arboga, situées sur les rivières qui portent leurs noms.

De la rivière Arboga, un canal se rend au lac Hielmar. Un trajet d'une couple de milles depuis l'extrémité occidentale de ce lac, conduit à la vieille cité d'Orebro, située dans une plaine qui est divisée par la rivière Svarta, formant ici plusieurs îlots. Orebro, 11,000 habitants, a joué un rôle important dans l'histoire de la Suède. Le plus remarquable de ses anciens édifices est le château, construit dans une île de la rivière. C'est un carré avec quatre tours dont une

a conservé encore ses meurtrières. L'hôtel de ville est un beau bâtiment neuf, de style gothique et remarquable par une petite tour. L'église a été édifiée au XIVe siècle et contient les cendres d'Engelbrekt-Engelbrektsson, homme célèbre, né en Dalécarlie et dont la statue orne la place de l'Église.

Sous le règne d'Erik XIII (1397-1439), ses baillis commirent les actes les plus illégaux et les plus cruels; parmi eux, Josse Eriksson se distingua particulièrement par des cruautés révoltantes; il résidait au château de Vesteras et son district comprenait une partie du Vestmanland et du Dalarne. Par des taxes énormes et injustes, il dépouillait les paysans de leurs propriétés, et, quand il avait saisi leurs chevaux et leurs bœufs, il attelait à la charrue les paysans et leurs femmes, même enceintes. Il faisait enlever les jeunes filles qu'il forçait de céder à ses infâmes passions. Beaucoup d'hommes riches furent emprisonnés sur de fausses accusations, puis condamnés, pour lui permettre de confisquer leurs biens. Quand les paysans venaient se plaindre, il ordonnait qu'on leur coupât les oreilles ou qu'on les fouettât, et même qu'on les suspendît au-dessus de la fumée jusqu'à ce qu'ils fussent étouffés.

A cette époque vivait, près de Falun, Engelbrekt-Engelbrektsson; il était noble, mais pas de très haute naissance. Quoique de petite taille, il possédait un courage indomptable; de plus, il était éloquent et versé dans les sciences et les arts de son temps, ayant fréquenté dans sa jeunesse les cours de quelques grands personnages. L'oppression sous laquelle gémissaient les Dalécarliens éveillèrent sa pitié; il promit d'aller trouver le roi, d'essayer de leur faire rendre justice et d'obtenir le renvoi de Josse. Il partit en conséquence pour Copenhague. Erik XIII refusa d'abord de le croire; mais Engelbrekt offrit de soutenir ses paroles par les armes, ce qui obligea le roi de le renvoyer à son conseil, lequel se rendit en Dalécarlie pour examiner la plainte, qui fut reconnue juste. Quand Engelbrekt reparu devant le roi, celui-ci lui dit avec colère : « Tu te plains toujours; va-t'en et ne te montre jamais devant moi. » Engelbrekt obéit; mais, en se retirant, il dit : « Je reviendrai encore une fois . » De retour chez lui, il communiqua la réponse royale aux paysans, qui résolurent de mourir plutôt que d'endurer davantage une telle tyrannie. Ils se levèrent comme un seul homme et, sous le commandement d'Engelbrekt, marchèrent sur Ves-

teras, où ils rencontrèrent le Conseil, qui leur promit de porter remède à leurs griefs. Mais on ne fit rien pour tenir cette promesse et Josse recommença à envoyer ses hommes d'armes forcer les paysans de payer leurs taxes. Ils se soulevèrent pour la seconde fois, et, au lieu de descendre à Vesteras, d'où on les avait renvoyés avec de belles promesses, ils marchèrent sur le château de Borganas, près de la rivière Dala, au sud-ouest de Falun, et le brûlèrent le jour de la Saint-Jean de



Église d'Arboga.

l'année 1434. La rébellion prit bientôt des proportions gigantesques, et, au bout de peu de temps, les Danois furent chassés de tout le royaume; un armistice fut conclu et Engelbrekt choisi comme régent du royaume; à la conclusion de la paix, on le nomma aussi commandant du château d'Orebro. Le roi Erik n'ayant pas tenu parole, une nouvelle révolte éclata, toujours sous la conduite d'Engelbrekt, devenu alors très puissant et par conséquent un objet d'envie pour la noblesse du royaume. Un de ces nobles, Bengt, Stensson, eut avec

notre héros une querelle qui fut accommodée à Orebro, en avril 1436. Mais, le 3 mai suivant, Engelbrekt, se dirigeant vers Stockholm, campa dans un îlot du lac Hielmar, tout près de Goksholm. Le fils de Bengt y vint aussi et assassina Engelbrekt, qui ne soupçonnait pas les mauvaises intentions de son ancien adversaire après leur réconci-



Église d'Orebro.

liation. Dès que la nouvelle de ce traîtreux homicide se répandit, les paysans accoururent pour le venger; mais le meurtrier avait fui. Ils se rendirent alors dans l'îlot pour y recueillir le corps de leur chef bien-aimé, qu'ils portèrent en larmes à l'église de Mellosa, où ils enterrèrent celui qui avait été leur seul protecteur et leur appui dans leur oppression.

A 20 milles d'Orebro est située la jolie petite ville de Nora, centre

d'une région minière très importante. On retire plus de fer dans la paroisse de Nora que dans toute autre de la Suède.

Les bords septentrionaux sont aussi très intéressants. Vesteras, à l'embouchure de la rivière Svarta, avec une population de 5,400 âmes, était au moyen âge une place importante ayant quatre églises et un couvent de dominicains. La cathédrale, aujourd'hui près de l'eau, fut construite au XIIe siècle ; elle a une flèche haute de 320 pieds ; c'est la plus élevée de la Suède. On peut y visiter les tombes de Svante-Sture, d'Erik XIV, et du chancelier Magnus Brahe. L'école élémentaire possède une belle bibliothèque de 12,000 volumes qui renferme celle du prince électeur de Mayence, donnée par Axel Oxenstiern.

Le château de Stromsholm, bâti par Gustave Ier, servit de résidence d'été aux rois de Suède. C'est aujourd'hui le plus grand haras du pays et l'école d'équitation des officiers de l'armée.

A Stromsholm commence un canal de plus de 70 milles de longueur, dont 7 milles seulement ont été creusés ; le reste a été formé par des cours d'eau naturels. C'est une des plus belles routes aquatiques de la Suède. Son extrémité la plus septentrionale se termine au village de Smedjebacken, en Dalécarlie. Le long du trajet, on rencontre de nombreuses forges.

Sur le bord septentrional, à 25 milles de Stockholm, se montre le fiord Sigtuna, depuis lequel on peut se rendre par eau à Upsal. Près de là est situé le château royal de Rosersberg, remarquable par ses beaux environs. C'est ici que se trouve le village de Sigtuna, souvent mentionné dans les vieilles sagas, autrefois riche et populeuse cité.

Au milieu et à la fin du XIIe siècle, les habitants des côtes de la Baltique étaient continuellement harcelés par les incursions des flottes païennes venant des contrées de l'Est. Une de ces flottes, montée par les Esthoniens, entra dans le Mélar en 1187 et détruisit Sigtuna, qui, depuis le sac de Birka, était devenue la plus importante ville commerciale. Les ennemis emportèrent deux grandes portes en argent massif que l'on voit encore dans la cathédrale de Novgorod en Russie. Des anciennes églises, il ne reste que quelques ruines, et l'on ne peut assez s'étonner de la manière dont les immenses blocs erratiques qui composaient leur structure furent mis en place.

Plus loin, en haut du fiord, après avoir passé le détroit d'Erikssund, on entre dans la baie de Sko, au milieu de sombres forêts. Près du bord, les tours du château de Skokloster se reflètent dans l'eau. Ce couvent fut fondé dans la seconde moitié du XIIIe siècle et a été détruit par le feu. Non loin du château, l'église du monastère se dresse encore et est bien conservée.

Karl-Gustave Wrangel, un des généraux les plus renommés de Gustave-Adolphe, n'accomplit ses plus beaux faits d'armes qu'après la mort de son roi ; il était commandant en chef des armées lors de la paix de Westphalie.



Stora-Sundby, en Sodermanland.

Dans l'église, il y a plusieurs tableaux de valeur enlevés au couvent d'Oliva, près Danzig ; dans une chapelle est érigée la statue équestre de Wrangel, et des bas-reliefs représentant ses campagnes ornent les murs de cette chapelle, ainsi que la pierre tumulaire de saint Holmgeir. La chaire, l'autel et autres ornements sont des dépouilles de l'Allemagne.

Gustave-Adolphe donna Skokloster au feld-maréchal Herman Wrangel, dont le fils, plus renommé encore, Karl-Gustave Wrangel, a élevé le présent édifice.

La fille unique de l'amiral Wrangel épousa un Brahé, et c'est

ainsi que le domaine passa dans cette illustre famille. Le château est une des plus magnifiques propriétés de la Suède. Il forme un quadrilatère parfait, renferme une cour, a quatre étages et est flanqué de quatre tours d'un étage plus haut que le reste de l'édifice. L'entrée principale vers le lac porte l'écusson des Wrangel. Huit colonnes d'ordre ionique en marbre soutiennent l'arceau du vestibule ; c'est un don de la reine Christine à Karl-Gustave Wrangel, don que le comte Nils Brahé, lors de la « réduction » de Charles IX, dut racheter moyennant une somme d'argent considérable. La réduction, résolue pendant le règne de Charles IX, ordonnait la restitution des domaines de la couronne, qui, sous les règnes précédents et surtout sous celui de la reine Christine, avaient été donnés aux nobles pour de réels ou de prétendus services. L'intérieur du castel est un musée de curiosités ; les escaliers des corridors sont ornés de tableaux représentant, pour la plupart, les compagnons d'armes écossais de Wrangel. Toutes les salles sont garnies de portraits comprenant d'autres camarades du feld-maréchal Herman Wrangel et remontant jusqu'à 1623.

On est presque étourdi quand on parcourt les salles qui renferment les collections d'armes, — au nombre d'environ douze cents, — comprenant des mousquets de tout genre, des sabres, épées, poignards et arcs, quelques-uns incrustés d'or et de pierres précieuses ; d'autres de grande valeur historique, telles que l'épée du chef hussite Jean Ziska, l'armure portée par le maréchal Wrangel et celles d'autres généraux victorieux. Non moins intéressant est le beau bouclier de l'empereur Charles-Quint, pris à Prague lorsque cette ville fut saccagée par les Suédois. Les salles d'apparat sont tendues de vieilles tapisseries, présents du roi de France Louis XIV ; d'autres le sont en peaux dorées. Une chose ravissante, c'est la vieille cheminée qui touche au plafond avec ses armoiries finement déchiquetées. Les murs sont ornés de portraits, de glaces de Venise, de coffrets incrustés d'ivoire, d'ambre et de sanguine ; des porcelaines et une grande quantité d'objets d'art sont disposés dans d'énormes bahuts dans la salle des Chevaliers, dont le plafond est un chef-d'œuvre de l'art du mouleur.

En peintures historiques, Skokloster vient immédiatement après Gripsholm. La collection de portraits y est aussi fort belle et contient

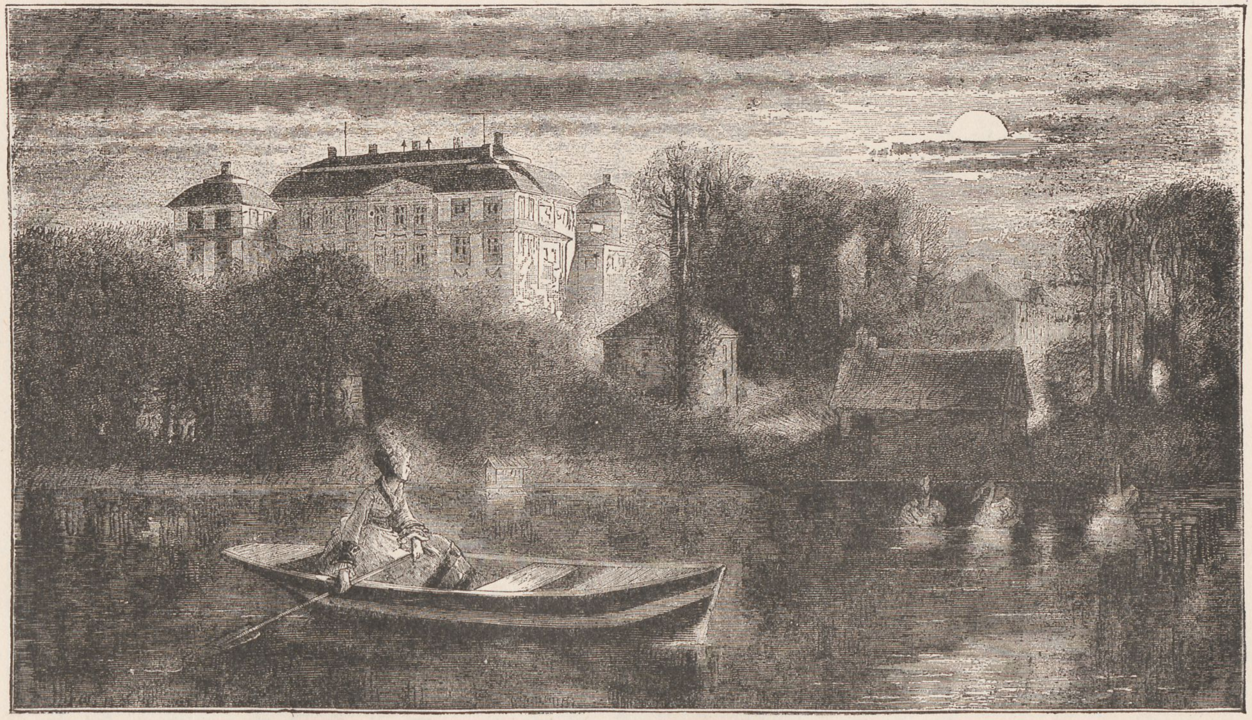
les familles Wrangel, Brahé, Kœnigsmark et Bjelke. La bibliothèque, de 30,000 volumes, est splendide; elle renferme beaucoup de manuscrits précieux et des lettres, parmi lesquelles il en est une d'Erik XIV, dans laquelle il ordonne de commencer des négociations pour son mariage avec Marie Stuart, négociations qu'il nia lorsqu'il désira épouser la reine d'Angleterre Élisabeth. On ne se lasse pas d'admirer ces étonnants trésors; chaque objet a, pour ainsi dire, une histoire à raconter. Des tableaux, j'allais aux bahuts, et, des bahuts, je revenais aux tableaux, peiné de quitter cette fascinante collection, qui, je l'espère, ne sortira jamais du pays.

En quittant le Mélar, on peut passer agréablement quelques jours à visiter les châteaux et les églises de l'Upland, dont plusieurs sont pleins d'intérêt.

La province de Sodermanland est bornée au nord par la rive méridionale du Mélar et en partie à l'ouest par le lac Hielmar. En maints districts, le paysage est bien boisé et pittoresque; des lacs et des cours d'eau s'aperçoivent dans toutes les directions; les arbres conifères du Nord sont souvent remplacés par des essences d'une plus grande variété dont le feuillage ajoute à la beauté du pays. Les tilleuls, les ormes et les marronniers atteignent de grandes proportions et les chênes sont d'une taille superbe; les collines et les vallées se revêtent des arbres qui prévalent en Scandinavie, le bouleau et le sapin. Dans la partie occidentale de la province, Wingaker, la majeure partie du peuple reste fidèle au costume national, qui, pour les hommes, se compose d'un long habit en laine blanche tombant jusqu'aux chevilles, doublé de rouge, avec des poignets bleus, des culottes en cuir et un gilet court. La coiffure des femmes consiste en un haut rouleau rouge que, le dimanche, elles recouvrent d'un bonnet plissé de couleurs et de formes diverses, selon que celle qui le porte est fille, fiancée, femme ou mère.

De nombreux domaines sont éparpillés çà et là et contiennent de beaux vieux manoirs situés dans des endroits retirés et charmants. Sur l'extrémité orientale du Hielmaren se trouve le magnifique domaine de Stora-Sundby (p. 358), appartenant à la famille De Geer. Le castel avec ses tours est imposant; les appartements ont une splendeur royale.

Près Vingaker se montre Safstœholn, qui a passé dans la famille



Eriksberg.

de Bonde. Le château est entouré de beaux terrains ; ses appartements sont ornés de tableaux italiens et hollandais, ainsi que d'autres de grand mérite ; la bibliothèque, très précieuse, contient des archives qui remontent à 1300.

Le plus beau domaine, non seulement sous le rapport des dimensions, mais aussi de la magnifique situation, c'est Eriksberg (p. 361), qui a passé dans une autre branche de la famille de Bonde. Le château, qui a deux cents ans environ, occupe une position dominante sur le charmant petit lac d'Eriksberg. Le bâtiment principal, portant des traces irréfutables de la main magistrale de Tessin, est en pierre, haut de trois étages sur un rez-de-chaussée et quatre ailes. Les chambres contiennent un choix d'objets d'art de la période dans laquelle il a été construit. L'aile du sud-ouest renferme une chapelle richement décorée et avec goût.

Les salons élégants sont ornés de portraits et de tableaux de grande valeur. La salle d'audience est occupée aujourd'hui par une bibliothèque de 10,000 volumes ; — en ce qui regarde l'histoire de la Scandinavie, c'est la plus complète de la Suède. Les terres sont en harmonie avec le tout. Entre les deux ailes méridionales s'élève la terrasse du château, ornée de statues, et directement en face on a érigé une fontaine en bronze. Bornée de deux côtés par des allées ombreuses de vieux tilleuls, une pelouse spacieuse s'étend en face du château, qu'elle égaye par des massifs de fleurs, des bosquets et des parterres.

L'un des domaines les mieux situés de cette province est celui de Sparreholm, sur les bords du délicieux petit lac de Bafven. Bien que son manoir ne puisse être comparé en grandeur avec quelques autres, il offre au visiteur l'aspect le plus gai et le plus attrayant. Il renferme une belle bibliothèque, une collection de monnaies, et de bons tableaux de maîtres natifs et étrangers.

A quelques milles de là, se présente l'intéressant vieux château de Stenhammar. Il est bâti sur le lac Valdemaren et entouré de vastes parcs dans lesquels on peut voir des chênes majestueux et d'autres arbres séculaires. La beauté de l'endroit est grandement rehaussée par le panorama toujours changeant du lac avec son labyrinthe d'îlots et ses passages sinueux. On dit que le domaine date de 1300. Tout le voisinage est un des plus charmants du Sodermanland, et riche en souvenirs du passé.

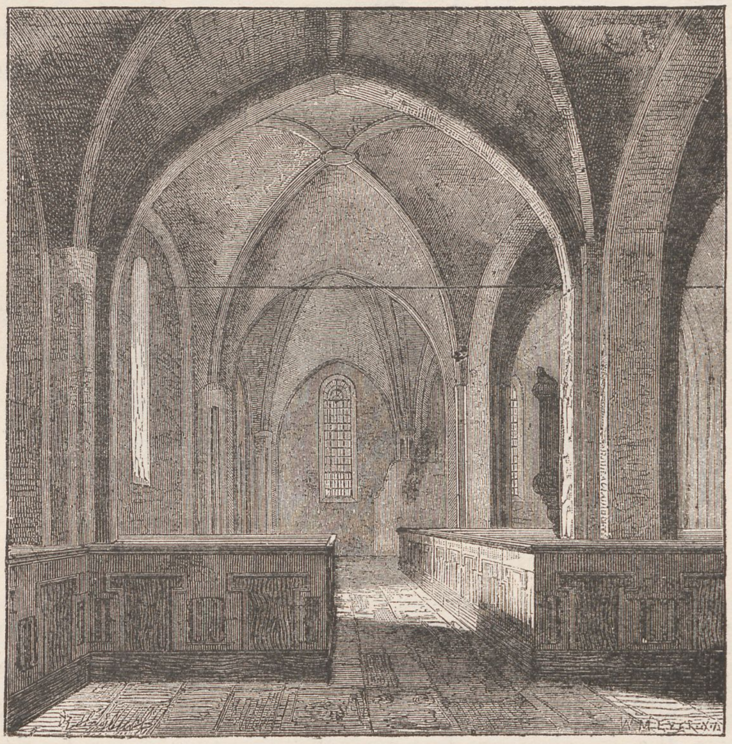
CHAPITRE XXIX

Traversée de la Suède par eau. — Le canal Gőta. — Du Mélar à la Baltique. — Église d'Osmo. — Söderköping. — Le lac Roxen. — Ruines de Stirnarp. — Église de Wreta. — Tombes du xe siècle. — Le lac Boren. — Le domaine d'Ulfasa. — Une histoire du passé. — Le lac Vettern. — La ville de Vadstena. — Le couvent de Vadstena. — Sainte Birgitta. — Ses moines. — Haute naissance de ses religieuses. — L'église de Vadstena. — Tombe de la reine Philippe d'Angleterre et autres. — Bo Jonsson. — Immense fortune de Bo Jonsson. — Karl Niklasson. — Sa mort. — Tombeau de Bo Jonsson. — Le château de Vadstena. — Alvastra. — Grenna, Jönköping. — Ile de Visingsö. — Le lac Viken. — Le lac Ymsen. — Villes sur le Wenern. — L'église de Rada-Karlstad. — Les forges de Uddeholms. — Kinnekulle. — Le château de Börstorp. — Anciens bijoux. — L'église de Husaby. — Olaf Skőtkonung. — Kollandsö. — Les chutes de Trollhattan. — Fin du canal.

C'est un charmant voyage que celui qui consiste à traverser pendant l'été la péninsule d'une mer à l'autre, par le canal Gőta et les lacs qui relient la Baltique à la mer du Nord. On est libre de s'arrêter tantôt ici, tantôt là, au milieu des scènes romantiques que l'on trouve sur les bords de quelque rivière solitaire ou de lacs ravissants ; de séjourner dans une ville proprette, calme, prospère, avec château, cathédrale ou église datant du moyen âge ; de visiter une place où l'on rencontre des restes des âges de la pierre et du bronze, et d'étudier quelque vieux château qui offre des souvenirs des siècles écoulés.

Cette belle voie liquide, traversant la partie centrale de la Suède, a environ 260 milles de long avec 74 écluses ; le niveau le plus haut qu'elle atteint est de 308 pieds sur le lac Viken, entre le Wettern et le

Wenern. Le canal a 10 pieds de profondeur, généralement 48 pieds de largeur au fond, et 88 à la surface ; les écluses ont 123 pieds de longueur et 24 pieds de largeur ; plus de 30 ponts le traversent pendant sa course. Le trafic est considérable ; le nombre de navires qui vont de la mer du Nord au Wettern forme une moyenne annuelle de 6 à 7,000 et de 3,000 entre le lac et la Baltique. Ce superbe travail offre plusieurs exemples de la grande habileté des ingénieurs ; en maintes places les



Église de Knutby, en Upland.

écluses sont creusées dans des collines de granit. C'est une construction faite pour durer et les talus ont été consolidés de façon à n'avoir rien à craindre de la navigation à vapeur. De confortables steamers font directement le voyage, qui dure généralement deux ou trois jours, selon le nombre des stationnements qu'ils ont à faire pour décharger ou prendre des cargaisons ; d'autres parcourent leurs lacs respectifs d'une ville à l'autre et s'arrêtent aux endroits intermédiaires.

De Stockholm, le bateau à vapeur suit le bord méridional du Mélar

jusqu'à Telge-Viken, puis il entre dans le canal Sődertelge, qui relie le lac à la Baltique. Au bas du fiord et non loin du bord, à 16 milles environ au sud de Sődertelge, est située l'ancienne et intéressante église d'Osmo, qui possède beaucoup de peintures très vieilles et grotesques; l'une d'elles représente le diable tel que le peuple se le figurait à cette époque. Au delà est le château royal de *Tullgarn*, édifice imposant entouré de parcs et jardins, luxueusement décoré par l'artiste suédois Hillerstrőm. Le domaine, qui appartint d'abord à quelques-unes des plus nobles familles de la Suède, telles que les Brahé, les Bonde, les Sture, les Oxenstiern et les de la Gardie, fut vendu à la couronne en 1772, et, depuis, il sert de résidence estivale aux membres de la famille



Navire portant saint Érik en Finlande.

royale. Au sud, on entre dans le fiord Slåtbaken et bientôt après on aperçoit la tour de Stegeborg, belle ruine qui regarde la mer. Le château était déjà connu au XIII[e] siècle, lorsque le roi Birger en fit sa demeure. Il a été plusieurs fois assiégé, pris et repris par les Suédois et les Danois. La tour est le seul débris qui en reste.

A 10 milles environ de Stegeborg, on atteint l'entrée du canal Gőta. 3 milles plus loin, on arrive à la petite ville de Sőderkőping, autrefois d'une importance considérable, s'enorgueillissant de son château, de ses quatre églises et de ses deux couvents; de ses églises il ne reste que Saint-Lars et Saint-Drothems. En continuant le voyage, le bateau entre dans le charmant lac de Roxen, aux bords boisés et montueux. Trois courants considérables s'y rendent: la Motala, déversoir du lac Wettern, la Svartan et la Stangan.

De nombreux domaines embellissent ses bords. Parmi les ruines historiques, il faut compter celles de Stiernarp, autrefois la résidence du comte écossais Robert Douglas, qui, en 1631, entra au service de Gustave-Adolphe et par son génie militaire s'éleva à une haute position. Le château, construit en 1654, avait parfaitement résisté aux assauts du temps, lorsqu'en mai 1789, un incendie le réduisit en cendres. Il est dans une situation magnifique, dominant le lac et entouré d'arbres. Les deux ailes ont échappé à la destruction ; l'une d'elles contient la chapelle et l'autre est encore occupée. Du côté du septentrion la ruine a quatre étages, avec neuf fenêtres dans la largeur, et la partie du milieu, avec trois fenêtres, s'élève de deux étages. Sur le portail on peut voir des traces de la beauté de l'ancien édifice.

Sur la rive orientale du lac, au port de Berg, le canal continue et il faut traverser 16 écluses, ce qui rend la montée ennuyeuse. Près de Berg, l'église de Wreta domine le lac ; elle a été bâtie sur les ruines du vieux monastère qui appartenait aux Bénédictines, et plus tard aux Bernardines, lesquelles envoyèrent des religieuses dans tout le pays. Ici sont les tombeaux d'Inge le jeune, qui régna entre 1118 et 1130, et de sa femme, la reine Hélène ; du roi Ragvald Knaphőfde (1130-1133), appartenant aux Stenkil ; du roi Valdemar Birgersson, des dynasties Folkunga, sans parler d'autres hommes, grands à leur époque, mais aujourd'hui oubliés.

La famille Folkunga eut parmi ses membres un *chieftain* renommé, Folke Digre (le vaillant), qui mourut vers 1100 ; sa postérité devint très puissante. L'un de ses arrière-neveux fut Birger Jarl, qui gouverna longtemps la Suède d'une main ferme et qui fonda Stockholm. Son fils Valdemar, qui, en 1250, devint par son père le premier roi de Suède, ne le fut que de nom. Ses descendants ont occupé le trône de Suède jusqu'en 1389.

Le canal longe les bords du lac Kungs Norrby, et au delà il entre dans le lac Boren. Cette charmante nappe d'eau, aussi claire que du cristal et avec des rives de toute beauté, a environ 9 milles de long. Dans la tour de l'église d'Ekbyborna, on voit la chambre qu'habita sainte Birgitta. Près de là se trouve le vieux domaine d'Ulfasa, qui, au XIIe siècle, appartenait à la famille Folkunga. L'un des faits historiques se rattachant à cette famille est assez plaisant.

Bengt, un des frères du puissant comte Birger, était *lagman* (juge) d'Ostergőtland, et habitait Ulfasa. Ses autres frères avaient épousé des femmes de la plus haute noblesse et satisfait ainsi l'orgueil du comte Birger. Cependant Bengt était devenu amoureux d'une jeune fille de famille beaucoup moins renommée, mais d'une beauté si extraordinaire, qu'on la nommait Sigrid la Belle. Il l'épousa en secret, ce qui irrita violemment l'orgueilleux comte. Comme cadeau de noce, il envoya à Sigrid un manteau moitié en drap d'or et moitié en grosse laine (vadmal), ce qui devait signifier combien lui semblait peu sortable l'union de deux personnes de situations inégales comme Sigrid et Bengt. Pour toute réponse, Bengt renvoya le manteau au comte, mais non sans avoir d'abord couvert d'or, de perles et de pierres précieuses la partie en vadmal, de telle sorte que cette face du manteau était beaucoup plus riche que l'autre. Birger, rendu furieux par la constance de son frère, promit d'aller le voir et de causer avec lui; en effet, peu après, il partit pour Ulfasa. Quand Bengt eut appris son arrivée, il quitta sa maison en disant à Sigrid de recevoir le Jarl. Elle s'habilla de façon à rehausser encore l'éclat de ses charmes. Quand Birger se présenta, Sigrid le salua respectueusement en lui souhaitant la bienvenue.

Dès que le Jarl la vit, il fut tellement ébloui de sa beauté et enchanté de ses manières dignes et modestes, qu'il oublia sa colère et l'embrassa en disant que, si son frère ne l'avait pas épousée, lui l'aurait demandée en mariage. On envoya chercher Bengt, et les deux frères se réconcilièrent. Par Sigrid, Bengt eut une fille nommée Ingeborg, qui épousa Birger Persson Brahé de Finsta, lagman d'Upland. Leur fille fut Birgitta, qui ensuite devint voyante et prophétesse, qui fonda le couvent de Vadstena et fut mise au rang des saintes. Beaucoup d'étrangers vinrent en pèlerinage sur sa tombe.

Dans la cathédrale d'Upsal, on montre encore aujourd'hui la dalle sous laquelle Birger Persson et Ingeborg ont été inhumés. L'inscription qui commence au pied gauche de Birger porte ces mots : « Ci gît le noble chevalier sir Birger Persson, lagman d'Upland, et sa femme, dame Ingeborg, avec leurs enfants ; que leurs âmes reposent en paix ! Priez pour eux ! » Sur l'écu, on voit les armoiries de Birger (deux ailes tournées en bas), et, sur les côtés de la pierre, ses sept enfants avec

leurs noms. Birger mourut en 1328 ; sa femme Ingeborg l'avait précédé dans la tombe en 1314.

Aux temps anciens, les hommes composant la nation étaient les seuls juges de leurs affaires; le lagman leur expliquait les lois. Plus

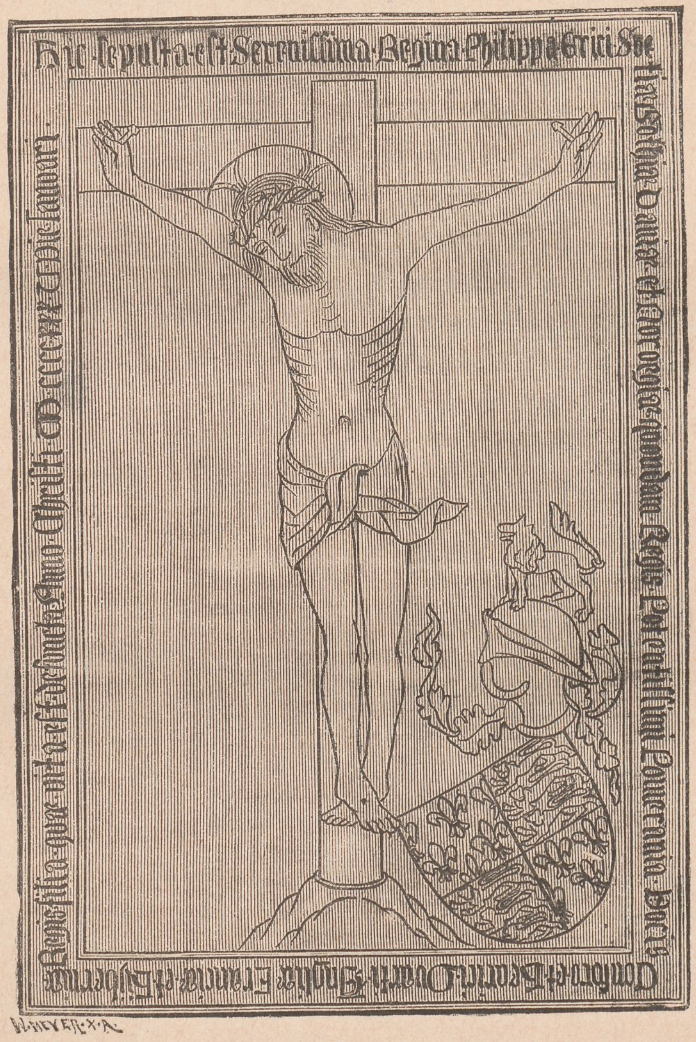


Dalle couvrant la tombe de lagman Birger Persson et de sa femme Ingeborg.

tard, ce lagman fut choisi par le peuple, mais l'office descendait souvent du père au fils; il agissait comme juge aussi bien que comme président des affaires intérieures des provinces; à sa décision étaient soumises des multitudes de questions, non seulement judiciaires, mais encore économiques. Progressivement, les rois assumèrent le droit d'instituer le lagman et les fonctions de cet office changèrent; car il

devint simplement judiciaire, correspondant avec celui des juges de districts actuels.

Autrefois, en quelques cas, le jury royal jugeait certaines causes à



Dalle couvrant la tombe de la reine Philippe.

la place du roi sans sa présence, ni personne pour le représenter. Le nombre des jurés montait à douze dans chaque district judiciaire. A cette époque, le souverain parcourait les différentes provinces, entendait et jugeait personnellement les causes qui lui étaient soumises ; alors

chaque province formait un État indépendant, ayant ses lois propres et ses taxes séparées; le roi, après son avènement au trône, devait aller dans chacune d'elles séparément et recevoir le serment de fidélité de leurs différentes populations. De même que le royaume était une union d'États indépendants ou provinces, de même chaque province était une union de plus petits districts; le district, à son tour, était une union de plusieurs familles qui se réunissaient pour se protéger mutuellement. Non seulement les membres de la famille avaient une commune origine, mais encore ils se prêtaient une assistance et une protection mutuelles. Si un membre était assassiné, toute la parenté devait venger sa mort et avait le droit de recevoir une indemnité que l'on distribuait également entre tous.

La terre était divisée de la même manière; mais, en cas de vente, les parents du vendeur avaient les premiers la faculté d'enchérir. Ces francs tenanciers furent les conservateurs de la société; à la fin de l'époque païenne, ils n'avaient au-dessus d'eux que les *jarls* (comtes) et le roi. On s'est imaginé généralement qu'anciennement les habitants de la Suède jouissaient d'une complète égalité politique; c'est une erreur : chez eux, comme chez les autres nations, les droits politiques complets n'appartenaient qu'aux libres possesseurs du sol n'ayant pris de service militaire chez personne.

En quittant le Boren, la montée se fait par cinq écluses successives. La distance entre le lac et le Wettern est d'à peu près 2 milles, et offre les perspectives les plus charmantes. Au sud de la voie liquide court le déversoir du Wettern, la rivière Motala, qui forme de temps en temps de petites chutes donnant le mouvement à des moulins et à des forges. Motala se trouve à l'embouchure du canal Gőta dans le lac Wettern; c'est un village de 1,800 âmes, non compris les employés des forges qui sont établies un peu plus haut sur son cours. Ces forges font les plus grandes machines de la Suède et sont très importantes pour le pays; elles emploient environ 1,700 personnes pour lesquelles on a institué des écoles, des maisons, des hôpitaux, etc. Les sources d'eau minérale de Medevi sourdent à 12 milles au nord de Motala, dans un paysage excessivement agreste. Ces eaux étaient déjà connues dans les premières périodes du christianisme; mais elles n'ont attiré l'attention générale que vers 1674, où elles furent ouvertes au public. Medevi

ressemble à une petite ville; elle a une église, un bureau de poste, un hôpital et un grand nombre d'habitations pour les malades, des parcs, des promenades, etc.

Comme grandeur, le Wettern est le second des lacs de la Scandi-



Intérieur de l'église de Vadstena.

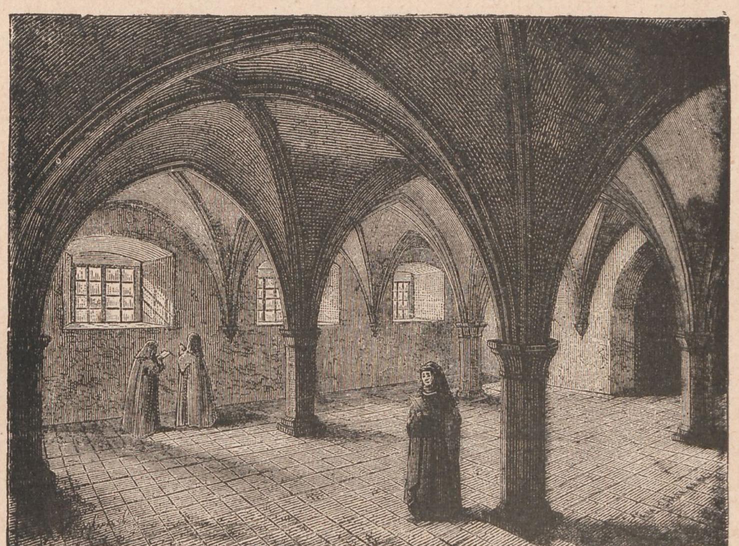
navie. Bon nombre de petits cours d'eau l'alimentent. Il paraît si clair et si azuré, que, quand il est calme, il ressemble à un miroir de verre bleu. Mais les mariniers le redoutent, car il est extraordinairement capricieux; souvent il s'agite sans qu'on s'y attende et sans cause apparente; il est connu pour ses remous, ses tourbillons et ses

mirages. Quatre provinces le ceignent : Nerik, Ostergőtland, Smaland, et Vertergőtland. Il n'y a que peu d'îles, dont la plus grande est



Église de Vadstena.

Visingső. Cinq villes animent ses rives : Vadstena, Grenna, Jőnkőping, Askersund et Hio.



Réfectoire dans le cloître de Vadstena.

La célèbre Vadstena, qui renferme 2,500 habitants, occupe son rivage oriental, à quelques milles au sud ; elle exporte du grain,

du fer et des spiritueux. La localité, fameuse dans les anciens temps du catholicisme, avait un couvent au XIe siècle. En 1383, sainte Birgitta (sainte Brigitte) y fonda un beau monastère, qu'elle fit consacrer en grande cérémonie. Cet établissement, alors le plus riche de la Suède, reçut des dons en argent et en terres de tous les coins du pays. Être enterré dans son enceinte assurait l'entrée au ciel; aussi reçut-il de splendides offrandes.

Le couvent de Vadstena fut en communication constante avec l'Italie. On donna à ses moines la maison de Rome où avait demeuré Birgitta, et ils s'en servirent souvent pendant leurs visites à la ville éternelle. Mais les rapports ne se limitèrent pas aux voyages des moines.

En 1405, arriva de Florence une requête demandant que l'on envoyât quelqu'un en cette ville pour y fonder un couvent brigittin, que plus tard on appela Paradis. Les étrangers firent de fréquents pèlerinages à son sanctuaire, et ces pieux dévots, qui laissèrent toujours des marques libérales de leurs visites, accrurent énormément les richesses des pères. A cette époque, le clergé suédois et les moines se composaient principalement de gens du peuple; les hautes couches de la société y donnaient rarement de leurs membres. Pour les nonnes, ce fut différent: la plupart étaient des filles de la plus haute noblesse. Les nonnes du couvent de Vadstena ne se recrutaient pas uniquement de Suédoises, il y en eut beaucoup du Danemark, de la Norvège et des pays environnants. Les familles nobles prouvaient leur estime pour ce saint lieu en achetant le droit d'être enterrées dans le territoire de son église. Les religieuses n'avaient pas pour but unique d'enrichir leur couvent et d'entasser de l'or et de l'argent, néanmoins elles ne refusaient jamais les présents.

La reine Philippe donna à l'église deux couronnes d'or garnies de pierreries valant 1,170 marks, un collier d'or, une ceinture en or et un entablement d'or évalué 1,080 marcks. En 1412, le sanctuaire reçut des deux frères Sten et Ture Bjelke un reliquaire pour conserver les ossements de sainte Birgitta; il était d'argent pur, et valait 40,000 livres de notre monnaie.

Il faut que les nobles de cette période aient été énormément riches, car on rapporte que, lors d'une fête, Karl Knutsson avait sur

sa table 1,400 assiettes en vaisselle plate, sans compter d'autres pièces d'orfèvrerie innombrables en or et en argent.

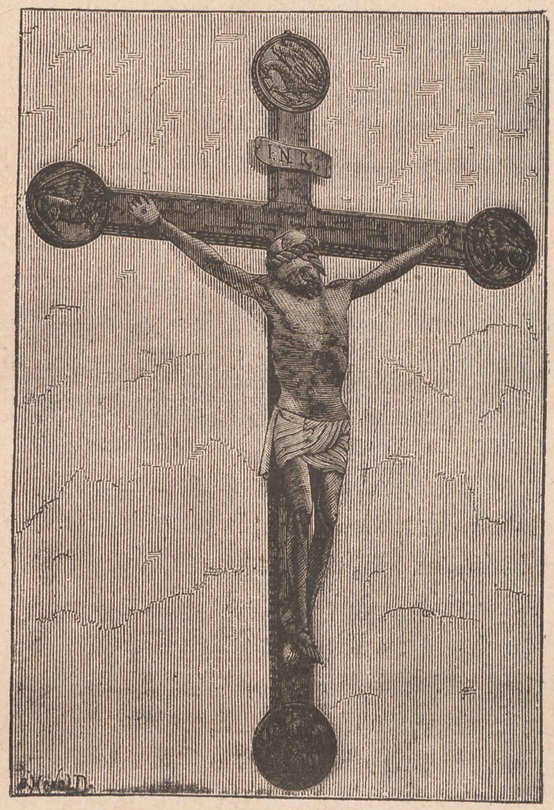
Les moines et les nonnes vivaient grassement en ces jours de liesse pour les cloîtres. On raconte que les 25 moines et les 160 religieuses consommaient annuellement 480 boisseaux de seigle, 96 boisseaux de froment, 1,152 de malt, 192 d'orge, 26 barils de beurre, 120 bœufs, 300 moutons, 3,600 livres de porc, 2,000 livres de fromage, une grande quantité de poisson et autres choses en proportion.

Parmi les restes les plus intéressants du monastère, nous citerons l'église de Sainte-Birgitta, construite en pierres bleues taillées, commencée en 1395 et terminée en 1424. Elle possédait autrefois un sanctuaire carré à l'ouest et des entrées à l'est. Aujourd'hui, malgré les changements qu'elle a subis, la majeure partie du pavé de l'église est composée de dalles sur lesquelles sont sculptées ou gravées les armes des nobles qui y ont été enterrés. Ici sont les restes de la reine Philippe d'Angleterre et de la belle Catherine; la première, femme d'Erik XIII, qui régna de 1396 à 1439, et la seconde, épouse de Charles VIII (1448-1457). L'inscription latine sur la pierre tombale de la reine Philippe est la suivante: « Ici repose Son Altesse la reine Philippe, épouse d'Erik, autrefois roi de Suède, Gőtaland, Danemark et Norvège et duc de Poméranie, fille d'Henry IV, roi d'Angleterre, France et Irlande, qui mourut le 5 janvier 1430. »

Anciennement les cendres de sainte Brigitte et de sa fille, sainte Catherine, se trouvaient dans un énorme reliquaire d'argent; mais le roi Jean III le fit fondre pour le convertir en monnaie; aujourd'hui, on les conserve dans une cassette recouverte de velours rouge. De grands hommes à leur époque, Gustave Olofsson, Stenbock, Jősse Eriksson et d'autres, sont enterrés ici. Le prince Magnus, le fils insensé de Gustave Wasa, dort sous un beau sarcophage soutenu par quatorze colonnes corinthiennes.

Parmi les personnages notables qui ont leurs tombeaux dans l'église de Vadstena, nous mentionnerons Bo Jonsson Grip, qui mourut en 1386, laissant la plus grande fortune qu'un homme ait jamais eue en Suède. A sa mort, il possédait le château de Nykőpings avec le sud-est du Sődermanland; le château de Stockholm et le sud-est de l'Upland; une partie du Vestmanland et les districts miniers de Dalarne; le châ-

teau de Kalmar et la plus grande partie de la *lăn* actuelle de Kalmar ; les châteaux d'Aby, Viborg, Raseborg, Tavastehus et Korsholm, avec

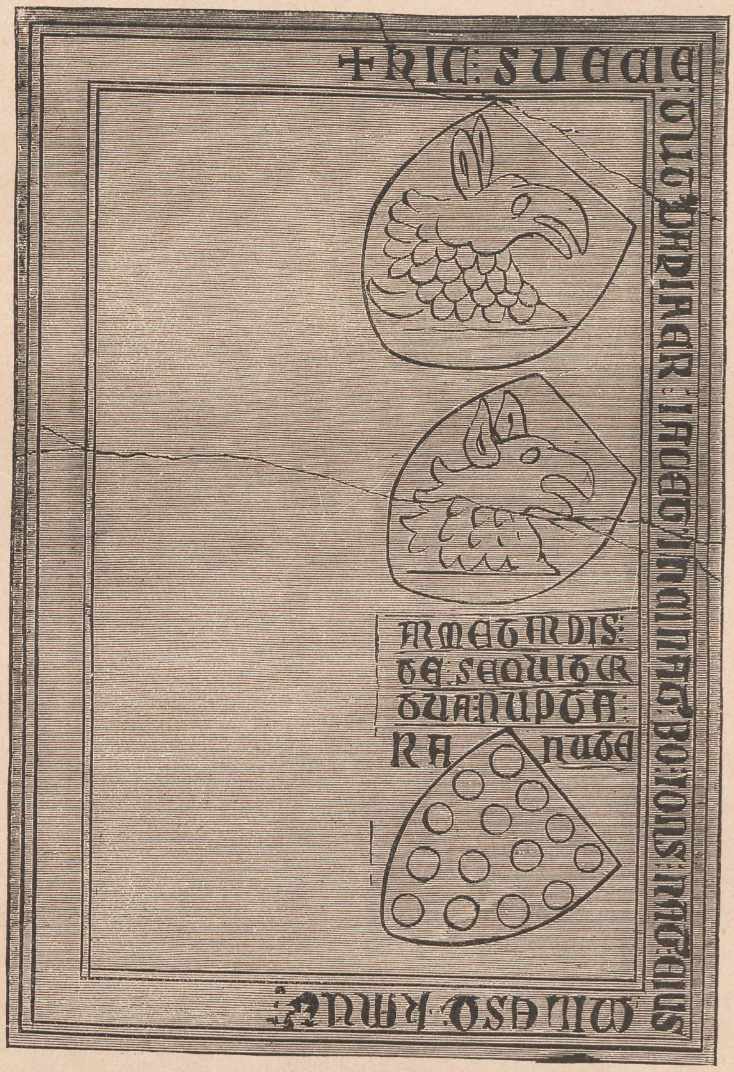


Crucifix sculpté en bois, dans l'église de Vadstena.



Armoiries de Bo Jonsson.

toute la Finlande ; les châteaux d'Oresten et d'Opensten, aussi les districts de Mark et de Kind du Vestergötland ; le château de



Dalle couvrant la tombe de Bo Jonsson et de son fils.

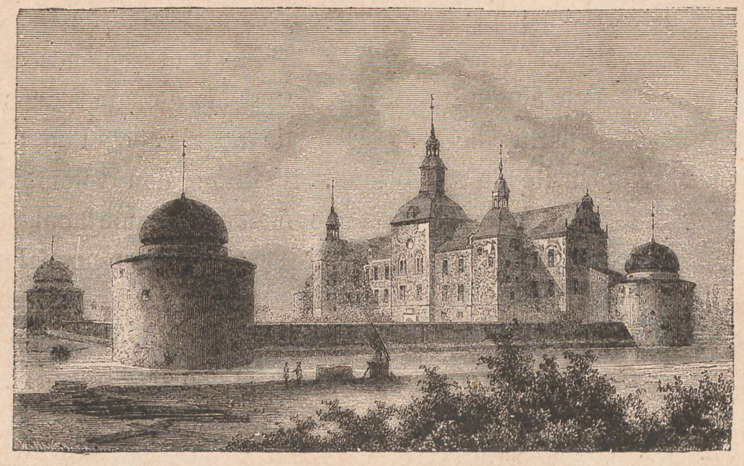
Forsholm et une partie du bord méridional du Wennern. Il possédait encore tout le Norrland, Ringstadholm et autres châteaux, avec une bonne partie de l'Ostergőtland; le château de Stăkeholm, avec le district de Tjust, en Smaland; les districts d'Ydre et Kind en Ostergőtland ; le château de Rumlaborg avec le Smaland septentrional et Jőnkőping. Que l'on ajoute à tout cela de grands domaines dans tout le royaume, en partie hérités, en partie acquis, et l'on pourra s'imaginer l'immensité de sa fortune. Il fit un don volontaire de 57,000 onces d'argent, ce qui de son temps était une somme fabuleuse. Il était propriétaire aussi de Gripsholm, qui reçut de lui son nom. Jamais un particulier en Europe ne disposa d'autant de terres. La renommée de Bo Jonsson franchit les frontières de Suède. Il osa un jour déclarer la guerre à la puissante ville hanséatique de Dantzig, et les bourgeois de Lűbeck conseillèrent aux magistrats de cette ville de faire leur paix avec lui.

En 1383, cet homme extraordinaire fit son testament, par lequel il confia l'administration de tous ses fiefs et d'une partie de ses biens à dix personnes, qui durent les gérer jusqu'à ce que les dettes qu'il avait contractées pour le bien du royaume fussent payées. Ses héritiers légitimes ne durent rien avoir à faire avec ces fiefs. Il tenait tellement à l'exécution de cette clause, qu'il choisit des suppléants pour remplacer ceux des curateurs qui viendraient à mourir.

Bien qu'il eût hérité de grandes richesses, il mit en œuvre pendant sa vie toutes sortes de moyens pour les augmenter. Quand sa première femme, Margaretha Porse, mourut en couches, il fit ouvrir son corps en présence de témoins, pour attester que son enfant vivait encore, et, selon la loi suédoise, il hérita des propriétés de sa femme par son enfant, qui, cependant, n'était pas né. Le clergé considéra cet acte comme un grand péché, et l'évêque Nils de Linkőping l'en réprimanda vigoureusement. Pour l'apaiser, Bo Jonsson donna au couvent de Vadstena douze fermes et 250 marks en argent.

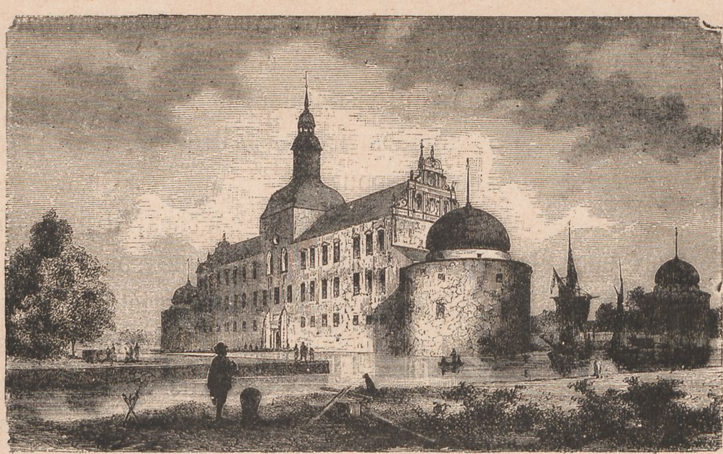
Bo Jonsson avait fait élever et instruire un pauvre jeune homme de naissance noble, Karl Niklasson; il l'avait aussi créé chevalier en raison de ses prouesses et de ses nobles qualités. Il lui donna le domaine de Farla, ainsi que d'autres en Ostergoland et ailleurs. Ce jeune homme était fiancé à une belle jeune fille du nom de Margaretha, dont le père,

gentilhomme nommé Lambert Eriksson, habitait son domaine de Rimstad, sur les bord du lac Roxen.



Château de Vadstena. — Côté de la terre.

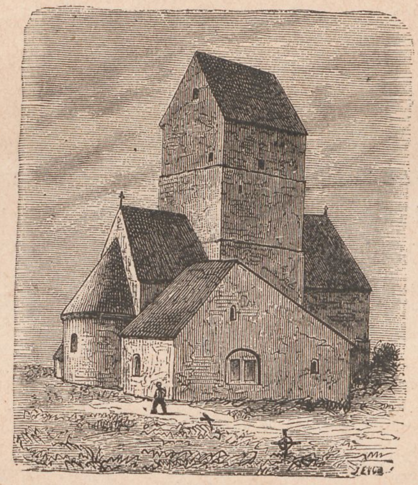
Or, il arriva qu'un jour Bo Jonsson la vit, en devint amoureux, et la demanda en mariage à ses parents. Ceux-ci n'osèrent pas la refuser au



Château de Vadstena. — Côté du lac.

puissant chancelier qui fit partir l'amoureux sous prétexte d'affaires quelconques, et épousa la fille en l'absence de son fiancé. Quand le jeune chevalier revint et vit que son bienfaiteur lui avait dérobé son plus précieux trésor, sa colère ne connut point de frein; il se rendit à

la résidence de Bo Jonsson à Stockholm, et, rencontrant d'abord son ex-fiancée, il l'accusa de l'avoir trahi. Mais elle s'en défendit et lui prouva si bien qu'elle n'avait pu faire autrement, qu'il lui jura de ne point tirer l'épée contre Bo Jonsson. Pour sceller sa promesse, il s'agenouilla devant elle, et, comme elle lui tendit la main, il la couvrit d'ardents baisers. Au même instant entra Bo Jonsson, qui, voyant le jeune chevalier dans cette posture, l'accusa de chercher à séduire sa femme et tira son épée en le sommant de se défendre. Fidèle à son serment, Karl refusa de se battre contre son ancien protecteur et se retira poursuivi par l'enragé chancelier. Pensant qu'il serait en sûreté



Église de Kalstadt.

dans l'église, Karl se sauva dans le cloître des frères gris, — à présent l'église de Riddarholms ; — Bo Jonsson l'y suivit, et dans sa fureur, oublia le respect dû à la sainteté du lieu. Il atteignit le jeune homme auprès du maître autel, et le tua. Ce meurtre, doublé de sacrilège, causa une profonde indignation ; pour obtenir le pardon de l'Église, Bo Jonsson dut donner 1,200 marks à la cathédrale d'Upsal, 600 à Linkoping, 500 à Srengnäs, 500 à Vesteras, et 600 à Abo ; il donna aussi 5 marks à l'église de chaque paroisse où il avait des domaines, et, de plus, 5 marks au prêtre de la paroisse. De son temps, il avait coutume de réunir le peuple sur la Boslatten (plaine de Bo), où il haranguait la multitude du haut de ce qu'on appelait la pierre de Bo, qui

existe encore. A cette époque, où les nobles puissants exerçaient presque exclusivement le pouvoir, les masses, qui sentaient le plus vivement les conséquences de chaque mesure, avaient besoin de savoir ce qu'elles devaient espérer ou craindre dans l'avenir. Sauf de telles occasions, le commun du peuple avait peu ou point de chances d'apprendre ce qui se passait sur les hauteurs de l'édifice social.

Le nom de Bo Jonsson était prestigieux parmi les nobles, et plus encore dans le peuple. La conviction que, non seulement les plus hautes autorités, mais encore le roi lui-même, étaient forcés de lui obéir, lui avait gagné les masses. Le peuple opprimé du moyen âge se ralliait toujours autour de ceux qui osaient librement manifester leur opinion. Bo Jonsson conserva la coutume suédoise de convoquer a population pour discuter des mesures importantes, pour lui parler, lui communiquer sa manière de voir et entendre la sienne. Bien qu'il sût comment diriger les jugements et les résolutions des hommes du peuple pour arriver à ses fins, il leur faisait croire qu'ils y participaient et ils lui donnaient raison. Très probablement, avant et après Bo Jonsson, aucun Suédois n'a disposé d'un pouvoir aussi grand, et quoique cinq cents ans déjà se soient écoulés depuis sa mort, son nom vit encore parmi le peuple.

Såby, sur la rivière Stångån, était un de ses châteaux favoris. L'île sur laquelle il était construit s'appelle encore Bosholmen. Autrefois, depuis le côté nord de cette place, une route conduisait à une prairie peu distante de la rivière ; on y voit encore une pierre de haute taille, assez semblable à une chaire, entourée de trois vieux chênes énormes et que l'on appelle la pierre de Bo. C'est de là que Bo Jonsson s'adressait au peuple quand il le convoquait. Il est bon de faire remarquer que, bien que la prairie soit maintenant cultivée et qu'un fossé doive passer sur la route de Bo Jonsson, on n'a pu amener les gens du domaine à ouvrir ce fossé, tant est grand encore le respect pour la mémoire du chancelier. Entre autres propriétés, il possédait le château et le domaine de Gripsholm, bâtis et nommés par lui ; il y résidait avec une splendeur royale, y tenant des diètes et des assemblées de nobles. En Ostergötland, il avait les châteaux de Brokind, Såby et Vesterby, sans parler d'autres de plus ou moins d'importance. On lit l'inscription suivante sur la dalle de l'église qui recouvre ses ossements :

CI-GIT
LE CHANCELIER SUÉDOIS BO JONSSON,
REPOSANT EN PAIX
ET SON FILS, SIRE CANUTE.
ARMAGARD, TA FEMME, VA TE SUIVRE CANUTE.

Là se trouve aussi la tombe de son gendre, sir Algot Magnusson, et de sa fille Margaretha, avec l'inscription suivante, mais la date de la mort du premier est incomplète :

SOUS CETTE PIERRE REPOSENT LES CORPS DES NOBLES PERSONNAGES,
SIR ALGOT MAGNUSSON,
ET DE SA FEMME BIEN-AIMÉE,
DAME MARGARETHA BOSDOTTER,
QUI MOURUT EN 1414, A PAQUES ; IL EST MORT EN 14—.

Le château de Vadstena consiste en un bâtiment principal en carré long, enclos dans une cour rectangulaire et flanquée de quatre tours rondes. La partie du milieu s'élève comme une haute tour surmontée d'une flèche pointue. Le tout est entouré par le Wettern, dont les eaux remplissent ses fossés. Le voisinage a bien changé, mais on a parfaitement réparé le vieux château, qui se tient encore debout comme aux jours de Gustave Wasa Ier. Il a été commencé en 1545 et fini en 1552. C'est en ce château que le vieux roi célébra ses troisièmes noces, avec Catharina Stenbock.

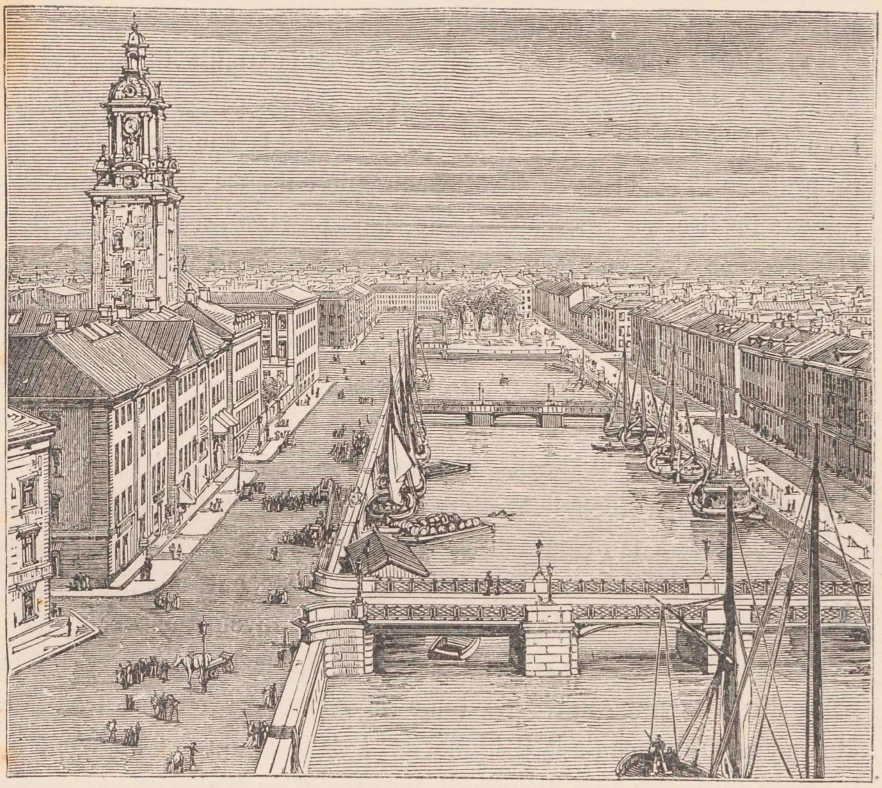
Là encore, le prince Magnus, dans un accès de démence, se jeta d'une fenêtre du palais dans le Wettern, attiré par le chant de la nymphe des eaux ; là toujours, après une séparation de seize ans, Charles XII se rencontra avec sa sœur Ulrique-Éléonore. Il reste peu de choses qui parlent de la splendeur de ce beau palais ; mais, dans ses grands jours, la salle des chevaliers doit avoir été magnifique. Après la mort de Gustave Wasa, Vadstena devint la possession de son fils Magnus.

A 10 milles environ de Vadstena se trouve la colline d'Omberg ; sur sa rampe croît une luxuriante forêt, à travers laquelle des cours d'eau limpide s'ouvrent un chemin vers le lac. Au pied de l'Omberg,

à 17 milles de Vadstena, on admire Alvastra, la plus belle ruine de la Suède. Le cloître, un des plus anciens, des plus grands et des plus renommés, fut construit au milieu du XIIe siècle, probablement par Alfhild, épouse du roi Sverker; les moines bernardins le possédèrent, puis le cédèrent aux nonnes. Là reposent les restes des rois Sverker Ier, Karl VII, Sverker II, et Johan Ier, tous de la dynastie Sverker; de plus, Birger Brosa, Ulf Gudmarson, le mari de sainte Birgitta, et bien d'autres encore. A la réformation, le cloître revint à la couronne; malheureusement une partie des bâtiments a été démolie et on s'est servi des matériaux pour bâtir les châteaux de Vadstena et de Visingsborg. L'une des plus anciennes églises existantes est celle de Heda, non loin du côté rocheux de l'Omberg, vers le lac Wettern, que l'on appelle la carrière rouge, d'où l'on a extrait, dit-on, les pierres qui ont servi pour l'église.

A l'extrémité méridionale du lac, se montre la ville de Jönköping, avec une population de 15,000 âmes et un port commode protégé par un brise-lames régulier. Les communications avec différentes parties du pays sont excellentes, les chemins de fer de l'État formant ici un réseau dont les points extrêmes sont Malmö, Göteborg, Christiania et Stockholm, et des routes s'embranchant vers plusieurs villes de la côte de la Suède méridionale. La communication par eau avec Stockholm est effectuée par trois ou quatre steamers qui partent et reviennent toutes les semaines; celle avec Göteborg se fait par trois autres, et celle avec les ports du Wettern par un plus petit.

Les établissements industriels sont nombreux; ils comportent des usines pour le papier et la toile; des teintureries à vapeur, des manufactures de tabac à priser, de cigares, de papiers de tenture, de produits chimiques, de fabrication de machines, des fonderies de fer, et des fabriques d'allumettes. La situation de la ville est fort belle, car elle pose entre le Wettern et deux lacs qui communiquent par un canal. A une distance d'environ 10 milles, on arrive à Taberg, montagne de fer qui, avec quelques autres trouvées en Laponie, est la seule en Europe où le minerai soit brisé ou brûlé au-dessus du sol. A peu de milles à l'est de la ville, est l'usine de Husgvarna, où l'on fabrique des fusils et des machines à coudre; elle occupe 1,000 employés.



La ville de Götteborg.

Au Sud, à une courte distance du rivage du Wettern, entre Alvastra et le pied d'une chaîne de montagnes, comme ensevelie dans un berceau d'arbres fruitiers magnifiques, se présente la ville de Grenna, avec ses 1,500 habitants, et qui exporte des grains et des pommes de terre. Le comte Peter Brahé le jeune la fonda en 1652, et on la connaît surtout pour son beau site. A 1 mille de Grenna, apparaît Visingsö, la plus grande île du Wettern, de 10 milles de long sur 2 de large, propriété de l'État, riche en restes ayant appartenu à l'âge du fer. Sur le côté méridional sont les ruines de Näsbo, ancien château que l'on voit encore sous l'eau. On a trouvé ici un grand nombre de tombes de différentes périodes, d'où l'on a conclu que l'île servit de cimetière aux tribus qui l'entouraient; avant que Stockholm fût fondée, Visingsö eut souvent le privilège d'être la résidence des rois.

A Visingsö vécut et mourut Karl VII, qui régna de 1160 à 1168, Erik X, Johan Ier et Magnus Ladulas.

En 1561, l'île arriva en la possession de la famille Brahé, qui fit bâtir le splendide château-fort de Visingborg, complété en 1657. Lors de la « réduction », il devint propriété de la couronne. L'édifice fut brûlé en 1718, et de sa splendeur première il n'est demeuré que des ruines; l'église, en pierres de taille, finie en 1636, a un beau portail et est ornée de nombreux tableaux, parmi lesquels une couple sur cuivre auraient été faits, dit-on, par Catherine Stenbock, troisième femme de Gustave Wasa. Des tablettes en vermeil brillent sur les murs de cette église qui contient d'autres curiosités. On voit dans son sanctuaire les statues en marbre de Peter Brahé le jeune et de la comtesse sa femme. La crypte de l'église sert de sépulture à la famille Brahé.

Après avoir traversé le Wettern de Vadstena à Carlsborg, forteresse servant de base à la défense du pays, on entre dans la Bottensjö, que l'on peut considérer comme une baie, et, en naviguant, on atteint Forsvik, où le canal reprend de nouveau; puis, au moyen d'une écluse, on s'élève de 11 pieds, après quoi l'on entre dans le lac Viken. C'est la pièce d'eau la plus élevée de toute la route, car elle se trouve à 308 pieds au-dessus de la Baltique, et à 160 au-dessus du Wenern. L'Ymsen est un lac à mi-chemin du Wenern et du Wettern; ses bords sont jolis. Sur le sommet d'un promontoire, on aperçoit encore les ruines de murs d'un château ayant 8 pieds d'épaisseur, les restes d'un puits creusé dans la partie centrale d'un rocher, et, entourant le tout, des débris de parapets et de fossés. Dans le sol, autour de ces vieilles ruines, on a trouvé des chaînes et des anneaux d'or qui datent de 1229. De Viken, le canal court dans une direction Nord-Ouest vers le Wenern; pendant plusieurs milles, il est parfaitement de niveau, et passe sur les rochers. Le steamer avance lentement à cause des écluses, et atteint enfin Siötorp, sur le Wenern, avec ses bassins spacieux, ses docks pour les réparations et ses ateliers.

Le Wenern est le plus grand lac de la Scandinavie; il a une longueur de 93 milles et 47 dans sa partie la plus large; sa plus grande profondeur, soit 359 pieds, se trouve au nord d'un groupe d'îles appelé Lurö; son niveau varie quelquefois de 10 pieds, selon la quantité d'eau que lui apportent les rivières au printemps. Il n'a que peu de grandes îles;

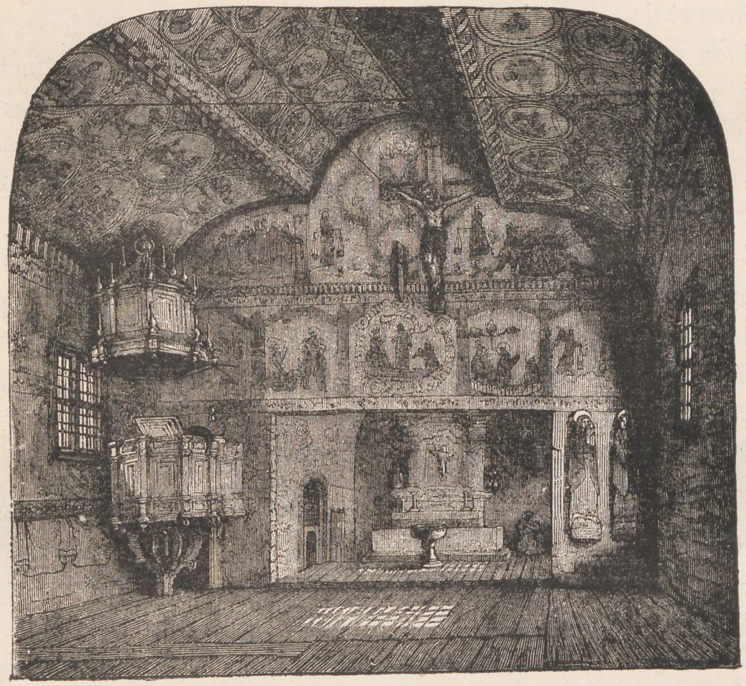
les plus importantes sont Kollandsö, près de la rive méridionale ; Hammeron et Amon au Nord, et Forsö et Bromö au Sud. Les rivages de cette mer intérieure d'eau douce sont beaux et pittoresques, avec leurs baies, fiords, archipels, collines boisées, villes, hameaux, fermes et châteaux. Elle est alimentée par plus de trente rivières. Des navires à voiles et des steamers fendent sa surface dans toutes les directions; on a élevé plus de quarante phares pour prévenir le marinier du danger, ou pour lui montrer les approches de son port de destination. Le long de ses rivières et de ses rivages, de nombreux moulins et des fonderies de fer sont en activité. Au coin Nord-Est émerge la ville de Kristinehamn, avec une population de 4,000 âmes; elle est reliée par des chemins de fer et des canaux avec Filipstad et d'autres districts miniers de la province de Vermland; elle exporte du fer brut et travaillé, des minerais, du bois et des grains. Tous les ans, au mois d'avril, il s'y tient une foire où des marchés se concluent entre les producteurs et les exportateurs pour le fer et le bois. Elle a des manufactures d'allumettes, des tanneries, des ateliers de machines, etc. Filipstad a été fondée par Charles IX et possède une école des mines entretenue par l'association des maîtres de forges.

Dans son voisinage, spécialement au nord, sont situées de nombreuses mines de fer, des fonderies et des ateliers, qui en font une des places les plus importantes de la Suède. Tous ces établissements sont reliés l'un à l'autre par le nouveau chemin de fer, et par les transports au moyen de tramways et du lac, qui charrient les produits à la mer.

Dans la partie méridionale du Vermland, sur la Skagen, à 16 milles de Kristinehamn, s'élève l'église de Rada, l'une des plus anciennes églises en bois de la Scandinavie, construite au commencement du XIVe siècle. L'extérieur de l'édifice n'offre point de traits particuliers, mais l'intérieur est très intéressant. De vieilles peintures illustrent les écritures; celles de l'abside datent de 1323 et celles de la nef de 1495. Anciennement, le porche servait de dépôt pour les armes pendant le service divin; car, à cette époque, les hommes venaient prier Dieu tout armés et prêts pour le combat.

A l'ouest de Kristinehamn, est située la ville de Karlstad, sur les bords du lac et de la rivière Klar, avec une population de 7,000 âmes. En 1865, un incendie a réduit presque toute la ville en cendres;

elle est aujourd'hui entièrement rebâtie et paraît plus belle qu'auparavant, avec ses rues, ses boulevards plantés de plusieurs rangées d'arbres, ses larges squares, ses majestueux édifices et ses beaux magasins. Près du parc, un certain nombre de manufactures entretiennent une exposition permanente des productions de la province. Le long de la rivière, au nord de la ville, on voit des fonderies de fer, des scieries, et autres manufactures, parmi lesquelles celles de



Intérieur de l'église de Rada, Vermland.

l'Uddeholms sont les plus importantes. Elles consistent en sept forges et quatre fours ; le domaine embrasse une étendue d'à peu près 1 million d'acres et occupe plus de 10,000 ouvriers. Les forêts sont excessivement bien aménagées et l'on a grand soin des nouvelles pousses.

La vallée voisine, à l'ouest de la rivière Klar, est Fryksdal, près du lac Fryken, bordé de deux côtés de chaînes de collines. L'un et l'autre côté de la rivière Klar constituent une des plus grandes artères dans lesquelles coule la vie industrielle de la province du Vermland ; mais



Vue du canal Dalsland.

l'un est bien plus beau que l'autre. Des steamers remontent la rivière By et le canal Seffle pour s'avancer jusque dans l'intérieur du Vermland occidental. Il existe encore une autre route plus charmante par le canal Dalsland et une série de lacs qui conduisent à la frontière norvégienne. Par moments, la scène est extrêmement belle et le canal, en maints endroits, révèle la grande habileté des ingénieurs, surtout près de Hafverud. Enserrée d'un côté par des rochers perpendiculaires, se précipite une cataracte au delà de laquelle il faut porter les navires. On a toujours considéré comme impossible de construire le canal et ses écluses sur le côté gauche parce que le fond n'est pas sûr ; il était tout aussi difficile de le faire à droite à cause des rochers au-dessus de la cataracte qui sont d'une nature telle, que, si on avait voulu les creuser, la dépense aurait été énorme. Les ingénieurs ont vaincu ces obstacles en plaçant la partie basse du canal et les écluses du côté droit, mais en portant d'abord la partie supérieure au-dessus de la cataracte, dans un colossal aqueduc suspendu, en fer, de 122 pieds de long, sur 15 1/2 de large, puis dans un angle obtus, en suivant la rive gauche du courant, contre laquelle on a construit un mur, tandis que, de l'autre côté, on a fait sauter le rocher. Quand les navires sont dans l'aqueduc, on croirait qu'ils se balancent en l'air.

Parmi les lieux les plus aimables du lac, nous citerons les collines de Kinnekulle, qui s'élèvent à plusieurs centaines de pieds et du haut desquelles on a une vue magnifique sur la baie Keime et tout le pays environnant. A la base se trouve Hellekis, vaste domaine avec un beau manoir. Dans la partie méridionale de la baie est la ville de Lidkőping, où la rivière Lidan se jette dans le lac ; elle a une population qui dépasse 4,000 âmes.

A quelques milles au sud de l'entrée du canal se trouve le château de Bőrstorp, construit par le baron Falkenberg ; des lettres en fer font connaître le nom de l'architecte et la date de la construction, 1646. Dans une chambre, est suspendu un remarquable petit tableau représentant Elna, la fille du roi Magnus Ladulas. Sur le bord de ce tableau, qui est un portrait original, on a écrit : « Elna des Kőniges Magni Ladlos Tochter zu Schweden, ihr Herr Vater hat sie in heilige Clara gegeben. Anno 1288 da Sie, nicht ihr siebente Jahre erreichtet ist ge..... (illi-

sible). Anno 1299. » — Un écu royal avec trois couronnes repose aux pieds de la princesse, qui porte pour ornement deux chaînes que lui donna son père et qu'elle eut toujours sur elle, quoique étant nonne du couvent de Sainte-Claire. Ces chaînes ont depuis lors été toujours portées par les abbesses de ce couvent, et, quand il fut aboli par Gustave Ier, elles devinrent la propriété de la dernière abbesse, Anna Reinholdsdotter Lenhusen, à la famille de laquelle échut le domaine. L'une des chaînes se compose de quatre-vingt-dix-huit anneaux d'or pur et pèse 400 *penny weight* [1]; l'autre est un rosaire consistant en cent une petites boules en argent, sept en or filigrané, quarante-cinq plus petites en or, avec des figures d'apôtres, pesant environ 3 onces. La parure est complétée par deux pendants d'oreille en or très finement ouvragés, dans chacun desquels il y a des ciseaux, un couteau et une fourchette, en acier. Le tout est depuis trois cents ans dans la famille Lenhusen, et on le conserve avec soin dans une grande caisse; ces bijoux et une très riche bibliothèque ont été transmis au fils aîné. Si, aux trois siècles pendant lesquels ils appartinrent aux abbesses de Sainte-Claire, on ajoute ceux de la possession de la famille Lenhusen, on arrive à un total de six cents ans, durant lesquels ils descendirent régulièrement de main en main.

Il n'est point de pays en Europe où l'on trouverait autant qu'en Suède de vieilles églises en pierre des XIe, XIIe et XIIIe siècles; elles abondent depuis le centre du royaume jusqu'à son extrémité méridionale. Leurs flèches et leurs tours, leurs arceaux arrondis et pointus, offrent les plus gracieuses proportions; beaucoup sont des spécimens parfaits de l'architecture de ces périodes et leurs portes sont d'un dessin exquis. Quelques-unes sont particulières et furent sans doute des parties de temples païens auxquelles on a fait des additions. Souvent elles apparaissent quand on s'y attend le moins, car elles sont comme ensevelies dans les bocages. On y trouve maints souvenirs de ces jours passés, sous la forme de peintures grossières illustrant des sujets de l'écriture, ou des sculptures en bois sur les mêmes sujets; des fonts baptismaux en pierre avec des figures bizarrement sculptées, entourées d'inscriptions latines ou runiques; des broderies d'un modèle

1. Le *penny-weight* équivaut à 1 gramme 5545^{m}.

remarquable, des reliquaires ciselés et couverts de cuivre émaillé ou d'argent massif, de vieux autels et autres restes trop nombreux à mentionner, dont beaucoup sont conservés aujourd'hui dans le musée de l'État. Çà et là on voit une *skampallen* (siège infamant); les personnes convaincues de crime ou d'offense envers l'Église ou l'État, étaient condamnées autrefois à s'asseoir sur ce siège, devant le grand autel,



Le port de Göteborg.

afin que toute la congrégation pût bien voir le délinquant. La raison pour laquelle ces constructions sont demeurées intactes, c'est que, même pendant les guerres intestines, les églises et les tombes d'anciens ennemis furent toujours respectées, et quand arriva la Réformation, il n'y eut que peu de vandales qui voulurent les brûler et les détruire. Les illustrations suivantes sont les représentations de quelques-uns de ces débris, et l'on pourrait en remplir un volume. Le reliquaire suivant vient de l'église d'Eriksberga, en Vertergötland, près Falköping;

l'inscription — deux lignes sur les quatre côtés — énumère les reliques qu'il contient : de saint André, de la sainte Croix, de saint Pancrace, le sang de saint Vincent, etc. Le font baptismal provient de l'église de Norum, en Bohuslän, maintenant au musée historique de l'État. L'inscription runique porte : *Swän kärthe* (Swain a fait le font); on ne connaît pas la signification des cinq derniers caractères. Au-dessous de l'inscription, on voit un homme entouré par quatre serpents; il semble poser ses pieds sur une harpe ou quelque chose de similaire. Ceci doit probablement représenter Gunnar dans l'antre du serpent, scène des sagas Eddaïques de Vőlsungar et Gjukungar. La porte en bois avec ses montants en fer, est dans l'église de Versas, en Vestergőtland. L'inscription en caractères runiques sur une bande de fer, porte : *Asmunter gärthi dyr* (Asmund a fait la porte). Le même nom est reproduit sur de semblables portes dans les églises de Visingső, sur l'île de ce nom dans le lac Vettern, et de Väfversunda en Ostergőtland, sur le bord du Vettern, à environ 8 milles au sud de Vadstena.

Près du bord méridional de la baie de Kinne, est l'église d'Husaby, l'une des plus historiques et des plus anciennes de la Suède, située au pied des collines du côté sud, à 25 milles de la ville de Mariestad. Les anciennes tombes, les pierres avec inscriptions runiques et autres débris, témoignent de l'antiquité du lieu qui date de l'aurore du christianisme en ce pays. C'est ici qu'Olaf Skőtkonung, qui naquit vers 965 et mourut en 1024 (le premier roi chrétien de Suède), fut baptisé par Sigfrid envoyé par le roi Ethelred, vers l'an 1001.

Aux temps anciens on appelait *hus* (maison) les palais des rois, et après sa conversion, Olaf Skőtkonung établit sa cour à Husaby, qui, longtemps avant lui, était une ferme royale; car il ne voulut pas demeurer au milieu de ses sujets de la province d'Upland, lesquels restaient obstinément attachés à la religion de leurs ancêtres. Quelques années ensuite, il donna cette ferme pour résidence au premier évêque du Vestergőtland; elle devint la demeure principale de ses successeurs et on érigea la cathédrale de Skava sur le site d'un temple païen. Sur la *hus* royale s'éleva l'église de Husaby, qui possède encore les trois tours originales ayant appartenu à la vieille kunghus. Cet édifice a environ 32 pieds de largeur et, avec le sanctuaire, une longueur de 105; ce fut la basilique des évêques pendant cent quarante ans, jusqu'à ce que la

cathédrale de Skava eût été inaugurée. Les tours sont au nombre de trois, l'une à côté de l'autre, à l'extrémité occidentale de l'église; on voit leurs escaliers en spirale qui mènent à des portes ouvrant sur quatre étages; les deux tours de côté étaient les entrées du château dont la tour du milieu faisait alors partie. Il reste le vieux font baptismal sculpté, les torchères sur lesquelles on fixait les flambeaux lors des

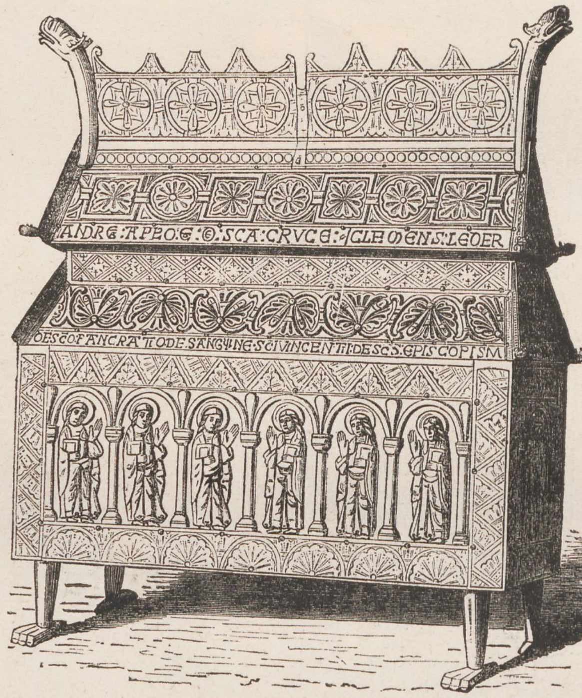


Borstorp, en Vestergotland.

mariages, les autels, la chaise de l'évêque et autres reliques de l'église catholique. On lit de bizarres épitaphes sur les vieilles dalles qui couvrent les tombes à l'intérieur et à l'extérieur de l'édifice. Parmi les tombeaux les plus remarquables, sont ceux du roi Olaf Skőtkonung et de sa femme Astrid, tout à fait à l'extérieur de l'extrémité occidentale et qui ont presque neuf siècles.

L'une d'elles ne porte point d'inscription; l'autre, à son extrémité orientale, soutient deux animaux qui semblent regarder le visiteur d'une

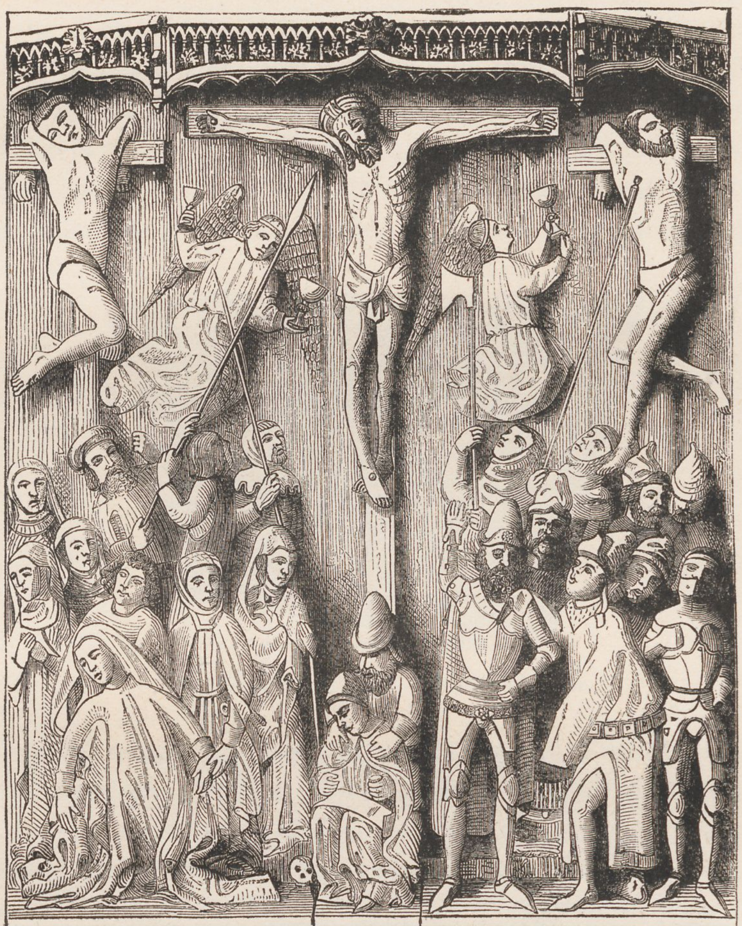
manière fort peu amicale ; à l'extrémité occidentale deux autres bêtes ont l'air de dévorer une tête humaine ; d'un côté, deux personnes tiennent un calice et une balance, un évêque avec une crosse et un poisson, un autre qui reçoit une clef d'une main venant d'en haut, deux enfants assis sur la margelle d'un puits, auprès d'un autel devant lequel se tient une personne ayant les bras étendus ; vers le nord, deux dragons combattent deux hommes armés d'épées et de boucliers : l'un, avec une



Reliquaire en bois, couvert de cuivre guilloché et doré, de la fin du XIIe siècle.
Église de Eriksberga.

robe courte, semble être un laïque du pied duquel le dragon s'est déjà emparé ; l'autre, avec une robe longue (un ecclésiastique), plonge son épée dans la gueule du monstre. Ce sont des symboles de la Loi, de l'Évangile, du Baptême, de la Cène et de la lutte entre le Christianisme et le Paganisme. La tradition veut que Olaf Skőtkonung ait été baptisé dans la source Saint-Sigfrid, située à l'est de l'église ; plusieurs endroits du voisinage portent le nom de Sigfrid.

Olaf fut appelé roi du giron, parce qu'on l'élut roi lorsqu'il était

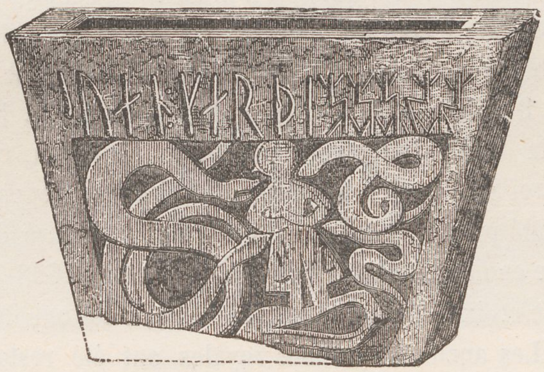


Représentation de la crucifixion sur un cabinet de l'église d'Osteraker-Upland.

encore enfant et couché dans le giron de sa mère. Aidé de Sven Tveskägg, roi de Danemark, il défit Olaf Tryggvason de Norvège dans le fameux combat naval de Svolder.

Après cette bataille, Sven Tveskägg, étant devenu libre de ses mouvements, renouvela son expédition en Angleterre, où deux fois déjà il était allé. Il en eut bientôt le prétexte.

Les Anglais avaient tramé la destruction générale de tous les Northmen vivant dans le pays ; le 13 novembre 1002, ils mirent ce complot à exécution et en tuèrent la plus grande partie, jusqu'à Gunhild, la sœur de Sven, qui avait épousé le comte anglais Paling. Indigné de cette trahison, Sven leva une grande armée, débarqua sur la côte anglaise et



Font baptismal en pierre. — Église de Norum.

continua ses ravages jusqu'en 1007, où le faible roi Ethelred lui acheta la paix moyennant 36,000 livres ; mais il n'obtint pas cette paix tant désirée, car d'autres chefs continuèrent à piller le pays. Sven mourut le 2 février 1014, et Ethelred ayant payé à prix d'or l'assistance d'un chef danois, Thorkil le Fort, il réussit à expulser le jeune Canut, fils de Sven. Mais il ne profita pas longtemps de cet état de paix ; dans les derniers mois de 1015, Canut revint avec une formidable armée et une flotte splendide et eut bientôt chassé Ethelred ; enfin, après des batailles sanglantes, Canut, à la fin de l'année 1017, resta en possession du royaume, qu'il garda jusqu'à sa mort, 12 novembre 1042. Il régna sur l'Angleterre, le Danemark, la Norvège et la partie méridionale de la Suède.

L'un des endroits les plus intéressants, entre le Wettern et le We-

nern, est la ville de Skara, ancienne place de commerce et de sacrifices sur la plaine de Vestgőta. Avant le christianisme, elle était le centre du paganisme en Gőbaland, comme Upsal en Svealand. La cathédrale, la plus ancienne de la Suède après celle d'Husaby, fut consacrée en 1151 par l'évêque Odgrim; de toutes ses tours, il n'en est resté que deux. La ville a une belle école élémentaire et une bibliothèque contenant 20,000 volumes. Il y a aussi un séminaire pour les institutrices des *folk-skolor* et un collège vétérinaire. Sa population est d'environ 3,000 habitants. Entre Skara et Falkőping est situé Gudhem, place importante à l'époque païenne pour les sacrifices, plus tard couvent de religieuses, dont il ne reste aujourd'hui que les ruines. A 6 milles à l'est de Skara, s'étend la lande d'Axevalla, qui sert à présent de champ de manœuvre pour les militaires; c'était autrefois un grand cimetière dont de nombreuses tombes à passage et d'autres vestiges portent témoignage. A moins de 3 milles à l'est d'Axevalla, près de la base de Billingen, est la vieille église conventuelle de Varnhem, construite en 1150 par le roi Sverker l'aîné; l'édifice, dans lequel reposent plusieurs rois, a été brûlé par les Danois en 1556, mais restauré dans son état original par le comte Magnus Gabriel de la Gardie, 1668-71. Sa forme est celle d'une croix gothique avec trois tours; c'est une des plus belles de la Suède. Les anciennes tombes royales ont été restaurées par le susdit comte, grand ami des arts; il a aussi fait ériger dans l'édifice un magnifique mausolée pour sa famille.

Près de Kinnekulle se trouve l'île historique de Kollandső, qui forme une partie de la baie et est presque contiguë au rivage sur lequel se dresse l'intéressant château de Leckő, commencé en 1298 par l'évêque Brynolf de Skara. La construction est posée sur une haute falaise au coin nord-est de l'île. Les évêques catholiques de Skara l'occupèrent et, à la fin du xve siècle, Brynolf Gerlachsson l'augmenta et le fortifia solidement. Il fut capturé par Gustave Wasa Ier, sur un de ces évêques, Didrick Slaghők; puis, en 1527, la couronne la confisqua à l'évêque Magnus Sommar, et, en 1615, en y ajoutant Didrick, on en fit un comté pour Jacques Pontusson de la Gardie. Non seulement ce dernier, mais encore son fils, Magnus Gabriel de la Gardie, apportèrent de grandes améliorations au château, qui avait été brûlé par les Danois en 1566; à peine restait-il de la construction primitive autre chose que la fondation



Chutes et rapides de Trollhättau.

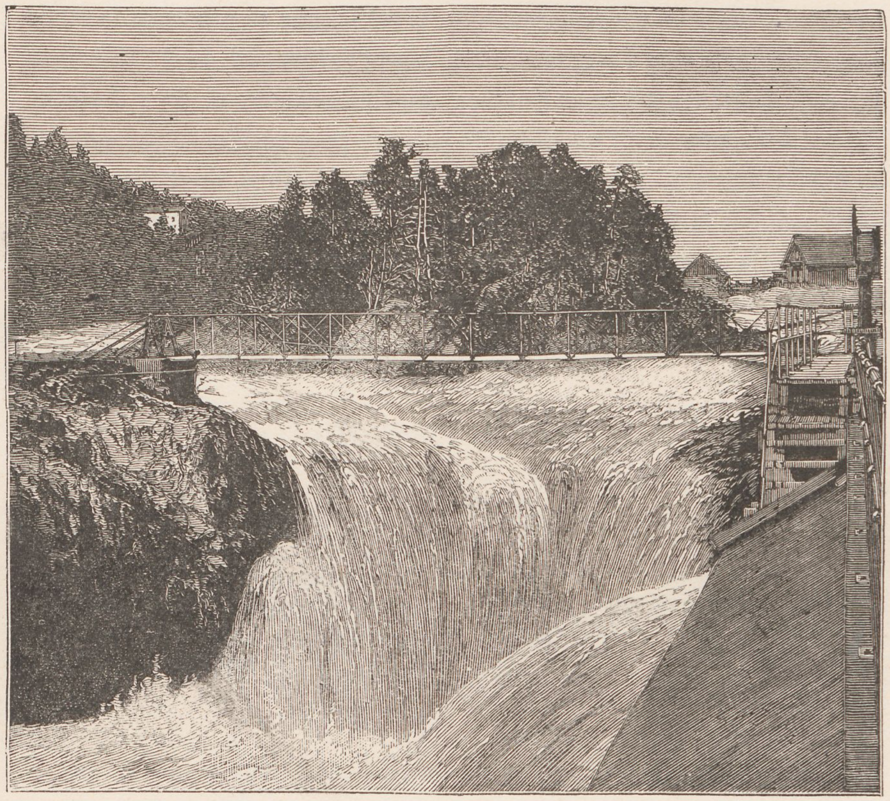
d'un mur ; finalement il eut sept tours ; il fut saisi pour la couronne par Charles XI. Bien que, par toutes ces additions irrégulières, il présente un certain désordre, c'est encore un majestueux édifice carré avec quatre tours, entouré d'un jardin et d'un fossé creusé dans le roc qui le sépare de l'île.

De Leckő, le canal suit le passage rocheux au nord de Kollandső, puis il entre dans le Wenern, ou plutôt dans la partie appelée le lac Dalbo, pour suivre de là une direction vers le Sud-Ouest. A droite, on voit les bords du Dalsdand et à gauche le phare de Hinna. A partir de ce point, le Wenern devient de plus en plus étroit vers l'extrémité. Bientôt la colline de Halleberg frappe la vue, et au delà apparaît le Hunneberg avec ses murs perpendiculaires ; on ne tarde pas à atteindre le port de Wenersborg.

Depuis Wenersborg, le trajet vers l'Ouest continue d'être très inté-

ressant. Le navire entre d'abord dans le lac de Vassbotten et, de celui-ci, par un canal, dans la rivière Gőta, évitant ainsi la cascade de Rőnnum, qui a 19 pieds de haut. Enfin on arrive aux fameuses chutes de Trollhättan (chapeaux des sorcières); elles ont 111 pieds de haut, mais se divisent en quatre grandes cascades et en rapides, appelés Gullő, Toppő, Stampeströms et Helvetes, couvrant ensemble une étendue d'à peu près 1 mille. Vient d'abord la Gullő, haute de 26 pieds; puis la Toppő, où la rivière, qui atteint ici une largeur considérable, se précipite de 44 pieds sur deux côtés de l'îlot de Toppő.

On peut y arriver par un pont suspendu d'où l'on a une très belle vue. Ici est situé aussi ce que l'on appelle la « Grotte du roi, » excavation dans le roc, où plusieurs personnages royaux — Gustave III et Gustave-Adolphe, Karl, Johan, Desideria, Oscar et Joséphine, — ont gravé leurs noms. Après la chute de Toppő vient celle de Stampeströ́m, de 9 pieds de haut, et immédiatement à l'est on voit l'eau se précipiter par l'écluse Dolkems, de 64 pieds de profondeur; on a pensé à s'en servir pour passer la Toppő et la Stampestőrm; il a donc fallu lui donner des dimensions colossales, et des vannes d'au moins 53 pieds de haut. Au-dessous de la Stampestrőm, la rivière forme un bassin d'eau tranquille appelé Hajumsvarp; mais bientôt elle se rétrécit et arrive avec une terrifiante vitesse aux trois Helvetes (chutes de l'enfer), qui, cependant, n'ont que 28 pieds de haut. Enfin, à 1,000 pieds plus loin, la rivière forme une autre cascade de 4 pieds de haut près de Flottbergsstrőmmen. Le canal, dont la plus grande partie a été creusée dans le roc, court d'abord pendant 6,600 pieds vers Akersjő; puis, par 11 écluses de 24 pieds de largeur sur 10 de profondeur, il descend à Akersvass, où il finit. Ce sont les nouvelles écluses; les anciennes, au nombre de 8, dont on se sert encore pour de petits navires, touchent aux nouvelles; elles ont été ouvertes en 1800. On continue alors le voyage par la rivière; on passe à Skărsbo pour descendre à Akerstrőm, où une chute de 3 pieds et demi nécessite une autre écluse; on dépasse aussi Torpa, remarquable par une source salée, jusqu'à ce que l'on atteigne le village d'Edet-le-Petit. Ici, la rivière devient plus étroite et forme une chute de 10 pieds; pour l'éviter, commence, près du beau domaine de Strőm, le canal de Strőm, qui a 4,000 pieds de longueur avec 2 écluses; au delà du canal, le cours d'eau coule doucement



La chute de Toppö.

jusqu'à la mer du Nord, dans laquelle il se jette. Sur ses bords se sont passés bien des événements historiques. Auprès de l'église de Foxerna, ont eu lieu deux batailles entre Ingè l'aîné, roi de Suède, et Magnus Barefoot (pieds nus), de Norvège.

Non loin de la chute d'Edet-le-Petit se trouve l'ancienne ville de Liodhus, autrefois puissante, riche et solidement fortifiée, plusieurs fois assiégée et pillée, mais maintenant réduite à l'état de hameau insignifiant avec un embarcadère. Un peu au delà est situé le village de Kongelf, 900 habitants, remarquable par les souvenirs historiques qui se groupent autour de lui. Dans l'histoire septentrionale, il est souvent fait mention de lui comme l'orgueilleux et puissant Konghåll, précédemment Konungåhålla, c'est-à-dire le hall du roi, ainsi appelé à cause des fréquentes assemblées qu'y tinrent les souverains. Sa situation sur l'ancienne frontière de Norvège et de Suède en a fait le théâtre

fréquent d'événements remarquables. C'est ici que se produisit la fatale rencontre du roi Olaf Tryggvason et de Sigrid l'altier ; ici, Ingè l'aîné reçut les rois de Danemark et de Norvège. Au commencement du xııᵉ siècle, Sigurd Jorsalafar eut l'intention de prendre pour résidence permanente Konghäll, alors la plus puissante ville de Norvège dont les flottes cinglaient sur la Méditerranée ; aussi, en 1135, cinq ans après la mort de ce roi, la place, quoique forte, fut détruite complètement par les Vandales et ne retrouva jamais sa première grandeur. Sur une île qui lui fait face sont les restes du vieux fort de Bohus.

CHAPITRE XXX

Les provinces de Halland et de Bohuslăn. — Rivières abondantes en saumons. — Halmstad. — Bohuslăn. — Un ancien endroit Viking. — Les nombreux restes des âges de la pierre, du bronze et des Vikings. — Vastes pêcheries. — Places balnéaires sur la côte. — Sarö. — La vie à Sarö. — Marstrand.

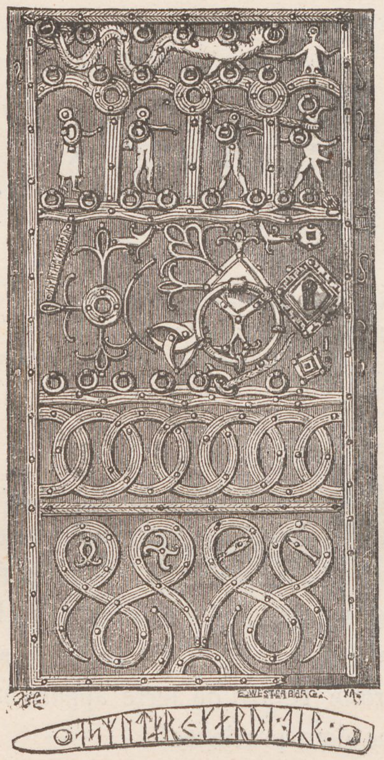
Sur sa côte occidentale, la Suède a deux provinces, celle de Halland et celle de Bohuslăn ; la dernière appartenait anciennement à la Norvège. Elles furent cédées à la Suède par le Danemark en 1658, lors de la paix de Roeskilde, conclue entre Charles X et Frédéric III. Avant cette paix, le seul territoire possédé par la Suède sur la mer du Nord consistait en une étroite langue de terre appartenant au Westergőtland, située entre les deux provinces.

Les rives de l'Halland sont baignées par le Skagerrack et le Kattegat ; ces rivières abondent en saumons que l'on dit supérieurs comme goût à ceux des autres rivières de la Suède, surtout ceux que l'on pêche dans la Nissa. La plus grande partie du poisson est fumée par un procédé particulier qui lui donne un arome très estimé des Suédois. On trouve sur la côte de nombreux villages de pêcheurs.

La ville maritime de Halmstad, sur les bords de la Nissa, peuplée de 8,000 habitants, est la capitale de la province. C'est là qu'en 1062 fut livré un terrible combat naval entre les Danois commandés par Seven, petit-fils de Canut le Grand, et les Norvégiens sous les ordres du

roi Harold Hardrade, dans lequel ces derniers remportèrent la victoire. L'église fut construite vers l'an 1400; il ne reste plus que des ruines des anciens cloîtres et des fortifications.

Le Bohuslān était, aux temps anciens, une province où résidèrent beaucoup de Vikings; ils avaient bien choisi leur demeure. Le bord est dentelé partout de fiords profonds; d'innombrables îles de toutes



Porte en bois, de l'église de Versas.

dimensions défendent la côte, la plus dangereuse de la Suède; elles cachent à la vue les rivières et les baies où les chefs pirates assemblaient leurs flottes inconnues à leurs ennemis; c'est de là qu'ils mettaient à la voile pour des terres lointaines, en quête de butin. En nulle autre partie de la Scandinavie, on ne trouverait autant qu'en Bohuslān de tombeaux des âges de la pierre, du bronze et du fer, avec leurs restes; on pourrait passer des mois à les examiner.

Les collines, rondes et nues, contrastent singulièrement en été avec

le ciel bleu; mais, en hiver, les vagues, poussées par les tempêtes, semblent chanter une triste et longue élégie sur la côte d'un gris foncé, qui a pris alors la couleur des nuages. Les îles agissent comme récifs, elles protègent les rivages et offrent un ancrage sûr. Quelques-unes sont habitées, et, dans les endroits protégés, on voit de vertes prairies et des champs de grains, de loin en loin un moulin à vent, une maison de

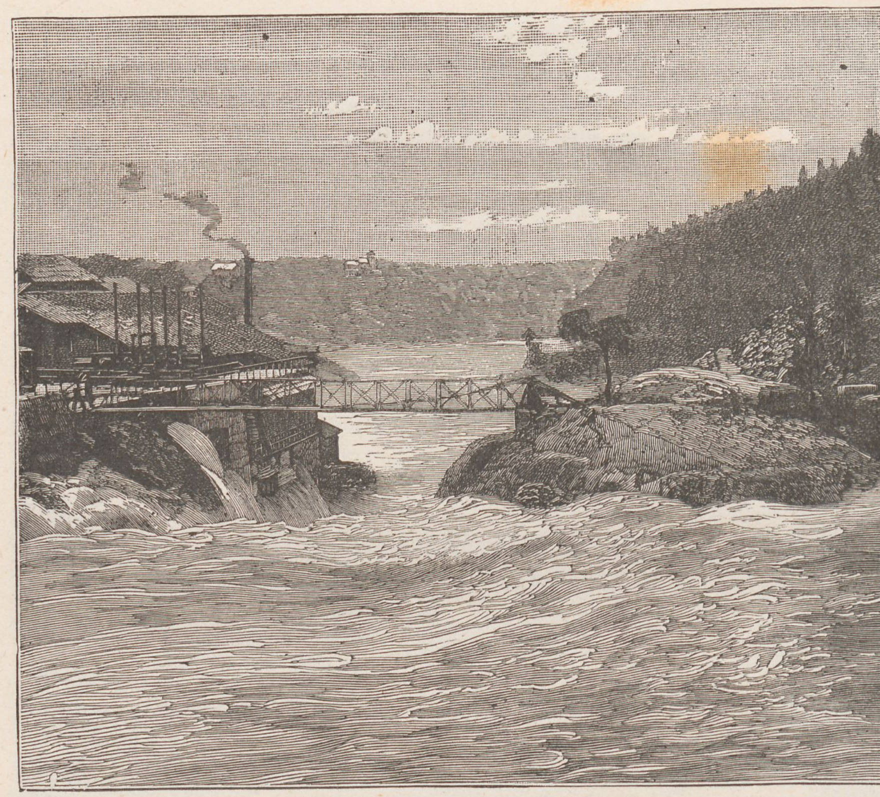


L'île de Toppö.

ferme peinte en rouge, ou une cabane de pêcheur couverte en tuiles.

Du Bohuslän, en se rendant vers le nord, la vue est frappée par les rivages stériles de la Norvège ; la scène augmente de grandeur et d'âpreté et offre les caractères ci-dessus décrits. Sur la frontière se montre Fredrikshald, forteresse au siège de laquelle Charles XII trouva la mort. La ville la plus importante de la province, après Göteborg, est Uddevalla, avec 6,000 habitants, à l'extrémité du fiord By, qui a 50 milles de longueur.

Sur la côte, il y a des stations balnéaires très agréables, au nombre desquelles il faut citer le village de Grebbestad, dans le voisinage duquel se trouve le vaste champ de bataille de Greby, parsemé d'une grande variété de pierres tumulaires, élevées, selon l'usage, sur les restes des Écossais, qui, après une expédition pillarde sur les lacs Bullar, furent défaits ici et tués par ceux qui les poursuivaient. La ville la plus



Le pont suspendu de Toppö.

au Nord sur la côte suédoise est Strőmstad, qui renferme une population d'environ 2000 âmes. Lysekil est un autre village de pêcheurs où l'on va prendre des bains. Gustafsberg est un endroit charmant.

Les deux rendez-vous les plus fashionables de la Suède sont Sårő et Marstrand. Par une brûlante journée de juillet, je cinglai de la rivière Gőta vers Sårő; sur les îles nombreuses du Sud, des phoques se chauffaient au soleil, étendus sur les rochers, et des canards sauvages nageaient tranquillement, entourés de leurs couvées ; des mouettes

volaient au-dessus de nos têtes ou se reposaient sur l'eau, pendant que, sur quelques îles désertes, des moutons avaient été laissés pour brouter durant l'été. En août et en septembre, on fait ici de grandes chasses aux phoques.

Des coups de sifflet partant du steamer annoncèrent son approche aux habitants, bien que l'on ne vît rien que des rochers. Peu après, nous apercûmes des arbres, puis nous arrivâmes au débarcadère de Sǟrő. Plusieurs dames en toilette d'été à la dernière mode, suivies de leurs enfants bizarrement accoutrés en costume de marins, attendaient leurs maris ou leurs amis. Sǟrő est une île reliée à la terre ferme par une jetée ; c'est un bain de mer tout particulier où aucune maison ne domine l'eau. A moins de 100 yards du bord, des bouquets de grands chênes, de 10 à 12 pieds de circonférence, et d'autres arbres aux branches largement étendues, forment un parc dans lequel sont disséminées de délicieuses villas de toutes dimensions, quelques-unes ne contenant que deux chambres entourées de jardins. Des sentiers conduisent dans des directions diverses ; chaque rocher, chaque coin de terre, a été utilisé pour son plus grand avantage. L'existence y est fort tranquille ; on n'y fait point de bruit, point d'agitation, et on se sert très peu de voitures ; on loue les cottages pour la saison, et ils sont principalement occupés par les habitants de Gőteborg. En Suède, les dames et les messieurs ne se baignent pas de compagnie ; ici, ils ne se voient pas les uns les autres, les endroits respectifs étant séparés par un promontoire. La plage pour les hommes se trouve dans le creux d'une anse rocheuse où la mer est tellement claire que l'on peut en voir le fond à une grande profondeur. On ne porte point de costume de bain. L'eau étant à 73° Fahrenheit, je la trouvai trop chaude pour pouvoir m'y rafraîchir.

Marstrand est sur une île du Kattegat, à l'entrée du fiord By. On l'aperçoit de loin avec ses châteaux de Gustafsborg, Fredriksborg et Carlsten, que l'on considérait comme formidables avant l'invention de l'artillerie moderne. La ville a été fondée en 1220 par le roi de Norvège, Hakon Hakonson ; au XVIe siècle, elle devint une des places les plus florissantes du Nord à cause de ses pêcheries de harengs, mais aujourd'hui sa prospérité dépend de ses visiteurs d'été. Environ 2,000 personnes viennent y passer la belle saison et le nombre des dames

dépasse celui des hommes. J'ai remarqué que les dames étaient mises plus élégamment que celles des autres villes balnéaires ; par le temps chaud, les toilettes sont presque toutes en mousseline blanche ou de couleur claire, avec de longues et larges écharpes en soie autour de la taille.

De gracieux chapeaux cachent en partie leurs yeux bleus et leurs

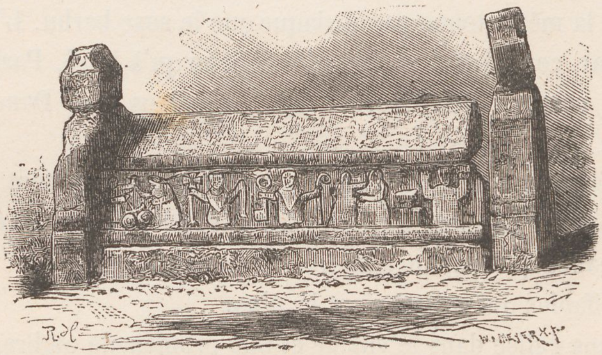


Église de Husaby.

visage souriants ; pas une ne portait de robe de soie ; car, selon les principes suédois, le bord de la mer n'est pas un endroit convenable pour se vêtir d'étoffes coûteuses, que l'air salin détériore. Les hommes étaient en tenue d'été et me firent l'effet de gentlemen bien élevés.

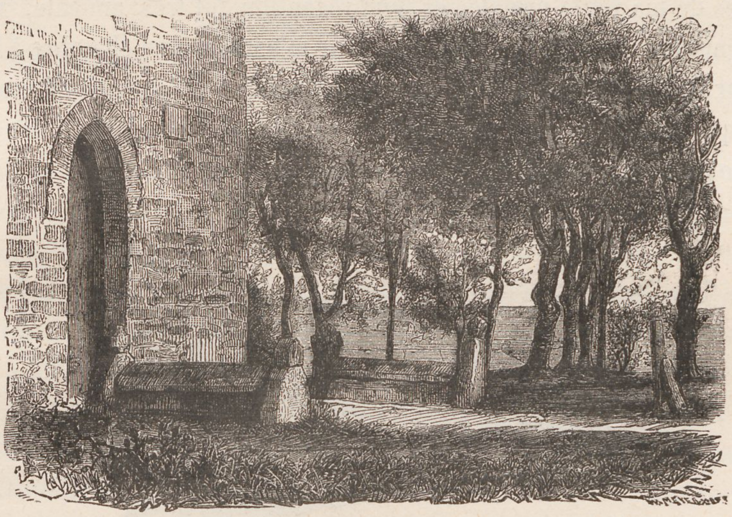
La saison balnéaire dure du 1[er] juin à la fin d'août. Il y a des restaurants, des hôtels, et on loue les maisons pour la saison. On a établi ci une petite salle de bal et de concert où l'on danse deux fois par

semaine, le mercredi et le dimanche soir, outre des concerts et autres divertissements donnés par des acteurs ou des artistes. Presque tous les



Tombe de Olaf-Skotkonung.

visiteurs louent des chambres et prennent leurs repas dans l'un des deux restaurants de la localité. On ne se promène pas en voiture ; les



Cimetière de Husaby, avec les tombes du roi Olaf-Skotkonung et de la reine Astrid.

baigneurs préfèrent marcher, canoter, pêcher, et les flirtations vont leur train ici comme partout ailleurs.

Le lieu où l'on prend les bains est clos par une barrière sur une plage sablonneuse où la mer est aussi calme qu'un étang et où les baigneurs ne peuvent être vus de l'extérieur. Des cabines sont à la dispo-

sition des hommes qui ne portent pas de costumes de bain. Les dames ont aussi leur place particulière, et comme je n'ai pas vu que l'on ait fait sécher de vêtements mouillés, je suppose qu'elles se baignent dans la même tenue paradisiaque que le sexe barbu. L'eau était à 71° 1/2, par conséquent un peu plus fraîche qu'à Sărő. Parmi les baigneurs, je comptai des Russes, des Norvégiens, des Danois et des Finlandais.

L'arrivée du steamer est toujours un événement et tout Marstrand est dehors à ce moment-là. Les dames suédoises me parurent très jolies et beaucoup d'hommes étaient réellement beaux ; ce sont leurs manières affables qui m'attiraient le plus.

Il y a une église dans le village et une promenade ombragée par de beaux arbres. Au nombre des curiosités, mentionnons ce qu'on appelle les « grottes des géants », qui ont été sans doute creusées par l'eau de la mer. Je me trouvai fort bien à Marstrand ; les amis qui m'avaient si cordialement reçu, à mon arrivée en Suède, avaient prévenu leurs femmes de ma visite projetée et leur réception fut très amicale. Elles s'étaient donné beaucoup de peine pour m'assurer une chambre à l'hôtel ; car, en pleine saison, si l'on n'a pas pris ses précautions d'avance, on risque fort de passer la première nuit à se promener dans les rues ou à contempler la mer.



Hache en silex.

CHAPITRE XXXI

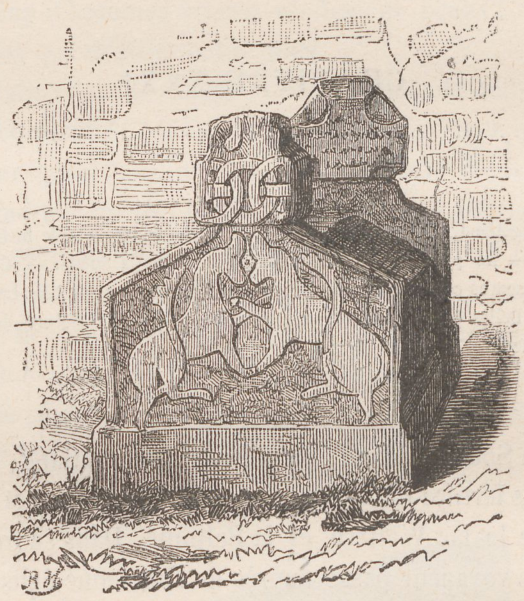
La province d'Ostergőtland. — Église de Risinge. — Un champ de bataille historique. — La ville de Norrkőping. — La plus grande ville manufacturière de la Suède. — Comment vivent les ouvriers. — Demeures confortables. — Les forges de Finspong. — Lois concernant le travail des enfants. — Belles écoles. — Cérémonie intéressante pour la clôture des écoles. — Une société d'instituteurs.

Au sud du Sődermanland, on entre en Ostergőtland, l'une des provinces les plus fertiles de la Suède, dont le territoire est situé principalement entre le lac Wettern et la Baltique. Dans sa route du nord à Norrkőping, le voyageur passe auprès de l'ancienne église de Risinge, remarquable par son plafond en bois sculpté et ses peintures datant du moyen âge. En s'avançant vers la côte et en approchant du fiord Braviken, il arrivera sur la bruyère de Bravalla, qui, dans l'histoire païenne, a été le théâtre de la sanglante bataille livrée, en 740, par Harald Hildetand à Sigurd Ring.

La ville de Norrkőping (27,000 âmes), près de la pointe du fiord Braviken, est construite sur les deux rives de la rivière Motala, dont les rapides fournissent une force motrice presque illimitée aux nombreuses manufactures échelonnées sur ses bords. Les navires remontent le courant jusqu'au point le plus bas, et on a établi des quais de chaque côté ; les rues sont larges et en général plus belles que celles de Stockholm, de grandes dalles formant les pavés des trottoirs. La ville est propre.

La plupart des maisons sont en bois, peintes, et n'ont pas plus de deux étages.

Norrköping est le principal centre manufacturier de la péninsule scandinave. Elle renferme des papeteries, des établissements lithographiques, des ateliers de machines, des fabriques de tabac, savon et allumettes ; des tanneries, brasseries, raffineries de sucre ; des manufactures de produits chimiques, de bonneterie et d'amidon ; trois docks pour la construction des navires, dont un appartient aux forges de la Motala ; des usines pour la laine et le coton, — dont quelques-unes



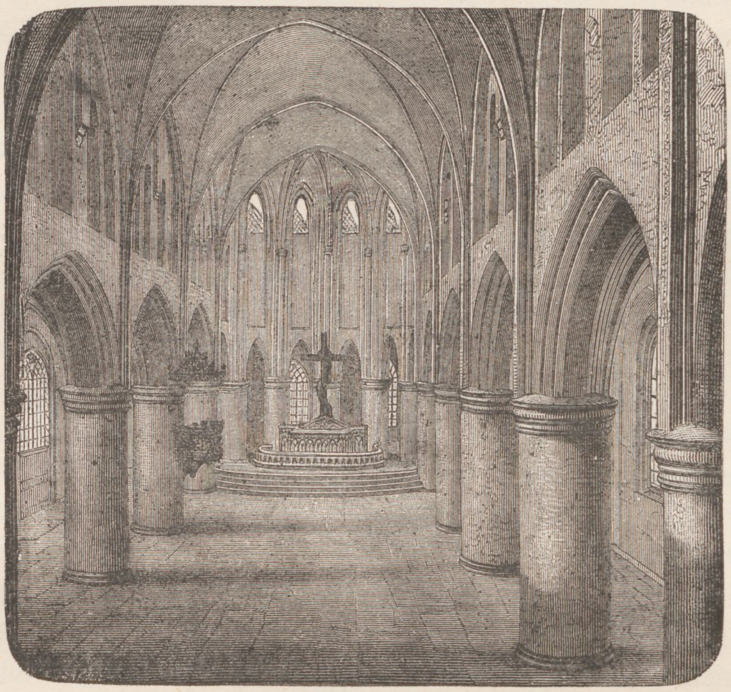
Vue de l'extrémité de la tombe du roi Olaf Skotkonung.

occupent de 5 à 700 ouvriers. Les manufacturiers ont reconnu que plus le pouvoir producteur était grand, plus le coût des marchandises revenait bon marché ; ils ont ainsi adopté les derniers perfectionnements apportés aux machines en Angleterre, en Amérique, en France et en Allemagne. Cet esprit d'entreprise, j'en suis persuadé, accroîtra beaucoup avec le temps l'importance industrielle de cette ville.

La population ouvrière est prospère et ses maisons excessivement propres ; en réalité, la propreté est un des signes caractéristiques de l'ouvrier suédois. Ces artisans habitent généralement les étages supérieurs des maisons, où ils occupent deux ou trois chambres. Il est des

usiniers qui possèdent des maisons qu'ils louent à leurs ouvriers moyennant une somme convenue. Je n'ai pas rencontré de mendiants, et je puis dire que cette Manchester en miniature m'a charmé. Ce qui m'a plu surtout en visitant les manufactures, c'est l'ordre et la bonne tenue des femmes ; ce n'est que dans les ateliers lithographiques que j'ai remarqué quelques fillettes de douze ans.

A 18 milles au nord-ouest de Norrköping, on voit le magnifique



Chaire, dans l'église de Halmstad.

domaine de Finspong, avec des forges et une fonderie de canons. Il y a là un très beau château datant de 1668, qui renferme une chapelle et une précieuse bibliothèque, un théâtre et des peintures du Titien, de Rubens, de Guido Reni et d'autres maîtres. Les parcs sont magnifiques ; on a installé les forges et la fonderie près du château. Les ateliers, institués par la couronne au XVIe siècle, furent vendus en 1641 au célèbre Louis de Geer; en 1685, au moment de la « réduction » sous Charles XI, l'État reprit le domaine, mais le rendit l'année suivante à Louis de Geer le jeune et à ses héritiers ou ayants-droit, moyennant une cer-

taine redevance annuelle, qui est encore en pleine force. La propriété, qui a été fortement accrue par des achats récents, couvre une étendue de plus de 96,000 acres.

Les lois concernant le travail des jeunes gens sont rigoureusement exécutées. Nul enfant, garçon ou fille, ne peut être admis dans un magasin ou une fabrique, ni pratiquer aucun métier avant douze ans révolus. Dans les établissements manufacturiers, dans les ateliers, on ne peut faire travailler personne ayant moins de dix-huit ans, de neuf heures du soir à cinq heures du matin. Aucun labeur ne doit mettre obstacle à la fréquentation de l'école, et les enfants qui sont occupés le jour doivent suivre les classes du soir. Cependant, ces statuts, tout bienfaisants qu'ils soient, comparés à ceux d'autres pays, sont susceptibles de perfectionnements. Souvent ici les enfants au-dessus de douze ans travaillent dix heures par jour dans des chambres closes; c'est trop, surtout quand ils doivent suivre l'école du soir.

Les négociants ont leurs maisons de campagne dans les faubourgs. Certaines de ces retraites ravissantes se cachent dans des vallons ou dans des coins ombreux. La villa du gentleman auquel je dois tout le plaisir que j'ai éprouvé à Norrköping est située dans un endroit romantique, au milieu de bosquets de bouleaux, de pins et de sapins, sur le coteau d'une étroite vallée, avec des prairies flanquées de rochers de granit. Les citadins sont très intelligents et de vues libérales. Les écoles peuvent compter au nombre des plus belles de la Suède, et ce n'est pas peu dire. Il y a un institut technologique et une excellente école supérieure érigée au milieu d'un terrain ouvert, d'où la vue est superbe; cette école, qui est la parure de la ville, lui fait grandement honneur et peut soutenir la comparaison avec celles des États-Unis. Une des salles a 80 pieds de long, sur 40 de large et 25 de haut; la lumière y arrive abondamment et la ventilation est bien entendue; les écoliers s'y réunissent journellement avant les heures d'étude. A l'ouverture de la classe, l'un des élèves lit un chapitre de la Bible et la prière pour la journée. Cette salle sert aussi pour les divertissements musicaux, car une société musicale appartient à l'école. Son petit musée est bien pourvu de spécimens zoologiques et minéralogiques, de squelettes et de crânes, de coquillages, d'œufs, de coraux, de poissons, de tortues, etc., elle possède également une bibliothèque qui contient des ouvrages

scientifiques et des livres instructifs. Les littératures française, anglaise et allemande y sont bien représentées par les œuvres de Thackeray et de Dickens, par l'*Histoire de la guerre péninsulaire* de Napier, par *le Consulat et l'Empire* de Thiers, par les œuvres de Sainte-Beuve, Lamartine, Balzac, Jules Janin, même de Voltaire, et la *Biographie universelle*. L'école a encore un bon laboratoire de chimie et des classes de dessin. Les professeurs et surveillants sont au nombre de vingt à vingt-quatre. Le gymnase se trouve à quelque distance du bâtiment principal.

Plusieurs écoles gratuites existent aussi; elles sont bien installées et prouvent l'intelligence du peuple, aussi bien que l'intérêt qu'il porte à l'éducation. Il y a, de plus, deux ou trois écoles privées.

Je fus reçu très obligeamment par Herr E..., directeur d'une des banques de la ville, pour lequel j'avais une lettre d'introduction. « Vous êtes arrivé à point nommé, me dit-il, pour assister à la clôture des écoles gratuites ; voulez-vous y venir avec moi ? » J'y consentis, et nous nous y rendîmes. Les enfants étaient réunis dans un vaste hall, au nombre de 1,500, filles et garçons appartenant à la classe ouvrière. Tous étaient habillés de leur mieux, et, si je n'avais pas su que je me trouvais en Suède, je me serais cru dans une des grandes salles d'école d'une ville d'Amérique.

Herr E... était un homme aux vues larges et profondément libérales. Il pensait qu'un grand avantage devait résulter de l'éducation en commun des garçons et des filles et qu'il fallait augmenter le nombre des institutrices ; que les femmes doivent être payées comme les hommes pour le même ouvrage et que l'école gratuite doit être ouverte aux jeunes femmes aussi bien qu'à leurs frères. On me présenta au surintendant, qui était sur l'estrade avec deux ecclésiastiques, membres du comité d'éducation et plusieurs dames ; les enfants entonnèrent des hymnes et des chants suédois ; puis on donna aux meilleurs élèves des différentes classes quelques prix consistant en livres. Un ecclésiastique prononça ensuite une allocution et adressa spécialement ses recommandations aux filles qui avaient fini le cours d'études prescrit par la loi et qui ne reviendraient pas l'année suivante. Il les exhorta à demeurer pures, à aimer et à craindre Dieu, et à cultiver la vertu. Le

surintendant m'invita à prendre part à une petite collation qu'il offrait aux professeurs. Elle eut lieu dans un des Folkskolor, et trente dames et huit gentlemen y assistèrent. La plupart de ces dames étaient jeunes, toutes fort attrayantes, modestes et plusieurs très jolies. Les hommes



Intérieur de l'église de Risinge.

présents étaient mariés, et, comme eux, leurs femmes servaient de professeurs ; excellente mesure qui devrait être imitée partout à l'avantage de la tenue de la maison. Je ne pus d'abord obtenir du surintendant qu'il s'exprimât en langue étrangère ; afin de l'y contraindre je lui dis : « Je trouve que les étudiants d'Upsal parlent mieux les lan-

gues étrangères que ceux de Lund. » Le docteur, qui était un gradué de Lund, se sentit piqué et me répliqua, en anglais, que les gradués de Lund savaient d'autres langues aussi bien que ceux d'Upsal. Il ne put s'empêcher de rire quand il eut deviné mon subterfuge.

CHAPITRE XXXI

(SUITE.)

Les écoles de la Suède. — Beaux bâtiments. — Règlements. — L'enseignement considéré comme une haute fonction. — Comment on considère les instituteurs. — Respect témoigné aux gouvernantes. — Instruction obligatoire depuis 1842. — Grande affluence d'enfants dans les écoles. — Nombre des maisons d'école. — Études dans les divers degrés d'écoles. — Exercices gymnastiques et militaires. — Programme d'études avant d'entrer dans une des écoles. — Faible rémunération exigée. — Comment sont entretenues les écoles. — Écoles ambulantes. — Inspection des écoles. — Écoles professionnelles et de commerce. — Séminaires pour préparer les instituteurs et les institutrices. — Écoles industrielles et techniques. — Instituts pour les sourds-muets et les aveugles. — Collèges agricoles. — Les écoles de la Norvège. — Universités de Suède et de Norvège.

Ce qui frappe le plus vivement l'étranger qui voyage en Suède, ce sont les beaux bâtiments scolaires répandus sur toute la surface du royaume, même jusqu'à l'extrême nord. Presque invariablement, en entrant dans une ville ou dans un village, la construction la plus en évidence est la maison d'école, dont le peuple est très fier. Quand il connaît mieux le pays, le voyageur est étonné du nombre d'institutions scientifiques qu'il contient. Il est surpris que, dans ce coin retiré et stérile de l'Europe, le peuple, bien que pauvre, professe tant d'amour pour le savoir ; que l'étude des sciences et des langues étrangères y soit si commune, et que les habitants s'efforcent d'extirper l'ignorance de leur pays. En visitant les écoles, il verra comme elles sont bien dirigées ; il remarquera qu'un gymnase complet est attaché à chacune d'elles, ce qui prouve que l'on prend autant de soin du corps que de

l'esprit. Il remarquera aussi que les règlements prescrivent que les plus jeunes enfants sortent toutes les heures pour prendre l'air et jouer dans la cour pendant dix minutes. Chaque école a une bibliothèque alimentée par un fonds et, à chaque session scolaire, on y fait une addition de livres. J'en ai vu qui possédent plus de 30,000 volumes. Beaucoup ont, en outre, un musée contenant des collections zoologiques, géologiques et botaniques. Les moindres élèves apprennent à lire la musique sur le tableau. Les enfants des pauvres sont proprement vêtus; car les parents rougiraient de les envoyer à l'école dans une tenue malpropre.

Dans mes voyages en Europe, j'ai toujours éprouvé de la tristesse lorsque je me trouvais dans des villes où la grande masse du peuple n'avait aucun souci pour l'éducation, préférant voir leurs gouvernants dépenser en salles de spectacle des sommes énormes, qui auraient suffi à créer des milliers de maisons d'école, au milieu d'une vaste population qui ne sait ni lire ni écrire. Cette situation, heureusement, tend à changer. Certes, je ne suis pas l'ennemi des théâtres; j'ai du plaisir à les fréquenter; je ne m'insurge pas contre les amusements, ils sont nécessaires à la santé du corps, aussi bien qu'au repos de l'esprit; je voudrais seulement que l'école passât en première ligne et j'aimerais mieux vivre dans la plus pauvre ville qui en aurait une, et où les enfants seraient bien élevés, que dans la plus belle cité qui en manquerait. Un pays n'a de véritable amour pour l'instruction que quand le peuple respecte ceux qui instruisent la jeunesse; j'ai été particulièrement heureux de remarquer combien, en Scandinavie, on estime les instituteurs; leur profession y est considérée comme une fonction des plus nobles; on y apprécie justement l'éducateur de la génération future.

Ceci est dû, en partie, à ce que les maîtres d'école sont très instruits, la plupart étant gradués des universités. Dans les districts où la population est éparse, le maître d'école de village, paysan lui-même, non gradué, trop peu instruit pour être en état d'enseigner les études exigées par la loi, est néanmoins tenu en haute estime par les fermiers et toujours bien accueilli dans le cercle de la famille. J'étais surtout charmé de voir la considération témoignée par les parents aux gouvernantes de leurs enfants. Elles ont généralement reçu une brillante

éducation ; on les regarde comme faisant partie de la famille, et, à l'égal des précepteurs, chacun les traite avec grand respect.

Depuis longtemps, l'instruction est obligatoire en Scandinavie. En 1842, la diète suédoise a voté une loi par laquelle chaque enfant est tenu de fréquenter une école ou de recevoir l'instruction chez lui, depuis sa neuvième année jusqu'au moment de sa confirmation. La Norvège a fait de même en 1848, et a rendu l'instruction obligatoire de huit à quinze ans.

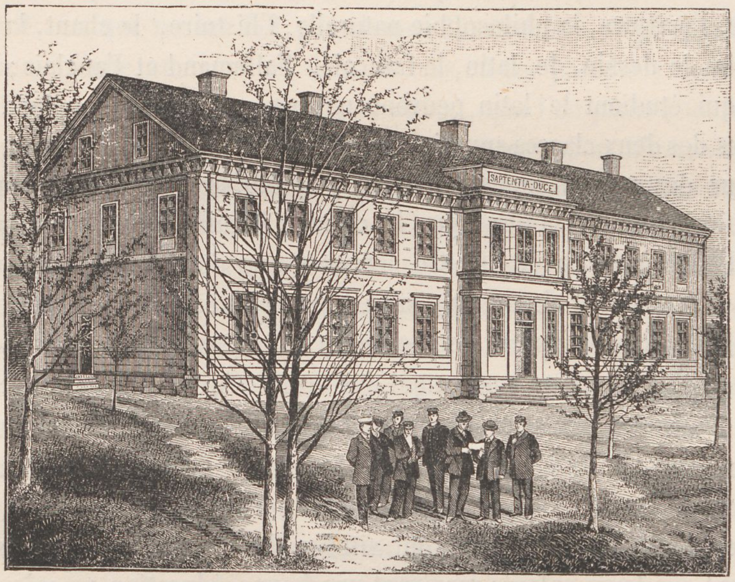
Le système éducationnel de la Suède et de la Norvège est digne d'éloges. Les écoles gratuites renferment des écoles primaires où les enfants apprennent les principes de la religion, la lecture, l'écriture, le calcul mental et le chant. Les écoles du peuple sont de deux sortes : les stationnaires et les ambulantes. Ces dernières sont confiées à des instituteurs qui vont d'endroit en endroit à des périodes déterminées.

L'instruction donnée dans les écoles du peuple comprend la lecture, la religion, l'histoire de la Bible, le chant des hymnes, les prières choisies, l'histoire naturelle, les éléments des sciences naturelles et l'histoire du pays; en outre, le chant, l'écriture, la lecture, l'arithmétique, et, si les circonstances le permettent, la gymnastique et les exercices militaires. Le comité des écoles peut, s'il le croit bon, ajouter à ce *curriculum* la grammaire, la géographie, l'histoire, les sciences naturelles, le dessin, l'arpentage; et, pour les filles, les ouvrages à l'aiguille, et, dans les districts agricoles, l'horticulture et le jardinage. Ces écoles sont généralement ouvertes pendant huit mois dans le sud du pays, et pendant neuf ou dix mois ailleurs. Presque partout, on donne l'instruction tous les jours ouvrables ; il est des endroits où on ne la donne que cinq jours de la semaine; dans les écoles ambulantes, les élèves sont examinés le sixième jour. La période journalière d'application est de cinq à six heures.

Les hautes écoles du peuple n'ont vu le jour que récemment; elles ont pour but d'instruire les jeunes gens et les jeunes femmes des classes ouvrières qui ont déjà dépassé l'âge exigé par la loi pour suivre l'école. Les études que l'on y poursuit comprennent un cours plus étendu de sujets que dans les écoles gratuites, outre les éléments des sciences utiles et leur application. Il y en a quatorze. Pour recevoir cette instruction, on paye une petite redevance, les écoles tirant leurs reve-

nus de souscriptions privées et de subventions accordées par le comté ou l'État.

La nation progresse continuellement et les écoles supérieures pour le peuple, établies en 1858, étaient, en 1875, au nombre de dix, dirigées par dix instituteurs. Elles ne sont ouvertes que pendant les mois d'hiver et ont pour but de donner aux enfants des classes ouvrières, doués de plus grandes capacités et désireux d'apprendre, l'occasion d'acquérir un plus haut degré de savoir sans nuire à leurs occupations. Le cours d'instruction est le même que dans les écoles primaires ; mais



Maison d'école à Haparanda.

on y ajoute la tenue des livres et le dessin, avec plus d'extension dans les études. Les maîtres sont obligés d'être gradués d'une des universités. L'État ne se considère dans l'obligation de donner l'instruction que selon les programmes de ces institutions.

Les écoles élémentaires sont divisées en deux degrés. Les petites villes n'ont que des écoles du second degré, avec cinq classes et même moins ; les plus élevées en ont sept. Dans chacune, les études sont les mêmes que dans les sections correspondantes; mais les écoliers doivent avoir suivi le cours d'étude des deux dernières classes du plus haut degré, pour entrer dans une des universités. Le cours exige cinq

ans pour les cinq premières classes, et quatre pour les deux dernières ; l'année scolaire est divisée en deux périodes de dix-huit semaines chacune. Le nombre de ces écoles monte à quatre-vingt-dix-huit, sous la direction de neuf cent soixante-sept professeurs. Ces institutions, qui sont soutenues par l'État, ont pour objet de fournir une éducation générale et une connaissance des sciences plus relevées que celles des écoles du peuple.

Les exercices du matin commencent par la prière, la lecture de la Bible et le chant d'hymnes, qui demandent une demi-heure. Les études comportent la religion, la langue suédoise, les mathématiques, la géométrie, l'écrIture, la philosophie naturelle, l'histoire, le chant, la géographie, le dessin, le latin, le français, l'allemand et l'anglais ; mais ceux qui étudient le latin peuvent ne pas apprendre l'anglais. Les devoirs des deux classes supérieures embrassent une considération plus étendue des mêmes sujets ; mais on y ajoute le grec, la philosophie, l'histoire naturelle, la physique, la chimie, la minéralogie et la géologie ; l'hébreu est facultatif. On consacre une demi-heure par jour à apprendre aux sept classes la gymnastique et les exercices militaires ; la cinquième classe consacre une heure, et la sixième et la septième deux heures par semaine au maniement des armes. Au commencement et à la fin de chaque année scolaire, on accorde quelques heures de plus aux manœuvres, au tir à la cible, pour les élèves de ces trois dernières classes.

Les écoles élémentaires sont situées de façon que les gens qui désirent que leurs enfants recoivent une bonne éducation ne soient pas forcés de leur faire faire un trop long trajet ; ainsi, à l'extrême nord, Lumea possède une institution complète de ce genre, comprenant sept classes. Pour qu'un garçon soit accepté comme élève dans ces écoles, il ne doit pas dépasser dix ans et passe un examen dans lequel on lui fait lire le suédois en caractère gothique et romain, réciter un des passages qu'il vient de lire, écrire à main courante, épeler convenablement, dire les premières règles de l'arithmétique, faire un calcul mental, et prouver une certaine connaissance de la géographie de la Suède, de la Norvège et du Danemark. On prend des notes quotidiennes des progrès faits en étude et en application ; dix est le maximum des points, et, chaque année, les élèves passent un examen.

Un écolier paye un droit d'entrée de 6 kronor, et 12 kronor 50 ore par session ; en sorte que, pour la modeste somme de 25 kronor, ou environ six dollars par an, un jeune homme peut se préparer aux universités. Il est vrai qu'il doit acheter ses livres. Sur la demande du comité de l'école, le surintendant peut exempter un écolier pauvre d'une partie des droits exigés. Pour devenir instituteur dans une école élémentaire, il est nécessaire d'avoir pris le degré de docteur en philosophie, d'avoir fait un stage d'enseignement d'une année et passé un examen rigoureux et contradictoire.

En Norvège, celui qui néglige d'envoyer son enfant à l'école à l'âge prescrit, ou qui ne lui fait pas donner l'instruction exigée par la loi, est frappé d'une amende, et, dans le cas où les parents y mettent de l'opposition, on peut leur retirer leur enfant, que l'on place à leurs frais dans une autre famille. En Suède, on n'impose point d'amende. Les chefs d'usine qui emploient des enfants règlent leur travail de manière à ne point apporter d'entraves à leur instruction.

Les écoles populaires sont entretenues par les districts et reçoivent aussi l'aide de l'État ; elles sont gouvernées par un comité scolaire choisi par le peuple ; ce comité a pour président le pasteur de la paroisse ou, dans les villes, un ministre choisi par l'évêque. A la campagne, si les fermes sont situées assez près l'une de l'autre pour permettre à trente élèves d'assister tous les jours à l'école, on bâtit ou on loue une maison pour cet objet. Quand les fermes sont trop éloignées, l'école est ambulante et les fermiers ont pour devoir de fournir des chambres pour les élèves et le maître, de même que la nourriture pour ce dernier pendant le temps que dure l'instruction, y compris les jours de fête qui peuvent tomber dans cette période.

En Suède, le comité se compose, outre le président, d'au moins quatre membres choisis pour quatre ans par les électeurs de la paroisse. L'évêque et le consistoire de l'évêché ont la surveillance générale des affaires scolaires ; ils sont obligés d'adresser, tous les trois ans, un rapport au département ecclésiastique, qui a le contrôle suprême des écoles. La surveillance des écoles populaires est exercée par un inspecteur nommé par le chef de ce département. Les inspecteurs sont institués pour cinq ans. En Norvège, il y en a un dans chaque évêché. L'État se charge de leurs appointements, qui sont proportionnés à

l'importance du district. On leur accorde aussi des frais de voyage et de déplacement.

Les écoles privées sont placées sous la surveillance générale du comité public, lequel, si l'instruction donnée n'atteint pas le niveau prescrit par la loi, peut ordonner que les enfants soient confiés à une autre institution.

La dépense des écoles est couverte comme suit : pour l'érection de maisons d'école, on s'en procure le montant de la même manière que pour une construction d'église, en taxant le domaine royal ; la paye des maîtres et autres dépenses nécessaires s'obtient par une taxe individuelle, qui ne peut excéder 18 ore pour chaque imposé ; si cela ne suffit pas et qu'il n'y ait pas d'autre moyen d'y pourvoir, on frappe de nouvelles contributions, de la même manière que pour les impositions communales. Quand le coût des écoles dépasse les limites des taxes, le gouvernement alloue, sous certaines conditions, une subvention qui est principalement accordée pour payer les instituteurs ; ceux-ci avancent par un système de promotion qui empêche le favoritisme. Ils obtiennent le salaire le plus élevé après vingt ans de bons services, et, tous les cinq ans, on augmente leur traitement.

Une fois par an, en Suède et en Norvège, tous les garçons des écoles gratuites sont réunis et assistent à une grande parade militaire. Chaque école a sa place ; quelques-unes ont leur bande de musique, et, dans les jours de manœuvre, ils montrent au public ce qu'ils ont appris. Ils sont acclamés par le peuple, qui leur prépare une fête ; car il porte un grand intérêt à ces évolutions.

Outre les écoles publiques, il y a encore dans les villes des écoles privées dont les gradués ont le droit d'être admis dans les universités. On voit aussi un grand nombre d'écoles professionnelles et commerciales, publiques et privées ; dans quelques-unes, on paye l'instruction, et, dans les autres, elle est donnée gratuitement. On a, en sus, institué des séminaires pour l'éducation des instituteurs et institutrices ; généralement une école primaire y est attachée, et c'est là que l'instituteur futur a l'occasion d'apprendre son métier. Des écoles nationales sont encore ouvertes pour les filles, ainsi que des écoles industrielles privées ou publiques.

A la campagne, on a établi onze séminaires pour les instituteurs des

écoles populaires, sept pour les hommes, et quatre pour les femmes. Ces séminaires ont trois classes et le cours de chacune d'elles dure un an ; l'année consiste en trente-six semaines divisées en deux termes, avec trente-six heures d'instruction par semaine. Les études comprennent la religion, la langue suédoise, l'arithmétique, la géométrie, la géographie, l'histoire, la philosophie naturelle, la science de l'enseignement, l'écriture, le dessin, la musique, le chant, la gymnastique, le maniement des armes, l'horticulture et l'arboriculture. Dans les nouveaux séminaires féminins, on a fondé des classes spéciales pour préparer des institutrices aux écoles primaires.

Le séminaire pour l'éducation des institutrices a été établi en 1861 et a dix-huit professeurs. En cet établissement, les élèves demeurent trois années sans avoir rien à payer. On les instruit en religion ; on leur enseigne l'histoire de l'Église, la langue suédoise, la mythologie du Nord, l'histoire universelle, la géographie, les sciences naturelles, l'hygiène, les mathématiques, le chant, le dessin et la gymnastique ; et, si les élèves le demandent, on y ajoute la botanique, la zoologie, la chimie, la philosophie naturelle, la physiologie, la géométrie, l'algèbre, l'anglais, l'allemand, etc. A cet institut est attachée une école normale de filles.

Dans les écoles industrielles, qui ne se trouvent que dans les principaux centres, on enseigne le commerce, et, dans celles mêmes des plus grandes villes, les filles apprennent à conduire un ménage, à cuisiner, laver, repasser, raccommoder, etc.

Il y a des écoles techniques élémentaires, où les jeunes gens qui ont l'intention d'apprendre le commerce reçoivent, sans frais, une éducation théorique et pratique. Le cours dure trois ans et comprend l'instruction en mathématiques, dessin linéaire et autre ; en modelage, mécanique, technologie, philosophie naturelle, chimie, botanique, zoologie, langues modernes, tenue des livres, etc.

Quelques villes ont fondé des classes gratuites du soir et du dimanche où les élèves apprennent la mécanique, et deux écoles techniques supérieures ou l'on paye pour recevoir l'instruction. L'Institut polytechnique de Stockolm, fondé en 1798, a été établi pour donner une éducation scientifique aux jeunes gens qui veulent suivre certaines affaires techniques comme profession. On y étudie les mathématiques,

la géodésie et la topographie, la mécanique théorique et pratique, la géométrie descriptive, la physique, la chimie élémentaire, la technologie chimique et mécanique, la géologie, la construction des routes et canaux, le dessin, l'art du mineur, la métallurgie et la fonderie. Le cours dure trois ans.

L'École polytechnique Chalmer à Gothenburg (Gőteborg), fondée en 1811, a le même cours d'études, sauf ce qui se rapporte aux mines.

Deux écoles élémentaires des mines sont établies à Falun et à Filipstad ; ce sont, à proprement parler, des entreprises privées entretenues soit par la société des mineurs, soit par l'association des maîtres de forges.

Ainsi que je l'ai mentionné précédemment, il y a vingt-sept écoles d'agriculture et deux collèges agricoles. Quant aux derniers, l'un est situé à Ultuna, près d'Upsal, et l'autre à Alnarp, près Lund, dans la partie méridionale de la Suède. J'ai visité le premier. Dans ces collèges, les études roulent sur l'économie agricole et rurale, l'élève du bétail, l'anatomie et la physiologie, les maladies des animaux domestiques, la géologie, la chimie, la philosophie naturelle, l'art du forestier, le jardinage, les lois rurales, la tenue des livres, l'architecture fermière, la mécanique pratique, le dessin des machines, le lavis, l'arpentage, et le traitement de la laiterie. Les étudiants doivent aussi prendre part aux travaux actifs de la ferme. Le prix de la pension et de l'enseignement est de 600 kronor par an ; mais, dans chaque collège, il y a quatre bourses gratuites. Le cours dure deux ans. De grands espaces de terrain sont affectés à l'école d'Ultuna. De cette institution sont sortis les meilleurs fermiers du pays. Des maîtres et des professeurs distingués font des conférences aux étudiants ; un vétérinaire leur apprend les maladies du bétail, et un musée, fourni de squelettes et autres spécimens, complète les enseignements de leurs lectures. La bibliothèque contient de nombreux ouvrages sur la chimie, l'agriculture, etc. ; il y a un beau laboratoire dans lequel on enseigne à fond la chimie agricole. On y a joint un jardin botanique où poussent les céréales de différentes contrées et où l'on fait des expériences sur les engrais, outre un jardin potager et d'agrément; mais les arbres fruitiers semblent négligés, à cause de la pauvreté du sol. On prend un

soin spécial de l'élevage et de l'accroissement du troupeau, et on élève de beaux chevaux et des vaches qui se vendent très bien. Il y a de plus une laiterie où l'on étudie la meilleure manière de faire du beurre et du fromage.

Avant d'être admis, il faut que le postulant ait subi l'examen nécessaire pour être immatriculé aux universités ou au collège. Les collèges sont exclusivement à la charge de l'État. On a institué aussi deux écoles de laiterie pour les femmes ; elles y reçoivent une éducation théorique et pratique.

On témoigne beaucoup de sollicitude aux sourds-muets et aux aveugles. A Stockholm, la Manilla est une fort belle institution contenant deux cent huit élèves ; treize plus petites sont situées en différentes parties du pays et renferment trois cent quatre-vingt-dix-huit commensaux. En Norvège, il y a une institution spéciale pour les aveugles et quatre pour les sourds-muets.

En Norvège, le niveau d'instruction et les règlements des écoles communes du peuple sont à peu près les mêmes qu'en Suède. Le comité scolaire peut aussi établir des écoles de couture et autres écoles industrielles pour les enfants au-dessous de l'âge légal. Les hautes écoles du peuple et les écoles supérieures sont semblables à celles de la Suède, si ce n'est que les dernières sont gratuites et entretenues par des particuliers. Dans les districts montagneux, où, en raison de l'éparpillement de la population, on ne peut constituer même l'enseignement ambulatoire, le comité est autorisé à pourvoir d'une autre façon à l'instruction des enfants.

Les hautes écoles norvégiennes correspondent à peu près aux écoles élémentaires de la Suède ; les études et le temps d'instruction sont les mêmes. Elles diffèrent cependant en ce que les branches séparées ont généralement des écoles indépendantes. On n'a établi qu'un nombre comparativement petit de hautes écoles privées ; cela est dû, sans doute, à l'excellence des écoles publiques, qui se trouvent presque toutes dans les plus grandes villes.

Pour les filles, il n'y a point d'écoles publiques correspondant aux écoles élémentaires, mais un nombre considérable d'institutions privées, entretenues principalement par les droits que payent les élèves, dont quelques-uns reçoivent l'aide de l'État. Les gradués de ces établissements ont le privilège d'être admis dans les universités.

Le temps scolaire annuel en Norvège est beaucoup trop court pour donner une instruction pratique, et sous ce rapport ce pays est en arrière de la Suède. L'année scolaire norvégienne, dans les districts ruraux, doit être d'au moins douze semaines par an, ou, quand l'école est divisée en classes recevant l'instruction à des époques différentes, neuf semaines — chaque semaine étant de six jours, et chaque jour de six heures, donnant ainsi l'instruction pendant quatre cent trente-deux heures — ou trois cent vingt-quatre heures par année. On exige aussi que, dans toute fabrique employant en moyenne trente hommes ou plus, à un travail constant, il soit construit et organisé des classes pour les enfants et les ouvriers, si les propriétaires de l'usine ne peuvent s'accorder avec le comité des écoles à l'égard de celles existantes. Dans les grandes villes, une ou plusieurs classes sont organisées avec des départements séparés pour garçons et filles, et elles doivent être ouvertes tous les jours, afin que chaque enfant reçoive au moins douze heures d'instruction par semaine. Aucun instituteur ne peut instruire plus de soixante élèves en même temps. On procède à un examen annuel en présence du pasteur de la paroisse et des membres du comité des écoles. Lors des visites de l'évêque ou du pasteur, les enfants sont interrogés sur leurs connaissances religieuses.

Les enfants récalcitrants sont marqués pour mauvaise conduite; après quoi, le principal de l'école les avertit deux fois, et, s'ils ne se corrigent pas, on leur inflige une punition corporelle.

La Suède a deux universités, celle d'Upsal, qui fut inaugurée le 21 septembre 1477, et celle de Lund, le 28 janvier 1668. Déjà, en 1249, la première était un siège de savoir. A cette époque existait un collège où l'on terminait les études en théologie, en philosophie et en médecine.

La Norvège a une université à Christiania, inaugurée en 1811 ; avant cette époque, les Norvégiens qui désiraient atteindre un plus haut degré d'instruction devaient aller à l'université de Copenhague, cette ville ayant été pendant des siècles la capitale commune des deux pays.

Il y a encore beaucoup d'institutions scientifiques et autres, telles que : écoles d'accouchement pour les femmes, collèges de médecine, d'art vétérinaire, de pharmacie, des forêts, etc.

Après trente ans de service, les instituteurs reçoivent une pension.

En Suède, chaque district scolaire est tenu de payer au fonds des pensions 4 pour 100 du traitement de chaque maître. En Norvège, ils sont pensionnés par l'État. Le système d'éducation est si parfait qu'il n'y a point de pensionnats privés dans les deux pays.

J'ai particulièrement insisté sur le système éducationnel, parce que je considère qu'il a été developpé pour répondre aux besoins du peuple à un degré extraordinaire, et, en quittant le sujet, je ne puis m'empêcher d'exprimer le désir que ce bel exemple soit suivi, avec des résultats favorables, par d'autres pays qui ont de beaucoup plus grandes prétentions à cet égard, mais qui ne produisent pas pour cela d'effet aussi salutaire.

CHAPITRE XXXII

Linköping. — Sa cathédrale. — Une voie liquide à travers le sud de l'Ostergötland. — Arbres superbes. — Atvidaberg. — Un veilleur de nuit. — Le domaine d'Adelsnäs. — Un agréable accueil. — Le manoir d'Adelsnäs. — Les mines de cuivre d'Atvidaberg. — Gages des mineurs. — Maisons des mineurs. — Politesse envers les inférieurs. — La place de danse du village. — Une école pour les enfants des mineurs.

De Norköping, une grande route conduit à Linköping, très ancienne ville de l'intérieur (8,000 âmes), sur les bords de la rivière Stangan. La cathédrale, commencée en 1150, est du style roman et a vingt grands piliers en deux rangées qui soutiennent le toit. Une autre église, Saint-Lawrence (Saint-Lars) date aussi du XIIe siècle. Le château, construit entre 1470 et 1500, est un bâtiment massif assez laid. La vieille école élémentaire possède une bibliothèque de plus de 30,000 volumes, des médailles, des portraits et des antiquités.

De Linköping, un intéressant trajet par eau fait traverser la partie restante de l'Ostergötland, à une distance de plus de 100 milles. Un canal relie entre eux les lacs, et des steamers en font la traversée tous les deux jours. Pendant le voyage, on rencontre de grands domaines avec de beaux châteaux; entre autres, ceux de Sturefors, l'un des plus considérables de la province; Såby, sur le lac Lången; Brokind, où l'on voit une belle collection de tableaux, une bibliothèque, et un parc qui occupe plusieurs îles.

En prenant un de ces grands chemins qui conduisent au sud de Norköping, j'aperçus, à quelques milles de cette ville, le château de Lofsta sur une colline dominant la route, et un petit lac avec de beaux sites ombragés. Plus loin, après avoir dépassé Fillinge, j'entrai dans un bois splendide de pins et de sapins, l'un des plus beaux de la Suède et que la hache n'a pas encore touché. Soudain, un tableau pittoresque vint frapper mes yeux. Les champs de blé et de seigle reluisaient égayés par la pourpre des coquelicots, tandis que des boutons d'or et des dents de lion donnaient du relief à l'émeraude des prairies. Le temps était très chaud, mais il passa si rapidement pour moi au milieu de ces beautés de la nature, que, avant que je m'en aperçusse, nous atteignîmes la station d'Orsåter, où nous nous arrêtâmes pour faire reposer notre cheval.

En approchant des mines de cuivre et des hauts-fourneaux d'Atvidaberg, les collines éloignées apparaissent sombres et désolées; car la fumée sulfureuse, emportée tous les jours par le vent, a détruit toute végétation. Je vis sur un monticule la sépulture des barons d'Adelswärd. Peu après, j'arrivai à Atvidaberg, petit hameau consistant en une rangée de maisons blanches auxquelles sont attenants des jardins potagers. On y trouve un excellent hôtel, qui, comme toutes les maisons de l'endroit, appartient au domaine. Dans la vallée sont les fonderies, autour desquelles se groupent les maisons des ouvriers, le tout formant une rue de maisons en rondins, peintes en rouge, couvertes de tuiles, avec un square public et un étang où l'on a établi une maison de bains pour les habitants. A quelque distance du hameau, on arrive à une fonderie où l'on fabrique les tuyaux de fonte, et une forge dans laquelle on répare les outils. Le village était silencieux, car les habitants se livraient au repos. Par cette nuit splendide, les rayons de la lune se réfléchissaient dans l'étang; le clapotement de l'eau, en tombant du moulin, ajoutait sa note au concert nocturne, pendant que la fumée, sortant des hauts-fourneaux, s'arrêtait sur les hauteurs en panaches bleuâtres. Le son du cor du veilleur, fonctionnaire que l'on rencontre encore dans les villages de la Suède, m'avertit que la cloche venait de sonner, et je l'entendis chanter :

> Que Dieu préserve
> Les maisons et le pays
> Du feu et de l'incendie, } *bis.*
> Il est onze heures.

Atvidaberg fait partie du vaste domaine d'Adelsnas, transmis à la famille du baron d'Adelswård, et embrasse neuf paroisses ; cette partie, qui est seule dans l'Ostergötland, contient plus de 41,000 acres; c'est une des propriétés les plus considérables et les plus précieuses du pays en raison de ses mines de cuivre. Le bâtiment où demeure la famille est à environ 2 milles du hameau, sur le bord le plus lointain d'un petit lac. Lorsque j'approchai de l'eau, une jeune fille de treize ou quatorze ans fit force de rames vers moi. Elle était propre et avenante, d'un beau teint complètement septentrional; ses cheveux blonds étaient tressés et noués derrière la tête, et elle avait les pieds nus. L'enfant me déposa devant la maison. Deux dames et deux genstilshommes jouaient au croquet sur la pelouse et un autre gentleman était assis sur la piazza. J'échangeai un salut avec lui et, quand je lui eus présenté ma lettre d'introduction, il me souhaita la bienvenue en excellent anglais. Son père, me dit-il, n'était pas à la maison, mais il me reçut avec la politesse d'un homme du monde; j'appris ensuite qu'il avait été pendant neuf mois en Amérique et qu'il avait parcouru presque toute l'Europe. Mon arrivée avait arrêté le jeu de croquet; on me présenta aux invités et aux membres de la famille, puis on servit des rafraîchissements pendant que la conversation s'engageait et devenait générale. La charmante hôtesse, modèle de simplicité, portait une jolie robe d'indienne qui lui allait comme un gant, avec un col blanc uni et un ruban retenu par une broche fort simple. Les autres dames étaient habillées de la même manière et sans ostentation.

Une atmosphère de sérénité planait sur cette demeure dont toute prétention était bannie. La vue du lac, une avenue ombreuse sous une rangée de grands arbres, des massifs de fleurs, de superbes chênes, des bouleaux aux troncs blancs, et l'herbe verte, donnaient un charme pénétrant à l'endroit. Auprès de la maison étaient les treilles et les serres, qui contenaient des abricots et des pêches sur espaliers, ainsi que des fraises, des cerises et des framboises. Une longue maison blanche à un étage et couverte en tuiles renfermait les chambres à coucher des invités.

Au manoir, la vie s'écoulait simple et sans faste. Pendant les chaudes journées, on ouvrait les fenêtres du salon pour laisser entrer l'air balsamique et permettre à la mère ou aux domestiques de sur-



Atvidaberg.

veiller les enfants jouant sur la pelouse ; les vacances étant venues, le précepteur des garçons et la gouvernante des filles allaient bientôt partir en visite chez leurs amis. Les rires joyeux de cette jeunesse frappaient agréablement l'oreille, et, de temps à autre, le demi-sourire de la mère prouvait qu'elle entendait et partageait le bonheur de ses enfants.

L'industrie fait partie de l'éducation d'une dame en Suède ; on se laisse très rarement aller à des habitudes oisives, même chez les dames de l'aristocratie. Les devoirs de ménagère ne sont pas regardés comme étant au-dessous d'une personne de haute naissance ou riche. Souvent on les voit occupées à des travaux d'aiguille, ce qui ne les empêche pas de prendre part à l'entretien.

La table du dîner était ornée d'un magnifique vase d'argent dans lequel trônait un gros bouquet de fleurs; ce vase avait été donné par Gustave III à la famille du baron. Point de cérémonies, point de formalités; la conversation fut charmante et variée; rien ne manqua de ce qui pouvait embellir le repas. La gouvernante aussi avait sa place à table. Après le café, une course en voiture ou une promenade à pied termina la journée. L'hôtesse occupait la même voiture que moi. La bonne dame, ainsi que je l'appris, se munissait toujours d'un sac de menue monnaie pour les enfants qui ouvraient les barrières de la route.

La plus grande des mines d'Atvidaberg est celle de Bersbo, qui est profonde de 1,286 pieds; celle de Mormorsgrufvan atteint 1,360 pieds; c'est la plus importante de la Suède. Il y en a d'autres encore, mais plus petites.

Le baron me conduisit dans sa voiture aux mines de cuivre de Bersbo, à 6 milles anglais des fonderies; le minerai est transporté par un railway. Je refusai l'invitation de descendre à 1,200 pieds et je pris ma route dans les sombres galeries et les passages étroits. La mine occupe de 400 à 500 personnes dont les gages ont monté cette année à 40 et même à 60 kronor par mois. Femmes, filles et jeunes garçons sont aussi employés pour assortir et trier le minerai avant de le fondre; ils gagnent de 3 à 6 kronor par semaine. Les femmes travaillaient pendant que leurs enfants jouaient autour d'elles; quelques mères avaient laissé leurs bébés aux soins des sœurs aînées. Aucune ne

paraissait grossière ou malpropre. Environ deux cents femmes et autant d'enfants sont employés là; car, dans les plus pauvres classes suédoises, chaque membre d'un ménage contribue à son entretien. Outre leur paye, les familles reçoivent, tous les ans, chacune 10 cordes de bois et le logement gratis. Dans les cottages, les chambres avaient à peu près 18 pieds de long sur 14 ou 15 de large; un hall spacieux existe dans chaque demeure; toutes les maisons ont un étage avec une chambre séparée servant de magasin pour le bois et les provisions. Dans toutes celles que j'ai visitées, les planchers étaient très propres, ainsi que tout ce qui se trouvait dans les appartements. Les machines à coudre y sont communes; quant au mobilier, il est des plus simples : quelques chaises de bois, une horloge, un lit ou deux et un poêle, tel en est le modeste inventaire. Dans plusieurs maisons, je vis des métiers sur lesquels la mère ou la fille aînée tissent le drap pour la famille, quand elles en ont le temps. Aux murs de quelques chambres pendent des boîtes minces, servant à conserver les feuilles ou les fleurs cueillies par les enfants des mineurs dans leurs excursions botaniques, car la botanique est largement cultivée en Suède. Dans un cottage, une pauvre veuve tissait tranquillement, et, à côté d'elle, un jeune gars à l'air intelligent étudiait pour se préparer à entrer dans l'école supérieure de Linköping; une portion du peu d'argent laissé par le père était consacrée à l'éducation du fils. Je fus frappé de la manière avenante avec laquelle chacun était traité. De temps à autre, une pauvre femme d'ouvrier, nu-pieds, venait faire une demande au surintendant; dès qu'elle lui adressait la parole, il se découvrait malgré le soleil, l'écoutait, prêtait attention à ses remarques et ne donnait aucun signe d'impatience; il répondait avec calme et politesse. Il serait bon que partout les hautes classes donnassent l'exemple de la politesse aux humbles. Jamais le baron n'entrait dans le cottage d'un mineur sans se découvrir, et il demeurait tête nue tant qu'il se trouvait sous le toit de son ouvrier.

Quand les mineurs ou leurs familles tombent malades, ils sont soignés aux frais du baron, et, si un homme est tué, sa famille reçoit une pension. Lorsque je demandai au surintendant : « Ne renvoyez-vous pas la femme et les enfants d'un mineur décédé, et ne les laissez-vous pas se débrouiller comme ils le peuvent? — Certes, non! » me répondit-il d'un air de dégoût, comme si un tel acte d'égoïsme, que

lui et la communauté eussent considéré comme une méchanceté, ne pouvait jamais être commis par le propriétaire du domaine.

Maintenant, quels sont les résultats de l'entretien d'écoles et d'un certain degré d'éducation donné aux ouvriers? A quoi peut tendre cette politesse de toutes les classes les unes envers les autres? Simplement à ceci : donner de meilleurs sentiments aux divers éléments de la société et produire une considération mutuelle. Quelques grèves ont éclaté en Suède, mais seulement dans ces dernières années; ordinairement, un désagrément ou des causes de dispute entre le maître et l'employé en sont les éléments; on n'entend ni menaces ni intimidations; on ne connaît ni incendie par malveillance, ni prise d'armes, ni meurtre, ni attaque par trahison; on ne bat pas ceux qui ne se joignent point à la grève; on ne voit pas de bandes armées parader dans les rues et les districts, en jetant des regards de colère et de haine; point de huées, point de langage vulgaire, point d'imprécations qui avilissent ceux qui les entendent et dégradent plus encore ceux qui les prononcent.

Auprès de l'église, il y a une jolie place ombragée par de beaux vieux chênes, sous les branches desquels les ouvriers, leurs femmes et les gens du village se réunissent et s'assoient sur l'herbe pour écouter la musique. Tous les musiciens sont ou des mineurs ou des ouvriers. Une salle circulaire de danse a été aussi construite sur cette place par le père du baron, à l'usage spécial du peuple: acte qui prouve de quels bons sentiments il était animé. Le baron et sa famille manquent rarement de venir à ces réunions. J'ai remarqué la politesse et en même temps la virilité des villageois, des mineurs et des ouvriers qui étaient présents; rien de l'obséquiosité des humbles envers les supérieurs dont on est trop souvent témoin dans d'autres pays; mais, en même temps, pas la moindre apparence d'autorité ou d'orgueil de la part des derniers, qui, par leur position, peuvent croire qu'ils ont des titres à recevoir l'hommage de ceux qu'ils emploient.

Une visite à l'école publique convainc de l'influence bienfaisante qu'elle exerce moralement, socialement, intellectuellement. Tous les enfants des mineurs sont attentifs à leurs études et bien tenus de leur personne. Les filles ont sur la tête un mouchoir en calicot de couleur, à la vraie mode suédoise, avec les cheveux parfaitement peignés et la figure bien lavée; elles suivent les classes trois jours par semaine

et aucune ne semblait fatiguée. Tous les garçons allaient nu-pieds; mais ces pieds étaient propres, car ils les lavent souvent dans la journée; ils paraissaient heureux, et évidemment les exercices de l'heure présente leur plaisaient; on réglait par un coup de cloche les marches et les contre-marches. Dans une des chambres, on avait écrit de la musique sur un tableau noir et les enfants chantaient ces notes, que le maître leur désignait avec une baguette; ils apprenaient de cette manière à lire la musique à première vue. Une classe se composait de filles et de garçons; les premières occupaient les bancs en avant et les garçons ceux en arrière. Quelques enfants de sept ans écrivirent sur leur ardoise sous ma dictée, et leurs yeux brillèrent de contentement lorsque je lus ce qu'ils avaient écrit.

Ce fut à regret que je quittai ce coin arcadien où les riches et les mineurs sont si amicaux. Je ne connais pas d'autre endroit au monde, soit dans un district minier, soit dans une contrée manufacturière, où l'on trouve des sentiments aussi cordiaux entre le maître et ses employés. J'en ai été vivement impressionné, et cette situation fait grand honneur à la noble et riche famille d'Adelswärd. Puissent ses descendants suivre son exemple!

CHAPITRE XXXIII

La province de Smaland. — Une population sobre. — Vexiő. — Stations pauvres. — Gamleby. — Westervik. — Visite au presbytère. — Une occasion de réjouissance. — Un concert de dames. — Oscarshamn. — Kalmar. — Un jour de fête. — Mauvais caractère du peuple. — Grands hêtres et chênes. — Immense variété de champignons. — Triste nourriture aux stations. — Les églises d'Hagby et Voxtorp. — Approche de Blekinge.

A quelques milles à l'est d'Atvidaberg, on entre en Smaland, grande, mais très pauvre province de la Suède. Elle est, en majeure partie, ou stérile ou couverte de marécages, de forêts, et aussi de nombreux lacs ; le principal est l'Asnen, dont les bords sont extrêmement pittoresques. Le peuple y est si frugal, que ce dicton court chez les Suédois : « Mettez un Smalander sur un rocher ou sur la mer, et il s'arrangera de manière à y vivre. »

Cette province a un certain nombre de ports de mer, entre autres Westervik, Oscarshamn, Monsteras et Kalmar. Dans l'intérieur, on ne trouve qu'une ville importante, Vexiő, avec une population de 4,500 habitants. L'endroit est agréablement situé sur les bords d'un lac, et une petite rivière le traverse. Il a une excellente école élémentaire. La cathédrale, construite vers 1300, contient le tombeau de saint Sigfried, l'un des apôtres du Nord. Dans le cimetière, on a élevé

un monument au poète Tegner, qui fut évêque de Vexiő. On voit près de la ville la résidence épiscopale et l'hôpital central. Sur une île du lac sont les ruines du château de Kronoberg. La ville est rattachée par un petit chemin de fer à la ligne principale qui traverse la contrée depuis Malmő, au Sud, jusqu'à Stockholm.

La matinée de mon départ d'Atvidaberg fut claire et fortifiante ; le pays semblait plus beau après la pluie de la veille ; tout paraissait frais, quoique des champs de seigle (céréale qui devient très haute ici), fussent versés. Le voyage me parut d'autant plus agréable que les routes n'étaient pas poudreuses.

Plus loin, une suite de petits lacs court vers la Baltique dans la direction du Sud-Est. A une courte distance du village, un chemin de traverse avec une station postale conduit sur la grand'route, par un charmant pays, jusqu'au village de Gamleby, sur la mer.

Les chemins de traverse augmentent notablement vers le sud et passent souvent dans tant de directions, que le voyageur est indécis pour choisir celui qui doit le conduire à la grand'route. Le paysage devenait plus pittoresque ; les collines rocheuses étaient couvertes d'arbres, les champs en bonne condition sur les rives des lacs, parsemées de petites fermes prospères. A Ofverum, il y a une grande manufacture d'instruments aratoires ; on y fabrique des machines à faucher et à battre, ainsi que des charrues ; le mouvement est donné par une force hydraulique.

L'après-midi était avancée quand j'entrai dans Gamleby. La situation de ce village, à la pointe d'un fiord étroit, est tout à fait pittoresque ; un petit cours d'eau l'arrose, et, sur ses rives, une scierie et deux autres usines travaillent pendant les mois d'été. Il y a un palais de justice construit en pierre et qui sert en partie d'hôtel ; la station y est bonne. Quelques maisons sont peintes en blanc ou en vert clair, mais pour le plus grand nombre elles sont rouges et couvertes de tuiles ; des pots de fleurs en quantité ornent les fenêtres. D'ici, on peut aller à Westervik, soit par terre, soit par eau ; mais, pour prendre la route, il est nécessaire de traverser le fiord. Un petit vapeur chauffe tous les jours entre ces deux places, qu'il quitte tous les matins à six heures et demie. Après une charmante navigation d'une heure et demie, nous abordâmes au quai de Westervik, ville de 6,000 âmes,

possédant deux chantiers de constructions navales et quelques fabriques. Les rues sont pavées de très petits cailloux en mosaïque qui rendent la marche difficile et fatigante à ceux qui ne sont pas accoutumés à ce genre de pavé, à moins qu'ils ne portent des souliers à semelles épaisses. Les maisons sont spacieuses et bien aérées, avec de grandes cours. Si les stations de relais sont mauvaises quant à la nourriture, on est certain de trouver dans les villes des hôtels confortables, où la table est bonne, et cet endroit ne faisait point exception à la règle.



Cathédrale de Vexio, vue du Sud-Ouest.

A Atvidaberg, on avait eu l'obligeance de me donner une lettre d'introduction pour le docteur B..., savant professeur, établi à Westervik, qui fit tout son possible pour rendre mon séjour en cette ville agréable. Le pasteur m'invita à me joindre à une société de gentlemen qu'il avait à dîner, et je fus reçu avec la plus cordiale hospitalité par lui et par sa femme. Il donnait ce banquet en l'honneur des inspecteurs du comité des écoles; trente gentlemen y assistaient et presque tous parlaient le français, l'allemand et l'anglais; cette société d'hommes de bon ton me fut extrêmement agréable. Selon la coutume, lorsque tant de convives sont réunis, nous nous servîmes nous-mêmes et nous nous

assîmes à de petites tables dans des chambres différentes. Le pasteur porta un toast aux examinateurs du comité des écoles et tous échangèrent des saluts avant de boire leur vin. Puis l'hôte eut la bonté de proposer ma santé et me fit un superbe compliment, en disant que j'étais connu en Suède et le bienvenu dans le pays. On servit le café sous les arbres du jardin ; après quoi, nous nous séparâmes. Durant les mois d'été, des musiciens et des compagnies dramatiques parcourent le pays, et, le soir de ce jour, on donnait un concert qui devait commencer à sept heures, dans le bâtiment de l'école supérieure. Les artistes étaient trois dames dont l'une jouait du violon, l'autre du violoncelle et la troisième du piano ; elles étaient excellentes musiciennes et l'une d'elles chantait parfaitement. Il y avait foule et tout Westervik paraissait être venu à ce concert.

De Westervik, la navigation le long du bord est charmante, comme c'est généralement le cas en été sur les eaux tranquilles de la Baltique ; en cette saison, la mer est rarement mauvaise.

Soit par terre, soit par steamer, on peut toucher à Oscarshamn sur une petite baie protégée par de nombreuses îles, ayant une population de 5,500 âmes ; cette ville possède des chantiers de construction, des ateliers pour les machines et une fonderie. Plus au sud est le port de Kalmar, le plus important de Smaland, dont la population monte à environ 10,000 âmes. La situation de la ville est très pittoresque. Les rues sont larges, propres et pavées de cailloux ronds ; les maisons ont généralement deux étages avec de grandes chambres, et, sur le square, on a construit une belle et spacieuse église. Les rues partent du square à angle droit et conduisent dans toutes les parties de la ville et aux anciennes fortifications. Par moments, on rencontre des pompes aux formes bizarres et vieillies, qui fournissent de l'eau au peuple. Les vieux remparts sont l'orgueil de la ville. On a créé sur leur emplacement un jardin en façon de parc ; le vaste terrain a été arrangé avec goût et garni de belles pelouses, de bosquets, de haies ayant 10 pieds de haut, et de marronniers, d'ormes, d'érables, de pommiers, etc., et d'un jardin d'agrément. De cette promenade, on peut voir la Baltique, l'île d'Oland et les navires à l'ancre.

L'ancienne Kalmar, à l'époque païenne, était un grand marché ; elle fut connue ensuite par l'expédition de Sigurd Jorsalafar en Smaland,

appelée *Kalmare Ledung*. Elle a été longtemps la plus grande ville de la Suède méridionale, et, pendant des siècles, on la considéra comme la clef du pays et on la fortifia. Parmi les événements historiques qui ont eu lieu dans ses murs, nous citerons la Diète de 1332, alors que la Scanie, Halland et Blekinge se soumirent à la couronne suédoise; mais on dut payer une somme de 70,000 marcs au duc de Holstein et à d'autres princes, qui tenaient ces provinces en gage pour l'argent prêté au roi de Danemark. En 1397, il y eut une Diète dans laquelle fut conclue ce qu'on appela l'Union de Kalmar. Elle contenait les clauses suivantes : 1° Que les trois royaumes seraient toujours unis et auraient un seul



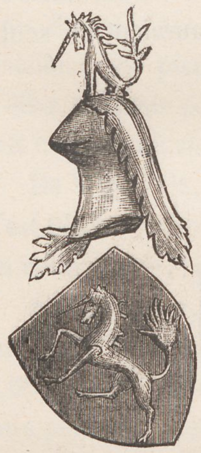
Armoiries de Christian Ier roi de Danemark, Suède et Norvège, pendant l'époque de l'union de Kalmar.

monarque; 2° qu'un nouveau roi pourrait être choisi par les conseils des trois royaumes unis, mais à l'unanimité et non par chaque État séparément; 3° que chaque royaume serait gouverné par ses propres lois et coutumes; en outre plusieurs articles additionnels. Cette convention fut écrite sur parchemin, en duplicatas qui ont été conservés.

Souvent, depuis cette époque, la ville a été exposée aux attaques de l'ennemi. Le vieux château, bâti un peu avant l'an 1200, est encore debout et l'on a mis des années à le restaurer et à lui rendre son aspect original. Le grand objet d'attraction est la chambre à coucher octogone d'Erik XIV, dans une des tours. L'ornementation du plafond et du plancher en marqueterie, et d'autres enjolivements de l'apparte-

ment sont l'œuvre de la propre main du roi. Ce château fut autrefois changé en prison, puis en grenier; on le laissait périr, lorsque le roi Oscar, père du monarque actuel, s'interposa pour faire conserver cet édifice historique; mais, à l'exception des remparts et du château, il ne reste rien pour indiquer l'antiquité de la ville, qui a fortement souffert à la suite d'incendies.

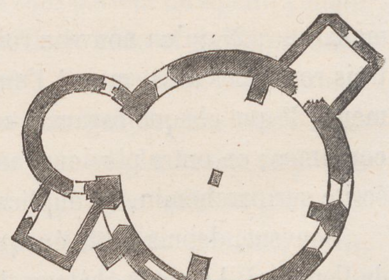
L'union de Kalmar demeura en vigueur de 1389 à 1521, bien qu'interrompue plusieurs fois par des guerres intestines. En 1521 apparut le premier Wasa, et la puissance danoise fut brisée.



Armoiries de la famille Niperby, éteinte.

J'étais à Kalmar le jour de la Saint-Jean, quand toutes les cloches appelaient les fidèles à l'église; l'édifice est grand, mais la congrégation ne fut pas nombreuse et se composait surtout de femmes. La ville avait un air de gala; les citadins portaient leurs habits de fête et se pressaient sur les steamers allant en Oland, pour y passer la journée. Des filles de bonne mine et actives conduisaient les passagers dans leurs bateaux d'un endroit à l'autre, ce qui leur procura une bonne recette. Sur cette partie de la côte, la danse de la Saint-Jean est assez souvent troublée par des scènes d'ivrognerie, et le festival de l'arbre de Mai finit parfois par une rixe générale. J'assistai à une de ces scènes et je ne pus m'empêcher de frémir à ce spectacle de férocité, où l'on fit usage du couteau.

Les gens des environs de Kalmar peuvent compter parmi les plus querelleurs de la Suède, et, avec ceux de Blekinge, ils sont connus pour leur tempérament bouillant. Naguère encore, les femmes de cette dernière province avaient coutume, lorsqu'elles se rendaient à ces danses, d'emporter du linge, pour le cas où leurs maris ou leurs frères seraient blessés; il arrive assez souvent que quelques-uns sont tués, surtout dans les villes frontières. Ils se battent



Plan de l'église de Hagby.

au couteau ; ils ôtent leurs habits et bouclent leur ceinture ; puis, tenant leur arme de la main droite, ils s'efforcent de saisir le poignet de leur adversaire qui tient le couteau et de se tuer l'un l'autre.

Parmi les grands chemins qui partent de Kalmar, celui qui suit parallèlement les rives de la Baltique vers le sud est charmant et passe au milieu de la partie la plus romantique du Småland. Pendant 30 ou 40 milles, il offre un panorama toujours changeant et des étendues de pays ravissantes. Aspects de la mer et des rivages d'Oland avec ses moulins à vent ; grands vieux hêtres (*Fagus sylvatica*) et chênes aux branches qui s'étendent au loin, tel est le tableau qui vient charmer les yeux. Les hêtres étaient les plus beaux que j'eusse jamais vus ; ils ne commencent à faire leur apparition que sur la côte, à 30 milles environ au nord de Kalmar.

La grande variété de champignons que l'on trouve dans les forêts est surprenante ; on en a compté jusqu'à deux mille espèces. De ces espèces, plusieurs centaines sont non seulement nourrissantes, mais encore ont un goût exquis ; dans ces dernières années, l'usage s'en est généralisé. Ils abondent le plus dans les forêts septentrionales, spécialement durant l'automne ; quoiqu'elle semble incroyable, cette date est fournie par l'éminent botaniste, le professeur Andersson, de l'Académie royale des sciences de Suède.

Les stations sont pauvres et la nourriture me rappela ce proverbe suédois, qui dit que l'on dîne très bien aux stations du Småland quand on a avec soi un bon renfort de victuailles. On peut appliquer tout aussi justement qu'au Småland ce proverbe à maintes provinces ; car, en règle générale, excepté dans les villes et dans les grands villages, la nourriture est de la sorte la plus commune. N'ayant point de sac à victuailles et préférant vivre pauvrement plutôt que d'en emporter un, je me contentais d'œufs, d'un morceau de porc froid et de café ; quant à du pain frais, il n'y fallait pas songer. Auprès d'une des stations, une cloche était suspendue à un châssis en bois au-dessus duquel on avait posé une croix ; tout à côté était le tribunal, entouré d'un beau jardin ; il y avait aussi une petite prison, mais en ce moment elle était vide.

A environ 9 milles au sud de Kalmar, près de la route, on voit l'étrange et intéressante église de Hagby, et, un peu plus loin, celle de

Voxtorp. Elles sont très vieilles. On croit que les parties du milieu, ou tours circulaires, ont été des temples païens transformés en églises après l'introduction du christianisme. Les meurtrières dans les murs servaient sans doute pour lancer des flèches contre les ennemis. L'église de Solna, près Stockholm, est du même style et de la même période d'architecture ; sa tour a été construite avec d'énormes blocs erratiques. Les plus anciennes églises de la Suède furent à peu près toutes de la même forme ; comme dans les temples païens, le prêtre se tenait au milieu et les assistants autour de lui ; de même pour leur *lagman* (lawman, juge) ; le peuple faisait cercle autour de lui et il lisait la loi. Les cimetières aussi étaient ronds, et on plaçait généralement en cercle les pierres entourant les tombes et les monticules. Quand on disait la messe, le peuple venait à l'église de distances éloignées ; des commerçants y arrivaient également avec l'intention de vendre leurs marchandises ; ils dressaient leurs baraques à l'extérieur du mur que l'on appelait mur des baraques. Il existe encore une de ces églises de forme circulaire à Dimbo, en Westergőtland ; mais les fondations et les débris restant des autres prouvent qu'elles furent communes autrefois.

A 20 milles au sud de Kalmar, est le domaine de Vắrnanăi, anciennement le siège d'un Iarl ; plus tard, il appartint à Gustave Wasa et ensuite à Axel Oxenstiern, chancelier de Gustave-Adolphe ; aujourd'hui, c'est la famille de Mannerskantz qui le possède. Une belle avenue d'arbres de 2 milles de long, conduit à la mer. En sortant d'une épaisse forêt de pins et de sapins, nous émergeâmes dans une contrée pittoresque, et, après avoir fait quelques milles, nous entrâmes dans le hameau de Soderakra. En approchant de Blekinge, le sol devient plus pauvre et plus sablonneux ; les blocs erratiques sont nombreux et les beaux arbres commencent à disparaître.

CHAPITRE XXXIV

L'île d'Oland. — L'église d'Alböke. — Restes d'anciens temps. — Le village de Borgholm. — Ruines imposantes du château de Borgholm. — Karl Gustave. — La ferme de la Reine. — La fière Karine. — Célébration de l'arrivée du printemps. — Chant de bienvenue du printemps.

A une faible distance de la côte suédoise, près de la province du Småland, il est une île appelé Oland, d'environ 80 milles de long sur 6 ou 10 de large, qui forme un beau détroit avec la terre ferme. Une crête de montagnes, aux talus boisés, court le long de son rivage occidental, et, sur les sommets, on voit de nombreux moulins à vent qui ajoutent au pittoresque de la scène. Comme l'île, la crête est formée de pierre calcaire, et, au sud, elle repose sur une couche de schiste d'alun silurien. Souvent le calcaire rouge vient à la surface et, en ce cas, le sol est stérile. Outre l'approvisionnement domestique pour une population de 40,000 habitants, l'île exporte annuellement de 300 à 350,000 boisseaux de grain, principalement du blé; elle est riche en pommes, poires, etc., et offre de bons terrains de chasse; elle exporte aussi de la chaux et des pierres calcaires. Autrefois, elle était célèbre pour l'élevage des poneys, race éteinte aujourd'hui, plus petite que celle du Shetland; c'était le rendez-vous de chasse favori du roi de Suède, Charles-Gustave. Il reste bien peu des forêts de chênes si superbes dans le

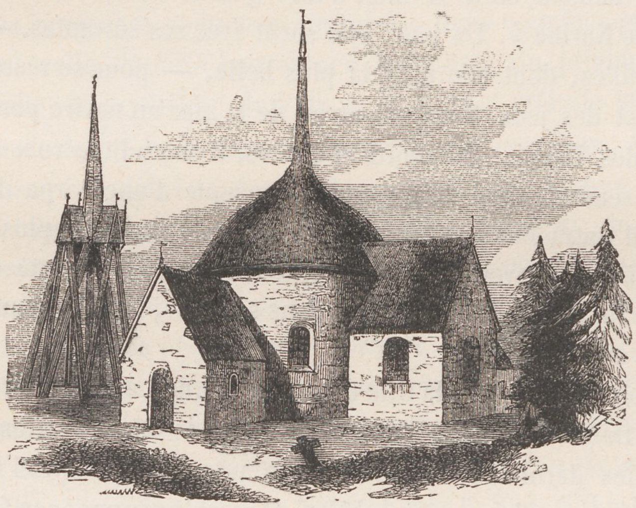
temps. Quelques-unes de ses églises sont fort anciennes et de la forme appelée *klőfsadels* (forme de selle). Celle d'Albőke en est une. Un passage par le toit relie les deux tours dans l'une desquelles il y a des chambres avec le foyer primitif, c'est-à-dire sans cheminée pour laisser échapper la fumée. Dans les anciens temps catholiques, lorsque l'église possédait d'immenses étendues de terre, Oland appartenait aux couvents de Vadstena et d'Alvastra.

L'île est riche en antiquités. Plusieurs formes de navires sculptés dans la pierre sont des modèles de vaisseaux des Vikings, ou peut-être d'habitants plus anciens; on y trouve aussi beaucoup de tombes et une foule d'objets précieux contenant des ornements en bronze et en or de la période romaine.

On rencontre des ruines d'anciens châteaux, dont les plus remarquables sont celles d'Ismanstorp. Il est certain que les Vikings ont habité l'île.

Le village de Borgholm, avec son port renfermant une population de huit cent âmes, est la localité la plus importante de l'île d'Oland. Lorsque nous fûmes entrés dans le port, nous allâmes nous amarrer le long d'une jetée qui sert aussi de brise-lames. Il n'y avait là aucun navire; le lieu était tranquille et quelques personnes seulement arpentaient les larges rues, où poussait l'herbe. La vieille église s'élevait au-dessus des bâtiments environnants. Les maisons me parurent confortables; de loin en loin, une dame ou une demoiselle mettait la tête à la fenêtre pour voir quels étaient ces étrangers. Près du village, sur le bord d'une crête couverte d'arbrisseaux et descendant brusquement jusqu'à la mer, s'élèvent les ruines du château de Borgholm. La cour, carrée, est flanquée de sombres murs percés de nombreuses fenêtres jusqu'au troisième étage, encore intact; mais ses chambres n'ont plus de toit. C'est une triste image du passé. Cette grande place résonnait autrefois des bruits de la vie; des hommes puissants et de belles femmes demeuraient alors dans ses maisons aujourd'hui désertes et croulantes. Ces ruines consistent en deux parties distinctes. Le vieux château est cité dès 1280, et ses fondations existent encore. Vers l'année 1212, il était occupé par le duc Waldemar de Suède et son épouse, Ingeborg de Norvège, fille du roi Erik (qui haïssait les prêtres), lequel épousa Isabelle,

sœur du héros écossais Robert Bruce. Le château actuel fut construit par le roi Johan, qui régna de 1568 à 1592. Les Danois l'assiégèrent et le prirent plusieurs fois, la dernière en 1612, et sa possession a été souvent l'objet de luttes entre la Suède et le Danemark. Sur les murs et les fenêtres, croissent des arbres qui donnent à cette majestueuse masse de pierres un aspect de désolation et de silence, rompu seulement par les croassements des corbeaux qui



Église de Voxtorp et son beffroi.

y nichent. D'en haut, la vue est belle, et le jour splendide rendait les ruines moins lugubres.

Entre le village et le château, on rencontre la ferme de la Reine. C'est une combinaison de jardin et de parc ; les haies sont formées d'arbres si bien entrelacés, qu'ils ressemblent à des murs. Des oiseaux se cachent dans leur épais feuillage, spécialement des rossignols ; on en voyait dans tous les buissons, et, au crépuscule, ils remplissaient l'air de leurs mélodies.

Borgholm fut la résidence favorite de Charles-Gustave, fils aîné de Johan-Casimir, duc de Deux-Ponts et de Catherine, fille de Charles IX. Il demeura quelque temps fiancé à sa cousine Christine, la fille unique de Gustave-Adolphe ; et, quand elle eut renoncé à toute idée de mariage, elle le choisit pour son successeur au trône. Avant son avènement, il

passait la majeure partie de son temps dans ce château, qui, pendant sa résidence, atteignit au pinacle de sa gloire. Charles-Gustave aimait Oland, fournie alors de forêts de chênes où s'abritaient des daims, et, lors de son couronnement, on servit de l'ale d'Oland comme salut à son île bien-aimée.

Une ancienne ballade vit encore dans la mémoire des gens du voisinage d'Ismanstorp et de Langlőte. Il y demeurait autrefois un homme fameux dont la fille, d'une grande beauté, était surnommée « la fière Karine ». Un jour, elle sortit avec ses suivantes, — quatorze jeunes filles, dont elle était la plus belle, — pour se récréer par des chants et des jeux. Soudain, arriva de la mer un navire portant un fils du roi des Danois. En abordant à terre, il entendit la voix de Karine, qui lui sembla aussi douce que la musique d'une harpe d'or; mais, quand il entra dans le bosquet, sa beauté l'enchanta plus encore. Il l'invita à boire avec lui (manière de faire sa cour à cette époque) et gagna son amour. Il la prit alors dans ses bras, l'emporta sur son bord et partit avec elle.

La fière Karine était la fille du jarl Asbiőrn et épousa Harald, fils du roi de Danemark, Sven Estridson, neveu de Canut le Grand. Harald, malgré les dernières volontés de son père, et guidé par l'astuce et la puissance de son beau-père Asbiőrn, chassa du royaume son frère Canut, qui s'enfuit à la cour de Hallstan, roi de Suède, où il demeura jusqu'à la mort d'Harold, en 1080. Canut avait beaucoup d'amis en Suède et en Scanie, mais n'était pas aimé des Danois. Quand il parvint au trône de Danemark, il soutint le christianisme par tous les moyens en son pouvoir ; cependant, la puissance séculière et la distinction qu'il accorda au clergé en l'appelant dans ses conseils, de préférence aux jarls et autres hommes de haut rang, suscitèrent contre lui l'inimitié des plus influents personnages de son royaume. Toutefois, cette préférence ne lui aurait pas causé d'ennuis, car le peuple en général était d'avis que les serviteurs de Dieu et ceux qui prenaient soin des âmes devaient, dans les matières profanes, être traités avec plus d'égards que les serviteurs du roi, qui n'avaient que la charge des affaires temporelles du pays; mais lorsqu'il imposa des dîmes et qu'il les fit toucher avec une grande sévérité, les paysans se soulevèrent et la rébellion fut bientôt en pleine furie. Le roi se retira à Odenső, où se rendit le jarl

Asbiőrn, qui l'assura de son amitié. Canut, ne se méfiant pas de lui, consentit à ce qu'Asbiőrn allât trouver les rebelles et demandât la paix; mais, dès qu'il les eût rejoints, il leur conseilla d'attaquer le roi, qui n'avait avec lui que peu de forces, ce qu'ils firent. Asbiőrn se mit à leur tête, et, arrivé jusqu'au roi, qui était en prières devant l'autel dans l'église Saint-Alban, il le tua. Asbiőrn était roux; depuis lors, les cheveux roux sont considérés dans le Nord comme indices d'une âme traîtresse.

Une des anciennes coutumes conservées dans certaines parties de la Suède est celle de faire bon accueil à l'arrivée du printemps. On appelle veille de la messe de Valborg le soir qui précède le premier jour de mai. Avant même que l'obscurité soit complète, on voit, dans beaucoup de districts, les jeunes garçons des fermes voisines occupés à réunir du combustible pour faire des feux de joie et l'empiler sur le sommet de la colline voisine la plus haute; généralement, chaque hameau a son feu de joie séparé, et ils luttent à l'envi entre eux à qui aura le plus brillant; souvent, d'une éminence, on peut voir à la fois vingt ou trente de ces masses embrasées et flamboyantes. Les vieillards restent chez eux et portent une attention spéciale sur le nombre des feux; ils remarquent si ce nombre est pair ou impair ; si les étincelles s'envolent vers le Nord ou vers le Sud. S'il est impair, avec un vent du Nord, le printemps sera froid ; avec un vent du Sud, il sera chaud. Quand les flammes s'élèvent au plus haut, les jeunes gens et les jeunes filles dansent en rond à l'entour; ils dansent aussi la *Stăng Polska*, qui varie selon les différentes provinces et qu'ils aiment beaucoup; ils l'accompagnent de ce chant:

Nous sommes sortis la veille de la messe de Valborg
Pour aller à la danse;
Nous sommes venus sur la plus haute montagne,
Oh hey! soyons joyeux.
J'ai joué la veille de la messe de Valborg,
Tralle ralle ralle rej;
Je suis sorti avec mon chapeau et mes gants,
Hey tralle ralle ralle rej.
Hey, que la danse est gaie!
Soyons joyeux, nous comme les autres,

Joignons-nous tous en rond,
Et dansons alentour;
Le feu brûle sur le rocher,
Hey! qu'il fait bon danser!

Une autre coutume printanière est encore observée dans le Sud, bien qu'elle tende à disparaître. Les jeunes hommes des hameaux se rassemblent la veille de la messe de Valborg vers la brune, et font le tour des fermes en portant des ramilles de bouleau dont les feuilles viennent de s'ouvrir ; puis ils entonnent la chanson de Mai devant toutes les portes ; s'ils sont bien reçus, ils mettent les ramilles sur le porche. Ils apportent aussi des paniers, dans lesquels ils mettent les cadeaux qu'on leur fait et qui consistent surtout en œufs, que l'on utilise à la fête qui a lieu le dimanche de la Pentecôte, lorsque, entre les jeux et les danses, on sert des crêpes et autres friandises.

Voici le chant de Mai :

Bonsoir, si vous êtes chez vous;
Mai est le bienvenu!
Excusez-nous si nous vous réveillons.
L'été est doux pour les jeunes gens.

Nous arrivons maintenant à votre ferme,
Mai est le bienvenu!
Et nous vous demandons si vous voulez que nous chantions.
L'été est doux pour les jeunes gens.

Maintenant nous apportons Mai dans le hameau,
Mai est le bienvenu!
Et nous le louons par des chants nouveaux.
L'été est doux pour les jeunes gens.

Le doux chant de la petite alouette,
Mai est le bienvenu!
S'élève jusqu'aux cieux avec la chanson de Mai.
Soyez heureux d'un si doux été.

Car la contrainte de l'hiver a quitté la terre,
Mai est le bienvenu!
Les feuilles et l'herbe deviennent vertes.
Soyez heureux d'un si doux été.

Bienvenu soit le mois de Mai,
Mai est le bienvenu !
Dieu bénisse ce bon été !
Soyez heureux d'un si doux été.

Qu'il nous donne une année d'abondance,
Mai est le bienvenu !
Qu'il garde nos maisons et nos fermes.
Soyez heureux d'un si doux été.

Le houblon s'accroche aux perches,
Mai est le bienvenu !
Et l'absinthe amère pousse dans les prés.
Soyez heureux d'un si doux été.

Qu'il donne du lait doux et du fromage,
Mai est le bienvenu !
Du sarrazin aussi pour de la farine.
Soyez heureux d'un si doux été.

Qu'il donne de la cire et du miel aux abeilles,
Mai est le bienvenu !
Pour la guérison, la nourriture, les chandelles et l'hydromel.
Soyez heureux d'un si doux été.

Que la poule ponde des œufs sur les assiettes,
Mai est le bienvenu !
Pour des crêpes et des galettes.
Soyez heureux d'un si doux été.

Nous plaçons maintenant les brindilles sur le porche,
Mai est le bienvenu !
Afin que vous puissiez les voir demain au jour.
Soyez heureux d'un si doux été.

Bonne nuit et merci à vous !
Mai est le bienvenu !
Car le cadeau a été très bon.
Soyez heureux d'un si doux été.

Lorsque le chant n'éveille pas l'attention de ceux auxquels il s'adresse, on chante pour finir le verset suivant :

Reste donc couché, toi, bœuf paresseux,
Et puissent les corbeaux et les corneilles te réveiller !

Ce festival est un reste du paganisme des Scandinaves. En ces jours d'obscurité, on avait coutume de sacrifier des enfants au sommet d'un stendősar, ou cromlech, et le peuple dansait jusqu'au lever du soleil.

CHAPITRE XXXV

La province de Blekinge. — Ouverture des barrières. — Amour pour les fleurs. — Cottages propres. — Horreur du parjure. — Femmes travaillant dans les champs. — La coutume des fiançailles. — Une heureuse population. — La danse des elfes. — Une belle vision. — A propos des elfes. — Une charmante nuit. — Le bal des arbres. — Une heureuse jeune fille. — Chansons. — Karlskrona. — La flotte suédoise. — La rivière de Nettraby.

Du Smaland, j'entrai dans la province de Blekinge, l'une des plus pittoresques de la Suède, célèbre dans tout le pays pour la beauté de ses femmes. Ses paysages sont extrêmement diversifiés; ici, le sol est stérile et pierreux; là, le pays devient fertile et offre un tableau rural de toute beauté. Quoique la province n'ait pas plus de 70 milles en longueur et environ 35 milles dans sa plus grande largeur, plus de trois cents lacs sont éparpillés à sa surface. Des bois et des bosquets d'une croissance exubérante charment l'œil de tous côtés; des chênes immenses, étendant leurs branches gigantesques et que l'on déclare les plus grands de la Suède comme les plus beaux de l'Europe, de magnifiques hêtres, excitent l'étonnement de l'étranger.

La côte fait un coude brusque en courant de l'Est à l'Ouest, et ses rivages sont dentelés de nombreuses haies bordées d'arbres superbes, qui poussent même jusqu'au bord de la mer. Çà et là se présentent des hameaux ou des fermes dont les maisons sont peintes en rouge et couvertes de tuiles ou de chaume.

Dans quelques districts, les fermes sont grandes; souvent les routes qui conduisent à des villes sont bordées d'arbres, et les champs protégés par des murs de pierre; d'autres sont défendus par un fossé au lieu de l'être par une clôture. De loin en loin, sur une colline de granit fruste ou sur un charmant endroit, se dresse un moulin à vent dont les ailes se meuvent vivement pour moudre le grain. La maison du meunier est toujours près de là, et généralement un chien fidèle veille pendant que les fermiers et leurs chariots attendent leur mouture.



Ouverture de la barrière.

Ici, comme en Dalécarlie et autres endroits, les routes sont souvent fermées par une barrière pour empêcher le bétail de s'égarer et les enfants épient les voyageurs. Dès qu'il s'en présente un, c'est à qui ouvrira la barrière le premier pour toucher les quelques sols qu'il espère recevoir.

Je ne crois pas qu'il y ait une province où l'amour pour les fleurs soit poussé plus loin qu'en Blekinge. En été, le jardin qui entoure même la plus pauvre maison resplendit de leurs couleurs éclatantes, et à presque toutes les fenêtres, à travers des rideaux de mousseline aussi blancs que la neige, on voit un déploiement de plantes chargées de fleurs. Lorsqu'on donne une de ces fleurs à un ami, on croit lui faire une grande politesse. Le plus pauvre des habitants sait égayer sa chambre avec les largesses de la nature. On élève sous des châssis de verre des rejets ou

des boutures, et, quand ils sont assez forts, on les transplante avec soin.

Par un des derniers jours de juin, j'avais pris la route qui longe les bords de la Baltique sur le côté oriental de la province. Mon cheval avançait lentement, car il faisait chaud ; les fleurs des champs laissaient tomber leur tête alanguie sous les rayons brûlants du soleil. Les coquelicots déployaient leurs teintes purpurines au milieu des champs de blé et de seigle ondulant sous les caresses du zéphyr ; le bluet y mêlait sa belle couleur d'azur. L'odeur balsamique des trèfles rouges et blancs parfumait l'atmosphère ; les fermes apparaissaient disséminées de toutes parts ; des chevaux et des vaches gardés par des enfants paissaient dans les champs. De temps en temps, je rencontrais des chariots traînés par deux bœufs, ou une longue kărra se dirigeant vers une ferme ou un hameau.

Presque tous les cottages, même les plus humbles, sont propres, car les paysans de la Suède centrale et méridionale tiennent à la propreté ; la blancheur des planchers appelle l'attention de l'étranger. Tous les objets sont rangés à leur place attitrée, et, en été, des fleurs des champs baignent dans des coupes et offrent un délicieux coup d'œil. De vieilles matrones et de belles jeunes filles tissent, filent, tricotent ou causent ; des enfants, tête et pieds nus, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, jouent autour de leur modeste foyer ; leurs joues rosées et leurs visages heureux prouvent bien que la richesse n'est pas essentielle pour que l'on ait la santé et le contentement. Tout en avançant, j'aperçus une femme qui posait sur une pierre un morceau du pain qu'elle mangeait ; jamais le Suédois ou le Norvégien ne jette de pain ; quand il est en route et que sa faim est apaisée, il a soin de mettre le morceau qui lui reste sur une place où le piéton qui passera le verra et le mangera s'il a faim. Ils considèrent comme un péché de laisser perdre ce que Dieu donne. J'ai vu des personnes ramasser un morceau de pain tombé et le baiser. Plus loin, je rencontrai un gars de vingt-deux ans, bien découplé, à la face épanouie, revenant du presbytère et tenant en main un papier qu'il me montra avec orgueil.

Lorsqu'un Suédois, homme ou femme, quitte son village ou sa ville natale pour se rendre dans une autre partie du pays, la loi l'oblige à avoir un certificat de moralité que délivre le pasteur de sa paroisse.

Ce document contient son nom tel qu'il est inscrit sur le registre de l'église paroissiale, sa profession, la date de sa naissance; s'il est marié ou célibataire, s'il est vacciné, s'il sait lire et écrire. Il y a trois degrés ou classes en éducation, et la classe à laquelle appartient chacun est indiquée dans le certificat, de même aussi ses connaissances en religion; on mentionne également si l'individu a suivi la *husförhör*, réunion dans laquelle tous les gens d'une paroisse sont examinés en écriture sainte par le pasteur une fois par an; s'il est confirmé ou non, s'il a assisté à la communion, et la moralité générale de son caractère. On relate aussi s'il a été en prison, et même s'il est enfant naturel.

Parmi les coutumes des Suédois prouvant leur horreur pour le parjure, il convient de compter le *vårjemlased*, ou « serment de défense ». Quand le témoignage porté contre un accusé est insuffisant pour convaincre de sa culpabilité, bien qu'on ait une forte présomption pour y croire, le juge lui donne un moyen de se justifier par le serment. Mais, avant de le lui faire prêter, on l'envoie au pasteur, qui l'instruit solennellement sur la nature et la responsabilité d'un serment ; puis il lui donne un certificat constatant qu'il a reçu à cet égard les instructions voulues, certificat qu'il doit produire au tribunal avant de jurer. On ne peut recourir à cette mesure que dans le cas où il n'y a qu'un témoin, ou lorsqu'un témoin est indigne de confiance, ou bien quand les témoins se contredisent l'un l'autre.

Beaucoup de femmes travaillaient dans les champs à sarcler les pommes de terre, les betteraves, les navets et les carottes. Les prairies venaient d'être fauchées et les senteurs du foin fraîchement coupé embaumaient l'air. Les jeunes filles sont de superbes spécimens de leur sexe, de véritables incarnations de santé et de force ; elles ont ce teint exquis des Suédoises que j'ai déjà décrit, et, chose étrange, il n'est pas brûlé par le soleil. A cause de la chaleur, elles ne portent que leur chemise en toile blanche, retenue par une écharpe nouée autour de la taille et une originale coiffure rouge. Leurs jambes nues sont aussi blanches que le lait; elles se meuvent gracieusement, inconscientes de leur accoutrement bizarre, lorsqu'elles ramassent le foin.

Une troupe allègre de demoiselles et de garçons, dans leurs habits de gala, se rendait à une ferme voisine où devait avoir lieu une fête de fiançailles. En Scandinavie, on célèbre les fiançailles par des réjouis-

sances. Dans les districts ruraux, le couple engagé va au-devant de l'ecclésiastique, qui, en présence des familles respectives, dit: « Devant Dieu l'Omniscient et ces témoins, je te demande si tu veux l'épouser ? » Après leur réponse affirmative, les deux jeunes gens échangent leurs bagues qu'ils porteront désormais à l'annulaire de la main gauche. La coutume d'aller au-devant du pasteur se perd. Dans les villes, parmi les classes bien élevées, lorsque les fiancés se sont engagés l'un envers l'autre, ils écrivent leurs noms sur une seule carte de visite qu'ils envoient à toutes leurs connaissances comme avis de fiançailles; on l'annonce aussi dans les journaux. Quand l'engagement est ainsi publié, la jeune personne peut sortir seule avec son fiancé et souvent on les voit ensemble, sans leurs familles, dans les bals ou autres lieux d'amusement. Cependant, même en Scandinavie, on rompt quelquefois un engagement. Jamais on ne donne qu'une bague en or tout unie, même chez les plus riches. Le cadeau de noces est de semblable caractère. Quand une femme est de famille riche, elle porte trois bagues comme marques de distinction ; il en est qui s'en montrent très fières ; malgré cela, cette mode tombe en désuétude. Ce n'est qu'à la campagne que les noces sont intéressantes ; car, dans les villes, la cérémonie est la même que dans les autres pays.

Les après-midi du dimanche, dans tout hameau, des groupes de paysans, — rudes travailleurs pendant la semaine, — s'amusent tranquillement sur l'herbe sous les arbres; des violons jouent et ils dansent, revêtus de leurs plus beaux atours. Je ne crois pas avoir rencontré dans aucun pays une population plus contente et plus heureuse.

Un soir, après le coucher du soleil, la singulière condensation de vapeur que les paysans appellent *elfdans* — danse des elfes — brume légère n'ayant pas la lourdeur du brouillard, mais blanche et transparente, était suspendue au-dessus de la plaine, formant une sorte de voile à travers lequel les prairies, les champs et les bocages prenaient des contours fantastiques. C'était comme un nuage féerique, faisant de tout le paysage une scène parfaitement séduisante. Les gens qui travaillaient dans les champs m'apparaissaient comme des fantômes et, quoiqu'ils fussent près de moi, ils me semblaient très loin. Le voile blanc formait comme une strate de 10 à 12 pieds de haut suspendue en l'air et s'épaississait graduellement vers le sol. Dans une nou-

velle phase du phénomène, il me sembla que des fées voulaient m'empêcher d'avancer; elles formaient des groupes de blondes jeunes filles en partie estompées par la brume; je ne voyais que leurs têtes et leurs épaules vaporeuses; leurs corps étaient complètement cachés par l'épaisseur de la couche inférieure. Je m'écriai : « Êtes-vous les filles de



Jeune fille de Blekinge rassemblant le foin.

Blekinge si renommées en Suède pour leur beauté, ou êtes-vous leurs esprits? » Mon cheval s'arrêta et je repris : « Belles jeunes filles ! êtes-vous les valkyries scandinaves qui voyagent à travers les airs, ou leurs esprits volant devant moi? » Mais nulle réponse ne m'arriva. Leurs têtes se rapprochaient de plus en plus, quand soudain, de l'autre côté de la route, je vis s'avancer d'autres formes. Je me figurais être dans un monde idéal; j'aurais pu m'imaginer que je planais dans l'espace, entouré d'êtres incorporels.

On est sujet souvent à de semblables visions en été dans quelques



La danse des elfes.

districts de la Suède. Ce phénomène est causé par le contact subit de l'air froid avec la surface chaude de la terre, et la sécheresse de l'atmosphère occasionne la transparence. Une douce brise se fit sentir et la vapeur prit mille formes fantastiques, qui, par moments, représentaient des figures humaines et la « danse des elfes » commença. Dans les anciens temps, le peuple disait que cette danse avait toujours lieu aux endroits où de bonnes âmes avaient été enterrées et où leurs esprits demeuraient.

Les elfes étaient des êtres aimables, amis et assistants des dieux. Ils se divisaient en deux classes : les légers ou véritables elfes qui demeuraient au-dessus de la terre, dans *Alfheim* (demeure des elfes), et qui étaient plus beaux que le soleil ; et les elfes ténébreux ou nains, plus noirs que la poix, qui vivaient sous terre, sous les pierres ou dans des cavernes. On tenait les premiers en si grande estime, qu'on leur faisait des offrandes comme aux dieux. Les nains ne pouvant supporter la lumière, se tenaient pendant le jour cachés dans leurs grottes ; personne ne faisait comme eux des armes et des ornements, car ils étaient les meilleurs forgerons du monde et ils travaillaient sans cesse pour les divinités. Ces esprits, dont le nom dérive des belles rivières claires, sont les forces de la nature qui opèrent pour le bien de l'humanité, soit au-dessus de la terre, soit dessous, — dans la vie des plantes qu'ils font pousser sur les plaines fertiles ou dans les précieux trésors des mines. Cependant, il est naturel que les beaux elfes aux ailes légères se tiennent plus près de l'empire des dieux que les nains laids, difformes et grossiers ; les contes populaires ont aussi conservé la distinction entre eux.

Les elfes sont bien connus sous les noms d'*Ellefolk* ou *Elfvefolk* (le peuple des elfes), petits êtres qui habitent les monticules. L'elfe féminin est extrêmement beau ; il est blanc comme un lys ; sa voix a un timbre argentin et nul ne peut résisterà ses charmes. Parfois, avec un rayon de soleil, il se glisse dans une maison, mais il peut disparaître aussitôt ; il ne faut pas s'y fier ; — souvent il embrase d'amour l'âme d'un jeune homme, et, s'il tente de l'embrasser, il ne saisit qu'une chose informe ou un arbre. On doit bien se garder de dormir sur un monticule d'elfes ; mais heureux celui qui est assez privilégié pour les entendre et les voir jouer de la harpe et chanter pendant une nuit d'été,

danser au clair de la lune, et, comme des cygnes, folâtrer en se baignant dans l'eau.

Les nains des Sagas étaient petits et mal faits; ils aimaient à tromper les hommes et à leur dérober leurs objets les plus chers. Cependant ils faisaient preuve de gratitude, et quand leurs femmes, en mal d'enfant, demandaient l'aide de leurs sœurs terrestres, ils donnaient souvent de grands trésors à ces dernières; car, dans leurs cavernes, ils possédaient d'immenses richesses. La veille de Noël, les pierres qui ferment l'ouverture de leurs demeures se levaient, et, comme par magie, on voyait leurs somptueux foyers soutenus par quatre colonnes brillantes; il fallait éviter d'y entrer, car il aurait été très diffficile d'en sortir. C'étaient surtout les jeunes filles qu'ils désiraient, et l'on appelait « captures de montagne » celles qu'ils avaient séduites.

Peu à peu le crépuscule devint plus faible; mais, au loin, vers le Nord, le pâle éclat du soleil brilla comme la lumière d'un jour qui s'éteint dans le ciel. La nuit était si belle que je continuai mon voyage. Les trembles disséminés çà et là dans les bocages semblaient se livrer à la joie; leurs feuilles frissonnaient et dansaient comme de joyeuses filles quand la brise venant des collines les touchait et les baisait dans son trajet vers le lac adjacent. C'était le bal des arbres; la voûte azurée du ciel leur servait de salle de banquet; des milliers d'étoiles les éclairaient; le murmure du vent dans les branches était leur musique; les fleurs sauvages des prairies leurs spectatrices, et le calme de la nuit présidait à leurs ébats.

Les faibles contours d'un vieux manoir se dressaient au loin comme un castel fantastique, et les chênes plus rapprochés apparaissaient comme les témoins silencieux du passé et du présent. Le bal des arbres tirait à sa fin; les lumières disparurent graduellement et le frémissement des feuilles devint de plus en plus faible; le vent s'éteignit avec la nuit expirante. L'obscurité se fondit lentement dans l'aube matinale et les oiseaux commencèrent à chanter pour annoncer l'approche du jour; alors les nuages prirent une teinte vermeille qui se refléta dans le lac; les fleurs relevèrent leur tête rafraîchie. L'astre immense se leva plein de majesté et de gloire sur les montagnes, et, au soleil levant, les gouttes de rosée étincelèrent comme des pierres précieuses. Un à un les cultivateurs apparurent dans les sillons; les chants des garçons

et des filles, le bourdonnement des insectes, le bavardage des oiseaux, le mugissement des vaches et le hennissement des chevaux se mêlèrent dans un indéfinissable concert. Un autre matin était venu et la nature reprenait une nouvelle vie, telle qu'on ne la voit qu'au Nord.

En approchant d'une charmante petite maison égayée par un jardin plein de fleurs, je m'arrêtai en entendant une voix douce, fraîche et claire ; j'assistai silencieux et invisible au travail matinal d'une belle jeune fille. J'écoutai avec ravissement ses chansons que je vais reproduire :

Quand j'avais quatorze ans,
J'étais une fillette insouciante et joyeuse ;
Je ne connaissais pas le malheur,
Et n'en avais jamais entendu parler.
Tra la la la !

Lorsque j'eus mes dix-sept ans,
Le soleil brillait, le coucou chantait, et c'était le printemps ;
Tout me semblait beau, la terre verte, le ciel bleu,
Mais pourtant il me manquait quelque chose.
Tra la la la !

Maintenant, ce n'est plus comme c'était :
Quelquefois je suis triste, quelquefois je suis gaie,
Quelquefois je suis blanche, quelquefois je suis rouge,
Et je ne désire ni vivre ni mourir.
Tra la la la !

Ce chant fut suivi d'une autre vieille chanson populaire, pleine de sentiment :

LA QUESTION DE LA FIANCÉE

M'aimes-tu pour ma beauté ?
Alors ne m'aime pas !
Aime le soleil ! vois,
Il brille dans le bleu doré du ciel.

M'aimes-tu pour ma jeunesse ?
Alors ne m'aime pas !
Aime le printemps ! Il est rempli
De fraîches roses. Les miennes vont bientôt se flétrir.

M'aimes-tu pour mes trésors?
Alors ne m'aime pas!
Aime la reine de la mer! Perles, or,
Forêts de corail, elle t'offre tout cela.

M'aimes-tu de pur amour?
Oh! alors aime-moi!
J'ai de l'amour. Il a été longtemps fidèle
Et sera éternellement tien.

Elle avait à peine fini cette chanson, qu'elle commença un autre refrain populaire de la Suède méridionale :

LITEN KARIN (PETITE KARIN)

La petite Karin servait
Dans la ferme du jeune roi;
Elle brillait comme une étoile
Parmi les aimables filles.

Elle brillait comme une étoile
Au milieu des jeunes vierges.
Et le jeune roi
Parla ainsi à la petite Karin :

« Écoute-moi, petite Karin!
Dis, veux-tu être à moi?
Mon cheval gris et sa selle d'or
Je te les donnerai!

« — Ton cheval gris et sa selle d'or
Ne me conviennent pas.
Donne-les à ta jeune reine
Et laisse-moi mon honneur!

« — Écoute-moi, petite Karin!
Dis, veux-tu être mienne?
Ma couronne d'or rouge
Je te la donnerai.

« — Ta couronne d'or rouge
Ne me convient pas.
Donne-la à ta jeune reine
Et laisse-moi mon honneur!

« — Écoute-moi, petite Karin!
Dis, veux-tu m'appartenir?
La moitié de mon royaume
Je te la donnerai!

« — La moitié de ton royaume
Ne me convient pas.
Donne-la à ta jeune reine
Et laisse-moi mon honneur.

« — Eh bien, écoute, petite Karin!
Si tu ne veux pas être à moi,
Alors je te ferai mettre
Dans un tonneau garni de clous.

« — Quoi! tu oserais me mettre
Dans un tonneau garni de clous?
Les petits anges du ciel
Verront bien que je suis innocente. »

On mit la petite Karin
Dans le tonneau garni de clous,
Et les pages du roi
Dansèrent alentour!

Alors descendirent du ciel
Deux blanches colombes;
Elles prirent la petite Karin,
Et instantanément elles furent trois.

Puis vinrent deux noirs corbeaux
Qui sortaient de l'enfer;
Ils prirent le jeune roi,
Et instantanément ils furent trois.

La chanson suivante succéda à la *Petite Karin* :

LA CHANSON D'ALUNDA

Mon ami demeure au hameau d'Alunda,
Alo-Alunda, Alundalej!
Il a les yeux bleus comme les nuages du ciel.
Alunda-lunda, alo.

Il s'avance avec sa faux, léger comme le vent,
 Alo-Alunda, Alundalej !
Il est brûlé du soleil, mais ses joues sont fraîches et roses.
 Alunda-lunda, Alo.

Il conduit son cheval aux pâturages,
 Alo-Alunda, Alundalej !
Jamais poulain ne fut mieux soigné à l'écurie.
 Alunda-lunda, Alo.

Il va à la danse — modeste et timide
 Alo-Alunda, Alundalej !
S'il regarde une fille, il le fait avec finesse.
 Alunda-lunda, Alo.

La veille de la Pentecôte, il vint à moi,
 Alo-Alunda, Alundalej !
« Petite Rose, écoute ce que je vais te dire. »
 Alunda-lunda, Alo,

« Rose, ma Rose, m'aimes-tu? »
 « — Oh, non ! » Alunda, Alundalej !
« Prends-en une autre et laisse-moi tranquille ! »
 Alunda-lunda, Alo.

Il vint à moi la veille de la Saint-Jean,
 Alo-Alunda, Alundalej !
Il dansa avec moi, léger, vif et prompt.
 Alunda-lunda, Alo.

Filles, taisez-vous ! mais il faut que je l'avoue.
 Alo-Alunda, Alundalej !
Comment cela se fit-il? il me prit un baiser.
 Alunda-lunda, Alo.

« Rose, dit-il, faut-il que je meure de chagrin? »
 « — Oh, non ! » Alunda, Alundalej !
« Voici ma main, je retire ce que j'ai dit. »
 Alunda-lunda, Alo.

Évidemment le *répertoire* de la chanteuse était vaste et elle aimait les lais d'amour et de sentiment. Soudain elle reprit :

Tout là-haut, dans les cieux,
Se tiennent les petites étoiles ;

L ami que j'aimais
Je ne pus jamais l'obtenir.
Oh! oh! oh! oh!

Il s'empara de mon âme
Et je ne pus l'empêcher;
Il jura de me rester fidèle
Jusqu'à son dernier jour.
Oh! oh! oh! oh!

Et puis il s'éloigna de moi,
Et bientôt j'en eus un autre;
J'obtins celui que je ne voulais pas,
Il s'appelle le chagrin.
Oh! oh! oh! oh!

Ici, la jeune fille s'arrêta; elle venait de s'apercevoir que je l'écoutais et elle rougit. Je la saluai et continuai mon chemin.

Par une chaude après-midi, j'approchais de Karlskrona, la ville principale de Blekinge; le vent soufflait fortement et la poussière volait en épais nuages; il n'avait pas plu depuis longtemps. Le trajet était triste, le sol en bien des endroits pauvre et pierreux, les arbres rares. A Jembo, on me désigna une tombe comme étant celle de l'ancien sheriff, qui, pendant une soirée obscure, pendant qu'il était assis dans la salle de la station, fut tué d'un coup de fusil tiré de l'extérieur; son assassin parvint à s'échapper dans l'ombre et jamais on n'a pu constater son identité, bien que les autorités eussent fait de grands efforts pour le découvrir. On suppose que ce meurtre a été commis par vengeance. On avait soupçonné le gardien de la station, qui fut arrêté; mais bientôt on le relâcha, son innocence ayant été établie. Quand on approche de la ville de Karlskrona le pays devient plus agréable et les grands chemins sont animés.

Les gens du peuple, là où il y a beaucoup de petits ports de mer, ne sont pas aussi bons que ceux de l'intérieur. Les prisons ne demeurent pas vides; on parle de voleurs et l'on tient les portes soigneusement closes; deux ou trois fois, j'ai découvert des tentatives de prix surchargés, et, dans ma route en venant de Kalmar, j'ai vu plus d'un revolver accroché à côté du lit d'un propriétaire; le vice d'ivrognerie est devenu fréquent. Karlskrona est la station navale la plus importante de la Suède et a une population de 18,000 habitants. La ville est bâtie sur plusieurs

îles, dont la plus grande, celle de Trosso, lui est reliée par un pont de bateaux et d'autres ; celui qui communique avec la terre ferme est en pierre. Les rues sont larges et régulières, les maisons grandes, et il y a plusieurs squares et un jardin ou parc, appelé Hogland, où le monde se porte dans l'après-midi. Le long des quais s'amarrent des bateaux chargés de légumes et de fruits, et, le matin, de bonne heure, de poisson. On est bientôt convaincu de l'importance militaire de cette ville par sa position géographique ; les baraquements, les fortifications, les navires de guerre désarmés, les piles de boulets, etc., lui donnent une apparence guerrière. Des îles nombreuses défendent les approches du port qui est solidement fortifié.

La flotte suédoise se recrute, comme l'armée, par l'enrôlement. Certains domaines et hameaux sont obligés de fournir un nombre déterminé d'hommes pour le service, et ces marins, quand on les emploie, sont traités comme les soldats ; lorsqu'ils sont à terre, on leur permet de cultiver leurs petites fermes. On ne sait pas ce que c'est que la conscription et les matelots réguliers s'engagent volontairement. Une branche du service est celle à laquelle est assignée la défense des lacs de la côte. Les marins, une fois à bord, sont soumis à la plus stricte discipline. Ils habitent ici de grands baraquements très propres et bien ventilés. La bibliothèque est accessible à tous.

Un des beaux domaines des faubourgs est celui des Johannishus, fameux par ses chênes. A peu de distance, la Nettraby se jette dans la Baltique. De petits steamers remontent le courant plusieurs fois par jour. Les bords sont garnis de prairies, de champs et de bocages ; souvent on navigue sous un véritable dais formé de branches d'arbres qui surplombent l'eau. La navigation à vapeur est arrêtée par un pont de pierre sous lequel se trouve, sur le bord de la rivière, l'ancienne église paroissiale de Nettraby, avec son cimetière ombragé et ses vieilles tombes. Les grands arbres, les rivages herbus et de beaux lis flottant sur l'eau ajoutent au charme de l'endroit, pendant que le bruissement des voix humaines contraste avec le silence de la scène. La contrée environnante est si belle, que l'on peut s'imaginer que l'on voyage dans un parc. A mi-chemin de Karlskrona et de la ville maritime de Karlshamn, se trouvent les célèbres eaux de Rouneby, situées à environ 15 milles de Karlskrona. De là, la grand'route traverse un pays fertile :

certaines vues sont excessivement belles, mais on ne rencontre que très peu de grandes fermes. La plupart des maisons d'habitation sont petites et contrastent singulièrement avec les bâtiments que l'on trouve dans les provinces septentrionales.

CHAPITRE XXXVI

Le village de Ronneby. — Un Spa célèbre. — Vie des malades à la source. — Le médecin résident. — Un bain de boue. — Un comité d'amusements. — Hôtel ou club restaurant. — Djupadal. — Manufacture de pâte de bois. — Une étrange coutume annuelle de Ronneby. — Ivrognerie le dimanche. — Légende de deux géants. — Un cimetière viking. — Karlshamn. — Avis des familles lors de la mort de parents. — Un endroit où les gens se tuaient eux-mêmes aux jours des Vikings. — Valsiö. — Une délicieuse retraite. — Beaux hêtres. — Une agréable promenade. — Une collation de famille. — Je quitte Valsiö.

Ronneby a une population d'environ 16,000 âmes, et par sa situation privilégiée dans une vallée fertile à proximité de la mer, jouit d'un climat tempéré qui devient très chaud en été. Ce village est célèbre par ses sources minérales. Les eaux sont particulièrement bonnes pour l'anémie, les scrofules, les fièvres chroniques et intermittentes, les rhumatismes, les maladies des systèmes digestif et nerveux; les bains de boue passent pour être excellents contre les rhumatismes et sont très fréquentés.

Le village est à environ 3 milles de la mer, sur les bords de la rivière Ronneby. Au-dessus du pont, la navigation est interrompue par une chute; mais, au-dessous, un petit steamer va jusqu'à la Baltique; en sorte que les visiteurs peuvent se donner le plaisir du canotage ou des bains de mer. Chaque matin, le même steamer amène les buveurs aux sources et les en ramène.

La vieille église mérite qu'on la visite. Les peintures sont bizarres

et parfois elles appellent le sourire. Les chandeliers, avec des aigles à double tête, sont probablement des dépouilles de la guerre de Trente ans.

La place, qui fut brûlée en 1864 ou 1865, a été complètement rebâtie depuis. Elle exigerait un grand hôtel pour recevoir les voyageurs qui viennent aux sources. Les malades logent et prennent pension dans les maisons particulières, et, quand la saison est dans son plein, on ne trouve à se loger que si on a retenu d'avance des appartements. On vit ici moyennant 4 à 5 kronor par jour. Chacun se retire de bonne heure, et, à cinq heures du matin, la ville est pleine de gens qui se rendent aux sources. Les promenades sont belles et les arbres fournissent de l'ombre. Autour de la source, les malades attendent patiemment leur tour pour boire de l'eau. Une bande de six musiciens joue les airs les plus gais de son répertoire; à huit heures, la musique cesse, la foule se rassemble et le pasteur de Ronneby dit la prière et appelle la bénédiction de Dieu sur ceux qui sont venus chercher la santé. Personne ne quitte la source avant l'accomplissement de cet acte de dévotion. Cette coutume règne dans toutes les villes thermales de la Suède.

Les Suédois sont très méthodiques lorsqu'ils vont aux eaux. Le médecin résident arrive à six heures du matin, et aussitôt ceux qui désirent le consulter se rangent autour de lui. Le docteur a un sourire et un mot gracieux pour chaque malade et, malgré les questions souvent puériles qu'on lui pose et les indispositions insignifiantes qu'on lui signale, il examine tous les cas. La durée habituelle du traitement est de trois à quatre semaines. Sur une partie des promenades se trouve un hôpital pour les pauvres; ceux qui ne peuvent payer boivent l'eau et reçoivent des consultations gratuites, le docteur étant payé par la paroisse. Les sommes versées par les malades sont consacrées à l'entretien de l'hôpital, à l'amélioration des promenades et des bâtiments, ainsi que de l'établissement de bains; mais, à l'époque de ma visite, cet établissement était encore endetté.

Le docteur était aussi l'officier sanitaire de la paroisse et du district, qui contenait une population de 13,000 âmes. Il exerçait son office depuis sept ans et venait d'être promu à cette position dans la province de Blekinge; il est tenu de voyager, de faire observer toutes les prescriptions sanitaires et de présider aux autopsies. Le gouverneur

de la province et cinq citoyens notables sont chargés de la direction de ce service. Quand une vacance se présente, le collège médical de Stockholm en est informé ; on lui soumet le nom du docteur que les autorités locales voudraient voir choisir, et généralement il est accepté. Il y a un officier sanitaire pour chaque province et un pour chaque paroisse ou district; tous doivent soigner les pauvres gratuitement, veiller sur la santé publique et prendre les précautions nécessaires pour empêcher la propagation de maladies épidémiques.

Par curiosité, je pris un bain de boue. Je reçus les soins d'une vieille femme qui m'enduisit et me frictionna le corps avec de la boue ; elle me frotta ensuite avec une brosse douce ; quand je fus lavé, je reçus une douche d'eau froide qui me produisit une sensation délicieuse ; enfin on m'enveloppa d'un drap chaud et d'une épaisse couverture, puis je m'étendis sur un sofa. Le bain cause à la peau une assez vive démangeaison, mais elle ne dure pas ; l'effet en devient bientôt agréable. Cette eau est si fortement imprégnée de fer, que l'on ne s'en sert que pour les bains. On ne fait pas assaut d'apparat, on ne rivalise pas de toilettes dans cette calme petite ville ; un comité d'amusements, composé de trois dames et de trois messieurs, choisit tous les jours un endroit ou l'on servira le café, et le nom de cet endroit est inscrit sur un placard placé au bas de l'escalier des sources. Les domestiques précèdent les invités, et, quand la compagnie est réunie, on se livre à des jeux innocents de toute sorte. Il n'est pas permis de vendre de punch, de spiritueux ni de vin à l'endroit choisi ; le jeu y est aussi défendu.

Sur la place du village, on fait de la musique jusqu'à neuf heures du soir. A neuf heures et demie, on va se coucher. On fait peu de courses en voiture, les gens aimant mieux marcher. Il y a aussi un club, où l'on peut prendre ses repas. On y sert journellement trois plats ; le menu est simple mais excellent, et calculé pour produire de bons effets hygiéniques. Les prix de ce restaurant sont étonnamment bon marché. Généralement on ne boit pas de vin. Le docteur préside la table ; mais le manque de ventilation dans ce restaurant est accablant pour celui qui n'est pas accoutumé à une atmosphère suffocante. J'ai déjà fait remarquer la répulsion des Suédois pour l'air frais ; ils semblent redouter au delà de tout les courants d'air et les

rhumatismes. On tient les fenêtres closes, et, pendant le dîner, toutes les ouvertures des salles à manger, qui communiquent entre elles, demeurent fermées, quoique le temps soit très chaud. Si, par mégarde, on laisse une fenêtre ouverte, immédiatement quelqu'un court la fermer. La confiance universelle dans l'honnêteté des gens règne ici. Quand on est prêt à partir, et pas avant, on va au club régler son compte; rien ne serait plus facile que de s'en aller sans payer. Il me semble que les visiteurs ne doivent pas être fâchés de quitter cet endroit, où la vie est certainement des plus monotones.

A Djupadal, maison de campagne du baron Wrède, j'allai visiter une des usines établies depuis peu en Suède et en Norvège, pour la fabrication de la pulpe de bois qui sert à faire du papier. Comme cette invention cause, malheureusement, la destruction annuelle de millions de jeunes pins, les amants de la nature, qui redoutent la ruine des forêts, regardent cette nouvelle industrie avec des yeux alarmés. Si l'on y ajoute la réquisition du bois nécessaire aux mines, l'accroissement des demandes détruira forcément les forêts, à moins qu'une loi ne vienne empêcher de couper les arbres n'ayant pas atteint un certain diamètre.

En continuation d'une vieille coutume, tous les ans, le premier dimanche de juillet, des foules de campagnards vont à Ronneby. Beaucoup s'arrêtent pour coucher dans des fermes sur la route. Dans les faubourgs, des groupes de jeunes filles, abritées sous les arbres, s'occupent à secouer la poussière qui couvre leurs vêtements et se coiffent, afin de faire leur entrée d'une manière convenable; des centaines procèdent à leur toilette, puis elles se parent de mouchoirs de soie qu'elles ont soigneusement tenus enfermés pendant la route. Lorsque je me trouvai à Ronneby, plus de 5,000 paysans étaient arrivés, et dans l'église, où ils allèrent d'abord, on n'aurait pu trouver de place.

Ce dimanche est considéré comme une sorte de jour de fiançailles; garçons et filles arrivaient avec des bottes de fleurs; les gens venaient pour y rencontrer leurs amis ; si, parmi les filles, un homme en voyait une qu'il désirait épouser, il lui en faisait la proposition en lui offrant un bouquet; si elle l'acceptait, c'est qu'elle consentait; mais cette coutume tombe en désuétude. Les hommes vus avec des fleurs

craignent le ridicule, et l'on peut dire que cette assemblée de gens à marier est virtuellement une chose du passé ; aujourd'hui, ce n'est plus que l'occasion d'une réunion joyeuse.

Le seul trait déplaisant dans la calme existence de Ronneby, c'est celui des samedis, quand les paysans et les ouvriers viennent au village pour y acheter leur provision de brandevin; car alors l'ivrognerie se fait jour. Le droit d'accorder des licences pour la vente des spiritueux est laissé aux conseils communaux, qui, dans la plupart des villes, disposent de ce privilège en faveur de compagnies ou d'individus, lesquels payent une annuité fixe, et transmettent leurs droits aux détaillants. Dans quelques villes, cependant, il s'est formé des associations des principaux habitants, qui, désirant voir disparaître le vice de l'ivrognerie, prennent en mains la vente des spiritueux, payent pour en obtenir les licences, et, après en avoir tiré un suffisant intérêt, — généralement 6 pour 100, — versent le surplus dans la caisse municipale, pour être employé en faveur des pauvres, de l'hôpital ou de tout autre objet louable. La loi défend de vendre des spiritueux aux personnes ivres et aux mineurs. On reconnaît que ce système a déjà contribué à diminuer considérablement l'intempérance, car les licences sont limitées. En Norvège, il est défendu aux débitants de vendre du brandevin depuis le samedi à cinq heures de l'après-midi, jusqu'au lundi à huit heures du matin; le même règlement s'applique aux jours de fêtes religieuses. En Suède, on fabrique le brandevin avec des pommes de terre et du grain, et, avant de le mettre en vente, il doit avoir été rectifié. La consommation annuelle de brandevin est, en Suède, d'environ 3 gallons par tête; en Norvège, de 1 gallon et trois quarts.

Une des excursions favorites est celle qui conduit à Djupadal; au-dessus, la rivière Ronne coule par un canal d'environ 120 pieds de long; les murs sont unis, et l'eau a une profondeur de 100 pieds. Sous l'usine, la rivière se sépare. Entre les murs est logé un immense rocher de granit, qui, selon la tradition, y a été apporté de la manière suivante : « Il y a bien longtemps, deux géants, Ronne et Morrum, résolurent d'ouvrir un passage jusqu'à la mer à l'eau des lacs supérieurs. Celui qui amènerait le premier l'eau à la mer devait avoir sa rivière pleine de poissons, tandis que, dans celle de l'autre, un être humain se noierait tous les ans. Ils travaillèrent chacun de son côté; mais, quand



Décès d'un enfant en Blekinge.

Ronne arriva aux rochers de Djupadal, la besogne devint si fatigante, qu'il dut se reposer et s'endormit. Pendant ce temps, Morrum ouvrait une route vers la mer à son cours d'eau. Cette rivière s'appelle aujourd'hui Morrum et se jette dans la mer à 7 milles de Karlshamn. Lorsqu'il eut terminé sa tâche, il envoya une femme chatouiller la tête de Ronne pour le réveiller. En ouvrant les yeux, Ronne tomba dans une rage tellement violente, qu'il lança la femme contre les rochers; pendant des centaines d'années on a montré la place où cette malheureuse s'était brisée. Puis Ronne saisit une énorme pierre qu'il jeta contre l'obstacle avec tant de force, qu'il le fendit, l'ouvrit, et l'eau trouva sa route vers la mer; le rocher demeura où il était tombé », car la tradition dit que c'est celui-là même qui a fait cette œuvre. — Le saumon est en abondance dans la Morrum, tandis que la Ronne n'en a point, et tous les ans quelqu'un se noie dans cette dernière rivière.

La province de Blekinge est très riche en antiquités, spécialement en vieilles tombes ou *bautastenar*. Hiortshammar est situé à mi-chemin de Karslkrona et de Ronneby, sur un petit promontoire qui s'avance jusqu'à la mer. On y a trouvé à peu près cent pierres commémoratives et des marques de vaisseaux; quelques-uns de ces *bautastenar* sont d'une taille gigantesque. Cet endroit fut évidemment un cimetière viking et un lieu de repos qui convenait à ces héros de la mer. Un peu plus loin à l'Ouest, et au nord de la route, trois superbes *bautastenar* frappent la vue, et l'un d'eux porte une inscription runique. Ces hommes courageux paraissent avoir toujours choisi, pour leur dernière demeure, quelque site romantique dans le voisinage de la mer.

Dans ma route vers Karlshamn, je passai devant l'église de Hoby. Karlshamn a une population d'environ 6,000 âmes; c'est une ville prospère, avec des ateliers de construction maritime et des manufactures de toute espèce. Sa grande place est entourée d'arbres et au centre on voit une pompe à la vieille mode, où les gens vont puiser de l'eau. D'un côté, elle est flanquée par le mur du cimetière, et des maisons commodes occupent les trois autres côtés. Un square ombreux a été établi à l'embouchure de la rivière sur la baie.

A l'extérieur de la ville, sur une colline qui porte le nom de Bellevue, il y a un parc avec des arbres superbes, parmi lesquels on remarque de beaux chênes et des hêtres.

Les villes suédoises sont très calmes, excepté les jours de marché ; comme d'habitude en ces occasions, plus d'un en rentrant chez soi s'est mis dans un état d'ébriété complet, et a perdu le maintien grave qu'il avait à son arrivée.

En me promenant dans les rues, j'arrivai à une maison devant laquelle on avait répandu des branchages. C'est une vieille coutume norvégienne et suédoise que l'on observe le jour d'un enterrement. Dans les villages et les petites villes, on en répand souvent depuis la maison mortuaire jusqu'à l'église. Dans les villes, on couvre de linges blancs les miroirs de la chambre du défunt et les fenêtres de la façade de la maison. On publie dans les journaux les avis de décès, dans la forme suivante :

Le grand Dieu miséricordieux, dans son impénétrable et suprême sagesse, a rappelé à lui notre bien-aimée petite fille *Hanna Yra Erba Agnès*, laquelle, née la veille de la Saint-Jean de 1878, est morte paisiblement à Askared, après avoir peu souffert, mardi 11 mars 1879, à une heure trente-sept minutes du matin, pleurée et regrettée par ses parents ; on ne l'annonce ainsi qu'à la famille et aux amis qui sympathisent à cette perte.

AGARINE PERSSON.
WILHELM PERSSON.

Askaröd, 11 mars 1879.

Le grand chambellan, commandeur de l'ordre de Wasa, chevalier de l'ordre de Nordstjernau, comte AXEL JACQUES DE LA GARDIE, né le 4 avril 1819, est mort en paix à Maltesholm, le 16 janvier 1879, à une heure cinquante minutes du matin, profondément regretté par sa veuve, ses frères, sœurs, parents et nombreux amis. On ne l'annoncera que de cette manière.

D'énormes blocs erratiques sont communs dans certaines parties de Blekinge. Près de Karlshamn, on en voit de très grande dimension, presque carrés, avec les coins arrondis. Sur l'un d'eux, on reconnaît des marques qui ressemblent à des impressions de pieds, de genoux et de doigts, qu'aux temps anciens on supposait avoir été faites par des géants.

A une courte distance de la ville est situé le hameau d'Asarum, où il y a une source que l'on appelle la source de l'Offrande. La veille de

la Toussaint, les garçons et les filles viennent de très loin déposer à cet endroit des offrandes, consistant en menue monnaie, en croûtes de pain, en œufs, etc. Cette coutume antique avait originairement pour but d'acheter la faveur des fées, que l'on croyait résider autour de cette source, et qui aidaient à conquérir le cœur des bien-aimés.

A quelques milles de Karlshamn, on arrive à un bel endroit, nommé Valhall, composé de blocs gigantesques empilés les uns sur les autres et formant une grotte. La montée en est escarpée, il n'est accessible que de deux côtés. A l'époque païenne, c'était une *attestupa*, c'est-à-dire une place d'où les vieillards et les infirmes se précipitaient eux-mêmes, car on considérait comme une honte de mourir dans son lit ou de vieillesse; les hommes devaient tomber sur le champ de bataille, d'où les Valkyries les emportaient vers le hall d'Odyn, le Valhall. De toutes les religions inventées par les hommes, nulle n'a jamais enseigné un plus complet dédain de la mort, ou conduit à des actes de bravoure plus indifférents, que celle des Northmen.

Au sud de la route se trouve le domaine de Elleholm, d'où l'on a une magnifique vue de la terre et de la mer; la petite ville de Solvesborg, l'ancienne résidence des grands vikings Solve, en est tout près.

Non loin de la ligne frontière qui sépare Blekinge de la Scanie, à peu de distance de Solvesborg, et près de la Baltique, est la maison de plaisance de Valsiő, qui a passé dans la famille du comte Trolle Wachtmeister, descendant de l'une des plus anciennes maisons de la Suède. De la route encaissée, comme c'est souvent le cas en ce pays, on ne se doute pas de l'existence de cette belle demeure, qui est cachée à la vue. Ayant une lettre d'introduction pour le propriétaire, je dirigeai mes pas vers le manoir, qui était enseveli dans les arbres. Je fus reçu avec une courtoisie que j'appréciai d'autant plus que j'étais étranger pour tous. La comtesse m'exprima son regret de l'absence de son mari.

Près du porche, une chaise de poste allait partir; mais mon arrivée inattendue retarda le départ des invités, un gentleman et deux jeunes dames, ses filles; c'était un cousin du maître de céans, portant le même nom et le même titre, gouverneur de la Karlskrona lān (province de Blekinge). Pendant le court instant où nous fîmes connaissance, il m'invita à l'aller voir à son domaine de Johannishus. Le manoir de Valsiő est petit et sans prétention; un grand bâtiment, il est vrai, ne

serait pas à sa place ici ; mais nulle fortune ne saurait lui donner des environs aussi exquis. C'est une perle que l'on peut compter au premier rang des plus belles résidences des bords de la Baltique. On n'y voit point de vastes pelouses, ni de majestueuses avenues; mais, à une telle proximité de la mer, elles gâteraient l'effet du paysage. Les bois arrivent jusqu'au bord extrême de l'eau, et, quand le soleil darde ses plus brûlants rayons, on jouit de l'ombre de superbes hêtres, dont les branches s'étendent au loin. Un de ces arbres mesurait de 6 à 7 pieds de diamètre. Le terrain était tapissé de fougères, et de grands blocs disparaissaient sous une mousse épaisse, verte, veloutée, formant des coussins naturels, qui ajoutaient à la beauté de la scène. Par moments, on longe la Baltique, sur les bords de laquelle gisent des masses de granit nu, apportées par les glaciers. La comtesse était une admiratrice de la nature; elle aimait Valsiő pour ses beaux paysages et le préférait à son magnifique château de Liungby. Nous nous assîmes un moment à l'endroit favori où les membres de la famille viennent se reposer et d'où l'on domine toute la côte. Peu après, nous arrivâmes à un autre point d'où l'on aperçoit la mer, les îles et le manoir ; puis nous nous plongeâmes dans un bosquet de hêtres splendides et parmi des rochers tapissés de mousses, jusqu'à ce que nous eussions atteint un promontoire de granit sur lequel nous nous assîmes pour jouir de la vue de la baie, mouchetée d'îles rocheuses et nues, avec un arrière-plan de sombres forêts. Deux ou trois semaques de pêcheurs, aux voiles blanches et brillantes sous les rayons du soleil, se mouvaient lentement, car la mer était calme et pas une ride n'en troublait la surface. On ne voit de pareilles scènes que sur les bords méridionaux de la Baltique. Nous continuâmes à nous promener sous de beaux arbres, et nous arrivâmes à des bouquets de bouleaux aux troncs blancs, vieux de plusieurs siècles, aux membres tordus et creux, recouverts d'une mousse épaisse. Des prés et des champs de seigle nous séparaient d'un autre bois de bouleaux superbes, et, quand nous approchâmes de la maison, le parfum des roses en pleine floraison embaumait l'air. Dans le jardin, les cerises mûrissaient et étalaient leurs belles couleurs rouges.

Quand je présumai que le temps alloué par l'étiquette à ma visite était passé, je me levai pour prendre congé ; mais l'hôtesse me dit :

« Soyez assez bon pour rester encore ; rien ne presse. » Puis on servit dans le jardin de délicieuses fraises et des melons ; après quoi, la comtesse insista pour me faire rester chez elle et envoyer chercher ma malle à Solvesborg. Les engagements que j'avais pris ne me permettaient pas d'accepter ; toutefois, elle ne me permit de partir que lorsque j'eus pris le thé avec la famille. On ne voyait dans cette aimable retraite aucun déploiement d'ostentation ; ce qui dominait, c'était un sentiment de confort et d'aise familiale. La fille de la maison, charmante jeune personne, versa le thé dans les tasses, puis vint nous rejoindre pendant que les domestiques faisaient le service.

Quand sonna l'heure de mon départ, deux membres de la famille se disposèrent à m'accompagner jusqu'au village, et tous sortirent pour me voir monter dans leur propre voiture. Je n'ai pas oublié ma bonne réception à Valsiö, ni ma délicieuse promenade sous les arbres.

CHAPITRE XXXVII

La province de Scanie. — Le jardin de la péninsule scandinave. — Châteaux. — Anciennes demeures. — Climat tempéré. — Belles fermes. — Construction particulière des maisons. Caractère des Scaniens. — Diète des fermiers. — Trolle Liungby. — Ancienne corne à boire et sifflet. — Légendes intéressantes. — Le lac Ifo. — Ses châteaux. — Ahus. — Christianstad. — Le domaine de Rabelof. — Un jardin fertile. — Grand nombre d'oiseaux. — Loi concernant les maitres et les domestiques. — Vie de famille dans un grand domaine. — Domaines dans le voisinage de Christianstad. — Ystad. — Châteaux autour d'Ystad.

La Scanie ou Skane est la province la plus méridionale de la Suède; elle couvre un espace de 4,300 milles carrés, et c'est à juste titre qu'on l'appelle le jardin de la Scandinavie. De vastes domaines admirablement cultivés, appartenant à la vieille noblesse suédoise, se rencontrent dans toutes les directions, ainsi que de nombreux châteaux, dont beaucoup sont entourés de fossés. Souvent leurs anciens murs disparaissent sous la verdure du lierre, du chèvrefeuille ou des arbres fruitiers qui poussent en espaliers, tandis qu'un jardin resplendissant de fleurs contraste avec les arbres majestueux des parcs qui l'entourent. La vue de la mer, que l'on aperçoit quelquefois au delà des plaines, ou celle d'un lac voisin, vient augmenter le charme de ces aimables retraites. Tout près, se trouvent des serres pleines de plantes exotiques, que souvent des arbustes ou des arbres cachent à la vue. La plupart des propriétaires habitent ces domaines, où ils mènent l'existence du gentilhomme campagnard, et se livrent à l'amélioration de la race chevaline et des troupeaux. Leurs principaux passe-temps sont la chasse et la pêche.

Beaucoup de ces demeures seigneuriales ont été fondées au commencement ou au milieu du XIVe siècle, quand la Scanie appartenait au Danemark. Leur structure rappelle la manière de construire de cette période, et les sentiments profondément religieux du peuple; sur l'entrée du vestibule ou sous un arceau de pierre sont souvent sculptées des images de la Trinité. Les propriétaires portent des noms connus dans l'histoire; ils ont des bibliothèques et des archives qui sont précieuses pour le savant, et dans leurs galeries figurent les portraits d'hommes fameux et de femmes célèbres. Le climat est comparativement doux; car la mer enserre la province de trois côtés; les étés sont chauds, et j'ai trouvé les rayons du soleil plus puissants qu'en Angleterre; on peut comparer les hivers à ceux de l'État de New-York, mais la chaleur de l'été y est moins intense. Dans la partie la plus méridionale, à la fin d'avril ou au commencement de mai, les marronniers déploient leurs feuilles, et un peu plus tard les chênes sont en pleine frondaison. Pommiers, poiriers, pruniers, mûriers, noyers et châtaigniers fleurissent en même temps que les pêchers; les abricotiers et la vigne réussissent en espalier, en bien des endroits.

Le paysage de la province a son caractère propre; les grandes forêts manquent, excepté dans la partie septentrionale; le pays n'est pas très bien arrosé, les lacs sont en petit nombre et peu profonds. Dans le Sud, le pays est plat et l'on peut voir à de grandes distances, au milieu des champs ondulants, les flèches des églises et les fermes cachées dans les arbres. Ces fermes varient en importance: elles ont de 20 à 300 acres; on y récolte du grain, et on y élève du bétail et des chevaux.

La Scanie est renommée pour ses belles fermes appartenant à des paysans, dont beaucoup sont très riches et indépendants. Le mode de construction est particulier. Les bâtiments de ferme, le long des routes, forment un carré parfait, ayant souvent plus de 100 pieds de façade, avec une seule porte par laquelle entrent les chariots; il n'y a point de fenêtre du côté donnant sur la route. Les maisons d'habitation sont à l'arrière et s'ouvrent sur les champs; la plupart sont couvertes en chaume, ce qui est presque inconnu dans d'autres parties de la Suède. En général, elles ne sont pas entourées d'arbres.

On a disposé les petites fermes, occupées par les pauvres gens, de façon que les bâtiments ne forment que deux côtés d'un carré, ce qui

leur donne un aspect bizarre. D'un côté est la maison d'habitation, peinte en blanc, souvent construite en briques enduites de plâtre, et quelquefois en bois, avec un lattis couvert de mortier; de l'autre, il y a une longue construction, généralement en bois, peinte en rouge, qui sert d'étable aux bestiaux, de remise pour les chariots, pour l'emmagasinage du bois et pour d'autres objets. Par suite de la rareté du bois, on construit ici une sorte de maison appelée *Korsverkshus*, dont la carcasse en bois est remplie par des briques, plâtrées à l'extérieur. On en voit d'autres, faites de la manière suivante : on dresse d'abord la carcasse de bois sur laquelle on cloue des planches intérieurement et extérieurement, à une hauteur d'environ 3 pieds; puis on y insère aussi complètement que possible une mixture de boue et de paille; on y ajoute une nouvelle hauteur de planches et l'on répète le procédé jusqu'à ce que l'on ait atteint le toit; quand les planches sont enlevées, on laisse sécher le mur et l'on protège l'extérieur par du mortier. Ces bâtiments sont très confortables et il en est qui ont plus de deux cents ans.

Le caractère des Scaniens contraste singulièrement avec celui de leurs voisins septentrionaux des provinces de Blekinge, Smaland, Halland et Bohuslan; ils sont calmes, flegmatiques, pacifiques, et d'un bon naturel. Leurs fermiers se nourrissent bien; en été, pendant la moisson, ils prennent, aussitôt levés, un repas composé de lait doux et de pain de seigle avec du beurre; à six heures et demie vient ce qu'ils appellent le déjeuner, d'à peu près le même menu, avec ou sans café; à dix heures et demie ou onze heures, s'ils n'ont rien emporté avec eux, ils reviennent à la maison, ou bien on leur envoie de quoi manger. On dîne à midi, et on leur sert, soit du porc salé et du poisson, ou des saucisses et du bœuf, ou de la soupe (selon les jours), des pommes de terre, et du lait aigre. A cinq heures, ils prennent un autre repas, qui se compose de beurre et de pain, avec une portion de *dricka*, petite bière légère; à huit heures, on sert le souper, consistant invariablement en *grot* accompagné de lait doux ou aigre. On garde dans les fermes les vaches et les moutons durant toute l'année.

A peu de distance de Valsiö, coule la petite rivière de Sisseback, qui forme ici la frontière entre Blekinge et la Scanie; cette dernière enferme les lans de Christianstad et de Malmohus.

A 9 milles environ de Solvesborg, et à mi-chemin de la ville ma-



Une ancienne maison en Scanie, 1558.

ritime d'Ahus, est située Troll Liungby, le plus grand domaine de la Scanie, qui comprend plus de 40,000 acres; il a été transmis à la famille du comte Trolle Wachtmeister. Le château en briques, et entouré d'un fossé, se trouve au milieu d'un pays plat et fort peu pittoresque. La plus ancienne partie de la construction actuelle date de 1633; une addition y a été faite en 1787. L'architecture du manoir n'a rien de remarquable.

Parmi les anciens portraits de famille, il en est un du comte Wachtmeister, qui fut ambassadeur en Angleterre du temps de Cromwell. La collection renferme plusieurs portraits de rois de Suède, qui les ont offerts eux-mêmes. J'y ai vu de charmants tableaux de la main de la comtesse actuelle et un du comte; les vieilles horloges et les dépouilles de la guerre de Trente ans sont pleines d'intérêt.

Après avoir traversé le fossé, on arrive à l'église, où, comme d'habitude, les hommes et les femmes sont séparés; le banc de la comtesse était d'un côté et celui du comte de l'autre; ces bancs ne diffèrent en rien de ceux occupés par les gens de l'endroit. De même que dans la plupart des anciennes églises, celle-ci contient des portraits d'anciens pasteurs et de leurs familles. Dans la crypte, des cercueils renferment les restes de membres de la famille, morts depuis longtemps. Deux de ces cercueils étaient de laiton ou de cuivre, et parmi les dates je vis celle de 1679. Dans un coffre de bois, j'aperçus la forme recroquevillée d'une femme; quelques lambeaux de dentelles autour de la tête, et des fleurs désséchées, c'était là tout ce qui restait d'une des comtesses de Wachtmeister, les plus riches et les plus accomplies.

Beaucoup de vieux châteaux de la Suède possèdent de curieux objets qui, dans les siècles passés, lorsque la superstition régnait dans toute sa force, étaient regardés comme des talismans. Le feu avait détruit tant de beaux bâtiments d'où on les avait enlevés, que le peuple, encore aujourd'hui, sans être crédule, les regarde comme des porte-bonheur. Au nombre de ces curiosités que l'on me fit voir à Troll Liungby, il y avait une corne à boire et un sifflet, auxquels se rattache l'histoire suivante. Sur la route qui mène à Christianstad, non loin du château, se dresse un bloc erratique énorme, appelé Maglestone. La tradition rapporte que, lors de l'introduction du christianisme dans le pays, deux

géants demeuraient ici. On construisit une église à Ahus[1]; les géants habitant la paroisse de Jemshög devinrent furieux de cette innovation, et lui jetèrent, avec l'intention de la détruire, deux énormes pierres nommées Maglestone et Tippelstone; mais ils manquèrent le but. On croyait, dans les anciens temps, que les Trolls (sorcières) demeuraient sous cette pierre, qui, à Noël, se soulevait et était alors soutenue par deux piliers d'or, pendant que les sorcières dansaient et festoyaient sous son ombre. Les paysans n'osaient pas en approcher.

En 1490, Liungby appartenait à lady Sidsela Ulfstand. Ayant appris que les Trolls célébraient leur orgie de Noël sous la Maglestone, elle demanda à ses domestiques si l'un d'eux voulait essayer de voir ce qu'elles y faisaient, promettant de lui donner en récompense son meilleur cheval et tout un habillement de drap. Un palefrenier se proposa pour tenter l'aventure; il sella un cheval, galopa vers la Maglestone, et en approchant, vit que la pierre était levée, qu'elle reposait sur deux piliers d'or, qu'elle resplendissait de lumière et que les Trolls, parmi lesquelles se trouvait une jeune fille chrétienne qu'elles avaient faite prisonnière, se livraient à la joie. Quand il eut été découvert, deux hommes s'approchèrent de lui, l'un avec une corne, l'autre avec un sifflet, et lui demandèrent de boire à la santé du roi des montagnes et de souffler aux deux bouts du sifflet. La jeune fille chrétienne lui dit à l'oreille : « Ne bois pas et retourne chez toi au triple galop! » Il jeta derrière lui le breuvage, dont quelques gouttes tombèrent sur la hanche de son cheval qu'elles brûlèrent, et, sans se dessaisir de la corne et du sifflet, il partit au galop vers Liungby, poursuivi par les Trolls. Lady Sidsela ayant fait lever le pont-levis, les Trolls ne purent traverser l'eau, ni courir dans les ornières ou les terres labourées. Le lendemain, une députation de Trolls arriva au château et demanda la restitution de la corne et du sifflet, promettant en échange de faire de la famille la plus riche du pays; mais, leurs sollicitations demeurant vaines, ils se retirèrent en proférant une malédiction, disant que la famille s'éteindrait, et que, chaque fois que la corne serait enlevée de Liungby, le feu détruirait le château. Le palefrenier qui avait échappé aux Trolls, mourut; trois fois on enleva la corne et trois fois le château fut anéanti par le feu;

1. Ahus est située sur la côte, à quelques milles de Liungby.

de grands malheurs frappèrent les descendants de lady Sidsela Ulfstand, et il n'en resta point. Ainsi s'accomplit la prédiction des Trolls.

Le trajet de Solvesborg à Liungby donne à l'étranger une pauvre idée de la fertilité de la province de Scanie; le sol, en bien des endroits, est maigre et poudreux, et de grands blocs avoisinent la mer; des champs de tabac sont nombreux dans cette section. On plante énormément de tabac dans bien des parties de la Suède, surtout dans les provinces méridionales, et on en voit même autour de Stockholm. Celui que l'on récolte près d'Ahus et de Christianstad est très estimé des Suédois, qui attribuent son excellente qualité à l'engraissement du sol avec des algues marines; cette culture a donné une grande valeur au terrain, qui, sans cela, ne rapporterait rien.

Le lac Ifo est éloigné de quelques milles de Trolle Liungby; sur sa rive orientale se trouve la ferme de Hofgarden ; la maison est construite sur la crypte dans laquelle demeurait l'évêque de Lund, Audreas Luneson, lorsqu'il fut affligé de la lèpre ; c'est aujourd'hui un cellier. Le millésime 1222 est gravé sur une pierre de l'entrée.

Le lac a sur ses bords plusieurs châteaux, entre autres celui de Beckaskog, résidence royale, sur l'étroite bande de terre qui sépare le lac de l'Opmanna. C'était le séjour d'été favori du feu roi Charles XV. Dans les anciens temps, on en avait fait un couvent pour les moines bernardins. Des premiers bâtiments du monastère il ne reste que la vieille église et une tour. Le château a une tour haute de cinq étages. La maison est en briques, formant un côté d'un carré long, flanqué de petits bâtiments couverts de tuiles et servant de granges et d'étables. Un ruisselet traverse la cour et porte son eau limpide au lac Ifo. Beckaksog, résidence de droit du colonel commandant le régiment des dragons de Scanie, comprend environ 1,300 acres de terrain. Le père du roi Charles le loua au colonel, et cette location continua sous son règne. Les appartements du manoir ont un aspect agréable et se font remarquer par leur goût et leur simplicité. Le roi Charles passait quelques semaines de l'été dans cette tranquille retraite; il y recevait souvent les fermiers, causait et buvait de la bière avec eux. Dans le nombre des chevaux, j'ai vu deux superbes étalons arabes. La Suède possède trois haras nationaux : à Stromsholm, près Westeras ; à Ottenby, en Oland ; et à Flyinge, en Scanie, d'où, en été, on envoie les étalons

dans différentes parties du pays, pour être à la disposition des fermiers qui désirent améliorer la race de leurs chevaux. J'ai été surpris de trouver ici des nuées de moustiques; c'est la première fois que je les ai vus en si grand nombre au Sud.

Du parc, je pus apercevoir Karsholm, château admirablement situé sur le bord opposé du lac Opmanna. Ce bien appartenait à un gentilhomme danois qui avait fait fortune en Norvège, où il possédait aussi un beau domaine sur le fiord Christiania.

De Liungby, la route continue à suivre la côte, et, presque tout le temps, on a des vues charmantes de la mer; en suivant cette route, on passe devant de nombreuses maisons de campagne souvent cachées à la vue, et on arrive de temps en temps à une ville maritime.

Ahus était autrefois une importante place de commerce, que l'on trouve mentionnée dans de vieux écrits datant de 1149.

On aperçoit de très loin la flèche de l'église de Christianstad, car la ville est située au milieu d'un pays plat et marécageux, sur les rives du Helge. Cette place a une population de 9,000 âmes, et a été fondée par le roi de Danemark Christian IV, quand la Scanie appartenait encore à la couronne danoise; il la fortifia; aujourd'hui, les fortifications sont en partie démolies et ont fait place à des promenades. C'est la résidence du gouverneur de la province et le siège du tribunal suprême pour les provinces de Scanie et de Blekinge. Un régiment de cavalerie y stationne toujours, et, comme dans beaucoup de petites villes de garnison, les civils sont hostiles aux militaires; il en étaitainsi lorsque je visitai la localité. Le duel est inconnu en Suède et en Norvège ; l'opinion publique regarde cette coutume comme un reste des temps barbares. L'église est un beau type d'architecture de la Renaissance. La lettre C et les armes du roi Christian ressortent en maints endroits sur les murs. La ville est bâtie sur le bord du lac Helge et à son déversoir supérieur. Le lac a peu de profondeur ; on fait de grands travaux pour le drainer et le convertir en terrain fertile, on a creusé la rivière qui relie la ville avec le port florissant d'Ahus.

De beaux domaines sont disséminés aux environs de Christianstad. A 3 milles environ de la ville, on voit celui de Rabelof, qui couvre une étendue de 17,000 acres de terrain. Des chiffres en fer, sur l'un des murs extérieurs de la maison, révèlent l'époque de sa construction

(1637), et les lettres H.W, et F.M.W, sont les initiales des noms des premiers propriétaires. Anciennement, le château avait deux tours qui ont été détruites par le feu ; presque partout ces vieilles maisons de plaisance ont été brûlées à une époque ou à l'autre. Quatre avenues de beaux arbres conduisent de la maison dans différentes directions.

L'hôte me reçut avec beaucoup de bienveillance. Il était de descendance écossaise et parlait remarquablement bien l'anglais, ainsi que l'allemand et le français. Il avait voyagé dans toute l'Europe, en Perse,



Église d'Ahus.

en Égypte et en Algérie. La baronne parlait admirablement le français [1].

Ce manoir était meublé simplement; ni anciens portraits ni tableaux n'ornaient les murs, mais tout avait un air de confort. La façade de la maison donnait sur un grand jardin, défendu par une haie vive et embaumé du parfum des fleurs; il y avait encore un jardin potager, une pièce d'eau, beaucoup d'arbres fruitiers, un pavillon et un nombre considérable d'arbres et d'arbustes. D'un côté de la route carrossable un espace sablonneux était ouvert, sur la crête duquel se déployait un immense marronnier avec un banc pour s'asseoir. A travers

1. En Suède, une femme titrée qui épouse un gentilhomme sans titres conserve le sien, qu'elle ajoute au nom de son mari.

les arbres, on voyait le lac, et, derrière une petite pelouse, on apercevait une grange avec de spacieux bâtiments alentour. D'énormes piles de bois à brûler coupé ou scié, principalement du bouleau, séchaient au grand air; car, dans les maisons bien stylées, on ne se sert du bois de chauffage que quand il a été coupé depuis deux ou trois ans; il brûle mieux et donne plus de chaleur. Les fenêtres de ma chambre s'ouvraient sur le jardin, et, la nuit, par moments, j'entendais le cor du veilleur qui se promenait autour des fermes pour avertir en cas d'incendie. Cette coutume règne dans tous les grands domaines en Suède. Le veilleur est tenu de demeurer sur pied jusqu'à quatre heures du matin; il dort jusqu'à une heure de l'après-midi et travaille ensuite; mais, avant l'heure spécifiée, à cette époque de l'année, lorsque tombe le crépuscule, un gamin vient dans le jardin, fait du bruit avec un râteau de bois, et, de temps en temps, tire un coup de fusil. C'est pour effrayer les oiseaux qui sont excessivement nombreux. Le bouvreuil, la grive, le moineau, le loriot, et plusieurs autres espèces d'oiseaux chanteurs peuplent le bois qui est derrière le jardin et commettent des déprédations sur les cerises. On entend aussi le roucoulement du ramier.

Ce domaine est imposé de l'entretien de vingt-huit soldats, dont chacun a un cottage avec quatre acres de terres que le propriétaire doit cultiver. Certaines fermes sont louées avec la condition que le locataire travaillera annuellement sur la propriété pendant un nombre de jours déterminé. On fournit de la tourbe à tous les ouvriers; ce combustible est généralement employé, car les forêts sont rares au Sud. Le domaine occupe dans l'année environ 150 personnes; pendant la saison du grand travail, on en loue 4 ou 500 de plus. En sus du grand nombre de domestiques employés (et chaque ferme paraît en avoir plus qu'il ne faut), on accorde une attention toute spéciale aux enfants des ouvriers, aux malades et aux pauvres.

Les lois concernant les maîtres et les domestiques sont strictement observées en Suède. Après avoir engagé un serviteur, le maître lui donne une petite somme d'argent — généralement 3 kronor — pour sceller le marché. Quand cet argent a été accepté, on ne peut le rendre, et le contrat devient irrévocable pour les deux parties. Un domestique une fois engagé, le maître doit le supporter, à moins qu'il puisse prouver que l'homme qu'il a engagé refuse de travailler. Si on le renvoie

avant l'époque stipulée, le domestique peut réclamer tout le montant convenu, avec l'équivalent de sa nourriture et de son logement; de même que, si le domestique s'en va, il est condamné à une amende et forcé de retourner chez son maître. Ce rigorisme produit un heureux effet, en ce qu'il assure un bon service au maître, et à l'employé un bon traitement.

La vie domestique de la grande partie des propriétaires de ces grands domaines est encore primitive, et, sous bien des rapports, ressemble à la manière dont on vivait au moyen âge. L'étranger est frappé de l'air de confort qui règne partout. Les propriétaires fonciers font chez eux à peu près tout ce qu'ils veulent. Depuis le maître et la maîtresse jusqu'au plus humble serviteur, chacun se caractérise par des habitudes industrieuses. Plus est grand le domaine ou la ferme, plus la maîtresse doit présider à l'économie du ménage, et jamais elle ne considère ce devoir comme une dérogation à sa dignité.

Auprès du manoir de Rabelof est la maison économique (nom donné au corps de bâtiment où l'on se livre aux industries domestiques), construction en granit, dans l'une des chambres de laquelle sont installés trois métiers. Une femme, tisseuse expérimentée, est engagée à l'année pour surveiller l'ouvrage. Lorsque j'entrai dans cette chambre, elle tissait une belle grande nappe en toile; une autre de ses aides faisait une couverture de toile pour un tapis, et la troisième était occupée à la fabrication d'un drap grossier pour les lits des ouvriers. On récolte dans la ferme le lin et le chanvre. Des personnes étaient aussi employées à filer de la laine, et à tisser du drap et des tapis, avec de la laine provenant de la ferme. Il y a aussi une brasserie où une femme fait de la bière; quand elle n'est pas occupée à ce travail, elle tisse. Le houblon se récolte sur le domaine. Une boulangerie est également alimentée avec de la farine faite à la maison. On calcule avec soin le montant des provisions d'hiver nécessaires pour le ménage, afin de n'en être pas à court; mais les revenus de la vente des produits du potager et des vergers sont grands, et fournissent les épingles pour la femme.

Le domaine d'Araslof, appartenant au comte Hamilton, est situé à à une faible distance au nord-ouest de Christianstad. C'est un des plus grands de la Scanie, partagé en plusieurs fermes bien cultivées et fertiles. A 14 milles au Nord, se trouve le domaine de Wanas, avec un

beau vieux château datant de 1566. Il est entouré de jardins et de bois. Parmi les tableaux remarquables qu'il contient, je citerai un *EcceHomo*, de Guido Reni.



Costumes de Jerrestad.

La région sablonneuse et monotone qui entoure Ahus fait place, à quelques milles au Sud, à un paysage qui, sous tous les rapports, peut se comparer avec les parties les plus favorisées de la Scanie. Maltesholm est un des plus beaux biens transmis à la famille La Gardie, dont on voit les armes dans beaucoup d'églises et de châteaux qui appartenaient

à ce nom avant « la réduction ». Le château ne date que de 1700. Plus au Sud et près de la mer, le domaine et le château de Widtskofle avec ses tours, se font voir; c'est une ancienne et belle construction entourée d'un fossé, et datant de 1533. Au-dessus de l'entrée, on a représenté la Trinité; le manoir est entouré de terrains, de parcs et de jardins, que l'on dit les plus beaux de la Scanie. Au sud-ouest de Widtskofle se



Font baptismal en pierre dans l'église de Tryde, Scanie.

trouve le château princier de Kristinchof, appartenant à la famille du comte Piper.

En descendant la côte, on arrive au port de Cimbrishamn (1,800 habitants). A une courte distance est le village pêcheur de Kivik où l'on voit des tombes de l'âge du bronze. Près de là, est située la paroisse de Jerrestad, l'un des quelques endroits de la Scanie où les paysans ont conservé l'ancien costume. Les hommes portent des culottes en cuir d'un jaune clair, et les femmes, des vêtements en laine aux couleurs bigarrées, avec des bordures blanches sur leurs jupes.

Près de la grand'route, à quelques milles au Sud, on arrive au domaine de Glimminge; le château est un des deux de la Suède encore dans leur état original, démontrant comment au moyen âge on bâtissait les maisons fortifiées, et, conséquemment, le plus remarquable peut-être du pays. Il date du XIVe siècle.

A 30 milles au sud-ouest de Cimbrishamn, se trouve la ville d'Ystad avec 7,000 habitants. Elle a un port commode et exporte beaucoup de grains, principalement en Angleterre. Le long de la baie, on a tracé une charmante promenade, un jardin public, un beau cimetière; des deux églises, l'une date de 1200 à peu près. On voit les falaises crayeuses du Danemark (île de Moen), qui paraissent plus blanches encore quand les rayons du soleil les frappent. D'Ystad, nous entrons dans la lān de Malmo, la plus peuplée et la plus fertile de la Scanie. Sur les bords maritimes sont situées des villes prospères qui exportent du grain.

Tosterup est à 8 milles d'Ystad; des tours de son château, on a une vue splendide sur la plaine environnante et sur la Baltique. — Parmi les châteaux du voisinage, citons Charlottenlund, entouré d'un parc de plaisance et des jardins d'où l'on a une vue étendue sur la mer; Marinsholm, bâti en 1644-48, avec un fossé que l'on traverse sur un pont de pierre; et Krageholm, propriété du comte Piper, avec ses arbres taillés de façon à former des chambres et des allées. A quelques milles plus au Nord, une autre branche de la même famille possède les domaines de Snogeholm et de Sofdeborg, le dernier avec un château du XVIIe siècle, décoré et meublé dans le style hollandais du XVIe siècle; on y voit de beaux portraits historiques, parmi lesquels se distinguent ceux de la famille de Koenigsmark, et, en première ligne, celui de la belle Aurore; la salle des Chevaliers avait autrefois une grande magnificence, avec ses plaques de cuivre, qui, lorsque le vent les frappait, rendaient les sons d'une harpe éolienne. Plus au Nord est Ofvedsklester, avec un fort beau château et une grande forêt, dans laquelle erre une race particulière de daims blancs dont on ne connaît que deux ou trois troupeaux en Suède. Svaneholm se trouve dans une direction plus à l'ouest d'Ystad, sur une île, dans le beau Svanesjo, sans parler d'autres magnifiques châteaux qui sont en grand nombre.

Depuis les routes tortueuses le long des bords de la Scanie méridio-

nale et occidentale, l'œil qui erre sur les eaux voit la côte du Danemark, pays habité par une race digne de ses aïeux. En regardant cette terre, le souvenir des exploits des ancêtres des Danois actuels me revint à l'esprit; leur passé et les immenses résultats dus à leur indomptable énergie, que l'on voit dans les grands empires qui se sont élevés et ont hérité de leur sang, m'apparurent dans un panorama de majestueux contours. L'histoire se feuilletait d'elle-même. Je me découvris respectueusement et je m'écriai : « Pays des Danois ! terre de Scandinavie ! ancienne demeure des Vikings, je te salue ! et je salue avec toi tes deux sœurs jumelles, la Suède et la Norvège, en te souhaitant bonheur et prospérité ! »

CHAPITRE XXXVIII

Une côte plate et basse. — Skanor et Falsterbo. — Leur antiquité. — Malmö. — Hôtel de ville de Malmö. — Guilds dans l'Europe septentrionale. — Château de Malmö. — Landskrona. — L'île de Hven. — Lieu de naissance de Tycho-Brahé. — Helsingborg. — Castels, châteaux. — Les mines de charbon de Höganäs. — La ville universitaire de Lund. — Cathédrale de Saint-Lars. — Domaines autour de Lund. — Ortofta. — Skarhult. — Löberöd. — Trollenäs. — Le promontoire de Kullen. — Je quitte la Scandinavie.

Du dangereux récif de Sandhammer, à 17 milles à l'est de Ystad, la côte basse de Scanie court à l'Est et à l'Ouest pendant 70 milles environ. Au village pêcheur de Smygge, on atteint le point le plus méridional de la Suède. Quel contraste entre le bord méridional de la péninsule et le bord septentrional! Ici, des champs fertiles, des vergers et des hameaux ensevelis dans les arbres; là, une côte morne, sombre, rocheuse, qui se termine au lugubre cap Nord. Trelleborg est la ville la plus méridionale de la Suède, avec une population de 2,000 habitants. Au milieu de deux massifs d'arbres, on voit deux clochers : ils appartiennent aux églises des vieilles villes de Skanor et de Falsterbo, autrefois riches et puissantes, aujourd'hui villages insignifiants; la première renfermant 750 âmes, et la seconde, 300. Elles ont un cimetière commun, un bourgmestre et un asile de pauvres. Il n'y a ni pharmacien ni docteur, et quelquefois il se passe un et deux ans sans qu'il se produise un décès. Depuis plus d'une génération, per-

sonne n'a été emprisonné, même pour la plus minime offense. Les gens sont sobres; le débit des liqueurs fortes est défendu chez eux. Il serait difficile de trouver une communauté plus primitive; mais, comme le reste de leurs concitoyens, ils s'abandonnent à d'innocentes récréations dans l'après-midi du dimanche. Ces deux places florissaient au commencement de l'ère chrétienne, et leurs foires étaient citées parmi les plus populaires de la Scandinavie. Les Hollandais et les marchands de la ligue hanséatique y possédaient de grands établissements. Les pêcheries de harengs étaient très vastes; les bancs de harengs, dit-on, avaient une telle épaisseur, que les bateaux avançaient difficilement au milieu d'eux; mais le poisson a disparu. Leurs ports étaient profonds et sûrs; Falsterbo surtout avait un havre magnifique; mais, en 1631, un cyclone épouvantable balaya les dunes et les rivages, combla le port et ensabla les terres fertiles qui l'environnaient. Aujourd'hui, de dangereux récifs bordent la côte.

La majeure partie de la population s'adonne à la marine; ses matelots sont considérés comme les meilleurs de la Scanie. L'église de Skanor est un édifice intéressant, qui possède, parmi ses restes, d'anciens fonts baptismaux de pierre, avec les effigies d'un grand nombre de rois, et parmi eux saint Oláf. De Falsterbo, la côte se dirige vers le Nord et forme avec les rives danoises le détroit d'Oresund, où, pendant plus de 70 milles, un charmant panorama réjouit l'œil.

A 15 milles de Skanor, presque en face de Copenhague, se montre la ville de Malmő (36,000 habitants). C'est une des cités les plus florissantes de la Scandinavie, qui exporte annuellement d'énormes quantités de grains et de spiritueux. C'est la plus grande ville de la Suède méridionale, et elle augmente d'importance tous les jours par l'extension de son commerce et de ses manufactures. Elle contient une filature de coton, un atelier de machines, une fabrique de gants et d'autres établissements industriels. On la connaissait en 1259 sous le nom de Malmenhange; ses fortifications furent terminées en 1434. L'église de Saint-Peter (Saint-Pierre), fondée en 1319, a été reconstruite en 1847-1853; elle mérite une visite; ses transepts sont extrêmement beaux et d'une forme légère. Elle est en pur gothique flamboyant; c'est en cette église que fut promulguée pour la première fois la Confession luthérienne. Le *Radhus* (hôtel de ville), construit en 1546,

a été réédifié en 1867-1869, en style de la Renaissance. Il est remarquable, non seulement par son bel extérieur, mais encore par sa magnifique salle des Fêtes, où autrefois la *Guild* (corporation) de Saint-Knut tenait ses assemblées. Cette Guild était une puissante association dont chaque membre équivalait à six témoins devant une cour de justice. Les guilds furent nombreuses et excessivement populaires dans l'Europe septentrionale. Wisby en possédait beaucoup, et chacune sous le patronage d'un saint; mais la religion avait peu de part au système sous lequel elles étaient établies : les festins constituaient le principal



Église de Skanor.

objet de leurs membres. La belle coupe à boire de cet ordre, conservée à Malmö, en donne la preuve. L'ancienne Guild de Saint-Knut fut fondée en 1100, et la branche de Malmö date d'environ 1360. Les règlements de la confrérie obligeaient ses membres à se soutenir les uns les autres. Quand un frère devait paraître devant le roi, devant une cour de justice ou devant un évêque, il était accompagné de douze camarades armés jusqu'aux dents, qui ne le quittaient pas avant de le savoir en sûreté. Si l'un d'eux tuait un homme, tous étaient obligés de l'aider à fuir, en lui fournissant un cheval, ou tout autre moyen d'évasion; car, en ces jours encore barbares, prendre la vie d'un



Intérieur de l'église de Skanor.

homme par vengeance, n'était pas considéré comme déshonorant. Les rois, princes et princesses qui aimaient les plaisirs de la table et la vie joyeuse se joignaient à ces confréries.

Le château de Malmő, qui date de 1537, sert aujourd'hui de caserne et aussi de prison. Le comte Bothwell, troisième époux de Marie Stuart, y fut retenu prisonnier. Vers la fin du XVIe siècle, la pêche du hareng, autrefois source de grands profits, cessa tout à fait. Après une terrible peste qui décima le pays, Malmő déclina rapidement. A la fin du XVIIe siècle, la ville ne comptait que 2,000 habitants; elle croît rapidement en prospérité aujourd'hui.

Les environs de Malmő sont plats et dénués d'arbres, mais très fertiles, comme la plus grande partie de la Scanie méridionale. Son voisinage immédiat ne renferme pas de vastes propriétés, et, en général, les fermes sont petites. Cependant, à quelques milles au sud-est, on voit des domaines en grand nombre, et entre autres Torup, castel entouré d'un fossé, avec des pignons munis de tourelles, et des tours à échauguettes rondes et octogones qui ont résisté aux assauts de plus de trois siècles; il est situé dans une prairie enfermée dans des bois de bouleaux. Borringekloster, Skabersio et beaucoup d'autres se trouvent non loin de là.

Au nord de Malmő est la ville de Landskrona, fondée en 1413, par le roi Erik XIII (9,000 habitants). Le port est bon; on y fabrique du sucre de betteraves. Le fort, bâti en 1543, entouré d'un fossé, existe encore, et sert de prison aux condamnés à des peines de longue durée. On les fait travailler constamment, et l'on tient un registre exact de leur conduite. L'île de Hven, où vécut le célèbre astronome Tycho-Brahé, se trouve dans le détroit, à quelques milles au nord de la ville; toutefois, il ne reste que peu de traces d'Uranienborg, son château princier, et de l'observatoire de Stelleborg. A 14 milles environ au nord-est de Londskrona, on peut visiter le domaine de Knutstorp, remarquable pour avoir été le lieu natal de Tycho-Brahé.

En continuant de naviguer, on arrive à Helsingborg, qui a une population de plus de 11,000 habitants, dans la partie la plus étroite de l'Oresund, large ici de 3 milles. Le havre est bon et la ville florissante. Aux temps anciens, c'était une place commerciale importante et un grand marché; mais elle a dégénéré peu à peu. L'ancienne ville

était située où est aujourd'hui la tour de Kărnan; après un grand incendie, en 1425, on l'a reconstruite sur son emplacement actuel. A 3 milles sud-est de Helsingborg, dans un site admirable, se trouve la source minérale de Ramlosa. Elle sort d'un rocher de grès de 18 pieds de hauteur, et est efficace pour la guérison de bien des maladies. L'endroit possède un beau parc qui offre plusieurs points de vue splendides.

A 4 milles environ de la ville, est le nouveau palais de Sofiero, résidence d'été de la reine actuelle. La vue sur le détroit est magnifique. A 3 milles plus loin, on arrive au superbe domaine de Kulla-Gunnarstorp, appartenant au baron Platen, avec vieux château construit en 1562; le château neuf est le plus beau de la Suède. Plus loin, encore, on voit le domaine de Wrams-Gunnarstorp, avec une forêt considérable et entouré de terres excellentes. En suivant la côte vers le Nord, à 15 milles environ de Helsingborg, on arrive aux mines de houille de Hőganăs, où l'on travaille depuis 1650, et qui atteignent maintenant une profondeur de 320 pieds. Comme qualité, le charbon ne vaut pas celui de l'Angleterre. La mine fournit aussi de l'argile réfractaire avec laquelle on fait des briques et des poteries. Les usines forment une petite ville. On voit ici, comme partout en Suède, le soin extrême des patrons pour leurs employés. Tout est fait pour élever leur esprit; les maisons sont propres et saines; on a tracé pour eux un jardin public, et les mineurs, ainsi que leurs familles, paraissent contents et heureux; les écoles n'ont pas été oubliées, et il y a aussi une église.

A 10 milles au nord-est de Malmő, sur la ligne du chemin de fer de Stockholm, est située la ville de Lund, que l'on appelait autrefois Lunden, « le bosquet », et *Londinum Gothorum*, la seule ville de l'intérieur de la Scanie avec Christianstad; on dit qu'elle a eu 200,000 habitants. Une vieille tradition rapporte que, quand le Christ naquit, Lund était déjà en pleine prospérité. On la cite vers l'an 900 comme une ville riche et fortifiée. Elle se trouve dans une plaine fertile, sur la petite rivière Hojeă, autrefois navigable pour les grands navires; pendant l'époque des Vikings, leurs flottes remontaient à la voile jusque dans la ville. En 1048, elle reçut son premier évêque, Henrik, sous lequel fut commencée la cathédrale; en 1107, elle devint le siège du premier archevêque, Asker, lequel était primat du Nord. Lund s'appe-

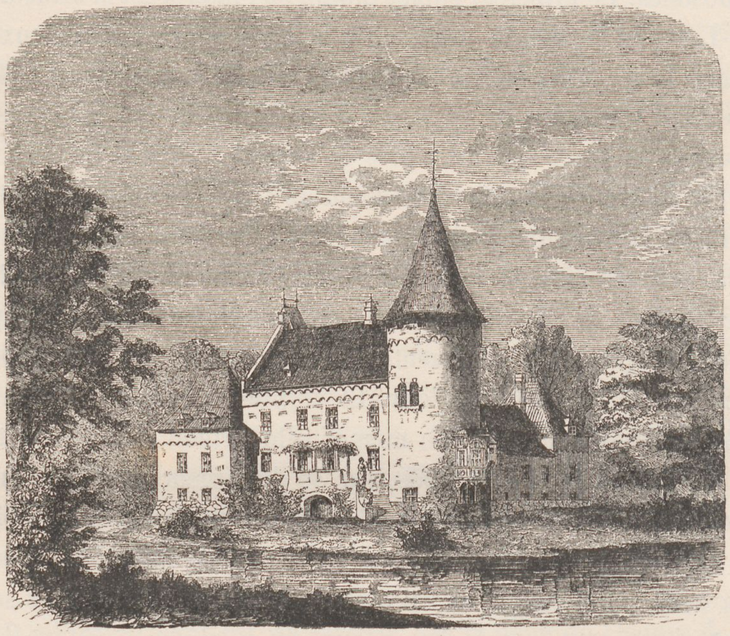
lait alors *Métropolis Daniæ*, et devint la résidence, ainsi que le lieu de couronnement du roi. Après le moyen âge, elle déclina rapidement, et, quand les Suédois l'acquirent en 1652, elle n'était guère plus qu'un village. Elle ne tarda pas à se relever; en 1668, on y inaugura une université, et aujourd'hui elle prospère rapidement. C'est ici que sont les principaux hôpitaux de la Scanie, les nombreux bâtiments de l'Université, beaucoup d'écoles et un institut pour les sourds-muets.

Cette ancienne ville universitaire contient une population d'environ 14,000 âmes. Le principal édifice offrant de l'intérêt est la cathédrale de Saint-Lars, en forme de croix, du pur style roman, avec deux tours surmontées autrefois de hautes flèches; elle fut inaugurée en 1145. La perspective intérieure de l'église est fort belle, ce qui est occasionné probablement parce qu'elle a plus de largeur à l'Ouest qu'à l'Est; en outre, le sol s'élève imperceptiblement de 1 pied et demi des côtés vers le milieu. Le sanctuaire est la partie la plus belle et la plus majestueuse, avec ses rangées de piliers et leurs sommets qui figurent la couronne d'épines du Christ. La voûte intérieure repose sur dix-huit piliers en deux rangées. Les ornements de l'autel et de la chaire datent du moyen âge et sont très précieux. La crypte est peut-être plus remarquable encore que l'église elle-même; elle s'étend sous le sanctuaire, dans une longueur de 126 pieds, sur 36 de largeur et 14 de hauteur. Elle est éclairée par dix fenêtres et soutenue par vingt-quatre piliers; c'est une des plus grandes cryptes qu'il y ait au monde. L'Université a une belle bibliothèque et un musée historique d'antiquités septentrionales.

Le pays qui entoure Lund est riche en beaux domaines et en vieux châteaux. Sur la ligne du chemin de fer, à 6 milles de distance, on aperçoit le castel d'Ortofta, sur la rive de la rivière Bra; il a été construit au commencement du XVIe siècle, et, dans des documents publics, le château est cité déjà en 1381. Bien des souvenirs historiques s'y rattachent. Ortofta était la seule terre en Scanie dont le propriétaire eût *birkeratt*, c'est-à-dire pleine juridiction sur ses sujets et subordonnés, avec le droit de toucher toutes les amendes; il était exempt de taxes, mais devait maintenir un tribunal et un lieu d'exécution; ce droit demeura en vigueur jusqu'au XVIIe siècle. Le domaine appartient au comte Ducker. Autour d'Ortofta, on se heurte à plusieurs monticules

funéraires, et non loin de là apparaît le domaine de Huiderup, avec un château construit au XVIe siècle ; pendant près de deux cent cinquante ans, il a appartenu à la famille baroniale de Ramel. Au sud-est de Lund, entre cette ville et Ystad, on voit l'église de Dalby, autrefois un monastère ; sous la tour, il y a une crypte comme celle de Lund ; dans l'église est inhumé le roi danois Harold Heine, qui mourut en 1080.

Sharhult offre un excellent spécimen de l'architecture du XVIe siècle, avec ses tours altières, ses toits en pointes et ses cheminées particu-



Ortofta.

lières ; au-dessus du vestibule de la cour principale et entre deux armoiries sculptées, est gravée la date (1562) où il fut terminé. Non loin de Sharhult est le grand domaine de Löberöd, des hauteurs duquel, par un temps clair, on peut voir toute la plaine de la Scanie et le Sund, jusqu'à Copenhague. Le domaine a passé dans la famille de la Gardie. qui est d'extraction française, et dont l'histoire est tout à fait romanesque. Peu d'endroits dans le pays contiennent plus d'objets ayant un intérêt historique que Löberöd ; ce sont principalement des trophées de la guerre de Trente ans, des coffrets remplis de trésors, de vieux meubles et des peintures des écoles hollandaise et flamande.

Trollenäs, avec un grand manoir érigé en 1559 par Tage Tott, s'appelait autrefois Näs, et a toujours appartenu aux familles de Tott et Trolle; elle est transmise maintenant à cette dernière. On y voit de beaux parcs, de superbes jardins et des traces des anciennes fortifications. Charles XI eut ici son quartier général en avril 1677. Trolleholm, à 20 milles environ au nord de Lund, est un grand domaine comprenant environ 22,000 acres. Le château a quatre tours; il est entouré d'un fossé avec deux ponts en pierre; le jardin est grand et bien tracé.

Sur les bords de la jolie Ringsiö sont situés maints beaux domaines avec de vieux châteaux, parmi lesquels je citerai ceux de Bosiökloster, Fulltofta et Ousbyholm. Le premier est très ancien et fut autrefois un couvent de femmes; on trouve sur ce domaine un des plus grands arbres de la Suède : c'est un chêne qui mesure 40 pieds de circonférence près de sa racine.

L'un des endroits les plus pittoresques de la Scanie, c'est le promontoire de Kullen, qui s'étend dans l'Oresund, et le point le plus nord-ouest de la province. Son extrémité était autrefois une île séparée de la terre ferme par une crique. Le promontoire est composé de plusieurs collines escarpées, de granit, s'élevant comme un amphithéâtre, et dont la plus haute se dresse à 600 pieds au-dessus de la mer; on y a placé un phare. A la base des montagnes, du côté nord, près de la mer, est située la Trollhålet (antre de la sorcière), grotte d'environ 100 pieds de profondeur. Pour celui qui a erré longtemps à travers des plaines monotones et le long des bords de la Scanie, le changement est grand vers le promontoire. Du plus haut point de Kullen, la scène est charmante et la vue s'étend au loin; elle embrasse les rives de Skeldervik avec des hameaux de pêcheurs et des fermes, de vertes collines couvertes de bouleaux et de chênes, des prairies fertiles, le Cattegat, et au delà l'Oresund, dont les rivages se perdent dans l'éloignement; la côte du Jutland, avec Kroneborg et Helsingör. Parmi les châteaux du voisinage, citons Krapperup, avec ses tours et ses remparts, son parc et ses jardins; Vegeholm, construit en 1530 sur l'île de ce nom, dont les fortifications ont disparu.

Pendant que je me tenais sur les hauteurs de Kullen, pas une ride ne plissait la mer; le soleil, d'un rouge ardent, s'enfonçait lentement

sous l'horizon. Qu'il était calme, ce soir d'été, sur le Cattegat, d'où, anciennement, les flottes des Vikings faisaient voile pour courir aux conquêtes et aux pillages ! A mesure que la nuit s'avança, les contours de la côte devinrent plus confus et se perdirent dans l'obscurité.

J'aurais encore bien des choses à dire, mais je dois m'arrêter. Adieu, Scandinavie ! pays du soleil de minuit ! Je t'ai parcourue du Nord au Sud ; j'ai vu tes villes joyeuses et tes calmes villages, tes fermes fertiles et tes humbles cottages ; j'ai navigué sur tes fiords et sur tes lacs ; j'ai erré dans tes belles vallées ; j'ai gravi tes montagnes majestueuses ; j'ai regardé avec terreur et admiration tes nobles glaciers ; j'ai séjourné sur tes côtes abruptes et grandioses, et j'ai observé ta mer tempêtueuse lorsqu'elle se brisait avec fureur sur tes rivages.

Jamais je n'oublierai la bonté et l'hospitalité de tes habitants. Du grand au petit, — du roi au paysan, — tous se sont unis pour faire bon accueil à l'étranger qui avait pris terre au milieu d'eux. Non, je n'oublierai jamais les jours heureux que j'ai passés parmi ton aimable et noble peuple, et je chérirai toujours le souvenir des excellents amis qui ont été si bons pour moi.

FIN

TABLE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

PROVINCES DE NORDLAND, DE TROMSOE ET DE FINMARKEN.

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE XXIX

CHAPITRE XXX

CHAPITRE XXXI

CHAPITRE XXXI (*Suite.*)

CHAPITRE XXXII

CHAPITRE XXXIII

CHAPITRE XXXIV

CHAPITRE XXXV

CHAPITRE XXXVI

CHAPITRE XXXVII

CHAPITRE XXXVIII

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT. — 31088

